

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

LA MARINE

PARIS. — TYPOGRAPHIE D'ALEXANDRE BAILLY
10, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE


HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE
LA
MARINE.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

LA MARINE

COMPRENANT LES

NAUFRAGES CÉLÈBRES

LES VOYAGES AUTOUR DU MONDE, LES DÉCOUVERTES ET COLONISATIONS

L'HISTOIRE DES

PIRATES, CORSAIRES ET NÉGRIERS

EXPLOITS DES MARINS ILLUSTRES

VOYAGES DANS LES MERS GLACIALES

GUERRES ET BATAILLES NAVALES

JUSQU'AU

BOMBARDEMENT DE TANGER ET LA PRISE DE MOGADOR

PAR LE PRINCE DE JOINVILLE

ÉDITION SPLENDIDEMENT ILLUSTRÉE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. VAN TENAC

attaché au Ministère de la marine

TOME PREMIER

PARIS

EUGÈNE ET VICTOR PENAUD FRÈRES, ÉDITEURS

10, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE


LIBRARY
AUG - 3 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

INTRODUCTION.

La marine, il y a vingt-cinq ans, était à peine connue en France, si ce n'est dans les villes du littoral, où l'on déplorait son état de dépérissement. La brillante époque de l'empire, qui venait de s'éteindre, avait concentré d'une manière pour ainsi dire exclusive, l'attention et les sympathies du pays sur la marche victorieuse de nos légions. C'est tout au plus si, accidentellement, on se préoccupait des succès héroïques ou des glorieux revers de nos marins.

Mais un illustre romancier s'étant un jour avisé de présenter, dans ses ouvrages, le côté poétique et saisissant de la navigation, chacun voulut connaître la réalité d'où étaient issues tant de merveilles, et bientôt la marine, éveillant l'enthousiasme national, se trouva popularisée. Telle est la puissance des talents supérieurs, qu'ils finissent, sans qu'on y prenne garde en quelque sorte, par changer les goûts et les préférences du public.

En même temps, il est vrai, le commerce et l'industrie, qu'avaient paralysés vingt années de guerre, se fortifiaient de jour en jour et s'élançaient, pour s'enrichir, au delà des mers; en même temps aussi, la marine militaire et nos colonies renaissantes, favorisées par l'opinion, appelaient la sollicitude du pouvoir; et, de son côté, la marine marchande, florissant au soleil de la paix, multipliait de toutes parts ses armements. Enfin, et comme un complément nécessaire du progrès, la loi du recrutement faisait participer au service de la flotte les jeunes

Français qui, jusqu'ici, eussent formé le contingent de l'armée de terre, et ceux-là, une fois rentrés au sein de la famille, y redisaient à l'envi leurs campagnes périlleuses entre le ciel et l'eau, les traditions ignorées de nos fastes maritimes. Il fallait donc, dans toutes les positions hiérarchiques, dans toutes les régions de la société, que chacun s'occupât, bon gré mal gré, des intérêts de notre puissance navale. C'est en effet ce qui arriva.

Dès lors la marine française acquit une prépondérance qui ne fit que s'accroître par l'intervention de nos bâtiments de guerre pour l'indépendance de la Grèce ; par la victoire de Navarin, la conquête de l'Algérie, et, plus récemment encore, par la brillante affaire de Saint-Jean-d'Ulloa, le bombardement de Tanger, la prise de Mogador, enfin par la présence au milieu de nos braves amiraux, d'un fils du roi des Français, d'un jeune prince qui s'est toujours montré aussi bon marin qu'habile officier.

Il faut bien le dire, puisqu'on a paru souvent l'oublier, la France, dans sa position géographique, est un pays véritablement maritime : maritime par ses trois cents lieues de côtes, que baignent les flots de l'Océan et de la Méditerranée ; maritime par le caractère aventureux et hardi de sa population du littoral ; maritime par les exigences de son négoce international et de ses intérêts coloniaux ; maritime enfin par le besoin de protéger ses ports de mer, de défendre ses grands arsenaux.

Dans de pareilles conditions, morales et politiques, le public ne saurait manquer d'accueillir avec faveur l'*Histoire générale de la marine de France et de tous les pays,* comprenant les navigations lointaines, les découvertes, les grandes pêches, les colonisations, les naufrages célèbres, les guerres navales, la biographie des navigateurs et des marins illustres, des corsaires, pirates, forbans, boucaniers, négriers, etc. etc. ; surtout quand les éditeurs de cet important ouvrage offrent, comme garantie d'un travail consciencieux, le concours éclairé d'officiers de la marine royale et de capitaines du commerce, sous la direction littéraire d'un écrivain qui a lui-même navigué, qui a rédigé une publication spéciale, et dont les relations au ministère de la marine, où il est encore attaché, lui ont permis de compléter l'insuffisance des recherches ou des souvenirs de ses collaborateurs.

Notre *Histoire générale de la marine,* la seule œuvre d'ensemble

que jusqu'à ce jour on ait osé entreprendre sur la matière, embrassera donc dans son cadre tout ce que la navigation peut offrir d'utile et d'attrayant, présenté avec une scrupuleuse exactitude, dans un langage à la fois clair et précis, à la portée des gens du monde, et relevé par un heureux choix des expressions qu'a naturalisées notre littérature maritime ; mais dégagé du charlatanisme d'une technologie qui ne serait comprise que des marins de profession.

La marine !... Ce mot, à lui seul, résume toutes les émotions d'un drame gigantesque, dont les péripéties sont des tempêtes, des naufrages, des combats sanglants... ; dont les acteurs au teint bruni, hommes de résolution, de courage et de dévouement, sont toujours en présence du danger... ; dont le théâtre est un navire, c'est-à-dire une planche étroite jetée sur les abîmes de l'Océan... ; dont les décorations, qui changent incessamment, sont, aujourd'hui, des banquises et des neiges éternelles sous un ciel nébuleux ; — demain, la nature luxuriante des tropiques colorée par l'éclat radieux d'un soleil brûlant.

La mer !... quel imposant spectacle par ses caprices et son immensité ! quelle harmonie sauvage et grandiose !... Dans un temps calme, au souffle modéré du vent, les vagues se balancent et creusent de mobiles sillons ; sont-elles fouettées par la tempête ? elles se dressent furieuses, se couronnent d'une écume bouillonnante et brisent avec fracas contre la falaise escarpée, ou s'en vont expirer sur la plage que tapisse un sable uni et doré. Le vent fléchit ! l'agitation de la mer continue, mais ses ondulations ne sont plus écumeuses ; la houle succède aux emportements des lames, la rancune à la colère...

Et si le regard se promène au delà du rivage, il aperçoit bien loin, se découpant à l'horizon, les silhouettes de barques légères, à la voilure blanche comme les ailes d'un goëland, qui vont, qui viennent, se croisent en sens divers ; et plus près, de ci, de là, partout, au mouillage, un grand nombre de bâtiments de formes et de dimensions différentes : c'est la rade... Voici venir une flottille nombreuse, un convoi de navires du commerce sous l'escorte d'un bâtiment de guerre. En deçà, au premier plan, une formidable escadre avec ses vingt-sept vaisseaux est tranquillement embossée. Au corps de bataille, en serre-file, est l'amiral, son pavillon carré au grand mât ; à droite, en avant-garde, le vice-amiral portant ses couleurs au mât de misaine ; de l'autre côté,

en arrière-garde, le contre-amiral, arborant sa marque distinctive au mât d'artimon. En avant sont les vaisseaux alignés en pelotons ; sur les flancs, les frégates et les corvettes ; sur tous les points les avisos, véritables officiers d'ordonnance de l'armée navale, voltigeant qui çà qui là pour vérifier l'exécution des commandements que transmet la télégraphie aux mille couleurs. En un clin d'œil l'escadre est sous voiles, évoluant avec une promptitude et un ensemble admirables. Elle se déploie d'abord en une seule ligne, l'amiral au centre, et les deux autres divisions à droite et à gauche, en ailes immenses ; puis, voguant par colonnes, elle présente, selon le signal de l'amiral, ou un front de trois vaisseaux sur une profondeur de neuf, ou elle oppose sur trois rangs une face de neuf vaisseaux... Quelle étonnante précision !...

Ce qui n'est pas moins curieux à voir, c'est un port de commerce avec son peuple d'ouvriers et de matelots, avec ses navires en construction , ses navires armés ou désarmés , ses navires aux riches cargaisons, les uns en partance, les autres en déchargement. Cette activité, cette agitation, cette foule empressée, ce tumulte, l'air salin de la mer apporté par la brise du large, le cri des mouettes qui voltigent, la fumée du goudron qui se répand au loin..., tout cela, — la première fois, — vous surprend, vous étourdit, vous enchante !...

Mais dans un grand arsenal maritime l'étonnement redouble. Là, les bâtiments de haut bord, ces géants de l'empire des eaux, font paraître bien petits les navires du commerce. Là, ouvriers, marins, circulent par centaines et travaillent avec méthode, sous la règle d'une discipline sévère. Ici, sur une cale de construction, s'élève la membrure colossale d'un vaisseau à trois ponts ; plus loin, une gracieuse frégate aux formes sveltes, aux contours élégants, semble impatiente d'aller prendre sa place sur le liquide élément ; là-bas, une corvette, virée en carène, présente le flanc aux maillets étourdissants des calfats. Plus loin, s'ouvre le bassin de radoub pour recevoir un vapeur qui rentre avec des avaries. De toutes parts les chantiers et ateliers, — la corderie, l'avironnerie, la poulierie, les forges, la serrurerie, la clouterie, la chaudronnerie, la machinerie, — préparent, confectionnent, réparent les pièces de construction ou d'armement. Voici le parc aux canons, qui fournirait l'artillerie d'une flotte entière ; voilà le parc au bois, qui bâtirait cinquante vaisseaux ; puis le parc au lest, qui leur

donnerait la stabilité ; le parc aux ancres, qui leur trouverait un point d'appui au fond des rades.

Mais un vaisseau armé !... c'est une citadelle flottante avec sa garnison de mille à douze cents hommes, répartie à différents étages depuis les profondeurs de la cale jusqu'au sommet des mâts... Quel ordre ! quelle harmonie en toutes choses ! Tout est prévu, tout est réglé. Chacun obéit sans hésitation au chef supérieur qui transmet son commandement partout et à tous avec une rapidité surprenante, même au sein de la tempête... D'un coup de sifflet les marins sont debout et leurs lits ont disparu. D'un coup de sifflet tout est rétabli comme auparavant. Le vaisseau est à l'ancre ; il faut appareiller. Tout le monde est sur le pont, chacun à son poste : les gabiers grimpent dans les hunes et sur les vergues, les matelots sautent aux manœuvres courantes et aux cabestans ; un coup de sifflet, et les voiles se détachent et se hissent ; le timonier qui est à la barre leur fait prendre le vent. En même temps les cabestans tournent, l'ancre dérappe, elle est levée ; le vaisseau s'incline légèrement et trace un blanc sillage ; sa marche s'accélère, il est en route.

Dès lors la grande bordée s'organise. La moitié de l'équipage prend six heures de repos, pendant que l'autre moitié fait le quart, c'est-à-dire le service du bord. Si la navigation est heureuse, cet état de choses se maintient durant la traversée ; s'il survient un accident, la vigilance des chefs redouble : on donne le signal et l'équipage tout entier est sur pied. Si l'on rencontre en mer un ennemi, le commandant ordonne le branle-bas de combat. Aussitôt les officiers sont postés dans les batteries, les hommes placés pour le service des pièces ; la mèche allumée est plantée dans la baille de combat, les mousses et les cambusiers sont aux panneaux pour le passage des poudres ; le chirurgien est à l'infirmerie dans l'entre-pont, pour y attendre les blessés ; le commissaire se tient prêt à dresser les actes de décès, les testaments : il est à la fois notaire et officierde l'état civil.

Les matelots s'arment de pistolets, de sabres et de haches. Les filets et les grappins d'abordage sont prêts à fonctionner. Le signal est donné ; si le vaisseau ouvre le feu de ses batteries de tribord, il se retourne pour lâcher sa bordée de bâbord, tandis que l'on recharge les pièces qui viennent de tirer. Mais les deux ennemis se rapprochent ;

ils se saisissent bord à bord; ils sont aux prises; l'artillerie est impuissante; mais la fusillade est partout, les grenades tombent en pluie de feu du haut des hunes et des vergues sur le pont adverse. Ce n'est pas assez, les grappins sont lancés et s'accrochent de toutes parts : A l'abordage! les combattants s'élancent les uns sur les autres; le carnage est à son comble... Celui qui a le désavantage amène son pavillon; il est amariné; l'humanité reprend ses droits. Vainqueur ou vaincu, le vaisseau répare ensuite ses avaries et se remet en route.

Mais le danger pour lui n'est pas fini : le vent s'élève, un grain s'annonce, il va tomber à bord; les voiles sont rapidement carguées et serrées; le vaisseau à la cape fuit devant la bourrasque, heureux de n'être pas désemparé. Cependant les éléments s'apaisent; mais dans sa course précipitée le vaisseau a fait fausse route; il se trouve au milieu des écueils. Il talonne. L'eau pénètre dans la cale; les pompes sont bientôt impuissantes : plus d'espoir de salut... C'est dans ce moment suprême que le commandant a besoin de tout son sang-froid, de toute l'énergie de son caractère; car devant la mort, la désobéissance pourrait commencer. Cependant les chaloupes sont mises à la mer et chacun veut s'y précipiter. Le vaisseau, dont la mâture a été abattue, s'est couché sur le récif; il se remplit et va disparaître sous les flots. On rassemble à la hâte les vergues, les mâts de rechange, toutes les pièces de bois disponibles, pour improviser un radeau. Quelques barriques de vin, quelques barils de biscuit, de farine et de salaison y sont jetés précipitamment. Le commandement de ce fragile appareil, où se réfugie l'espoir du marin, est confié au lieutenant du bord. Chaque chaloupe a pour chef un officier. Enfin le vaisseau s'engloutit à jamais. Alors le commandant, qui a présidé au sauvetage de ses matelots, prend place le dernier dans la chaloupe qui doit diriger le sinistre convoi. La terre est loin encore : les vivres sont distribués avec une sage parcimonie. Le mécontentement, la mutinerie se manifestent d'abord par des murmures; bientôt la révolte éclate; les embarcations chavirent... Sauve qui peut!... les survivants souffrent les angoisses de la faim et surtout les tortures de la soif. L'autorité des chefs est méconnue; la raison s'égare... il n'y a plus que des bêtes féroces...

Et le soir du dernier jour, passe là un navire qui écrit sur son journal de bord cette page déchirante : « C'était un radeau formé par des mâts

« de hune, une grand'vergue et quelques espars. Quatre cadavres s'y « trouvaient, trois groupés ensemble à une extrémité du radeau, et un « noir étendu sur le dos, vers le centre. Un chien seul vivait encore, « mais il n'eut pas la force de se lever, et mourut quelques instants « après. La position du nègre sur le radeau, le couteau qu'il tenait « encore dans ses doigts coupés, les morsures dont il était couvert, « indiquaient qu'une lutte provoquée par la faim avait ensanglanté ces « débris. » Le pinceau de Durand-Brager a trouvé là une belle et terrible inspiration.

L'aperçu qui précède donnerait une idée bien incomplète de l'existence accidentée de l'homme de mer, des fatigues sans nombre, des privations, des périls de toute espèce auxquels il est sans cesse exposé. Notre *Histoire générale de la marine* sera le développement des faits et des circonstances qui méritent de fixer l'attention.

Avant de parvenir au vrai, en ce qui concerne les voyages et découvertes, il a fallu passer par les transformations du faux. Ainsi, on voit d'abord la reine Sémiramis, qui remonte l'Indus pour conquérir les Indes; plus tard, Ptolémée Philadelphe, qui envoie en Orient Mégasthène et Denys; mais il ne reste de ces deux expéditions que des récits fabuleux, par conséquent dépourvus d'intérêt.

Deux siècles après, lorsque les Iles-Britanniques sont devenues des colonies gauloises, et Venise la reine de la Méditerranée, apparaît un intrépide navigateur marseillais, Pythéas. Jusqu'à lui, la navigation était un simple cabotage qui, sans perdre la côte de vue, ne sortait jamais de la Méditerranée. Pythéas, le premier, ose franchir les Colonnes d'Hercule, c'est-à-dire le détroit de Gibraltar; longeant les côtes de l'Ibérie et celles de la Gaule, il double les caps si redoutés de l'Armorique, brave les tempêtes de la Manche, franchit le Pas-de-Calais, longe la côte orientale de l'Angleterre, puis, sans autre secours que son heureuse audace, il se hasarde en pleine mer, et parvient sur les côtes de la Teutonie, de la Scandinavie, puis enfin, jusque dans la Baltique, après avoir franchi le Sund. De cette époque date la prospérité commerciale de Marseille.

Il y a loin de ce pilotage routinier à la navigation savante née de la découverte de la boussole, des progrès de l'astronomie, de l'invention des cartes marines. Grâce à cette triple conquête de l'intelligence,

Christophe Colomb dote le vieux continent d'un monde nouveau ; Vasco de Gama, en doublant le cap de Bonne-Espérance, ouvre à l'Europe la voie des Indes par l'Océan.

Toutefois, ces deux grands hommes n'ont pas obtenu, au même degré, les témoignages de reconnaissance que méritait leur génie. Le premier, qui s'était confié à la probité d'un roi, Jean II de Portugal, apprend avec indignation que ce prince déloyal a envoyé une caravelle pour lui voler sa découverte. Colomb n'a pas moins à se plaindre de l'ingratitude de Ferdinand V et d'Isabelle de Castille, qui, le voyant réussir au delà de toutes les espérances, reviennent sur les brillantes promesses qu'ils lui ont faites!... Gama est plus heureux : son retour en Portugal est célébré par des fêtes publiques, le roi Emmanuel le comble de faveurs, et Camoëns le chante dans sa *Luisiade !...*

Quoi qu'il en soit, les Génois, les Catalans, les Anglais, les Français et surtout les Portugais avaient déjà, il faut le dire, fait d'importantes découvertes géographiques, avec des moyens encore bien imparfaits. On leur devait les Canaries, la Moscovie, Porto-Santo, la côte de Guinée, Madère, le cap Boïador, le cap Blanc, les îles d'Arguin, Angra de Cintra, le cap Vert, le Sénégal, les îles Açores, le Congo, les îles Angedives et le cap des Tourmentes ou cap de Bonne-Espérance ; à quoi Colomb ajouta ensuite les Antilles, la Jamaïque, la Trinité et les côtes d'Amérique.

Pendant ce temps-là, l'esprit de colonisation commençait à naître. Des Français, des Dieppois s'établissaient à la côte de Guinée, et Jean de Bethencourt, gentilhomme normand, faisait la conquête des Canaries, dont Henri III de Castille lui conférait la royauté. Jusqu'alors, en effet, les Dieppois avaient arrêté leurs courses aux côtes de Maroc ; mais enhardis par l'expérience, séduits par l'appât du gain, ils tentent de nouvelles découvertes et s'avancent graduellement jusque sur la côte de Malaguette, où ils fondent la colonie du Petit-Dieppe. Un concordat, fait entre les marchands de Dieppe et ceux de Rouen, réglait le commerce de Guinée.

Il paraît donc certain que l'honneur de la découverte des côtes et des îles au delà du trentième degré, appartient à juste titre à la France. Les Portugais ont probablement suivi les traces des navigateurs

dieppois, et ils n'ont d'autre mérite que d'avoir surpris un mystère qu'il était de l'intérêt d'une corporation marchande de dissimuler.

Depuis Christophe Colomb, qui a découvert quinze cents lieues de nouvelles terres, et Vasco de Gama, qui a élargi le monde, la navigation a continué sa marche progressive, en profitant du perfectionnement des sciences et des arts, dont elle emprunte l'utile concours; la colonisation des terres lointaines et le commerce d'outre-mer ont suivi un mouvement parallèle. C'est en effet de la fin du quinzième siècle que date la régénération des sciences qui ont agrandi le domaine des connaissances humaines et avancé la civilisation.

Dans le seizième siècle le goût des aventures réuni à l'esprit de conquête anime les navigateurs espagnols et portugais. La ligne équinoxiale est passée, la rivière des Amazones est découverte, ainsi que l'île de la Conception, l'île de Sainte-Hélène, le golfe de Honduras et de Yucatan, Sumatra et Malaca, Porto-Ricco, les îles de la Sonde, les Moluques, la Floride, la mer du Sud, le Pérou, le Rio de Janeiro, le cap Sainte-Marie, la Plata, les îles Maldives, Saint-Jean-d'Ulloa, le détroit de Magellan, les îles Philippines; la baie de Fonseca, la Nouvelle-France, le Paraguay, la Bermude, la Nouvelle-Guinée, la Californie, l'île d'Orléans, le Chili, le royaume de Marata, le Japon, le pays de Quivira, les îles de Salomon, le détroit de Forbisher, l'île des Bouchers, le détroit de Jakman, le détroit de Davis, les Marquises, l'île Santa-Cruz.

Don Pedro fait un traité de commerce avec les rois de Cochin et de Cananor; des comptoirs y sont établis par Vasco de Gama, qui a découvert les Indes. Des traités de commerce sont passés avec les rois d'Achem, Pedir et Pasem, dans l'île de Sumatra. Le fils de Christophe Colomb envoie dans Cuba une colonie qui bâtit la Havane. Fernand d'Andrada et ses compagnons sont chassés de Canton, et obtiennent seulement l'autorisation de rester dans une île voisine, où ils bâtissent Macao. Fernand Cortez fait la conquête du Mexique et des provinces voisines, jusqu'à la mer du Sud. L'établissement des Espagnols à Tydor fait éclater la guerre avec les Portugais de Ternate. Narvaës, parti d'Espagne pour faire des découvertes, avec cinq cents de ses compagnons, meurt de faim et de fatigue en traversant par terre la Floride; trois seulement de ces malheureux

arrivent dans la Nouvelle-Espagne. Pizare fonde une colonie à Saint-Michel, fait la conquête du Pérou et bâtit la ville de Lima. Magellan fait le premier le tour du monde. Jacques Cartier, parti de Saint-Malo, aborde à Sainte-Catherine, entre dans le fleuve Saint-Laurent et trafique sur toutes les côtes. Une colonie est fondée à Buénos-Ayres. Une expédition est envoyée, par les Portugais, à la poursuite d'un corsaire more guzarate; ils sont chassés des îles Likayo. Jacques Cartier, à son troisième voyage, conduit le comte de Roberval, vice-roi du Canada, qui établit une première colonie dans le voisinage du port de Sainte-Croix et de Québec. Jean Ribault entre dans la baie de Port-Royal, en Arcadie, où il construit un fort, et fait le commerce de pelleteries et de perles avec les sauvages qui avaient pris les Français en amitié. Lodonnière passe aux Antilles, de là en Floride, où il bâtit un fort sur la rivière de May. Ribault y fait un voyage, et ses vaisseaux sont brisés par la tempête. Gilbert prend possession du port de Saint-Jean. Goa est attaquée par le roi de Décan et défendue par les Portugais. Les Anglais prennent possession de l'île de Wokoken, sur les côtes de la Virginie. Les Hollandais entreprennent leur premier voyage à l'île de Madagascar et à Java. Ce qu'il y a ici de plus remarquable, c'est que les Portugais ont établi l'inquisition à Goa, et qu'un Anglais, Hawkins, est le premier qui ait pris en Guinée trois cents nègres, pour les aller vendre à Saint-Domingue...

Dans le dix-septième siècle, l'esprit mercantile dirige seul les aventuriers intrépides sur l'immensité des mers, à la recherche des contrées inconnues où ils espèrent trouver des trésors. Les Hollandais font plusieurs voyages autour du monde. Maurice-Land, les îles de Barnevelt et le détroit de Lemaire sont découverts; Hudson trouve le détroit qui porte son nom. Button découvre le pays de Carys-Swansness. Jean Cook, surnommé à juste titre le Colomb du dix-huitième siècle, entreprend un voyage de circumnavigation.

La Compagnie des aventuriers fait des traités de commerce avec l'île de Java. Champlain remonte le fleuve Saint-Laurent jusqu'à la rivière des Iroquois. Démonts et Potrincourt fondent la colonie de Port-Royal en Arcadie, et sont obligés de l'abandonner un an plus tard, à cause des guerres de la France. La colonie de Jacques-Town est établie sur la rivière de Pouhatan, en Virginie. Les Hollandais se rendent

maîtres de Tidor, de l'île d'Amboine et de Batavia. Les Anglais fondent à Bentam un comptoir qui est renversé par les Hollandais. Ils forment ensuite un établissement à Surate. Ils font un voyage dans la mer Rouge, et signent un traité d'alliance et de commerce avec l'empereur du Japon. Ils s'établissent aux îles Bermudes, et fondent la colonie de Plymouth, dans la Nouvelle-Angleterre. De leur côté, les Danois achètent sur la côte de Coromandel, Trangobar, dont ils font une ville grande et forte. Les Hollandais chassent les Portugais de Malaca; ils s'emparent de Ceylan et de Négapatnam, ainsi que de Cranganor et de Cochin. Les Anglais fondent à la baie de Baffin un établissement de commerce. Les Français créent un comptoir à Surate. Le père Marquette, jésuite, fait un voyage dans les terres du Canada. M. de Chaumont est envoyé en ambassade à Siam, sous la conduite du chevalier de Forbin. L'établissement de Pondichéry, surpris par les Hollandais, est rendu à la France en 1698, à la paix de Prinswick. Cependant, toutes ces expéditions, bien qu'entreprises dans un but exclusivement commercial, eurent le résultat glorieux de faire connaître une vaste contrée, la Nouvelle-Hollande.

Le dix-huitième siècle a vu s'accomplir aussi un grand nombre d'expéditions périlleuses qui ont contribué au progrès des sciences, ainsi qu'à la civilisation des peuples nouveaux. Au commencement de ce siècle, en effet, on connaissait d'une manière générale les grandes divisions de nos quatre continents; mais combien les détails en étaient imparfaits! Les îles, les archipels disséminés dans l'océan Oriental et l'océan Pacifique, étaient alors dans un véritable chaos.

Quelques îles du Spitzberg, toute la côte du nord-est de l'Asie, le détroit de Bering, la mer de Corée et son grand archipel, étaient encore inconnus. Les Moluques, les îles Carolines, tout l'archipel oriental formaient un labyrinthe immense, et ces parages semés d'écueils étaient le théâtre de naufrages désastreux.

Les contours de l'Afrique, bien que déterminés en grande partie, présentaient encore sur les cartes, dans le gisement des terres et la configuration des côtes, une foule d'erreurs dangereuses.

En Amérique, toute la côte du nord-ouest, dans une étendue considérable, depuis le cap Mendocine, était entièrement inconnue, et l'on

ignorait encore que le continent de l'Amérique septentrionale ne tenait point à celui de l'Asie.

Le nord de l'Amérique, jusqu'à la côte du Groënland, n'avait pu être exploré.

L'Australasie et la Polynésie étaient les parties du monde les moins connues. On n'avait vu de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Guinée que les parties occidentales, et l'on croyait ces deux grandes terres unies par les côtes de la Carpentarie. Les côtes du sud-ouest et de l'est de la Nouvelle-Hollande étaient ignorées, ainsi que la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Hanovre, l'archipel de Salomon, la Nouvelle-Calédonie, et la plupart des îles nombreuses de l'océan Pacifique.

Toutes ces lacunes, toutes ces imperfections de la géographie sont disparues successivement, grâce aux travaux des navigateurs qui ont entrepris, dans ce but, une suite d'expéditions périlleuses

Ainsi, le père Feuillée fait un voyage au Chili, en 1708, et détermine quelques points de la côte des Patagons, de la Terre-des-États et de la Terre-de-Feu. Dans la même année, deux vaisseaux anglais, commandés par W. Roggers, font un voyage dans la mer du Sud ; ils doublent le cap Horn et arrivent dans l'île de Juan-Fernandez. Roggers y trouve un Écossais nommé Alexandre Selkirk, qui avait été abandonné là depuis plusieurs années, et dont les aventures ont fourni à Daniel Foë l'idée de son roman de *Robinson Crusoé*

En 1712, Frézier part de Saint-Malo pour le Chili, rectifie la position et le gisement de plusieurs points importants de la côte des Patagons, fait une bonne reconnaissance du détroit de Lemaire et de la Terre-des-États ; double le cap Horn, reconnaît la partie occidentale de la Terre-de-Feu ; rectifie la position de l'île de Diégo-Ramirès, fait un grand nombre de recherches géographiques, et revient en France deux ans après.

En 1714, le Gentil de la Barbinais fait un voyage autour du monde, qui n'a d'autre résultat que de nouveaux détails sur la Terre-de-Feu.

Sept ans plus tard, l'amiral hollandais Roggewein part du Texel, va d'abord reconnaître les îles Malouines, passe le détroit de Lemaire, double le cap Horn et ne peut s'avancer vers le sud, où il rencontre des bancs de glace considérables. Entré dans l'océan Pacifique, il côtoie le Chili, relâche à l'île de Juan-Fernandez, et découvre ensuite

l'île de Pâques, les îles Pernicieuses, les îles de l'Aurore, des Vêpres, les îles Bauman, etc. A Batavia, il est arrêté, emprisonné et dépouillé par la Compagnie hollandaise qui, plus tard, fut condamnée à dédommager l'amiral Roggewein et à lui faire une réparation éclatante. Son voyage de circumnavigation est l'un des plus remarquables du siècle.

En 1736, la Compagnie des Indes françaises expédie deux frégates dans le but d'aller à la recherche des terres australes. Cette expédition, dirigée par Bouvet, est sans résultat pour la science. La découverte qu'il s'attribue du cap de la Circoncision, n'est qu'une fable inventée pour gagner la prime promise par la Compagnie des Indes.

L'année suivante, l'amiral Anson part de la rade de Sainte-Hélène, relâche aux îles du cap Vert, à l'île Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil, sur celle des Patagons; passe le détroit de Lemaire, double le cap Horn, et relâche à l'île de Juan-Fernandez. De là, il va saccager et piller sur la côte du Pérou une ville sans défense, puis il intercepte le galion espagnol de Manille, qui fait une résistance vigoureuse avant de lui abandonner son trésor. Après cette expédition de flibustier, Anson relâche aux îles des Larrons, puis à Macao, d'où il retourne en Angleterre avec un seul des sept bâtiments de son escadre.

En 1764, le roi d'Angleterre ordonne l'armement de deux navires destinés à faire le tour du globe. Le commodore Byron dirige en chef cette expédition. Ses travaux dans le détroit de Magellan sont la partie la plus importante de son voyage.

Deux ans après, une autre expédition semblable est confiée au capitaine Wallis. La division, partie de Plymouth, relâche à Madère, aux îles du cap Vert, et de là vient attaquer la côte des Patagons. Elle entre dans la mer du Sud par le détroit de Magellan. Wallis découvre la fameuse île de Taïti, où il fait un séjour de près de six semaines.

Pendant ce temps-là son compagnon, Carteret, qu'il a abandonné dans la mer du Sud, découvre les îles Pitcairn, d'Osnabrug, de Glocester, de la Reine-Charlotte, et deux îles auxquelles son nom est demeuré. Carteret fait une reconnaissance exacte du canal Saint-Georges, et relâche à la Nouvelle-Irlande, au port Carteret. Il continue ensuite son voyage et découvre la Nouvelle-Hanovre, les îles Portland et celles de l'Amirauté; il entre après dans les Moluques et arrive enfin à Batavia. Il opère son retour en Europe par le cap de Bonne-Espérance.

En 1766, le roi Louis XV charge le capitaine de vaisseau Bougainville d'aller faire la cession des îles Malouines, dont la couronne d'Espagne revendiquait la possession, et d'effectuer ensuite son retour en traversant l'océan Pacifique et en faisant le tour du globe. Ayant rempli sa mission diplomatique, Bougainville entre dans le détroit de Magellan, et fait des observations intéressantes. Il découvre dans la mer du Sud des îlots qu'il appelle les Quatre-Facardins; puis l'île des Lanciers, l'île de la Harpe, et arrive à Taïti. Là ses bâtiments, après neuf jours de mouillage, ont perdu six ancres et couru les plus grands dangers. Ils partent, et découvrent les îles des Navigateurs, l'île de l'Aurore, l'île de la Pentecôte, la Louisiade, le cap de la Délivrance, la baie de Choiseul, etc. Trois ans après, Bougainville, le premier circumnavigateur français, rentre au port de Saint-Malo.

Le marquis de Courtanvaux, capitaine-colonel des gardes suisses du corps du roi, qui s'occupait par goût d'astronomie, veut vérifier lui-même la méthode des longitudes par les montres marines. Il construit et équipe à ses frais une corvette qui emploie tout l'été de l'année 1767 à parcourir les côtes de la Manche et de la Hollande.

Le capitaine Jacques Cook, le premier de tous les marins hydrographes, est désigné, en 1768, par l'amirauté anglaise pour aller dans la mer du Sud observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, et faire les recherches qui pourraient conduire à de nouvelles découvertes et au perfectionnement de la géographie dans ces parages. Les résultats principaux de ce premier voyage sont le complément des grandes découvertes de l'archipel de la Société, celle de la Nouvelle-Zélande et d'une grande partie de la Nouvelle-Hollande.

En 1769, le chevalier de Fleurieu, enseigne de vaisseau, part de Rochefort sur la frégate *l'Isis*, et fait le tour entier de l'océan Atlantique. Les travaux exécutés pendant cette campagne, ont servi à reconnaître l'utilité des montres marines dans les grandes navigations.

La même année, M. de Surville, capitaine de vaisseau de la Compagnie des Indes, entreprend un voyage qui a pour but des spéculations commerciales, mais dont le résultat n'est pas moins d'un grand intérêt pour la science. Il retrouve des terres depuis longtemps oubliées : les îles de Salomon, d'Alvarès-Mandana; il découvre le port Praslin, la terre des Arsacides et quelques petites îles voisines.

En 1771, le capitaine Marion du Fresne, officier de la Compagnie des Indes, reçoit la mission de rendre à sa patrie l'Indien Aotourou, amené de Taïti en France par Bougainville ; cet officier doit en outre profiter de sa navigation pour tenter des découvertes nouvelles. Mais il est masacré à la Nouvelle-Zélande.

L'importance du perfectionnement des montres marines pour la détermination de la longitude, donne lieu à l'armement de la frégate *la Flore*, commandée par le marquis de Verdun de la Crenne. Cette expédition a produit des résultats avantageux pour l'hydrographie.

Enfin, les voyages des Kerguelen, des Cook, des Phipps, des la Pérouse, des Dixon, des d'Entrecasteaux, des Vancouver, complètent la série des illustres *découvreurs* qui ont honoré le dix-huitième siècle par leurs travaux.

Depuis le commencement du dix-neuvième siècle jusqu'à nos jours, la navigation, tout en s'occupant d'intérêts politiques et commerciaux, a continué à faire progresser les sciences physiques, lesquelles, par une juste réciprocité, ont contribué aux perfectionnements de la navigation. Ainsi nous suivrons en Chine le baron Milius ; au pôle boréal, le chevalier de Fréminville; dans les mers de l'Inde, le commandant Kergariou ; à Madagascar et aux Seychelles, l'enseigne de vaisseau Frappaz ; à la Cochinchine, le capitaine Rey ; à Botany-Bay, le naturaliste Lesson; à la baie de Baffin, le capitaine Guédon ; autour du monde, les capitaines Dalruc et Tromelin ; dans les mers d'Islande et du Groënland, le lieutenant Tréhouart; en Laponie et au Spitzberg, le lieutenant Fabvre ; à la Guyane, le lieutenant Penaud ; dans l'hémisphère austral, le commandant Cécile ; sur l'Uranie, le capitaine Louis de Freycinet. Enfin, dans son dernier voyage, l'infortuné Dumont-d'Urville.

Toutes ces expéditions lointaines, toutes ces conquêtes de la science, ne se sont pas accomplies sans périls et sans combats.

Nous tracerons donc l'historique des principaux naufrages, tels que celui du *Saint-Géran*, de plusieurs vaisseaux hollandais dans les mers du Groënland, de *la Jeune-Sophie*, de *la Caravane*, du *Neptune*, des frégates *la Méduse* et *l'Africaine*, du vaisseau *le Superbe*, etc.

La relation des guerres maritimes, des luttes, des batailles navales, telles que Stromboli, où Duquesne défait les Espagnols et les Anglais réunis ; Agosta où il est encore vainqueur, et voit mourir l'amiral

Ruyter; Alger qu'il bombarde et dont il anéantit les pirates; la Hougue où Tourville attaque l'amiral Russel avec des forces insuffisantes; les représailles de Dugay-Trouin et de l'intrépide Jean Bart, qui portent une atteinte ruineuse au commerce maritime des Anglais; Malaga où le comte de Toulouse, avec cinquante vaisseaux et vingt-quatre galères, tient tête à un ennemi plus fort; Malaga, où, l'année suivante, le maréchal de Tessé voit sa flotte écrasée par l'ennemi et par la tempête, triste et dernier jour de la marine de Louis XIV; Belle-Isle, où quarante vaisseaux français résistent à cent vingt vaisseaux anglais; Minorque, où la Galissonnière, avec des forces inférieures, bat l'amiral Byng; Madras, dont s'empare la Bourdonnais avec neuf bâtiments marchands armés en guerre; le cap Saint-Vincent et les côtes de Bretagne, où sont détruites les deux escadres qui devaient protéger une descente en Angleterre; Ouessant, où l'amiral d'Orvilliers rencontre l'amiral Keppel; la Dominique, où le comte de Grasse, avec cinq de ses vaisseaux, est fait prisonnier; l'Inde, où le bailly de Suffren triomphe si souvent des Anglais; Aboukir, où l'amiral Brueys, attaqué par Nelson, perd sa flotte sans pouvoir se défendre; Trafalgar, jour néfaste, où les escadres combinées d'Espagne et de France sont en partie détruites par les vaisseaux de Nelson, qui est tué... Copenhague bombardée et incendiée par les Anglais qui, dans cet acte de violence inique et barbare, s'emparent de cinquante-trois bâtiments de guerre!... Navarin, Alger, Saint-Jean-d'Ulloa, Tanger, Mogador... et tant d'autres faits mémorables qui seraient trop à l'étroit dans les limites d'une introduction.

Nous dirons aussi les combats particuliers où se sont illustrés les d'Harcourt, les Brézé, les Jean Bart dont le nom est si populaire, les Valbelle, les d'Estrées, les Tourville, les Dugay-Trouin, les Forbin, les Suffren, les d'Estaing, les la Touche-Tréville, les Villaret, les Linois, les Leisseigues, les Duperré, etc. etc.

Nous terminerons par les armements en course, auxquels ont participé les plus intrépides corsaires, pour nous arrêter à la prise de Mogador, qui couronne jusque-là les glorieux faits d'armes de la marine française.

HISTOIRE GÉNÉRALE
DE
LA MARINE.

LIVRE PREMIER.

—

AVANT L'INVENTION DE LA BOUSSOLE.

CHAPITRE PREMIER.

Temps primitifs. — Origine de la navigation. — Navigation des Juifs. — Jonas. — Saint Paul. — Vaisseaux des anciens. — Arche de Noé. — Navire *Argo*. — Sémiramis. — La guerre de Troie. — Les Phéniciens. — Leurs expéditions. — Les Grecs et les Perses. — Salamine. — Invention des brûlots. — Voyage sur l'Indus. — Rome et Carthage. — Différentes espèces de galères. — Les Génois, les Vénitiens, les Portugais. — La boussole. — Le doublage des vaisseaux. — Les cartes marines

—

De tout ce que l'esprit et l'industrie des hommes ont découvert et perfectionné dans la nature et dans les arts, rien ne leur est peut-être plus utile que la navigation. Il y a même de pieux historiens qui ne voudraient pas qu'on l'appelât une invention humaine, mais plutôt une entreprise conduite sous la direction du Tout-Puissant, comme l'arche de Noé, qui fut le premier vaisseau construit par un commandement exprès de Dieu, et sur le modèle qu'il en donna.

D'autres se demandent pourquoi il n'y aurait pas eu des navires aussi bien avant qu'après le déluge; car, disent-ils, les premiers hommes, dont la vie s'étendait jusqu'à huit et neuf cents ans, étaient évidemment mieux en état d'enrichir le monde de toutes les sciences néces-

saires à la navigation, que les hommes actuels, dont les jours sont bornés à quatre-vingts ans, terme au delà duquel il n'y a pour eux que faiblesse de corps et d'esprit.

Quoi qu'il en soit, les premiers navigateurs dont il est parlé dans l'Ecriture sainte sont les enfants de Noé. Ce patriarche parcourut la Méditerranée avec ses trois fils; il montra à Sem tout le rivage asiatique, depuis le Tanaïs, en passant le Bosphore, jusqu'au Nil; à Cham, les côtes d'Afrique, depuis le Nil jusqu'au détroit de Gadès; et à Japhet, toute la côte d'Europe, depuis Gadès jusqu'au Tanaïs; et il jeta lui-même les fondements des colonies établies sur ces côtes. Les descendants du dernier peuplèrent toutes les terres situées depuis le mont Taurus jusqu'au Tanaïs, et de là jusqu'à Gadès, aux extrémités de l'Espagne, c'est-à-dire jusqu'au détroit de Gibraltar; ils occupèrent encore la partie septentrionale et occidentale de l'Asie et toutes les îles de la Méditerranée, ou, selon l'Ecriture, les îles des Nations : ce qui permet de conjecturer qu'ils s'embarquèrent les premiers sur mer pour aller s'établir dans ces îles.

Javan, fils de Japhet, s'étendit sur toute la côte maritime qui eut depuis le nom de Grèce, et à laquelle il donna celui d'Ionie. Samos, Chio et plusieurs autres îles en dépendaient. Thiras passa la mer dans l'endroit appelé aujourd'hui le Bosphore, et alla fixer sa demeure dans le pays qui de son nom a pris celui de Thrace. Ascenez, petit-fils de Japhet, habita les rives de la Propontide, et mena des colonies dans la partie méridionale du Pont-Euxin, de *Pontus Ascenez.*

Tharsis, fils de Javan, donna son nom à une contrée voisine de la mer. Ce pays devint si célèbre par le concours des premiers navigateurs, que l'Ecriture sainte emploie le nom de *Tharsis* pour désigner la mer, et appelle les navires en général, *vaisseaux de Tharsis.*

Cetthim, autre fils de Javan, s'établit dans l'île de Chypre, avec Dodanim son frère, ou Radenim, d'après le texte samaritain. Voilà les pays qui échurent en partage aux enfants de Japhet, dans la distribution de la terre, et quels furent les premiers navigateurs qu'Horace appelle, dans ses odes, l'*audacieuse postérité de Japhet*. Etablis sur les rivages de la mer, ils firent, pour les côtoyer, de petits vaisseaux; dont l'arche de Noé fut probablement le modèle. Les poissons mêmes, par le mouvement de leur queue, donnèrent l'idée du gouvernail; leurs

nageoires firent inventer les rames, et leur figure, propre à fendre les eaux, fit imaginer le gabarit : les oiseaux, qui semblent nager dans les airs, contribuèrent à perfectionner ces idées. La vue des îles voisines, qui excitait la curiosité des nouveaux navigateurs, l'avantage de la pêche, la commodité du transport par eau, et la nécessité du commerce, les invitaient à s'exposer sur un élément dangereux. Ils risquèrent d'abord les passages ; insensiblement engagés sur mer et familiarisés avec les flots, ils prirent le large ; enfin les vents ou les courants les jetèrent sur des côtes plus éloignées, où la difficulté du retour et la crainte des périls les obligèrent souvent à fixer leur demeure. Telle fut l'origine de la navigation. Ses commencements ont été informes; ses progrès ont été lents, et ce n'est qu'après bien des tâtonnements, des études sérieuses et une longue expérience qu'elle est arrivée au point de perfection où nous la voyons aujourd'hui.

La connaissance de la marine a été tardive chez les Juifs, qui ont suivi de près les premiers peuples du monde : leur pays, situé au milieu des terres, n'avait ni ports, ni villes maritimes. Ils n'étaient pas éloignés de la mer Rouge ; mais ils n'y avaient aucun port avant celui d'Asiongaber, que Salomon y fit construire. Ils n'avaient aucune idée de l'Océan, et ils appellaient la Méditerranée *la grande mer*, parce qu'ils n'en connaissaient pas de plus grande. Uniquement occupés de la culture de leurs terres et du soin de leurs troupeaux, ils regardaient sans envie l'opulence de leurs voisins. Riches de leur propre fonds, et placés dans un terrain fertile qui suffisait à leurs besoins, les Juifs renfermaient leur ambition dans les bornes du pays natal, et la singularité de la loi de Moïse ne leur permettait pas d'entreprendre de grands voyages.

Il paraîtrait que les Juifs, avant Salomon, avaient équipé des vaisseaux. La tribu de Zabulon, dont l'extrémité occidentale aboutissait à la Méditerranée, pouvait facilement commercer avec les Sidoniens et les Tyriens, et l'Ecriture sainte semble le marquer en disant : *Réjouissez-vous, Zabulon, dans votre sortie,* c'est-à-dire dans vos courses maritimes, comme quelques-uns l'expliquent.

Si la navigation n'était point en usage chez les Juifs, elle n'y était pourtant pas absolument inconnue ; le voisinage des Phéniciens, grands navigateurs, ne leur permettait guère d'ignorer entièrement un art déjà si célèbre. En effet, Moïse, peu de temps avant sa mort, leur parle de

flottes et de vaisseaux, comme d'objets qui leur étaient familiers. *Le Seigneur,* leur dit-il, *vous fera reconduire par mer en Egypte, sur des flottes;* prédiction qui fut accomplie après la ruine de Jérusalem par Titus, lorsque la flotte que les Romains avaient sur la Méditerranée transporta à Alexandrie les Juifs qui avaient été faits prisonniers. C'est au règne de Salomon qu'il faut rapporter l'époque de la navigation des Juifs. Ils étaient alors si neufs dans cette science, que ce prince, voulant l'introduire dans ses Etats, pria Hiram, roi de Tyr, avec lequel il avait un commerce ouvert, de lui envoyer des pilotes et des matelots, pour en former parmi ses sujets.

Les prodigieuses dépenses que Salomon fut obligé de faire pour la construction du temple de Jérusalem et de son palais, ayant épuisé les trésors que David avait laissés, il crut trouver de suffisantes ressources dans la navigation. Il fit, pour cet effet, construire dans le port d'Asiongaber des vaisseaux dont Hiram lui avait fourni les matériaux et les ouvriers; car il n'y a pas d'apparence que le prince tyrien eût envoyé ces vaisseaux de Tyr sur la mer Rouge: le trajet aurait été immense. Les flottes de Salomon, associées avec celles du roi de Tyr, faisaient en trois ans le voyage d'Ophir, et en rapportaient des paons, des singes, de l'ivoire, des pierreries, des bois précieux, de l'or et de l'argent; par là ces métaux devinrent si communs à Jérusalem, qu'on n'en faisait plus de cas. Ces flottes combinées sont nommées, dans l'Ecriture, tantôt la flotte de Salomon, tantôt les vaisseaux d'Hiram.

Ce qu'il y a de plus difficile à démêler dans les navigations de Salomon, c'est le lieu où elles se faisaient. Point de pays plus recherché par les interprètes, et plus inconnu que l'Ophir de l'Ecriture sainte. Les savantes dissertations qu'on a faites sur cette matière n'ont servi qu'à l'embrouiller et l'obscurcir davantage; et l'or d'Ophir est aussi difficile à retrouver que celui du grand œuvre.

Comment se dirigeaient les voyages de Salomon? La flotte équipée sur la mer Rouge, après avoir passé le golfe Arabique, allait, dit-on, droit à Goa, où, après avoir doublé le cap de Comorin, elle se rendait à Ceylan, à Bengale, et aux autres contrées des Indes; elle effectuait ce voyage en un an. La flotte qui faisait voile sur la Méditerranée rangeait d'abord les côtes de l'Asie et de l'Europe, y vendait ses marchandises, passait ensuite le détroit de Gadès, et poursuivait sa route jusque dans l'Amé-

rique, où elle chargeait de l'or ; elle rentrait ensuite dans la Méditerranée et reconnaissait dans son retour les côtes d'Afrique, où elle prenait de l'ivoire et des singes. Ce second voyage était de trois ans.

Ainsi, c'est le voyage des Indes qui est désigné par celui d'*Ophir*, parce qu'Ophir, fils de Jectan, établit dans les Indes une colonie à laquelle il donna son nom ; et le voyage de l'Amérique est désigné par celui de *Tharsis*, parce que Tharsis, dans l'Ecriture sainte, signifie ordinairement la Méditerranée, où commençait ce dernier voyage.

L'entreprise des rois d'Israël et de Juda, dont nous venons de parler, ne fut pas heureuse ; la flotte du dernier fut détruite, et ses vaisseaux firent naufrage au port : accident que l'Ecriture sainte nous fait envisager comme une punition de Dieu, à cause de l'alliance criminelle que Josaphat avait faite avec un prince impie.

Ce fut peu d'années après la malheureuse expédition de ces princes, que Jonas s'embarqua sur la Méditerranée. Dieu lui avait ordonné de prendre la route de Ninive, ville située sur le Tigre, pour avertir cette ville superbe des malheurs dont elle était menacée. Le prophète, effrayé des périls d'une telle mission, au lieu d'exécuter cet ordre, se rendit à Joppé ; il y trouva un vaisseau prêt à faire voile à Tharse, capitale de la Cilicie, et s'y embarqua. Le vaisseau n'eut pas plutôt appareillé et commencé sa route, qu'une effroyable tempête s'éleva. On sait quel fut le sort de Jonas. Le poisson qui l'avait englouti le rejeta près de Ninive, où il fut obligé de remplir sa mission. Voilà toutes les navigations décrites dans l'Ancien Testament ; il n'est fait mention dans le Nouveau que de celle de saint Paul.

Cet apôtre, que la malice des Juifs retenait prisonnier à Césarée, se voyant exposé au jugement injuste de Portius Festus, gouverneur de la Palestine, interjeta appel de son tribunal à celui de César. Saint Paul fut donc envoyé à Rome, pour y être jugé en dernier ressort. On l'embarqua au port de Joppé, sur un vaisseau d'Adrumette, ville d'Afrique, ou d'Adramyte, ville de Mysie, dans l'Asie Mineure. Le vaisseau ayant mis à la voile, on jeta l'ancre le lendemain au port de Didon, deux cents stades au delà de Tyr, sur la même côte. Le vaisseau s'étant remis en mer, on fut obligé, à cause des vents contraires, de côtoyer l'île de Chypre, en la laissant toujours sur la gauche. On traversa ensuite la mer de Cilicie et de Pamphylie, et on alla

mouiller à Myre ency Lie. Comme la cargaison du vaisseau n'était point pour l'Italie, le centenier à qui saint Paul était confié, avec d'autres prisonniers, quitta ce navire, et s'embarqua sur un bâtiment qui portait du blé d'Alexandrie à Rome; mais le changement de vaisseau ne fit pas changer le vent : ce dernier navire, dont la charge était considérable, fut beaucoup de temps à faire un trajet de six myriamètres pour gagner Cnide, ville et promontoire d'Asie. Or, pour aller en droite ligne de là en Italie, il aurait fallu côtoyer les îles de la mer Egée, et les vents obligèrent ce vaisseau de gagner la pointe orientale de l'île de Crête, et de relâcher au cap de Salmoné. Après avoir côtoyé l'île avec d'extrêmes difficultés, ils abordèrent près de Thalasse.

Mais, quoique la saison fût fort avancée et que la navigation fût périlleuse, ils se remirent bientôt en mer, et dirigèrent leur route vers Phénice, ville située au sud-est de l'île, d'où ils furent jetés par le vent au sud-ouest de la même île : la tempête devint alors si furieuse, qu'ils furent portés sur les côtes d'Afrique, exposés à tous les dangers de la grande et de la petite Syrte. Le vaisseau fut ensuite emporté dans la mer Ionienne vers Céphalonie, et vint échouer à l'île de Malte.

Après un séjour de trois mois dans cette île, saint Paul et les autres passagers s'embarquèrent sur un vaisseau d'Alexandrie, nommé *les Dioscores,* parce qu'il portait à la proue la figure de Castor et de Pollux, à qui l'on donnait ce nom. Ils firent voile vers Syracuse, sur la côte orientale de la Sicile. De là, côtoyant cette île, ils prirent la route de Rhege, en Italie, et en deux jours ils arrivèrent à Pouzzol, à huit milles de Naples. Ce fut là le terme de cette navigation; car c'est en ce lieu qu'abordaient ordinairement les vaisseaux d'Alexandrie; de Pouzzol, saint Paul alla, par terre, à Rome. Il est certain que cet apôtre avait fait encore d'autres voyages sur mer, puisqu'il assure avoir fait trois fois naufrage, sans compter celui de Malte. Nous terminerons ici l'histoire de la navigation des Juifs ou du peuple de Dieu. Nous passerons à celle des Egyptiens dans le chapitre suivant.

Quelle forme ont eu d'abord les navires anciens? Selon l'histoire, le premier vaisseau qui ait jamais paru sur les eaux, a été cette fameuse *arche* dont Dieu lui-même donna le plan, et dans laquelle Noé avec ses trois fils se sauvèrent du déluge universel. Mais ce prodigieux bâti-

ment n'avait ni rames, ni voiles, ni mâts, ni cordages, ni gouvernail, ni aucun autre appareil de ce genre; n'ayant à se diriger sur aucun port, sur aucune côte particulière, il flottait seulement sur les eaux, jusqu'à ce que celles-ci s'étant retirées de dessus la terre, l'arche s'arrêta, par un ordre secret de la Providence, sur la montagne Amraat, comme il est marqué au chapitre v de la Genèse. Depuis ce temps-là jusqu'à la confusion des langues, la navigation ne fut d'aucun usage : la famille de Noé n'étant point encore assez nombreuse pour faire de nouvelles peuplades, n'avait pas besoin de passer la mer. C'est donc seulement après l'entreprise téméraire de la tour de Babel que la navigation devint nécessaire, les ouvriers étant obligés de se disperser dans toutes les parties de la terre. Ces nouveaux voyageurs rencontrèrent sans doute des rivières en chemin, avant d'arriver à la mer : la situation de Babylone, d'après les écrivains qui ont traité de la géographie sacrée, le fait voir assez clairement : or il est vraisemblable que les émigrants ont traversé les fleuves ou les lacs dans de gros troncs d'arbres, creusés à peu près comme une auge, ou bien dans des espèces de canots d'écorce, ou enfin dans de grands paniers couverts de peaux sans apprêt. Leur dessein était simplement de passer d'un pays dans un autre, sans vouloir trafiquer ni établir le commerce; ils n'y pouvaient penser alors, puisqu'ils ne trouvaient point d'habitants dans les contrées où ils abordaient.

Quels ont été les bâtiments qu'ils construisirent à leur arrivée au bord de la mer? Nulle histoire n'en dit rien; mais on ne saurait douter que ces premiers navires ne fussent petits et mal équipés, et que d'abord l'on n'ait osé qu'aller terre à terre, en rasant la côte tout doucement. Ici se présente la difficulté de la transmigration des peuples dans les îles éloignées, et principalement dans l'Amérique, séparée de nous par un si grand trajet de mer, et où l'on a trouvé tant de peuples. Comment et par où y sont-ils passés? nous n'avons pu encore le savoir jusqu'à présent.

Si l'on en croit les poëtes et les anciens faiseurs de romans, c'est Neptune qui le premier a couvert la Méditerranée de ses flottes, en qualité de grand amiral de son père Saturne; mais si l'on s'en rapporte aux historiens sérieux qui cherchent la vérité dans la fable, Saturne n'est autre que Noé, et Neptune que Japhet. C'est à lui aussi

que les poëtes donnent la gloire d'avoir fait construire le premier des vaisseaux, dont la poupe et la proue étaient armées de certaines avances de fer ou de bronze, pour heurter avec plus d'impétuosité contre les bâtiments ennemis et les mettre en pièces. C'est encore lui, dit-on, qui le premier a bâti des tours sur ses vaisseaux, afin qu'à l'abordage ses gens s'y pussent battre en sûreté contre l'ennemi. Néanmoins, quelques-uns font Glaucus l'inventeur de l'art de construire et de gouverner les vaisseaux. Ils ajoutent que c'est lui qui donna le plan du navire *Argo,* et qui en fut le pilote, dans l'expédition de Jason contre les Tyrrhéniens ; ce que d'autres pourtant attribuent à Argos. Le savant Bochart, dans sa *Géographie sacrée,* fait voir que le véritable nom du navire *Argo* est *Arco,* c'est-à-dire *long,* parce que c'était le premier vaisseau long que les Grecs eussent construit sur le plan des vaisseaux phéniciens.

Auparavant, les Grecs n'avaient que des vaisseaux ronds. Bochart ajoute que le navire *Argo,* qui n'était qu'une galiote, avait cinquante rames, vingt-cinq de chaque côté, et que la hauteur de ce bâtiment était de cinquante coudées. Cette galiote *Argo,* étant plus grande et mieux construite que les autres navires, a été employée dans les voyages de long cours, ce qui l'a rendue si fameuse, qu'on l'a regardée comme le premier de tous les grands vaisseaux.

Il est pourtant hors de doute qu'il y a eu précédemment plusieurs vaisseaux, et même des flottes, telles qu'elles pouvaient être alors ; car l'expédition des Argonautes ne se fit qu'environ l'an du monde 2801, c'est-à-dire onze cent quarante-quatre ans après le déluge : or, on trouve que Sémiramis, qui a régné bien auparavant, fit construire une flotte de deux mille voiles sur les côtes de Chypre, de Syrie et de la Phénicie ; ayant fait transporter ses vaisseaux sur le dos des chameaux et sur des voitures convenables jusqu'au fleuve Indus, elle y attaqua et défit la flotte de Staurobate, roi des Indes, laquelle consistait, d'après le témoignage de Diodore de Sicile, en quatre mille bateaux faits, la plupart, d'une certaine canne indienne appelée bambou. Environ l'an du monde 2622, Jupiter, roi de Crête, à présent Candie, vint avec une flotte enlever Europe, fille d'Agénor, roi des Sidoniens ; de plus, l'an du monde 2760, Persée entreprit son expédition contre Méduse, en Afrique. Mais ces fameux Argonautes, dont les poëtes ont tant

vanté les exploits, n'étaient, sur la foi des meilleurs historiens, que des gens qu'on envoyait pour défendre les côtes contre les insultes des pirates, et qui, dans leurs courses, n'osaient jamais quitter la terre de vue.

La guerre de Troie se présente ensuite, en l'an du monde 2871. Ici l'on voit une flotte composée de onze cent quarante vaisseaux de toute espèce; mais ils n'ont pas cinglé en haute mer, et se sont peu éloignés de terre.

Revenons aux Phéniciens, ces premiers maîtres de la mer que l'Ecriture sainte appelle du nom de *Philistins,* ou *Chananéens*. On ne saurait douter, en effet, qu'ils n'aient été les premiers et les plus habiles nautoniers de ces premiers temps : ils découvrirent plus de pays et y envoyèrent plus de colonies que n'ont fait tous les autres peuples ensemble; en outre, ils établirent le commerce et l'entretinrent ensuite dans les pays les plus éloignés.

Quel témoignage plus glorieux de leurs richesses et de leurs forces par mer, que celui qu'en donne Ézéchiel : en parlant de Tyr, il dit que cette grande ville, située à l'entrée de la Méditerranée, trafiquait dans toutes les îles; que les planches de ses vaisseaux étaient de sapin de Senir, les mâts de cèdre du Liban, les rames de chêne de Bazan, les bancs d'ivoire, les voiles de toile richement brodée; enfin, dans presque tout ce chapitre, le prophète ne fait que l'éloge de Tyr, de ses matelots, de ses vaisseaux, de son grand commerce, de ses trésors, en un mot de sa prodigieuse puissance navale. A ces éloges de la science des Phéniciens, touchant la navigation, toutes les histoires ajoutent des témoignages indubitables de leurs voyages et de leurs fréquentes expéditions par mer. La première se fit sur les côtes d'Afrique, où ils fondèrent la puissante ville de Carthage, qui dans la suite disputa si longtemps à Rome l'empire du monde; de là ils étendirent leur domination jusque dans l'Espagne, et, en côtoyant tout autour, ils vinrent faire des descentes sur les côtes de France, et abordèrent enfin dans la Grande-Bretagne, où, plus tard, ils établirent le commerce pour l'étain et pour tout ce que cette île fournissait alors.

A l'époque florissante de la république de Carthage, un navigateur nommé Hanno, étant envoyé pour faire des découvertes du côté du Midi, fit le tour de l'Afrique, entra dans la mer Rouge, et reprit la

même route pour s'en retourner à Carthage; en même temps un certain Kimilco, étant aussi envoyé à la découverte du côté du Nord, vint dans la Thule ou l'Islande; mais la plupart des auteurs nient, en partie, l'un et l'autre fait, parce qu'il ne paraît pas que l'on ait connu les extrémités de l'Afrique avant la découverte des Portugais dans ces derniers siècles; et que la partie septentrionale de l'Europe était encore peu connue du temps même où l'empire romain était au plus haut degré de sa grandeur.

Pourtant, on ne peut douter que les Phéniciens n'aient pénétré bien avant du côté du Midi et du côté du Nord; mais il est possible aussi qu'ils aient exagéré leurs découvertes, afin de rehausser par là l'éclat de leurs entreprises.

Quoi qu'il en soit, leurs courses, comme nous le verrons dans la suite, ne se bornaient pas à la seule Méditerranée, ni à la mer occidentale; car ils conduisirent la flotte de Salomon à Ophir : il est dit au livre des *Rois* qu'Hiram, roi de Tyr, et dont par conséquent les Phéniciens étaient les sujets, envoya sur les vaisseaux de Salomon les plus habiles de ses pilotes et de ses matelots; il est encore parlé au même livre de la flotte d'Hiram qui revenait d'Ophir chargée d'or. En sorte que les Phéniciens avaient évidemment trafiqué à Ophir avant le temps de Salomon, et que de son temps ils y trafiquaient pour lui. Or, nous l'avons dit, le pays d'Ophir était probablement situé dans les Indes.

Comment les Phéniciens ont-ils pu faire de si longs voyages sans le secours de la boussole? C'est assez difficile à expliquer. On voit bien qu'ils ne pouvaient pas toujours continuer leur course de jour et se retirer à terre pendant la nuit, ni naviguer constamment terre à terre; car il faut bien admettre qu'ils ont été quelquefois emportés en pleine mer par la violence des tempêtes; mais, à cet égard, tous les auteurs conviennent que, pendant le jour, ils réglaient leur course par le soleil, et par les étoiles pendant la nuit : les Phéniciens, en effet, connaissaient le cours des astres; Pline le prouve, en disant que tout le genre humain était redevable aux Phéniciens de cinq choses fort importantes et d'un très-grand usage, à savoir : des lettres, de l'astronomie, de la navigation, de la discipline militaire et de l'architecture. C'est par cette parfaite connaissance que les Phéniciens avaient de l'astronomie qu'ils savaient se tirer d'affaire lorsque le temps devenait

gros; c'est aussi par cette même connaissance du cours des astres qu'ils parvenaient à passer au travers des baies et des golfes spacieux, ce qui leur aurait coûté bien de la peine et du temps s'il leur eût toujours fallu côtoyer pour arriver à leur destination.

On ne saurait conclure de là qu'ils eussent de même pu traverser le vaste Océan qui sépare l'Europe de l'Amérique, ainsi que le prétendent certains auteurs. On ne voit pas, en effet, qu'il soit parlé dans ces siècles d'autres navires que de ceux qui allaient à rames comme les galères, et qui, certainement, ne pouvaient pas être propres à s'écarter beaucoup des côtes, ni à faire de vastes trajets. Aussi, même après la découverte de la boussole, on regardait encore ce passage comme étant presque impossible, et ce n'est que longtemps après, et par de fréquentes tentatives, que ce voyage, si long, si difficile et si périlleux au commencement, devint dans la suite plus familier et moins dangereux. Les vents qui, sous les tropiques, soufflent toujours du Levant, étaient propres à porter les Phéniciens dans les Indes occidentales. Mais avec ces vents, comment s'en retourner ? Si ces peuples y ont pensé, ils en ont prévu toute la difficulté, ou plutôt l'impossibilité. Ils ignoraient la route du Nord, qui n'a été reconnue que bien des années après la découverte des Indes occidentales.

Les Grecs, en ce qui regarde la marine, ne tiennent que le second rang; ils n'ont été que les écoliers des Phéniciens, lesquels sont venus après les Égyptiens. Mais on ne vit jamais de meilleurs écoliers : ils égalèrent bientôt leurs maîtres; ils les surpassèrent même, et montrèrent aux Phéniciens qu'on les pouvait vaincre sur mer. En effet, les Grecs, quoique inférieurs en nombre aux Phéniciens, les y ont toujours défaits, et se sont enfin rendus les seuls maîtres de la mer. Tant de victoires remportées sur les Perses, dont les flottes étaient sous la conduite des Phéniciens, en font foi; on le verra par les deux exemples ci-après :

Au fameux combat de Salamine, les Grecs confédérés, avec une flotte de trois cent quatre-vingts voiles, défirent celle des Perses, qui était forte de mille trois cents bâtiments. Une si grande victoire coûta peu aux vainqueurs, si l'on en croit Plutarque, Diodore de Sicile, Hérodote et plusieurs autres.

Le second exemple est la victoire que les Athéniens, sous la con-

duite de Cimon, gagnèrent sur les Perses et les Phéniciens réunis. Les Athéniens, accoutumés à vaincre, pleins de courage et d'assurance, ayant trouvé Titrauste, amiral des Perses, sur les côtes de l'Asie, où ils l'étaient allés chercher, l'attaquèrent, le mirent en fuite, et le poursuivirent avec tant d'ardeur, qu'ils l'obligèrent d'échouer ses vaisseaux. Les Athéniens en prirent deux cents, le reste se brisa contre le rivage; mais Cimon, pour rendre sa victoire plus complète, vint à Hydrope, où il prit et coula à fond les soixante et dix navires qui faisaient toute l'escadre phénicienne.

Ces grandes victoires, néanmoins, ont été la ruine de la Grèce. Enrichis des dépouilles des Perses, les Grecs commencèrent à aimer le faste et le luxe, et s'abandonnèrent ensuite à mille autres vices qui, jusqu'alors, leur étaient inconnus. La discorde, se glissant bientôt après parmi eux, rompit l'union qui leur était en quelque sorte un rempart contre les armes de l'ennemi commun, pendant que chaque province cherchait à dominer sur l'autre. De là vinrent tant de guerres entre les divers peuples de la Grèce, mais surtout entre les Athéniens et les Lacédémoniens. De là, les petits Etats se liguèrent les uns contre les autres; ensuite ils équipèrent chacun une flotte pour se disputer la souveraineté de la mer. Mais ils s'y épuisèrent à tel point, qu'ils devinrent enfin la proie de leurs ennemis.

La passion dominante des Grecs fut d'envoyer partout des colonies, même pendant les malheurs qui les obligeaient d'abandonner leur patrie. Ces colonies, qui s'établissaient sur les côtes de la Méditerranée, en Asie, en Espagne, dans les Gaules, en Italie et en Sicile, y étendirent leur domination.

L'invention des *brûlots* remonte à la même époque; elle est aussi ancienne que le siége de Tyr, fait par Alexandre le Grand.

Ce prince ne pouvant approcher de la ville du côté de la mer, y fit élever une vaste digue qui joignait la ville à la terre, et qui lui servait à faire ses attaques de ce côté-là; mais les Tyriens prirent le plus grand de leurs vaisseaux, qu'ils chargèrent de sable et de pierres sur le derrière pour faire lever la proue, et l'ayant frotté de bitume et de soufre, puis rempli de matières combustibles, ils le traînèrent dans la mer, où cinglant à pleines voiles, il eut bientôt joint la digue. Alors ils mirent le feu au bâtiment, et se jetèrent dans les chaloupes qu'ils avaient

fait suivre exprès. Aussitôt le brûlot fut embrasé; et, comme cette digue était faite presque toute de bois, avec des tours de bois qui s'élevaient dessus, la flamme s'y prit rapidement et consuma en peu de temps, malgré les efforts des Macédoniens, tout cet ouvrage prodigieux. En sorte qu'Alexandre, qui était alors sur les confins de l'Arabie, ne trouva à son retour presque aucune trace de cette fameuse digue.

Le second fait remarquable arrivé du temps de ce grand conquérant, par rapport à la navigation, est son voyage sur l'Indus, jusqu'à l'embouchure de ce fleuve dans l'océan Indien. A cette occasion, on est étonné de l'ignorance de ses matelots, qui, tout épouvantés du flux et du reflux, regardèrent ce phénomène comme une marque de la colère des dieux, qui voulaient punir leur témérité de s'être avancés au bout du monde pour voir des choses inconnues au reste des mortels. Mais Alexandre commanda à son amiral Néarque de monter sur ses meilleurs vaisseaux et de naviguer le plus avant qu'il pourrait sur l'océan Indien, pour bien reconnaître cette mer, et lui en rapporter des nouvelles. Néarque fit voile le long des côtes des Indes et de la Perse; et poussant vers le fond du golfe Persique, s'en retourna vers Alexandre en remontant l'Euphrate. Tout le monde regardait ce passage comme une découverte admirable et un coup de maître. Néarque en reçut pour récompense une couronne d'or des mains de l'empereur.

Après les Phéniciens et les Grecs, les Romains se rendirent maîtres de la mer, non pas tout d'un coup; mais à la suite d'une longue dispute avec les Carthaginois. Carthage, qui se vit la maîtresse presque de toute l'Espagne, de la côte d'Afrique et des îles de la Méditerranée, était tout occupée à la conquête de la Sicile. Mais Rome, jalouse de son agrandissement et de sa gloire, s'y opposa vigoureusement; de manière que la Sicile fournit à ces deux villes puissantes l'occasion de devenir rivales l'une de l'autre. La protection de leurs alliés était le prétexte de leur querelle; mais une égale ambition, un dessein égal de domination en étaient la véritable cause. Au reste, les Romains savaient si peu la marine, qu'ils n'auraient jamais pu construire une simple galère, sans celle que les Carthaginois, qui croisaient vers l'Italie, laissèrent sur leurs côtes : c'était une quinquerème ou galère à cinq ordres de rames. Sur ce modèle les Romains construisirent d'abord

cent de ces galères, et vingt trirèmes ou galères à trois ordres de rames. Pendant que les galères se faisaient, ils exerçaient sur le rivage les gens qui y devaient servir de matelots. On les plaçait donc par rang, comme si effectivement ils eussent été à bord de leurs galères, avec un officier au milieu d'eux, qui leur montrait comment il fallait manier la rame, l'enfoncer dans l'eau et l'en retirer.

Mais sitôt que les galères furent achevées, mises en mer, et qu'on eut démarré, les Romains s'aperçurent qu'elles étaient lourdes et malaisées à gouverner. Afin d'y remédier, ils inventèrent une espèce de grappin ou croc de fer, pour accrocher les vaisseaux ennemis, et pour être par là eux-mêmes en état de venir d'abord aux prises avec les Carthaginois. Les Romains savaient que les Carthaginois, moins robustes qu'eux, n'étaient pas propres à se battre de près corps à corps, mais qu'ils ne chercheraient qu'à les surprendre et à les vaincre par la légèreté de leurs vaisseaux et par l'adresse de leurs matelots.

Ils nommèrent ce crampon ou cette main de fer, *corbeau,* apparemment à cause de la figure de son bec : c'était une grosse pièce de bois fichée dans la proue de la galère, de telle sorte qu'elle était mobile; tout autour de ce bois il y avait des planches attachées avec des clous et des bandes de fer en forme d'escalier; cette machine se haussait et se baissait par une poulie fixée au mât. A l'approche de l'ennemi, ils haussaient cette machine, et la tenant levée jusqu'au choc des deux vaisseaux, ils la laissaient aller avec impétuosité dans le vaisseau adverse, où, tant par son poids que par la violence de sa chute, elle s'accrochait tellement, qu'il n'y avait plus moyen de l'en détacher. Les deux vaisseaux étant accrochés, cette machine servait d'escalier aux soldats romains pour monter sur le bâtiment ennemi.

C'est par le moyen de ces machines que l'amiral romain Duillius défit l'armée navale d'Annibal. Et quoique celui-ci eût beaucoup plus d'expérience que l'autre, et que sa flotte fût beaucoup supérieure à celle des Romains par le nombre des vaisseaux, Duillius pourtant prit *la Septirème* ou *Capitane* et cinquante autres bâtiments : ce combat est mémorable par la grande perte de vaisseaux et d'hommes que firent les Carthaginois, et par la fuite d'Annibal, qui se sauva dans un esquif.

L'an de Rome 497, les deux consuls, Régulus et Volso, commandèrent encore une flotte sur laquelle il y avait cent quarante mille

hommes; celle des Carthaginois, commandée par Amilcar, en avait cent cinquante mille. Les deux flottes s'étant rencontrées, le combat se donna : les Carthaginois furent entièrement défaits, cinquante de leurs vaisseaux pris, et soixante-quatre coulés à fond. Jusque-là la fortune était favorable aux Romains. Mais l'an de Rome 499, ayant équipé une belle flotte de trois cents galères à cinq ordres de rames, ils en perdirent dans une tempête cent quarante. Cette perte leur fit prendre la résolution de n'entretenir à l'avenir que soixante et dix bâtiments de transport, et de ne plus rien entreprendre par mer. Les choses demeurèrent en cet état jusqu'à l'année 503. Les Romains, s'aperçevant alors que pendant cet intervalle les Carthaginois s'étaient encore rendus les maîtres de la mer, changèrent de résolution; le mauvais état de leurs affaires en Sicile y contribua beaucoup. Ils ramassèrent donc tout ce qu'ils avaient de vaisseaux et y en ajoutèrent un bon nombre nouvellement construits. Mais l'année suivante les Carthaginois leur donnèrent un terrible échec; ils y perdirent quatre-vingt-treize de leurs galères.

Irrités de cette perte, les Romains résolurent de s'en venger et de terminer la guerre avec honneur; dans cette pensée ils équipèrent une flotte de deux cents galères à cinq ordres de rames, toutes bâties sur le modèle d'une galère rhodienne qu'ils avaient prise depuis peu sur l'ennemi. Dès que tout fut prêt, ils mirent à la voile, rencontrèrent les Carthaginois, les défirent entièrement, et les contraignirent d'accepter une paix honteuse.

C'est alors que les Romains commencèrent à devenir les dominateurs de la mer; ils le furent dans la suite et tant que l'empire romain subsista.

Or, malgré ces avantages, on ne trouve pourtant point que les Romains soient allés plus loin que les Phéniciens : leur plus long voyage, selon Pline, a été celui qu'ils firent de l'Egypte aux Indes; mais c'est un voyage que les Phéniciens avaient fait bien souvent avant eux, et qui n'avait par conséquent rien de nouveau.

Il nous reste à parler ici des différentes espèces de galères, à trois, quatre, cinq, six, sept ordres de rames, et ainsi du reste. Hérodote, Thucidyde et Diodore de Sicile conviennent qu'Aminoclès le Corinthien fut le premier qui inventa des trirèmes ou galères à trois ordres de rames, environ trois cents ans après la destruction de Troie. Pline dit

que c'est Aristote le Carthaginois qui donna le plan d'une quadrirème, et que c'est Nésigiton de Salamines qui donna celui d'une quinquerème ; mais Diodore de Sicile attribue l'invention des quinquerèmes à Denis le Sicilien. Pline dit aussi que Zénagore de Syracuse construisit le premier vaisseau à six rangs ; Nésigiton, le premier à dix rangs, et qu'Alexandre le Grand en a fait construire de douze rangs, etc. Ainsi l'histoire nous apprend l'origine des diverses espèces d'anciennes galères, avec les noms de leurs inventeurs : mais on a fort disputé autrefois de quelle façon tous ces rangs de bancs et d'avirons étaient disposés, et la chose n'est pas encore décidée.

Morisot dit positivement que chacun de ces différents vaisseaux a eu son nom du nombre différent de ses rangs d'avirons, placés les uns au-dessus des autres ; de sorte que la galère trirème avait trois rangs ; la quadrirème, quatre ; la quinquerème, cinq, et ainsi des autres, chacune selon le nombre marqué par son nom, jusqu'aux tessaracontères ou galères à quarante rames, de Ptolomée Philadelphe. Morisot cite aussi, à ce propos, ces paroles de l'empereur Léon : « Que chaque vaisseau de guerre ait sa juste longueur avec deux rangs de rames, l'un plus haut que l'autre » ; cette citation lui paraît décisive. Mais en supposant que certains vaisseaux n'eussent que deux rangs de rames l'un au-dessus de l'autre, cela ne prouve point qu'il y en eût d'autres à vingt, quarante et cinquante rangs ; car ces vaisseaux, par leur prodigieuse hauteur, ressembleraient à des clochers ou à des montagnes, plutôt qu'à des navires, et les avirons des derniers rangs en haut seraient d'une si excessive longueur et d'une épaisseur à proportion, qu'on n'aurait jamais trouvé des hommes assez forts pour les manier.

D'autres disent que ces rangs étaient placés tout le long de la galère, et qu'il y en avait tant sur la proue, tant sur le milieu et tant sur la poupe du vaisseau ; d'où il s'ensuivrait que la galère de Ptolomée Philadelphe aurait eu quarante rangs, et aurait surpassé de beaucoup sa longueur (deux cent quatre-vingts coudées).

Le chevalier Savil croit que ces rangs n'étaient pas couchés le long des galères, mais à travers. Tant de rangs ainsi disposés feraient une galère monstrueuse.

Il est probable que chacune de ces différentes espèces de galères

avait son nom du nombre des hommes qui tiraient à un même aviron. Ainsi, quand c'était une *trirème,* il y avait trois hommes pour chaque aviron, cinq quand c'était une *quinquerème,* et ainsi du reste. Cette opinion est la plus vraisemblable, tant qu'on ne dépasse pas le nombre de six, sept et huit hommes.

Scheffer, pour tout concilier, dit que les bancs des rameurs étaient séparés d'une distance convenable, eu égard à la longueur du vaisseau ; ensuite il suppose que le premier rang d'avirons était placé à fleur d'eau ; puis, il met dans chaque intervalle un nouveau rang de bancs, qui n'était pas séparé de l'autre rang à côté par un tillac, mais par la hauteur de chaque banc ; de sorte que le rameur qui était sur un de ces bancs tenait les pieds sur le dos du banc d'en bas, ce qui ôte beaucoup à la hauteur prodigieuse qu'il faudrait nécessairement donner au vaisseau, si tous ces différents rangs étaient séparés les uns des autres par autant de tillacs.

Quoi qu'il en soit, reprenons nos préliminaires, pour dire en quel état la navigation s'est maintenue depuis les Romains jusqu'à l'heureuse découverte de la *boussole,* découverte à laquelle la navigation doit certainement ses plus grands progrès.

Tant que l'empire romain se soutint dans sa splendeur, les Romains laissèrent la navigation dans l'état où d'abord ils l'avaient trouvée, sans y presque rien ajouter. Toujours occupés à faire de nouvelles conquêtes et jaloux de continuer leurs entreprises, ils avaient trop d'affaires sur terre pour penser à la mer et y cultiver la navigation. Cet art tomba donc par la décadence de l'empire romain, devenu la proie de cent nations différentes : les Goths et les Vandales furent les premiers entre ces peuples barbares qui se répandirent dans la meilleure partie de l'Europe. Mais on ne lit point dans l'histoire qu'ils aient rien entrepris de mémorable sur mer. On sait que leurs plus longs voyages se faisaient dans la Méditerranée, entre l'Italie et l'Afrique, et entre l'Espagne et les Iles.

Les Sarrasins suivirent de près les Vandales, et les surpassèrent de beaucoup par leurs forces sur mer. La navigation néanmoins ne leur doit non plus aucun de ses avantages. Après les Sarrasins on peut mettre les Normands ; ils infestèrent longtemps les côtes de la Bretagne et de la France, et ne cessèrent point d'envoyer toujours du

mondé avec de nouvelles flottes de la Norwége, jusqu'à ce qu'ils s'établirent enfin dans la Normandie, d'où ils firent des courses sur les côtes d'Espagne, entrèrent dans le détroit de Gibraltar, et subjuguèrent les royaumes de Naples et de Sicile. Mais quoiqu'ils aient fait de plus longs voyages que n'ont fait ces autres peuples dont nous venons de parler, on ne peut guère néanmoins les appeler que des *caboteurs* ou des *côtoyeurs*, s'il est permis d'user de ce terme. Satisfaits donc de ce que l'on savait alors de l'art de la navigation, et bornés à des combats d'aventure et au pillage, ils ne s'embarrassaient pas beaucoup de la perfectionner. Les Gênois ensuite et les Vénitiens, entre lesquels il y eut de longues guerres, se rendirent célèbres dans la navigation : mais les Vénitiens eurent seuls le commerce des Indes orientales, jusqu'à ce que les Portugais s'ouvrirent une nouvelle route par mer, pour partager avec eux le commerce des Indes. Avant cette époque on transportait les marchandises par la mer Rouge en Egypte, ou bien on les faisait venir par des caravanes aux portes des villes maritimes de l'Asie.

Ces divers peuples, ainsi qu'on le verra dans les chapitres suivants, furent chacun à leur tour puissants sur mer; tous firent de longs voyages, soit pour piller, soit pour faire de nouvelles découvertes, soit enfin pour trafiquer; mais sans oser s'éloigner beaucoup de la terre, parce que hors de la vue des côtes ils n'auraient eu pour guides que les étoiles. Laissons ces pilotes sans boussole pour venir à ceux qui en apprirent l'usage et se frayèrent les routes inconnues de l'Océan.

L'aimant a été appelé en latin *magnes*, parce qu'il a été trouvé dans la Magnésie, contrée de la Lydie en Asie; ou bien parce que les Magnésiens ont observé les premiers que cette pierre avait la vertu d'attirer le fer. C'est le savant Bochart qui donne ces deux raisons du nom latin. L'aimant a deux pôles qui répondent en lignes parallèles à ceux du monde : cette propriété de regarder les deux pôles du monde, l'aimant la communique à d'autres corps auxquels il touche. L'aiguille aimantée en est une preuve : dès qu'elle en a été frottée, elle tourne toujours la pointe au pôle arctique, pourvu qu'elle ne trouve point d'obstacle.

Les Tyriens connaissaient l'aimant sous le nom de *pierre herculéenne*; les Grecs connaissaient aussi cette pierre et sa vertu d'attraction sur le fer. Mais la boussole, ou compas de mer, fut certainement inconnue des peuples anciens. Le premier auteur qui en parle est le

moine Guiot de Provins, dans sa *Bible*. Il donne à la boussole le nom de *marinette,* comme on l'appelait au douzième siècle sur les côtes de l'Océan. Dans la Méditerranée on lui donnait le nom de *calamite,* à cause de sa forme, qui figurait assez une grenouille verte.

Les anciens n'ont pu faire les voyages que l'on fait aujourd'hui par le secours de la boussole ; leurs matelots n'étaient que des côtoyeurs de rivages, qui n'osaient perdre la terre de vue. Tant que durait l'hiver, ils ne se hasardaient jamais à se mettre en mer. Végèce, parlant des mois de l'année, dit « que les mers leur étaient fermées depuis le troisième des ides de novembre jusqu'au sixième des ides de mars ; et que depuis mars jusqu'aux ides de mai, il n'était pas trop sûr de voyager sur mer. »

Goropius, cité par Morisot, attribue l'honneur de la découverte de la boussole aux Cimbres ou Teutons, c'est-à-dire aux Allemands. La raison qu'il en donne est bien faible : « C'est parce que, dit-il, les noms des trente-deux vents, marqués autour de la boussole, sont des mots teutoniques, et dont tous les autres peuples de l'Europe se sont servis. » Il aurait dû faire réflexion que la langue teutonique était pendant un temps celle de presque toute l'Europe.

D'autres ravissent le mérite de cette invention aux Européens, pour l'accorder tout entier aux Chinois. Ils disent que Paulus Venetus, nommé communément Marc-Paul, l'a apportée de la Chine en Europe, en l'année 1260. Mais ils n'en fournissent aucune preuve, sinon que Marc-Paul a été en Chine, et qu'ensuite lorsque les Portugais y furent, ils trouvèrent la boussole en usage parmi les Chinois et les Orientaux, qui l'avaient eue plusieurs siècles auparavant.

Les meilleurs auteurs et les plus judicieux historiens conviennent que la boussole est une invention des Européens, qui a été perfectionnée au quatorzième siècle par Flavio Gioia, de la ville d'Amalfi, sur la côte du royaume de Naples.

A l'égard des brûlots, on a vu que les Tyriens en ont été les nventeurs. Quant à nos cartes marines, dont ces derniers siècles se font tant d'honneur, elles sont si anciennes, que l'on n'en peut trouver l'origine. Il est bien vrai que Morisot nous fait voir qu'Eole donna à Ulysse une carte marine faite d'une peau de bélier, c'est-à-dire de parchemin, et que Démocèdes le Crotoniaque, choisi par Darius Hystaspes pour découvrir toutes les côtes de la Grèce, lui envoya les

cartes avec tous les havres, baies, ports et forteresses maritimes marqués dessus : mais il ne dit pas que c'en est là le commencement. Le même Morisot nous fait voir encore dans Elien et dans Aristophane qu'il y avait aussi des mappemondes du temps de Socrate, c'est-à-dire à la 80e olympiade ; et qu'environ vers la 50e olympiade, Anaximandre de Milet dressa les premières tables géographiques.

Le doublage des vaisseaux est aussi regardé à présent comme une chose si absolument nouvelle, que personne ne doute qu'il ne soit une invention moderne : mais deux exemples montreront que l'on a tort de croire le doublage une nouveauté. Leo Battista Alberti, dans son livre *de l'Architecture*, en parle ainsi : « Du temps que je travaillais à cet ouvrage, on fit tirer du lac de Riccia le navire qu'on appelle *le Trajan ;* il avait demeuré au fond de ce lac plus de treize cents ans; en le considérant avec attention, je remarquai que ses planches de pin et de cyprès étaient encore dans leur entier. Ce vaisseau avait le dehors tout bâti d'ais doubles, enduits de poix-résine de la Grèce, calfatés de morceaux de toile, et couverts de grosses plaques de plomb, qui y étaient attachées avec des clous de cuivre. » Raphaël de Voltère nous dit que c'est le cardinal Prosper Colonne qui fit tirer ce vaisseau du lac de Riccia. Voilà une preuve assez convaincante de l'antiquité du doublage et du calfatage des vaisseaux.

Le capitaine Sari, dans le récit qu'il fait de son voyage à la cour du Japon, dit qu'entre Firande et Fuccate, à environ dix lieues en deçà de Ximena Seque, il trouva dans le port d'une grande ville où il aborda, un vaisseau de la charge de mille tonneaux, tout doublé de lames de fer. Ce voyage au Japon eut lieu en 1613, auquel temps, ou environ, les Anglais ont commencé à fréquenter ce pays-là ; mais il est constant que ni les Anglais ni les Portugais, qui ont été au Japon avant eux, n'ont enseigné aux Japonais l'art de doubler les vaisseaux, puisqu'ils ne le savaient pas alors eux-mêmes.

Le chapitre qu'on vient de lire est une espèce de préliminaire, où se trouvent rapidement indiqués, pour l'intelligence de notre Histoire, les faits et les événements principaux de la marine des anciens. C'est, en quelque sorte, une première vue prise à vol d'oiseau, et dont les détails seront développés avec soin dans les chapitres suivants, selon l'importance qu'ils présentent.

CHAPITRE II.

Egyptiens. — Mers fréquentées par les anciens. — Leurs principales découvertes. — Les navigateurs égyptiens. — Le système de Copernic. — Navire de Danaüs. — Sésostris. — Son riche vaisseau. — Prospérité du commerce et de la navigation des Egyptiens. — Les Phéniciens font le tour de l'Afrique. — Conquête de l'île de Chypre. — Transport d'une maison sur le Nil. — Port de Naucratis. — Voyage sur l'Indus. — Darius s'empare de la mer des Indes. — Exploits des marins égyptiens. — Alexandre le Grand veut faire de l'Egypte le centre du commerce de l'univers.

—

Les progrès du commerce et de la navigation, depuis la découverte de la boussole, sont véritablement étonnants. Jamais l'antiquité fabuleuse ne vanta la conquête de ses Argonautes avec autant d'enthousiasme que nous célébrons les expéditions de nos navigateurs modernes. Mais les anciens ont poussé fort loin leurs navigations. En effet, si l'on en excepte l'Amérique qu'ils ont peut-être connue, sous le nom d'*Iles atlantiques,* il n'est presque point de mers dans l'ancien monde qu'ils n'aient fréquentées, et il est très-peu de pays qu'ils n'aient visités pour le commerce ou pour satisfaire leur curiosité.

Les côtes occidentales de notre hémisphère avaient été parcourues au delà du détroit de Gibraltar, en tirant vers le nord, soit par les Phéniciens et les Carthaginois, qui allaient faire le commerce de l'étain aux îles Cassitérides ou Sorlingues, soit par Pythéas, ce célèbre navigateur marseillais qui avait pénétré fort avant dans la Baltique. Les côtes de l'Afrique à l'ouest avaient été d'abord visitées par ces navigateurs phéniciens qui, sous Nécao, roi d'Egypte, furent assez heureux pour doubler la pointe de l'Afrique, appelée aujour'dhui le cap de

Bonne-Espérance : entreprise hardie, que Vasco de Gama renouvela bien des siècles après, qui ne fut jamais perdue de vue par les anciens, et dont ils s'étaient toujours occupés. Des commentateurs, pour rendre compte des courses de Ménélas, dont il est parlé dans Homère, prétendaient que ce prince grec était sorti de la Méditerranée par les Colonnes d'Hercule, et qu'il s'était rendu aux Indes en tournant l'Afrique. Strabon lui-même croit cette route très-possible, et il nous fait entendre qu'il s'était trouvé plus d'une fois des navigateurs assez intrépides pour entreprendre de chercher ce passage, mais qu'ils avaient été obligés de revenir sur leurs pas, non pas tant à cause de la difficulté des mers, que par la disette des vivres.

Les côtes orientales de l'Afrique avaient été reconnues aussi : en premier lieu par la flotte de Salomon, s'il est vrai que l'Ophir, où ce prince envoyait des vaisseaux pour le commerce, soit la Sophala d'aujourd'hui ; ensuite par ces Phéniciens qui firent, comme nous l'avons déjà dit, le tour de l'Afrique, en partant de la mer Rouge pour rentrer par la Méditerranée. Le golfe Arabique, le golfe Persique, toute la mer des Indes, les côtes de Malabar, et peut-être même celles de Coromandel, avaient été reconnus par les anciens, avant les conquêtes d'Alexandre : ce qui faisait dire à Strabon qu'on savait, à n'en pas douter, par l'expérience et par le récit des navigateurs, que la terre était environnée d'eau presque de toutes parts. Les mers intérieures n'étaient pas moins fréquentées par les anciens. Pour la mer Méditerranée, il n'y a pas la moindre difficulté. Ils naviguaient aussi dans le Pont-Euxin, et allaient jusqu'aux Palus-Meotides. Quant à la mer Caspienne, ils ne la fréquentèrent qu'assez tard, parce qu'elle n'a aucune communication sensible avec d'autres qui puissent servir de canal aux marins pour y aborder.

Les anciens ont donc été, toute proportion gardée, aussi grands navigateurs que nous pouvons l'être, n'ayant point eu, pour se conduire sur mer, les secours dont nous sommes aujourd'hui si abondamment pourvus ; mais on distingue dans l'antiquité, des nations qui ont montré plus d'ardeur que d'autres pour la navigation et le commerce. Parmi celles-ci, on remarque surtout les Egyptiens, qui vont de pair, en cette partie, avec les Phéniciens.

Les Egyptiens ont ceci de commun avec tous les autres peuples de la terre : les temps qui avoisinent leur origine se trouvent couverts de

beaucoup d'obscurité. Cependant, en recueillant avec soin le petit nombre de rayons épars au milieu de ces ténèbres épaisses, il n'est pas impossible de prouver ce que nous avons avancé.

Les débordements du Nil, lequel, pendant un temps assez considérable de l'année, ensevelit sous ses eaux l'Egypte, et en fait comme une vaste mer, ne purent manquer de mettre ses premiers habitants dans la nécessité de cultiver une sorte de navigation. Les Egyptiens, après avoir fait leur apprentissage sur les eaux du Nil, se seront enhardis insensiblement à naviguer sur la mer. Rien n'est donc plus raisonnable que de regarder l'Egypte comme le berceau de la navigation. C'est un témoignage que semblent lui rendre tous les navigateurs de la terre, dans l'antiquité, en reconnaissant pour leur patrone Isis, divinité égyptienne. D'ailleurs, les Egyptiens passent pour avoir cultivé de bonne heure et avoir porté à leur perfection les sciences dont la connaissance est nécessaire pour entreprendre de longues routes, principalement sur mer.

Ils excellaient dans les mathématiques, l'astronomie et la géographie. C'est à leur école que s'enseignaient les systèmes les plus raisonnables et les mieux fondés sur le cours des astres et des planètes. Eudoxe, ce philosophe si célèbre, qui avait puisé toute sa science chez les Egyptiens, avait sans doute appris d'eux à soutenir le système qu'inventa plus tard Copernic, à savoir que la terre est une planète qui tourne autour du soleil. En un mot, les anciens Egyptiens passaient pour être les meilleurs astronomes qu'il y eût au monde. Quant à la géographie, il paraît qu'ils s'y appliquèrent de tout temps. Apollonius de Rhodes, dans son poëme *des Argonautes,* rapporte que les Egyptiens conservaient d'anciennes tables géographiques qui avaient appartenu à leurs ancêtres, et sur lesquelles on voyait tracées toutes les routes qu'ils avaient pratiquées tant sur mer que sur terre.

Il y avait longtemps que les Egyptiens se servaient de vaisseaux, lorsque les Grecs n'en connaissaient pas encore l'usage. Le premier navire qui parut en Grèce y fut conduit d'Egypte par Danaüs. A peu près dans le même temps Sésostris, son frère, avait équipé une flotte de quatre cents voiles sur le golfe Arabique, avec laquelle il se rendit maître de toutes les provinces maritimes, et de toutes les îles de la mer Rouge jusqu'aux Indes. Ce fut le premier prince qui fit voir des vaisseaux de guerre sur la mer. Tandis que sa flotte agissait sur cet élément,

conduisant lui-même son armée de terre, il subjugua l'Asie. Il parcourut non-seulement tous les lieux où Alexandre a porté depuis ses armes, mais encore il pénétra dans des régions où ce conquérant ne mit jamais le pied. En effet, il passa le Gange, et s'avança jusqu'à l'Océan. Sésostris, en revenant par le Nord, conquit toute la Scythie, jusqu'au fleuve Tanaïs, qui sépare l'Asie d'avec l'Europe. Il soumit aussi la plupart des îles Cyclades, s'avança jusque dans la Thrace, qui fut le terme de ses exploits. Il revint ensuite en Egypte, après neuf ans d'absence, chargé de riches dépouilles, et traînant après lui une multitude innombrable de captifs de toutes les nations. Au reste, traitant avec équité les peuples qu'il avait subjugués, il leur imposa des tributs proportionnés à leurs forces, et les obligea de les apporter eux-mêmes en Egypte, afin d'y faire fleurir le négoce. Si l'on en croit Diodore de Sicile, ce prince fit faire des canaux de communication, depuis Memphis jusqu'à la mer d'Arabie, dans l'intention de faciliter le commerce de tous les peuples de la terre avec l'Egypte, et pour abréger le transport des fruits et de toutes les marchandises. Le même auteur ajoute que Sésostris donna des ordres pour faire construire un vaisseau de bois de cèdre, long de deux cent quatre-vingts coudées, revêtu d'argent en dedans et d'or en dehors, et qu'il l'offrit au dieu qu'on adorait à Thèbes: ce qu'on peut regarder comme un monument qui atteste combien ce prince s'occupait de l'art de la navigation.

Avant la grande expédition dont nous venons de parler, Sésostris avait ouvert aux Egyptiens le commerce de la Libye, de l'Ethiopie et de l'Arabie.

Il y eut toujours une marine réglée et soutenue en Egypte, quand une fois elle y fut établie : les matelots et gens de mer y étaient en assez grand nombre pour former une des sept classes qui entraient dans la division des ordres de l'Etat.

Après la mort de Tharaca, le dernier des rois éthiopiens qui régnèrent en Egypte, ce royaume fut partagé entre douze des plus grands seigneurs de la nation. Psamméticus, l'un de ces douze seigneurs, eut pour son partage les provinces maritimes qui bordaient la Méditerranée. Cet habile politique songea à profiter de cette heureuse situation, pour trafiquer avec les marchands étrangers, et surtout avec ceux de la Phénicie et de la Grèce. Par ce moyen il amassa en peu de temps de grandes richesses,

se fit beaucoup d'amis et s'acquit un grand crédit chez les nations voisines : ce qui le mit en état non-seulement de soutenir avec avantage la guerre contre ses collègues, mais encore de les dépouiller les uns après les autres, et de s'emparer de toute l'Egypte. Il fut aidé dans cette expédition par des troupes auxiliaires, venues de la Carie et de l'Ionie. Psamméticus reconnut généreusement les services importants que les Grecs lui avaient rendus dans cette guerre. Diodore de Sicile ajoute que : « Psamméticus fut le premier de tous les rois d'Egypte qui ouvrit ses ports au commerce de toutes les nations, et qui favorisa la navigation dans ses mers. » Ceci ne doit s'entendre, sans doute, que du commerce qui se faisait par la mer Méditerranée. Il est certain que les Egyptiens ont été pendant longtemps assez indifférents pour le commerce de la Méditerranée, qu'ils semblaient avoir abandonné aux Phéniciens ; ils ont toujours témoigné beaucoup plus d'inclination pour celui de la mer Rouge et de l'océan Indien.

Nécao, fils de Psamméticus, non-seulement adopta les vues de son père par rapport au commerce et à la navigation, mais il tâcha encore de le surpasser. Ce prince entreprit de joindre la Méditerranée à la mer Rouge par un canal tiré du Nil au golfe Arabique ; mais cet ouvrage coûta la vie à cent vingt mille ouvriers, et ne fut point achevé.

Voici la description qu'Hérodote nous a laissée de ce canal : « Quatre journées de navigation en faisaient l'étendue, et deux trirèmes pouvaient y naviguer de front. On l'ouvrit dans la plaine d'Egypte qui s'étend vers l'Arabie : il recevait les eaux du Nil un peu au-dessus de Bubaste, près d'un bourg de l'Arabie appelé Patumon. Il s'étendait au pied d'une montagne peu distante de Memphis, de l'occident à l'orient, et, la traversant en partie, il allait se jeter dans le golfe Arabique, c'est-à-dire dans la mer Rouge, à qui les anciens donnaient ce nom. Ce canal pouvait avoir cinquante lieues de longueur en tournant. On l'aurait fait plus court, si on l'avait tiré en ligne droite de la Méditerranée à la mer Rouge, c'est-à-dire en coupant l'isthme de Suez ; mais on aurait trouvé sur la route une montagne qui sépare l'Egypte de la Syrie. »

Nécao, qui était toujours plein du désir de réunir le commerce de l'Occident à celui de l'Orient, imagina de chercher un passage qui conduisît de la mer Rouge dans la Méditerranée, en faisant le tour de

l'Afrique. Il se servit de Phéniciens, pour cette importante découverte, comme Salomon s'en était servi longtemps auparavant pour conduire les flottes qu'il envoyait d'Esiongaber à Ophir et à Tharsis. Ces Phéniciens, s'étant embarqués sur le golfe Arabique, firent le tour de l'Afrique, et revinrent, au bout de trois ans, par les Colonnes d'Hercule dans la Méditerranée.

Qu'on imagine quelles peines et quelles fatigues auraient à essuyer nos navigateurs, s'ils étaient obligés de doubler le cap de Bonne-Espérance, en allant terre à terre, comme l'ont fait les Phéniciens dont on vient de parler. Sans aller plus loin, Hérodote ne nous parle-t-il pas d'un certain Sataspès qui, sous le règne de Xercès, fut condamné à faire le tour de l'Afrique pour l'expiation d'un crime qu'il avait commis? Cet homme vint s'embarquer en Egypte, passa le détroit de Cadix, se disposant à revenir par la mer d'Arabie. Après avoir navigué pendant plusieurs mois, en s'avançant, vers le midi, le long de la côte occidentale de l'Afrique, il revint sur ses pas, sans avoir achevé sa course, soit qu'il se fût rebuté de la longueur et des fatigues de la navigation, soit qu'effectivement il eût rencontré, comme il le disait, des obstacles insurmontables qui l'eussent empêché d'aller plus loin. Quoi qu'il en soit, il fut mis à mort pour n'avoir point rempli la convention qu'il avait faite.

Nécao, qui ne s'occupait que de projets de commerce et de navigation, se forma une marine très-florissante. Il entretenait des flottes considérables sur la Méditerranée et dans le golfe Arabique. Du temps d'Hérodote on admirait encore les vestiges des ports et des arsenaux que ce prince avait fait bâtir pour donner retraite à ses vaisseaux.

Apriès, son petit-fils, ne fut pas moins jaloux que lui d'entretenir une bonne marine. Les guerres qu'il eut avec plusieurs puissances maritimes l'obligèrent d'équiper des flottes formidables. Il était si puissant sur mer, qu'il défit en bataille rangée les Phéniciens et les Cypriots réunis ensemble, deux des nations les plus renommées pour leur expérience dans l'art de la navigation, et qui semblaient tenir l'empire de la mer dans la Méditerranée.

Amasis, qui lui succéda, ne se distingua pas moins par son ardeur pour le commerce et la navigation. Il était tout-puissant sur la Méditerranée. L'île de Chypre ne put résister à ses armées navales : elle

fut obligée de se soumettre. La conquête de cette île était très-importante pour les Egyptiens. Leur commerce en dut recevoir un nouvel accroissement, et leur marine une nouvelle force. En effet, l'Egypte ne fournissait point de bois de construction, au moins pour les grands vaisseaux ; l'île de Chypre en produisait en abondance ; on y trouvait encore toutes les autres matières nécessaires pour équiper complétement un vaisseau.

Amasis avait de bons ports sur la Méditerranée, dans lesquels se trouvaient toujours des bâtiments tout prêts à mettre à la voile au premier ordre du prince.

Quand on considère le grand nombre de pilotes et de matelots qu étaient au service de ce monarque égyptien, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il fallait qu'il eût une marine bien considérable, tant sur la mer que sur le Nil. Hérodote dit que ce prince avait fait conduire d'Eléphantine à Saïs une maison ou chapelle faite d'une seule pierre. On avait mis trois ans à voiturer cette masse énorme sur le Nil, et deux mille hommes avaient été employés à ce transport. Or, ces deux mille hommes choisis étaient tous matelots ou même pilotes.

Aucun des prédécesseurs d'Amasis n'avait encore montré autant d'affection que lui pour les Grecs. Il permit à ceux qui voulurent fixer leur établissement dans son royaume d'y bâtir la ville de Naucratis, ainsi appelée à cause du grand nombre de vaisseaux qui y abordaient, et dont son port était toujours rempli. Quant à ceux qui ne venaient en Egypte que pour y commercer, il leur accorda la liberté de construire, dans certains quartiers de la ville, des temples pour leur usage.

Il est à remarquer que tous les vaisseaux qui venaient de Grèce étaient obligés d'aller décharger leur cargaison à Naucratis : il ne leur était pas permis de la débarquer ailleurs. On portait la rigueur sur cet article au point que, si un vaisseau venait aborder à une embouchure du Nil différente de celle de Canope, qui conduisait à la ville de Naucratis, on obligeait l'équipage à faire serment que c'était malgré lui qu'il avait été porté dans l'endroit où on l'avait surpris, et, sans différer, il fallait qu'il reprît la route ordinaire. Si les vents contraires ne permettaient pas au bâtiment de remonter le Nil par l'embouchure canopique, on déchargeait les marchandises sur des barques, qui, étant plus légères, pouvaient naviguer sur tous les canaux du fleuve. Alors

ces barques, en faisant autant de circuits et de détours qu'il était nécessaire pour se mettre sous la direction du vent, les apportaient à Naucratis.

Cet usage ne donnerait-il pas lieu de conjecturer, avec assez de raison, qu'il y avait entre les différentes nations grecques une espèce de Hanse ou de société pour le commerce de l'Egypte, à peu près comme cela se pratique aujourd'hui en Allemagne entre les villes hanséatiques ? Pour empêcher qu'on ne trompât la compagnie, on assujettissait tous les vaisseaux marchands à se rendre à Naucratis, comme au comptoir commun, où se tenaient les bureaux et les registres.

Ces formalités s'observaient vraisemblablement pour obéir à quelque ordonnance du roi d'Egypte, et pour ses intérêts particuliers. Il est à présumer que toutes les marchandises que les Grecs faisaient entrer dans ses Etats lui devaient des droits. Naucratis étant le centre du commerce que ces étrangers faisaient en Egypte, il était naturel que le prince y eût établi ses commis, et que par conséquent tous les vaisseaux marchands se rendissent dans cette ville pour y payer les droits, et pour y subir la visite usitée en pareil cas.

Ce n'était pas seulement avec les Grecs qu'Amasis avait des relations, il entretenait aussi des correspondances avec les Perses. Cambyse porta la guerre en Egypte, et y causa des ravages inouïs. Le commerce languit tant que le cruel Cambyse vécut; mais il se ranima sous Darius. Ce prince remit les Egyptiens dans leur premier état; il rétablit la tranquillité publique dans leur pays, et avec elle le commerce. Au reste, il était de l'intérêt de Darius que les Egyptiens continuassent à exercer leur riche négoce. D'ailleurs, il aimait le commerce, et se sentait naturellement porté à favoriser ceux qui s'y appliquaient. Ce fut sans doute pour faciliter aux Egyptiens les moyens de le rendre encore plus florissant qu'il entreprit d'achever le canal que Nécao avait voulu faire creuser depuis le Nil jusqu'au golfe Arabique. Il était presque fini, lorsqu'on fit observer mal à propos à Darius que le terrain de l'Egypte se trouvant plus bas que le niveau de la mer d'Arabie, il était à craindre que le pays n'en fût submergé. Sur ces représentations, il ordonna de suspendre les travaux.

Ce prince était aussi très-curieux de faire des découvertes dans les pays éloignés. Il voulut savoir en quel endroit l'Indus se jetait dans la

mer. Pour s'en assurer, il fit embarquer sur ce fleuve des gens à l'exactitude et à la bonne foi desquels il croyait pouvoir s'en rapporter. Il mit à leur tête Scylax de Caryande, et lui ordonna de descendre, avec ses compagnons de voyage, l'Indus jusqu'à la mer. Scylax entra dans l'Océan , et, cinglant vers le couchant, il rasa toutes les côtes qui s'étendent depuis l'Indus jusqu'au golfe Arabique, où il vint débarquer, au bout de deux ans et demi de navigation, précisément au même lieu d'où Nécao avait fait partir les Phéniciens qui firent par son ordre le tour de l'Afrique. Darius profita des instructions que Scylax lui donna pour faire avec succès la guerre aux Indiens, et pour s'emparer de la mer des Indes. Les Egyptiens en profitèrent sans doute aussi pour y porter ou y étendre leur commerce sous la protection de Darius.

Si ce prince favorisa le commerce des Egyptiens, on peut dire aussi qu'il ne nuisit pas à leur marine militaire. Elle parut toujours avec éclat et distinction non-seulement sous son règne, mais encore dans toutes les guerres que les rois de Perse, successeurs de Darius, firent sur mer contre les Grecs. Darius ayant formé le dessein de se rendre maître de Milet, rassembla de grandes forces navales, dont les flottes égyptiennes ne faisaient pas la moindre partie.

Xercès entreprend de jeter un pont sur l'Hellespont, pour faire passer son armée dans la Grèce. Il charge les Egyptiens, conjointement avec les Phéniciens, de cet important ouvrage, les jugeant plus expérimentés que les autres nations dans les travaux qui se font sur la mer. Il leur donne ordre en même temps de lui amener des vivres pour la subsistance de ses armées. Cette commission était très-délicate et fort difficile à remplir. Il fallait traverser les mers, toujours à la vue des ennemis, et presque sous leurs forteresses.

Les Egyptiens se distinguèrent dans le combat naval que ce même prince livra aux Grecs, près de l'île d'Eubée. Entre autres exploits qu'ils firent dans cette occasion, ils se rendirent maîtres de cinq vaisseaux grecs, et ils forcèrent tous les combattants qui les montaient à se rendre prisonniers. Leurs flottes se trouvèrent aussi aux journées de Salamine et de Mycale.

Les Egyptiens, après avoir été presque toujours tributaires des Perses, depuis le règne de Cambyse jusqu'à celui de Darius Codoman, sans cesser de se livrer à cet esprit de commerce dont ils furent tou-

jours animés, et d'exercer pour le service de leurs nouveaux maîtres leurs talents dans la science de la marine, passèrent enfin sous la domination d'Alexandre le Grand.

A peine ce conquérant eut-il mis le pied en Egypte, que les habitants coururent en foule au-devant de lui. En considération de leur bonne volonté à son égard, ce prince les traita avec beaucoup de douceur; ainsi ce changement de maître ne causa aucune perturbation dans leur commerce. Alexandre, témoin de l'industrie des Egyptiens, de leur activité pour le négoce et de leur habileté dans l'art de la navigation, considérant d'ailleurs la situation de ce beau pays, qui se trouve placé entre deux mers dont l'une est la porte de l'Orient et l'autre celle de l'Occident, projeta d'établir en Egypte le siége de son empire, et d'en faire en même temps le centre du commerce de tout l'univers : car ce prince regardait le commerce comme le lien le plus fort qui pût unir entre eux tous les peuples qu'il se proposait de soumettre à sa domination. On prétend même qu'il avait composé des mémoires où il exposait tout le plan de ce grand projet. La mort, qui le surprit au milieu de sa carrière, ne lui permit pas de l'exécuter. Mais ce qu'Alexandre ne fit pas, les Ptoémées le firent avec le plus grand succès, et sous leur règne, le commerce et la navigation furent portés à un degré de splendeur où jamais ils n'étaient encore parvenus chez aucun peuple.

CHAPITRE III

Egyptiens. — Les Rhodiens deviennent leurs alliés. — Des Ptolémées. — Voyages des savants. — Tour de Pharos. — Galère colossale de Hiéron. — Fête magnifique donnée au peuple d'Alexandrie. — La ville de Bérénice. — Canal de jonction du Nil au golfe Arabique. — Voyage de Mégastènes et de Denis dans les Indes. — Marine formidable de Ptolémée Philadelphe. — Expédition contre les Ethiopiens. — Les éléphantophages. — Déification de la reine Arsinoé par les navigateurs. — La flotte égyptienne chez les Homérites. — Chute de Carthage et de Corinthe. — Rétablissement du commerce dans le Pont-Euxin. — Flotte égyptienne. — Galère prodigieuse. — Encouragement du commerce et de la navigation. — Voyages d'Eudoxe aux Indes. — Découvertes des Egyptiens. Usage du feu. — Les pirates. — Guerre d'Alexandrie. — Magnificence de la reine Cléopâtre. — Bataille d'Actium. — L'Egypte sous la domination des Romains.

—

Après la mort d'Alexandre, ses principaux officiers partagèrent entre eux ses vastes Etats. L'Egypte échut à Ptolémée, fils de Lagus, qui fut le premier des quatorze souverains qui régnèrent sur les Egyptiens, pendant près de trois cents ans, sous le nom de Ptolémées.

Ptolémée Ier, depuis le commencement de son règne jusqu'à la bataille d'Ipsus, eut toujours les armes à la main soit pour se défendre, soit pour attaquer.

Cependant, au milieu des agitations de la guerre, il ne perdit point de vue le grand projet qu'Alexandre avait formé, de faire de l'Egypte le centre du commerce de l'univers entier. Ce fut dans ce dessein qu'il invita les étrangers à venir s'établir à Alexandrie, dont il fit la capitale

de son empire. Après la prise de Jérusalem, il transporta à Alexandrie une grande multitude de Juifs. Les intérêts du commerce eurent pour le moins autant de part que la nécessité de couvrir l'Egypte, aux efforts qu'il fit pour se mettre en possession de la Célé-Syrie, de la Phénicie, de la Palestine et de l'île de Chypre, pays tout peuplés de négociants fameux, et qui fournissaient en abondance toutes les matières nécessaires pour la marine. Enfin ce fut toujours dans les mêmes vues qu'il eut soin d'entretenir et de cultiver l'alliance des puissances maritimes, en qui il remarquait le plus d'ardeur pour le commerce.

Les Rhodiens, qui depuis longtemps étaient accoutumés à négocier en Egypte, s'attachèrent plus fortement que jamais à Ptolémée. Antigone les ayant sollicités de se joindre à lui pour faire la guerre au roi d'Egypte, ils aimèrent mieux s'exposer aux fatigues et aux rigueurs d'un siége long et pénible, que d'abandonner leur allié.

Ptolémée, de son côté, avait aidé de tout son pouvoir les Rhodiens. Il leur avait fourni pendant le siége des vivres en abondance, et une fois, entre autres, il avait fait entrer dans leur port, malgré la vigilance des ennemis, une flotte qui ne portait pas moins de trois cent mille mesures de blé, avec divers légumes, toutes productions de l'Egypte. Les Rhodiens, pour témoigner à Ptolémée leur reconnaissance et pour se concilier de plus en plus les bonnes grâces de ce prince, lui décernèrent les honneurs divins et lui donnèrent le surnom de *Soter* ou *Sauveur*.

Dès que Ptolémée put jouir de la paix, il s'occupa sérieusement à faire prospérer dans ses Etats les sciences, les arts, le commerce et la navigation; car ces choses paraissent toujours aller ensemble.

Il fonda à Alexandrie une bibliothèque fameuse dont tout le monde sait l'histoire. Il établit en même temps une académie, ou société de gens de lettres qui s'occupaient à faire des recherches sur toutes les sciences. De temps en temps, on voyait sortir de cette académie des savants qui allaient parcourir les contrées les plus reculées, les uns pour faire des observations géographiques et astronomiques; les autres pour étudier sur les lieux mêmes les phénomènes de la nature : ces courses savantes ne pouvaient manquer de tourner au profit du commerce et de la navigation.

Ptolémée, qui avait toujours fort à cœur ces deux objets, entreprit, pour la commodité des commerçants qui venaient aborder par la Médi-

terranée dans le port d'Alexandrie, un ouvrage aussi utile que magnifique : c'est la tour célèbre qu'il fit bâtir à la pointe orientale de l'île de Pharos. L'inscription qu'on y lisait marquait assez à quelle intention cette tour avait été élevée; elle portait ces mots : *Aux dieux sauveurs, pour l'utilité des navigateurs*. Au haut de cette tour il y avait un fanal pour éclairer la nuit les vaisseaux qui naviguaient sur ces côtes, pleines d'écueils et de bas-fonds. Pendant le jour elle servait de signal aux navires marchands pour diriger leur route lorsqu'ils voulaient entrer de ce côté-là dans le port d'Alexandrie. Quoique ce passage ne fût point aussi facile que celui qui était à l'extrémité occidentale de l'île, on le fréquentait cependant davantage, parce que la partie du port à laquelle il répondait était infiniment plus spacieuse et plus convenable. Le port, dans cet endroit, se trouvait si profond, que les plus gros vaisseaux abordaient aisément jusqu'au pied des degrés qu'on y avait pratiqués pour monter sur le bord; ce qui était, comme on le voit, d'une très-grande commodité pour charger et décharger les marchandises. Enfin, il n'y avait aucun port dans toute la Méditerranée qui méritât de lui être comparé. Un fait assez curieux va le prouver.

Hiéron, roi de Syracuse, avait fait construire une galère d'une grandeur énorme. C'était plutôt une île flottante qu'un bâtiment de mer. Qu'on s'imagine en effet ce que pouvait être un vaisseau qui portait des jardins garnis de fleurs et de toutes sortes de plantes, avec un réservoir et des canaux pleins d'eau pour les arroser; qui de plus était flanqué de huit grosses tours munies de toutes les choses nécessaires pour sa défense, et chargé d'une machine de guerre qui lançait des pierres de trois cents livres pesant, et des flèches de douze coudées de longueur. Quand il fut question de le mettre à flot, il fallut qu'Archimède, qui en avait donné le dessin, déployât toutes les ressources de son art; et lorsque le vaisseau fut en mer, il ne se trouva dans tous les Etats de Hiéron aucun port qui pût le recevoir. Cet inconvénient détermina le roi de Syracuse à en faire présent au roi d'Egypte, qui régnait alors, et à l'envoyer à Alexandrie, comme dans le seul port où ce prodigieux navire pût être commodément et en sûreté.

Outre le double port situé sur la Méditerranée, Alexandrie en avait encore un autre sur le lac Maréotis, au midi de la ville. Ce lac était rempli des eaux du Nil, qui y affluaient de différents côtés par des

canaux qu'on avait creusés à cet effet. Strabon observe que ce dernier port était beaucoup plus florissant et plus riche que celui qui donnait sur la mer, parce que c'était là qu'abordaient toutes les marchandises de l'Ethiopie, de l'Arabie et des Indes.

Ptolémée Soter eut toujours une marine bien montée. Dans le temps qu'il faisait la guerre contre Antigone, il avait des flottes innombrables. A la cour de Démétrius Poliorcète, on ne l'appelait pas autrement que le *Capitaine de vaisseau*.

Ptolémée, qui savait et qui ne cessait de le dire, que la véritable gloire d'un roi n'est pas d'être riche lui-même, mais d'enrichir ses sujets, avait réalisé cette belle maxime.

Pour avoir une idée de l'opulence que le commerce extérieur avait déjà répandue en Egypte sous le règne de Ptolémée II, il ne faut que jeter les yeux sur la description qui se lit dans Athénée, de la fête que Ptolémée Philadelphe son fils donna au peuple d'Alexandrie, à son avénement à la couronne, après que son père eût abdiqué en sa faveur. On voyait porter comme en triomphe dans cette pompe les richesses et les productions les plus rares de l'Ethiopie, de l'Arabie et des Indes. Un grand nombre de femmes indiennes et des autres pays étrangers, en habits d'esclaves, ornait cette superbe marche. Elles étaient suivies de chameaux chargés d'encens, de safran, de cannelle, de cinnamome, d'iris et autres aromates précieux. Venaient ensuite des Ethiopiens, dont une partie était employée à porter six cents dents d'éléphants; une autre, une quantité prodigieuse de bois d'ébène. Il y en avait qui étaient chargés de cette poudre d'or que les fleuves d'Ethiopie roulent si abondamment avec leurs eaux. Une meute de deux mille quatre cents chiens indiens, de la Bactriane et du pays des Molosses, était aussi de ce pompeux cortége. On y admirait une troupe innombrable d'animaux étrangers des espèces les plus rares, et particulièrement un grand nombre de perroquets portés dans des cages avec une multitude d'autres oiseaux de l'Ethiopie; cent trente brebis du même pays, trois cents d'Arabie, vingt de l'île d'Eubée, vingt-six bœufs indiens qui se faisaient remarquer par leur blancheur éclatante, huit autres d'Ethiopie; un grand ours blanc avec trois autres plus petits et plus jeunes, qui ne pouvaient venir que des pays septentrionaux; quatorze léopards, seize panthères, quatre lynx, une girafe et un rhinocéros d'Ethiopie.

Si des transports aussi difficiles et aussi dispendieux que devaient l'être naturellement ceux de tous ces animaux, se faisaient avec tant d'aisance de la part des Egyptiens, ceux des marchandises ne leur devaient rien coûter en comparaison.

Ptolémée Philadelphe suivit le même plan que son père, par rapport au commerce et à la navigation. Le commerce de l'Orient et des Indes avait déjà pris son cours par Alexandrie sous le règne du feu roi. Ptolémée Philadelphe se proposa de faire en sorte qu'il ne pût jamais se détourner de cette voie pour se porter ailleurs. Il bâtit sur le bord occidental du golfe Arabique une ville à laquelle il donna le nom de sa mère Bérénice. Cette ville était presque sur les confins de l'Ethiopie. Ptolémée la destina à être le lieu d'embarquement général pour tous les négociants qui iraient trafiquer dans la mer Rouge, sur les côtes de l'Ethiopie, dans le golfe Persique, et enfin dans les Indes. De cette ville il fallait transporter les marchandises par terre jusqu'à Coptos, pour les faire descendre ensuite sur le Nil à Alexandrie. Le chemin qui conduisait de Coptos à Bérénice, et par conséquent de Bérénice à Coptos, traversait des déserts arides et sans eau; il n'y avait point sur cette route de maisons ni d'hôtelleries pour donner asile aux voyageurs. Ptolémée remédia à cet inconvénient, qui était très-considérable : il fit construire sur ce chemin, de distance en distance, des fontaines ou citernes. On bâtit en même temps, dans le voisinage de ces citernes, des hôtelleries où les caravanes se reposaient avec leurs chameaux.

Avant d'en venir à cet expédient, qui n'empêchait pas que le transport des marchandises depuis la mer Rouge jusqu'au Nil ne fût encore assez difficile, Ptolémée avait tenté un moyen qui devait rendre ce transport beaucoup plus commode. Il essaya de faire ce qu'il savait bien que Nécao et Darius avaient entrepris autrefois en vain : il voulut achever le canal que ces deux princes avaient commencé, avec les mêmes intentions que lui. Ses efforts ne furent point inutiles; il conduisit heureusement à sa fin cette grande entreprise. Ce canal partait du bras du Nil appellé *Pélusiaque,* dans les environs de Bubaste, et allait se décharger à Arsinoé, ville bâtie sur la pointe la plus septentrionale du golfe Arabique. On avait eu l'attention de le faire passer par des lacs ou étangs qui fournissaient, avec le Nil, de l'eau en abon-

dance pour le service de la navigation. Ptolémée y avait fait mettre des barrières et des écluses ingénieusement construites, qui s'ouvraient quand on voulait passer et qu'on refermait ensuite très-promptement. Ce beau canal était large de cent coudées, c'est-à-dire de cinquante mètres; il avait une profondeur suffisante pour soutenir les plus grands vaisseaux; et sa longueur était de mille stades, qui ne sont pas moins de vingt-cinq myriamètres.

Cependant, on ne tira pas de ce canal tout l'avantage qu'on s'en était promis. Les commerçants qui allaient trafiquer aux Indes ne purent profiter de son secours, parce que la navigation du golfe Arabique, qu'il leur aurait fallu parcourir dans toute sa longueur, était trop fatigante et trop périlleuse. Aussi Strabon remarque-t-il qu'on attribuait communément aux obstacles que les navigateurs rencontraient sur le golfe Arabique, la résolution que prit Ptolémée Philadelphe de tracer à ses sujets une autre route par terre, pour les conduire du Nil à la mer Rouge. Cette route a été indiquée plus haut.

Si le canal de Ptolémée ne remplit point sa première destination, il ne demeura pas pour cela inutile. Il dut servir à entretenir une correspondance très-commode entre l'Egypte, la partie septentrionale de l'Arabie et la plupart des peuples qui habitaient le bord oriental du golfe Arabique.

C'était encore en vue de faciliter le commerce et le transport des marchandises dans ses Etats, que Ptolémée avait fait de sages règlements pour la sûreté des chemins et surtout pour les purger des brigands qui les infestaient.

Ptolémée fit plus encore. Pour frayer la voie aux commerçants dans les Indes, il envoya Mégastènes et Denis, afin de reconnaître dans quel état étaient alors ces contrées, et de s'informer si les révolutions qui y étaient survenues depuis la mort d'Alexandre ne les avaient pas rendues d'un trop difficile accès. Il commanda à ses envoyés de pousser leurs courses le plus loinpossible, d'examiner la nature des pays où ils pénétreraient, le génie des peuples qu'ils visiteraient, et même la puissance de leurs princes; en un mot, de s'instruire de tout ce que la prudence veut qu'on sache avant de s'engager dans un pays pour y faire le commerce. Les deux voyageurs s'acquittèrent de leur mission avec beaucoup de zèle. De retour en Egypte, ils firent un rapport mer-

veilleux de tout ce qu'ils avaient vu ou prétendaient avoir vu dans les Indes. Ils ne trouvaient point de termes assez énergiques pour exprimer la haute idée qu'ils s'étaient faite des richesses et des raretés de toute espèce qui se trouvaent dans ces pays. Mais plus leurs discours étaient merveilleux, et plus ils étaient propres à produire l'effet pour lequel le roi Ptolémée les avait fait voyager. Plus ils exagérèrent leurs descriptions, plus ils mentirent, plus aussi ils durent exciter dans le cœur de ceux qui les entendaient le désir d'aller chercher fortune dans ces régons, dont on leur disait de si belles choses.

Ptolémée Philadelphe était trop bon politique pour ne pas comprendre que c'est en vain qu'un prince travaille à faciliter le commerce à ses sujets, s'il ne se met encore en état de le protéger par une bonne marine militaire : aussi la sienne était-elle dans un état très-brillant En effet, aucun souverain n'avait dans ses ports des flottes qui approchassent des siennes, ni pour le nombre ni pour la force des bâtiments. Il en avait deux à trente ordres de rames, un à vingt ordres, quatre à treize ordres, deux à douze ordres, quatorze à onze ordres, trente à neuf ordres, trente-sept à sept ordres, cinq à six ordres, dix-sept à cinq ordres, avec un nombre double de quadrirèmes, de trirèmes et d'autres navires de moindre grandeur. Outre cela, plus de quatre mille petits bâtiments étaient employés habituellement soit à porter les commandements du prince dans les îles et les pays maritimes de sa domination, soit à y transporter les marchandises qui abordaient de l'Orient à Alexandrie.

Ptolémée ne se contenta pas d'avoir ouvert aux commerçants de son royaume une carrière très-étendue du côté de l'Asie et dans les Indes, il voulut leur en ouvrir encore une nouvelle en Afrique. C'est dans ce dessein qu'il porta ses armes contre différentes nations de l'Ethiopie, qui jusqu'à ce temps avaient été peu connues des Egyptiens.

L'Ethiopie s'étendait alors beaucoup plus loin qu'elle ne s'étend aujourd'hui. En général, les anciens comprenaient sous le nom d'Ethiopiens presque tous les peuples qui habitaient la zone torride, ou plutôt tous ceux qui avaient le visage noir, dans quelque contrée qu'ils se trouvassent.

Il est certain que Ptolémée n'attaqua point les Ethiopiens qui étaient au-dessus de Syéné, et qui s'étendaient le long du Nil jusqu'à l'île de Méroé, où était leur capitale. Ces derniers avaient eu de tous les temps

des relations intimes avec les Egyptiens, qu'ils regardaient même comme une de leurs colonies. Mais si les Grecs portaient leur philosophie aux Ethiopiens de l'île de Méroé, ils en rapportaient en échange des marchandises très-précieuses.

Il n'en était pas de même avec plusieurs autres nations éthiopiennes, dont les unes habitaient les provinces voisines de cette partie de l'Afrique que les anciens appelaient l'Arabie, et qui est située sur les bords de la mer Rouge, vis-à-vis l'Arabie Heureuse, dont les autres étaient plus enfoncées dans l'Afrique, au delà du Nil, en tirant vers le couchant, et dont d'autres enfin s'étendaient davantage vers le midi, au-dessus de Méroé. Tous ces Ethiopiens étaient extrêmement sauvages, et trop irritables pour qu'on pût entretenir avec eux un commerce réglé. Cependant la nature avait enrichi leur pays de différentes productions rares et précieuses, susceptibles d'exciter la cupidité de gens aussi avides de gain que l'étaient les sujets du roi d'Egypte. Ptolémée forma donc le dessein de faire reconnaître quelques-unes de ces nations, de les assujettir à sa domination, ou au moins de leur enlever par la force les richesses naturelles dont elles étaient dépositaires.

Une pareille entreprise devait naturellement rencontrer de grands obstacles. Il n'était pas possible de conduire, dans ces régions brûlées par le soleil, de nombreuses armées, tant à raison de la difficulté des vivres qu'à cause de l'intempérie du climat. Aussi Ptolémée n'envoya-t-il pour cette opération que cinq cents cavaliers grecs, tous gens déterminés et pleins de courage. Sur ce nombre il en choisit cent, à qui il fit donner de grandes casaques qui leur couvraient tout le corps, à l'exception des yeux seulement. Leurs chevaux étaient aussi cachés sous de vastes caparaçons. Ainsi équipés, ces hommes devaient marcher à la tête de la troupe. Un attirail aussi singulier a de quoi surprendre. Le roi Ptolémée l'avait ordonné dans le dessein de suppléer au petit nombre de soldats dont il avait été obligé de se contenter pour sa nouvelle expédition. Un des meilleurs moyens pour avoir bon marché de ces sauvages, à qui on allait faire la guerre, était d'attaquer leur imagination. Il n'en fallut pas davantage sans doute pour jeter l'épouvante dans l'âme de ces barbares, et pour leur faire prendre la fuite du plus loin qu'ils apercevaient les Grecs. S'il s'en trouvait par hasard quelques-uns assez résolus pour attendre l'ennemi,

la vigueur avec laquelle on les chargeait achevait de les persuader qu'ils n'avaient point affaire à des hommes ordinaires.

Entre ceux des Ethiopiens à qui Ptolémée fit la guerre et qu'il soumit à son empire, autant qu'il était possible d'y soumettre des gens aussi féroces, on remarque les *Eléphantophages,* ainsi nommés parce qu'ils se nourrissaient de la chair des éléphants. Ptolémée fit tout ce qu'il put pour les obliger de renoncer à cette nourriture ; mais rien ne fut capable de les engager à lui obéir. L'intention de Ptolémée était qu'on prît les éléphants vivants, pour le service de ses armées : il aurait donc trouvé un avantage considérable à tirer des éléphants d'un pays qui eût été de sa dépendance. La chasse des éléphants attira d'une manière toute particulière l'attention de ce prince. Ayant appris qu'il y avait dans le pays des Troglodytes, de vastes forêts qui servaient de retraite à un grand nombre de ces animaux, il y fonda une ville où il établit des compagnies de chasseurs, qui n'avaient d'autre occupation que de prendre des éléphants. Cette ville, qui était située sur le bord occidental du golfe Arabique, presque sous le même parallèle que Méroé, se nomma Ptolémaïs-Thêron.

Les conquêtes que Ptolémée Philadelphe ajouta aux Etats dont il avait hérité de son père, lui firent un empire qui était presque sans bornes. Il avait trente-trois mille trois cent trente-neuf villes sous son obéissance.

Ce fut sans doute pour reconnaître tout ce que Ptolémée Philadelphe avait fait en faveur de la navigation, que Callicrate, général des flottes du roi, consacra à la reine Arsinoé, femme et sœur de ce prince, un temple où elle était honorée, sous le nom de *Vénus,* comme une divinité tutélaire des navigateurs.

Ptolémée Evergète poussa ses conquêtes dans l'Ethiopie et le midi de l'Afrique, beaucoup plus loin que n'avait fait Ptolémée Philadelphe son père ; c'est ce que ce prince nous apprend lui-même dans cette fameuse inscription connue sous le nom de *Monument d'Adulis*. Ptolémée Evergète y fait l'énumération de tous les pays où il a porté ses armes et de tous les peuples qu'il s'est rendus tributaires. En parlant des nations éthiopiennes qu'il s'était soumises, il les désigne sous des noms que portent encore aujourd'hui différents peuples de l'Abyssinie. Il étendit ses conquêtes dans le pays appelé la Barbarie ou la *Contrée du Cin-*

namomum, située sur la côte orientale de l'Afrique, au delà du détroit de la mer Rouge. Ptolémée enjoignit aux habitants de cette contrée de faire bonne garde sur les côtes, et de veiller à la sûreté et à la tranquillité de ces parages. Ensuite, ayant équipé une flotte sur la mer Rouge, il alla faire une descente chez les Homérites, nation de l'Arabie Heureuse ; il se rendit tributaires plusieurs rois arabes, et leur commanda, sur toute chose, d'apporter tous leurs soins pour qu'on pût voyager en sécurité dans leur pays, et de veiller à ce que rien ne troublât la navigation sur la mer Arabique.

Ptolémée Evergète est presque le dernier des Lagides qui aient mérité des éloges de la part des historiens. Le commerce, sous les premiers Ptolémées, avait été établi sur des fondements si solides, que rien n'était capable désormais de le détruire. Ces princes lui avaient imprimé une si forte impulsion, que si quelque accident extraordinaire parut en arrêter quelquefois le mouvement, ce ne fut jamais pour longtemps. La cour d'Alexandrie, sous les derniers rois Ptolémées, ne respirait, il est vrai, que les plaisirs et la débauche; la mollesse y était portée à son comble; mais un luxe si excessif pouvait-il exister sans un commerce qui lui fût proportionné ?

Les derniers Ptolémées eurent souvent des guerres étrangères à soutenir; mais ces guerres ne durent jamais faire un grand tort au commerce de l'Egypte : elles ne purent tout au plus gêner que celui qui se faisait du côté de l'Occident; et tandis que les vaisseaux de guerre se battaient sur la Méditerranée, les navires marchands voguaient tranquilles sur les mers de l'Orient et des Indes. Les Egyptiens, faisant seuls le commerce de l'Orient et possédant seuls la clef des mers orientales, n'avaient point d'ennemis qui allassent les chercher au bout du monde, pour les combattre.

D'ailleurs, ce fut sous le règne de ces princes qu'on vit la chute de Carthage et Corinthe ; or, en tombant, elles firent refluer vers Alexandrie le commerce prodigieux qu'elles faisaient. Alors le commerce de l'Egypte, grossi par celui de ces villes fameuses, devint un torrent qu'aucune digue ne fut plus capable d'arrêter. D'un autre côté, les Romains, après les avoir subjuguées et presque anéanties, se laissèrent vaincre eux-mêmes par le luxe; excès qui dans la suite ne connut plus de bornes; or, comme ils dédaignaient de faire le commerce par

eux-mêmes, il fallait bien qu'ils tirassent d'Alexandrie toutes les denrées et les richesses qui servaient de matière et d'aliment à leur somptuosité effrénée.

Si le commerce a pu souffrir quelque altération sous les Ptolémées dont nous parlons, ce dommage n'a été, pour ainsi dire, que passager.

Ptolémée Philopator a rendu un service des plus importants non-seulement au commerce de ses sujets, mais encore à celui de tous les peuples de la Méditerranée.

Les Byzantins ayant jugé à propos d'imposer un tribut sur tous les vaisseaux qui passaient le Bosphore de Thrace, les Rhodiens en prirent l'alarme, à cause du grand trafic qu'ils faisaient dans le Pont-Euxin. Ces insulaires résolurent de recourir aux armes pour obliger les Byzantins à révoquer ce nouveau droit; mais ceux-ci, qui sentaient de quel profit il était pour eux, se mirent en devoir de le soutenir de toutes leurs forces; ils tâchèrent de se faire quelque allié puissant qui fût en état de les bien seconder. Ils jetèrent les yeux sur Achœus, qui venait de se faire reconnaître roi dans une partie de l'Asie Mineure qui avoisine le mont Taurus. Cette alliance consterna les Rhodiens. Ils n'avaient d'autre parti à prendre que de travailler à la rompre au plus tôt.

Heureusement pour eux, Andromaque, père d'Achœus, était retenu prisonnier en Egypte. Les Rhodiens envoyèrent une ambassade à Ptolémée, pour le prier avec instance de mettre ce prince en liberté. Ptolémée, qui comprenait sans doute combien ces exactions des Byzantins étaient capables de nuire au commerce de ses sujets comme à celui des autres nations, et qui d'ailleurs était charmé de trouver une occasion d'obliger ceux de Rhodes, qui entretenaient depuis longtemps avec les Egyptiens des liaisons très-intimes fondées sur le commerce, se rendit volontiers à leurs prières. Quoiqu'il eût des intérêts particuliers à retenir son prisonnier, il en fit cependant sans différer le sacrifice. Andromaque fut donc rendu à son fils, qui, par reconnaissance, crut devoir se détacher du parti des ennemis de ses bienfaiteurs. Les Byzantins, qui ne se sentaient point en état de soutenir seuls le poids de la guerre, renoncèrent à leurs prétentions. Ainsi Ptolémée fut la principale cause du rétablissement du commerce dans le Pont-Euxin.

Ce prince entretenait une marine militaire fort considérable. Antiochus, avec qui il était en guerre, ayant pris sur lui Tyr et Ptolémaïde, s'empara de quarante vaisseaux qu'il trouva dans les ports de ces deux villes. Cependant cette perte n'empêcha pas que Ptolémée ne fût encore en état de lui opposer une flotte de plus de quatre cent trente voiles.

Ce prince avait fait construire deux vaisseaux d'une grandeur prodigieuse. On n'avait encore rien vu de pareil sur la mer. Plutarque, en parlant d'une de ces magnifiques galères, dit qu'elle était à quarante ordres de rames; qu'elle avait deux cent quatre-vingts coudées de longueur sur quarante-huit de hauteur jusqu'au sommet de la poupe; qu'elle portait quatre cents matelots, quatre mille rameurs, et près de trois mille soldats. Un semblable bâtiment fait voir jusqu'où les Egyptiens avaient porté alors leur habileté dans l'architecture navale.

Ptolémée Epiphane, fils et successeur du roi précédent, monta sur le trône à l'âge de cinq ans. Il fit faire des ponts sur presque toutes les rivières de la Célé-Syrie, et construire des chemins solidement pavés qui conduisaient dans cette province. Il fallait que Ptolémée Epiphane eût une bonne marine militaire, puisqu'il fit présent, de son propre mouvement et par conséquent sans s'incommoder, de dix vaisseaux de guerre aux Achéens.

Le règne suivant fut trop orageux pour que le commerce n'ait souffert alors aucune fâcheuse révolution en Egypte. Ptolémée Philométor fut presque toujours en guerre avec Ptolémée son jeune frère, à qui il fut forcé de céder une partie de ses Etats, ou avec Antiochus Epiphane, roi de Syrie, son oncle. Les Achéens et les Rhodiens surtout qui, étant presque vis-à-vis d'Alexandrie, avaient si bonne part à son commerce, se donnèrent de grands mouvements pour travailler au rétablissement de la paix en Egypte et faire cesser une guerre qui, par contre-coup, leur était si dommageable.

C'est sous ce règne qu'Onias s'établit en Egypte et y bâtit un temple sur le modèle de celui de Jérusalem; ce qui engagea à venir se fixer dans ce royaume un grand nombre de Juifs qui commençaient déjà à se distinguer par leur goût pour le commerce.

Lorsque le jeune Hyrcan se rendit à Alexandrie pour féliciter, de la part de la noblesse de la Célé-Syrie, le roi Ptolémée Epiphane sur

la naissance d'un fils, Joseph, son père, l'adressa à un correspondant de sa nation, qui lui avança des sommes considérables, tant pour sa dépense que pour les présents qu'il fit au roi et à la reine d'Egypte.

Ptolémée Philométor étant mort, Ptolémée Physcon, son frère, qui régnait à Cyrène, s'empara de l'Egypte, au préjudice de son neveu. Ce prince, dont l'histoire nous trace un portrait si odieux, mettait son plaisir à tourmenter les habitants d'Alexandrie ; de sorte que la plupart, pour éviter sa cruauté, avaient pris le parti de se retirer dans les pays étrangers. Cette ville, qui avait toujours été si peuplée, devint presque un désert ; il en chassa les savants, les artistes et avec eux le commerce.

Mais il ne fut pas longtemps à s'apercevoir des suites fâcheuses de cette désertion ; il songea à y remédier au plus tôt. Il rappela solennellement tous ceux qui avaient été obligés de prendre la fuite ; il fit publier un édit par lequel il accordait les plus grands avantages aux étrangers qui viendraient s'établir à Alexandrie , de quelque nation qu'ils fussent. Les gens d'arts et de métiers et les négociants y rentrèrent en foule. Ptolémée, qui avait compris par expérience combien ces hommes étaient nécessaires pour la prospérité et le bien de son royaume, leur faisait toutes sortes de caresses et de bons traitements ; les commerçants surtout se virent traités avec honneur et distinction.

Lorsqu'il forma le projet de détrôner Démétrius, roi de Syrie, ce fut sur le fils d'un riche commerçant égyptien que son choix tomba pour conduire cette grande entreprise. Physcon envoya donc en Syrie, à la tête d'une nombreuse armée, le jeune Egyptien. Pour mettre le comble à ses bienfaits, il voulut qu'il prît le titre de roi de Syrie et qu'il portât le bandeau royal, avec le nom d'Alexandre.

Toute personne qui avait à présenter au prince quelque projet dont le but était de perfectionner la navigation ou de l'étendre, pouvait être sûre de trouver auprès de lui un accueil favorable.

Ce fut par ses ordres qu'Eudoxe le Cyzicénien entreprit un voyage extraordinaire aux Indes. L'histoire de ce grand voyage a certainement trop de liaison avec le sujet qui nous occupe, pour n'en pas rapporter ici au moins le sommaire.

Un jour, des gardes du golfe Arabique trouvèrent sur cette mer un Indien seul et à demi mort dans un vaisseau. Des soins lui furent aussitôt

donnés. On l'amena au roi, qui lui fit apprendre le grec. Lorsque l'Indien sut assez cette langue pour se faire entendre, il raconta son aventure. Il dit qu'étant parti des Indes pour se rendre en Ethiopie, il s'écarta de sa route; qu'après avoir erré au gré des flots, assez longtemps pour consommer toutes ses provisions, son vaisseau l'avait porté dans l'endroit où on l'avait rencontré; qu'il avait été trouvé seul parce que le reste de l'équipage avait péri de misère et de faim. Il finit par offrir ses services à Ptolémée, pour guider ceux que ce prince voudrait envoyer aux Indes avec lui. On accepta la proposition et il fut résolu qu'Eudoxe serait mis à la tête de l'équipage qui devait reconduire l'Indien dans son pays. Ce n'est pas que les mers orientales fussent alors inconnues aux Egyptiens, ni que Ptolémée eût absolument besoin du secours d'un étranger pour montrer à ses sujets le chemin des Indes. Il y avait longtemps, comme le remarque fort bien Strabon, que les Egyptiens pratiquaient cette route, et qu'ils voyageaient habituellement dans les Indes. Ainsi il faut dire que les offres de cet Indien avaient pour objet ou d'indiquer aux Egyptiens un chemin plus court et plus facile pour aller aux Indes, ou, ce qui paraît encore plus vraisemblable, de leur faire connaître quelque nouveau pays dont on n'avait pas encore fait la découverte. Aussi la mission d'Eudoxe n'est-elle qu'une ambassade envoyée par le roi d'Egypte à quelque monarque indien pour faire alliance avec lui, afin qu'il protégeât le commerce des Egyptiens dans ses Etats. En effet, on voit Eudoxe s'embarquer avec des présents pour le lieu de sa destination, et en revenir avec d'autres présents qui consistaient en aromates et en pierres précieuses.

Après la mort de Ptolémée Physcon, Cléopâtre sa veuve ordonna à Eudoxe de s'embarquer pour un second voyage dans les Indes. On fit pour ce voyage des préparatifs beaucoup plus considérables que pour le premier. Mais Eudoxe, ayant eu les vents contraires, fut porté beaucoup au delà de l'Ethiopie. Il descendit sur ces côtes, visita quelques contrées de ces parages, et se gagna le cœur des habitants en leur donnant du blé, du vin et des figues sèches. Ils lui fournirent en retour de l'eau et des guides. Eudoxe, pour soulager sa mémoire, avait des tablettes sur lesquelles il marquait ses observations.

Eudoxe, dans le cours de sa navigation, rencontra la partie supérieure de la proue d'un vaisseau qui avait été brisé par la tempête. Cette proue

était singulière, en ce qu'elle portait la figure d'un cheval; elle piqua la curiosité de notre voyageur. Quelques gens de son équipage lui ayant dit qu'elle était le débris d'un bâtiment de la mer occidentale, il sentit aussitôt l'importance d'une pareille découverte: il comprit aisément qu'il fallait qu'il y eût un passage pour aller de la mer Rouge à la mer Atlantique, et par conséquent qu'il était très-possible de faire le tour de l'Afrique. Il voulut s'assurer de la vérité de ce fait; il conserva avec soin cette proue remarquable. A son retour, il ne manqua pas de la montrer à des pilotes, qui lui assurèrent qu'elle avait appartenu à un vaisseau de Cadix.

On a des exemples qui prouvent, que les Phéniciens établis en Espagne s'aventuraient quelquefois à doubler la pointe de l'Afrique pour venir commercer sur les côtes orientales de cette partie de l'ancien monde. En effet, Cœlius Antipater, qui vivait à peu près vers l'an 124 avant l'ère chrétienne, assure avoir vu un homme qui était venu par mer d'Espagne en Ethiopie, pour y commercer. Enfin, du temps que Caïus César, fils adoptif d'Auguste, faisait la guerre en Arabie, on trouva sur le golfe Arabique les débris de vaisseaux sortis des ports d'Espagne, qui avaient fait naufrage. La découverte d'Eudoxe lui fut fort utile dans la suite; car étant tombé dans la disgrâce de Lathyre, qu'il trouva sur le trône d'Egypte à son retour, il fut obligé de prendre la fuite. Il s'embarqua sur le golfe Arabique, fit le tour de l'Afrique et vint aborder à Cadix.

On voit par cette histoire que les Egyptiens étaient alors en relation pour le commerce avec les habitants de Cadix, qui passaient pour des commerçants très-célèbres. Ces pilotes si bien instruits en ce qui concerne la construction des vaisseaux espagnols, et qui donnent à Eudoxe des éclaircissements sur cette proue qu'il avait trouvée dans le cours de sa navigation, ne pouvaient être probablement que des Egyptiens qui fréquentaient le port de Cadix ou des commerçants de Cadix qui venaient trafiquer à Alexandrie.

Le règne de Lathyre fut celui des découvertes. On vit sous ce prince des voyageurs égyptiens parvenir chez des nations où personne avant eux n'avait jamais pénétré; elles étaient si sauvages, qu'elles ignoraient même l'usage du feu. Ce sont les Egyptiens qui leur apprirent à se servir de cet élément, comme les Espagnols l'apprirent aux anciens habitants des îles Mariannes.

C'est sous Ptolémée IX, dit Alexandre Ier, et successeur de Ptolémée Lathyre, qu'Agatharchidès de Cnide composa un traité en cinq livres, sur la mer Rouge. Cet écrit avait pour objet de faire connaître les peuples qui habitaient les bords de cette mer, et les productions naturelles de ces contrées. Ce sont autant de preuves authentiques du succès avec lequel les Egyptiens naviguaient, et des découvertes qu'ils ne cessaient de faire dans leurs courses maritimes. Aussi le même Agatharchidès fait-il mention de certaines îles nouvellement reconnues par les navigateurs, mais sur lesquelles il ne voulait pas, disait-il, s'arrêter, à cause de son grand âge, qui l'avertissait de terminer au plus tôt l'ouvrage qu'il avait commencé.

Ce même auteur nous apprend que les Egyptiens étendaient alors leur commerce jusqu'aux Palus-Méotides.

Le dixième des rois Ptolémées, surnommé Alexandre II, régna si peu ou si obscurément, que l'histoire ne parle guère de lui que pour nous dire qu'il fut détrôné par les Alexandrins; qu'étant monté aussitôt sur un vaisseau marchand qui faisait voile pour Tyr, il alla mourir dans cette ville, et que près d'expirer il fit un testament dans lequel, pour se venger des Egyptiens, il les laissa en héritage au peuple romain.

Ptolémée Auletès, son successeur, régna plus longtemps; mais quoique son règne ait été plus rempli d'événements, il n'en fournit cependant presque aucun qui soit de nature à entrer dans notre cadre. Ce prince se déguisait en femme, dansait, chantait et jouait de la flûte à Alexandrie; ou il allait pleurer et se ruiner à Rome, en prodiguant sans discernement l'or et l'argent à tous ceux qu'il croyait pouvoir l'aider à remonter sur le trône d'Egypte, d'où ses propres sujets l'avaient chassé. Néanmoins, s'il fallait s'en rapporter à une médaille de ce prince, on croirait qu'il a fait quelque chose de grand et de bien éclatant en faveur de la navigation et du commerce. On l'y voit représenté en Neptune, comme s'il se fût cru en droit de partager avec ce dieu l'empire de la mer. Cependant l'événement qui avait donné lieu à cette fastueuse médaille n'était que fort ordinaire: c'était une victoire qu'il avait remportée sur la flotte d'Archélaüs, mari de sa fille Bérénice; ce qui prouve toutefois que la marine militaire se soutenait toujours en Egypte.

On peut conjecturer que sous ce règne, les pirates qui exerçaient leurs brigandages dans la Méditerranée, et en particulier sur les côtes de

l'Egypte, durent incommoder le commerce d'Alexandrie et gêner beaucoup la navigation des Egyptiens sur cette mer. Mais Pompée et Lentulus Marcellin eurent bientôt purgé la Méditerranée de ces brigands: ce qui rendit la liberté au commerce et à la navigation de l'Egypte et des autres nations.

Le règne suivant, qui fut celui de Ptolémée XII, surnommé Denis, acquit plus de célébrité par la guerre que César soutint si glorieusement dans Alexandrie, que par les exploits et les belles actions du monarque égyptien. La guerre d'Alexandrie fait un des plus beaux traits de l'histoire ancienne : on y voit les Alexandrins donner des preuves éclatantes de leur industrie et de leur habileté dans la marine. César leur avait brûlé cent dix vaisseaux longs qui se trouvèrent dans le port et dans les arsenaux, sans compter un grand nombre d'autres de moindre grandeur; leur marine paraissait anéantie. César fut bien surpris quand il vit appareiller, pour venir le combattre, une flotte encore plus nombreuse que la sienne.

Pour composer cette flotte, on avait tiré des magasins tous les vieux bâtiments condamnés depuis longtemps; on avait pris toutes les barques qui étaient aux embouchures du Nil, soit pour en garder l'entrée, soit pour recevoir les droits imposés sur les marchandises qui entraient dans le royaume, ou qui en sortaient du côté de la Méditerranée. On découvrit les portiques, les gymnases et tous les édifices publics, pour en prendre les bois et les faire servir au nouvel armement; en un mot, on ne négligea rien pour mettre la flotte en état le plus tôt possible. Ganimède, qui commandait le parti opposé à César, s'était déterminé à faire cet armement, parce qu'il y avait dans la ville un grand nombre de marins accoutumés dès leur enfance à la navigation qui lui demandaient à servir sur la mer, leur unique élément. Au reste, cette flotte, assez mal équipée et encore plus mal conduite, n'eut pas le succès qu'on s'en était promis.

Ptolémée XII, s'étant noyé dans le Nil en voulant échapper aux poursuites de César, fut remplacé par son frère. Ce jeune prince n'occupa que quatre ans le trône d'Alexandrie. Sa sœur, la fameuse Cléopâtre, qui régnait avec lui, comme elle avait régné avec son frère aîné, s'en défit secrètement.

La magnificence de cette princesse, les dépenses excessives qu'elle

faisait, celles que les gens de sa cour étaient obligés de faire pour lui plaire; en un mot, ce goût de galanterie qui était si fort à la mode sous son règne, contribuèrent beaucoup à augmenter cette espèce de commerce qu'on appelle *commerce de luxe*. Pour juger jusqu'où elle portait le faste et la pompe, il suffit de jeter les yeux sur quelques-unes des magnifiques descriptions que les historiens nous ont laissées des fêtes qu'elle donnait.

Antoine, étant en Cilicie, l'avait mandée pour qu'elle eût à lui venir rendre compte de sa conduite au sujet des secours qu'on l'accusait d'avoir fournis à ses ennemis. Cléopâtre, qui connaissait la trempe d'esprit du triumvir, se proposa de le prendre par les yeux. Elle s'embarqua sur le fleuve Cydnus, pour se rendre à Tarse, où Antoine l'attendait. Le vaisseau qu'elle montait était d'une magnificence sans égale : il portait des voiles de pourpre; la proue étincelait par l'éclat de l'or dont elle était toute couverte, et ses rames, qu'on faisait mouvoir en cadence au son des instruments de musique, étaient garnies en argent. La princesse paraissait couchée sous un pavillon tissu d'or, entourée des attributs de Vénus; à ses côtés on voyait de jeunes enfants représentant de petits Amours qui s'occupaient à rafraîchir l'air autour d'elle avec des éventails. Ses femmes, qui figuraient des nymphes et des néréides, étaient appuyées les unes sur le gouvernail, les autres sur les câbles et les cordages du vaisseau, d'où sortait une vapeur de parfums si abondante, qu'on la sentait des deux rives du fleuve.

Le commerce prodigieux qui se faisait à Alexandrie sous le règne de cette princesse y attirait des étrangers de toutes les parties du monde. On y voyait des Ethiopiens, des Arabes, des Troglodytes, des Juifs, des Syriens, des Mèdes et des Parthes. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que Cléopâtre savait les langues de toutes ces nations et qu'elle s'entretenait avec chacun de ces étrangers, sans avoir besoin d'interprète.

Cléopâtre avait si bien remonté la marine égyptienne depuis le désastre qu'elle avait essuyé au siége d'Alexandrie, que cette princesse fut en état de fournir à Antoine un secours considérable tant en vaisseaux qu'en troupes maritimes, pour faire la guerre à Auguste; enfin, elle était très-puissante sur mer. C'est sans doute pour servir de monument à cette grande puissance que plusieurs de ses médailles portent, au revers, des vaisseaux ou des proues de navires.

Après la bataille d'Actium, Cléopâtre prit une résolution qui montre bien que chacun, en Egypte, était familiarisé avec la mer, et qui prouverait presque que les Egyptiens avaient des établissements semblables aux nôtres dans les Indes. En effet, voyant que tout était perdu, la reine forma le projet de s'embarquer sur le golfe Arabique, avec ses trésors et le plus de monde qu'elle pourrait emmener avec elle, afin d'aller ensuite chercher un asile dans quelque région de l'Océan, si éloignée, qu'elle pût y être à l'abri des poursuites de l'ennemi; c'est-à-dire qu'elle aurait fait précisément ce que les Hollandais furent sur le point de faire lorsque Louis XIV eut conquis presque tout leur pays. Cléopâtre changea aussi tout à coup de dessein, sur ce qu'Antoine lui fit savoir qu'il comptait que son armée de terre, campée proche d'Actium, tenait encore, et aussi parce que les Arabes du voisinage de la ville de Pétra avaient mis le feu aux premiers vaisseaux que la reine avait fait disposer sur le golfe Arabique.

Après la mort de cette princesse, l'Egypte fut réduite en province romaine, et son commerce passa au pouvoir des Romains, dont les Egyptiens ne furent plus que les facteurs et les commissionnaires. Ainsi se trouva réalisée la vengeance d'Alexandre II, qui, par son testament, les avait légués au peuple romain.

Les derniers rois Ptolémées se sont peu occupés de projets capables de rendre le commerce et la navigation florissants dans leurs Etats. Leurs prédécesseurs avaient tant fait dans ce but, qu'il ne restait, pour eux, plus rien à faire.

CHAPITRE IV.

Egyptiens. — Route que prenaient les navigateurs pour aller aux Indes. — Ports qu'ils fréquentaient. — Muza et ses parfums. — Commerce de l'encens. — Comptoir Avalis. — Malao. — Port Mossylles. — Pays des aromates. — Commerce de l'écaille, de l'ivoire. — Périple de la mer Rouge. — Les vents *libonotus*, *favonius*. — Grande traversée. — Iles découvertes. — Pêche des perles. — Colonies fondées en Perse et dans l'Inde. — Trajet de l'île Prasiane à l'île Taprobane. — Navire des Egyptiens. — Voyage à Palybothra. — Commerce des Indes orientales, de la Méditerranée, de la mer Caspienne. — Dioscurias sur le Pont-Euxin. — Côte d'Afrique. — Carthage. — Commerce du blé, des lentilles. — Les Phéniciens. — Grand vaisseau de César.

—

Après avoir montré ce que les rois Ptolémées ont fait chacun en particulier pour rendre le commerce florissant dans leurs Etats, faisons voir quels sont les pays que les marchands égyptiens fréquentaient, la route qu'ils prenaient pour y parvenir, et l'espèce de trafic qu'ils y faisaient. Nous suivrons d'abord les vaisseaux égyptiens qui naviguaient en Orient et dans les Indes; nous reviendrons ensuite à ceux qui fréquentaient les mers de l'Occident.

Les commerçants qui allaient trafiquer du côté de l'Orient remontaient en douze jours et à la faveur des vents étésiens, le Nil depuis Alexandrie jusqu'à Coptos, ville située à quelque distance de la rive orientale de ce fleuve, avec lequel elle communiquait par le moyen d'un canal. Là ils chargeaient leurs marchandises sur des chameaux, qui les transportaient à Bérénice. C'était, nous l'avons dit plus haut, un port que Ptolémée Philadelphe avait fait bâtir sur le bord occidental du golfe Arabique pour servir de rendez-vous général à tous les vaisseaux marchands qui commerçaient dans les mers orientales, soit à leur départ, soit à leur retour. Pour rendre plus praticable aux marchands le chemin

qui conduisait par terre du Nil à Bérénice, Ptolémée avait eu soin, comme on l'a déjà vu ailleurs, de faire construire de distance en distance des citernes pour abreuver les chameaux, ainsi que des hôtelleries où les voyageurs pouvaient se reposer. On employait douze jours de marche à faire ce trajet, parce qu'on ne voyageait que de nuit, en se conduisant, comme sur mer, à l'inspection des étoiles; on ne marchait que la nuit à cause des chaleurs, qui sont excessives dans ce climat, surtout dans la saison où se faisaient ces caravanes.

Les commerçants trouvaient donc à Bérénice des vaisseaux sur lesquels ils s'embarquaient: les uns pour l'Arabie Heureuse, les autres pour les côtes orientales de l'Afrique, d'autres enfin pour la Perse et les Indes.

Ceux qui étaient destinés pour le commerce de l'Arabie Heureuse allaient surgir à Muza, qui était situé dans ce pays, sur la rive occidentale du golfe Arabique, en deçà du détroit. C'était dans ce port qu'ils se chargeaient des parfums de l'Arabie. Il y en avait qui passaient le détroit et allaient à Canes. On transportait de l'Egypte dans ce port du blé, du vin, mais en petite quantité; des habits communs et simples, de plus, du cuivre, de l'étain, du corail, du styrax et autres marchandises semblables à celles qui étaient à destination de Muza; mais on envoyait au roi, entre autres choses, des vases d'argent ciselés, des chevaux, des statues et des habits précieux. On en rapportait en échange des aromates, de l'aloès et surtout de l'encens.

Ce précieux parfum, dont les anciens faisaient une si grande consommation, soit pour le service des autels, soit pour d'autres usages que le besoin ou la délicatesse avaient inventés, se débitait à Alexandrie: c'était dans cette ville que les étrangers venaient l'acheter très-cher. Pline prétend que les négociants ne le vendaient pas dans le même état qu'ils le recevaient: ils lui donnaient une nouvelle façon, soit pour le perfectionner, soit pour le sophistiquer; car les marchands d'Alexandrie étaient fort sujets à ces sortes de fraudes. Le même auteur ajoute à cette occasion une particularité qui fait bien voir de quel prix était l'encens, par les précautions toutes singulières dont usaient les marchands pour empêcher que les ouvriers qu'ils employaient à travailler ce parfum ne leur en dérobassent en le cachant sous leurs habits. Ils les mettaient complétement nus, depuis les pieds jusqu'à la tête,

ne leur laissant autour des reins que leurs ceintures ou caleçons dont ils scellaient l'ouverture en y apposant leur cachet; enfin Pline dit qu'on couvrait la tête de ces ouvriers d'un voile fort épais, qui les empêchait de voir par quel endroit on les conduisait dans le dépôt de l'encens où ils devaient travailler, de peur qu'ils n'abusassent ensuite de cette connaissance pour voler cette précieuse marchandise.

Ceux qui allaient trafiquer sur les côtes orientales de l'Afrique, après avoir passé le détroit dangereux du golfe Arabique ou détroit de Babel-Mandel, trouvaient d'abord un petit comptoir nommé Avalis. Ils y portaient différents vases de verre et de terre, des fruits crus qui se recueillaient à Diospolis, en Egypte, tels que des olives, des raisins, du genièvre; ils y portaient encore des étoffes, des habits, du blé, du vin et un peu d'étain.

On rencontrait ensuite un autre lieu de commerce appelé Malao, ou Maleos. Outre les denrées dont on a parlé ci-dessus, les Egyptiens y faisaient encore passer des tuniques, des saies fabriquées et teintes à Arsinoé, du fer et quelques monnaies d'or et d'argent. Ils en rapportaient en échange, de la myrrhe, de l'encens et autres aromates précieux, ainsi que quelques esclaves.

Après une navigation de plusieurs jours, on arrivait au port de Mossylles, situé sur le promontoire appelé cap de Guardafui, qui regarde l'île Zocotora. C'était dans cette île que les Egyptiens allaient chercher l'aloès dont les anciens faisaient un si grand usage. Les Egyptiens commerçaient d'autant plus facilement dans cette île, qu'elle avait été découverte par les Ptolémées, qui y avaient établi une colonie. Le moine Cosmas, qui nous apprend ce fait, y avait abordé, et s'était entretenu avec quelques-uns des habitants, qui parlaient encore de son temps la langue grecque. Il ajoute qu'il y avait dans l'île de Dioscorides un grand nombre de chrétiens.

Après avoir tourné le cap de Guardafui, on commençait à trouver la région de la Barbarie, qu'il ne faut pas confondre avec cette partie du nord de l'Afrique à la quelle nous donnons aujourd'hui le même nom. Le pays des Aromates le disputait presque à l'Arabie Heureuse par la quantité et l'excellence des parfums de toute espèce qu'elle produisait. Cette côte, qui avait été découverte par Ptolémée Evergète, était garnie de plusieurs ports ou lieux de commerce très-fréquentés des Egyptiens, qui

avaient coutume de partir vers le mois de juillet pour s'y rendre. Outre les aromates de toutes sortes dont ils se fournissaient dans cette contrée, ils y faisaient encore de grands chargements d'écaille. C'était à Opone surtout qu'ils s'approvisionnaient de cette espèce de marchandise; en aucun endroit, sur la côte, il ne s'en trouvait de meilleure ni en plus grande quantité. Les Egyptiens recherchaient fort l'écaille, parce qu'elle était pour eux une branche de commerce considérable; les Romains, qui l'estimaient beaucoup, leur en procuraient un grand débit; les magasins d'Alexandrie en étaient si remplis lorsque cette ville fut prise par Jules César, que le vainqueur voulut que l'écaille fît le fond des décorations de son triomphe, comme l'ivoire fit dans la suite le principal ornement du triomphe dont il fut honoré, après avoir terminé heureusement la guerre d'Afrique.

L'auteur du Périple de la mer Rouge ajoute que des navires marchands qui venaient trafiquer tous les ans de l'Egypte dans ces parages, les uns s'arrêtaient à un port fixe, où ils faisaient leur chargement, et qu'ensuite ils s'en retournaient sans aller plus loin; que, d'autres, au contraire, aimaient mieux parcourir tous les lieux de commerce qu'ils rencontraient sur leur route; qu'ils prenaient dans chacun ce qui leur convenait davantage; de sorte qu'en se rendant ainsi d'un port dans un autre, ils passaient la ligne, et arrivaient successivement à Tonice, ensuite à Rapta, capitale de la Barbarie, aujourd'hui la côte de Zanguebar. L'auteur du Périple de la mer Rouge ne conduit pas les Egyptiens au delà de Rapta. Il paraît qu'il ne connaissait pas le *Promontorium Prasum*, ou Mozambique, qui était vis-à-vis de l'île *Ménuthias*, ou Madagascar.

Les vaisseaux égyptiens qui étaient destinés pour les Indes, faisant voile de Bérénice, allaient en trente jours gagner *Ocelis*, ou Canes. Pline dit qu'il était avantageux à ceux qui faisaient le voyage des Indes de sortir d'Ocelis. C'était un assez petit port situé sur la rive orientale du golfe Arabique, presque tout contre le détroit; les vaisseaux s'y rafraîsaient et y faisaient de l'eau. D'Ocelis on se rendait, en rangeant la côte de l'Arabie Heureuse, au promontoire *Syagros*, aujourd'hui le cap de Fartack, placé à peu près vis-à-vis l'île de Zocotora. Entre Ocelis et le promontoire se trouvait une ville appelée *Arabie-Heureuse*, qui n'était presque plus rien lorsque l'auteur du Périple de la mer Rouge

écrivait, parce qu'elle avait été détruite par les Romains; mais qui avait été anciennement fort célèbre par son commerce. Le même auteur dit que cette ville avait été très-marchande. Ceci doit s'entendre des temps antérieurs aux Ptolémées; car il est constant que les Egyptiens allaient, dès les premiers règnes de ces princes, jusqu'à l'île de Taprobane, aujourd'hui Ceylan.

Dans le temps que Pline composait son *Histoire naturelle*, on allait du promontoire Syagros, en traversant la pleine mer à la faveur du vent *libonotus*, surgir à Patale, ville située à l'embouchure du fleuve Indus; ou bien, en partant d'Ocelis, on se rendait en droite ligne, sous la direction du vent *favonius*, à Muziris, port de mer situé vers le milieu de la côte occidentale de la presqu'île du Gange. La première de ces deux routes avait été trouvée par un marin aussi habile qu'intrépide, nommé Hippalus, qui a eu l'honneur de donner son nom au vent *libonotus*; le second l'a été par un marchand que la découverte d'Hippalus avait sans doute mis sur la voie. Comme Hippalus vivait sous l'empereur Claude, et certainement depuis la conquête de l'Egypte par les Romains, les Egyptiens, sujets des rois Ptolémées, n'ont pu profiter de son heureuse découverte, et ont par conséquent toujours fait la route des Indes, en cabotant, c'est-à-dire en suivant la côte.

Ainsi, du promontoire Syagros, où nous les avons laissés, ils s'avançaient le long de la côte orientale de l'Arabie, où ils trouvaient encore quelques villes assez considérables avec lesquelles ils faisaient le commerce des parfums et des aromates; ils arrivaient ensuite au golfe Persique. Avant d'y entrer, ils trouvaient plusieurs îles dont l'accès devait leur être d'autant plus facile, que les noms que ces îles portaient attestaient qu'elles avaient été découvertes non-seulement par des Grecs, mais encore par des Grecs sujets des rois d'Egypte. Il y en avait sept, entre autres, que l'on appelait les *îles de Zénobius*, et une qui se nommait l'*île de Sérapis*. Zénobius était à coup sûr un Grec qui sans doute avait découvert le premier ces îles, et qui leur avait donné son nom, comme le pratiquaient nos premiers navigateurs lorsqu'ils rencontraient quelque terre ou quelque pays inconnu. Il paraît que les anciens marins, par dévotion, donnaient le nom de leurs divinités aux nouvelles découvertes qu'ils faisaient, témoin l'île d'Isis, située dans le golfe Arabique, et en particulier celle dont on vient de parler, qui était consa-

crée au dieu Sérapis. On sait que Sérapis était une divinité très-révérée en Egypte, surtout depuis que Ptolémée Soter en avait fait venir la statue de Sinope à Alexandrie.

A l'entrée du golfe Persique, les navigateurs égyptiens trouvaient la ville d'Armuze, située sur la côte de Caramanie. Cette ancienne ville semble avoir donné son nom à l'île d'Ormus, qui est tout vis-à-vis. Elle était célèbre par la pêche qu'on faisait dès lors dans son voisinage des plus belles perles que l'on connût. C'était sans doute de là qu'étaient venues à Cléopâtre ces deux perles si fameuses par leur prix et par l'usage extravagant que cette princesse en fit. On sait que cette reine, disputant avec Antoine à qui se traiterait le plus magnifiquement et le plus chèrement, s'avisa, pour remporter la victoire, de faire dissoudre, au milieu d'un festin qu'elle donnait à son amant, l'une de ces deux perles dans du vinaigre et de l'avaler. Elle en aurait fait autant de l'autre, si les officiers qui la servaient ne l'en eussent empêchée.

Ces deux perles avaient été données à Cléopâtre par des rois de l'Orient ; ce qui suppose qu'elle devait entretenir de grandes correspondances avec les peuples orientaux, puisque les princes de ces contrées lui faisaient des présents d'un prix si considérable : deux millions de francs!

Les navires égyptiens chargés pour la Perse, s'avançaient dans le golfe Persique et remontaient même jusqu'à l'Euphrate pour y commercer avec les Perses et encore plus volontiers avec les Grecs établis dans ces régions depuis les conquêtes d'Alexandre. Les colonies fondées par ce conquérant, non-seulement dans la Perse, mais encore dans les différentes contrées de l'Inde, devaient naturellement procurer de grandes facilités aux Grecs européens et en particulier à ceux de l'Egypte, pour faire le commerce dans ces régions.

Les bâtiments destinés pour le voyage des Indes continuaient leur route le long des côtes. En passant à la vue de l'île du Soleil, située vis-à-vis le pays des Ichthyophages, les Egyptiens se rappelaient sans doute le malheur arrivé autrefois auprès de cette île à quelques-uns de leurs compatriotes qui servaient dans la flotte de Néarque, envoyé par Alexandre pour reconnaître toutes les côtes qui s'étendent depuis le fleuve Indus jusqu'à la mer de Perse. Un navire égyptien qui s'était avancé trop près de l'île du Soleil, dont les parages étaient très-

dangereux, disparut tout à coup, sans qu'on ait jamais su ce qu'il était devenu.

Comme les côtes qui s'étendent depuis le golfe Persique jusqu'à l'Indus étaient stériles ou habitées par des peuples intraitables pour la plupart, et presque tous pauvres, avec lesquels il y avait peu de chose à faire pour le commerce, les vaisseaux égyptiens se hâtaient de gagner l'embouchure de l'Indus; de là se rendaient à Patale ou à Prasiane, autre île plus grande que Patale, formée également par le bras de ce grand fleuve qui se jetait alors dans la mer, comme le Nil, par sept bouches. Avant la conquête de l'Egypte par les Romains, et par conséquent sous les Ptolémées, les vaisseaux égyptiens se rendaient de l'île Prasiane à celle de Taprobane. Ces navires employaient vingt jours à ce trajet, parce qu'étant faits de papyrus et n'ayant d'autres agrès que ceux du Nil, ils n'étaient pas aussi bons voiliers que les vaisseaux romains, auxquels il ne fallait que sept jours de navigation pour faire cette même route.

On voit donc que les Egyptiens allaient courir les mers des Indes, montés sur les mêmes bâtiments dont ils se servaient pour la navigation sur le Nil; ce qui fait honneur à leur intrépidité.

Les Egyptiens suppléaient par le nombre à la petitesse de leurs vaisseaux, et par des départs multipliés de flottes marchandes à la longueur de la route; car on s'imagine aisément que des marins qui naviguaient à la manière des Egyptiens devaient être prodigieusement longtemps en mer. Aussi Pline fait-il mention de certains navigateurs qui étaient cinq ans entiers dans leurs voyages sur les mers des Indes.

Mais revenons rejoindre nos navigateurs égyptiens dans l'île de Taprobane. Cette île, qui était le terme principal de leur navigation, fournissait abondamment de quoi satisfaire leur avidité. Ils en tiraient des toiles de coton, des étoffes de soie, des diamants, des écailles de tortue magnifiques, des éléphants, de la cannelle, en un mot tout ce que les Européens tirent encore aujourd'hui de l'île de Ceylan; car ces deux îles sont incontestablement la même. Ils en tiraient surtout cette quantité prodigieuse de perles dont ils faisaient un si grand débit non-seulement dans leur pays, mais encore chez les étrangers. Il s'en trouva tant à Alexandrie, lorsque Auguste s'en rendit maître, et elles devinrent alors si communes à Rome, que chacun en mangeait, à l'imitation de Cléopâtre.

En disant que l'île de Taprobane était le terme principal de la navigation des Egyptiens dans la mer des Indes, nous n'avons pas prétendu établir qu'ils n'allaient pas plus loin. Il est certain qu'ils s'avançaient jusqu'au Gange et même qu'ils remontaient ce fleuve jusqu'à *Palybothra.*

Cette ville, que Diodore de Sicile dit avoir été bâtie par Hercule, était une des plus fameuses qu'il y eût dans les Indes. Pline nous vante beaucoup ses grandes richesses, dont elle était en partie redevable à son commerce. C'était le rendez-vous général de tous les marchands des différentes contrées de l'Inde, tant de celles qui étaient en deçà du Gange que de celles qui étaient au delà. Les Egyptiens la fréquentaient aussi. Ils connaissaient deux routes pour y arriver : la première se faisait en remontant l'Indus jusqu'à un certain endroit où l'on débarquait pour prendre un grand chemin.

Les marchands égyptiens n'allaient pas tous à Palybothra par cette voie ; il y en avait qui doublaient le cap Comorin, et remontaient le Gange jusqu'au lieu où était située cette ville célèbre.

Après ce qui a été dit de la navigation des Egyptiens dans les mers orientales, on n'a pas de peine à concevoir qu'ils devaient aussi parcourir la Méditerranée dans tous les sens. Ils allaient verser dans cette mer ce qu'ils avaient puisé dans les mers des Indes. On a déjà vu qu'ils avaient des rapports intimes, fondés sur le commerce, dès les temps les plus reculés, avec presque toutes les nations de la Grèce. Les Ptolémées possédèrent en différents temps, l'île de Chypre, la Palestine, la Phénicie, la Célé-Syrie, en un mot presque toute la côte orientale de la Méditerranée, dont les habitants étaient, pour la plupart, gens de mer et de trafic. Or, pourrait-on nier que les Egyptiens ne fussent en société decommerce avec tous ces peuples ? L'Egypte faisant seule le commerce des Indes orientales, c'était elle qui assortissait les négociants de la Méditerranée des marchandises des Indes, au moins de celles qui venaient par la mer. On sait qu'il y avait à Tyr un port qui s'appelait le *Port égyptien*, sans doute parce qu'il était destiné aux navires de cette nation. Les marchands de l'Egypte devaient encore trouver de grandes facilités à faire le commerce avec les différents peuples de l'Asie Mineure, et surtout avec ceux de ces contrées qui habitaient les bords de la Méditerranée, dont plusieurs étaient de la domination des Ptolémées.

Sous Ptolémée Philadelphe, les Egyptiens allaient vendre leur *papyrus* à Pergame. Ils étaient en relation avec la Sicile. Pour l'Italie, les Egyptiens la fréquentaient sans cesse; et depuis le règne de leur roi Epiphane, le cinquième des Ptolémées, qui fut mis sous la tutelle du peuple romain, leur histoire commence à être si étroitement liée avec celle de Rome, qu'on ne peut plus lire l'une sans l'autre. On y voit les Alexandrins aller s'établir en Italie, et les Romains venir demeurer en Egypte. Enfin, dans quelle contrée de la Méditerranée les Egyptiens n'avaient-ils pas établi leur commerce, puisque sous le règne de Ptolémée IX ils le portaient déjà jusqu'aux Palus-Méotides? Agatharchidès, qui nous a conservé la mémoire de ce fait, remarque que les vaisseaux n'employaient à revenir de ces lieux à Alexandrie que quatorze jours. « Des Palus-Méotides, dit cet auteur, où les Scythes habitent parmi les glaces, il est souvent venu en dix jours à Rhodes des navires de charge poussés par un bon vent. Ayant ensuite fait le trajet de là à Alexandrie en l'espace de quatre jours, ils sont arrivés en Ethiopie au bout de dix jours, après avoir remonté le Nil. Ainsi en moins de vingt-cinq jours de navigation continue, on peut passer des régions les plus froides aux pays les plus chauds. » Le peu de temps que les bâtiments égyptiens mettaient à faire cette course, suppose qu'ils traversaient la Méditerranée dans toute sa largeur, sans côtoyer les rivages; ce qui n'était pas certainement peu de chose alors, puisque c'était faire un trajet de cent quarante lieues au moins en pleine mer.

Mais s'il y avait un commerce établi entre la capitale de l'Egypte et les habitants des Palus-Méotides, on ne peut douter que toutes les villes maritimes du Pont-Euxin, qui étaient alors si marchandes, ne participassent à ce commerce. La fameuse Sinope, située sur le bord méridional de cette mer, était très-fréquentée des Egyptiens, et Ptolémée Soter y avait un si grand crédit, qu'il fit transporter de cette ville à Alexandrie la statue du dieu Sérapis, malgré le mécontentement du plus grand nombre des habitants. La Colchide, ce pays si riche par ses productions et encore plus par son grand commerce, avait sur le bord oriental du Pont-Euxin des ports où se réunissait un concours prodigieux de marchands de toutes les nations. Les Egyptiens, qui avaient toujours regardé ce pays comme une de leurs colonies, et qui de toute antiquité

y avaient voyagé, n'avaient garde de le négliger dans un temps où l'avidité du gain leur faisait parcourir les régions les plus éloignées.

La ville du Phase, située sur le fleuve de son nom, avait tout ce qu'il fallait pour les attirer ; ils pouvaient même par son canal pousser leur commerce jusque dans la mer Caspienne, et s'ouvrir une route pour pénétrer dans le nord des Indes. En effet, du temps de Strabon on remontait le Phase d'abord sur de grands bâtiments et ensuite sur de plus petits, jusqu'à un lieu appellé *Sarapana*. Là, on prenait des voitures qui conduisaient en quatre ou cinq jours de marche les marchands et les marchandises jusqu'au fleuve Cyrus, qui se jette dans la mer Caspienne. On traversait ensuite cette mer dans toute son étendue de l'ouest à l'est, et on allait gagner l'embouchure de l'Oxus qu'on remontait jusque vers les sources de l'Indus. Les marchands revenaient ensuite par le même chemin, chargés des richesses des Indes. Cette route était encore la même que suivaient les Génois et les Vénitiens, lorsqu'ils faisaient seuls le commerce de toute l'Europe, après que le voyage des Indes par le port d'Alexandrie leur eut été interdit.

Un autre port non moins célèbre que celui du Phase était *Dioscurias*. Cette ville, située au nord-est du Pont-Euxin, dans la partie la plus reculée de cette mer, était le rendez-vous général et le magasin commun d'une multitude de nations qui y abordaient surtout des pays septentrionaux, tels que les Sarmates et les peuples du mont Caucase. Thimosthène, officier de marine sous le second Ptolémée et le même qui avait composé un ouvrage de géographie, assez estimé, dans lequel il faisait la description de toutes les places maritimes et de tous les ports connus de son temps, rapporte qu'on voyait alors à *Dioscurias* jusqu'à trois cents nations étrangères qui toutes parlaient différentes langues. Les choses n'avaient point encore changé à cet égard, lorsque cette ville passa sous la domination des Romains, puisque Pline nous assure que ces conquérants furent obligés d'y entretenir cent trente interprètes, pour pouvoir traiter avec les différentes nations qui s'y rendaient de toutes parts.

Les Egyptiens fréquentaient encore la côte septentrionale de l'Afrique. D'abord ils ne pouvaient manquer d'être en relation avec les habitants de la Cyrénaïque, puisque ce pays fit pendant longtemps partie des Etats des rois d'Egypte. Carthage, la célèbre Carthage, dont les

habitants ne respiraient que le commerce, était trop dans le voisinage de l'Egypte pour que les Egyptiens la négligeassent.

On a eu occasion de remarquer dans ce qui a été dit plus haut que les Egyptiens ne portaient point en Ethiopie et aux Indes, en un mot dans tous les lieux où ils allaient commercer, des marchandises de grand prix. C'étaient des vêtements fort communs, des draps grossiers, du plomb, du fer, du cuivre, des fruits, des pots et de petits ouvrages de verrerie de peu de valeur, qui plaisaient sans doute beaucoup à ces peuples barbares comme ils leur plaisent encore aujourd'hui. Ils échangeaient ces denrées contre de l'or, des parfums, de l'ébène, de l'ivoire, de la cannelle, des perles, des diamants et des esclaves; car les Alexandrins faisaient aussi la traite des nègres. La reine Cléopâtre en avait un grand nombre à son service. Les vaisseaux égyptiens apportaient encore des Indes une grande quantité d'épices et de drogues pour la peinture et la médecine.

On peut juger quel profit immense les Egyptiens tiraient d'un pareil commerce. Si ce même commerce rapportait le centuple aux Romains, suivant le témoignage de Pline, que n'avait-il pas dû produire aux Egyptiens, qui ajoutaient encore au gain que pouvait leur procurer une honnête industrie, la fraude et la mauvaise foi? C'est un reproche que Pline leur fait, pour ainsi dire, à chaque page. D'ailleurs, quand les Romains, après la conquête de l'Egypte, allèrent commercer dans les Indes, ils durent trouver les peuples de ces contrées un peu mieux instruits sur leurs intérêts que les Egyptiens ne les avaient trouvés d'abord; par conséquent ils ne purent faire avec eux aussi bien leurs affaires que les avaient faites les commerçants d'Egypte. Quoi qu'il en soit, le commerce répandit en Egypte de si grandes richesses, que la conquête de ce royaume fit hausser à Rome, du double, le prix des terres, des marchandises et de toutes les denrées.

Ce n'était pas seulement les marchandises des Indes qui faisaient la matière du grand trafic des Egyptiens; ils trouvaient encore soit dans les productions du pays, soit dans l'industrie de ses habitants, le fonds d'un commerce très-brillant.

Entre les différentes productions de l'Egypte, celle du blé doit sans doute tenir le premier rang. Outre que les débordements du Nil en rendaient la terre très-fertile, elle était encore cultivée avec beaucoup

de soin et avec une attention toute particulière. Diodore de Sicile nous apprend que les laboureurs égyptiens l'emportaient sur tous ceux des autres nations, par leur habileté dans l'agriculture ; il dit qu'ils s'appliquaient à bien connaître la nature des différents terrains, les temps précis des débordements du Nil, les saisons les plus propres aux semailles et aux moissons ; enfin qu'ils s'étudiaient à trouver de nouvelles méthodes pour améliorer leurs champs et pour rendre les récoltes plus abondantes. Aussi réussissaient-ils communément à faire produire à leurs terres le centuple. Le blé d'Egypte était de la meilleure qualité.

C'était en Egypte que les Grecs venaient s'approvisionner de blé dans les temps de famine, ou lorsque le pays qu'ils habitaient ne portait point de grains. Diodore de Sicile fait mention de secours de blé que les Egyptiens fournirent aux Athéniens dans une disette publique.

Dans la seconde guerre punique, les Romains se trouvant réduits à la plus affreuse disette parce que Annibal avait ravagé toute l'Italie et détruit les moissons, la république envoya des ambassadeurs au roi d'Egypte pour lui demander des blés. Tacite appelait l'Egypte le *Grenier de l'Italie* et le *Magasin de l'Annone.* C'était presque une fête dans l'Italie et surtout dans la Campanie, lorsqu'il arrivait d'Alexandrie quelque flotte chargée de blé. Alors tout le peuple accourait sur le rivage pour jouir de cet agréable spectacle. Sénèque fut lui-même témoin de la joie que causa à Pouzzol, où il se trouvait alors, la nouvelle de l'arrivée d'un pareil convoi. Tout le monde se porta sur le port pour goûter le plaisir de voir venir de loin les vaisseaux alexandrins, qu'on pouvait aisément distinguer de ceux des autres nations à une espèce de voile de perroquet, qu'ils laissaient flotter au haut de leur mât. Tous les autres vaisseaux étaient obligés de baisser cette voile, lorsqu'ils approchaient du promontoire de Caprée ; ceux d'Alexandrie avaient seuls l'honneur de la porter déployée jusque dans le port.

Les lentilles d'Egypte étaient célèbres du temps de Virgile ; en faisait des envois considérables dans les différents pays de l'Afrique. Caïus César, ayant fait construire un vaisseau d'une grandeur prodigieuse pour transporter d'Egypte l'obélisque qu'il fit placer dans le cirque du Vatican, on mit à fond de cale cent vingt mille mesures de lentilles, pour lui servir de lest. On profitait de cette occasion pour

transporter cette denrée à Rome, où le peuple en faisait une grande consommation. Tous les marchés de cette ville en étaient pleinement pourvus, aussi bien que des autres légumes que l'Egypte produisait en si grande abondance.

On a vu, dans le cours des deux chapitres précédents, les Egyptiens gouvernés par des princes dont plusieurs se sont montrés excessivement passionnés pour l'avancement du commerce et de la navigation, et toujours avides de nouvelles découvertes. On les a vus parcourir, d'un côté, la mer Méditerranée dans tous les sens, s'avancer jusqu'au détroit de Cadix, s'enfoncer dans les Palus-Méotides; de l'autre, visiter le golfe Arabique et le golfe Persique, descendre vers le midi, le long des côtes orientales de l'Afrique, juqu'à l'île de Madagascar; longer tout le rivage de l'océan Oriental; aborder aux embouchures de l'Indus; reconnaître les côtes de Malabar et de Coromandel; fréquenter l'île de Taprobane; remonter le Gange, et pousser leur navigation jusqu'à Palybothra, la capitale des Indes. Après cela refusera-t-on de les reconnaître pour les plus grands commerçants et les plus grands navigateurs qui aient jamais été? Les Egyptiens l'ont-ils cédé, pour leur industrie dans le commerce et la navigation, aux Phéniciens? Selon le témoignage de Josèphe, les Egyptiens sont mis à côté des Phéniciens quand il s'agit de commerce. « Nos pères, dit-il, n'ont jamais fait d'excursions sur leurs voisins, par l'envie de s'enrichir, quoiqu'ils fussent très-vaillants et en grand nombre. Il ne faut donc pas s'étonner qu'ils n'aient point été connus des Grecs, comme les Phéniciens et les Egyptiens répandus partout pour le commerce. »

Nous aurions pu joindre les Phéniciens au peuple de Dieu, dont il a été parlé au chapitre I[er]. La Judée et la Phénicie se touchent; celle-ci est tellement resserrée par l'autre vers la Méditerranée, qu'elles étaient confondues par les Grecs, et même par les anciens géographes; leur voisinage occasionna souvent des alliances entre les deux peuples. La Phénicie s'étendait entre la Judée et la mer : elle avait fort peu de largeur, et si peu de terrain, que Salomon fit présent à Hyram, roi de Tyr, son allié, de vingt bourgades pour le mettre plus à l'aise. Elle avait au nord la Galilée, au couchant la Méditerranée, au midi l'Egypte, et au levant une partie de l'Arabie Déserte.

Les Phéniciens, descendus de Chanaan, petit-fils de Noé, excellaient

tellement dans la science de la marine, qu'on leur en attribuait l'invention.

Ces peuples, étendus le long de la Méditerranée, depuis l'île d'Ærad jusqu'au mont Carmel, étaient placés avantageusement pour se répandre sur la mer; tout les invitait à la navigation. Familiarisés par leur situation avec cet élément, l'attrait du commerce sut leur en diminuer l'horreur; des ports commodes leur présentaient un abri sûr pour leurs vaisseaux, et le mont Liban leur offrait les bois nécessaires pour les construire. Ils profitèrent si bien de ces avantages, que s'ils ne sont pas les inventeurs de la navigation, ils sont du moins les premiers qui aient entrepris des voyages de long cours et armé en guerre. L'intérêt et l'ambition concoururent à les rendre les plus célèbres navigateurs de l'antiquité : resserrés dans un coin de l'Asie, ils voulurent s'étendre : l'espérance de trouver de meilleurs climats leur fit abandonner leur pays; et les tremblements de terre, si fréquents chez eux, les obligèrent de chercher un asile au sein d'un élément qu'ils trouvaient plus sûr qu'un terrain mobile, toujours prêt à les engloutir. L'étendue de leur commerce et leur habileté dans la navigation, leur assurèrent l'empire des mers, dont ils furent longtemps les maîtres et devinrent enfin les tyrans, en y exerçant la piraterie.

Avant le temps de Salomon, il ne paraît pas que les Phéniciens eussent été au delà de la Méditerranée; les vastes côtes de cette mer suffisaient à leur avidité, et l'Océan ni le Pont-Euxin ne leur étaient point encore ouverts. Les villes de la Phénicie que le commerce maritime rendit les plus opulentes et les plus célèbres, furent Sidon et Tyr. Sidon en fut longtemps la capitale; mais Tyr l'emporta dans la suite. Ces deux villes, enrichies par la navigation, étaient les plus florissantes de tout l'Orient. Ezéchiel, prédisant les malheurs futurs de la ville de Tyr, en fait une peinture dont n'approche aucune ville d'aujourd'hui. C'était le siége du commerce de tous les peuples de la terre; ses nombreuses flottes se répandaient dans tous les pays maritimes, et en revenaient chargées de richesses immenses. Toutes les nations, empressées à lui apporter de tous les climats du monde leurs différentes productions, remplissaient continuellement son port et ses rades de leurs vaisseaux. Elle tirait des Carthaginois du fer, de l'étain et du plomb; la Grèce lui fournissait des esclaves et des chevaux; les Ethio-

piens lui donnaient de l'ébène et de l'ivoire ; les Syriens, des pierres précieuses, de la pourpre, des toiles, du lin, de la soie ; la Judée lui envoyait du froment, du baume, du miel, de l'huile et des résines ; le territoire de Damas la pourvoyait de vins exquis et de laines ; l'Arabie lui faisait part de ses bestiaux ; Saba s'épuisait pour elle de parfums et d'or. Enfin l'Afrique, l'Asie et l'Europe, tributaires du luxe de Tyr, contribuaient sans cesse à l'augmenter. Le faste et la pompe de ses palais avaient passé jusque dans ses vaisseaux : les bois les plus précieux et les plus rares étaient employés à leur construction ; les bancs des rameurs étaient revêtus d'ivoire : les pavillons étaient d'étoffes brodées, et les voiles de pourpre. Ses habitants, enrichis par le commerce, vivaient avec tant de splendeur, que l'Ecriture sainte les appelle des *princes.* Au reste, faute de monuments, on sait fort peu de chose de leurs expéditions maritimes.

Chypre fut une des premières conquêtes que firent les Phéniciens : la proximité de cette île attira d'abord leurs regards. Leur Cinnar est le Cyniras, père d'Adonis. Le roi Belus la soumit encore à son autorité, comme le remarque Virgile. De Chypre les Phéniciens se répandirent dans la Cilicie; ils occupèrent Nisire, que les anciens ont cru avoir été séparée de Cos par un coup du trident de Neptune. Les Sporades, les Cyclades, l'île de Crête, aujourd'hui Candie, la Sicile et la Sardaigne étaient encore autant de colonies phéniciennes ; et Cadmus, de la même nation, en conduisit une peuplade dans l'île de Rhodes, qui fut depuis si fameuse par ses expéditions maritimes.

Leur Hercule alla jusqu'au détroit de Gadès, et n'ayant osé pousser plus loin, on prétend qu'il y érigea deux colonnes avec cette inscription : *Nec plus ultra;* mais des navigateurs plus hardis que ce célèbre aventurier, franchirent ces bornes, et bâtirent au delà plusieurs villes. Tartessus, une des plus anciennes colonies qu'ils y établirent, fut appelée *Gadir,* d'un nom phénicien. Ils se répandirent encore sur l'Océan par la mer Rouge ; ils entrèrent dans les golfes Arabique et Persique, et pénétrèrent jusqu'aux Indes, où ils occupèrent la Tapobrane.

CHAPITRE V.

De l'an 584 à l'an 479 avant J.-C.

Premières monarchies. — Marine des Assyriens. — Combat naval de Sémiramis contre les Indiens. — Défaite de la flotte des Tyriens. — Siége et chute de Tyr. — Vol des richesses de Crésus. — Défaite des Phocéens. — Oracle de Delphes. — Flotte de Cambyse. — Perfidie de Démocède. — Siége et destruction de Babylone. — Expédition de Darius contre les Scythes. — Trahison de Mégabate. — Déroute de la flotte des Ioniens. — Destruction des trois cents vaisseaux de Mardonius. — Défaite des Perses à Marathon. — Xercès fait souffleter la mer. — Bataille de Salamine. — Mort de Xercès.

—

La première monarchie du monde, qui est celle des Assyriens, est fameuse par ses guerres et ses révolutions, mais la navigation n'est pas l'endroit brillant de son histoire. Le règne de Nemrod, son fondateur, et celui de Ninus, nous offrent de vastes desseins et de nombreuses conquêtes, mais peu ou point d'exploits maritimes. Ninive, dont on prétend que Nemrod avait jeté les fondements, bâtie par Ninus sur le Tigre, est peut-être la seule ville de commerce dont la situation fasse présumer que les Assyriens, sous son règne, aient eu quelque idée de la navigation.

Sémiramis, dont l'ambition égala celle d'Alexandre, remplie de plus grandes vues que ses prédécesseurs, après avoir agrandi ses Etats, s'ouvrit par la navigation le chemin à d'autres conquêtes.

Quelques auteurs lui attribuent l'invention des galères, et rapportent qu'elle en fit construire trois mille, armées d'éperons de cuivre. Elle eut le courage de s'embarquer sur ces vaisseaux, et de faire voile sur les côtes des Indes et de l'Ethiopie, pour connaître les mœurs et les forces de ceux qui habitaient ces contrées. Elle entreprit de soumettre les Indes : elle leva dans ce but une puissante armée, et fit venir de Phénicie et de Chypre des bois propres à construire une flotte pour tra-

verser l'Indus. Arrivée sur les bords de ce fleuve, elle trouva Staurobate, roi des Indiens, qui l'attendait avec des forces égales aux siennes; il avait jeté sur l'Indus quatre mille barques faites de cannes, selon l'usage du pays. Le combat naval fut terrible, mais les Indiens eurent le dessous : ils perdirent près de deux mille de leurs petits navires, et prirent la fuite.

Sémiramis jeta un pont de bateaux sur le fleuve, y fit passer toute son armée, et poursuivit les Indiens fugitifs. Ceux-ci s'étant ralliés et remis en bataille, le combat recommença avec plus de chaleur. Sémiramis, qui n'avait point d'éléphants, pour joindre la ruse à la force, fit emplir de foin des peaux de bœufs, dans lesquelles on avait renfermé des hommes; ces peaux, ajustées sur le dos des chameaux, formaient un volume approchant de celui des éléphants indiens. Le stratagème réussit d'abord; les chevaux des ennemis, effrayés, mirent tout en désordre. Staurobate, voyant ses troupes ébranlées, opposa de véritables éléphants aux éléphants simulés : ces animaux aguerris portèrent partout le carnage et la confusion. Les Assyriens prirent l'épouvante : le roi indien chercha Sémiramis, il la joignit, la blessa même, et fut sur le point de s'en saisir; mais elle lui échappa, regagna le pont établi sur l'Indus, le fit rompre après l'avoir passé, et avec les débris de son armée, se retira dans ses Etats.

Les règnes de Ninias, fils de Sémiramis, et des trente rois qui lui succédèrent jusqu'à Sardanapale, ne servirent qu'à préparer la chute de ce florissant empire, et ne présentent que des monuments de la mollesse la plus outrée. Trois monarchies puissantes se formèrent des débris de celle des Assyriens : celle des Mèdes, celle des Babyloniens et celle des Perses; mais ces belliqueuses nations négligèrent tellement la navigation, que Salmanasar ayant armé soixante vaisseaux sur lesquels il y avait huit cents rameurs, pour soumettre les Tyriens, ces derniers, avec douze navires seulement, attaquèrent cette flotte, la défirent entièrement, et firent cinq cents prisonniers.

Nabuchodonosor, roi de Babylone, est le premier dont les exploits maritimes méritent une place dans cette histoire; nous voulons parler de la prise de Tyr. Cette ville, selon quelques auteurs, fut bâtie par des Sidoniens fugitifs, qui, après que les Ascalonites se furent emparés de Sidon, s'étaient embarqués pour aller fonder une colonie dans

l'endroit le plus commode qui s'offrirait. Ils trouvèrent un rocher d'une grande étendue et qu'environnait la mer : ils prirent la résolution d'y fixer leur demeure ; et comme ce rocher était sec et aride, ils y portèrent de la terre pour y faire des jardins et pour y bâtir. C'est de là que, dans le prophète Isaïe, Tyr est appelée *Fille de Sidon*, et elle a pris son nom du rocher sur lequel elle était bâtie, parce que Tyr, dans la langue hébraïque, signifie pierre ou rocher. D'autres attribuent la fondation de Tyr à Tyras, septième fils de Japhet.

Cette ville, selon le P. Calmet, était partagée en deux parties qu'on appelait l'ancienne et la nouvelle Tyr : l'ancienne était sur la côte et dans le continent, la nouvelle était bâtie sur un rocher dans une île, et toutes deux se joignaient par une chaussée qu'Hiram avait fait élever du temps de Salomon. Tyr était au plus haut degré de splendeur lorsque Nabuchodonosor en fit le siége. Enrichi des dépouilles des Juifs, il voulut grossir ses trésors de ceux des Tyriens. Il tint leur ville assiégée pendant treize ans, et la prit enfin. L'ancienne Tyr ne fit pas une longue résistance; mais la nouvelle lui donna tant de peine, que, selon l'expression d'Ezéchiel, les assiégeants, par la durée de cette expédition, « perdirent leurs cheveux et restèrent les épaules courbées. » Nabuchodonosor fut obligé de rétablir la chaussée de communication, que les Syriens avaient rompue, et d'avoir une flotte, sans laquelle il n'eût pas été possible de prendre une place environnée des eaux de la mer. Nous verrons dans la suite qu'Alexandre ne put s'en emparer autrement. Ezéchiel prédit qu'après la prise de Tyr, les troupes du vainqueur remonteront le Nil sur des vaisseaux, ce qui est confirmé par quelques auteurs.

La chute de Tyr, alors reine de la mer, ne pouvait être que l'ouvrage d'un puissant monarque qui faisait tout plier sous ses armes. Cette ville superbe s'était réjouie des malheurs de Jérusalem, et croyait s'enrichir de ses pertes. Dieu, pour punir sa joie criminelle, arma contre elle Nabuchodonosor; il le choisit pour être le vengeur de son peuple, et daigna l'associer à sa colère.

La ruine entière de la monarchie des Assyriens et de l'empire de Babylone, qui suivit d'assez près celle de Tyr, et l'établissement de l'empire des Perses sur les debris de ces vastes Etats, offrent de grands événements historiques, mais où la navigation n'a presque aucune part.

Cyrus, l'instrument de toutes ces révolutions, n'employa que des armées de terre. Xénophon, qui a écrit la vie de ce conquérant, dit qu'il se mit sur mer pour se rendre maître de Chypre et de l'Egypte ; mais il n'entre point dans le détail de ces expéditions.

Le défaut de forces maritimes mit des bornes à la gloire de Cyrus, et souvent les insulaires bravèrent sa puissance. Ce prince, après avoir défait et pris Crésus, roi de Lydie, et s'être emparé de Sardes sa capitale, en donna le gouvernement à Tabale, Perse d'origine, et confia ses trésors à Pactias, Lydien, dont il croyait la fidélité à l'épreuve d'une si délicate tentation. Il eut bientôt lieu de se repentir de sa confiance. Pactias s'embarqua sur des vaisseaux avec toutes les richesses de Crésus : il intéressa dans sa révolte tous les pays maritimes des environs de la Lydie, et alla mettre le siége devant Sardes. Mais ayant appris que Cyrus marchait contre lui avec son armée, il décampa, et s'enfuit à Cumes. Les habitants de cette ville, sommés par Cyrus de lui remettre Pactias, ne savaient quel parti prendre; menacés par un oracle s'ils le livraient, et par la colère de Cyrus s'ils ne le livraient pas, pour s'affranchir de cet embarras, ils l'envoyèrent à Mitylène, dans l'île de Lesbos. Mazarès, général de l'armée de Cyrus, fit demander Pactias aux Mityléniens, et ceux-ci mirent sa personne à prix. Les habitants de Cumes en étant informés, firent partir un vaisseau pour Mitylène, enlevèrent Pactias, et l'envoyèrent dans l'île de Chio ; mais les habitants, gagnés par les promesse de Cyrus, lui abandonnèrent Pactias. Si ce prince avait eu des vaisseaux, il n'aurait pas été arrêté par de si petites difficultés.

Harpagus, autre général de Cyrus, étant entré dans l'Ionie avec ses troupes, assiégea Phocée, la principale ville des Ioniens. Les Phocéens se voyant près de tomber au pouvoir des Perses, demandèrent un jour pour délibérer, et l'obtinrent. Ils l'employèrent à embarquer leurs femmes, leurs enfants, leurs effets, et jusqu'aux statues de leurs temples, et se retirèrent dans l'île de Chio; mais ne pouvant s'accommoder avec les insulaires, ils résolurent de se retirer à Cyrne, où depuis vingt ans ils avaient bâti une ville nommée Alalie. Avant de partir, ils firent une descente à Phocée, surprirent la garnison des Perses et l'égorgèrent. Ensuite, s'étant rembarqués, ils jetèrent une masse de fer dans la mer, et jurèrent solennellement de ne retourner dans leur patrie que

lorsque cette masse de fer reparaîtrait et flotterait sur l'eau. Quelques-uns tinrent leur résolution; mais d'autres, entraînés par l'amour de la patrie, violèrent ce ridicule serment avec autant de facilité qu'ils l'avaient fait.

Les premiers arrivèrent à Cyrne et s'y établirent; mais comme ils commençaient à s'y fortifier, ils excitèrent bientôt la jalousie des peuples voisins. Les Tyrrhéniens et les Carthaginois s'étant réunis, les attaquèrent avec soixante vaisseaux : les Phocéens allèrent au-devant d'eux avec un pareil nombre de navires, et leur livrèrent le combat sur la mer de Sardaigne : l'issue en fut malheureuse pour les Phocéens. Ils furent vainqueurs à la vérité ; mais la victoire leur coûta cher, car on leur coula à fond quarante vaisseaux, et les vingt autres eurent leurs éperons brisés. Les Phocéens ne croyant pas pouvoir se soutenir contre des voisins jaloux et puissants, firent radoûber leurs vaisseaux, sur lesquels ils embarquèrent leurs familles errantes, avec leurs meilleurs effets, et se retirèrent à Rhége, où ils s'établirent.

Les Téiens, autres peuples de l'Ionie, se dérobèrent par le même moyen à la fureur d'Harpagus, et s'enfuirent en Thrace, où ils bâtirent la ville d'Abdère : ceux de ces peuples qui tombèrent au pouvoir des Perses, n'auraient point perdu leur liberté, s'ils avaient suivi les avis de Biantès, qui leur conseillait de s'embarquer, d'aller chercher un asile dans la Sardaigne, et de s'y établir. Les Cnidiens étaient si convaincus que toutes les forces de Cyrus, faute de vaisseaux, étaient impuissantes contre les insulaires, qu'aux approches d'Harpagus, ils voulurent couper l'isthme qui faisait de leur pays une péninsule; mais ayant consulté sur ce projet l'oracle de Delphes, il les détourna de ce dessein par cette réponse :

Ne faites point un effort inutile,
Ne coupez point cet isthme redouté ;
Le puissant Jupiter en eût bien fait une île,
S'il en eût eu la volonté.

C'est ainsi que Cyrus éprouva que quiconque n'a pas l'empire de la mer, ne saurait prétendre à celui de la terre.

Cambyse, son fils et son successeur, reconnut la nécessité d'avoir des vaisseaux, soit pour conserver les conquêtes de son père, soit pour en

faire de nouvelles. Il fit une alliance avec les Phéniciens et les habitants de l'île de Chypre. Ces insulaires lui fournirent une armée navale qui l'aida, selon toute apparence, à se rendre maître de Peluse, à l'embouchure du Nil; car il porta d'abord ses armes en Egypte. La prise de cette place fut suivie de la défaite des Egyptiens, qui s'enfuirent à Memphis. Le roi de Perse leur envoya, sur un vaisseau de Mitylène, un héraut pour les sommer de se rendre; mais ils tuèrent le héraut avec toute sa suite, et mirent en pièces le vaisseau, dont ils emportèrent les débris d'un air triomphant. Cambyse ne laissa pas cet attentat impuni : il s'empara de Memphis, et fit tomber tout le poids de sa vengeance sur ceux qui l'avaient outragé dans la personne de son héraut. Après cette expédition, il fit aisément la conquête de l'Egypte.

Il voulut ensuite, avec la même flotte, faire la guerre aux Carthaginois; mais les Phéniciens, alliés communs des deux puissances, refusèrent de combattre contre une de leurs colonies qu'ils s'étaient obligés par serment de protéger et de défendre. Ce refus, que le roi de Perse ne put désapprouver, sauva Carthage; car le reste de l'armée navale ne se trouva point en état d'en faire le siége. Cambyse demanda encore des vaisseaux à Polycrate, tyran * de Samos, qui lui en envoya quarante, chargés de Samiens, ennemis de son usurpation, et dont il voulait se défaire; mais cette flotte lui fut inutile, parce que les Samiens qui la montaient, ayant pénétré les vues de Polycrate, ne la conduisirent point jusqu'au lieu de sa destination. Ce tyran entretenait cent vaisseaux armés, qui, en assurant sa puissance au dehors, le rendaient redoutable à ses propres sujets.

Cambyse, dont les forces nationales ne consistaient qu'en troupes de terre, avait à son service des flottes auxiliaires, et c'est ce qui lui attira un jour un éloge bien flatteur. Dans une assemblée publique, il voulut savoir ce qu'on pensait de lui et de Cyrus son père. On lui répondit qu'il était supérieur à Cyrus, en ce qu'il avait réuni à tous ses Etats la conquête de l'Egypte et l'empire de la mer; sur quoi Crésus, qui était présent, enchérit par une flatterie délicate : « Cyrus, dit-il, a sur vous l'avantage d'avoir laissé un fils tel que vous. »

Après la mort de Cambyse, l'empire des Perses sentit à son tour quelques secousses qui l'ébranlèrent; mais il fut raffermi par Darius, fils

* Comme on le sait, ce mot, chez les anciens, était synonyme de celui de roi.

d'Hystape, que son écuyer eut l'adresse de mettre à la tête de cette monarchie. Voici comment : Le trône de Perse devait être donné à celui des prétendants dont le cheval hennirait le premier dans un lieu désigné d'avance. L'écuyer de Darius ayant, la veille, attaché une cavale dans cet endroit, y mena le lendemain le cheval de son maître. Ce cheval hennit le premier, et Darius fut roi. Les commencements de son règne furent tranquilles, et il ne parut occupé que du soin de ses finances ; mais alors un prince qui n'avait que les vertus de son état, et qui ne savait que gouverner sagement ses peuples, s'attirait peu de considération ; il fallait être conquérant pour éblouir une nation guerrière ; aussi le goût des conquêtes vint bientôt à Darius, et voici à quelle occasion : Etant à la chasse, il fut blessé au pied et guéri par Démocède, Crotoniate, qui était retenu prisonnier à Suze. La guérison du roi de Perse et celle d'Atosse, femme de Darius, qui avait mal au sein, firent la fortune du médecin de Crotone. Mais l'amour de la patrie, plus puissant dans son cœur que le désir des richesses, lui fit chercher tous les moyens de se ménager un retour glorieux dans son pays; il pria pour cet effet Atosse d'engager Darius à déclarer la guerre aux Grecs, et à le mettre sur les vaisseaux qu'il armerait pour cette expédition.

Atosse, qui ne manquait pas d'ambition, et voulant à tout prix arracher Darius à l'espèce d'assoupissement dans lequel il paraissait vivre, saisit un de ces moments où la tendresse d'un époux lui fait recevoir toutes les impressions qu'une femme veut lui donner, et lui représenta qu'à son âge il n'était pas glorieux de rester oisif ; que l'inaction flétrissait son règne ; que commandant à des peuples belliqueux, il était temps de leur faire connaître qu'il n'avait pas dégénéré de la bravoure de ses prédécesseurs, et qu'enfin la guerre était le métier des rois. Elle lui représenta la Grèce comme une conquête digne de lui. Darius, enflammé par ce discours, envoya le médecin Démocède parcourir toutes les côtes de la Grèce. Il lui fut permis de partager sa fortune avec sa famille, et d'envoyer à ses parents un vaisseau chargé de riches présents.

Démocède et les Perses qui l'accompagnaient, s'embarquèrent à Sidon : ils y armèrent deux trirèmes, et partirent pour exécuter leur mission. Après avoir parcouru les endroits les plus célèbres de la Grèce, ils abordèrent à Tarente, en Italie. Aristophilide, roi des Tarentins,

natif de Crotone, d'intelligence avec son compatriote, retint les Perses à titre d'espions, et s'empara de leurs vaisseaux. Démocède à qui seul il laissa la liberté, se retira à Crotone dans sa maison, et Aristophilide qui n'avait plus de prétexte pour retenir les Perses, les renvoya avec un seul vaisseau. Ceux-ci, brûlant du désir de se venger, allèrent à Crotone, dans le dessein d'enlever Démocède. Les Crotoniates s'y opposèrent et maltraitèrent les Perses, qui, privés du seul vaisseau qui leur restât, s'en retournèrent, et rendirent compte à Darius de la perfidie de Démocède. Voilà la source des grandes guerres allumées depuis dans la Grèce, et l'étincelle qui causa le funeste incendie qui la désola pendant plusieurs siècles. C'est ainsi que les plus grands événements ont souvent une cause peu importante.

Quelque temps après cet incident, Darius mit en mer une flotte qu'il dévoua à la reconnaissance. Lorsqu'il était encore sans pouvoir, Syloson, frère de Policrate, lui fit présent d'un manteau magnifique. Syloson, le voyant placé sur le trône, se présenta devant lui. Darius, pour récompenser la générosité de son ancien ami, voulut lui faire part de ses richesses. Syloson, au lieu d'accepter ses offres, lui demanda du secours pour se rendre maître de l'île de Samos, sur laquelle il prétendait avoir des droits. Le roi de Perse mit en mer une armée navale sous le commandement d'Otane, qui bientôt enleva cette île aux usurpateurs, et la mit sous l'autorité de Syloson.

L'heureux succès de cette expédition fit concevoir à Darius de plus grands projets : il songea à punir la révolte de Babylone, qui avait secoué le joug; et après vingt mois de siége, il humilia l'orgueil de cette ville rebelle, qu'il détruisit.

Darius conçut ensuite le dessein de venger aussi le cruel dépit qu'avait excité dans son âme le refus qu'on lui avait fait de la fille du roi des Scythes, qu'il avait demandée en mariage; il porta pour cet effet la guerre en Scythie, et arma contre cette puissance par terre et par mer. Son armée de terre était de sept cent mille hommes, sans compter la cavalerie, et ses forces navales se composaient de six cents voiles. Ces navires avaient été fournis par les Ioniens, les Æoliens, et ceux qui habitaient les côtes de l'Hellespont. Darius partit de Suzes, capitale de son empire, et alla se mettre à la tête de ses troupes. Pour leur faire passer le Bosphore, il fit jeter sur ce canal un pont qui s'étendait depuis Chalcédoine jus-

qu'à Byzance. Nous en donnerons la description en parlant de celui de Xercès, fait sur le même modèle.

Pendant qu'on y travaillait, il monta sur un de ses vaisseaux, et se fit conduire aux îles Cyanées, écueils situés à l'entrée du Pont-Euxin, pour considérer à loisir cette mer, à qui un historien donne onze mille cent stades de longueur et trois mille deux cents de largeur. Sa curiosité satisfaite, Darius retourna au Bosphore pour voir défiler ses troupes. Le pont étant achevé, Mandroclès, Samien qui en avait été l'architecte, peignit ce monument sur un tableau qu'il consacra dans le temple de Junon avec une inscription en vers ; et Darius, pour perpétuer le souvenir de ce fameux passage, fit élever des deux côtés du Bosphore deux colonnes de pierre blanche, sur lesquelles on grava les noms de toutes les nations qui composaient son armée.

Après avoir passé le pont avec toutes ses troupes, il prit sa route par la Thrace. Sa flotte, qui avait mouillé près des îles Cyanées, fit voile vers les bouches du Danube. Le pont, qui était fait de vaisseaux unis et liés ensemble, suivait la flotte. Darius le fit jeter sur le Danube pour passer ce fleuve, et voulut ensuite le faire rompre. Le général des Mityléniens lui représenta qu'il était d'une importance infinie de le conserver ; que les armes étaient journalières, et que s'il venait malheureusement à recevoir quelque échec, en détruisant ce pont, il s'ôtait les moyens d'opérer une retraite avantageuse. Darius goûta cet avis, conserva le pont, et le commit à la garde des Ioniens, qu'il laissait sur les bords du Danube. Il leur permit même de se rembarquer, et de retourner dans leur pays, si dans soixante jours il n'était pas de retour de son expédition contre les Scythes.

Le terme était sans doute un peu court, et Darius connaissait mal les peuples qu'il allait combattre. Aussi trouva-t-il plus de résistance qu'il n'en avait attendu, et fut-il obligé de se retirer avec grande perte. Comme il allait gagner le Danube, les Scythes, qui avaient une excellente cavalerie, le prévinrent et arrivèrent avant lui à l'embouchure du fleuve ; ils y trouvèrent la flotte des Perses et les Grecs qui gardaient le pont. Ils mirent tout en usage pour les engager à quitter le parti de Darius et à rompre le pont, ce qu'ils pouvaient faire sans infidélité, puisque les soixante jours marqués par Darius étaient écoulés. Les Grecs tinrent conseil, et prirent un parti qui semblait favoriser les

Scythes sans les compromettre auprès de Darius; on retira la partie du pont qui touchait au rivage des Scythes. Ceux-ci, persuadés que le pont était entièrement détruit, allèrent au-devant des Perses, qui arrivèrent sur les bords du Danube peu de temps après que les Scythes en furent partis. Darius, ne voyant plus le pont, se crut trahi : les Grecs le rétabliren bientôt, ayant aperçu le roi, et les troupes s'embarquèrent. Ainsi une partie des Perses qui avait échappé à l'épée des Scythes se sauva par la Thrace, et l'autre sur les vaisseaux.

Si l'expédition de Darius contre les Scythes fut malheureuse, celle qu'il fit aux Indes eut un meilleur succès. Ce prince, qui avait augmenté ses conquêtes d'une grande partie de l'Asie, dont il avait fait la découverte, voulut trouver l'embouchure du fleuve Indus. Il envoya pour cet effet aux Indes un célèbre géographe nommé Scilax, dont il nous reste un petit ouvrage. Ce Scilax, fort versé dans la navigation, fit construire une flotte sur les bords du fleuve dont il voulait reconnaître le cours : quand il l'eut équipée, il s'embarqua et prit sa route vers la mer : il fit voile à l'Occident, parcourut toutes les côtes, après trente mois de navigation, entra dans la mer Rouge, et termina son voyage au port où les Phéniciens, envoyés par Nécao, commencèrent celui qu'ils firent autour de l'Afrique. Scilax ayant à son retour rendu compte à Darius de ses découvertes, ce prince, qui ne voulait connaître les Indes que pour les conquérir, arma puissamment sur terre et sur mer, et réunit une partie de ces contrées à son empire.

Ne perdant point de vue la conquête de la Grèce, il était toujours occupé du désir d'y porter ses armes : le hasard lui en facilita les moyens. Artaphernès, son frère, qui était gouverneur de toutes les places maritimes de l'Asie, avait plusieurs vaisseaux à sa disposition. Quelques habitants de l'île de Naxos, l'une des Cyclades, en ayant été chassés, allèrent trouver Aristagoras, gouverneur de Milet, et le prièrent de les faire rentrer par la force des armes dans leur pays. Aristagoras n'eut garde de laisser échapper une occasion si favorable aux desseins qu'avait son maître sur la Grèce. Il pensa donc sérieusement à s'emparer de Naxos, sous prétexte d'y rapatrier les bannis.

Plein de ce projet, il alla trouver Artaphernès, et lui demanda cent vaisseaux pour cette expédition. Artaphernès reçut cette proposition avec joie, et promit jusqu'à deux cents vaisseaux si Darius entrait dans

leurs vues. Ce prince, ébloui par l'éclat des conquêtes qu'on lui laissait entrevoir, consentit à une entreprise qui flattait si vivement son ambition. On assembla effectivement une flotte de deux cents vaisseaux, dont le commandement fut donné à Mégabate. Celui-ci, pour couvrir son dessein sur Naxos, fit voile vers l'Hellespont, et mouilla à l'île de Chio. Ce fut là qu'en attendant un vent favorable qui pût le porter à Naxos, il passa en revue la flotte : il aperçut un vaisseau myndien abandonné de son équipage; et, pour empêcher à l'avenir une telle négligence, il en fit punir le capitaine. Aristagoras, qui était ami de cet officier, prit son parti. Mégabate, piqué de la chaleur avec laquelle Aristagoras épousait les intérêts du coupable, se brouilla avec le gouverneur de Milet, et, sacrifiant tout à son ressentiment, il envoya secrètement un vaisseau à Naxos pour avertir les habitants de l'irruption qui les menaçait. Les Naxiens, prévenus, se tinrent sur leurs gardes, et l'entreprise échoua. Mégabate ne manqua point de charger Aristagoras de la honte du mauvais succès dont il était lui-même l'auteur.

Aristagoras, se voyant perdu dans l'esprit du roi, crut devoir prévenir sa disgrâce en se révoltant contre lui. Comme il était Ionien et gouverneur d'une ville d'Ionie, il tâcha d'inspirer à tous ses compatriotes le désir de l'indépendance dont il était animé; et, pour les déterminer à secouer le joug des Perses, il remit d'abord entre leurs mains l'autorité qu'il avait usurpée. Les Ioniens, flattés de l'espoir d'une liberté prochaine, goûtèrent ces propositions et se liguèrent contre Darius. Aristagoras ne s'en tint pas là, il engagea tous les tyrans ses voisins à suivre cet exemple, et fit entrer toute la Grèce dans sa querelle. Les Athéniens leur envoyèrent vingt vaisseaux de guerre sous la conduite de Mélanthius. Cette flotte ayant été grossie par cinq trirèmes des Etruriens, toutes les troupes alliées débarquèrent à l'embouchure du Caïstre, et, prenant leur route le long de ce fleuve, allèrent faire le siége de Sardes. Ils n'eurent pas de peine à brûler cette ville, qui n'était bâtie que de roseaux; mais l'armée des Lydiens et des Perses, qui s'étaient rassemblés en grand nombre, les obligèrent de regagner leurs vaisseaux et de se rembarquer. Ce fut là le prélude de ces longues guerres qui rendirent les Grecs et les Perses ennemis irréconciliables.

L'exemple des Ioniens fut bientôt suivi par les peuples voisins, et entre autres par ceux de Chypre, dont les seuls habitants d'Amathonte restèrent soumis. Onésile, frère du roi de Salamine, voulant obliger cette ville à embrasser le parti de l'île qui s'était soulevée, l'assiégea; mais ayant appris qu'une flotte de Phéniciens au service des Perses, sous le commandement d'Artybius, s'approchait de Chypre, il demanda du secours aux Ioniens. Ces alliés lui envoyèrent une flotte considérable qui défit celle d'Artybius; mais s'étant retirés un peu trop tôt sur leur avantage, les habitants de Chypre furent battus et soumis par les Perses.

Cependant la révolte était générale dans la Lydie, la Lycie et la Grèce : les places conquises par Darius reprenaient tour à tour leur liberté, à mesure que les occasions s'en présentaient. Histiée, devenu ennemi déclaré du roi des Perses, après avoir été longtemps son ennemi secret, voulut se jeter dans Milet, sa patrie; mais les Milésiens lui refusèrent leurs portes. Les habitants de l'île de Chio, où il alla solliciter un armement naval, en usèrent de même : il fut plus heureux à Mitylène; on y arma pour lui huit vaisseaux qu'il conduisit à Byzance; il y marqua le rendez-vous de tous ceux qui voudraient se joindre à lui pour travailler à la liberté de la Grèce; et pour grossir encore sa flotte, il arrêta tous les navires qui sortaient du Pont-Euxin, en les obligeant de servir dans son armée.

Pendant qu'Histiée faisait tous ces préparatifs à Byzance, les Perses levèrent deux grosses armées, l'une de mer, l'autre de terre, pour s'emparer de Milet et de toute l'Ionie. Les Ioniens demandèrent du secours à tous les peuples de la Grèce, et on leur envoya des vaisseaux de toutes parts. Ils en formèrent une armée navale. Comme il s'agissait de défendre Milet, dont les Perses voulaient s'emparer, la flotte confédérée s'assembla à Lade, petite île assez voisine de cette place. A l'orient étaient placés de front les Milésiens, les Prieniens et les Myusiens, dont les vaisseaux combinés faisaient cent trois voiles. Les Téiens, ceux de Chio, les Erythréens, les Phocéens et les Lesbiens, formaient une autre ligne composée de cent trente-huit navires, et soixante vaisseaux samiens étaient rangés à l'occident.

Forte de six cents bâtiments, que les Phéniciens, les Cypriens, les Egyptiens et d'autres peuples lui avaient fournis, l'armée navale des

Perses, malgré la supériorité du nombre, ne cherchait qu'à temporiser, dans la crainte d'un échec qui aurait décidé de l'empire de la mer entre les deux partis. Peut-être aurait-on vu que cette crainte était fondée, si les Ioniens avaient suivi les avis de Denis, chef des Phocéens. Celui-ci, qui était un habile marin, leur fit sentir la nécessité d'exercer les soldats et les matelots avant de risquer un combat, parce que l'occasion était trop importante pour négliger rien de ce qui pourrait leur assurer l'avantage. Les Ioniens goûtèrent cette proposition ; pendant sept jours que Denis les exerça, il leur apprit à manier la rame et à faire toutes les évolutions et les manœuvres nécessaires, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Mais les Ioniens, rebutés par tant d'efforts, se dégoûtèrent tout à coup, et aimèrent mieux s'en remettre au hasard d'un combat incertain que de soutenir des travaux aussi rudes.

Au lieu de se tenir en garde contre l'ennemi, et d'être toujours prêts à repousser l'agression, ils voulurent, par un peu de repos, se dédommager des fatigues qu'ils avaient essuyées dans ces exercices : ils sortirent de leurs vaisseaux pour s'aller rafraîchir dans une île voisine. Les Phéniciens, qui les observaient, parurent tout à coup et les forcèrent au combat ; les Ioniens, rangés en croissant, s'aperçurent bientôt qu'ils avaient affaire à des gens plus expérimentés qu'eux dans la marine. Voyant qu'ils soutenaient mal le premier choc des ennemis, ou, comme on le prétend, gagnés par les Perses, les Samiens préférèrent une prudente retraite à la gloire de périr dans une bataille où leur perte paraissait assurée ; ils firent voile du côté de Samos, à la réserve de dix vaisseaux dont les commandants voulurent bien s'immoler pour leurs alliés. Si leur valeur ne fut pas heureuse, elle fut du moins récompensée par les monuments qu'on éleva en leur honneur.

La fuite des Samiens entraîna celle des Lesbiens et la déroute de toute la flotte. Ceux de Chio tinrent seuls, ils se jetèrent au milieu des ennemis avec une furie qui les étonna, et prirent beaucoup de vaisseaux ; mais obligés de céder au nombre, ils firent une retraite glorieuse et cinglèrent vers Michale. Ceux dont les vaisseaux avaient été maltraités pendant l'action les firent échouer, de peur qu'ils ne tombassent au pouvoir des ennemis, et se sauvèrent par terre ; mais, par un accident bizarre, que de si braves gens ne méritaient pas, comme ils approchaient d'Ephèse au milieu de la nuit, alors que les femmes célébraient

la fête de Cérès, on les prit pour des voleurs et on les massacra sans pitié.

Denis le Phocéen, après la déroute de l'armée navale des Ioniens, arrivée par leur faute, prévoyant que leur pays et le sien allaient être la proie du vainqueur, alla en Phénicie avec trois vaisseaux ennemis qu'il avait pris. Il s'empara de plusieurs navires marchands qu'il rencontra, et après cette expédition il cingla vers la Sicile, où il fit le métier de pirate. Il avait soin de ménager les Grecs, mais il croisait continuellement sur les Tyrrhéniens et les Carthaginois.

Les Perses, après cette grande victoire, surent profiter de leurs avantages. Leur armée navale alla soumettre l'Idonie, Chio, Lesbos et Ténedos : elle fit voile ensuite vers l'Hellespont, dont elle assujettit tous les peuples. A son approche, les Chalcédoniens et les Byzantins effrayés se refugièrent dans les terres.

Ivre de ses succès, Darius voulut humilier les Athéniens, et tourner contre eux ses armes victorieuses; il donna le commandement de sa flotte à Mardonius, son gendre. Grand seigneur sans expérience, Mardonius, après avoir erré sur plusieurs mers, soumis des peuples qui n'avaient pas la force de résister, et rétabli dans quelques endroits l'état populaire sur la ruine des tyrans, renforça considérablement la flotte, et fit voile du côté d'Athènes; mais voulant ranger les côtes de la Macédoine, il est surpris, près du mont Athos, par un vent du nord, qui élève une furieuse tempête. Mardonius fait fausse route, manœuvre mal et perd trois cents vaisseaux qui se brisent sur la côte. Il perd aussi vingt mille hommes : les uns se noient, les autres meurent de froid, et plusieurs sont dévorés par les bêtes sauvages.

Ce désastre ne fait qu'enflammer davantage la colère de Darius et le désir qu'il a de se venger des Athéniens : il couvre la mer d'une puissante flotte, composée de six cents vaisseaux; il en confie le commandement à Datis et à Artapherne, généraux plus habiles que Mardonius. Cette flotte, chargée de deux cent mille hommes d'infanterie et de dix mille de cavalerie, fait voile vers Samos : elle va aborder à l'île de Naxos, dont les habitants épouvantés s'enfuient sur les montagnes. Les Perses, par représailles de l'affaire de Sardes, brûlent les maisons et les temples de Naxos. Ils ravagent aussi toutes les îles voisines, et forcent à s'incorporer dans leurs troupes les prisonniers qui tombent entre leurs

mains. Après cette expédition, ils vont faire une descente sur les côtes d'Erétrie, ville de l'Eubée, et la saccagent.

Cependant, comme l'objet principal de cet armement était Athènes, les Perses font voile vers l'Attique; ils y débarquent à la faveur de plusieurs ponts qu'ils construisent avec des vaisseaux, et s'étendent dans la plaine de Marathon, où ils forment leur armée.

Les Athéniens agitèrent la question de savoir s'ils attendraient les Perses dans leur ville, ou si l'on irait à leur rencontre. Ils n'avaient que dix mille hommes, et mille Platéens, à opposer aux forces nombreuses des barbares. Miltiade fut d'avis d'aller attaquer les ennemis, et de les étonner par une intrépidité qui seule pouvait suppléer à la faiblesse numérique des Athéniens. Cette opinion est approuvée et suivie. Miltiade porte sa petite armée à l'abri d'une montagne, pour n'être pas enveloppé; il fait embarrasser la campagne d'abatis d'arbres, afin de rendre nuls les mouvements de la cavalerie; et sans donner aux Perses le temps de se reconnaître, il commence l'attaque avec une valeur qui les surprend, et jette le désordre dans leurs rangs. Les Perses, apparemment mal commandés, prennent l'épouvante, et ne pensent qu'à gagner leurs vaisseaux; ils s'embarquent avec tant de précipitation qu'un grand nombre d'entre eux périssent dans les flots. Les Athéniens les poursuivent, et font un horrible carnage de ceux qui ne peuvent se sauver.

Ce combat, dans lequel les Perses perdirent six mille trois cents hommes, et les Grecs seulement cent quatre-vingt-douze, fut l'atteinte la plus sensible qui eût été portée jusqu'alors à l'orgueilleuse puissance de Darius. Toutefois Miltiade ne put profiter de sa victoire : la mer donna des bornes à sa valeur; mais il brûla beaucoup de vaisseaux ennemis et en prit sept.

Cette journée fameuse fut l'époque de la décadence des Perses, qui depuis longtemps étaient redoutables aux Grecs; la terreur était, pour ainsi dire, attachée à leur nom : leur habillement seul inspirait l'effroi, et l'on ne parlait d'eux qu'en tremblant.

Après l'affaire de Marathon, les Athéniens ne demeurèrent pas oisifs; ils confièrent soixante-dix vaisseaux à Miltiade. Avec cette flotte, il alla soumettre de gré ou de force toutes les îles qui avaient donné du secours aux Perses. L'île de Paros était une des plus considérables. Miltiade l'ayant inutilement sommée de se rendre, envoya des troupes pour

l'assiéger dans les formes. La place étant sur le point de capituler, le feu prit la nuit dans une forêt du continent, qu'on apercevait de l'île : les assiégeants, prenant la lueur de l'incendie pour un signal que donnait l'armée des Perses, furent frappés d'une terreur panique. Miltiade fit brûler tous les ouvrages et se retira avec ses vaisseaux à Athènes. Il y fut mal reçu et accusé de trahison. Ce grand homme, qui avait sauvé Athènes et toute la Grèce, eut des chaînes pour récompense.

On comprend avec quel chagrin Darius apprit la défaite de son armée; la mort le surprit au milieu des projets de vengeance que l'orgueil dictait à son ressentiment.

Xercès son fils, qui lui succéda, héritier de sa puissance le fut aussi de sa haine contre les Grecs : il entreprit de laver dans leur sang l'affront que son père avait reçu à Marathon, et s'occupa pendant cinq ans des préparatifs du plus formidable armement qu'on eut jamais vu. Il s'allia avec les Carthaginois, qui devaient attaquer les Grecs, établis en Sicile et en Italie, tandis que Mardonius irait soumettre ceux de l'Attique et du Péloponèse. Tout entier à ce projet, il arme sur terre et sur mer, et fait construire des vaisseaux dans tous les ports de sa domination. Les Phéniciens et les Syriens lui en fournissent trois cents; les Cypriens, cent cinquante; les Ciliciens, cent; les Pamphiliens, trente; les Lyciens, cinquante; les Doriens, établis en Asie, trente; les Cariens, soixante-dix; les Ioniens, cent; les habitants des îles, dix-sept; les Egyptiens, deux cents; les Æoliens, soixante; et les Hellespontins, cent. Enfin Artémise, reine de Carie, conduit elle-même cinq vaisseaux au rendez-vous général de la flotte.

Tous ces vaisseaux, réunis à ceux que Darius avait laissés, faisaient ensemble douze cents voiles; il avait encore trois mille caravelles pour transporter les chevaux et les munitions. Les troupes qui montaient ces vaisseaux étaient toutes ou perses ou mèdes : chaque nation avait son chef qui la commandait, et toute la flotte était sous les ordres de quatre officiers généraux, Perses d'origine, qui étaient Ariabigne, Prexaspe, Mégabaze et Achémène. Elle s'était assemblée sur les côtes de l'Asie Mineure, et son rendez-vous général était à Eléunte, dans la Chersonèse de Thrace. Comme elle devait passer devant le mont Athos, où les vents impétueux rendent la navigation dangereuse, Xercès, afin qu'elle n'éprouvât point le même malheur que celle de son père,

entreprit un travail plus prodigieux encore que ne l'était son armement.

Le mont Athos, aujourd'hui Monte-Santo, est une montagne de la Macédoine qui s'avance dans l'archipel en forme de presqu'île, et qui tient au continent par un isthme d'une demi-lieue de longueur. Xercès fit couper cet isthme et creuser une fosse d'une profondeur suffisante pour y faire passer ses vaisseaux, en sorte qu'ils pussent naviguer deux de front.

L'armée de terre n'était pas moins nombreuse que celle de mer : elle était composée de cent soixante-dix myriades, ou dix-sept cent mille hommes; mais elle se grossit encore considérablement sur sa route, aussi bien que la flotte ; il y avait plus de cinq millions d'hommes dans ces deux armées : leur multitude et celle des animaux qui devaient la nourrir tarissaient les fleuves; on disait que la Grèce était trop étroite pour contenir l'armée de terre, et la mer pour contenir l'armée navale.

Ce redoutable appareil étant prêt, Xercès envoya demander aux Grecs la terre et l'eau. C'était la formule ordinaire des rois de Perse, quand ils voulaient s'assujettir les peuples ; c'est ainsi qu'ils leur imposaient une entière soumission, telle qu'elle est désignée par le renoncement aux deux choses les plus nécessaires à la vie. Darius, dans la première guerre, avait employé la même formule à l'égard des Athéniens ; mais ils jetèrent ses ambassadeurs dans un puits, en leur disant : « Voilà la terre et l'eau que vous pouvez porter à votre maître. »

Après cette déclaration de guerre, Xercès fit avancer ses troupes vers l'Hellespont, pour y faire passer son armée sur deux ponts de vaisseaux, jetés entre Abydos et Sestos : l'un, qui était lié avec des cordages de chanvre, avait été construit par les Phéniciens; l'autre, affermi avec des câbles faits de roseaux, était l'ouvrage des Egyptiens ; mais il s'éleva une tempête qui les rompit, et mit tout en désordre. Xercès, indigné de ce premier obstacle, sentit toute sa fierté s'aigrir. Irrité follement contre la mer qui s'opposait à ses projets, il lui fit donner trois cents coups de fouet, comme à une esclave rebelle ; il y fit jeter des fers, tels qu'on en fait porter aux criminels, pour marquer qu'elle était sa captive, et lui fit donner des soufflets, en l'apostrophant de cette manière : « *O mer! véritablement amère, ton seigneur t'impose cette peine, parce que tu l'as mal à propos insulté, lui qui ne t'a jamais*

fait de mal. » Joignant ensuite la fureur à l'extravagance, il fit couper la tête aux entrepreneurs de ces deux ponts, comme s'ils avaient été garants de l'inconstance de cet élément.

Xercès fit construire deux autres ponts plus solides que les premiers. On mit en travers trois cent soixante vaisseaux dont les flancs étaient tournés vers le Pont-Euxin; et du côté de l'Hellespont, on en rangea trois cent quatorze en pointe, destinés à rompre le courant de l'eau. On jeta des deux côtés dans la mer de grosses ancres, pour les affermir contre la violence des vents; et du côté de l'orient, on laissa trois passages entre les vaisseaux, pour les petites barques qui allaient et venaient sans cesse. On tendit sur ces bâtiments de bons câbles de chanvre et des cordages de roseau, sur lesquels portaient de longues pièces de bois mises en travers; ces poutres soutenaient des planches bien jointes qu'on couvrit de terre, et l'on fit des barrières des deux côtés, afin que les chevaux et les bêtes de charge ne fussent point effrayés en voyant la mer. Ces ponts n'aboutissaient pas en droite ligne aux deux rivages opposés, mais s'étendaient par une ligne oblique jusqu'aux côtes de l'Europe, parce que la mer prend ainsi son cours dans l'Hellespont.

Quelques auteurs ont imaginé que, par métaphore, les trois cents coups de fouet donnés à la mer sont trois cents ancres qu'on y mouilla pour assujettir les vaisseaux; et que les prétendues entraves données à ce coupable élément sont deux fortes chaînes avec lesquelles on avait affermi les ponts; ils ajoutent que ces chaînes s'étaient conservées jusqu'au temps d'Alexandre le Grand et de Pline, qui les avaient vues.

On fut informé de bonne heure à Sparte des préparatifs de guerre que Xercès faisait contre la Grèce. Démarate, roi de Lacédémone, qui, exilé de son pays, était à la cour du roi de Perse, plus touché des malheurs qui menaçaient sa patrie que de ses injustices, écrivit aux magistrats pour leur donner avis de tous les projets de Xercès, et se servit de tablettes de bois qu'il couvrit de cire. Ces tablettes arrivées à Sparte furent une espèce d'énigme, dont la sœur de Léonidas trouva la clef.

Les Athéniens et les Lacédémoniens se liguèrent aussitôt pour défendre la liberté commune de la Grèce. Ils envoyèrent de toutes parts des députés, et par les secours qu'ils reçurent, ils formèrent une flotte de deux cent soixante-onze vaisseaux. Les Athéniens en fournirent cent

vingt-sept, les Corinthiens quarante, les Mégariens vingt, les Chalcidiens autant, les Æginètes dix-huit, les Sicyoniens douze, les Lacédémoniens dix, les Epidauriens huit, les Etruriens sept, les Trézéniens cinq, les Styréens deux, les habitants de Chio autant, avec deux galères, et les Opontiens dix. On ne compte point ici les bateaux plats destinés à aller sonder les côtes et les rades. On voit que les Athéniens fournirent le plus grand nombre de vaisseaux pour cet armement. Thémistocle, qui craignait toujours que l'affaire de Marathon n'eût pour eux de fâcheux retours, leur avait inspiré du goût pour la marine, et vint à bout de gagner sur eux que le produit des mines d'argent situées dans l'Attique, qui auparavant se partageait entre tous les habitants, serait affecté dans la suite à l'entretien des navires de l'Etat. Il sut leur persuader qu'ayant tout à craindre des Perses, ils ne pouvaient se garantir de l'oppression de ces barbares qu'en se rendant puissants sur mer. Les Athéniens, sur ces représentations, équipèrent cent vaisseaux de guerre, et sauvèrent par ce moyen toute la Grèce.

Les Grecs ayant donc rassemblé toutes leurs forces maritimes, nommèrent Eurybiade, chef des Lacédémoniens, généralissime. C'était manifestement faire une injustice aux Athéniens, qui composaient le corps le plus considérable de l'armée : aussi s'opposèrent-ils à ce choix. Mais Thémistocle, craignant les suites de cette division, l'étouffa promptement dans sa naissance. Plus sensible au salut de sa patrie qu'à l'injure qu'on lui faisait, il céda l'honneur du commandement qui était dû soit à sa capacité, soit au rang qu'Athènes tenait parmi tous ces Etats confédérés, et ramena les Athéniens à son sentiment.

Cependant les armées de Xercès étaient déjà en mouvement. Celle de terre passa sur le nouveau pont, qu'il avait fait joncher de fleurs et de branches de myrte. Il voulut se réconcilier avec la mer : il fit à cet effet sur ce pont un sacrifice et des libations, et jeta dans la mer la fiole qui avait servi à cet usage, avec un autre vase, une tasse d'or, et son épée. Son armée fut sept jours à passer, ce qu'elle fit avec une pompe superbe. Elle prit sa route par la Thrace. Etant arrivé à Dorisque, Xercès fit le dénombrement de ses troupes; mais ne pouvant les compter, il fut obligé d'en faire l'estimation en mesurant le terrain de la plaine qu'elles occupaient, et d'en faire le calcul sur le pied de dix mille hommes que contenait cette plaine.

Il fit aussi la revue de son armée navale, et monta pour cet effet sur un vaisseau sidonien : là, assis sous un riche pavillon, il vit défiler ses vaisseaux ; ils étaient tous sur une même ligne parallèle au rivage, la proue tournée du côté de la terre ; et les soldats étaient sous les armes. Après s'être donné ce grand spectacle, il mit les deux armées en mouvement ; ét afin qu'elles pussent se procurer mutuellement du secours, celle de terre suivait les côtes de la mer, et la flotte côtoyait les rivages ; elle passa par le fameux canal qu'il avait fait ouvrir dans l'isthme qui sépare le mont Athos du continent : ce qui fait dire à Cicéron que Xercès avait fait marcher ses troupes sur la mer, et naviguer ses vaisseaux sur la terre. Quand le roi de Perse fut arrivé entre le mont Olympe et le mont Ossa, il voulut voir l'embouchure du fleuve Pénée ; et, pour contenter sa curiosité, il monta sur le même vaisseau qui lui avait servi à faire la revue de sa flotte.

L'armée des Perses faisant voile vers l'Eubée, on envoya à la découverte dix vaisseaux légers, du côté de Sciathos, aujourd'hui *Siatta :* ils rencontrèrent trois vaisseaux grecs ; ils en attaquèrent deux, qu'ils prirent, et en égorgèrent tout l'équipage, qui ne céda qu'à des forces supérieures, après avoir fait des prodiges de valeur ; ils donnèrent ensuite la chasse au troisième, qui alla échouer sur les côtes ; mais les hommes qui le montaient se sauvèrent. Toute la flotte étant arrivée à Magnésie, promontoire de la mer Egée, dans la Macédoine, le grand nombre de ses vaisseaux lui devint à charge ; elle ne put s'étendre. Une partie des navires prit le large, une autre mouilla dans la rade, et une autre le long des côtes.

Dans cette disposition, une furieuse tempête excitée par un vent d'est, qui dura trois jours, mit la flotte en désordre ; les vaisseaux se brisèrent les uns contre les autres ; une grande partie furent jetés sur le rivage, où ils se fracassèrent ; beaucoup furent engloutis par les flots : quatre cents vaisseaux de guerre périrent dans cette occasion, et encore un plus grand nombre d'autres navires. Les Perses, pour dérober aux Grecs la connaissance de ce désastre, rassemblèrent les débris de leurs vaisseaux, s'en firent un fort retranchement, et se réunirent dans un golfe de la Magnésie, pays contigu à la Thessalie.

Les Grecs, informés du malheur arrivé aux Perses, prirent la résolution d'en profiter ; dans ce dessein, ils firent voile vers la côte septen-

trionale de l'Eubée, où ayant été aperçus par quinze gros vaisseaux de Xercès, ceux-ci, qui les prenaient pour une partie de sa flotte, allèrent les joindre : les Grecs, profitant de cette erreur, s'en emparèrent. Mais étant arrivés à Artémise, ils découvrirent la flotte ennemie, qui leur parut plus formidable qu'ils ne l'avaient cru, dans l'idée que la tempête l'aurait considérablement diminuée ; aussi, la voyant encore si nombreuse malgré ses pertes, et la peur leur grossissant le péril, ils pensèrent à chercher leur salut dans la fuite. Eurybiade lui-même, étonné d'un si grand nombre de vaisseaux, et informé que deux cents autres suivaient, croyant cette armée invincible , fut d'avis de retourner en Grèce ; mais Thémistocle représenta, dans le conseil de guerre, qu'il était plus à propos de charger brusquement les ennemis et de les surprendre par une valeur hardie et précipitée ; qu'allant à eux en ordre de bataille, on augmenterait le trouble de cette armée déjà consternée par ses pertes; que la flotte des Grecs, plus serrée en réunissant toutes ses forces, avait de grands avantages sur celle des barbares, qui par sa trop grande étendue, perdait beaucoup de sa vigueur; que tous leurs vaisseaux en état de combattre à la fois, avaient la supériorité sur ceux des Perses, qui ne pouvaient donner que les uns après les autres; enfin, que bien loin de s'épouvanter à la vue de la flotte ennemie, qui ne manquerait pas de s'embarrasser dans le choc, ils devaient au contraire s'applaudir du petit nombre de leurs vaisseaux qui leur permettait d'opérer tous les mouvements et les évolutions qui pouvaient leur assurer la victoire. Les Grecs, persuadés par Thémistocle, se raffermirent et se disposèrent au combat.

Les Perses, de leur côté, voyant la flotte grecque si peu nombreuse, la regardèrent avec mépris, et pensèrent moins à la combattre qu'à la prendre. Ils résolurent donc de l'envelopper et d'user pour cet effet de stratagème; mais avant d'entamer la description du combat, il est à propos de faire voir quelle était la position des Grecs. L'île d'Eubée, aujourd'hui Négrepont, est au nord-est de l'Achaïe ; son étendue du sud-est au nord-ouest est d'environ vingt-deux myriamètres, sa largeur de cinq ou six, et son circuit de soixante. Elle est séparée de la terre ferme par l'Euripe, fameux canal dont le flux et le reflux arrivent deux fois en vingt-quatre heures. C'est toute l'étendue de ce canal qu'occupait l'armée des Grecs, défendue à droite et à gauche par l'île

et le continent : ainsi, elle n'avait que deux portes ouvertes pour faire sa retraite au besoin. Les Perses ayant résolu de l'attaquer du côté d'Artémise, afin qu'elle ne pût se sauver par l'autre extrémité de l'Euripe, envoyèrent de ce côté-là deux cents bâtiments choisis, avec ordre de se tenir cachés le long des côtes de l'Eubée et d'arrêter dans leur fuite tous les vaisseaux grecs. Le projet n'était pas mal concerté, mais il ne réussit point. Scyllias, fameux plongeur, pour informer les Grecs de tous les desseins des barbares, alla sous l'eau depuis les Aphètes, où était l'armée des Perses, jusqu'à Artémise, c'est-à-dire qu'il parcourut en nageant quatre-vingts stades; Hérodote croit cependant qu'il se servit d'un petit navire. Les Grecs appareillèrent à la pointe du jour, sortirent en bon ordre de leurs défilés et forcèrent de voiles sur les ennemis. Les Perses, qui ne s'attendaient pas à une attaque si brusque, regardèrent d'abord les Grecs comme des forcenés, qui, par une témérité sans exemple, donnaient tête baissée dans leur piége : ils crurent leur perte inévitable, et chacun disposait déjà des vaisseaux qu'il devait prendre. Cependant les Grecs arrivèrent à la portée de leurs ennemis : ils eurent d'abord à combattre contre trente vaisseaux qu'on détacha pour les recevoir, et en peu de temps ils furent enveloppés par la multitude. Les Grecs, encouragés par le péril, présentèrent la proue de toutes parts, et firent front partout : ils eurent bientôt lieu de s'apercevoir qu'ils pouvaient défaire les barbares.

Lycomède, Athénien, eut l'honneur d'aborder le premier un vaisseau ennemi et de le prendre. Thémistocle, qui commandait les Athéniens, poussa les Perses avec tant de furie, qu'il coula à fond tous les navires qui voulurent s'opposer à sa valeur, et mit en fuite les autres qui le voyaient combattre. Les Grecs, animés par l'exemple de ce grand capitaine, s'attachèrent à poursuivre les fuyards, qui allèrent se briser sur la côte pour ne pas tomber entre leurs mains. Mais la perte que firent les Perses dans cette première déroute fut bientôt réparée : ceux de leurs vaisseaux qui n'avaient point combattu vinrent prendre la place de ceux qui avaient été défaits; ils se mirent en ordre de bataille, se présentèrent en bon état, et le combat recommença avec plus de fureur. La valeur fut égale de part et d'autre, et la victoire, longtemps disputée, resta indécise, parce que la nuit, qui sépara les combattants, obligea les deux armées de se retirer; savoir,

celle des Perses aux Aphètes, et celle des Grecs à Artémise, où ils érigèrent une colonne sur laquelle on mit une inscription, monument prématuré de leurs avantages.

Le lendemain, les Perses virent la mer couverte des tristes débris de leur flotte, et leurs rames embarrassées par le grand nombre des corps morts qui flottaient sur l'eau : épouvantés par cet horrible spectacle, ils essuyèrent encore une tempête semblable à la première, qui fit périr plusieurs de leurs vaisseaux. De plus, les navires qu'ils avaient envoyés pour investir l'Eubée, poussés par l'impétuosité du vent en pleine mer, et ne sachant où ils étaient, allèrent donner contre des rochers où ils se brisèrent. Ainsi les Perses et les Grecs, également fatigués du combat, passèrent ce jour à se refaire et à radouber leurs bâtiments; mais le second jour après la bataille, les Grecs reçurent un renfort de cinquante-trois vaisseaux qui leur venaient de l'Attique, et qui leur apprirent le désastre arrivé aux navires que les ennemis avaient fait cacher à la pointe de l'Eubée. Ce secours inespéré ranima leur valeur; et pour ne pas la laisser languir, ils partirent d'Artémise à la même heure que le jour précédent, et allèrent attaquer les vaisseaux ciliciens, qui étaient au nombre de cent. Après qu'ils les eurent considérablement endommagés, la nuit vint terminer le combat, et les Grecs s'en retournèrent à leur poste.

Le troisième jour, les généraux perses, honteux d'avoir été deux fois attaqués et battus par une si petite flotte, résolurent d'attaquer eux-mêmes les Grecs en plein jour, afin que le soleil éclairât la victoire qu'ils s'en promettaient. Ils ordonnèrent à toute l'armée de faire voile en bataille rangée, du côté d'Artémise. Les Grecs ne refusèrent point le combat : ils allèrent au-devant des Perses en bon ordre. On combattit de part et d'autre avec beaucoup de courage; mais la flotte des Perses ne fut pas longtemps sans se déranger et perdre son ordre de bataille; la multitude de ses vaisseaux lui devint encore funeste, ils s'embarrassaient les uns les autres et se brisaient en s'abordant. Les Egyptiens se signalèrent dans l'armée de Xercès, et prirent cinq vaisseaux grecs; les Athéniens, les plus intrépides, furent les plus maltraités de tous; mais celui qui se distingua le plus parmi eux, fut Clinias, fils d'Alcibiade, qui montait avec deux cents hommes un bâtiment équipé à ses frais. Cette journée ne fut point encore décisive, la nuit sépara les combat-

tants, et de l'un et de l'autre côté l'on se retira avec beaucoup de perte.

Cependant l'armée de terre de Xercès s'avançait du côté d'Athènes : les Grecs n'eurent pas plutôt appris cette nouvelle qu'ils ne songèrent plus qu'à la défense de leur patrie, et firent voile vers l'Attique : ils allèrent mouiller à Salamine, aujourd'hui Colouri, dans le golfe d'Egine, sur la côte du pays d'Athènes. On sait de quelle manière Léonidas, roi de Sparte, avec quatre mille hommes, arrêta ce torrent au pas des Thermopyles. Après des prodiges de valeur, il fallut enfin succomber sous le nombre des ennemis, ou plutôt, sous le poids de la victoire. Xercès força ce fameux passage, s'avança vers l'Attique qu'il ravagea, et marcha vers la ville d'Athènes pour la saccager.

Les Grecs qui étaient à Salamine furent consternés à ces nouvelles; mais Thémistocle, plein de ressources, sut les rassurer : il forma d'abord le dessein de détacher les Ioniens de l'alliance des Perses, et trouva le moyen de leur écrire : il laissa sur des rochers partout où ils devaient passer, des lettres par lesquelles il les invitait à recouvrer leur ancienne liberté, à se joindre aux Athéniens pour écarter leur ennemi commun, et à se tourner contre les Perses, ou à les abandonner dès le commencement du combat, ce qui réussit, comme nous le verrons dans la suite.

Cependant Xercès était aux portes d'Athènes : les Athéniens, ne sachant dans cette extrémité quel parti prendre, envoyèrent consulter l'oracle de Delphes : on leur répondit qu'il n'y avait de salut pour eux qu'*en se défendant avec des murailles de bois*. Le peuple prit cet oracle à la lettre; mais Thémistocle, convaincu que les Grecs ne se sauveraient jamais que par les forces maritimes, prétendit que l'oracle, par les murailles de bois qui devaient sauver Athènes, entendait des vaisseaux : il persuada donc aux Athéniens de se faire un rempart de leurs navires, et d'y faire entrer tous les habitants qui formaient la ville, plutôt que les murailles. Ainsi tous les citoyens furent embarqués et conduits, une partie à Salamine, et l'autre à Trézène, dans le Péloponèse.

Les habitants d'Athènes en sûreté, il était question de faire de nouveaux efforts pour combattre la flotte des Perses avec avantage : on ouvrit plusieurs avis, dont le résultat fut qu'il fallait se retirer du côté du Péloponèse, afin que si l'on avait le dessous, on pût du moins se

sauver par la fuite. Quelqu'un fit apercevoir à Thémistocle les inconvénients de cette retraite, et Thémistocle, ramené à un conseil plus sage, sut déterminer Eurybiade à chercher tous les moyens d'engager le combat à la vue même de Salamine. Il lui représenta qu'ils empêcheraient par là l'armée navale des Perses de s'approcher de l'armée de terre qui désolait l'Attique; qu'ils conserveraient Salamine et les places voisines où s'étaient réfugiés leurs femmes et leurs enfants; que leurs vaisseaux étant moins nombreux que ceux des Perses, il leur serait plus avantageux de combattre dans un lieu serré qu'en pleine mer; que l'endroit où ils étaient avait assez d'étendue pour leurs navires, qui auraient toute la commodité de s'étendre, mais qu'il y en avait peu pour la prodigieuse armée des ennemis, et qu'ils rendraient par conséquent la plus grande partie de leurs vaisseaux inutile. Eurybiade, persuadé par toutes ces raisons, ne songea plus qu'à se préparer au combat.

Convaincus qu'une seule journée pouvait décider de leur esclavage ou de leur liberté, les Grecs réunirent toutes leurs forces sur un même point. Ils firent venir des vaisseaux de tous les côtés, et ils assemblèrent à Salamine une flotte beaucoup plus nombreuse que celle qu'ils avaient dans l'Euripe. Les Corinthiens, les Mégariens, les Chalcidiens, les habitants de Chio, les Styréens fournirent autant de bâtiments qu'ils avaient fait à Artémise : les Athéniens, comme les plus intéressés, firent les plus grands efforts, et ils avaient cent quatre-vingts vaisseaux. Enfin, toute l'armée navale des Grecs montait à trois cent cinquante-huit voiles.

Pendant ces préparatifs, la flotte des Perses, qui s'était refaite et grossie, partit de Trachine, se glissa le long de l'Euripe, et jeta l'ancre sur la côte de la Grèce. Xercès alors monta sur un vaisseau pour y tenir un conseil de guerre, dans lequel Artémise lui conseilla de ne point exposer tant de forces réunies au hasard d'un combat. Elle ajouta qu'étant maître de l'Attique, il l'était de toute la Grèce; que les Grecs étaient moins nombreux sur mer, mais plus forts; et que si les Perses étaient battus dans un combat naval, il était à craindre que l'armée de terre, ébranlée par cette disgrâce, n'eût un pareil sort. Ce conseil était sage, mais il ne fut pas suivi.

Xercès même, s'imaginant que son absence avait beaucoup contri-

bué au désavantage qu'avaient eu les Perses dans les deux dernières actions, résolut d'assister à celle-ci. Il donna ordre d'appareiller, et l'on fit voile vers Salamine. Les Grecs, intimidés à l'approche du péril, voulurent encore sortir du détroit et prendre le large. Thémistocle, qui voyait leur perte assurée s'ils s'écartaient de Salamine, employa de nouveau, pour le salut de la Grèce, les artifices de sa prudence. Il fit dire à Xercès, par un homme affidé, qu'il avait des avis certains de Thémistocle, son ami secret, que les Grecs se préparaient à fuir, et qu'il lui conseillait de les envelopper, de peur qu'ils ne lui échappassent. Xercès, qui avait rejeté les sages conseils d'Artémise, la plus fidèle de ses alliés, reçut, sans autre examen, le conseil artificieux de son ennemi et s'y conforma.

Il détacha deux cents vaisseaux de sa flotte pour se saisir de tous les passages et environner les îles, afin qu'aucun navire des Grecs ne pût se sauver; et les ayant ainsi renfermés, il les mit dans la nécessité de combattre. Mais ce qui les encouragea le plus fut l'arrivée d'un Samien qui, s'étant mis à la nage, vint les avertir que les Ioniens abandonneraient la flotte des Perses dès le commencement du combat : ils avaient vu sans doute ce que Thémistocle avait fait écrire ou graver sur des rochers. Le Samien apprit encore aux Grecs les desseins de Xercès, ainsi que l'ordonnance de son armée navale. Il leur dit que les vaisseaux de chaque nation étaient réunis en une escadre, afin qu'on pût se reconnaître dans le combat; que les Phéniciens devaient occuper l'aile droite, et les Grecs qui suivaient le parti des barbares, la gauche. A cette nouvelle, les Grecs reprirent courage et disposèrent leur ordre de bataille. Ils mirent à l'aile gauche les Athéniens et les Lacédémoniens, comme les plus capables de résister aux Phéniciens; et à l'aile droite les Eginètes et les Mégariens, qui avaient la réputation d'être les meilleurs hommes de mer après les Athéniens; le reste des Grecs formait le corps de bataille. Ces dispositions étant prises, au point du jour Xercès, qui voulait être spectateur de l'action, monta sur une hauteur en terre ferme, vis-à-vis de Salamine : là, il s'assit sur un siége d'or, environné de secrétaires qui devaient écrire tous les événements de cette journée.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur la manière dont le combat fut engagé. Hérodote dit qu'un Athénien en eut toute la gloire, et qu'il ar-



Morel Fatio del.

Hilaire Guesnu sc.

COMBAT DE SALAMINE.

riva avec beaucoup de rapidité sur les ennemis, espérant qu'il serait suivi des siens, comme en effet il le fut bientôt. Diodore de Sicile en donne l'honneur à l'amiral des Perses, et Plutarque, à Thémistocle. Ce général des Athéniens prit, pour attaquer l'ennemi, l'heure à laquelle un vent réglé soulève les flots dans ces mers. Il prévoyait que les vaisseaux grecs, qui étaient plats et de bas bord, n'en pouvaient être incommodés, mais qu'il tourmenterait fort ceux des Perses, qui étaient pesants et qui avaient la proue et le pont élevés. Pendant que les Grecs prenaient de si sages mesures, les barbares faisaient de grandes fautes. Ils partirent en assez bon ordre; mais en entrant dans le détroit de Salamine, ils furent obligés de rétrécir leur front, et par conséquent de se déranger et de s'affaiblir.

Thémistocle, voyant le moment favorable, vient fondre sur le vaisseau amiral, commandé par le frère de Xercès. Ce navire, le plus fort de l'armée, est si élevé, qu'on tire de dessus le pont comme de dessus une haute muraille. Deux bâtiments athéniens suivent Thémistocle, heurtent violemment l'amiral, et l'accrochent. Le commandant des Perses saute dans un de ses vaisseaux, où il combat vaillamment : il y est tué en brave, jeté dans la mer, et son vaisseau est coulé à fond. Son corps, flottant sur l'eau, est reconnu par Artémise; elle le fait retirer pour lui rendre les honneurs dus à sa naissance et à sa valeur.

Cette première disgrâce fut comme le signal de la défaite entière des Perses. La mort de leur chef porta le trouble dans toute l'armée. L'autorité, qui est si puissante lorsqu'elle est réunie dans un seul, perdit toute sa force en se partageant entre les commandants qui n'étaient point d'accord entre eux. Les Grecs profitèrent bien de cet avantage. Le dépit et la valeur se joignant à la nécessité où on les avait mis de combattre, ils fondirent avec tant de fureur sur les barbares, que du premier choc, ils coulèrent à fond plusieurs vaisseaux qu'ils percèrent avec leurs éperons; ils en rendirent plusieurs inutiles en brisant leurs rames, et mirent en déroute les Phéniciens, les meilleures troupes de l'armée des Perses.

Artémise dans ce combat fit éclater le courage d'un homme, pendant que Xercès montra la faiblesse d'une femme; et ce prince ne put refuser des éloges à la reine pour sa valeur, qu'il eut lieu d'envier. Artémise, voyant arriver sur elle un vaisseau athénien plus fort que le sien,

imagina une ruse qui lui donna le moyen de se venger et de se sauver tout ensemble. Elle change sa manœuvre, et ayant poussé son vaisseau sur celui de Damasithyme, roi des Colendiens, avec qui elle avait eu un démêlé dans l'Hellespont, elle le coule à fond. L'Athénien qui la poursuit, la voyant combattre avec tant d'ardeur contre un vaisseau de la flotte des Perses, croit qu'elle est de l'armée des Grecs : il cesse de la poursuivre, et elle s'échappe. D'un autre côté, les Perses sont aussi trompés : comme ils connaissaient le pavillon d'Artémise, ils croient que le vaisseau qu'elle a coulé est un vaisseau grec ; Xercès lui-même, qui la voit combattre, est la dupe de son artifice ; car, reconnaissant que les Grecs commencent à triompher, il s'écrie : « *Ici les femmes combattent en hommes, et les hommes en femmes.* » La valeur d'Artémise était si connue et même si redoutée des Grecs, qu'ils avaient promis 10,000 drachmes à celui qui la prendrait.

La victoire fut pourtant douteuse pendant quelque temps, et l'on se battit de part et d'autre avec un égal acharnement ; mais les Athéniens ayant mis en fuite les Phéniciens, les Ciliciens, les Pamphiliens et les Lyciens, le reste de l'armée fut bientôt ébranlé. La mésintelligence se mit parmi les troupes auxiliaires des Perses ; et les vaisseaux chassés par les Grecs, rencontrant ceux qui s'avançaient pour combattre, ils se heurtaient les uns les autres, et se brisaient dans le choc. Les Ioniens tinrent parole aux Grecs, en se retirant du combat. Cet exemple fut suivi par plusieurs nations alliées; les Egynètes, qui avaient gagné le large, arrêtaient les fuyards et les prenaient. Enfin la nuit termina cette bataille, la plus glorieuse pour les Grecs qui fut jamais et en même temps la plus heureuse, puisqu'elle raffermit leur liberté chancelante et conserva leur patrie, à deux doigts de sa ruine. Ils n'eurent dans cette affaire que quarante vaisseaux endommagés ou coulés à fond ; les Perses en perdirent plus de deux cents, sans compter ceux qui furent pris avec tout leur équipage, et ceux qui se retirèrent parce qu'ils redoutaient autant la colère du roi des Perses que la valeur des Grecs.

Au lieu de s'occuper à rallier les débris de sa flotte, Xercès ne songea qu'à faire éclater sa vengeance sur ses propres sujets : il fit massacrer ceux qui n'avaient pas bien combattu. Cependant, le lendemain de la bataille une étincelle de courage parut s'allumer dans son cœur : il forma le projet de joindre au continent l'île de Salamine, par un pont

de bateaux, pour y faire passer son armée de terre. Mardonius lui conseilla d'abandonner ce dessein, et de se retirer en Perse. Il était particulièrement intéressé à lui donner cet avis, et il fut appuyé par Artémise ; mais ce fut encore Thémistocle qui par son adresse le fit réussir. Après le combat de Salamine, les Grecs tinrent un conseil dans lequel on proposa d'aller rompre le pont que Xercès avait fait jeter sur l'Hellespont. Thémistocle, craignant d'irriter un désespoir qui pouvait se convertir en courage, et voulant faire un pont d'or à ses ennemis, représenta aux Grecs qu'ils en avaient assez chez eux, sans obliger les Perses à y demeurer ; que les armes étaient journalières, et qu'il était dangereux de forcer les Perses à reprendre vigueur malgré eux, et à livrer un nouveau combat qui pouvait devenir funeste aux Grecs. Ce conseil, tout sage qu'il était, fut rejeté.

Voyant que l'avis contraire prévalait, Thémistocle eut recours à ses artifices ordinaires. Il fit dire en secret à Xercès que les Grecs voulaient s'emparer du pont de bateaux. Ce prince crédule, effrayé d'une pareille résolution, regagna l'Hellespont avec peu de monde : il y trouva le pont en fort mauvais état. Ainsi Xercès, qui avait donné un frein à la mer, coupé les montagnes, comblé les vallées, tari les fleuves, chargé la mer de ses innombrables vaisseaux, commandé à des millions d'hommes, se sauvait seul, abandonné, tremblant, et trop heureux de trouver la barque d'un pêcheur pour repasser l'Hellespont.

Ayant appris la retraite de la flotte des Perses, les Grecs la suivirent jusqu'à Andros ; mais ne l'ayant point rencontrée, ils firent éclater leur vengeance sur les îles qui n'avaient pas pris leur parti, et ensuite retournèrent à Salamine pour offrir aux dieux du pays des marques de reconnaissance. Ils leur dédièrent trois trirèmes phéniciennes, et élevèrent une statue colossale de douze coudées de haut, qui tenait les débris d'un navire. Les Eginètes en particulier donnèrent trois étoiles d'or posées sur un mât. Les chefs eurent aussi quelque part à leur gratitude. Eurybiade fut déclaré le plus vaillant des Grecs, et Thémistocle le plus sage, et ces éloges furent accompagnés d'une couronne d'olivier.

Mardonius, qui était resté en Grèce pour y rétablir l'honneur de Xercès, y engagea le sien : son armée fut battue, et il y périt. Les Grecs l'attaquèrent avec une armée de cent mille hommes, et le défirent entièrement. Ainsi la fortune de Xercès ne changea point, quoique son ar-

mée eût changé de chef. Il fut encore battu sur mer le même jour à Mycale, promontoire de l'Asie Mineure, où les Grecs firent périr les malheureux restes de son armée navale.

Voici le détail de cette dernière défaite. Après la journée de Salamine, Léotychide, Lacédémonien, et Xantippe, Athénien, devenus commandants de la flotte des Grecs, s'assemblèrent à Egine, d'où ils firent voile avec deux cent cinquante vaisseaux vers Délos. Les habitants de Samos vinrent les trouver dans cette île, pour les prier de les affranchir de l'esclavage des barbares. Les Perses, qui avaient leur flotte à Samos, ne furent pas plutôt informés de l'approche des Grecs, qu'ils se réfugièrent à Mycale; mais la peur dont ils étaient saisis leur persuada que leurs vaisseaux n'y étaient pas en sûreté; ils les halèrent donc à terre, les environnèrent d'un fort retranchement et d'un large fossé, puis assemblèrent une armée de cent mille hommes pour les défendre. Léotychide, ayant mouillé devant Mycale, envoya, le plus près qu'il fut possible, un vaisseau sur lequel un homme doué d'une voix très-forte cria de manière à être entendu, que les Perses avaient été battus à Platée. C'était un pur artifice de Léotychide, qui voulait intimider les Perses, et disposer à la révolte les Grecs incorporés dans leur armée. Cette ruse, qui se trouva dans la suite d'accord avec la vérité, eut un heureux succès. Les troupes grecques débarquent, se rangent en bataille, défont entièrement les Perses, et prennent par ce moyen tous leurs vaisseaux. Les barbares qui échappent au carnage de cette dernière action s'enfuient à Sardes, où ils apprennent à Xercès la ruine entière de ses deux armées. A cette nouvelle, le malheureux prince quitta la Lydie, pour aller porter sa honte et ses chagrins en Perse; et ses disgrâces le rendirent si méprisable à ses sujets, qu'ils le tuèrent peu de temps après.

Ce qui reste à savoir de la navigation des anciens Perses se trouve mêlé avec celle des Grecs.

CHAPITRE VI.

De l'an 1184 à l'an 431 avant J.-C.

GRECS. — Origine de leur marine. — Minos détruit les pirates. — Expédition des Argonautes. — Siége de Troie. — Ulysse. — Enée. — Le Pirée. — Les Ioniens, les Phocéens, les Athéniens, les Corcyréens, les Corinthiens, les Lacédémoniens. — Guerre de Samos. — Bataille de Salamine — Guerre du Péloponèse. — Bataille de Lépante. — Siége de Pyle.

—

L'ancienne Grèce était bornée au nord par la Thrace et l'Illyrie, au midi par la mer de Crète, au levant par la mer Egée, et au couchant par la mer d'Ionie. Toutes les îles qui avoisinent la terre ferme étaient aussi sous sa dénomination. Cette situation était commode et avantageuse pour la navigation. Cependant l'origine de la marine grecque est fort incertaine, et il est impossible d'en fixer au juste le commencement. Il faut distinguer trois âges dans la Grèce : le premier, qui est appellé *obscur,* s'étend depuis la création du monde jusqu'au déluge d'Ogygès ; le second, qui est nommé *fabuleux,* commence à ce déluge, et va jusqu'à la 1re olympiade ; le troisième enfin, qui est appelé *historique,* se rapporte à l'époque de la 1re olympiade.

Dans le premier âge des Grecs, ou dans l'*âge obscur,* on ne découvre aucune trace de la marine. Les poëtes qui ont vécu dans le second âge en ont défiguré tous les faits, et les historiens marchant sur leurs pas ont jeté dans l'histoire une grande confusion en y insérant des récits fabuleux. Cependant nous allons décrire les navigations du second âge de la Grèce.

Environnés des eaux de la mer, et répandus le long de ses côtes, les

Grecs avaient devant eux des rades et des ports commodes pour le commerce et les expéditions maritimes; mais comme ces peuples formaient un grand nombre de petits Etats séparés, qu'ils se défiaient les uns des autres, et qu'ils étaient presque toujours en guerre, ils demeurèrent longtemps isolés, sans songer à s'unir et à former ensemble une armée navale. Chaque peuple avait ses vaisseaux, et faisait le métier de pirates. Ils se pillaient réciproquement, faisaient des descentes les uns chez les autres, et ravageaient souvent les villes ouvertes ou non fortifiées, qui ne pouvaient se défendre. Ce brigandage était pour les Grecs un titre d'honneur. Minos, roi de Crète et maître des îles Cyclades, assembla toutes ses forces maritimes, battit les corsaires, purgea les mers voisines infestées par ces voleurs publics, et y fit renaître la tranquillité.

Environ cinquante ans après la mort de Minos, se fit l'expédition des Argonautes pour la Colchide. Jason, prince thessalien, était jeune, et né avec une heureuse aptitude que la nature ne prodigue pas au commun des hommes. Pélias, roi de Thessalie, son oncle, qui avait pris soin de son éducation, fut plus alarmé que ravi des belles qualités qui brillaient dans son neveu. Il lui voyait assez d'ambition pour penser à le détrôner, et assez de courage pour l'entreprendre. Afin de raffermir son trône, il résolut d'écarter le prince : il lui proposa la conquête de la toison d'or, convaincu que son humeur bouillante, son courage, et le désir de la gloire le détermineraient, et que dans ce voyage il périrait ou par les flots de la mer, ou par la main des barbares. Jason, ignorant les desseins de son oncle, embrassa avec avidité une si belle occasion de se distinguer. Il fit construire pour cette expédition le premier vaisseau long qui eût paru, et que l'on nomma *Argo* : nous avons dit pourquoi au chapitre Ier.

Eblouie par l'éclat d'une si belle entreprise, toute la jeunesse du pays se présenta à Jason pour partager les dangers du voyage; mais il ne voulut admettre que les hommes distingués par la naissance et le mérite, et ceux qui par des preuves de courage passaient pour les héros de la Grèce. Ils s'embarquèrent au nombre de quatre-vingts, et prirent le nom d'*Argonautes*, du navire qu'ils montaient.

Ils firent voile vers le Pont-Euxin; mais comme ils n'étaient pas encore habiles dans l'art de la navigation, ils n'eurent pas plutôt doublé

le Bosphore de Thrace, qu'ils se trouvèrent embarrassés aux approches des îles Symplégades, les deux rochers Cyanées, qui se présentent en entrant dans cette mer, et sur lesquels les jetèrent probablement les courants ou les vents. Cependant ils arrivèrent heureusement dans la Colchide, connue aujourd'hui sous le nom de *Mingrélie.*

L'enlèvement de la toison d'or était l'objet apparent de l'expédition des Argonautes; ils avaient pour but réel de s'enrichir des mines d'or de la Colchide, et d'acheter des laines du pays, ou des toisons dont on se servait pour amasser l'or que les rivières charriaient avec le sable. Aussi, quand les poëtes disent que Jason fut le premier qui entra dans ces mers inconnues, cela signifie qu'il les parcourut le premier sur un grand vaisseau; car il ne fit que suivre les traces de Phryxus et d'Hellé, qui lui en avaient frayé le chemin.

Tous les auteurs sont assez d'accord relativement à l'histoire du voyage des Argonautes, jusqu'à la Colchide; mais ils parlent différemment de leur retour. Il paraît néanmoins que cette campagne dura trois ans.

L'expédition des Argonautes fut suivie de la guerre de Troie. Le jugement de Pâris en fut la cause. Plus sensible aux frivoles appas de la beauté qu'aux solides attraits de la sagesse, il avait décidé en faveur de Vénus une dispute dans laquelle Pallas devait certainement remporter le prix. Vénus paya son jugement de la possession de la plus belle femme qui fût dans l'univers : c'était Hélène, épouse de Ménélas, roi de Sparte, dans le Péloponèse. Pâris équipa une flotte de vingt vaisseaux, et cingla vers la Grèce, sous prétexte d'aller délivrer sa tante Hésione, autrefois enlevée par Hercule. Il arrive à Sparte, où il est reçu par Ménélas avec autant de politesse que de générosité; mais Ménélas étant parti pour l'île de Crète, où ses affaires l'appelaient, Pâris violant les plus saintes lois de l'hospitalité, enleva Hélène, et la conduisit à Troie, ce qui fut la cause fatale de la ruine entière de cette ville. Ménélas, blessé d'un si sanglant affront, intéressa dans sa vengeance son frère Agamemnon, roi de Mycènes, et tous les princes de la Grèce.

Pour effacer la honte d'une telle injure, ces princes confédérés réunissent leurs forces, et équipent une flotte d'environ onze cents vaisseaux. Ils partent du port d'Aulide dans la Béotie, situé vis-à-vis de l'île d'Eubée, et font voile vers la ville de Troie, dont ils font le siége. Troie

était une ville de Phrygie, dans l'Asie Mineure, près de l'Hellespont, sur les côtes de la mer Egée, et bâtie par Dardanus. Elle était célèbre par sa grandeur et par ses richesses. Priam, père de Pâris, qui en était roi, l'avait élevée à l'état le plus florissant; mais après dix ans de siége, cette ville fut réduite en cendres, et les Grecs victorieux retournèrent dans leur pays, enrichis de ses dépouilles. Il ne se passa rien de remarquable dans leur navigation; mais celle d'Ulysse mérite d'être rapportée.

Ulysse, roi d'Ithaque et de Dulychie, deux petites îles de la mer Ionienne, trop amoureux de sa femme Pénélope pour s'en séparer, contrefit l'insensé, afin de se dispenser d'aller à la guerre de Troie; mais sa ruse ayant été découverte, il se joignit aux princes grecs, et contribua par ses artifices à la destruction de cette ville superbe. Après cette glorieuse expédition, il fit voile vers sa patrie avec douze vaisseaux. Il fut d'abord jeté par une tempête sur les côtes de Thrace, au pays des Cynoniens : il en partit, passa par Délos, et dirigea sa route du côté de Malée, promontoire redouté pour les naufrages fréquents sur ses bords. Aux approches de ce cap dangereux, il fut assailli par une violente tempête qui fit échouer son vaisseau. Remis à flot, il relâcha à l'île de Cythère, aujourd'hui Cérigo, et fut jeté de là dans le pays des Lotophages, ainsi nommés à cause du lotus, fruit si agréable au goût, que les compagnons d'Ulysse en ayant mangé ne voulurent plus retourner en Grèce. Ulysse, qui semblait n'errer sur la mer qu'à la faveur des tempêtes, fut jeté de là en Sicile. Etant arrivé près du mont Etna, où demeuraient les Cyclopes, il tomba entre les mains du plus fameux, nommé Polyphème, qui mangea six de ses compagnons, et qui par grâce lui promit de ne le dévorer que le dernier ; mais Ulysse l'ayant enivré, lui creva l'œil unique qu'il avait et parvint ainsi à lui échapper.

Les vents le poussèrent sur les îles Æoliennes, d'où il s'éloigna par une brise favorable qui le portait à Ithaque; mais un vent contraire le ramena dans les mêmes îles; il fut obligé d'en repartir aussitôt, parce qu'on ne voulait pas l'y recevoir. De là, il vint mouiller sur la côte des Lestrigons, près de l'endroit où est aujourd'hui le port de Gaïette. Ces peuples, extrêmement farouches, mangèrent quelques-uns de ses gens, et coulèrent à fond onze de ses vaisseaux. Ulysse se sauva dans

le seul qui lui restait, et se réfugia sur les côtes d'Italie, dans une île où régnait Circé, fille du Soleil. S'étant dérobé aux charmes de cette enchanteresse, il fit voile vers l'Océan, pénétra jusque dans la Grande-Bretagne, puis sur les bords du Rhin, et enfin bâtit la ville de Lisbonne, appelée, de son nom, *Ulyssippo*.

Notre héros ayant passé l'île des Sirènes, rangea les côtes de la Campanie et de la Lucanie, où il laissa des monuments de son passage. Il côtoya le pays des Brutiens, et alla jeter l'ancre à Témèse. De là il passa le détroit qui sépare l'Italie de la Sicile, ayant évité heureusement les fameux écueils de Scylla et de Charybde, qui sont à l'entrée et à la sortie du canal. Mais à peine se vit-il délivré de ce danger, qu'il fut précipité dans un autre : son vaisseau fit naufrage, et tout son équipage périt. Seul il échappa au malheur commun, à la faveur d'un mât, et se réfugia dans l'île d'Ogygie, où régnait Calypso.

Epris des charmes de cette nymphe, qui l'enivra de plaisirs, il y séjourna pendant dix ans, entièrement livré à la mollesse et aux douceurs de la volupté. Mais l'amour de sa patrie se réveillant dans son cœur, et triomphant d'une passion que l'habitude rendait languissante, il construisit lui-même un vaisseau, à la faveur duquel il se sauva de l'île et des charmes de Calypso.

Après quelques jours de navigation, il se trouva à la vue d'Ithaque; mais une nouvelle tempête l'en écarta encore. Pendant que son vaisseau luttait contre la violence des flots, il tomba dans la mer, et se sauva à la nage dans l'île de Phœaque, où il y fut reçu avec distinction par Alcinoüs. De là, il cingla vers Ithaque, où il arriva après avoir erré pendant dix ans sur les mers, dans le cours d'une navigation qu'il aurait pu faire en moins d'un mois.

Pendant qu'Ulysse était ainsi le jouet des flots, les infortunés Troyens subissaient une pareille disgrâce. Voyant leur ville en feu, ils dirent un triste adieu à leur misérable patrie, et allèrent dans d'autres climats, chercher un asile contre la fureur des Grecs. Anténor, prince troyen, fit voile vers l'Italie ; il entra dans le golfe Adriatique, et bâtit la ville de Padoue. Francus alla sur les rives du Rhin, fonder une nouvelle colonie ; mais le plus distingué de ceux qui échappèrent à la fureur des Grecs, fut Enée, gendre de Priam. Il avait perdu dans l'embrasement de Troie, Créuse sa femme ; il se sauva chargé du précieux fardeau

de son père Anchise, de ses dieux domestiques, et gagna sa flotte, composée de vingt vaisseaux, qui l'attendait au port d'Antandros, ville de Phrygie, située au midi de cette province.

Son voyage ne fut guère moins agité que celui d'Ulysse. D'Antandros il alla aborder à Palienne, ville de la Macédoine, sur les confins de la Thrace. Il y bâtit une ville, qui fut appelée de son nom *Ænos*. De là, continuant sa route, il reconnut Délos, Naxos, Donysa, Oliaros, Paros et plusieurs autres îles de la mer Egée. Il alla ensuite mouiller à l'île de Crète, où il bâtit deux villes. Il en partit et jeta l'ancre à l'île de Cythère, où il fit élever un temple à Vénus. Il rangea la côte du Péloponèse, et fit voile vers les Strophades. De cet endroit il se rendit à Zacynthe, où il bâtit encore un temple à Vénus. Il suivit la côte d'Epire, et s'avança jusqu'à l'entrée du golfe Adriatique. De là, prenant le large, il traversa la mer Ionienne, cingla vers l'Italie, passa à Tarente, longea toute la côte, gagna celle de Sicile, qu'il parcourut par les caps de Pachino et de Lylibée, et alla mouiller à Drépano.

S'étant remis en mer, il fut surpris par une furieuse tempête, qui le jeta à Carthage, sur les côtes d'Afrique. Il en partit, et fit voile une seconde fois vers la Sicile, d'où, après diverses aventures, il se rendit à Cumes, ville de Campanie, dans le golfe de Gaïette. Ensuite il entra dans le Tibre avec sept vaisseaux qui lui restaient de vingt dont sa flotte avait été composée. Ce fut là le terme d'une navigation de sept ans. La navigation d'Enée, ainsi que celle d'Ulysse, est mêlée de vrai et de faux, comme tous les événements des temps héroïques.

Le troisième âge des Grecs, ou le temps historique, commence à la 1re olympiade. On n'ignore pas que les olympiades ont pris leur nom d'Olympie, ville du territoire de Pise, dans le Péloponèse, où se célébraient solennellement ces jeux si renommés parmi les Grecs. Hercule de Crète les institua, et Iphytus, roi d'Elide, en fut le restaurateur. Ces jeux consistaient à s'exercer à la course, au ceste, à la lutte. On les célébrait de quatre ans en quatre ans. Ce nombre d'années après lequel revenaient régulièrement ces jeux, s'appelait une olympiade. Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'époque de la première ; on la met généralement à l'an du monde 3278, c'est-à-dire quatre cent six ans après la ruine de Troie.

Cette ville fameuse par ses malheurs, étant réduite en cendres, les

Grecs prirent du goût pour la navigation ; ils envoyèrent des colonies dans une grande partie des îles, en Sicile et en Italie. Comme ils formaient différents Etats indépendants les uns des autres, chaque Etat avait sa marine. Corinthe, située dans le Péloponèse, près de l'isthme qui porte son nom, commença à se distinguer par son commerce maritime et ses deux ports. Les Corinthiens se rendirent habiles dans l'architecture navale ; ils furent les premiers qui changèrent la forme des vaisseaux, qui auparavant n'avaient qu'un rang de cinquante rameurs, et ils en bâtirent à trois ordres de rames. Ils se rendirent formidables sur mer, et ils livrèrent aux habitants de Corcyre, aujourd'hui Corfou, le premier combat naval dont il soit fait mention. Cette bataille fut donnée deux cent soixante ans avant la fin de la guerre du Péloponèse.

Les Ioniens, maîtres de l'Asie Mineure et de plusieurs places maritimes, possédèrent longtemps l'empire de la mer ; ils en jouissaient encore sous Cyrus et sous son fils Cambyse. Ils furent cependant soumis par Crésus, roi de Lydie. Ce prince, voulant aussi s'assujettir les îles voisines, se disposa à équiper une flotte pour cette expédition ; mais on lui fit savoir adroitement que ces insulaires avaient dix mille chevaux à envoyer aux Ioniens, pour les aider à secouer le joug des Lydiens, et par conséquent qu'ils seraient charmés que Crésus leur fournît des vaisseaux pour les passer. Le crédule roi de Lydie ajouta foi à cette adroite insinuation et n'arma point sa flotte.

Les Phocéens, habitants d'une province de la Grèce, située entre la Béotie et l'Etolie, furent les premiers qui entreprirent de longues navigations ; cependant ils n'avaient que des vaisseaux de cinquante rames. Ils établirent des colonies dans le golfe Adriatique, sur les côtes des Tyrrhéniens, de l'Ibérie et à Tartesse.

Athènes, capitale de l'Attique, célèbre par la gloire des armes et la splendeur de ses arts, le fut aussi par ses exploits maritimes. La guerre avait éclaté entre les Athéniens et les Mégariens, touchant la propriété de l'île de Salamine. Cette île fut longtemps disputée ; après plusieurs combats, elle demeura aux Mégariens. Les Athéniens, honteux de s'être entêtés pour une place qui n'en valait pas la peine, rendirent une loi qui défendait, sous peine de la vie, de faire la moindre proposition relative à l'expédition de Salamine. Solon, qui croyait l'honneur de sa patrie intéressé dans cette défense, feignit la folie, et con-

seilla au peuple ce que la loi défendait. La multitude partagea bientôt son avis.

La guerre fut aussitôt résolue; les Athéniens se mirent en mer, attaquèrent de nouveau Salamine, qui succomba et devint la propriété des Athéniens.

Les Mégariens, irrités de cette perte, cherchèrent à se venger, en substituant l'artifice à la force: ils préparèrent en secret un armement pour enlever, à la faveur des ténèbres, les femmes athéniennes pendant les sacrifices d'Eleusis, qu'elles célébraient à la lumière des flambeaux. Pisistrate, chef des Athéniens, averti de ce dessein, se mit en embuscade avec la jeunesse d'Athènes. Les Mégariens, qui ne se croient pas découverts, débarquent sans obstacle; mais au moment de faire leur coup, ils sont surpris, enveloppés et taillés en pièces. Pisistrate profite de sa victoire; il s'embarque sur les vaisseaux des Mégariens, il y fait mettre des femmes athéniennes, et cingle vers Mégare. Les Mégariens, apercevant leurs vaisseaux chargés de femmes d'Athènes, courent en foule au rivage, pour féliciter leurs compatriotes de l'heureux succès de leur expédition. Pisistrate profite de cette erreur, les fait presque tous passer au fil de l'épée, et il s'en faut peu qu'il ne s'empare de Mégare.

Les Athéniens eurent encore sur mer d'autres démêlés avec les Egynètes. Ces deux peuples voisins s'étant brouillés, armèrent les uns contre les autres. Comme les Egynètes étaient plus forts par le nombre de leurs vaisseaux, les Athéniens en achetèrent vingt des Corinthiens: par ce moyen ils firent une flotte de soixante-dix voiles. Les Egynètes en avaient davantage; ils furent cependant vaincus: quelque temps après, les Athéniens eurent le dessous; les Egynètes les battirent et leur enlevèrent quatre vaisseaux avec tout leur équipage. Ces flottes étaient peu considérables, n'étant composées que de petits bâtiments: ceux que les Athéniens achetèrent à Corinthe ne furent payés que 5 drachmes.

Thémistocle, voyant les Athéniens continuellement insultés par les Egynètes et menacés du formidable appareil de guerre de Xercès, leur représenta très-vivement qu'ils ne pouvaient se mettre en garde contre des ennemis si puissants, qu'au moyen d'une armée navale; on le crut. Les Athéniens n'avaient eu jusque-là que des navires de charge; ils en

construisirent pour la guerre un grand nombre, et à trois rangs. Ces vaisseaux sauvèrent la Grèce, et furent l'écueil où se brisa la puissance formidable des Perses, aux célèbres batailles d'Artémise et de Salamine, comme on l'a vu. Voilà ce que les Grecs ont fait de plus mémorable sur mer depuis l'établissement des olympiades. Pour faire une histoire liée et suivie, il faut se rappeler ici ce qui a été dit de la navigation des anciens sous Cyrus, Cambyse, Darius et Xercès.

Après la bataille de Salamine, Xercès porta dans ses Etats les tristes débris de sa défaite. Mais les Grecs ne s'amusèrent point à goûter dans un repos oisif les fruits de leur victoire; ils pensèrent sérieusement à en profiter. Thémistocle fit relever les murs d'Athènes, que les Perses avaient abattus : et comme il avait apprécié tous les avantages de la marine, il engagea les Athéniens à la cultiver. Les anciens rois d'Athènes étaient fort opposés à la navigation, et pour inspirer aux peuples le même sentiment, ils avaient inventé la fable de Minerve plaidant contre Neptune, pour être la divinité tutélaire d'Athènes. Neptune, qui représentait la mer, avait le dessous dans ce démêlé. La répugnance des Athéniens pour la marine était telle, que les trente tyrans firent tourner du côté de la terre un tribunal qui avait vue sur la mer. Thémistocle avait dissipé tous ces préjugés, et amené les Athéniens à aimer la marine, convaincu qu'elle ouvre le chemin à la souveraine puissance. Les habitants de Sparte, que Lycurgue avait dégoûtés de la marine, se virent obligés de s'y livrer, pour résister à la puissance des Perses, dont ils ne triomphèrent qu'au moyen de leurs vaisseaux.

Les Athéniens, qui devaient à la mer la conservation de leur patrie, étaient résolus d'entretenir leurs forces navales; mais Thémistocle prit de sages mesures pour les augmenter. La ville d'Athènes n'avait qu'un petit port qui suffisait pour les vaisseaux de la république; Thémistocle persuada au peuple d'en construire un plus grand. On bâtit le fameux Pirée, le plus beau port de toute la Grèce; on le joignit à la ville par un mur de deux mille pas : ce port pouvait contenir quatre cents vaisseaux. Il fallait aussi des vaisseaux; Thémistocle fit prendre aux Athéniens la résolution d'en construire vingt tous les ans. A sa sollicitation, ils accordèrent des immunités et des priviléges considérables à tous les artisans qui travaillaient dans leur arsenal. Ils attirèrent ainsi une infinité d'ouvriers habiles, nécessaires pour la construction et l'armement de

leurs flottes. Thémistocle, dont les vues se portaient à tout, engagea encore les Athéniens à se liguer avec les Ioniens, leurs anciens amis, qui étaient puissants sur mer. Par cette politique, il rendait Athènes supérieure à Lacédémone, sa rivale, qui avait peu de forces maritimes.

De leur côté, les Lacédémoniens mirent à profit les grands avantages qu'ils avaient remportés sur les Perses. Pour affranchir les villes grecques que ces barbares tenaient sous leur domination, ils donnèrent à Pausanias le commandement d'une flotte de quatre-vingts vaisseaux du Péloponèse. Il y en avait trente d'Athènes, sous les ordres d'Aristide. Pausanias fit voile vers l'île de Chypre, à laquelle il rendit son ancienne liberté; il s'avança ensuite vers l'Hellespont, et prit Byzance. De si rapides succès l'auraient mené loin, s'il eût pu résister aux offres des Perses, ou plutôt à son avarice. Artabase, un des généraux de Xercès, lui envoya de riches présents qui corrompirent sa fidélité. Pausanias, après avoir triomphé des Perses à Platée, en Chypre et à Byzance, prit leurs vices en prenant leurs villes. Frappé de leur faste et de leurs délices, il compara la vie frugale de Sparte, dont il était roi, avec la vie voluptueuse des Asiatiques, dont il était vainqueur. Il fut entraîné par l'exemple; et bientôt, ébloui par l'or des Perses, il céda aux propositions flatteuses qu'ils lui firent, et trahit sa patrie. Sa perfidie fut découverte : les Grecs allèrent l'accuser à Lacédémone, où une mort honteuse flétrit toute la gloire qu'il avait acquise dans ses expéditions.

Aristide répara par sa sagesse tout ce que Pausanias avait gâté par son infidélité : sa vertu lui mérita la confiance des peuples qui s'étaient réunis contre les barbares. Devenu leur chef, il fit passer aux Athéniens l'empire de la mer, dont les Lacédémoniens avaient été jusque-là en possession. Il persuada aux villes liguées de s'imposer volontairement des taxes et des subsides, afin qu'on pût trouver dans les trésors publics des ressources contre une nouvelle irruption des Perses dont on était toujours menacé. On applaudit à cet avis, et on lui confia le soin de régler cet impôt : Aristide se conduisit avec tant d'équité, qu'il en mérita le surnom de *Juste*. Il fixa à la somme de 560 talents (1,680,000 francs de notre monnaie) l'argent qu'on devait fournir tous les ans pour l'armement des vaisseaux; et il ordonna que cet argent fût déposé dans l'île de Délos.

Les Lacédémoniens ne virent point sans jalousie ni sans inquiétude

l'empire de la mer passer aux Athéniens. Cette supériorité alarma Sparte; le sénat, les citoyens, et surtout les jeunes gens, étaient d'avis qu'il fallait tout mettre en œuvre pour la recouvrer. Etémaride, un des sénateurs, qui craignait une guerre intestine, employa toute la force de son éloquence pour désarmer la jalousie des Lacédémoniens, et en vint à bout; mais il resta toujours dans leurs cœurs un levain d'animosité, qui se fortifiant de plus en plus, éclata, comme nous le verrons dans la suite, d'une manière fatale à toute la Grèce.

Le ressentiment des Lacédémoniens ne fut pas entièrement étouffé; n'osant choquer ouvertement les Athéniens, ils s'en prirent à Thémistocle, leur chef; ils l'accusèrent d'avoir pris part à la conspiration de Pausanias, et mirent en mouvement tous ses ennemis pour donner du crédit à cette calomnie. Elle fut reçue sans peine des Athéniens, à qui la gloire de cet illustre citoyen devenait à charge, et qui commençaient à redouter son mérite. Thémistocle, pour se dérober à la fureur de l'envie qui le persécutait, se réfugia chez les Perses.

Les Athéniens, privés de ce grand homme, mirent à sa place Cimon, fils du fameux Miltiade, qui avait gagné sur Darius la bataille de Marathon. Cimon, qui avait appris sous son père le métier de la guerre, équipa une flotte, avec laquelle il fit voile du côté de Byzance. Il s'empara de la petite ville d'Eione occupée par les Perses, et de Scyros, une des Cyclades, dans laquelle il mit une colonie d'Athéniens.

Après cette expédition, il retourna au port du Pirée, pour y préparer un armement plus considérable : il fit élargir deux cents des meilleurs voiliers que Thémistocle avait fait construire, et disposer sur chacun un pont qui débordait des deux côtés, afin d'y pouvoir placer un plus grand nombre de combattants. Il fortifia le personnel de sa flotte du secours des peuples confédérés, et avec trois cents vaisseaux, il cingla du côté de la Carie et de la Lycie. Il fit soulever ces provinces conquises par les Perses; il en chassa ces barbares, et en tira de nouveaux renforts pour grossir son armée navale. Toutes ces expéditions se firent sous le règne d'Artaxercès Longue-Main, qui avait succédé à Xercès, son père.

Les Perses, réveillés par les victoires des Athéniens, rassemblèrent leurs forces maritimes, et composèrent une flotte de trois cent quarante vaisseaux, commandée par un fils naturel de Xercès. Elle était mouillée

à l'embouchure de l'Eurymédon, pour y attendre un secours de quatre-vingts vaisseaux phéniciens. Cimon, qui cherchait cette armée navale pour la combattre, la rejoignit bientôt, n'ayant, lui, que deux cent cinquante vaisseaux.

A l'approche des Athéniens, les Perses levèrent l'ancre et remontèrent le fleuve; mais se voyant suivis, ils allèrent à la rencontre de leurs ennemis. Le combat s'engagea, il fut fort vif, et la victoire longtemps disputée. Elle se déclara enfin pour les Athéniens : ils défirent entièrement les Perses; ils brisèrent ou coulèrent un grand nombre de leurs vaisseaux, et en prirent deux cents avec tout leur équipage. Le reste se sauva en Chypre; les marins qui les montaient y débarquèrent, et pour favoriser leur fuite ils laissèrent au pouvoir du vainqueur leurs vaisseaux abandonnés.

Cimon sut profiter de sa victoire. Avant que le bruit en eût été répandu dans l'armée de terre des ennemis, campée sur les rivages de l'Eurymédon, il embarque sur les vaisseaux qu'il avait pris, ses meilleurs soldats, revêtus des habits des Perses qui avaient été tués ou faits prisonniers. Ils font voile vers le fleuve, où les barbares les voient aborder sans alarmes, les prenant pour une partie de leur flotte. A l'entrée de la nuit, Cimon les fait débarquer et ranger en bataille, sans rencontrer le moindre obstacle. Ainsi travesties, ces troupes tombent avec furie sur les Perses, et en font un horrible carnage. Les barbares, attaqués par des ennemis qu'ils ne connaissent pas, se laissent égorger presque sans se défendre; l'obscurité de la nuit redouble le trouble et la confusion; ils courent au péril en le fuyant; et, ne soupçonnant rien de l'artifice des Grecs, ils se retirent du côté de la mer, pour se mettre à l'abri de leurs vaisseaux; mais ils vont se livrer eux-mêmes à leurs ennemis, qui les massacrent à mesure qu'ils se présentent.

Cimon, craignant que l'ardeur du pillage ne fît écarter ses soldats, s'avisa, pour les rallier, de faire allumer des flambeaux sur ses navires: c'était le signal qu'il leur avait donné pour la retraite. Ils se rembarquèrent, et le lendemain ils érigèrent un trophée sur les bords du fleuve.

Cette journée couvrit Cimon de gloire, puisqu'il remporta deux célèbres victoires, l'une sur mer et l'autre sur terre. Les Perses perdirent dans ces deux actions trois cent quarante vaisseaux et plus de vingt mille hommes qui furent faits prisonniers, sans compter les morts

et les blessés. Mais le bonheur du général athénien ne se borna point à ces avantages. Comme il faisait voile pour s'en retourner avec la flotte victorieuse, il rencontre les quatre-vingts vaisseaux phéniciens qui vont au secours des Perses, dont ils ignorent la défaite : il les attaque et les prend. Ensuite, poursuivant sa route vers la Chersonèse de Thrace, il en chasse les Perses qui s'en étaient emparés, et leur prend treize vaisseaux ; de là il tourne vers Thasos, île de la mer Egée, peu éloignée de la Thrace : il attaque ses habitants qui s'étaient révoltés, les défait dans un combat naval, et s'empare de trente-trois de leurs vaisseaux, outre leurs villes et les lieux qui en dépendent.

Artaxercès, humilié par toutes ces disgrâces, voulut essayer de les réparer ; mais dans le temps qu'il se préparait à faire de nouveaux efforts pour un armement, les Egyptiens se révoltèrent contre lui, et mirent à leur tête Inarès, roi de Libye, qu'ils choisirent volontairement pour souverain. Artaxercès envoya contre ces rebelles une armée de plus de trois cent mille hommes, sous la conduite d'Achémène, son oncle, avec ordre de mettre tout à feu et à sang. Les Egyptiens, pour se garantir de l'orage dont ils étaient menacés, demandèrent du secours aux Athéniens. On délibéra sur cette affaire à Athènes, et on convint dans le conseil qu'il fallait secourir l'Egypte, soit pour affaiblir la puissance des Perses, qui étaient toujours redoutables malgré leurs pertes, soit pour gagner l'amitié des Egyptiens, qui pouvaient être utiles dans l'occasion. On leur envoya deux cents vaisseaux. Avec ce renfort, ils attaquèrent l'armée des Perses, étendue le long des rivages du Nil, et la défirent après un combat fort opiniâtre.

Honteux de sa défaite, Artaxercès remit, peu de temps après, sur pied une armée aussi nombreuse que la première, sous la conduite d'Artabase et de Mégabyse, et équipa une flotte composée de trois cents voiles. Les deux armées concertaient tous leurs mouvements et côtoyaient le rivage. Quand elles furent arrivées en Egypte, les chefs informés que la flotte des Athéniens, dont ils redoutaient le courage, était retirée dans une île formée par le Nil, firent creuser des fossés profonds, dans lesquels entra l'eau du fleuve, et les vaisseaux des Athéniens se trouvèrent à sec. Ceux-ci les jugeant inutiles, les brûlèrent, de peur qu'ils ne tombassent au pouvoir de leurs ennemis.

Les Egyptiens, effrayés de ce premier succès des Perses, traitèrent

avec eux. Les Athéniens, se voyant lâchement abandonnés, résolurent de vendre chèrement leur vie, et se mirent en défense. Artabase et Mégabyse, convaincus qu'il est dangereux d'attaquer des gens réduits à la nécessité de vaincre ou de mourir, les traitèrent avec munificence et leur laissèrent la liberté de retourner dans leur patrie.

Les Athéniens, enflés de tous ces succès, jouissaient sans obstacle de l'empire de la mer; mais l'ambition de dominer ne leur permit pas d'être longtemps tranquilles, et au défaut d'ennemis étrangers, ils tournèrent leurs armes contre leurs voisins. Ceux-ci se liguèrent pour défendre leur liberté; mais ils furent défaits et soumis. Les Athéniens entreprirent ensuite de mettre sous leur domination les Egynètes, qui étaient puissants sur mer : ils envoyèrent contre eux une flotte considérable; mais les Egynètes, excellents marins, rassemblèrent toutes leurs forces navales; et quoiqu'elles fussent fort inférieures à celle des Athéniens, ils acceptèrent le combat, comptant beaucoup sur leur habileté et leur courage; cependant ils furent défaits; et, après avoir perdu soixante-dix vaisseaux, ils devinrent tributaires des vainqueurs.

Les Athéniens étaient alors au comble de leur prospérité : après avoir été partout supérieurs aux Perses, ils avaient assujetti presque toute la Grèce, et tout tremblait sur mer à la vue de leurs vaisseaux. Cimon, qui connaissait leur esprit remuant, craignait qu'ennuyés du repos, ils n'inquiétassent encore quelques peuples voisins. Pour occuper leur ambition, il leur persuada de faire un nouvel armement contre les Perses, afin de remettre en liberté les villes grecques de l'Asie Mineure. On lui donna pour cette expédition deux cents vaisseaux : il en envoya soixante en Egypte, et avec le reste, il cingla vers les côtes de Pamphylie : il prit, en passant, quelques villes dans l'île de Chypre; mais l'armée navale des Perses, composée de trois cents vaisseaux siciliens et phéniciens, et commandée par Artabase, ayant paru dans ces mers, Cimon l'attaqua, et la mit en désordre : il coula plusieurs vaisseaux; il en prit cent avec leur équipage, et poursuivit le reste jusque sur la côte de Phénicie : les hommes qui montaient ces vaisseaux se voyant poursuivis, gagnèrent la côte, et allèrent joindre l'armée de terre, commandée par Mégabyse.

Entraînés par l'ardeur de leur courage, les Athéniens paraissent aussitôt qu'eux à la vue du camp des Perses : ils leur livrent le combat,

sans leur donner le temps de se reconnaître. La rapidité de l'attaque jointe à la surprise de l'ennemi, leur firent remporter la victoire. Après cette expédition, ils se rembarquèrent, et gagnèrent l'île de Chypre. Cimon y prit, sans beaucoup de peine, toutes les villes qui n'étaient pas soumises ; mais il fut arrêté devant Salamine, dans laquelle il y avait une forte garnison, et qui était bien pourvue de munitions. Il en fit le siége dans les formes, et la pressa vivement. Artaxercès, qui, en perdant cette place, perdait toute la réputation de ses armes, crut qu'une paix utile rétablirait mieux ses affaires qu'une guerre désavantageuse ; il fit parler d'accommodement aux Athéniens, qui écoutèrent ses propositions ; trop flattés d'avoir réduit ce puissant monarque à cette nécessité.

Ainsi l'orgueil des Perses fut humilié par une petite république, qui les força de faire un traité honteux ; Artaxercès s'engagea à rendre la liberté aux Grecs de l'Asie, et à ne point entrer dans la mer Egée par le Pont-Euxin, ni dans la Méditerranée par les mers de Pamphylie et de Syrie. Cimon mourut en Chypre, au milieu de ses triomphes, et il termina, au sein de la victoire, une vie glorieuse. Lorsqu'il se vit à l'extrémité, il donna des ordres pour que sa flotte fût promptement conduite à Athènes, ce qui fut exécuté.

Athènes, dans Cimon, perdit un grand homme, mais un grand homme lui succéda. Ce fut Périclès, fils de Xantippe, qui défit les Perses à la bataille de Mycale.

Périclès se voyant à la tête des affaires, travailla à maintenir les Athéniens dans la possession de l'empire de la mer. Il augmenta leurs forces maritimes, et les rendit par ce moyen redoutables à toute la Grèce : il fit voile vers le royaume de Pont, avec une flotte nombreuse et magnifique, afin d'étaler aux yeux des barbares toute la grandeur de la puissance athénienne : vanité fatale, qui réveilla la jalousie des nations voisines, et, dans la suite, inonda la Grèce du sang de ses meilleurs citoyens. Les habitants de l'île d'Eubée, qui avaient été soumis aux Athéniens du temps de Solon, s'étant révoltés, Périclès passa dans l'île avec cinquante vaisseaux. Il attaqua les rebelles et les remit dans leur devoir : et comme les Histiens, qui habitaient la côte orientale de l'Eubée, avaient égorgé les soldats d'un vaisseau athénien qu'ils avaient pris, il les chassa, et mit à leur place une colonie athénienne.

La guerre de Samos, peu de temps après, mit encore dans un plus grand jour la capacité de Périclès. Les Samiens étant en guerre avec les habitants de Miler, les Athéniens voulurent se mêler de leur accommodement; mais les Samiens refusèrent leur médiation. Périclès crut qu'il fallait les contraindre de l'accepter. Il fit une descente à Samos avec quarante vaisseaux; il y changea le gouvernement, qui était suspect aux Athéniens par les liaisons que les magistrats entretenaient avec les Perses; et, après avoir obligé les Samiens de payer les frais de son armement, il s'en retourna à Athènes.

Indignés de se voir faire la loi par les Athéniens, les Samiens se liguèrent avec les Perses, qui les aidèrent à chasser tous ceux qui paraissaient attachés aux Athéniens. Périclès, pour soumettre ces insulaires, se rembarqua, et cingla vers Samos avec quarante-quatre vaisseaux. Il trouva les Samiens résolus non-seulement à se défendre, mais encore à lui disputer l'empire de la mer. Ils étaient près de l'île de Tragie, l'une des Sporades, avec soixante-dix vaisseaux, dont vingt étaient armés en guerre. Il les attaqua et les défit.

Périclès n'en voulut point rester là; il renforça sa flotte de vingt-cinq vaisseaux venus de Chio et de Mytilène, se rendit maître du port de Samos, et assiéga la ville. Comme il la tenait cernée de toutes parts, il fut averti qu'une flotte phénicienne venait au secours de la place; il prit le large avec soixante vaisseaux, pour la combattre, et fit dans cette occasion une grande faute, comme le remarque Plutarque; en effet, laissant la conduite du siége à des gens peu expérimentés, il abandonnait l'affaire la plus importante.

Cette fausse démarche eut de fâcheuses suites; car, Mélissus, général des Samiens, profitant de l'absence de Périclès, fit une sortie sur les assiégeants. Le combat fut sanglant, et les Samiens y eurent tout l'avantage : ils coulèrent à fond et prirent plusieurs vaisseaux, ils firent beaucoup de prisonniers, et ayant la mer libre, ils pourvurent leur ville de toutes les munitions nécessaires. Humilié de cette défaite, Périclès ne fut pas longtemps à la réparer : ayant grossi son armée navale de soixante vaisseaux qu'on lui avait envoyés d'Athènes, et de trente venus de Mételin et de Chio, il fit voile vers Samos : Mélissus alla au-devant de lui avec sa flotte, et lui livra le combat. Périclès, après l'avoir battu, alla assiéger Samos par terre et par mer. Mais, voulant ménager le sang

des soldats, il bloqua la ville, et l'environna de retranchements. Il partagea son armée en huit corps, dont un se reposait toujours, tandis que les sept autres combattaient.

Il fut neuf mois devant cette place, aimant mieux perdre du temps que des hommes, et la prit enfin par sa persévérance. Aussitôt qu'il fut maître de la ville, il en fit raser les murailles, s'empara de tous les vaisseaux des Samiens, et leur fit payer 200 talents pour les frais de la guerre. Cette conquête parut si importante à Athènes, que quand Périclès y arriva, les dames, dans un appareil brillant, vinrent lui baiser les mains, le couvrir de fleurs, et mettre sur sa tête des couronnes, comme aux vainqueurs dans les jeux publics.

Tandis qu'Athènes, fière de ses succès et enivrée de ses prospérités, faisait la loi à toute la Grèce, les autres Grecs, et surtout les Lacédémoniens, étaient dévorés d'une jalousie secrète, qui ne cherchait qu'un prétexte pour éclater. Les démêlés qui s'élevèrent entre Corcyre et Corinthe furent comme le signal d'un soulèvement universel. Toute la Grèce s'ébranla à la vue de ces divisions naissantes, qui furent bientôt suivies d'une rupture ouverte. La guerre du Péloponèse fut la première atteinte que les Grecs ligués donnèrent à la puissance d'Athènes.

Epidamne, aujourd'hui Durazzo, est une ville de l'Albanie, située à l'embouchure d'un fleuve qui se jette dans le golfe Adriatique. Les Corcyréens et les Corinthiens en étaient les fondateurs. Les habitants de cette ville se divisèrent en deux partis, dont le plus fort chassa le plus faible. Les exilés s'associèrent aux peuples voisins, et vinrent assiéger leur patrie pour y rentrer. Les assiégés envoyèrent à Corcyre demander un secours qu'on leur refusa. Ils implorèrent celui des Corinthiens, qui leur fournirent des troupes, soit par amitié pour eux, soit par haine contre les habitants de Corcyre, avec lesquels ils n'étaient pas fort unis. Les Corcyréens choqués envoyèrent devant la place attaquée une flotte de cinquante vaisseaux, pour sommer les habitants de recevoir leurs concitoyens, ou de terminer leur différend par les voies de la conciliation et non par le sort des armes. Ils firent en même temps représenter aux Corinthiens qu'au lieu de nourrir cette division, ils devaient l'étouffer dans sa naissance. Vaines remontrances! on se disposa de part et d'autre à la guerre.

Les Corcyréens parurent devant Epidamne; mais cette place ayant

refusé de les recevoir, ils l'investirent avec quarante vaisseaux. Les Corinthiens, de leur côté, mirent en mer une flotte de trente navires, qui, grossie de ceux que leur envoyèrent les Mégariens, les Céphaloniens, les Epidauriens, ceux d'Hermione, les Trézéniens, les Leucadiens et les Ambraciotes, se trouva forte de soixante-quinze voiles. Les Corcyréens, outre les vaisseaux qu'ils avaient devant Epidamne, tenaient la mer avec quatre-vingts navires. Les deux armées étant en présence, les Corcyréens commencèrent le combat : il fut vif et bien disputé; mais la victoire se rangea du côté du plus grand nombre, et les Corcyréens eurent l'avantage. Ils ne restèrent pas en si beau chemin, ils allèrent presser Epidamne et la prirent. Pour réparer cet échec, les Corinthiens firent de grands préparatifs : ils radoubèrent leurs vaisseaux maltraités, ils en construisirent de nouveaux, et demandèrent du secours à leurs alliés. De leur côté, les Corcyréens firent un armement considérable.

Les deux peuples briguèrent à l'envi la protection des Athéniens, et tâchèrent de les mettre dans leurs intérêts. Périclès, qui prévoyait la guerre du Péloponèse, pour ménager aux Athéniens une alliance utile, les engagea à se déclarer pour les Corcyréens, qui étaient les plus forts sur mer. Ils envoyèrent dix vaisseaux à la flotte de Corcyre, qui se trouva forte de cent vingt voiles. Elle fut attaquée par celle de Corinthe qui en avait cent cinquante : on se battit de part et d'autre avec beaucoup de valeur; mais un renfort de vingt vaisseaux que reçurent les Athéniens fit pencher la victoire du côté des Corcyréens.

Le lendemain les Corcyréens, fiers du secours qui leur était arrivé, mirent à la voile, et allèrent présenter le combat aux Corinthiens, qui avaient jeté l'ancre à l'île de Sybote. Ceux-ci prirent le large, et se mirent en défense; mais avant de s'engager dans une action dont ils craignaient les suites, ils envoyèrent un brigantin aux Athéniens, qui le reçurent favorablement. On fit quelques projets d'accommodement qui réussirent. Les deux flottes se retirèrent. Chaque parti se félicita d'avoir triomphé, et dressa des trophées. Les Corcyréens perdirent dans cette action soixante-dix vaisseaux, et les Corinthiens trente.

Cette guerre enfanta une autre querelle au sujet de Potidée, ville de la Macédoine. Les Corinthiens, qui y avaient établi une colonie, l'engagèrent à se révolter contre les Athéniens à qui elle était soumise, et lui envoyèrent des troupes pour appuyer sa révolte. Perdiccas, roi de

Macédoine, pour donner de nouvelles affaires aux Athéniens, souffla le feu de la rébellion dans le cœur des Chalcidiens, qui dépendaient aussi d'Athènes. Les Athéniens envoyèrent trente vaisseaux bien équipés et bien armés pour soumettre ces rebelles. Ils mirent le siége devant Potidée, et battirent les Corinthiens, qui étaient venus pour défendre cette place.

Le Péloponèse, ainsi appelé de Pélops, fils de Tantale, et nommé aujourd'hui *la Morée,* est une péninsule qui a la figure d'une feuille de vigne. Elle a la mer Egée au levant, la mer Ionienne au couchant, et au nord la Grèce, dont elle est séparée par un isthme assez étroit. La guerre du Péloponèse est une des plus célèbres dont il soit parlé dans l'histoire; elle dura vingt-sept ans, pendant lesquels les plus grands capitaines parurent sur la scène, et firent voir que la Grèce, alors, ne pouvait être soumise que par elle-même.

La politique des Perses influa beaucoup dans ces démêlés. Ils n'avaient pu triompher des Grecs par la force, ils en vinrent à bout par l'artifice : ils les divisèrent pour les vaincre. La bonne fortune des Grecs leur fut encore funeste : ils tournèrent contre eux-mêmes leurs armes victorieuses, quand ils n'eurent plus d'ennemis à vaincre.

Diodore de Sicile cherche dans la politique de Périclès la source de la guerre du Péloponèse. Après qu'il eut dissipé le trésor de la Grèce, déposé à Délos, le peuple l'obligea d'en rendre compte; mais se voyant dans l'impossibilité de justifier l'emploi qu'il en avait fait, il tomba dans une profonde mélancolie. Alcibiade le voyant dans cet état, lui en demanda la cause : il lui répondit que l'embarras de rendre ses comptes l'inquiètait fort. « Occupez-vous plutôt du soin de ne les rendre pas, » repartit Alcibiade. Périclès profita de cet avis, et forma le projet de la guerre du Péloponèse, persuadé que c'était le moyen de faire oublier l'affaire du trésor de Délos, et de se rendre plus nécessaire que jamais à ceux qui voulaient le perdre.

Thucydide attribue les divisions qui désolèrent la Grèce, à la jalousie qui brouilla Athènes et Lacédémone. Ces deux villes, différemment gouvernées, étaient également florissantes, et l'esprit de domination les avait saisies : elles crurent qu'après avoir humilié la puissance des Perses, rien n'était plus capable de leur résister; tous les autres Grecs en effet respectaient et redoutaient ces deux républiques. C'est

ainsi que de simples rivales qu'elles étaient d'abord, elles devinrent ennemies ; le siége de Potidée fut le prétexte de la rupture.

Les Athéniens avaient ordonné aux habitants leurs alliés de démolir les murailles de cette place, et de renvoyer les magistrats corinthiens. Les Potidéens refusèrent d'obéir, et se mirent sous la protection de Corinthe. Les Athéniens, piqués de cette conduite, assiégèrent Potidée par terre, et l'investirent par mer avec une flotte de soixante-dix vaisseaux. Les Corinthiens envoyèrent des députés à Sparte, pour solliciter du secours, ce qui leur fut accordé. Déja les divisions d'Athènes et de Lacédémone commençaient à éclater : ces villes, jalouses l'une de l'autre, avaient des alternatives de paix et de guerre, qui les formaient insensiblement à l'art militaire, et leur apprenaient les moyens de se détruire. Ces dissensions se terminèrent par une rupture ouverte, et par une haine irréconciliable.

Athènes et Lacédémone songèrent à fortifier leur parti par des alliances. Les Lacédémoniens se liguèrent avec les villes d'Italie et de Sicile, qui leur fournirent cinq cents vaisseaux. Leur armée navale était composée de Corinthiens, de Mégariens, de Sicyoniens, de Palléniens, d'Eléens, d'Ambraciotes et de Leucadiens. Les Athéniens avaient pour confédérés les peuples maritimes de l'Asie, les Cariens, les Doriens, les Ioniens, la plupart des insulaires et des peuples de l'Hellespont, les habitants de Corcyre et de Mytilène. Athènes était bien munie : elle avait en mer trois cents vaisseaux toujours prêts à mettre à la voile ; toute la Grèce fut en mouvement, et prit parti selon ses différents intérêts, excepté les Argiens qui demeurèrent neutres.

Les Lacédémoniens ouvrirent la campagne par les premières hostilités : ils entrèrent dans l'Attique, et ravagèrent le plat pays. Périclès, pour faire diversion, arma cent cinquante vaisseaux, sur lesquels il mit de bonnes troupes, et les envoya faire des courses sur les terres des Lacédémoniens. Ces vaisseaux furent joints par trente autres, envoyés de Corcyre, et formèrent une flotte qui alla ravager toutes les places maritimes dépendantes de Sparte, ou de ses alliés. Ainsi les Lacédémoniens furent obligés de s'en retourner chez eux, et de songer à leur propre défense.

La seconde campagne s'ouvrit de la même manière que la précédente: les Lacédémoniens désolèrent l'Attique, et les habitants du plat pays se

réfugièrent à Athènes. Mais cette ville, resserrée par ses ennemis, essuya un autre fléau plus terrible encore que la guerre : la peste y causa d'affreux ravages. Périclès, pour détourner une partie des maux qui affligeaient sa patrie, résolut de faire encore une puissante diversion avec cent voiles, auxquelles se joignirent soixante vaisseaux de Chio et de Lesbos. Avec cette flotte il alla saccager toutes les côtes du Péloponèse. Cette expédition rappela encore les Lacédémoniens à la défense de leur propre pays. La peste, qui se communiqua à la flotte de Périclès, l'obligea de retourner à Athènes.

Les Athéniens, qui voyaient toutes leurs campagnes désolées et qui n'apercevaient dans leur ville que des images affreuses de morts et de mourants, regardèrent Périclès comme la cause de ces calamités publiques, et voulurent l'en rendre garant. Ils le dépouillèrent de ses dignités, le condamnèrent à une amende de 80 talents; et, ennuyés d'une guerre ruineuse, ils firent des propositions de paix aux Lacédémoniens. Ceux-ci, voyant leurs ennemis humiliés, en devinrent plus fiers, et ne voulurent point entendre parler d'accommodement. Mais la consternation des Athéniens s'étant tournée en désespoir, ils rappellèrent Périclès, et résolurent de continuer la guerre avec plus de fureur qu'auparavant

Au milieu de ces projets, ils perdirent ce grand homme : Périclès fut atteint de la peste, et mourut en héros, comme il avait vécu. Après sa mort, les Athéniens, s'obstinant à la prise de Potidée, y envoyèrent leur flotte pour en presser le siége. Cette ville, réduite aux dernières extrémités, se rendit par composition : la capitulation qu'on lui accorda exigeait que les habitants en sortissent ; et les Athéniens y établirent une nouvelle colonie.

Jusqu'ici ces diverses expéditions maritimes n'avaient désolé que quelques cantons particuliers ; mais le ravage devint général. Après la prise de plusieurs places assiégées par terre, il y eut un combat naval entre la flotte des Corinthiens et celle d'Athènes. Phormion, général des Athéniens, était dans le golfe de *Naupacte,* aujourd'hui Lépante, avec une flotte de vingt vaisseaux. Il voit paraître celle de Corinthe, composée de quarante-sept navires. Pour la combattre plus à son aise, il prend le large. Les Corinthiens, qui ne veulent pas s'engager, rangent leurs vaisseaux en cercle, la poupe tournée en dedans, et renferment

dans cette enceinte les bâtiments les plus faibles, et cinq galères.

Les Athéniens viennent à eux sur une ligne, et tournent autour de ce cercle, pour le resserrer. Phormion, qui connaît ces mers, attend pour former son attaque un certain vent qui se lève toujours avec le soleil. Le vent commence à souffler, les vaisseaux corinthiens, trop serrés les uns contre les autres, s'embarrassent, et se fracassent. Phormion tombe sur ces vaisseaux délabrés, et conduits d'ailleurs par des marins sans expérience. Il coule à fond l'amiral, brise plusieurs autres navires, et en prend douze, avec tout leur équipage. Après cette victoire, les Athéniens dressèrent un trophée sur un promontoire voisin, consacrèrent à Neptune un des vaisseaux ennemis, et se retirèrent à Naupacte.

Les débris de la flotte des Corinthiens s'étant retirés à Cyllène, les Lacédémoniens la rétablirent, et l'augmentèrent jusqu'au nombre de soixante-dix-sept bâtiments. Phormion grossit aussi la sienne de vingt vaisseaux qu'il reçut d'Athènes. Ces deux flottes furent six ou sept jours en présence sans rien entreprendre. Celle des Péloponésiens était plus nombreuse, et celle des Athéniens plus expérimentée. La première, timide après sa défaite, n'osait attaquer; l'autre, connaissant sa faiblesse, ne songeait qu'à se tenir sur la défensive.

Les Péloponésiens commencèrent à se mettre en mouvement, et firent une assez belle manœuvre; mais elle ne fut pas soutenue. Pour se faire une idée de ce dernier combat, il faut se représenter le lieu où il fut livré. On ne peut entrer dans le golfe de Lépante que par le détroit des Dardanelles, formé par le cap de Rio, dans la Morée, et par celui de Molicria, dans la Livadie : les Péloponésiens occupaient le premier, les Athéniens le second. Ceux-là, ayant inutilement essayé d'engager leurs ennemis à passer le détroit et à entrer dans le golfe, en vinrent à bout par un stratagème. Ils y entrèrent eux-mêmes, et feignirent d'aller assiéger Naupacte, qui était sous la protection des Athéniens.

Pour défendre cette ville confédérée, Phormion entra dans le golfe et rangea les côtes. Il n'eut pas plutôt passé le détroit, que les Péloponésiens, avec une partie de leurs vaisseaux, vinrent en occuper l'entrée ; les autres enveloppèrent les Athéniens, et les attaquèrent. L'artifice des Péloponésiens était bien imaginé, mais il fut mal soutenu : onze vaisseaux athéniens se firent jour au travers de la flotte ennemie, et prirent le large; plusieurs autres échouèrent, et ils auraient tous été pris, brûlés,

ou coulés, si les Péloponésiens avaient été moins empressés de chanter victoire que de profiter de leurs avantages.

Les vainqueurs donnaient faiblement la chasse aux vaisseaux fugitifs; ils faisaient retentir l'air de cris de joie. Si bien que ce triomphe prématuré les fit donner sur des bancs, où ils se trouvèrent embarrassés. Les Athéniens reprennent courage, et profitant du désordre de la flotte ennemie, ils l'attaquent, la dispersent, en prennent six vaisseaux, et mettent à flot leurs propres navires. Cette seconde action répara l'échec de la première : la victoire fut partagée entre les deux partis, et chacun de son côté éleva des trophées. Les Péloponésiens se retirèrent ensuite à Corinthe, et les Athéniens à Naupacte, où ils reçurent un renfort de vingt vaisseaux.

La campagne était déjà fort avancée : les Péloponésiens voulant la terminer par un coup d'éclat, essayèrent de surprendre le port du Pirée, qui se trouvait dégarni et sans défense, parce que les vaisseaux athéniens étaient en mer. Dans ce dessein, quarante vaisseaux filèrent, à la faveur de la nuit, du côté d'Athènes. S'ils avaient été droit au port, qui n'était pas gardé, ils s'en emparaient sans obstacle; mais ils s'amusèrent à faire une descente dans l'île de Salamine, et à la piller. Les habitants de cette île allumèrent de grands feux pour servir de signal à Athènes. Les Athéniens avertis, se tinrent sur leurs gardes : ils lancèrent à la mer quelques vaisseaux pour défendre les avenues du port. Les Péloponésiens voyant leur projet découvert, s'en retournèrent avec trois vaisseaux vides, restés sur la rade de Salamine, et avec le butin qu'ils avaient fait dans l'île.

La quatrième année de la guerre du Péloponèse commença par les hostilités ordinaires des Lacédémoniens dans l'Attique; mais harcelés par la cavalerie qui sortait d'Athènes, et ne trouvant pas à piller, ils rentrèrent dans leurs quartiers. Cet orage conjuré, les Athéniens en essuyèrent un autre plus terrible : ce fut la défection de Mytilène, capitale de l'île de Lesbos. Cette ville était alliée des Athéniens, et considérable par ses forces maritimes; elle résolut de s'unir aux Lacédémoniens; et, pour être en état de ne point appréhender les Athéniens, les Mytiléniens rétablirent leurs murs, fortifièrent leurs ports, construisirent des vaisseaux, et demandèrent du secours à Sparte.

Les Athéniens, embarrassés, furent quelque temps dans l'incertitude

du parti qu'ils devaient prendre. Ils ne voyaient qu'avec peine une île aussi puissante que Lesbos se déclarer pour leurs ennemis ; mais il était bien difficile d'armer assez puissamment pour la soumettre. Cependant, tout affaiblis qu'ils étaient par la peste et par la guerre, et quoiqu'ils eussent de redoutables ennemis à leurs portes, ils firent un effort : ils envoyèrent vers Lesbos quarante vaisseaux, et retinrent dans leur port les dix vaisseaux qui appartenaient aux Mytiléniens. Les vaisseaux athéniens devaient arriver devant Mytilène un jour qu'on célébrait dans le voisinage une fête d'Apollon, afin d'y surprendre tous les habitants assemblés ; mais ceux-ci furent avertis du projet.

Les Athéniens ayant jeté l'ancre à la hauteur de Mytilène, sommèrent les Mytiléniens d'abattre leurs murailles, et de leur livrer tous leurs vaisseaux. Comme ceux-ci se trouvaient trop faibles alors pour résister aux Athéniens, ils demandèrent une suspension d'armes et le temps de négocier un accommodement. Les Athéniens y consentirent. Les Mytiléniens envoyèrent des députés à Athènes et à Lacédémone : les premiers pour gagner du temps, les seconds pour demander un prompt secours. Les Athéniens ne furent point dupes de la proposition ; ils prirent au contraire de sages mesures pour presser le siége de Mytilène, qui, voyant tous les artifices inutiles, sollicita vivement les Lacédémoniens de la recevoir dans leur alliance, ce qu'elle n'eut pas de peine à obtenir. Athènes et Lacédémone se trouvèrent donc intéressées, l'une à la défense, et l'autre à la prise de Mytilène.

Les Lacédémoniens firent transporter des vaisseaux du golfe de Corinthe dans la mer d'Athènes, et ils y donnèrent rendez-vous à leurs alliés, qui déja fatigués de la guerre, ne se hâtèrent pas de s'y rendre. Les Athéniens, attentifs à tous ces mouvements, crurent que pour intimider leurs ennemis et rassurer leurs alliés, ils devaient déployer toutes leurs forces, et montrer aux uns et aux autres que leur puissance n'était point affaiblie, quoiqu'ils fussent renfermés dans leur ville. Ils mirent en mer une flotte de cent voiles, qui alla se montrer dans l'isthme de Corinthe, et qui fit des descentes dans le Péloponèse, où tout fut mis au pillage. Cent autres de leurs vaisseaux gardaient l'Attique, l'Eubée et Salamine, et cinquante servaient au siége de Mytilène et ailleurs. La marine des Athéniens avait été plus nombreuse, mais elle n'avait jamais été si brillante ; car rien ne manquait à tous ces

vaisseaux, de ce qui leur était nécessaire pour la force et pour l'ornement. Les Lacédémoniens, effrayés de cet armement, se retirèrent chez eux pour se mettre en état de défense.

Cependant Mytilène, bloquée par mer et par terre, était sur le point de capituler; mais la nouvelle d'un secours de quarante vaisseaux qui venaient de Lacédémone raffermit le courage des habitants. Ils se défendirent avec beaucoup de vigueur, tant que l'espérance les soutint; mais les mouvements de cette flotte auxiliaire furent trop lents: elle s'amusa à croiser dans le Péloponèse. Les Athéniens, plus vifs, pressèrent la place, qui, se voyant sans secours et sans vivres, se rendit à discrétion. Les Lacédémoniens, arrivés trop tard et craignant d'être eux-mêmes la proie des vainqueurs, regagnèrent les côtes du Péloponèse, où ils renforcèrent leur flotte de treize vaisseaux.

Corcyre, dans ce temps-là, devint la victime des démêlés qui avaient armé Athènes et Lacédémone. Cette île, dont chaque parti se proposait la conquête, se vit en proie successivement à tous les deux; elle éprouva leur fureur tour à tour par le massacre de ses habitants. La flotte du Péloponèse, forte de cinquante-trois vaisseaux, fit voile vers Corcyre, qui s'était déclarée pour Athènes, et qui était alors déchirée par des divisions intestines. Se flattant de profiter de ces troubles avec d'autant plus de facilité, que les Athéniens n'avaient dans ces parages que douze vaisseaux qui étaient à l'ancre dans le port de Naupacte, la flotte du Péloponèse alla mouiller à l'île de Sybote, et le lendemain à la pointe du jour elle s'avança vers Corcyre. Les Corcyréens, étonnés de voir des ennemis si près, équipèrent à la hâte soixante vaisseaux; et, par une faute qui leur coûta cher, ils les envoyaient contre les Péloponésiens à mesure qu'ils étaient prêts, ce qui divisait leurs forces.

Voyant cette mauvaise manœuvre, les Péloponésiens opposèrent seulement vingt vaisseaux aux Corcyréens, qui furent fort maltraités. Le reste de leur flotte se dirigea contre celle des Athéniens, venus au secours de Corcyre, et dont l'escadre n'était composée que de douze vaisseaux. Tombant dans la même faute qu'ils avaient faite à Naupacte, ils rangèrent encore leurs vaisseaux en rond. Ceux qui battaient les Corcyréens, voyant que les Athéniens allaient profiter de cette mauvaise disposition, vinrent à leur secours, et firent changer l'ordre de bataille.

Les Corcyréens, jugeant leur espérance évanouie, prirent la fuite, et les Athéniens se retirèrent.

Les Péloponésiens ne surent pas profiter de leurs avantages: ils se retirèrent aussi avec treize vaisseaux qu'ils avaient pris, et, au lieu de s'emparer de Corcyre, ce qu'ils auraient pu faire aisément, ils perdirent leur temps à ravager l'île.

Les Athéniens, toujours prompts à réparer leurs désastres et à mettre à profit les fautes de leurs ennemis, assemblèrent soixante vaisseaux auxquels trente autres de Corcyre se joignirent. Avec cette flotte ils allèrent chercher les Péloponésiens; mais ceux-ci voulant les éviter, après avoir rangé la côte de la presqu'île de Leucate, transportèrent par terre leurs vaisseaux d'une mer à l'autre, et échappèrent aux insultes de leurs ennemis.

Athènes et Lacédémone, non contentes d'intéresser leurs voisins dans leur querelle, portèrent encore leurs vues jusque dans la Sicile, et la divisèrent en la faisant entrer dans leur parti. Du temps de Périclès, les Athéniens s'étaient proposé la conquête de cette île; mais ce grand homme, toujours attentif à réprimer une ambition qui ne pouvait qu'être fatale à la république, avait combattu ce dessein. N'étant plus retenus alors par la prudence de ce général, et ne cherchant qu'à se fortifier par des alliances, ils associèrent une partie de la Sicile à leurs démêlés, et sur la fin de cette campagne, ils détachèrent vingt vaisseaux pour désoler les cantons qui refuseraient d'entrer dans leur parti.

L'été suivant, les Péloponésiens, toujours acharnés contre l'Attique, voulurent encore y faire des courses; mais ils en furent empêchés par un tremblement de terre dont les violentes secousses abîmèrent plusieurs villes maritimes, rompirent des isthmes, et causèrent les plus affreux désordres. Les Lacédémoniens prirent ces accidents pour des marques de la colère des dieux, et se retirèrent chez eux. Cependant, pour n'être pas oisifs pendant cette campagne, ils envoyèrent une colonie nombreuse à Traquine, ville située à un demi-myriamètre de la mer, à un myriamètre ou environ du détroit des Thermopyles, et à portée d'incommoder Athènes. Ils bâtirent dans cet endroit une nouvelle ville qu'ils nommèrent Héraclée. Les Athéniens tâchaient de se fortifier d'un autre côté. Ils envoyèrent une armée navale en Sicile, trente vaisseaux autour du Péloponèse, et soixante à l'île de Mélos,

une des Sporades, entre Crète et le Péloponèse, pour l'engager à entrer dans leur alliance : ces trois flottes firent beaucoup de ravage.

La septième année de la guerre étant commencée, les Lacédémoniens ravagèrent l'Attique, sous la conduite du roi Agis. Les Athéniens, peu sensibles à ces excursions qui ne les affaiblissaient pas beaucoup, se tenaient renfermés dans leur ville, et agissaient puissamment au loin par le moyen de la mer qui leur était ouverte. Ils envoyèrent quarante vaisseaux en Sicile. Les officiers qui les montaient eurent la permission de donner en passant du secours aux Corcyréens, s'ils le jugeaient à propos. Les Corcyréens étaient alors inquiétés par des bannis de l'île, qui étaient soutenus par soixante vaisseaux du Péloponèse. La flotte athénienne, se trouvant entre Pyle et Corcyre, tint conseil sur le parti qu'on devait prendre. Démosthène, qui la commandait, voulait qu'on s'emparât de Pyle; les autres chefs voulaient qu'on allât à Corcyre.

Le vent décida la contestation, et poussa les vaisseaux jusque dans Pyle. C'était une petite ville bien fortifiée, célèbre pour avoir donné la naissance à Nestor, et située dans la Messénie, à la partie occidentale du Péloponèse. Les Athéniens s'emparèrent de cette place et y firent de nouvelles fortifications. Démosthène se voyant maître d'un lieu dont il pouvait faire une place d'armes, en prit le commandement : il y retint cinq vaisseaux, et le reste fit sa route.

Les Lacédémoniens, étonnés que des gens qui n'osaient, ce semble, sortir de l'enceinte de leur ville pour défendre leur territoire, vinssent les faire trembler jusqu'aux portes de Sparte, et sentant l'importance de la perte d'une place qui établissait les ennemis si près d'eux, mirent tout en œuvre pour la recouvrer. Ils assemblèrent toutes leurs forces de terre et de mer, et rappelèrent les vaisseaux qui étaient devant Corcyre.

Ils fermèrent d'abord toutes les avenues du port. Il était défendu par l'île de Sphactérie, qui le tenait à couvert des grands vents; ils s'en emparèrent, et y mirent un nombre suffisant de bonnes troupes. Ils placèrent des vaisseaux dans les passages pour en défendre les approches; la proue était tournée du côté de la ville, pour être plus à portée de s'opposer à ce qui pourrait entrer ou sortir. Quarante-trois vaisseaux, divisés en trois escadres, attaquaient la ville par mer, et le

siége se faisait par terre, sous la conduite de Trasymède, qui commandait un corps de douze mille hommes. Il était difficile que les armées de terre et de mer eussent une communication pour se prêter des secours mutuels ; les côtes étaient dangereuses, et aucun vaisseau n'osait en approcher. Brasidas, officier plein de valeur, ne fut point arrêté par ces obstacles ; il ordonna à son pilote de conduire son navire à terre, quelque chose qui pût arriver. « *Il est honteux,* dit-il, *qu'on épargne ici le bois, pendant qu'on n'épargne pas les hommes.* » Le pilote obéit ; mais le vaisseau se brisa. Le brave Lacédémonien sauta à terre ; il fut à l'instant couvert d'une grêle de flèches, et après une longue résistance, il tomba, percé de coups, sur un tas de morts et de blessés qu'il avait immolés à la gloire de sa patrie : son bouclier échappa de ses mains défaillantes. Les Athéniens s'en saisirent, et en firent un des ornements de leur triomphe. L'exemple de Brasidas ne fut pas suivi ; les officiers lacédémoniens trouvèrent qu'il était difficile de l'imiter, et ne furent point envieux d'une mort si glorieuse.

Telles étaient les dispositions du siége de Pyle. La place était pressée par mer et par terre, attaquée avec beaucoup de vivacité, et défendue avec vigueur ; mais la flotte d'Athènes, composée de soixante vaisseaux, vint à son secours, et fit bien changer la face des affaires. Elle avait été augmentée de plusieurs navires venus de Naupacte et de Chio. Les officiers furent surpris de voir l'île de Sphactérie pleine de Lacédémoniens, les côtes bordées de soldats, et les avenues du port remplies de vaisseaux. Ils se disposèrent cependant à une action, qui était le seul moyen de sauver la ville. Les Lacédémoniens, au lieu de tenir le port fermé, comme ils l'avaient résolu et comme la prudence le demandait, se présentèrent au combat sans ordre.

Les Athéniens, qui ont les passages libres, fondent sur leurs ennemis. Ils donnent la chasse aux vaisseaux qui tiennent le large, en brisent une partie et en prennent cinq ; ils attaquent même ceux qui ont gagné le rivage, et en fracassent un grand nombre. Après cette victoire, la flotte triomphante enveloppe l'île de Sphactérie, et les soldats qui y sont renfermés. Les Athéniens, vainqueurs des Péloponésiens dans le Péloponèse même, érigent un trophée à leur valeur.

Les magistrats de Sparte, touchés de tous ces échecs, proposèrent une suspension d'armes pour négocier une paix qui devenait nécessaire

aux deux partis. Elle fut acceptée aux conditions suivantes, savoir : que les soldats, retenus dans l'île, y resteraient sans être insultés jusqu'à ce que la paix fût faite ou rompue ; que les Lacédémoniens cesseraient les hostilités contre la place, et qu'ils remettraient aux Athéniens tous leurs vaisseaux, au nombre de soixante.

Ce traité conclu, les Lacédémoniens envoyèrent des députés à Athènes pour négocier un accommodement. Ils prononcèrent une fort belle harangue, qui fit peu d'impression sur des gens que la prospérité rendait insolents. Les Athéniens, résolus de profiter de leurs avantages, firent les propositions les plus iniques aux Lacédémoniens, qui les rejetèrent ; ainsi tout fut rompu. Les Lacédémoniens redemandèrent leurs députés ; mais on les retint, contre le droit des gens, sous différents prétextes.

Le siége de Pyle fut continué par terre avec une fureur qu'animait encore le mauvais succès de la négociation. Les Lacédémoniens étaient toujours renfermés dans l'île ; et comme les vivres leur manquaient, on leur en faisait porter par des plongeurs. Les Athéniens, qui les tenaient bloqués, souffraient beaucoup eux-mêmes, ne pouvant ni faire eau, ni chercher des vivres, parce que la côte était toute couverte d'ennemis. Pressés encore par l'hiver qui s'approchait, ils formèrent le dessein d'attaquer la garnison, forte de quatre cents hommes. Ils firent venir des troupes d'Athènes, ils en tirèrent encore de Pyle et les mirent sur soixante-dix vaisseaux. Ces forces réunies attaquèrent les Lacédémoniens ; affaiblis par tout ce qu'ils avaient souffert, et accablés par le nombre, après avoir perdu cent vingt-huit hommes, ils se rendirent prisonniers.

De là les Athéniens, avec quatre-vingts vaisseaux, cinglèrent vers Corinthe, où ils firent une descente. Les Corinthiens envoyèrent des troupes pour s'y opposer, ou pour les combattre quand ils seraient à terre ; mais les Athéniens eurent encore le dessus, et les Corinthiens défaits se réfugièrent sur les montagnes.

Les Lacédémoniens n'ouvrirent pas la campagne suivante par une irruption dans l'Attique, ils en connaissaient l'inutilité ; ils ne trouvaient plus rien à ravager dans le plat pays, et les Athéniens se tenaient toujours renfermés dans leurs murs. Ainsi, dégoûtés de ces courses infructueuses, ils se contentèrent de régler leurs mouvements sur ceux de

l'ennemi. Les Athéniens, plus heureux à concerter leurs opérations, ouvrirent la campagne par la prise de Cythère, aujourd'hui Cérigo, ainsi que nous l'avons dit déjà. C'est une petite île, voisine de Crète, près du cap de Malée, et qui était à portée de défendre ou de ruiner les côtes des Lacédémoniens.

Nicias y aborda avec soixante vaisseaux, s'en empara et en fit une place d'armes, d'où il faisait souvent des courses qui incommodaient fort les Lacédémoniens. Si Athènes était partout triomphante de Lacédémone, ses armes ne prospéraient pas moins en Sicile. Enflée de ces succès, elle voulut s'emparer de Mégare. Elle s en saisit par ruse, mais elle l'abandonna par force : elle gagna et perdit en peu de temps cette ville. Pendant le reste de cette campagne, les deux partis ne firent rien d'éclatant sur mer.

Au commencement de la campagne suivante, les Athéniens et les Lacédémoniens firent une trêve d'un an, soit pour se disposer à goûter les fruits de la paix, soit pour se délasser un peu des fatigues de la guerre. Vers le commencement du printemps, dix ans environ depuis la déclaration de la guerre, en comptant les années par les campagnes, ils firent un traité de paix qui ne fut pas religieusement observé par les deux partis. La division se renouvela peu de temps après. Les inimitiés d'Athènes et de Lacédémone, qui n'étaient qu'assoupies, se réveillèrent. Les hostilités recommencèrent de part et d'autre, et les alliés des deux républiques marquèrent une grande inconstance. Il y eut beaucoup de siéges, de combats, de rencontres, et par conséquent bien du sang répandu ; mais peu d'actions considérables sur mer, jusqu'à la seizième année de la guerre. Au printemps de la dix-septième, les Siciliens demandèrent du secours à Athènes : mais comme cet incident fit changer le théâtre de la guerre, nous le renvoyons au chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

De l'an 409 à l'an 323 avant J.-C.

GRECS. — Expédition des Athéniens contre la Sicile. — Accusation d'Alcibiade. — Victoire des Athéniens sur les Syracusains. — Démosthène. — Eclipse de lune fatale aux Athéniens. — Défaite des Athéniens; incendie de leur flotte. — Massacre de Nicias et de Démosthène. — Transport par terre de deux flottes. — Conquête de l'Eubée par les Lacédémoniens. — Victoire des Péloponésiens. — Retour triomphal d'Alcibiade. — Victoire de Lysandre. — Exil volontaire d'Alcibiade. — Victoire des Athéniens. — Mort de l'amiral Callicratidas. — Siége et capitulation d'Athènes; fin de la guerre du Péloponèse. — Défaite de la flotte lacédémonienne. — Chute de Sparte; Athènes se relève. — Guerre de Chypre. — Guerre de Lacédémone. — Guerre des Alliés. — Marine macédonienne. — Piraterie de Philippe. — Passage de la mer de Pamphylie. — Alexandre. — Siége et prise de Tyr. — Flux et reflux de l'Océan.

—

Egeste et Salamine, deux villes de Sicile, étaient trop voisines pour être longtemps amies : une petite rivière, qui les séparait, leur servait de limites; mais comme l'ambition n'en connaît point, les habitants de Sélinunte s'emparèrent du terrain qui était au delà des bornes. Les habitants d'Egeste voulurent rentrer dans leur territoire usurpé : en vain ils employèrent d'abord les voies de conciliation, puis ils furent obligés d'avoir recours à la force. Ils ne réussirent pas mieux de ce côté-là, et furent battus. Cet insuccès leur fit rechercher l'appui des Athéniens. Pour les mettre dans leur parti, ils leur représentèrent que les Syracusains avaient l'intention de se rendre maîtres de la Sicile, et de se lier ensuite avec les Péloponésiens, leurs fondateurs. Ils ajoutèrent que, si les Athéniens voulaient faire la guerre à Syracuse, ils leur fourniraient de l'argent et des hommes; et que la prise de cette place les rendrait bientôt maîtres de toute la Sicile.

Les Athéniens ouvrirent l'oreille à des propositions si flatteuses. On

tint à Athènes un grand conseil, pour délibérer sur cette affaire. Nicias représenta aux Athéniens qu'ayant bien de la peine à soutenir la guerre dans la Grèce, ils n'étaient point en état de la porter dans la Sicile; qu'ils diminueraient leurs forces en les partageant ; et que c'était une illusion de se persuader qu'on pourrait se rendre maître d'une île puissante, contre laquelle toutes les forces des Carthaginois avaient échoué. Alcibiade, dont l'imagination échauffée ne s'occupait que des conquêtes de l'Italie, de Carthage et de l'Afrique, opina pour l'expédition de la Sicile, et soutint son sentiment avec beaucoup de chaleur et d'éloquence. Il n'eut pas de peine à persuader aux Athéniens ce qu'ils désiraient. On résolut donc d'armer au plus tôt, et on mit en mer une flotte de cent vaisseaux. C'était la plus brillante qu'on eût encore vue à Athènes. Chaque vaisseau s'était efforcé de l'emporter sur les autres par la pompe et la magnificence; tous les soldats et les matelots étaient gens choisis, et disputaient de bravoure. La flotte, avant de partir, fut un spectacle pour toute la ville; elle semblait destinée pour une fête nautique plutôt que pour une expédition militaire.

Lorsque les équipages allèrent s'embarquer au Pirée, le peuple en masse les accompagna. Dans l'espérance de se partager les richesses de la Sicile, tout le monde se livrait à la joie. Le rivage retentissait de vœux et d'acclamations. On ne voyait sur toute la côte que sacrifices et que libations, pour se rendre les divinités favorables. Les cérémonies du départ étant achevées, la flotte cingla vers Corcyre, où était le rendez-vous général, et où s'assemblèrent les vaisseaux confédérés. La flotte, composée de cent vaisseaux athéniens et de trente-six auxiliaires, fut divisée en trois escadres, commandées par Alcibiade, Nicias et Lamachus. On envoya trois vaisseaux à la découverte en Italie et en Sicile, pour savoir où l'on pourrait débarquer. La flotte partit de Corcyre, suivie de trente bâtiments chargés de vivres et de provisions, et plusieurs navires marchands suivaient la flotte, pour y vendre leurs denrées. On prit la route de l'Italie, afin d'y chercher des ports. On trouva presque tous les passages gardés. Personne ne voulait favoriser la descente des Athéniens, ni même leur donner asile, dans la crainte de s'embarquer dans une guerre dont le succès paraissait douteux. On tira vers le cap de Rhége, où l'on mouilla en attendant les vaisseaux qu'on avait envoyés en éclaireurs.

Cependant les Syracusains ne s'endormaient pas sur tous ces préparatifs. Ils essayèrent de mettre les habitants de l'île dans leurs intérêts; une partie se déclara pour eux, une autre partie pour les Athéniens, et une partie demeura neutre, dans l'attente du dénoûment, pour se mettre du côté des plus forts. On fit cependant à Syracuse toutes les dispositions nécessaires pour se garantir de l'orage dont on était menacé. Les Athéniens s'approchèrent de la Sicile, et lui firent plus de peur que de mal. Ils rôdèrent autour de l'île, sans y produire d'autre effet que l'épouvante. Sur ces entrefaites, Alcibiade eut ordre de se rendre à Athènes. Ses ennemis, jaloux de sa gloire, l'accusèrent d'avoir défiguré les statues des dieux, et profané les mystères. Les Athéniens, qui, dans ces circonstances, auraient dû dissimuler ces sacriléges, et en différer la vengeance, le rappelèrent pour lui faire son procès, et l'envoyèrent chercher par le vaisseau de Salamine, destiné pour amener les criminels. Alcibiade s'embarqua; mais il put échapper à la vigilance de ses gardes; et, au lieu d'aller à Athènes, il se réfugia chez les Lacédémoniens. Son départ fit perdre la ville de Messine, qu'on lui devait livrer, et changea la face des affaires.

Nicias et Lamachus se partagèrent le commandement de l'armée navale, côtoyèrent encore la Sicile, et passèrent le reste de l'été à faire du butin. Cependant, sur la fin de cette saison, il y eut un combat entre les Syracusains et les Athéniens, où les derniers eurent l'avantage. Les Athéniens, après cette victoire, prirent leur quartier d'hiver à Naxos. Pendant cette saison, on employa le temps à négocier. Les deux partis cherchèrent également à faire des alliances en Italie. Les Athéniens envoyèrent des députés à Corinthe, qui leur promit du secours : ils en demandèrent encore à Lacédémone, qui eut de la peine à se déclarer; mais elle fut déterminée par Alcibiade : ainsi la guerre fut transportée de la Grèce dans la Sicile, et cette île devint le théâtre de l'animosité des différents peuples de la Grèce qui prirent parti dans ces démêlés. Les Athéniens avaient pour eux les habitants de Lemnos, d'Imbros, d'Egyne, de l'Eubée, de Chio, de Samos, de Milet, de Métymne, de Ténédos, de Cythère, de Rhodes, d'Argos, de Mantinée, de Crète, d'Eolie, de Naxos, de Catane, les habitants de Cée, les Adriens, les Téiens, les Eniens, les Zacynthiens, les Céphaléniens, les Corcyréens, les Messéniens, les Thuriens, les Métapontins et les Tyrrhé-

niens. Les alliés des Syracusains étaient : les habitants de Camarine, les Sélinuntins, les Himéréens, les Siciliens barbares, les Syracusains, les Lacédémoniens, les Corinthiens, les Syioniens, les Béotiens, les Leucadiens et les Ambrociotes. Toutes ces nations confédérées fournirent chacune leur contingent, en troupes, en argent ou en vaisseaux.

A l'ouverture de la campagne, qui était la dix-huitième année de la guerre, les Athéniens firent le siége de Syracuse. Comme c'est un des principaux événements de la guerre du Péloponèse, nous nous étendrons un peu sur les expéditions maritimes. Les Athéniens, dans l'entreprise de la Sicile, firent faute sur faute. Ils ne devaient point être les dupes de l'ambition d'Alcibiade, en entreprenant une guerre dont le succès paraissait fort incertain. Ils agirent encore peu sagement en nommant trois chefs pour commander leur armée navale ; ils devaient prévoir que la jalousie ne manquerait pas de les diviser ; qu'étant de caractères opposés, ils seraient toujours d'avis contraires, et qu'on ne pouvait en attendre que des opérations mal concertées. Le rappel précipité d'Alcibiade fut fait contre la bonne politique, et eut des suites funestes ; mais ce qui révolte le bon sens, c'est que les Athéniens ôtèrent, pour ainsi dire, l'expédition de la Sicile d'entre les mains de celui qui l'avait conseillée, et qui était, par conséquent, le plus intéressé au succès : ils confièrent cette entreprise à Nicias, qui ne l'avait jamais goûtée, et qui ne s'en chargeait que malgré lui. Cette dernière faute fut la source de tous les insuccès qu'eurent les Athéniens dans cette affaire.

Nicias, débarrassé d'Alcibiade, et sûr de la docilité de Lamachus, se vit le maître absolu de toutes les forces maritimes d'Athènes ; mais il n'usa que trop sobrement du pouvoir qu'il avait entre les mains. Il s'amusa à rôder autour de la Sicile, au lieu d'attaquer brusquement Syracuse. Ses lenteurs donnèrent le temps à ceux-ci de se précautionner : il s'attira même leur mépris en assiégeant une place assez faible, dont il leva le siége aussitôt ; mais voulant rétablir sa réputation, s'approcha de Syracuse.

Il fut heureux dans son début devant cette place. Pour lui couper les vivres et les secours, il la bloqua par terre, à la faveur d'une double muraille, et il était maître de la mer. Les Syracusains furent si consternés d'un travail conduit avec autant de diligence que de sagesse,

qu'ils firent des propositions d'accommodement. Si Nicias avait été plus habile, il aurait profité de ces dispositions; mais il donna aux Syracusains le temps de se fortifier et d'être secourus. Les Lacédémoniens, qui s'étaient déclarés pour eux, leur envoyèrent une flotte de dix-neuf navires, sous le commandement de Gylipe. Ce général apprit sur sa route, par un faux avis, que la ville avait capitulé; sur cette nouvelle, il fit voile vers l'Italie, pour raffermir les villes ébranlées par la prise de Syracuse, et pour rassurer ses alliés. Il alla ensuite se radouber à Tarente. Nicias fit encore une plus lourde faute : il devait aller combattre Gylipe, avant qu'il eût joint les Syracusains; il se contenta de mépriser un ennemi qu'il fallait défaire, et de justifier son indolence par une fade raillerie.

Gylipe, en homme habile, sut bien profiter de cette négligence : ayant appris que la ville de Syracuse se défendait, et qu'on y pouvait entrer, parce qu'elle n'était pas entièrement bloquée, il se disposa à la secourir; et, pour être plus en état de le faire, il alla dans les villes alliées grossir sa flotte de vaisseaux et d'hommes. Etant arrivé devant la ville avec ce renfort, les habitants ranimèrent leur courage, et se disposèrent à une vigoureuse défense. Depuis l'arrivée de Gylipe, Nicias portait toutes ses vues du côté de la mer; il fortifia la pointe de Plemmyre, qui formait une partie du golfe du grand port, afin d'y faire mouiller ses vaisseaux en toute sûreté. Ceux de Gylipe n'étant pas encore tous sortis des ports, Nicias fit partir vingt-cinq galères pour les surprendre; mais celles du général lacédémonien, qui étaient au nombre de douze, se sauvèrent en faisant une fausse route, et se rendirent à Syracuse.

Ce secours ralentit les attaques des assiégeants et ranima les assiégés. Ils avaient cependant également besoin d'hommes, d'argent et de vaisseaux : les deux partis songèrent à augmenter leurs forces. Les Syracusains, convaincus qu'il viendrait à Nicias un secours d'Athènes, équipèrent des vaisseaux pour le surprendre, et pendant l'hiver, on se disposa de toutes parts à envoyer les renforts nécessaires

Au printemps suivant, les Lacédémoniens et leurs alliés entrèrent de bonne heure dans l'Attique, sous le commandement du roi Agis, désolèrent la campagne, s'y établirent, et se fortifièrent à quatre lieues d'Athènes. Ils tenaient par là cette ville en échec. Pendant qu'ils occu-

paient ainsi les Athéniens, ils firent partir un puissant renfort; et afin qu'il pût passer sûrement, vingt-cinq galères de Corinthe furent détachées pour aller faire tête à vingt galères athéniennes, qui attendaient le secours au passage. Les Athéniens, de leur côté, faisaient de grands préparatifs. Ils avaient envoyé vers le milieu de l'hiver, dix vaisseaux à Nicias, pour lui annoncer le secours; et au printemps ils en envoyèrent trente à leurs alliés du Péloponèse, pour les équiper suivant les conventions. Soixante-cinq autres prirent les devants, et les allèrent attendre au port d'Egyne, où était le rendez-vous général.

Pendant que ces dispositions se faisaient en Grèce, Gylipe agissait en Sicile, et tirait tout ce qu'il pouvait de ses alliés. De retour à Syracuse, il persuada aux Syracusains d'attaquer Nicias par mer. Les Syracusains, encouragés par Gylipe, risquèrent deux combats, l'un sur terre et l'autre sur mer. Pour comprendre l'ordre qui, selon Thucydide, fut observé dans ce combat, il faut remarquer qu'à Syracuse, il y avait le grand et le petit port. Le grand port était à la partie méridionale de la ville, et séparé du petit par une île; il avait plus de deux lieues de circuit, et il était formé par un golfe dont l'entrée, qui n'avait que cinq cents pas de large, était défendue par le cap de Plemmyre, qui s'avançait dans la mer, et par la pointe de l'île qui se trouvait entre les deux ports. Le petit port tirait un peu à l'est; il contenait l'arsenal de la marine, et la plupart des vaisseaux y étaient à l'ancre.

Le conseil de Gylipe fut suivi. On attaqua par terre les trois forts que Nicias avait fait construire à Plemmyre; et son armée navale, qui occupait les environs de ce cap et l'entrée du grand port, fut en même temps assaillie par trente-cinq galères des assiégés, sorties du petit port, et par quarante-cinq qui étaient dans le grand. Les Athéniens, obligés de faire face des deux côtés, se partagèrent : vingt-cinq de leurs galères s'opposèrent aux trente-cinq galères ennemies, et trente-cinq aux quarante-cinq autres. On se battit avec beaucoup d'opiniâtreté; mais le fort de la mêlée fut à l'entrée du grand port, les uns essayant d'y pénétrer, les autres voulant en défendre l'entrée.

La victoire commençait à se déclarer pour les Syracusains : ils avaient forcé le passage, fait reculer les Athéniens, et quelques-unes de leurs galères étaient déjà parvenues dans le grand port; mais voulant tous y entrer à la fois, la confusion se mit parmi eux; leurs galères s'a-

bordaient et s'embarrassaient, la manœuvre se faisait fort mal. Les Athéniens, apercevant ce désordre, en profitent ; ils se rallient, tombent en bon ordre sur cet amas confus de vaisseaux mal conduits, et les mettent en fuite, après en avoir coulé onze, pris trois et fracassé trois autres. Les Athéniens ne furent pas si heureux sur terre : ils perdirent les trois forts construits à Plemmyre, avec plusieurs agrès de vaisseaux, et trois galères qui s'y étaient retirées.

Après cette action, les Syracusains détachèrent onze vaisseaux, qu'ils envoyèrent croiser en Italie, pour enlever quelques bâtiments qui venaient renforcer les Athéniens : ils les attaquèrent, les coulèrent presque tous, et brûlèrent les bois de construction dont ils étaient chargés. Les Athéniens, informés un peu tard du dessein des Syracusains, mirent vingt vaisseaux en mer, pour déconcerter leurs projets ; ils firent voile vers Mégare, où ils trouvèrent les onze navires ennemis : ils les attaquèrent et en prirent un ; le reste se sauva à Syracuse.

Cette petite expédition fut suivie d'une autre qui ne fut pas plus importante. Les Syracusains avaient construit devant leur arsenal un rempart de bois qui en défendait les approches : ils avaient planté dans la mer quantité de pieux qui étaient comme autant d'écueils cachés sous l'eau, et qui rendaient très-difficiles et très-périlleuses les approches de ce rempart. Les Athéniens envoyèrent contre cette redoute un gros vaisseau chargé de tours et de parapets, garni de soldats et suivi de bâtiments plats, montés par un grand nombre de gens de trait. Il y eut dans cette occasion plusieurs escarmouches et un choc assez rude, mais fort inutile. Les Athéniens tiraient de dessus leurs vaisseaux, et les Syracusains de leur arsenal : les Athéniens entamèrent un peu le rempart, arrachèrent quelques pieux et se retirèrent : les Syracusains replantèrent des pieux et réparèrent leur redoute ; ce fut là tout le fruit de cette entreprise.

Pendant que ces choses se passaient en Sicile, le secours des Athéniens s'avançait. Démosthène, qui commandait les soixante-cinq vaisseaux, fit plusieurs expéditions sur sa route. Il parcourut toutes les îles confédérées et y prit du renfort : il coula un bâtiment de transport ennemi qui allait à Syracuse, et vint mouiller à Naupacte. Il apprit du gouverneur que vingt-cinq vaisseaux corinthiens mouillaient aussi dans ces passages, pour favoriser leurs bâtiments de transport

et leurs convois, et qu'ils venaient l'insulter impunément parce qu'il n'avait que dix-huit vaisseaux à leur opposer; il s'offrit à les aller attaquer s'il voulait lui en donner un nombre suffisant. Démosthène lui en donna dix; il en ramassa quelques autres encore, et fit une flotte de trente-trois navires qu'il envoya attaquer les Corinthiens. Ils étaient dans un havre défendu par des rochers qui le bordaient des deux côtés, et sur lesquels ils avaient logé des soldats. Les Corinthiens, à la vue de leurs ennemis, demeurèrent tranquilles pour observer leurs mouvements; mais ne se trouvant point en sûreté dans cette rade, ils prirent le large. Les deux flottes s'étant jointes, se battirent longtemps. Trois vaisseaux des Corinthiens furent coulés, et sept du parti contraire furent fort maltraités: on se retira de part et d'autre, plus satisfait du mal qu'on n'avait pas reçu que de celui qu'on avait fait. Les deux partis se flattèrent d'avoir remporté l'avantage et s'empressèrent de célébrer la victoire.

Les Athéniens, qui attendaient de jour en jour le puissant secours que leur amenait Démosthène, résolurent de se tenir dans l'inaction jusqu'à ce qu'il fût arrivé. Les Syracusains, au contraire, se déterminèrent à le prévenir et à lui livrer un combat. Ariston de Corinthe, excellent marin, leur conseilla d'abaisser la proue de leurs vaisseaux et de fortifier leurs éperons, en les laissant plus courts, afin que, choquant à fleur d'eau les vaisseaux ennemis pour les entamer, ils les coulassent plus aisément, ce que ne pouvaient pas faire les vaisseaux athéniens, dont la proue était élevée et l'éperon trop faible par sa longueur. Les Syracusains ayant profité de cet avis, harcelèrent les Athéniens pour les attirer au combat; mais ceux-ci se refusaient toujours à une action, dont ils craignaient les désavantages.

Cependant, quelques Athéniens, indignés de l'audace d'un ennemi qui lui paraissait faible sur mer, allèrent jusque dans le grand port escarmoucher; ils furent bientôt suivis par d'autres; insensiblement les vaisseaux des deux partis s'engagèrent. Ceux des Athéniens étaient plus légers et maniés par de plus habiles matelots; mais comme ils combattaient dans un lieu serré, à l'entrée du port, ils ne pouvaient faire aisément la manœuvre ni profiter de leurs avantages; leurs vaisseaux se nuisaient les uns les autres; on leur tirait des flèches du port et on les accablait de pierres. Ils furent donc obligés de prendre la

fuite. Les Syracusains les poursuivirent, leur coulèrent sept vaisseaux et en maltraitèrent plusieurs.

Le premier jour du combat, les deux partis firent de grands efforts pour remporter la victoire. La valeur, de part et d'autre, se soutint jusqu'à la nuit avec une égale opiniâtreté ; mais il n'y eut rien de décisif; il en coûta cependant un ou deux vaisseaux aux Athéniens. Le lendemain tout fut tranquille dans les deux flottes, et on ne s'y occupa qu'à se radouber et à se refaire. Nicias, prévoyant que les ennemis reviendraient à la charge, se mit en état de les recevoir. Il avait renfermé ses barques et ses vaisseaux plats dans une enceinte faite avec des pieux ; il fit sortir tous ces petits bâtiments, et les plaça dans les intervalles de ses vaisseaux, afin d'être à portée de donner du secours à ceux qui seraient maltraités dans le combat.

Le troisième jour, les Syracusains se présentèrent de bonne heure en bataille : on s'engagea avec la même vivacité que le premier jour, mais on n'avança rien. Un pilote corinthien, le plus habile homme de mer qui fût dans la flotte des Syracusains, voyant que la force ne décidait rien, eut recours à l'artifice. Il persuada aux officiers d'abandonner les ennemis, de gagner le rivage, et d'y faire rafraîchir toute l'armée, afin de reprendre des forces pour recommencer le combat avec plus de vigueur; son conseil fut suivi. Les Athéniens, croyant que les ennemis se retiraient par crainte, débarquèrent aussitôt leur monde, pour se refaire. Les Syracusains se rembarquèrent en diligence, et se mirent bientôt en état de charger les Athéniens. Ceux-ci eurent à peine le temps de remonter sur leurs vaisseaux, en désordre et sans avoir pris leur repas. Il est sans doute bien singulier qu'au milieu d'un combat très-vif entre deux armées navales, l'une se retire, et descende à terre pour faire rafraîchir ses troupes, et que l'autre, oisive pendant cette manœuvre, aille ensuite satisfaire le même besoin. Mais c'est peut-être l'éloignement des temps et la différence des mœurs qui nous font naître cette réflexion.

Les Syracusains se hâtèrent donc de retourner au combat ; et les Athéniens furent obligés de se rembarquer avec précipitation. Cependant, honteux de se voir la dupe du stratagème des Syracusains, ils les attaquèrent avec furie ; mais leurs vaisseaux allaient se briser contre les éperons de leurs ennemis : ceux-ci, profitant de cet avantage, et lais-

sant faire à leurs petits bâtiments tous les mouvements qu'ils voulaient, forcèrent la victoire à se déclarer pour eux : sept navires athéniens furent coulés et plusieurs fracassés. Pour éviter une perte plus considérable, ils se retirèrent derrière l'enceinte qui servait de barrière à leurs petits vaisseaux. Les Syracusains essayèrent de les forcer dans ce retranchement ; mais il était défendu par des dauphins de plomb, attachés à des vergues, qui, tombant d'une grande hauteur, étaient capables de briser leurs vaisseaux ; ils en eurent même deux de fracassés par ces machines, ce qui les obligea de se retirer.

C'est après cette expédition que Démosthène arriva avec une flotte de soixante-treize vaisseaux ; elle était très-leste et très-brillante : elle fit d'abord une parade superbe, et parut d'un air triomphant au son des trompettes et des flûtes. Sa présence abattit le courage des assiégés et releva celui des assiégeants. Cette flotte était chargée de cinq mille hommes d'infanterie, de toutes sortes de munitions et d'argent. Elle était de plus de trois cent dix vaisseaux. Démosthène voulut profiter du trouble que son approche avait jeté parmi les Syracusains, et signaler son arrivée par quelque expédition brusque et rapide. Nicias opposa ses lenteurs ordinaires. Il avait raison de chercher à temporiser : il savait, par les espions qu'il avait dans la ville, que les Syracusains, épuisés et menacés de la famine, étaient sur le point de se rendre, et qu'il ne fallait plus que peu de jours pour pousser leur patience à bout ; mais les Athéniens, accoutumés à rejeter tous leurs mauvais succès sur l'indolence de Nicias, goûtèrent l'activité de Démosthène.

Il alla donc avec dix mille hommes, à la faveur de la nuit, donner l'assaut au fort d'Epipole, situé au nord-ouest de la ville ; mais comme il était sur le point de s'en emparer, la garnison de la ville venue au secours des assiégés, l'obligea de se retirer avec précipitation, et le chassa de tous les petits forts qu'il avait pris. Démosthène, qui ne connaissait pas le pays, eut dans cette déroute deux mille cinq cents hommes tués, et plusieurs blessés. Cet avantage ranima le courage des Syracusains, et les Athéniens songèrent à lever le siége. Démosthène, découragé par cette première disgrâce, appuya ce parti de toutes ses forces ; mais Nicias s'y opposa : il représenta qu'une pareille retraite ferait triompher Syracuse, et couvrirait de honte les Athéniens ; qu'ils n'étaient pas encore réduits à la nécessité de fuir ; qu'en arrivant dans leur patrie, le peupl

indigné ne manquerait pas de les condamner à mort, et qu'il valait beaucoup mieux pour eux périr de la main de leurs ennemis que de celle de leurs concitoyens.

Le discours de Nicias fit impression sur les Athéniens; mais un puissant renfort de vaisseaux et de troupes qui arriva aux Syracusains, ayant tout à coup répandu l'alarme parmi leur flotte, ils formèrent le dessein de se retirer. Comme ils étaient sur le point d'appareiller, une éclipse de lune effraya le timide et superstitieux Nicias; il ne voulut point partir sans avoir apaisé par des sacrifices les dieux, qu'il croyait irrités, et donna par ce délai le temps aux Syracusains d'être informés du départ des Athéniens, et de les engager dans un combat. Voici l'ordre de bataille des deux armées.

La flotte de Syracuse était de quatre-vingt-deux vaisseaux. L'aile gauche était commandée par Agatoclès; l'aile droite, par Sicanus, tous deux Syracusains, et le corps de bataille était sous la conduite de Pithès, Corinthien. La flotte athénienne était de quatre-vingt-six voiles: Eurymédon avait la droite, Euthydème, la gauche, et le centre était sous la conduite de Ménandre. Leur front était fort étendu : ils avaient fait cette disposition en vue d'effrayer leurs ennemis par un vain étalage de leurs forces, et ce fut la cause de leur perte. Eurymédon voulant envelopper la gauche des ennemis, se détacha du corps de l'armée, et par conséquent l'affaiblit. Les Syracusains, profitant de cette faute, le coupèrent et l'enfermèrent dans un golfe, où il fut entièrement défait. Il perdit sept de ses vaisseaux, et fut tué lui-même avec un grand nombre de ses soldats, qui voulant se sauver, rencontraient à terre ceux de Gylipe, postés sur le rivage pour les massacrer.

La nouvelle de la défaite et de la mort d'Eurymédon fut bientôt répandue dans les deux flottes. Elle déconcerta les Athéniens, qui prirent l'épouvante et s'enfuirent. Les Syracusains les poursuivirent, et firent échouer plusieurs de leurs vaisseaux. Sicanus fit charger une barque de bois et d'autres matières combustibles, y fit mettre le feu, et la mit au vent de ces vaisseaux échoués, qui furent bientôt embrasés. Les Athéniens firent tout ce qu'ils purent pour empêcher les progrès de l'incendie; mais malgré leurs soins, ils perdirent dans cette occasion dix-huit vaisseaux.

Les Syracusains, devenus plus hardis par cette victoire, voulurent

tenter un dernier effort contre les Athéniens. Pour tenir leurs vaisseaux comme assiégés, ils firent à l'embouchure du grand port une estacade de vaisseaux rangés de travers, affermis avec des ancres liées les unes aux autres par de grosses chaînes de fer, et couverts de planches sur lesquelles on pouvait marcher comme sur un pont. Cet ouvrage, qui fut achevé en trois jours, fit ouvrir les yeux aux Athéniens sur le danger qu'ils couraient : ils sentirent la nécessité de rompre la barrière flottante qui les renfermait ; et ayant chargé cent quinze vaisseaux de leurs meilleurs combattants pour la forcer, ils rangèrent en bataille sur le bord de la mer le reste de leurs troupes.

Les Syracusains ne furent pas oisifs à la vue de ces dispositions : ils rangèrent aussi en bataille devant la ville leur armée de terre, et vinrent soutenir leur estacade avec quatre-vingt-quatre vaisseaux, qu'ils couvrirent de cuir, afin qu'ils fussent moins en prise aux harpons de fer que les Athéniens avaient préparés. Ils mirent l'élite de leurs troupes sur cette flotte, qui était suivie d'une grande quantité de barques pleines de jeunes gens au-dessous de l'âge viril, destinés à rendre à leurs pères et à leurs frères les services dont ils étaient capables. Comme le combat auquel on se disposait paraissait devoir décider de la ruine ou de la liberté de Syracuse, les femmes, les filles et les vieillards, animés de crainte et d'espérance, bordaient les remparts de la ville, et occupaient tous les lieux d'où l'on pouvait apercevoir le combat.

Nicias parcourut la flotte, afin de réveiller le courage de tous ceux qui la montaient. Il leur représenta qu'ils allaient combattre pour l'honneur et pour la gloire de la patrie ; que leur vie dépendait de leur valeur ; qu'il fallait vaincre ou périr ; qu'ils ne devaient pas laisser flétrir entre leurs mains les lauriers moissonnés à Salamine, mais songer qu'ils étaient Athéniens. Après cette courte harangue, Nicias mit son armée navale sur le front le plus étendu qu'il lui fut possible, pour effrayer les Syracusains. Ceux-ci se présentèrent avec une contenance fière et assurée ; les vaisseaux siciliens étaient sur les deux ailes, et les Corinthiens au centre. Les Syracusains ne voulurent point entamer l'action, parce que leurs oracles avaient déclaré qu'ils seraient victorieux s'ils n'étaient point assaillants.

Démosthène fit les premiers mouvements, et tira avec ses vaisseaux

du côté de l'ouverture du port : il se rendit maître des bâtiments qui en défendaient l'entrée; mais pendant que les Athéniens étaient occupés à rompre une chaîne que les assiégés avaient tendue, les Siciliens accoururent de toutes parts : le combat fut général et furieux dans le port et aux entrées. Les Athéniens, qui étaient chargés avec beaucoup de vigueur, reculèrent, les uns vere le rivage, les autres du côté de la ville, tandis que le reste se soutenait au milieu du port. On se battit d'abord par pelotons; mais le port se trouvant rempli de deux cents vaisseaux, tout combattit à la fois. Les Syracusains étaient animés par les cris de leurs pères, de leurs femmes, de leurs enfants; et les Athéniens par le désir de conserver leur liberté, leur honneur et leur vie.

La confusion devint étrange et le combat fort sanglant; on vint des deux côtés à l'abordage. Les vaisseaux s'accrochaient les uns les autres, et on se battait de pied ferme comme si l'on avait été sur terre. Le choc des vaisseaux qui se fracassaient, le bruit des rames qui se brisaient, les cris des blessés et des mourants, et les acclamations de ceux qui, sur les remparts, étaient spectateurs du combat, empêchaient d'entendre le commandement. La multitude des traits et des flèches dont l'air était rempli, et le désordre qui régnait partout, ne permettaient point de donner ou d'apercevoir les signaux. Des vaisseaux engloutis avec leur équipage, d'autres disputés, pris et repris presque en même temps, quelques-uns désemparés, et remplis d'Athéniens et de Siciliens qui s'égorgeaient, offraient un spectacle effrayant.

Les armées de terre n'y prenaient pas un médiocre intérêt. Le désir de la gloire, ou la crainte de la honte, passaient tour à tour dans tous les rangs; l'espérance dans les deux partis était abattue ou relevée selon les différentes phases du combat; et comme la victoire volait tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, les soldats poussaient vers le ciel des cris de joie ou de tristesse, selon l'avantage ou l'échec que recevaient leurs vaisseaux. Ceux qui étaient sur les murs ou sur les remparts éprouvaient les mêmes mouvements : les uns criaient victoire à mesure qu'ils voyaient leur parti triomphant; la douleur des autres éclatait par des hurlements effroyables, en voyant leurs pères massacrés. En un mot, tous les spectateurs de cette horrible scène adressaient aux dieux des plaintes, des vœux ou des soupirs.

Après une vigoureuse résistance, la flotte athénienne fut défaite;

ceux de leurs vaisseaux qui combattaient le plus près de la ville furent les premiers rompus ; et en prenant la fuite, ils entraînèrent les autres dans leur déroute, qui devint ensuite générale. Les Syracusains ne leur donnèrent pas le temps de se reconnaître, et les poursuivirent vivement. Les Athéniens poussèrent leurs vaisseaux sur le rivage, où ils se sauvèrent au milieu des corps morts, des armes flottantes, et des débris des bâtiments, dont toute la côte était couverte. Démosthène voulut recueillir sur ses vaisseaux les Athéniens échappés du combat, afin de les sauver par mer ; mais les pilotes consternés ne voulurent point se rembarquer.

Nicias, croyant qu'il était plus avantageux de se retirer en Sicile, dans les villes alliées, fit mettre le feu aux bâtiments qui restaient de sa flotte, tandis que l'armée des Athéniens se retirait par terre ; mais elle fut suivie, et battue à différentes reprises : tout fut taillé en pièces, officiers et soldats, à la réserve de quelques prisonniers, entre lesquels se trouvèrent Nicias et Démosthène, qui furent brutalement massacrés par les Syracusains. Telle fut la triste destinée de cette flotte qui était partie d'Athènes si brillante et si pompeuse ; et telle la misérable fin d'une guerre entreprise contre toutes les règles de la prudence et de l'équité, et dans laquelle les Athéniens, selon Thucydide, perdirent plus que la Grèce n'avait jamais perdu dans aucune autre guerre.

On comprend aisément qu'Athènes fut extrêmement affaiblie des pertes qu'elle fit en Sicile, puisqu'il lui en coûta l'élite de ses habitants, ses alliés, ses richesses, ses vaisseaux et sa réputation. Elle se trouvait donc dans une situation déplorable. Elle n'avait plus de navires dans ses ports, point de bois de construction dans ses arsenaux, point d'argent dans son trésor, et point de matelots. Ses alliés quittèrent son parti pour embrasser celui de ses ennemis. Il est à présumer que si Lacédémone avait su profiter du malheur d'Athènes, elle lui aurait imposé des lois ; mais les Lacédémoniens employèrent le temps à débaucher aux Athéniens leurs confédérés, tandis que les Athéniens s'occupèrent à réparer leurs pertes, et à faire de nouveaux efforts pour se soutenir.

A en juger par les apparences, la campagne suivante promettait de grands événements ; elle n'eut cependant rien d'extraordinaire, et les deux partis eurent des avantages mutuels. Les Lacédémoniens avaient

en mer cent vaisseaux fournis par leurs alliés, et destinés pour les besoins de la compagne. Ils en envoyèrent vingt à Lesbos, pour soutenir la révolte de cette île, qui voulait secouer le joug des Athéniens : ils en firent partir vingt et un pour Chio, et, afin de dérober leur route à la connaissance de leurs ennemis, ils les transportèrent d'une mer à l'autre, par l'isthme de Corinthe, ce qui se pratiquait souvent dans ce temps-là. Les Athéniens, de leur côté, se remuaient beaucoup. La fidélité des habitants de Chio leur étant devenue suspecte, ils les sommèrent de leur envoyer leur contingent. Comme ils ne s'étaient pas encore ouvertement déclarés, pour mieux couvrir leur défection, ils expédièrent sept navires à Athènes.

Les Athéniens ne furent pas longtemps à être informés de la destination des vingt et un vaisseaux qui avaient passé l'isthme : ils en envoyèrent autant à leur rencontre. Les deux flottes étant en présence, les Athéniens prirent le large, et firent semblant de fuir, pour attirer en pleine mer leurs ennemis, qui en effet les suivirent pendant quelque temps, mais relâchèrent bientôt, pour ne point s'engager dans un combat. Les Athéniens relâchèrent aussi, mais ne se fiant pas trop aux navires de Chio, ils demandèrent du renfort ; on leur en expédia un de trente-sept vaisseaux. Les Corinthiens, effrayés à l'approche de ce nouveau secours, se retirèrent dans un port abandonné, peu éloigné d'Epidaure. Les Athéniens vinrent les y attaquer par mer et par terre ; ils leur tuèrent beaucoup de monde, et entre autres, le commandant ; ils brisèrent plusieurs de leurs navires, et bloquèrent le reste ; mais ces derniers échappèrent à la vigilance de ceux qui les gardaient et se sauvèrent.

Dans ce même temps, Gylipe revenait victorieux de la Sicile avec seize vaisseaux. Il trouva, près de Leucade, vingt-sept navires athéniens qui allaient à sa rencontre, et qui voulaient l'enlever : cet habile amiral, qui avait surmonté à Syracuse les plus grands dangers, fit une si belle manœuvre, qu'il se retira à Corinthe, sans autre perte que celle d'un seul bâtiment.

Les Athéniens firent une faute considérable, à peu près dans le même temps. Ils envoyèrent du côté de l'Eubée cinquante vaisseaux, sous la conduite de deux généraux, dont l'antipathie éclatait par des démêlés continuels. Ils firent voile vers la ville d'Orope, et y attaquèrent une flotte

ennemie ; mais ils perdirent vingt-deux navires, et eurent bien de la peine à sauver le reste. La campagne se passa en escarmouches et en petites guerres. Les Péloponésiens mirent tout en œuvre pour attirer dans leur parti les alliés d'Athènes, déjà ébranlés par ses disgrâces ; et les Athéniens ne négligèrent rien pour les raffermir dans leur confédération ; quand les négociations furent inutiles, ils employèrent la force. Cette conduite des deux partis occasionna plusieurs petits combats insignifiants.

La vingt et unième campagne commença comme la précédente avait fini ; les Lacédémoniens et les Athéniens tâchaient de s'enlever réciproquement leurs alliés, qui, dans la nécessité de prendre parti, étaient successivement en proie aux uns et aux autres, et se trouvaient ainsi victimes de leurs démêlés. Ceux de Chio furent les plus embarrassés de tous. Leur flotte, qui était assez nombreuse, se battit contre une flotte athénienne ; la nuit les sépara, et l'action ne fut pas décisive. Tous ces combats n'étaient, pour ainsi dire, qne des escarmouches ; on se battait par pelotons et à perte égale : il fallait un engagement général, et c'était le sentiment des Syracusains, qui s'ennuyaient de ne voir rien finir. On s'y disposa de part et d'autre.

Les Péloponésiens, se voyant une armée navale forte de cent vingt-deux vaisseaux, présentèrent le combat à celle d'Athènes, qui n'en avait que quatre-vingt-deux. Ces deux armées se rencontrèrent aux environs de Samos et de Mycale. Les Athéniens ne jugèrent pas à propos de tenter la fortune d'un combat avec des forces si inégales : ils refusèrent la bataille et se mirent à l'abri de l'île de Samos, en attendant un renfort qui leur venait de l'Hellespont. Les Péloponésiens, voulant profiter de l'avantage qu'ils avaient sur leurs ennemis, mirent à la voile pour les aller forcer à Samos ; mais ayant appris qu'ils avaient reçu le secours attendu, ils prirent la route de Milet. Les Athéniens, se voyant une flotte de cent huit vaisseaux, appareillèrent et allèrent chercher à Milet les Péloponésiens, qui n'en voulurent point sortir. Les Athéniens, n'ayant pu les attirer au large, s'en retournèrent à Samos.

La perte de l'Eubée, qui fut enlevée peu de temps après aux Athéniens, fut pour eux un des coups les plus sensibles qu'ils reçurent dans cette guerre. La ville d'Athènes, qui était en hostilité avec tout le Pé-

loponèse, était encore déchirée par des divisions intestines. Cette ville, que les efforts combinés des puissances étrangères n'avaient pu abattre, était près de succomber sous le poids de ses dissensions. Les Péloponésiens, voulant profiter de ses agitations domestiques, envoyèrent quarante-deux vaisseaux vers l'Eubée. Les Athéniens, croyant que leur port était menacé par cet armement, suspendirent leurs animosités et se réunirent pour se défendre. Ils armèrent à la hâte trente-six vaisseaux, les équipèrent comme ils purent, et y mirent des matelots ramassés au hasard. Ces vaisseaux s'assemblèrent au port d'Eretria, ville de l'Eubée. A peine y furent-ils arrivés, que la flotte des Péloponésiens, qui était en rade à Orope, leva l'ancre pour les aller attaquer.

Les Athéniens, voyant l'ennemi qui s'approchait en bon ordre, montent avec précipitation sur leurs vaisseaux; mais plusieurs soldats, qui s'étaient répandus dans la ville pour y chercher des provisions, ne peuvent s'embarquer. Les habitants, qui entretenaient des intelligences secrètes avec les Péloponésiens, avaient caché leurs vivres pour tenir plus longtemps à terre les Athéniens, et faisaient au même moment des signaux aux ennemis, pour les avertir de se présenter au combat.

Les Athéniens, attaqués dans le port, firent d'abord une vigoureuse résistance; mais, obligés de céder à la force, ils prirent le large et s'enfuirent. Ils furent vivement poursuivis et battus : il leur en coûta vingt-deux vaisseaux qui furent pris avec leurs équipages; les autres se sauvèrent à l'abri des ports qui appartenaient à la ville d'Athènes. La conquête de l'Eubée fut la suite et le prix de cette importante victoire.

Cette perte déconcerta les Athéniens, et eut pour eux des suites plus funestes que tous les échecs qu'ils avaient reçus en Sicile, parce qu'ils trouvaient dans l'Eubée plus de ressources qu'en toute l'Attique. Les Lacédémoniens ne surent pas profiter de leurs avantages. Si, après l'affaire d'Eubée, ils avaient été attaquer le port d'Athènes, ils s'en seraient emparés sans peine. Ils auraient du moins obligé les troupes athéniennes qui étaient répandues dans l'Hellespont et l'Archipel, de revenir au secours de leur patrie, ce qui leur aurait facilité les moyens de se rendre maîtres de tous les lieux qu'elles auraient abandonnés; mais les Lacédémoniens avaient l'habitude de faire de pareilles fautes :

ils perdaient souvent par leur lenteur ces occasions heureuses qui font le dénoûment des grandes entreprises.

Cependant les affaires des Athéniens allaient de plus en plus mal, et leurs divisions intestines les auraient perdus sans ressource, sans le retour d'Alcibiade. A Lacédémone, il excitait à plus d'un titre la jalousie du roi Agis. La gloire des heureux succès qu'on lui attribuait et les infidélités de la reine son épouse, irritèrent ce prince contre Alcibiade : il jura sa perte, et engagea les magistrats à donner secrètement l'ordre de le faire mourir. Malgré les mesures prises pour tenir ce projet caché, Alcibiade le découvrit, et, pour mettre sa personne en sûreté, il se retira auprès de Tissapherne, un des généraux de Darius Nothus, roi des Perses.

Alcibiade, se voyant brouillé avec Lacédémone, pensa sérieusement à se réconcilier avec sa patrie et à regagner son amitié par quelque service éclatant. Comme il était souple, insinuant, flatteur, grand capitaine et fin politique, et que ce brillant caractère était soutenu de toutes les grâces naturelles, il s'empara bientôt de l'esprit de Tissapherne. Il lui persuada qu'il était de l'intérêt du roi son maître de fomenter les divisions d'Athènes et de Lacédémone; et que Lacédémone commençant à prendre le dessus sur sa rivale, il devait tarir la source des secours pécuniaires qu'il lui fournissait, ce qui était le moyen d'affaiblir les Lacédémoniens.

Il empêcha encore les Perses de leur envoyer un renfort de cent cinquante vaisseaux phéniciens. Ce dernier coup sauva Athènes, qui n'aurait jamais pu résister à tant de forces réunies. Il rendit encore à son ingrate patrie un service essentiel. Les Athéniens avaient une puissante flotte à Samos, pour soumettre leurs alliés rebelles, et pour empêcher la rébellion de ceux qui étaient prêts à se révolter. Ceux qui la commandaient, informés des démêlés qui régnaient à Athènes au sujet du gouvernement, appelèrent Alcibiade, le nommèrent général de leur armée navale, et voulurent sous ses ordres faire voile vers Athènes pour y punir les séditieux; mais Alcibiade empêcha l'exécution de ce dessein, en leur remontrant que leur départ occasionnerait la perte entière de l'Ionie, de l'Hellespont et des villes voisines; et que s'ils allaient allumer dans Athènes le feu de la guerre civile, cette malheureuse ville serait bientôt réduite au désespoir.

Pendant qu'Alcibiade servait ainsi sa patrie, il fut invité à s'y rendre; mais se défiant toujours des caresses d'un peuple inconstant, il voulut rentrer dans Athènes à la faveur d'une expédition glorieuse. Il prit des vaisseaux et alla croiser autour de Cnide et de l'île de Cos, espérant que le hasard lui fournirait l'occasion de se signaler dans un combat et de se rendre triomphant à Athènes. Il apprit que Myndare, qui commandait la flotte de Lacédémone, faisait voile vers l'Hellespont, et qu'il était suivi par la flotte athénienne; il l'alla joindre avec dix-huit vaisseaux, mais avant qu'il fût arrivé, les deux flottes étaient aux prises.

Myndare, général de la flotte péloponésienne, alla jeter l'ancre à Milet pour y attendre le puissant secours de vaisseaux phéniciens que les Perses avaient promis; mais voyant son espérance trompée, il assembla des vaisseaux de toutes parts; il fit contribuer les alliés, et forma une flotte considérable avec laquelle il cingla du côté de l'Hellespont : cette flotte était composée de soixante-huit navires : elle alla mouiller devant Abydos, et s'étendait jusqu'à Dardanie. La flotte athénienne, qui était forte de quatre-vingt-seize voiles, ayant appris le départ et la route de celle de Lacédémone, partit de Samos et la suivit. Elle alla jeter l'ancre devant Sestos, et s'étendait le long de la Chersonèse. Ainsi, elles se trouvèrent toutes deux en présence, l'une en Asie, l'autre en Europe.

Les Péloponésiens, impatients de combattre, allèrent les premiers à l'ennemi : Myndare tenait la gauche, et les Syracusains la droite. L'action commença dès le matin. On fut longtemps à se disputer l'avantage du lieu. Comme on devait se battre dans un canal où les courants sont fort rapides, chaque parti essaya de prendre le dessus. Après avoir ainsi voltigé pendant quelque temps, les Péloponésiens étendirent leur aile gauche sur la droite des Athéniens pour l'envelopper; ceux-ci se dégagèrent, et, fortifiés d'une partie de leur centre qui les secourut, tombèrent avec furie sur ceux qui les voulaient renfermer. L'aile gauche des Athéniens s'avança contre les Syracusains jusqu'au delà d'un promontoire nommé *la Sépulture d'Hécube*.

Les Péloponésiens s'étant aperçus que le corps de bataille des ennemis était affaibli, tombèrent brusquement dessus et l'enfoncèrent, parce qu'il ne put être secouru ni par Thrasibule, qui soutenait tout

l'effort des Péloponésiens, ni par Thrasille, à qui le promontoire dérobait la vue de ce qui se passait au delà. Les Péloponésiens ayant défait le corps de bataille, se mirent à poursuivre tout ce qui fuyait. Thrasibule, qui s'en aperçut, quitta le combat, courut sur eux, et les trouvant en désordre, les battit et les mit en fuite à leur tour. Les Syracusains, vivement pressés par Thrasille, voyant la déroute de leur aile gauche, s'enfuirent du côté d'Abydos, et furent suivis du reste de la flotte. Les Péloponésiens perdirent plus de trente vaisseaux dans cette journée. Cette victoire fit reprendre cœur aux Athéniens. Quatre jours après cette bataille, ils s'emparèrent encore de huit vaisseaux ennemis qui venaient de Byzance.

Xénophon parle d'un second combat naval dans lequel les Lacédémoniens, commandés par Hegesandridas, eurent l'avantage. Voici quel fut le succès de la troisième bataille. Doriée, qui commandait quatorze vaisseaux d'Italie, ayant calmé quelques bruits qui s'étaient élevés dans l'île de Rhodes, fit voile vers l'Hellespont, pour se joindre à la flotte de Myndare, qui alors, pour réparer ses pertes, avait demandé de nouveaux secours à tous les alliés de Sparte. Les Athéniens, qui étaient à l'ancre devant Sestos, avertis des approches de Doriée, appareillèrent, et avec toute leur flotte, qui était de cent quatre voiles, allèrent à sa rencontre. Doriée, qui ne croyait pas les ennemis si près de lui, s'enfuit à Dardanie, où il mit une partie de ses gens à terre pour défendre ses vaisseaux. Les Athéniens firent tous leurs efforts pour s'en saisir. Myndare, informé de ce qui se passait à Dardanie, mit à la voile avec toute sa flotte, composée de quatre-vingt-seize vaisseaux, et marcha en ordre de bataille au secours de Doriée. Il conduisait l'aile droite, et les Syracusains avaient la gauche.

Les Athéniens firent bonne contenance et le reçurent avec beaucoup de résolution. Thrasibule avait la droite et Thrasille la gauche. On combattit de part et d'autre avec beaucoup de valeur : on fit toutes les évolutions qui étaient alors en usage sur mer : chaque parti était supérieur d'un côté, tandis qu'il était battu de l'autre. Dans le temps qu'on poussait des cris de joie pour un avantage remporté, on était obligé de porter du secours à ceux qui avaient le dessous, et la victoire restait douteuse; mais Alcibiade, qui arriva avec dix-huit vaisseaux, la fit bientôt décider. Les deux flottes, incertaines du parti

qu'il allait prendre, furent alarmées; il rassura les Athéniens en faisant élever une cotte d'armes rouge, qui était le signal de ralliement.

Les Péloponésiens, devenus bien inférieurs par le secours que venaient de recevoir leurs ennemis, gagnèrent la terre et se mirent à l'abri de l'armée de Pharnabase, général des Perses qui s'étendait sur le rivage. Cette armée les garantit d'une défaite entière : mais ils perdirent dans cette journée trente vaisseaux.

Alcibiade, fier de ce succès, voulut se montrer à Tissapherne avec un appareil de conquérant. Suivi d'un superbe cortége, il alla le trouver et lui fit de magnifiques présents; mais ce barbare, croyant la prise d'Alcibiade nécessaire pour justifier sa conduite, le retint prisonnier à Sardes. Alcibiade, fécond en ressources, échappa à la vigilance de Sissapherne et rejoignit la flotte athénienne, à laquelle il ménagea bientôt une autre victoire.

Myndare, pour effacer la honte du dernier combat, fit de nouveaux efforts. Il demanda aux Péloponésiens et à leurs alliés un renfort de vaisseaux. Quand il l'eut reçu, il fit voile vers la Propontide, où, à l'aide des Perses commandés par Pharnabase, il prit la ville de Cysique. Les Athéniens, en ayant été informés, partirent de Sestos avec une flotte composée de quatre-vingt-six navires, qu'ils partagèrent en trois escadres : l'une était commandée par Alcibiade, la seconde par Théramène, et la troisième par Thrasibule. Cette flotte partit à la faveur des ténèbres de la nuit. Le lendemain, elle arriva à la hauteur de Cysique et se cacha derrière Préconèse, petite île qui couvrait cette ville.

Alcibiade, fertile en ruses militaires, convint avec les deux autres généraux que son escadre irait attaquer les Péloponésiens, et qu'aussitôt le combat engagé, ils viendraient à son secours pour envelopper les ennemis, ce qui s'exécuta avec beaucoup d'ordre. Alcibiade parut devant Cysique. Il fut d'abord aperçu par soixante vaisseaux péloponésiens qui s'exerçaient devant le port. Myndare voyant Alcibiade avec un si petit nombre de vaisseaux, va plein de confiance à sa rencontre avec quatre-vingts navires. Alcibiade, par une fuite prudente et bien ménagée, attire les ennemis en pleine mer et donne le signal du combat. Thrasibule et Théramène paraissent aussitôt et viennent prendre les Péloponésiens par derrière, pour les renfermer et couper leur re-

traite. Myndare, surpris de voir un si grand nombre de vaisseaux sur lesquels il ne comptait pas, va s'échouer sur la côte, vis-à-vis du camp de Pharnabase : il y fait débarquer ses troupes, qui s'unissent aux Perses pour faire tête aux Athéniens. Ceux-ci s'emparent de tous les vaisseaux de Myndare, excepté de ceux qui ont été brisés et des vaisseaux syracusains, où ceux qui les montaient mirent eux-mêmes le feu.

Les généraux athéniens, après une victoire si complète sur mer, voulurent risquer un combat sur terre, et ils y eurent encore tout l'avantage qu'ils pouvaient espérer. On se battit de part et d'autre avec une valeur égale; mais les Péloponésiens et les Perses ayant été entièrement défaits, la fuite de Pharnabase et la mort de Myndare honorèrent le triomphe des Athéniens. Alcibiade sut bien profiter de la victoire; il reprit Cysique, se rendit maître de toute la mer, depuis l'Hellespont jusqu'à Byzance, et en chassa les Lacédémoniens et les Perses. Chargé de leurs riches dépouilles, il voulut se montrer à Athènes dans le plus brillant appareil, et y faire une entrée triomphale.

Il y arriva avec les vaisseaux athéniens, parés de trophées d'armes prises sur les ennemis, et enrichis du butin fait sur eux. Ces vaisseaux étaient suivis de deux cents galères péloponésiennes, les unes à demi brisées, les autres chargées des pavillons, enseignes et étendards des ennemis qui avaient péri dans le combat. Alcibiade fut reçu dans Athènes comme le libérateur de la patrie; et, après l'avoir quittée en fugitif, il y rentra en vainqueur, au milieu des cris de joie et des acclamations publiques.

Peu de temps après, Alcibiade repartit avec cent vaisseaux, et fit voile vers Andros, l'une des Cyclades, où il remporta une victoire sur les habitants de cette île, et sur les Lacédémoniens qui y étaient. Comme l'argent lui manquait, il fut obligé d'aller au loin lever des contributions; mais, avant de s'écarter, il voulut s'assurer si sa flotte avait quelque chose à craindre de celle de Lysandre, général des Lacédémoniens, qui était à Ephèse, et fit défiler tous ses vaisseaux devant le port. Les Lacédémoniens étant restés tranquilles, il jugea qu'ils n'étaient pas disposés à se battre, ce qui lui donna la confiance de laisser sa flotte sous la conduite d'Antiochus, son lieutenant, avec un ordre exprès de

ne rien hasarder, et de refuser même le combat, s'il lui était présenté.

Antiochus, excellent pilote et mauvais commandant, ayant oublié les ordres d'Alcibiade, ou plutôt cherchant à se faire un nom, alla avec deux vaisseaux insulter la flotte de Lysandre, qui était de quatre-vingt-dix voiles. Lysandre, pour punir sa témérité, envoya quelques vaisseaux contre lui. Ce combat particulier en engagea bientôt un général. Les vaisseaux athéniens accoururent au secours d'Antiochus; Lysandre, les voyant défiler, sortit du port avec le reste de sa flotte; l'escarmouche devint un véritable combat naval, dans lequel les Lacédémoniens conservèrent leur ordre de bataille, et les Athéniens se battirent en désordre. Lysandre coula le vaisseau d'Antiochus, qui périt avec tout son équipage; il mit les autres en fuite et les poursuivit. Les Athéniens perdirent dans cette action quinze vaisseaux. Alcibiade, averti de l'imprudence d'Antiochus et du malheur de sa flotte, vint en recueillir les débris, et alla présenter le combat à Lysandre, qui, pour rester sur ses avantages, ne jugea point à propos de l'accepter.

Les ennemis d'Alcibiade, qui cherchaient toutes les occasions de le perdre, le chargèrent de cette maladresse, et firent valoir contre lui quelques apparences qui ne lui étaient pas favorables. Comme, depuis son départ d'Athènes, il n'avait pas répondu aux grandes espérances qu'on avait conçues de ses entreprises, on crut facilement les bruits répandus contre lui. Les Athéniens, toujours inconstants et toujours extrêmes à son égard, mirent Conon à sa place. Alcibiade reçut en héros cette nouvelle disgrâce : il remit avec soumission le commandement à son successeur, et chercha dans un exil volontaire à se consoler des caprices du sort et de l'ingratitude de sa patrie.

Les Athéniens firent une faute énorme en substituant Conon à Alcibiade; les Lacédémoniens en firent une non moins grande en ôtant le commandement de leur flotte à Lysandre, pour en revêtir Callicratidas. Ces deux généraux, qui avaient passé par les plus illustres emplois de leurs républiques, et qui avaient donné partout des marques distinguées de leur sagesse et de leur valeur, tâchèrent de faire honneur au choix de Sparte et d'Athènes, et de signaler les commencements de leur nouvelle dignité par quelque action d'éclat.

Callicratidas, après avoir ravagé plusieurs pays des alliés d'Athènes, alla mettre le siége devant Méthymne, où il avait des intelligences.

Conon, avec soixante-dix vaisseaux, fit voile vers l'île de Lesbos, dans le dessein de secourir cette ville; mais, ayant su qu'elle était prise, il se retira vers Mytilène : il découvrit la flotte de Callicratidas, qui était forte de cent quarante voiles; mais elle lui parut trop supérieure pour l'attaquer, et il usa d'artifice pour lui enlever quelques navires. Il fit semblant de fuir vers Mytilène, espérant que les ennemis, impatients de combattre, ne manqueraient pas de le suivre : ce qu'il avait prévu arriva.

Les Péloponésiens se retirèrent en désordre, et plusieurs de leurs vaisseaux furent fracassés. Les plus sages, ou les plus heureux, battirent en retraite, et attirèrent insensiblement des navires athéniens dans le même piége où ils avaient donné eux-mêmes. Les Athéniens auraient dû se retirer à propos; mais, entraînés par la chaleur du combat, ils s'avancèrent trop près de la flotte ennemie, qui leur coupa le chemin de la retraite. Ainsi, se voyant dans l'impossibilité de rejoindre leur flotte, ils allèrent échouer sur la côte, et se sauvèrent par terre, après avoir laissé trente vaisseaux au pouvoir des Lacédémoniens.

Conon, plus sage, donna des bornes à sa victoire; quand il aperçut la flotte péloponésienne, il se retira avec quarante vaisseaux dans le port de Mytilène; mais prévoyant qu'il y serait assiégé, il en barra les entrées par une estacade composée de bâtiments, dont les uns, remplis de lest, étaient échoués dans les bas-fonds, et les autres affermis par des ancres et chargés de machines à lancer des pierres, étaient disposés dans les endroits où il y avait de la profondeur. Callicratidas fit les plus grands efforts pour enfoncer cette estacade; mais Conon soutint toutes ses attaques avec une intrépidité qui ébranla plus d'une fois les Péloponésiens.

Callicratidas, pour ne pas rebuter ses troupes, fit sonner la retraite, et après leur avoir fait reprendre haleine, il recommença un combat plus furieux que le premier. Enfin, l'estacade fut enfoncée, et Callicratidas se rendit maître du grand port. Conon se retira dans le petit port, situé dans l'enceinte de la ville, et s'y voyant bloqué de toutes parts, il fit partir secrètement deux vaisseaux pour Athènes, afin de demander un prompt secours; un de ces bâtiments fut pris, mais l'autre arriva heureusement.

Les Athéniens, informés de l'état de leur flotte, qui se trouvait bloquée, en firent partir sur-le-champ une autre de cent dix voiles, qui, grossie encore de quarante vaisseaux que les Samiens et leurs autres alliés y joignirent, se trouva forte de cent cinquante voiles. Callicratidas, instruit des approches de cette flotte, laissa cinquante vaisseaux pour garder les Athéniens bloqués dans le port, et prit le large avec cent vingt autres, pour aller au-devant de la flotte d'Athènes, qu'il aurait surprise sans une tempête. Au point du jour, les Athéniens, en ordre de bataille, vinrent à sa rencontre. Leur aile gauche était commandée par Aristocrate et Diomédon, qui avaient chacun quinze vaisseaux : ils étaient soutenus par le fils de Périclès et par Erezinide. Trente galères bien équipées, parmi lesquelles il y en avait dix de Samos, et les trois amirales athéniennes, formaient sur une ligne le corps de bataille. L'aile droite, commandée par Protomaque et par Thrasille, avait le même nombre de vaisseaux, lesquels étaient rangés de la même manière : ils étaient appuyés par Lysias et Aristogène, qui, sur une seconde ligne, avaient chacun quinze vaisseaux. Les Arginuses, qui sont trois petites îles voisines de Lesbos, étaient comprises dans leur ordre de bataille. Par cette disposition ils avaient considérablement étendu leur front, pour n'être pas enveloppés ; et leurs lignes étaient fort serrées afin que les bâtiments ennemis, très-légers, ne pussent se glisser entre leurs vaisseaux, qui étaient pesants.

Les Péloponésiens se rangèrent tous sur une même ligne, tant pour faire tête au front des Athéniens, que pour être plus à portée de pénétrer entre leurs vaisseaux et de voltiger sur leurs flancs. Callicratidas avait l'aile droite, et tous ses vaisseaux étaient légers et faciles à manier. On n'avait point encore vu sur mer tant de Grecs armés les uns contre les autres. Mais ce spectacle déconcerta Hermon, pilote de Callicratidas. Effrayé du nombre de la flotte athénienne et de la faiblesse de celle des Péloponésiens, Hermon conseilla à son général de préférer une sage retraite à un combat malheureux. Callicratidas répondit avec une fierté spartiate : « Ma perte ne fera aucun tort à ma patrie, et ma fuite me couvrirait de honte. » Cette réponse est belle, quoique traitée de rodomontade par un historien.

Cependant, on en vint aux mains avec une ardeur égale ; Callicratidas donna le premier. Les devins l'avaient averti qu'il serait tué dans le

combat, et il était résolu de vendre cher sa vie. Il pousse rapidement son vaisseau sur les bâtiments ennemis; il en coule plusieurs, en fracasse d'autres, et brise les rames de tous ceux qui l'approchent. Il semblerait qu'il veut attaquer lui seul toute la flotte des Athéniens. Il tombe sur le vaisseau de Périclès avec tant d'impétuosité, qu'il y fait une grande ouverture : mais l'éperon s'y trouve malheureusement engagé; et Périclès l'ayant accroché avec des grappins, plusieurs Athéniens l'environnent et viennent à l'abordage. Il se fait sur ce vaisseau un carnage horrible; Callicratidas y combat avec tout le courage et l'intrépidité d'un héros; mais accablé par la multitude, il tombe sans vie sur un monceau de morts!

La perte de ce général décida de l'action. L'aile droite commença à plier : l'aile gauche fut ensuite enfoncée, et la victoire se déclara pour les Athéniens. Ils perdirent dans ce combat vingt-cinq vaisseaux avec tout leur équipage, et les Lacédémoniens soixante-dix-sept. Les débris de la flotte péloponésienne se sauvèrent à Chio et à Cumes, et les Athéniens allèrent débarrasser Conon. Etéonice, qui le tenait bloqué devant Mytilène, ayant appris la défaite de Callicratidas, ne pensa plus qu'à prévenir la sienne par la fuite; mais pour assurer sa retraite, il fit faire de grandes réjouissances, comme si la flotte d'Athènes avait été défaite; pendant que Conon, occupé de ces bruits, ne songeait qu'aux moyens de sortir par composition de ce mauvais pas, Etéonice se retira par terre à Méthymne, et envoya ses vaisseaux à Chio. Conon ainsi dégagé, alla joindre avec ses quarante vaisseaux la flotte victorieuse, avec laquelle il fit voile vers Samos.

Cette victoire, si glorieuse ponr Athènes, lui devint cependant fatale, et fut comme l'instrument de sa ruine; les chefs de la flotte s'y étant rendus, ces ingrats républicains les condamnèrent à perdre la vie, pour n'avoir pas enterré les corps de ceux qui avaient été tués dans le dernier combat, et dont la côte était toute couverte.

On sait jusqu'où les Grecs portaient la piété pour les morts : il paraissait néanmoins plus nécessaire ici de dégager Conon que de pourvoir à leur sépulture; mais les généraux athéniens ne purent faire ni l'un ni l'autre, parce qu'une violente tempête les contraignit de relâcher aux Arginuses.

Les Athéniens, aussi prompts à se repentir de leurs injustices qu'à les

commettre, regrettèrent inutilement de bons citoyens, qui leur devenaient nécessaires, et furent obligés de confier leur armement naval à Conon, auquel ils associèrent deux autres généraux. Ils assemblèrent à Samos cent soixante-treize vaisseaux, à la garde de l'île, et firent voile avec le reste vers l'Hellespont.

Les Lacédémoniens, de leur côté faisaient de grands préparatifs. Leurs alliés, assemblés à Ephèse, envoyèrent à Sparte, demander Lysandre pour amiral, parce qu'ils s'accommodaient mieux de lui que de Callicratidas. Celui-ci était un homme droit, inflexible, d'une vertu austère, et à l'épreuve des flatteries, de la crainte et des promesses. Lysandre, au contraire, était un homme souple, d'une vertu peu rigide, et rien moins qu'incorruptible. Les Lacédémoniens accordèrent Lysandre au désir de leurs alliés; mais comme il était défendu par une de leurs lois de donner deux fois au même homme le commandement en chef, ils élurent pour amiral Aracus, et nommèrent Lysandre en second, aux conditions cependant que le premier n'aurait que le nom d'amiral, et que Lysandre en aurait toute l'autorité.

Lysandre, au commencement de la campagne, assembla à Ephèse tous les vaisseaux de l'Etat, et des confédérés de Sparte. Il fit radouber ceux qui avaient besoin de l'être, et en fit construire de nouveaux. Il alla croiser avec ces vaisseaux; il prit en passant quelques villes alliées d'Athènes, et dirigea sa course et ses projets vers l'Hellespont, où il prit la ville de Lampsaque. Les Athéniens le suivaient avec cent quatre-vingts vaisseaux : ils le trouvèrent à l'ancre devant cette ville, où l'Hellespont est fort étroit, et dès le lendemain, ils se rangèrent en bataille. Lysandre en fit autant, mais il sut éviter ce combat inégal. Les Athéniens prirent cette conduite pour un effet de sa faiblesse; et le regardant comme un ennemi méprisable, passèrent quatre jours à lui présenter le combat, sans pouvoir engager la moindre action.

Alcibiade, qui était alors retiré dans la Chersonèse de Thrace, conservant toujours de la tendresse pour son ingrate patrie, vint trouver les chefs athéniens, et leur fit remarquer les fautes qu'ils faisaient : il leur représenta qu'ils étaient peu en garde, et mal précautionnés contre un ennemi attentif; qu'ils étaient dans un mauvais parage, sur une côte qui n'avait aucun abri, et que la liberté qu'ils donnaient à leurs équipages de descendre à terre pouvait leur devenir funeste; il leur

offrit même son secours, et celui de ses amis. Les chefs de la flotte athénienne, par une jalousie mal entendue, se persuadèrent que s'ils acceptaient ces offres, on mettrait sur leur compte les mauvais succès, et qu'Alcibiade aurait tout l'honneur des bons. Ils lui parlèrent durement et le renvoyèrent. Le cinquième jour, les Athéniens firent encore la même manœuvre, et se retirèrent assez nonchalamment. Lysandre envoya après eux quelques vaisseaux pour les observer. Ils s'aperçurent alors que la plupart de leurs gens étaient à terre. Ils retournèrent sur leurs pas, et quand ils furent au milieu du détroit, ils élevèrent sur une pique un bouclier d'airain; c'était le signal de lever l'ancre.

Lysandre mit aussitôt à la voile, et tous ses vaisseaux coururent rapidement sur les Athéniens, qui ne les attendaient pas. Conon fut le premier qui les aperçut : il fit sonner l'alarme, pour rassembler ses soldats, dont les uns étaient occupés à faire leurs provisions, et les autres se divertissaient ou dormaient; mais voyant les ennemis si près de lui, il se sauva avec huit vaisseaux dans l'île de Chypre. Lysandre tomba avec furie sur la flotte athénienne : il prit tous les vaisseaux dégarnis de troupes, brisa ou coula une partie de ceux qui se défendirent, et s'empara des autres : en sorte que de toute cette armée navale, il n'y eut que les huit galères de Conon qui se sauvèrent, et le vaisseau sacré nommé *Paralos*. Il paraît que cette flotte des Athéniens était le dernier effort de leur puissance, puisqu'ils avaient fait entrer dans leur armement un vaisseau qui n'était destiné que pour des usages religieux.

Lysandre, après cette victoire, fit voile vers Lampsaque avec son armée, au bruit des trompettes et des autres instruments. La mer et les rivages retentissaient de cris d'allégresse : chaque vaisseau traînait comme en triomphe une galère captive, et toute la flotte était chargée des plus riches dépouilles des Athéniens, et de trois mille prisonniers. Lysandre alla reprendre Byzance et Chalcédoine, et retournant par l'Hellespont, il fit voile vers Lesbos avec deux cents vaisseaux, soumit toutes les villes de l'île, et envoya Etéonice avec dix vaisseaux, s'emparer de celles de la Thrace, qui abandonnèrent les Athéniens.

Après avoir soumis presque tous les alliés des Athéniens, il crut qu'il pourrait s'emparer d'Athènes dans le premier étonnement où des succès si rapides l'avaient jetée. Cette ville était déjà bloquée d'un côté par le fort de Décélie; mais elle fut bientôt assiégée dans les formes

par terre et par mer. Agis et Pausanias sortirent de Lacédémone avec l'armée la plus nombreuse qu'ils purent assembler, et allèrent camper dans les faubourgs d'Athènes. Lysandre l'enveloppa du côté de la mer avec une armée navale de plus de deux cents voiles, et se saisit de toutes les avenues de son port. Les Lacédémoniens la pressèrent d'abord; mais prévenus qu'il est dangereux de réduire au désespoir des hommes courageux, ils élargirent un peu le blocus, et se contentèrent de leur couper les vivres. On se représente aisément quelle était alors la situation des Athéniens.

Ce peuple, après avoir joui si longtemps de l'empire de la mer et de la Grèce, voyait ses ennemis triomphants, la révolte allumée dans son sein, ses alliés armés contre lui, ses vaisseaux enlevés, ses magasins dépourvus de munitions, son port sans navires, et sa ville enfin sans armée, sans secours et sans ressources; ainsi désespérant de se défendre, il envoya proposer à Agis une alliance avec Lacédémone, aux conditions qu'on lui voudrait imposer, pourvu qu'on conservât la ville et le port. Agis envoya les députés à Sparte. A peine eurent-ils exposé leur commission devant les éphores, qu'ils furent congédiés sans rien obtenir.

Après plusieurs mois de siége, pendant lesquels les Athéniens souffrirent beaucoup de la famine et de leurs divisions, la paix leur fut accordée aux conditions que les fortifications du Pirée seraient démolies, que les Athéniens ne pourraient avoir plus de douze vaisseaux, qu'ils céderaient toutes les places qui leur étaient soumises, qu'ils reconnaîtraient les Lacédémoniens pour leurs supérieurs, et qu'ils feraient une ligue offensive et défensive avec eux.

Ces conditions réglées et acceptées, Lysandre entra dans le port d'Athènes, au son des trompettes. Il fit démolir les fortifications et brûler les vaisseaux qui restaient aux Athéniens.

C'est ainsi que se termina la fameuse guerre du Péloponèse. Lysandre, après avoir affermi ses conquêtes, dicté des lois aux vaincus, réduit ceux qui n'étaient pas encore soumis, établi l'empire des Lacédémoniens sur toutes les mers, et donné des récompenses à ceux qui avaient partagé ses travaux, congédia son armée navale et retourna à Sparte avec un riche butin. Cyrus, fils de Darius Nothus, roi de Perse, comme témoignage de son estime, lui fit présent d'une galère d'or

et d'ivoire de deux coudées de long. Mais le monument le plus glorieux pour lui est sans doute d'avoir terminé par sa prudence et sa valeur une guerre ruineuse, pendant laquelle fut répandu le plus beau sang de la Grèce.

La décadence d'Athènes paraît aussi surprenante qu'elle fut prompte; mais il y a tout lieu de s'étonner encore qu'elle ne soit pas arrivée plus tôt. Si les Athéniens ont conservé si longtemps leur supériorité dans la Grèce, c'est un effet de leur bonheur autant que de la bonne constitution de leur gouvernement. Polybe, qui les connaissait bien, les représente comme un peuple remuant, inconstant, rempli d'inégalités, qui devait toute sa fortune à la capacité de ses généraux; ingrat, jaloux des meilleurs citoyens, et persécuteur déclaré du mérite. Il eût été bien difficile qu'avec de pareilles dispositions il n'eût pas travaillé lui-même à sa ruine.

L'orgueil et l'abus des prospérités qui préparèrent la chute d'Athènes firent bientôt éprouver le même sort à son insolente rivale, et la décadence de ces deux villes fit changer de face à toute la Grèce.

Les Lacédémoniens, fiers de leurs succès, au lieu de travailler à affermir leur domination, ne songèrent qu'à l'étendre, persuadés qu'ayant soumis les Athéniens, ils ne devaient plus trouver de puissance en état de leur résister. Pleins de cette aveugle confiance, ils firent la guerre au roi de Perse, dans l'espérance de conquérir une partie de l'Asie. Artaxercès Mnemon, ou le Mémoratif, qui régnait alors, mit sur pied une armée de terre et une armée navale. Il donna le commandement de ses forces maritimes à Conon, pour lier ainsi ses intérêts avec ceux de ce général athénien, ennemi déclaré de Lacédémone. La flotte de Conon, qui était de plus de quatre-vingt-dix voiles, avait jeté l'ancre à la presqu'île de la Carie, dans l'Asie Mineure. Celle des Lacédémoniens était à Cnide, ville maritime, et composée de quatre-vingt-cinq vaisseaux. Lysandre, qui la commandait, brûlant de se distinguer, leva l'ancre, mit son armée en ordre de bataille, et alla droit aux Athéniens, qui n'étaient pas éloignés.

Conon, ayant aperçu la flotte lacédémonienne, prit le large et alla au-devant d'elle. On se présenta au combat avec une égale fierté : le premier choc fut vif de part et d'autre, mais il ne fut pas soutenu par les Lacédémoniens : ils abandonnèrent lâchement leur général et se re-

tirèrent vers les côtes. Lysandre n'ayant pu, malgré tous ses efforts, rappeler ses alliés au combat, voulut mourir en Lacédémonien : il fondit seul sur les Perses et en fit périr un grand nombre ; mais, obligé de céder à la multitude, il tomba mort au milieu des ennemis qu'il avait tués de sa main. Conon poursuivit les fuyards, leur prit cinquante vaisseaux, dont les équipages s'étaient sauvés à la nage, et fit cinq cents prisonniers. Les débris de la flotte lacédémonienne se retirèrent à Cnide.

Conon, qui ne risquait rien dans cette guerre, parce qu'il la faisait aux dépens des Perses, profita de ce premier avantage pour venger et servir sa patrie. Il courut les mers avec sa flotte, et fit soulever la plupart des alliés de Lacédémone. Il employa même la force pour soumettre et engager dans le parti d'Athènes plusieurs villes de l'Asie Mineure, une partie des îles de l'Archipel, les Cyclades, Cythère et plusieurs autres : ensuite, il fit voile vers Athènes, d'où il chassa la garnison que les Lacédémoniens y avaient mise, rendit la liberté aux habitants, et rétablit le port et les murailles de la ville. Ainsi Athènes se releva par la chute de Sparte, et les Lacédémoniens furent obligés de faire une paix honteuse avec le roi de Perse.

Artaxercès, après avoir terminé cette guerre, tourna ses armes du côté de l'île de Chypre. Evagoras s'y était fait roi de Salamine, et avait soumis à sa domination une grande partie de l'île. Ceux qu'il n'avait pu réduire sous son obéissance implorèrent la protection du roi de Perse. Artaxercès, qui regardait l'île de Chypre comme un asile agréable et commode pour ses vaisseaux, envoya aux Cypriots le secours qu'ils demandaient. Il fit passer dans l'île une armée de terre de trois cent mille hommes, et une armée navale de trois cents vaisseaux.

Evagoras fit de son côté des alliances et de grands préparatifs pour se défendre. Il mit d'abord en mer quatre-vingts navires, auxquels il en joignit vingt autres, tirés de la Phénicie, avec cinquante voiles qu'il reçut du roi d'Egypte, et soixante que lui fournirent ses autres alliés. Comme parmi ces deux cent dix vaisseaux, il y avait beaucoup de bâtiments légers, il les fit croiser sur les Perses. Ces bâtiments leur coupèrent les vivres, enlevèrent leurs convois, et firent sur eux des prises qui les désolèrent. Pendant ces petites expéditions, il tenait sa flotte en haleine et l'exerçait.

Un jour il découvre celle des Perses, qui s'approchait de l'île en assez mauvais ordre; il tombe brusquement sur eux en ordre de bataille, prend et coule plusieurs vaisseaux ennemis, et met le reste en déroute. L'amiral des Perses, revenu de la surprise que cette attaque imprévue lui a causée, rallie sa flotte, la met en ordre de bataille, et charge vivement celle d'Evagoras, qui est bientôt rompue et mise en fuite. Les Perses, après avoir pris un grand nombre de vaisseaux ennemis, vont assiéger Salamine par terre et par mer; mais le roi leur échappe, et se retire avec dix vaisseaux en Egypte, où, se voyant trop faible pour continuer la guerre, il négocie un accommodement avec le roi de Perse, qui le laisse régner à Salamine, sans aucune autorité sur les autres villes de l'île.

Pendant cette guerre de Chypre, les Athéniens et les Lacédémoniens se harcelaient continuellement, se battaient sur mer dans toutes les occasions, et, ne pouvant plus occuper de grandes flottes, faisaient de petits armements. Les Athéniens, oubliant bientôt les obligations qu'ils avaient aux Perses, envoyèrent dix navires au secours d'Evagoras. Une telle conduite devait leur faire des ennemis de leurs protecteurs; mais ceux-ci furent vengés par leur imprudence. Une flotte lacédémonienne de vingt-sept voiles rencontra les dix vaisseaux athéniens, et s'en empara. Les Lacédémoniens agirent aussi dans cette occasion contre leurs intérêts, et en assez mauvais politiques, puisqu'ils devaient favoriser un secours qui fortifiait un ennemi des Perses.

A la guerre de Chypre succéda celle de Lacédémone contre les Corinthiens et contre les Thébains. Les Athéniens prirent parti pour ceux-ci, ce qui ranima les anciens démêlés d'Athènes et de Lacédémone, qui n'étaient qu'assoupis. Les Lacédémoniens, choqués de cette confédération, entreprirent de mettre la famine dans la ville d'Athènes. Pour exécuter ce projet, ils envoyèrent leur amiral Pollis avec sa flotte, croiser du côté des îles d'Egyne et d'Andros, pour lui enlever tous les bâtiments qui lui portaient des blés. Les Athéniens commandèrent des vaisseaux pour convoyer ceux-ci, et pour écarter un ennemi qui les incommodait. Ils firent partir Chabrias avec quatre-vingt-trois navires. Le général athénien fit voile vers Naxos, dans le dessein d'attirer son ennemi au combat, ou de prendre la ville capitale de l'île: il en forma le siége, et la battit vivement avec ses machines.

Ce qu'il avait prévu arriva. Pollis vint au secours de la place avec sa flotte, composée de soixante-cinq bâtiments. Les deux généraux, étant en présence se mirent en bataille. Le Lacédémonien qui commandait son aile droite, tomba avec furie sur l'aile gauche des Athéniens, et avec son éperon, qui était armé de fortes pointes de fer, il brisa le navire de celui qui la commandait, et le tua de sa main ; ensuite il coula d'autres vaisseaux, et en mit plusieurs en fuite. Chabrias, s'apercevant que son aile gauche était maltraitée, détacha des vaisseaux pour la soutenir; et lui, avec ses meilleurs voiliers, ayant enfoncé les ennemis, décida l'action à son avantage.

Les Lacédémoniens perdirent dans ce combat trente-deux vaisseaux, dont huit furent pris avec tout leur équipage, et les Athéniens dix-huit seulement. Si Chabrias avait poursuivi les fuyards, il n'en serait pas échappé un seul ; mais il craignit qu'en les serrant de trop près, une tempête ne le jetât au loin, et que se trouvant par là dans l'impossibilité de donner la sépulture aux morts, on ne le condamnât lui-même à perdre la vie, comme il y en avait des exemples. C'est pourquoi il fit recueillir les cadavres flottants des Athéniens, pour les mettre dans des tombeaux, ce qui sauva la vie à plusieurs, qui la disputaient encore contre les flots. Chabrias, chargé de butin, s'en retourna à Athènes, où il fut reçu avec les applaudissements que méritait le premier avantage emporté sur Lacédémone depuis la guerre du Péloponèse.

Timothée, qui lui succéda dans le commandement sur mer, fit un grand nombre d'expéditions heureuses ; il parcourut le Péloponèse avec une flotte de soixante vaisseaux, et le ravagea. Il retint par là les Lacédémoniens dans leur pays, et les empêcha de s'opposer aux progrès des Thébains. Il prit ensuite la route de Corcyre, s'empara de cette ville, et traita les habitants avec tant d'humanité, qu'en se rendant maître de leur liberté il s'acquit leur estime et leur gratitude. Les Lacédémoniens souffrirent impatiemment la reddition de Corcyre, et envoyèrent contre Timothée une flotte de cinquante-cinq bâtiments, commandée par Nicolochus. Ce général, plus entreprenant que brave, devait fortifier sa flotte de six vaisseaux qu'on lui envoyait d'Ambrachia, ville de l'Albanie méridionale, située dans le golfe de Larta ; mais avant que ces six vaisseaux eussent joint sa flotte, il attaqua celle de Timothée, qui était de soixante navires.

Le général athénien le battit, et la victoire se déclara pour le plus grand nombre. Nicolochus étant renforcé des six vaisseaux d'Ambrachia, alla encore chercher Timothée, qui se radoubait dans un port voisin : le général athénien, qui n'en pouvait sortir qu'avec un désavantage évident, s'y retrancha le mieux qu'il put. L'orgueilleux Lacédémonien ne pouvant l'engager au combat, au défaut d'une victoire réelle, se fit un triomphe imaginaire ; et, tout fier d'avoir tenu l'ennemi bloqué, il érigea un trophée. L'amiral athénien s'étant refait à loisir, sortit enfin du port, grossit sa flotte de dix vaisseaux, qui lui furent envoyés de Corcyre, et se trouva bientôt maître de la mer.

L'île de Corcyre était trop à la convenance des deux partis, pour n'être pas disputée : les Lacédémoniens formèrent le dessein de la reprendre ; ils y envoyèrent Mnasippe avec une flotte de soixante navires. Ce nouveau général, au lieu de se concilier les habitants de Corcyre, comme avait fait Timothée, les rebuta par ses duretés ; il ravagea la campagne, porta partout la désolation, et fit des esclaves de tous ceux qui purent tomber entre ses mains. Les Corcyréens, outrés de ces mauvais traitements, demandèrent du secours aux Athéniens. On leur envoya soixante navires assez délabrés, sous le commandement de Timothée. Ce sage parcourut d'abord toutes les îles alliées pour mettre ses vaisseaux en état. Mais les Athéniens, impatients d'une lenteur si nécessaire, le déposèrent et donnèrent le commandement de leur flotte à Iphicrate.

Ce nouvel amiral, pour se rendre agréable à sa patrie, tint une conduite tout opposée à celle de son prédécesseur ; il arma au plus tôt sa flotte, la fortifia de tous les vaisseaux qu'il put trouver dans les rades de l'Attique, y joignit les deux galères sacrées, et avec soixante-dix vaisseaux fit voile vers Corcyre. Cependant Mnasippe pressait la capitale de l'île ; mais il fut tué dans une sortie faite par les Corcyréens. Hypermène, son lieutenant, informé du secours d'Athènes, leva le siége, abandonna son camp et fit rembarquer ses troupes avec les esclaves qu'il avait pris dans l'île. Iphicrate qui ne savait point ce qui s'était passé à Corcyre, continuait sa route. Comme il avait dessein de livrer un combat à son arrivée, il y disposait toute sa flotte. Il ne voulut point se servir de ses voiles, quoiqu'il eût le vent favorable, et n'employa que les rames, pour endurcir ses matelots et les accoutumer au

travail. Quand son équipage prenait ses repas à terre, selon l'usage de ce temps-là, il l'obligeait de se rembarquer au premier son de la trompette, et les traîneurs étaient punis. Lorsqu'il faisait rafraîchir ses troupes en pays ennemi, il posait des corps de garde à de certaines distances, et des sentinelles au haut des mâts. Comme il était quelquefois obligé de camper la nuit, il ne souffrait aucuns feux dans son camp, et les faisait allumer plus loin, afin de n'être pas découvert; s'il naviguait la nuit, ces matelots travaillaient et se reposaient tour à tour; si c'était le jour, il mettait sa flotte en bataille, et lui faisait faire toutes les évolutions navales, comme s'il allait aux ennemis; par là il évitait la surprise, et était toujours en état de surprendre les autres.

En passant, il se rendit maître de Céphalonie; et étant arrivé à la hauteur de Corcyre, il enleva dix vaisseaux siciliens qui venaient au secours des Lacédémoniens. Il alla ensuite affermir l'alliance de quelques îles confédérées; et ayant fortifié sa flotte des vaisseaux de Corcyre, elle se trouva forte de quatre-vingt-dix voiles. Après avoir mis ordre à tout dans le pays, il alla mettre l'île de Céphalonie à contribution, et prit la route du Péloponèse. Il courut sur les villes frontières des Lacédémoniens et en mit quelques-unes dans les intérêts d'Athènes, soit par la crainte, soit par la violence.

Les démêlés d'Athènes et de Lacédémone, qui semblaient devoir être éternels, furent assoupis lorsqu'on y pensait le moins. Les deux peuples rivaux se réconcilièrent et firent la paix, en partie par l'impossibilité où ils s'étaient mis de faire la guerre. Cette paix fut très-glorieuse à Athènes, puisque les ambassadeurs de Sparte reconnurent en plein sénat que l'empire de la mer appartenait aux Athéniens, soit par la situation avantageuse de leur pays, soit par la multitude et la commodité de leurs ports, soit par le grand nombre de leurs vaisseaux, soit par la connaissance de la marine, de l'architecture navale, et de toutes les sciences nécessaires pour la navigation, soit enfin par l'expérience de ses gens de mer, et par les victoires navales qu'ils avaient remportées.

Après cette paix, les Athéniens se trouvèrent engagés dans une nouvelle guerre, qui fut nommée *la guerre des alliés*. Les îles de Chio, de Rhodes, de Cos, et la ville de Byzance avaient fait alliance avec Athènes, et en dépendaient en quelque sorte; mais lassées de cette

dépendance, elles s'en détachèrent, firent une ligue entre elles, et mirent en mer une flotte de cent vaisseaux. Les Athéniens en avaient une de soixante navires sous la conduite de Charès; ils en mirent encore un pareil nombre en mer, sous la commandement d'Iphicrate et de Timothée. Les hostilités commencèrent vivement de part et d'autre.

Les Athéniens allèrent assiéger Chio : Chabrias, qui était dans cette flotte comme passager, ne pouvant point donner d'ordre, parce qu'il n'avait point de commandement, voulut entraîner par l'exemple de sa valeur ceux qu'il ne pouvait conduire par l'autorité. Il s'ouvrit un passage dans le port et y entra le premier, se persuadant qu'on aurait honte de ne le pas suivre; son espérance fut trompée, il ne fut pas suivi, et il fut enveloppé d'une multitude d'ennemis qui le chargèrent de tous côtés : il se défendit avec beaucoup de courage; mais son vaisseau, ayant été percé par l'éperon d'un navire ennemi, fut coulé; l'équipage se sauva à la nage, et Chabrias périt, lui seul, avec son vaisseau; il aurait pu se dérober au péril en nageant, comme les autres, du côté de sa flotte qui était à l'entrée du port; mais il aima mieux périr, que de mettre bas les armes.

Les peuples confédérés d'autre part faisaient la guerre avec beaucoup d'ardeur; et ne pouvant la porter chez les Athéniens, ils tournèrent leurs armes contre leurs alliés : ils allèrent ravager Imbros, Lemnos, et d'autres îles dépendantes d'Athènes; et tirèrent du pillage de quoi fournir aux frais de la guerre. Ils allèrent ensuite mettre le siége devant Samos. Iphicrate et Timothée ayant joint Charès, la flotte alla faire le siége de Byzance. Les confédérés abandonnèrent le siége de Samos, et volèrent au secours de cette place. Les deux flottes ennemies se rencontrèrent dans l'Hellespont, toutes deux résolues de risquer un combat; mais comme on s'y disposait de part et d'autre, il survint une violente tempête, qui rendit ces préparatifs inutiles.

Charès, qui se raidissait contre les plus grands obstacles, moins par valeur que par bravade, voulut aller aux ennemis, malgré la violence du vent et l'agitation des flots. Iphicrate et Timothée, que beaucoup de belles actions mettaient au-dessus du moindre soupçon qu'on aurait pu former contre leur bravoure, ne voulurent point avoir à combattre le gros temps et les ennemis à la fois. Jaloux de ces deux grands

hommes, Charès écrivit contre eux à Athènes, et les accusa d'avoir empêché la défaite entière des ennemis, qui, selon lui, était certaine s'ils avaient voulu le seconder. Comme les Athéniens étaient fatalement conduits à maltraiter toujours le mérite, Iphicrate et Timothée furent rappelés, et condamnés à une amende pécuniaire.

Se trouvant seul investi du commandement de la flotte, Charès, pour se rendre agréable aux Athéniens, chercha les moyens de la faire subsister par lui-même; Artabase les lui fournit. C'était un sujet révolté du roi de Perse. Ce prince envoya des troupes pour le réduire. Artabase demanda du secours à Charès, et l'intéressa dans sa querelle par de brillantes promesses. Charès prêta ses forces à Artabase, qui battit l'armée du roi de Perse; et Artabase, par reconnaissance, l'indemnisa de façon à défrayer sa flotte. Eblouis par l'intérêt qu'ils croyaient y trouver, les Athéniens applaudirent d'abord à la conduite de Charès; mais quand ils surent que le roi de Perse voulait se venger sur Athènes de l'insulte qu'il avait reçue de son général, et qu'il avait dessein de prêter trois cents vaisseaux aux confédérés, ils songèrent à prévenir une guerre qui ne pouvait que leur être funeste, en faisant la paix avec ces derniers, à la condition qu'ils seraient affranchis de la dépendance d'Athènes. Ainsi se termina la guerre sociale, après avoir duré trois ans.

Iphicrate, Chabrias et Timothée peuvent être regardés comme les derniers des Athéniens. Athènes, en produisant ces trois grands hommes, fit comme un effort suprême; et l'histoire grecque, si prodigue d'éloges, ne fait plus mention d'aucun capitaine dont la mémoire mérite d'être conservée.

La Grèce, dans la suite, changea de face; toute la fortune d'Athènes et de Lacédémone passa à Thèbes; et Thèbes, à son tour, après de brillantes prospérités, tomba dans la même décadence, et abandonna l'empire de la Grèce aux Macédoniens.

Philippe de Macédoine, dont les Etats étaient renfermés entre la mer Egée, les montagnes de la Mœsie, l'Epire et la Thessalie, se trouvant resserré dans des bornes trop étroites, voulut s'agrandir et s'élever sur les débris de la Grèce. Mais s'il parvint à opprimer la liberté de ses peuples, ce fut moins par la force de ses armes que par ses artifices et ses corruptions. Démosthène néanmoins nous apprend

que Philippe n'avait pas négligé la marine, et qu'il voulut même s'emparer de l'empire de la mer. Pour réussir dans ce projet, sous prétexte de nettoyer les mers des pirates qui les infestaient, il équipa une flotte et fit construire des arsenaux, où l'on exerçait matelots et pilotes; mais comme il redoutait les Athéniens, dont les forces maritimes étaient considérables, il leur proposa de réunir leurs vaisseaux, pour chasser les corsaires qui troublaient la liberté de la navigation. On fit voir aux Athéniens que Philippe voulait se servir d'eux contre eux-mêmes; qu'à la faveur de cette confédération, il irait suborneras leurs alliés, pour les gagner à force d'argent et de promesses, et visiter leurs îles dans le dessein de s'en rendre maître.

Philippe, voyant ses projets découverts, poussa ses conquêtes par terre. Il prit la ville d'Olinthe, malgré le secours de trente vaisseaux que les Athéniens y envoyèrent. Pendant que les villes de la Grèce se disputaient la souveraineté, il les soumit à son empire; il observait tous leurs mouvements, il donnait du secours aux plus faibles pour affaiblir les plus fortes, et il les assujettit enfin les unes et les autres. Cependant il ne perdait pas de vue la marine; et cherchant des places commodes pour l'établir, il se fixa sur Périnthe, nommée anciennement *Héraclée,* et sur Byzance, qui était alliée d'Athènes. Ces deux villes lui paraissant bien situées pour les expéditions navales qu'il méditait, il en forma le siége; mais les Athéniens envoyèrent aux Byzantins un secours de cent vingt voiles, qui fut encore fortifié des vaisseaux de ceux de Chio, de Rhodes et d'autres îles. Cette armée navale fit peur à Philippe: il leva le siége et se retira après avoir perdu une partie de sa flotte.

Le siége de ces deux villes avait infiniment coûté à Philippe, et ses finances étaient épuisées. Pour les réparer, il fit le métier de pirate: il alla courir les mers avec ses vaisseaux, et il enleva cent soixante-dix bâtiments chargés de marchandises, dont le butin lui fut d'une grande ressource pour continuer la guerre; mais une mort violente arrêta le cours de ses entreprises et de ses projets: il fut tué dans le temps que, sous le titre spécieux de généralissime de la Grèce, il se disposait à aller combattre les Perses, et qu'il se regardait déjà comme le conquérant de l'Asie, au milieu des jeux, des spectacles et du superbe appareil des noces de sa fille Cléopâtre, qu'il mariait au roi d'Epire. Il n'était âgé que de quarante-sept ans.

Alexandre, son fils, qui lui succéda, ne fut pas moins l'héritier de son ambition que de ses Etats. Il entra dans toutes les vues de son père, et forma des projets encore bien plus vastes. Nous ne parlerons ici que de ses expéditions maritimes.

Alexandre, suivant le plan de son père, voulant humilier les Perses, partit de la Macédoine pour cette expédition. Il avait un petit nombre de vaisseaux qu'il fit entrer dans le fleuve Strymon, qui se jette dans l'Archipel, et forma sa flotte à son embouchure. Elle se trouva composée de soixante vaisseaux. Ces navires avaient été en partie fournis par ses alliés; les Athéniens n'en donnèrent que vingt. Ils se défiaient de l'ambition démesurée de ce jeune monarque. Alexandre, ayant assemblé ses troupes, suivit le rivage de la mer jusqu'à Sestos, pendant que ses vaisseaux côtoyaient la terre. Il passa ensuite l'Hellespont avec son armée, et voulut être lui-même le pilote du vaisseau qu'il montait. Il immola dans ce passage des victimes aux dieux marins, pour se les rendre propices. Il jeta dans la mer un vase d'or avec lequel il avait fait des libations; et touchant aux bords de l'Asie, il lança son javelot sur la terre, comme pour prendre possession de cette contrée, et sauta tout armé sur le rivage.

Les Perses, qui étaient alors bien déchus de la valeur de leurs ancêtres, avaient pour roi Darius, fils d'Arsane. Ce prince était vaillant et hardi, et il avait donné, sous Artaxercès, des preuves éclatantes de sa bravoure. Il avait conçu beaucoup de mépris pour la jeunesse d'Alexandre; et ayant appris qu'il était parti de la Macédoine pour le venir combattre, il avait commandé à ses généraux de se saisir de ce jeune furieux, et de lui faire donner des coups de fouet, pour le punir de sa témérité, et inventer même d'autres outrages. Cependant, quand il sut que ce jeune conquérant marchait à lui, couvert des lauriers qu'il avait moissonnés chez ses voisins, il prit des mesures sérieuses et se prépara à le recevoir.

La première rencontre d'Alexandre et des Perses se fit dans les campagnes d'Adrastée, qui sont arrosées par le Granique, fleuve d'une grande rapidité. Alexandre le passa avec une fierté étonnante, e[illegible] passage lui valut la première victoire qu'il remporta sur les Pers[illegible] continua sa route vers l'Asie Mineure, et voulut faire couper, [illegible] golfe de Smyrne, l'isthme qui est entre Téos et Clasomène;

succès ne répondit point à son espérance : ce fut la seule entreprise où il échoua. Après la perte de la bataille du Granique, Mnémon, général des Perses, s'était retiré à Milet, ville célèbre entre Ephèse et Halycarnasse ; Alexandre en fit le siége par mer et par terre. Les Perses, qui avaient une flotte de près de quatre cents vaisseaux, étaient en état de défendre cette place ; mais au lieu de lui donner du secours, ils allèrent jeter l'ancre au promontoire de Micale. Alexandre, habile à profiter des fautes de ses ennemis, avec son armée navale, qui n'était que de cent soixante vaisseaux, s'empara d'une petite île située au-dessus de Milet, et entra ensuite dans le port de cette ville, pour empêcher tous les secours qu'on y pourrait jeter, ce qui lui en facilita la prise.

Cependant les Perses, qui tenaient la mer, s'y promenaient librement, et provoquaient sans cesse les Macédoniens, qui, se sentant beaucoup plus faibles, n'osaient pas s'exposer au sort d'un combat. Ne pouvant attaquer les Perses sur mer, Alexandre entreprit d'incommoder leur flotte du côté de la terre. Ils avaient mouillé, comme je l'ai dit, devant le promontoire de Micale; il étendit son armée sur le rivage, afin de les empêcher de faire du bois et de l'eau. Cette expédition lui réussit. Se voyant comme assiégés sur mer par des troupes de terre, les Perses allèrent se rafraîchir à Samos, et revinrent aussitôt se présenter en bataille devant le port de Milet. Cinq vaisseaux persans ayant aperçu la flotte des Macédoniens à l'ancre, et plusieurs vaisseaux dans un port voisin, vinrent à pleines voiles pour s'en saisir, conjecturant que l'équipage était à terre. Alexandre fit monter aussitôt des troupes sur dix galères, et leur ordonna d'aller attaquer les Perses. Ceux-ci croyant que le reste de la flotte allait suivre, s'enfuirent, et dans leur retraite, perdirent un vaisseau.

Alexandre, qui reconnaissait le supériorité des Perses sur mer, et l'inutilité de sa flotte, forma le dessein de la renvoyer. Parménion s'y opposait de tout son pouvoir, et voulait hasarder un combat naval : « Si les Macédoniens sont vainqueurs, disait-il, les Perses sont perdus ; s'ils sont défaits au contraire, ils se trouveront dans la situation où l'on veut les mettre en renvoyant les vaisseaux. » Il s'engagea même à commander la flotte et à livrer bataille. Alexandre ne manquait pas de raisons pour appuyer son sentiment. Il y avait, selon lui, de

l'imprudence à opposer aux forces maritimes des Perses une flotte aussi faible qu'était la sienne ; et à des gens expérimentés sur mer, des gens aussi peu aguerris que l'étaient les Macédoniens sur cet élément. « Je serai nécessairement battu, ajoutait-il ; je perdrai par là toute ma réputation, et mes ennemis reprendront cœur... Laissons les Perses sur les flots, ils ne nous feront aucun mal, en ne nous y rencontrant pas : plus ils auront de forces sur mer, plus ils seront faibles sur terre. »

Quelques auteurs prétendent qu'Alexandre sentait les approches de Darius, qui venait défendre ses Etats à la tête d'une puissance armée, et voulait forcer les Macédoniens à se battre en désespérés en leur ôtant les moyens de se sauver par mer. Il tint cette conduite après qu'il eut passé le Granique. Alexandre rangea ses troupes de manière qu'elles avaient ce fleuve derrière elles : ainsi elles perdirent l'espérance de fuir, et se virent dans la nécessité de vaincre ou de périr. Quoi qu'il en soit, il congédia son armée navale, et ne se réserva que les vaisseaux nécessaires pour porter ses machines de guerre.

Ensuite Alexandre poussa ses conquêtes avec beaucoup de rapidité, le long des côtes maritimes de l'Asie ; mais en passant sur le rivage de la mer de Pamphylie, il lui arriva une aventure singulière, qui est diversement racontée, et à laquelle on donne des causes bien différentes. Etant parti de Phasèle, ville située entre la Lycie et la Pamphylie, et connue aujourd'hui sous le nom de *Fionda,* il rencontra le mont Climax, qui seul était capable d'arrêter la marche d'une armée conduite par un capitaine moins entreprenant que lui ; mais comme il savait aplanir les plus grandes difficultés, et que son ardeur s'enflammait par les obstacles, il fit passer une partie de ses troupes par les défilés des montagnes, et mena le reste le long du rivage, entre la montagne et la mer, par un sentier très-étroit. Les uns disent qu'un vent de sud qui régnait alors avait inondé ce passage, et qu'aux approches d'Alexandre, un vent de nord le dessécha, comme si les éléments étaient d'accord avec la fortune, pour favoriser toutes ses entreprises. D'autres disent qu'il profita du reflux de la mer, et qu'il s'engagea dans ce détroit lorsque la mer commençait à baisser, de sorte que ses soldats n'avaient de l'eau que jusqu'à la ceinture. On ajoute que pendant leur passage, le vent se tourna du côté de la mer, fit précipiter les flots, et retarda considérablement le flux, ce qui donna à toute l'armée le temps de passer.

Quelques auteurs ont trouvé bien du merveilleux dans cet endroit de la vie d'Alexandre ; ils ont cru y voir une protection déclarée des dieux ; et, ce qui paraît étonnant, c'est que Josèphe, qui compare Alexandre à Moïse, et le passage de la mer de Pamphylie à celui de la mer Rouge, ne met point de différence entre ces passages, et les croit l'un et l'autre miraculeux, ou tous deux purement naturels.

Alexandre, qui avait renvoyé sa flotte, ne fut pas longtemps à sentir la nécessité de la rappeler. Il fit revenir ses vaisseaux de la Grèce, pour les opposer à ceux que Darius avait expédiés sous la conduite d'Aristomène, pour reprendre toute la côte de l'Hellespont. Ce général fut attaqué et battu par les Macédoniens, qui coulèrent tous ses vaisseaux. Alexandre sentit encore mieux la nécessité d'une armée navale, quand il eut formé le siége de Tyr. Cette ville célèbre était séparée de la terre ferme par un bras de mer large de quatre stades, exposé à des vents violents et à d'horribles tempêtes. La mer, très-profonde en cet endroit, environnait la ville et la défendait. Alexandre, qui avait dessein d'assiéger cette place, se voyant dans l'impossibilité de la prendre, faute de vaisseaux, envoya des députés à Tyr pour y proposer un accommodement. Les Tyriens, fiers de la protection de Carthage, qui avait alors l'empire de la mer, massacrèrent les députés d'Alexandre, sans vouloir écouter leurs propositions. Alexandre, outré de cet affront, résolut d'en tirer vengeance, et fit le siége de cette place.

Comme Tyr était bâtie dans une île, Alexandre entreprit de faire une chaussée depuis la terre ferme jusque dans la ville, afin d'y conduire ses troupes de plain-pied. Pour venir à bout de ce grand ouvrage, il fit jeter dans la mer des pierres tirées des ruines de l'ancienne Tyr, et des arbres coupés sur le mont Liban, avec leurs feuilles et leurs branches. L'entreprise parut d'abord impossible aux Tyriens, qui s'en moquèrent; mais quand la digue, sortant de ses fondations, parut à fleur d'eau, l'exécution les étonna encore plus que le projet, et ils commencèrent à tout redouter d'un prince qui savait donner un frein à la mer. Cependant ils tâchèrent d'incommoder les travailleurs, soit en faisant des descentes par terre, pour les attaquer, soit en détachant contre eux des chaloupes remplies de soldats. Alexandre, pour contenir les Tyriens, fit construire à la tête du travail deux tours de bois, et mit les

ouvriers à couvert sous des peaux et des voiles. Mais comme sa fierté souffrait de la résistance des Tyriens, afin qu'on ne crût pas qu'une ville arrêtait sa valeur, il alla, avec un camp volant, du côté de l'Arabie, et laissa la conduite du siége à Perdiccas et à Cratère. Pendant l'absence d'Alexandre, les assiéges firent du plus grand de leurs vaisseaux une espèce de brûlot, comme nous l'avons dit au chapitre Ier, page 28, qui détruisit ce travail.

Alexandre ne fut cependant point déconcerté par cet accident, et son courage, accoutumé à se raidir contre les obstacles, se ranima par ces disgrâces. Il fit refaire la chaussée dans un autre endroit; et pour la mettre à l'abri des inconvénients de la première, qui opposait le flanc à l'impétuosité du vent, il la fit construire de façon qu'elle se présentait de front pour rompre les flots, et assurer les machines.

Les Tyriens, qui par l'effet de la première chaussée, craignaient le succès de la seconde, mettaient tout en œuvre pour ruiner l'ouvrage. Ils avaient des plongeurs habiles qui allaient entre deux eaux arracher les arbres avec des crochets, et qui faisaient écrouler les travaux. Alexandre, rebuté de toutes ces manœuvres, pensait déjà à lever le siége; mais il lui vint une flotte de Chypre, et d'autres troupes par mer. Ainsi, se voyant une armée navale composée de cent quatre-vingts vaisseaux, il la disposa en forme de croissant: il se mit à la pointe de l'aile droite, sur un vaisseau à cinq rangs de rames, et donna la gauche au roi de Chypre. Les Tyriens avaient quatre-vingts galères armées; mais ils n'osèrent risquer le combat, et se contentèrent d'arranger leurs trirèmes autour des murailles, pour s'en faire une espèce de rempart. Alexandre les attaqua, et en coula trois.

Le lendemain, il vint mouiller avec toute sa flotte au pied des murs, qu'il fit battre de toutes parts. La digue étant achevée alors, les Tyriens étaient battus par terre et par mer. Alexandre avait joint deux à deux des galères à quatre rangs, en sorte que les poupes étaient attachées ensemble, et seulement éloignées l'une de l'autre autant qu'il était nécessaire pour que les pièces de bois qu'on mettait entre elles n'eussent point trop de portée. On jetait d'une poupe à l'autre des antennes chargées de planches en travers, pour placer les soldats, qui tiraient à couvert, les proues leur servant de parapet. Mais cet ouvrage eut encore à essuyer l'effort des flots. Il s'éleva la nuit une tempête qui, pous-

sant violemment ces galères les unes contre les autres, en brisa une partie, tandis que le reste, à demi fracassé, n'arriva qu'à force de rames sur le rivage.

Les Tyriens, attentifs à profiter de tous les événements qui affaiblissaient leurs ennemis, firent des espèces d'arbalètes d'une grandeur énorme, qui lançaient sur les vaisseaux ennemis de grosses poutres de bois armées de mains de fer, de crochets, de faux, et de boucliers d'airain remplis de sable brûlant. Ces pièces de bois brisaient les vaisseaux d'Alexandre, écrasaient les soldats, et les couvrant de sable qui les pénétrait jusqu'aux os, répandaient partout la désolation. Une résistance si opiniâtre rendit Alexandre furieux, et, tout prêt de lever le siége, il voulut tenter un dernier effort.

Il rassembla tout ce qu'il put trouver de vaisseaux, qu'il chargea de l'élite de ses troupes : il fit passer cette armée navale devant le port qui regardait l'Egypte, et laissa trente petits navires à celui qui était vis-à-vis de Sidon. Les Tyriens en prirent deux qui montaient ; les autres en furent si épouvantés, qu'ils remplirent l'air de leurs cris. Alexandre fit tourner la flotte du côté d'où venait le bruit : la réale, qui était à cinq rangs, s'approcha la première des Tyriens, et fut attaquée par deux de leurs galères ; elle en accrocha une, et l'autre essuya un très-rude choc d'une galère macédonienne. Les autres galères d'Alexandre, et Alexandre lui-même, vinrent à la file, où le combat était engagé ; les Tyriens y accoururent aussi, et après avoir dégagé avec beaucoup de peine la galère accrochée, se retirèrent vers la ville avec toute leur flotte. Alexandre les suivit de près ; mais ne pouvant entrer dans le port, il prit ou coula la plupart des vaisseaux tyriens.

Deux jours après, il fit approcher des murs sa flotte et ses machines, pour un assaut général. Son armée navale força le port, et lui-même fit des prodiges de valeur. Enfin, après sept mois de siége, il se rendit maître d'une ville qu'il avait d'abord négligée. Mais il déshonora sa victoire par sa cruauté : il fit mettre le feu aux maisons, passer au fil de l'épée tout ce qui ne s'était pas réfugié dans les temples, et attacher en croix deux mille habitants échappés à la fureur du soldat. Telle fut la triste destinée de cette ville superbe, fameuse par ses richesses, son commerce et ses colonies, et maîtresse de toutes les mers où avaient pénétré ses vaisseaux.

La prise de Tyr n'assouvit point l'ambition d'Alexandre; elle ne servit qu'à fortifier le dessein qu'il avait conçu de se rendre maître de l'univers. Il poussa ses conquêtes dans l'Asie avec la rapidité d'un torrent qui entraîne tout ce qui s'oppose à sa violence. Il s'assujettit toute la Perse, et pénétra dans les Indes, résolu à aller jusqu'à l'Océan, qu'il regardait comme l'extrémité du monde. Il avait laissé trente galères à Polémon, pour garder les embouchûres du Nil. Il envoya en Crète une flotte pour secourir les villes de cette île, assiégées par les Perses, et pour nettoyer la mer des corsaires qui l'infestaient. Dans la guerre qui se fit en son absence entre les Grecs et les Macédoniens, il fit partir des vaisseaux de Chypre et de Phénicie, pour le Péloponèse.

Alexandre étant arrivé dans les Indes, curieux de voir l'Océan, fit construire plusieurs vaisseaux sur une rivière qui devait l'y conduire. S'y étant embarqué avec son armée, il parvint, à la faveur des guides qu'il avait pris, à une île appelée Cilluta par Arrien. Il y séjourna quelque temps; mais ses guides lui ayant échappé, et n'en pouvant trouver d'autres, il s'abandonna avec ses troupes à la merci d'un fleuve inconnu, qui était l'Indus. Après avoir erré quelque temps à l'aventure, il arriva près de la mer. Les pilotes, à l'air qu'ils respiraient, déclarèrent que l'Océan n'était pas loin. Alexandre, plein de joie à cette nouvelle, encourage les matelots à ramer de toutes leurs forces, et représente aux soldats qu'ils sont à la fin de leurs travaux; qu'on ne peut plus rien opposer à leur valeur ni rien ajouter à leur gloire; que sans combattre davantage ni répandre de sang, ils sont maîtres de l'univers; que leurs exploits vont aussi loin que la nature, et que bientôt ils verront des choses qui ne sont connues que des dieux immortels.

Il mit quelques soldats à terre pour lier commerce avec les naturels du pays. On ne trouva que des sauvages cachés dans des cabanes; on leur demanda s'il y avait loin jusqu'à la mer, ils répondirent qu'ils n'avaient jamais entendu parler de la mer, mais qu'il y avait environ à trois journées de là une eau amère qui corrompait l'eau douce. On comprit qu'ils désignaient l'Océan sans le connaître. Les matelots avancèrent, et le troisième jour ils trouvèrent que l'eau de la mer commençait à se mêler à celle du fleuve; et comme ils descendaient avec plus de peine, à cause que la marée remontait, ils abordèrent à une

autre île située encore au milieu du fleuve, et coururent aux provisions, ne se défiant point de ce qui devait leur arriver.

Sur les trois heures, le flot revenant ne fit d'abord qu'arrêter le cours de la rivière; mais ensuite il poussa ses eaux avec tant d'impétuosité, qu'elle rebroussa plus vite qu'un torrent ne roule sur la pente d'une montagne. Les soldats, qui n'avaient aucune idée du flux et reflux de l'Océan, le voyant s'enfler tout à coup et inonder les campagnes, croyaient que c'était un signe de la colère des dieux qui voulaient punir leur témérité. Cependant la marée ayant mis à flot les navires et dispersé la flotte, ceux qui étaient descendus, surpris 'dun accident si inopiné, coururent pour se rembarquer. Les uns tâchaient d'aborder avec des crocs; les autres, que leur frayeur avait amenés les premiers, n'ayant attendu ni pilotes ni matelots, ne pouvaient sans eux conduire leurs vaisseaux; et les galères où ils s'étaient jetés en foule étaient si pleines, qu'on ne pouvait y faire la manœuvre. Les uns criaient qu'on attendît ceux qui étaient à terre, les autres qu'on partît sur-le-champ, et parmi tant de cris différents on ne savait à qui obéir. Les pilotes mêmes étaient alors inutiles, car le bruit empêchait d'entendre leurs ordres, et le trouble où l'on était, de les exécuter. Les vaisseaux commencèrent à s'entre-choquer rudement, et les avirons se brisèrent en se mêlant. Il semblait que ce fût deux flottes ennemies, qui, confondues dans la mêlée, se battaient l'une contre l'autre. Les poupes heurtaient contre les proues et se fracassaient.

Le flot avait déjà couvert toute la campagne qui est bordée par le fleuve, et il ne paraissait plus que quelques éminences, comme de petites îles, où les hommes se sauvaient à la nage après avoir abandonné leurs navires, dont une partie flottait en pleine eau, et l'autre était échouée, selon l'inégalité des lieux inondés par la mer; mais ils furent encore bien plus effrayés quand ils virent le reflux de la mer, qui se retirait aussi promptement qu'elle était venue, laissant à sec les mêmes terres qu'elle venait de submerger. Les vaisseaux tombaient, les uns sur la proue, les autres sur le flanc, et les champs étaient semés de hardes, de rames brisées et d'ais fracassés, comme après un véritable naufrage. Les soldats, craignant toujours quelque nouvelle aventure, n'osaient ni descendre à terre ni rester à leur bord. Ce double naufrage sur terre et sur l'eau, dans une rivière qui leur était inconnue, était pour

eux un prodige incompréhensible ; encore ne pensaient-ils pas être à la fin de leurs maux ; car, comme ils ignoraient que le flot devait bientôt revenir et relever leurs vaisseaux, ils s'attendaient à mourir de faim et à tomber dans les dernières extrémités. Pour comble de frayeur, ils voyaient ramper autour d'eux cent monstres que la mer avait laissés sur le sable.

Cependant la nuit approchait, et Alexandre ne sachant que devenir, non plus que les autres, était dans une grande inquiétude ; mais comme rien ne pouvait l'abattre, il fut toute la nuit sur le tillac à donner ses ordres : il fit même monter des gens à cheval, pour aller jusqu'à l'embouchure du fleuve, et donner avis du flux de la mer, quand il reviendrait ; il fit aussi radouber ses vaisseaux, et redresser ceux qui étaient renversés, avec ordre à chacun de se tenir prêt au retour de la marée.

Toute la nuit s'étant passée à faire le guet, et à encourager l'armée, les cavaliers revinrent à toute bride, et la mer après eux. D'abord le flux fut insensible, et ne fit que soulever les navires ; mais bientôt ils furent remis en pleine eau. Tout retentissait des cris de joie que poussaient les soldats et les matelots. Ils demandaient, pleins d'étonnement, d'où revenait tout à coup ce grand amas d'eaux, où elles s'étaient retirées le jour précédent, et quelle était la nature de cet élément si déréglé tout ensemble et assujetti à des vicissitudes si constantes ? Alexandre conjectura de ce qui était arrivé, que la marée reviendrait après le lever du soleil ; en sorte qu'il la voulut prévenir : il mit à la voile au milieu de la nuit avec peu de vaisseaux, il gagna l'embouchure du fleuve ; et après avoir cinglé l'espace de quatre cents stades, il sacrifia aux dieux de la mer, et revint rejoindre sa flotte. Nous avons copié ce morceau singulier de Quinte-Curce, sans pourtant accepter la responsabilité de toutes les circonstance de son récit, parce qu'il y en a quelques-unes qui pourraient être contestées par les marins.

Alexandre, après avoir remonté le fleuve, donna les meilleurs de ses vaisseaux à Néarque et Onésicrite, et fit brûler tous ceux qui lui étaient inutiles. Il leur ordonna de s'avancer dans l'Océan, et de bien reconnaître cette mer et ses côtes, pour lui faire le récit de leurs découvertes. Ces deux capitaines, après avoir erré quelque temps sur l'Océan, et parcouru toutes les côtes, depuis l'embouchure de l'Indus, jusqu'au golfe Persique, retournèrent vers Alexandre. Il leur ordonna, comme

on l'a vu page 29, de se rembarquer, de suivre la côte jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate, de remonter cette rivière, et de l'aller joindre à Babylone.

Il est certain qu'Alexandre avait formé de grands projets touchant la marine. Il avait fondé Alexandrie dans une heureuse situation, pour s'ouvrir un commerce utile avec les Indes et l'Ethiopie par la mer Rouge et le Nil, et avec l'Europe et l'Afrique par la Méditerranée ; il l'avait placée entre Tyr et Carthage, pour y attirer le commerce de ces deux villes. On prétend qu'il avait résolu de s'embarquer sur les côtes de la Syrie, pour aller humilier Carthage, et assujettir la Numidie et la Mauritanie; ensuite de sortir par le détroit de Cadix, de parcourir l'Espagne et de la soumettre; enfin, de pénétrer en Italie, pour abaisser la grandeur des Romains, dont il commençait à prendre ombrage, et de repasser dans la Grèce. D'autres rapportent qu'il voulait aller doubler le cap de Bonne-Espérance, faire le tour de l'Afrique, et rentrer dans la Méditerranée par les Colonnes d'Hercule. Pour accomplir ces grands desseins, il fit couper des bois sur le mont Liban pour construire des galères à sept ordres de rames, et il ordonna au roi de Chypre de lui fournir des éperons, des voiles et des cordages. Il voulait encore entrer dans le Pont-Euxin, et aller jusqu'aux Palus-Méotides : il avait fait préparer dans les forêts d'Hircanie des matériaux pour équiper une flotte qu'il voulait conduire dans la mer Caspienne; mais la mort le surprit au milieu de tous ces grands projets, à l'âge de trente-trois ans.

CHAPITRE VIII.

De l'an 484 à l'an 218 avant J.-C.

CARTHAGINOIS. — Carthage. — Voyage de Hannon. — Expédition d'Amilcar. — Siége de Sélinonte. — Victoires des Syracusains. — Flotte et arsenaux de Denis. — Défaite des Siciliens. — Succès de Timoléon. — Première guerre punique. — Prodiges de valeur des Romains en Sicile. — Leurs arsenaux, leurs flottes. — Honneurs accordés à Duillius. — Bataille de Lilybée. — Destruction de la flotte romaine par la tempête. — Défaite de Hannon. — Traité de paix. — Seconde guerre punique. — Prise de Sagonte. — Annibal, Amilcar, les deux Scipions. — Départ de la flotte de Scipion l'Africain. — Entrevue d'Annibal et de Scipion. — Triomphe des Romains. — Troisième guerre punique. — Caton et Carthage. — Siége et ruine de cette ville par les Romains.

—

De toutes les colonies fondées par les Phéniciens, Carthage a été la plus célèbre. Elle ne cédait qu'à Rome l'honneur d'être la première ville du monde ; et la gloire d'être la seconde ne lui était disputée que par Alexandrie. Heureusement située pour la navigation, au milieu des côtes de la Méditerranée, à une égale distance de ses extrémités, et à portée des détroits de Gibraltar et de Gallipoli, elle embrassait le commerce de tout le monde connu.

Carthage renfermait dans son enceinte sept cent mille habitants, tous excellents marins formés à l'école de Tyr; elle avait en Afrique trois cents villes sous sa dépendance, et qui lui fournissaient les blés nécessaires à sa consommation. Sa domination s'étendait sur la Sardaigne, les îles Baléares, aujourd'hui Majorque et Minorque ; et le Port-Mahon a pris son nom de celui d'un général carthaginois.

Le port de Carthage, que, selon Virgile, Didon avait fait creuser, était défendu par une citadelle appelée *Byrsa*.

Les Carthaginois ayant appris des Phéniciens, leurs fondateurs, à faire des courses et des découvertes sur mer, allèrent aussi loin qu'il était possible avant l'usage de la boussole. Hannon fut chargé par le sénat de faire le tour de l'Afrique, avec une flotte considérable. Il passa les Colonnes d'Hercule, entra dans l'Océan, parcourut la côte occidentale de l'Afrique, dont il découvrit en partie les terres, et aurait poussé plus loin sa navigation si les vivres ne lui eussent manqué. Dans le même temps, Himilcon eut ordre d'aller parcourir la côte occidentale de l'Europe. Plusieurs familles de Carthage allèrent s'établir au delà des Colonnes d'Hercule, dans une île très-grande et très-fertile; et l'on prétend que c'est Asdrubal qui bâtit Carthagène en Espagne.

Les Carthaginois étaient si puissants sur mer, que les nations les plus belliqueuses briguaient leur alliance. Xercès ayant formé le dessein d'assujettir la Grèce, associa les Carthaginois à ses projets ambitieux. Ils s'obligèrent à faire la guerre aux Grecs établis dans la Sicile et dans l'Italie, tandis que Xercès attaquerait le Péloponèse. Pour remplir leur engagement, les Carthaginois firent d'immenses préparatifs; leur armée de terre comptait trois cent mille combattants; leur flotte était composée de deux mille bâtiments à rames et de plus de trois mille navires de charge, destinés à porter les vivres et le bagage. La conduite de ces forces nombreuses fut confiée à Amilcar, capitaine de grande réputation. Les vents et les tempêtes dispersèrent la flotte et détruisirent plusieurs petits bateaux plats, sur lesquels on avait embarqué des chevaux et des chariots.

Après ce premier échec, qui semblait présager de plus grands malheurs, Amilcar entra dans le port de Palerme : il y demeura trois jours, pour faire rafraîchir son armée et réparer ses pertes. Il dirigea ensuite sa route vers la ville d'Himère, toujours en vue de son armée navale, qui longeait les côtes. Arrivé devant cette place, il fit tracer deux camps, fortifiés de fossés et de palissades, l'un pour ses troupes de terre, l'autre pour ses galères, qu'il retira de la mer. Il fit mettre à terre toutes les munitions de bouche, et renvoya les vaisseaux qui les avaient transportées, en chercher de nouvelles dans la Libye et dans la Sardaigne.

Cependant Théron, roi d'Agrigente, voyant la ville d'Himère menacée, se jeta dans cette place pour la défendre. Il demanda du secours à

Gélon, tyran de Syracuse, qui s'y rendit à son appel, suivi de cinquante mille fantassins et de cinq mille cavaliers.

Le chef des Syracusains, avantageusement campé, résolut de brûler les vaisseaux ennemis, et la fortune favorisa ses projets. Occupé à un grand sacrifice qu'il faisait à Neptune, dans l'enceinte même où il avait renfermé ses vaisseaux, Amilcar attendait d'heure en heure de la cavalerie, que lui envoyaient les Sélinontins. Les troupes légères que Gélon avait envoyées à la découverte, lui amenèrent un courrier chargé d'une lettre par laquelle les habitants de Sélinonte annonçaient au général carthaginois l'arrivée de cette cavalerie. Des cavaliers syracusains furent à l'instant substitués à ceux qu'attendaient Amilcar. Admis dans le camp à titre d'alliés, ils pénétrèrent jusqu'à Amilcar, qui donnait alors des ordres pour le sacrifice, le massacrèrent, et mirent sans obstacle le feu à tous ses vaisseaux.

Les flammes et la fumée qui s'élèvent en tourbillons apprennent à Gélon le succès de son entreprise. Il marche aussitôt à l'ennemi, charge vigoureusement les Carthaginois, consternés de la perte de leur général et de l'embrasement de leurs navires, et met cinquante mille hommes hors de combat. Le reste de cette armée périt par la faim, ou tombe au pouvoir des Syracusains. Plusieurs même, en voulant se sauver dans les vingt galères qu'Amilcar avait laissées à l'ancre près du rivage, et s'y jetant en trop grand nombre, sont ensevelis dans les flots, victimes d'un vent impétueux qui coule toutes ces embarcations.

La nouvelle de ce désastre alarma à tel point Carthage, que Gélon aurait pu aisément s'en rendre maître, s'il avait été l'attaquer immédiatement après sa victoire. Cette place, en effet, se trouva si affaiblie, qu'elle ne put rien entreprendre pendant la longue guerre que les Athéniens firent à Syracuse. Toutefois, ayant réparé ses forces, elle trouva bientôt l'occasion de prendre sa revanche et rétablir sa réputation.

Les habitants de Ségeste, étant sur le point de se brouiller avec ceux de Sélinonte, envoyèrent des députés à Carthage pour demander du secours; et, afin de l'intéresser à leur accorder sa protection, ils s'engagèrent à lui livrer leur ville. Le sénat, qui ne perdait point de vue la Sicile, dont il voulait faire la conquête, accepta cette offre avec empressement. Des troupes auxiliaires passent dans l'île; ceux de Sé-

geste obtiennent quelques avantages sur leurs ennemis ; mais les Syracusains s'étant déclarés en faveur des derniers, les Carthaginois, pour soutenir leurs alliés, leur expédient de nouveaux renforts que commande Annibal.

Brûlant du désir de venger la mort d'Amilcar, son aïeul, ce général équipe une flotte de mille cinq cent soixante voiles ; et après avoir embarqué les munitions de guerre et de bouche nécessaires à une grande expédition, il cingle vers la Sicile et va mouiller au promontoire de Lilybée. Il fait le siége de Sélinonte ; les habitants, qui combattaient pour leur vie et pour leur liberté, font une vigoureuse résistance ; mais ils cèdent enfin à la force et sont taillés en pièces. Annibal use de la victoire en vrai barbare : il ruine la ville de fond en comble et n'y laisse que des marques de sa cruauté. Hymère, qu'il prend d'assaut, éprouve le même sort : il passe les citoyens au fil de l'épée, rase les fortifications et les maisons, profane les temples et immole trois mille prisonniers aux mânes d'Amilcar.

Enflammés par ces succès, les Carthaginois résolurent de pousser plus loin leurs conquêtes. La Sicile souriait à leur ambition : ils formèrent le dessein de s'en rendre les maîtres. Annibal est nommé chef de la nouvelle expédition ; mais comme il était fort âgé, on lui adjoint Himilcon, son parent. Des levées considérables d'hommes sont ordonnées dans les Etats alliés ou dépendants de la république, et l'on met en mer une flotte de plus de mille vaisseaux. Comptant sur un succès assuré, les Carthaginois font prendre les devants à quarante galères : cette imprudence leur coûte cher, car les Syracusains, voyant que ces navires ne sont point soutenus, les font attaquer par un pareil nombre des leurs. Les Carthaginois eurent quinze galères mises hors de combat ; le reste chercha son salut dans la fuite.

On sut bientôt à Carthage la nouvelle de cette déroute. Annibal mit aussitôt à la voile. Il prit les devants avec huit galères et fit attaquer Agrigente ; mais ce chef étant mort dès le commencement du siége, Himilcon en prit la conduite et le poussa si vigoureusement qu'il se rendit maître de la ville, dans laquelle il trouva des richesses immenses. Il fit un amas précieux de curiosités, et des chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture. Il s'empara ensuite de Gela. Cette guerre fut terminée par un traité qu'il fit avec Denis, tyran de Syracuse, qui

consentit à ce que les Carthaginois gardassent ce qu'ils possédaient en Sicile, et ce qu'ils avaient conquis sur la côte opposée à l'Afrique.

Denis, qui supportait impatiemment le poids d'une paix si onéreuse, se voyant affermi sur le trône qu'il a usurpé, ne songe plus qu'à secouer le joug de Carthage: il prend la résolution de lui faire la guerre, aimant mieux avoir les Carthaginois pour ennemis que pour voisins. Il arme contre eux par terre et par mer. Il assemble les ouvriers les plus habiles dans l'art de construire les vaisseaux; des récompenses et des distinctions leur sont promises. On met en œuvre des bois venus d'Italie, et des arbres coupés sur le mont Etna. On construit des galères à quatre et à cinq ordres de rames: jusqu'alors on n'en n'avait vu que de trois. Deux cents navires s'élèvent ensemble sur les chantiers, cent cinquante sont radoubés et goudronnés. Un arsenal magnifique entoure le port de Syracuse, et doit mettre à l'abri cent soixante galères; chaque chambre est disposée pour en contenir deux. Denis fait venir de toutes parts les matelots et les pilotes qui ont le plus de réputation. Toutefois l'armement de terre ne le cède point à celui de mer. Ces préparatifs étant achevés, Denis commence les hostilités en attaquant les Carthaginois répandus dans ses Etats; il fait piller tous leurs vaisseaux marchands qui se trouvent dans le port de Syracuse. Une pareille conduite tenait bien lieu d'une déclaration de guerre; mais Denis, joignant l'ironie à l'insulte, veut faire connaître ses intentions au sénat par une lettre qu'il lui envoie.

Après cette démarche, le tyran de Syracuse assiégea Motye, ville regardée comme le rempart des Carthaginois, et leur magasin général. Son armée de terre était de plus de quatre-vingt mille combattants; sa flotte se composait de deux cents navires à rames, et de cinq cents bâtiments de transport. Située proche le promontoire de Lilybée, dans une île peu distante du continent, la ville de Motye y tenait par une chaussée. Bien résolus de se défendre, les habitants coupèrent la chaussée que Denis fit rétablir. Himilcon, avec cent vaisseaux, arriva à l'improviste devant Motye, et brûla ou brisa tous les navires qui y étaient à l'ancre. Ne pouvant rien entreprendre par terre, il se retira en Afrique, et Denis profitant de sa retraite, s'empara de la ville de Motye.

Un pareil état de choses devait avoir un terme. Himilcon rassemble trois cent mille hommes de pied, et quatre mille chevaux, et met à la

voile suivi de quatre cents galères, et d'environ six cents vaisseaux de transport. Les chefs supérieurs avaient reçu des ordres scellés, qu'ils ne devaient ouvrir qu'à une certaine hauteur convenue. Le général avait pris cette sage précaution, qui depuis a été imitée, pour dérober sa marche aux espions qui pouvaient être dans son armée.

Denis a fait attaquer dans la traversée les transports d'Himilcon par trente galères, dont les éperons en ont ouvert cinquante, et les ont coulées. Suivi du reste de la flotte, le général carthaginois est entré à Palerme ; il y a débarqué ses troupes, et s'est emparé d'Erice au moyen des intelligences qu'il avait conservées dans cette ville. Il est allé ensuite faire le siége de Motye et s'en rendre maître. Himilcon, après cette conquête, porta ses armes victorieuses à Messine. Pour ne point affaiblir son armée, il laissa une forte garnison dans cette place, la démantela, rasa toutes les fortifications, démolit les maisons, et n'y laissa que des ruines.

Après avoir saccagé Messine, Himilcon, pour aller attaquer Syracuse, s'avança le long du rivage que côtoyait sa flotte ; mais arrivé sur le territoire de Naxos, et ne pouvant plus suivre le bord de la mer, à cause de la grande quantité de cendres qu'avait vomies le mont Etna, il fut obligé de s'écarter dans les terres, et perdant sa flotte de vue, de prendre le chemin le plus long. Il ordonna en même temps à Magon, chef de l'armée navale, d'aller l'attendre à Catane. Toujours attentif à profiter des occasions favorables, Denis, pour tirer avantage de la séparation des deux armées carthaginoises, envoya Leptine au-devant de Magon, avec ordre de le combattre. L'action s'engage ; le général sicilien commence le combat avec plus de valeur que de prudence, et coule à fond plusieurs galères carthaginoises ; mais Magon, revenu de sa première surprise, enveloppe Leptine peu à peu et le tient renfermé. Les Siciliens, se voyant serrés de trop près par les vaisseaux ennemis, se débarrassent, s'enfuient, et le désordre se met parmi eux : ils sont entièrement rompus et défaits. Les Carthaginois poursuivent les fuyards ; la plupart sont pris ou coulés. Les Siciliens perdent dans cette déroute plus de vingt mille hommes et cent galères qui sont brûlées par les Carthaginois.

Himilcon a rejoint à Catane sa flotte triomphante, y est resté quelque temps pour faire reposer ses troupes, et en est ensuite parti pour

Syracuse, où l'armée navale est arrivée la première. C'était un spectacle pompeux et terrible que celui d'une flotte formidable dont tous les vaisseaux étaient ornés du riche butin et des pavillons enlevés aux Siciliens. Deux cent huit navires à rames, et plus de deux mille bâtiments de charge entrèrent dans le port. Les troupes de terre, composées encore d'environ trois cent mille hommes d'infanterie et de trois mille de cavalerie, campèrent aux environs de la ville.

Sur ces entrefaites, Denis, qui avait reçu du Péloponèse et de l'Italie un renfort de trente vaisseaux, pensait à ravitailler Syracuse, lorsqu'il aperçut un vaisseau ennemi chargé de blé. Cinq galères reçoivent l'ordre de l'enlever; quarante vaisseaux carthaginois s'avancent pour le défendre; le reste des forces siciliennes se jette dans la mêlée, l'engagement devient général. De part et d'autre on fait des prodiges de valeur; la victoire est longtemps incertaine; mais la fortune se déclare pour Denis. Sa flotte s'empare de la capitane des Carthaginois, prend vingt autres galères, en coule quatre, poursuit les autres jusqu'à l'armée de Magon, qui était à l'ancre, et lui présente fièrement la bataille. Les Carthaginois ne veulent point accepter le combat, et les Syracusains, connaissant l'infériorité de leurs forces, se contentent d'entrer dans le port avec les vaisseaux qu'ils ont pris.

Pour comble de malheur, la peste s'est mise dans l'armée d'Himilcon, et y exerce des ravages affreux. Denis, profitant de cet incident, l'attaque par terre. Affaiblis par la mortalité, les Carthaginois se défendent mal, leur résistance n'est pas longue, et ils sont presque tous taillés en pièces. Denis fait en même temps attaquer leur armée navale par quatre-vingts vaisseaux que commandent Leptine et Pharacidas.

A la vue de cette flotte, les Carthaginois, qui étaient descendus à terre pour soutenir leur camp, se rembarquent avec précipitation. Les Syracusains profitant alors du désordre de l'ennemi, brisent à coups d'éperon ses meilleures embarcations, endommagent les unes, coulent les autres, abordent celles qu'ils ne peuvent faire sombrer, et massacrent leurs équipages. Denis, qui est sur le rivage, ordonne d'incendier cinquante vaisseaux que les Carthaginois ont retirés à terre, et tous ceux qui sont à l'ancre. Les hommes qui s'y trouvent sont consumés par les flammes, ou réduits à se jeter dans la mer et à se noyer pour éviter l'action du feu.

Les Syracusains regardèrent la défaite des Carthaginois et le malheur d'Himilcon comme une punition de ses sacriléges. Mais la vérité est que les Carthaginois étaient resserrés dans un petit espace et placés dans un terrain marécageux, d'où le soleil élevait des vapeurs pestilentielles.

Dans cette extrémité, Himilcon offrit à Denis 300 talents, pour avoir la liberté de retourner à Carthage avec les débris de son armée. Cette offre fut acceptée. Himilcon embarqua ses troupes sur quarante galères, et prit la route de Carthage; mais il essuya encore une disgrâce avant d'y arriver. Le traité fait avec Denis était secret, de sorte que sa retraite parut une fuite aux Grecs qui étaient venus au secours de Syracuse : ils pressèrent Denis de le poursuivre. Impatients de tous ses délais, ils mirent à la voile, et tombèrent sur l'arrière-garde des Carthaginois, qu'ils maltraitèrent considérablement. Himilcon, qui était parti de Carthage avec tant de confiance, y rentra couvert de confusion, et n'y menant qu'une vie triste et malheureuse, il finit par se donner la mort.

Les pertes que les Carthaginois firent en Sicile les humilièrent, sans toutefois abattre leur courage. Magon y fit plusieurs descentes, et il eut des alternatives de bons et de mauvais succès. Pendant ce temps-là, Carthage fut désolée par des calamités qui se suivirent de près. La peste y fit de grands ravages; la révolte des Libyens avait porté la frayeur jusque dans son sein, et son arsenal avait été réduit en cendres. Le tyran de Syracuse crut que l'occasion était favorable pour enlever aux Carthaginois tout ce qu'ils possédaient en Sicile : il mit sur pied une armée de trente-trois mille hommes, et trois cents vaisseaux en mer. Avec ces forces il s'empara de Sélinonte et de quelques autres places; il laissa cent trente de ses navires dans le port d'Erice, et envoya le reste à Syracuse. Les Carthaginois le surprirent à leur tour, et firent avec lui une trêve peu de temps avant sa mort.

Denis le jeune, son fils, n'hérita point de son génie. Il se rendit odieux aux peuples, qui se révoltèrent contre lui, et lui firent la guerre par mer et par terre. Philistus, son amiral, avec une flotte de soixante galères, livra bataille aux Syracusains, et se tua pour ne pas tomber entre leurs mains.

Syracuse, accablée sous le poids d'un gouvernement tyrannique,

déchirée par des troubles domestiques, et sur le point d'être immolée à l'ambition des Carthaginois, demanda du secours à Corinthe, qui lui envoya Timoléon, capitaine expérimenté et d'une valeur éprouvée. Timoléon partit de Corinthe avec sept vaisseaux, il en prit trois autres en faisant sa route, et avec cette petite escadre, il arriva heureusement sur les côtes de l'Italie.

Les Carthaginois voyant que la Sicile allait devenir le théâtre de la guerre, y envoyèrent, sous la conduite de Hannon, cent cinquante galères, cinquante mille hommes d'infanterie, ainsi que les munitions nécessaires pour une grande entreprise. Le général carthaginois débarqua dans l'île, ravagea le pays, et s'empara du port de Syracuse, après qu'Icètes se fut rendu maître de la ville. Ayant appris que Timoléon avait mouillé à Rhége, les Carthaginois y envoyèrent vingt galères, avec ordre aux officiers qui les commandaient, ou d'engager Timoléon à retourner à Corinthe, ou de l'empêcher de passer en Sicile. Les habitants de Rhége firent monter leurs orateurs à la tribune aux harangues, pour parler de cet accommodement. Les Carthaginois, qui ne se défiaient de rien, écoutaient avec grande attention. Timoléon avait donné ordre à dix de ses vaisseaux de mettre à la voile; lui s'embarqua sur un vaisseau resté exprès pour l'attendre, et passa sans aucun obstacle en Sicile. Les Carthaginois coururent au port et se mirent en mer; mais l'avance que Timoléon avait sur eux, et la nuit qui survint, le dérobèrent à leur poursuite.

Carthage, alarmée des succès de Timoléon, s'en prit à la lâcheté de ses généraux, et fit armer deux cents galères et plus de mille vaisseaux de transport. Ce secours étant arrivé en Sicile, l'armée carthaginoise se trouva forte de soixante-dix mille hommes d'infanterie, sans compter la cavalerie et les chariots. Timoléon attaqua les ennemis avec intrépidité, et, secondé par une tempête opportune, il remporta sur eux une victoire signalée. Un butin et une gloire immense furent la récompense du vainqueur, et Carthage, effrayée d'une défaite si prompte et si peu attendue, fit à Timoléon des propositions de paix. Content de la soumission d'un peuple fier et belliqueux, ce général dressa lui-même les articles du traité, dont les conditions furent très-humiliantes pour les Carthaginois.

Après la mort de Timoléon, la ville de Carthage trouva dans Aga-

tocle, tyran de Syracuse, un nouvel ennemi qui la mit à deux doigts de sa perte.

Craignant d'être vaincu par les Carthaginois, Agatocle fit alliance avec eux. Mais il saisit une occasion favorable pour rompre cettte ligue, et fit la guerre aux Carthaginois : il fut défait, et les vainqueurs allèrent assiéger Syracuse. Agatocle, désespérant de pouvoir secourir cette ville, s'avisa, pour faire diversion, de porter la guerre en Afrique. Descendu sur les côtes d'Afrique, il brûla tous ses vaisseaux, pour mettre ses troupes dans la nécessité de vaincre ou de mourir. Agatocle battit les Carthaginois; mais voyant que, malgré tous les avantages qu'il avait en Afrique, le siége de Syracuse se poussait vivement, il laissa son armée sous la conduite de son fils et repassa en Sicile, où il réduisit toutes les villes sous son obéissance. Il retourna ensuite en Afrique, où, après avoir été battu, il fut obligé de repasser en Sicile. Peu de temps après, il fit la paix avec les Carthaginois, qui eurent depuis à soutenir avec les Romains ces fameuses guerres, appelées les *guerres puniques*.

Les Carthaginois jouissaient d'un puissant empire, égal en force à celui des Grecs, et en richesses à celui des Perses. Maîtres d'une grande partie de l'Afrique, de plusieurs provinces d'Espagne, de l'île de Corse, de la Sardaigne, d'une partie des côtes de Toscane et de presque toute la Sicile, ils donnèrent de la jalousie aux Romains. Les Carthaginois assiégeaient Messine, qui n'est séparée de l'Italie que par un canal étroit. Rome, alarmée des approches d'une nation belliqueuse et puissante, envoya en Sicile le consul Appius Claudius. Les Romains n'avaient pas encore porté leurs armes hors de l'Italie, et ils ignoraient l'art de la marine. Le consul romain ne fut point effrayé de ces obstacles et les surmonta.

Appius est le premier Romain qui ait osé braver les dangers de la mer; il passa le détroit qui sépare la Sicile de l'Italie sur des radeaux et sur des galères empruntées aux Tarentins, aux Locriens, aux Eléates, et aux Napolitains. Appius fut appellé *Caudex*, à cause des vaisseaux dont il se servit pour transporter son armée en Sicile.

Cependant les Romains faisaient des prodiges de valeur; mais des victoires remportées et des villes prises d'assaut ne suffisaient pas à leur gloire. Les vaisseaux de Carthage continuaient à désoler les côtes

d'Italie, et faute de marine, les Romains ne pouvaient user de représailles en Afrique. Ils résolurent d'équiper une flotte, afin de disputer aux Carthaginois l'empire de la mer, et même de s'en emparer. Mais ils n'avaient pas la moindre idée de l'architecture navale, et manquaient de pilotes et de matelots. Occupés de ce grand projet, un navire carthaginois tombé en leur pouvoir leur servit de modèle pour les vaisseaux qu'ils voulaient construire. Ils en étudièrent l'architecture, et en soixante jours ils eurent à la mer une flotte de cent soixante voiles. Ce travail fut poussé si vivement, que l'on eût dit que par une métamorphose nouvelle, les arbres avaient été tout à coup changés en navires, plutôt que façonnés par la main des hommes. Pendant que l'on construisait ces vaisseaux, on exerçait d'une manière particulière ceux qui devaient les monter. Des bancs étaient rangés sur le sable; des rameurs y étaient assis pour faire la manœuvre; un officier commandait : à sa voix les rameurs sillonnaient le sable, comme s'ils eussent été en pleine mer.

On comprend aisément que des vaisseaux construits avec si peu d'art, et des matelots si mal exercés, ne devaient pas former une excellente flotte; cependant le courage et le génie des Romains suppléant à tout, cet armement commença la ruine de Carthage. Cn. Cornélius, qui le commandait, prit la route de Messine, avec dix-sept vaisseaux. Annibal, chef des Carthaginois, envoya une escadre de vingt vaisseaux pour le surprendre; il fut enveloppé et pris. Cependant le reste de l'armée navale des Romains faisait voile vers la Sicile. Annibal fut sur le point d'éprouver le sort de Cornélius. Les Romains l'attaquèrent, et il ne dut son salut qu'à sa bonne fortune.

La flotte romaine, qui s'était approchée de la Sicile, étant privée de son général, on envoya chercher C. Duillius pour en prendre le commandement. Persuadé que ses vaisseaux, lourds et mal construits, ne pouvaient lutter avantageusement contre ceux des Carthaginois, le général romain suppléa à cet inconvénient comme nous l'avons dit (page 30), par un corbeau, ou une main de fer destinée à accrocher les bâtiments ennemis et à faciliter l'abordage. Ayant ainsi amené la ruse au secours de la faiblesse, Duillius marche aux Carthaginois qui semblent le dédaigner. Annibal, qui avait cent trente vaisseaux, voyant les Romains en ordre de bataille, va à eux comme à un butin assuré. Son avant-garde com-

mence l'attaque avec une extrême vigueur ; mais les Romains ayant fait agir les corbeaux, et accroché les galères carthaginoises, sautent à l'abordage avec intrépidité, et combattent comme s'ils étaient en terre ferme. Les Carthaginois perdent trente vaisseaux, la galère à sept ordres de rames que monte Annibal est prise, et ce général est obligé de se sauver dans une chaloupe. Il avait eu l'imprudence d'affaiblir ses forces en les partageant, et n'avait engagé dans la bataille qu'une partie de sa flotte. Les Carthaginois sont obligés de se retirer après avoir perdu cinquante vaisseaux.

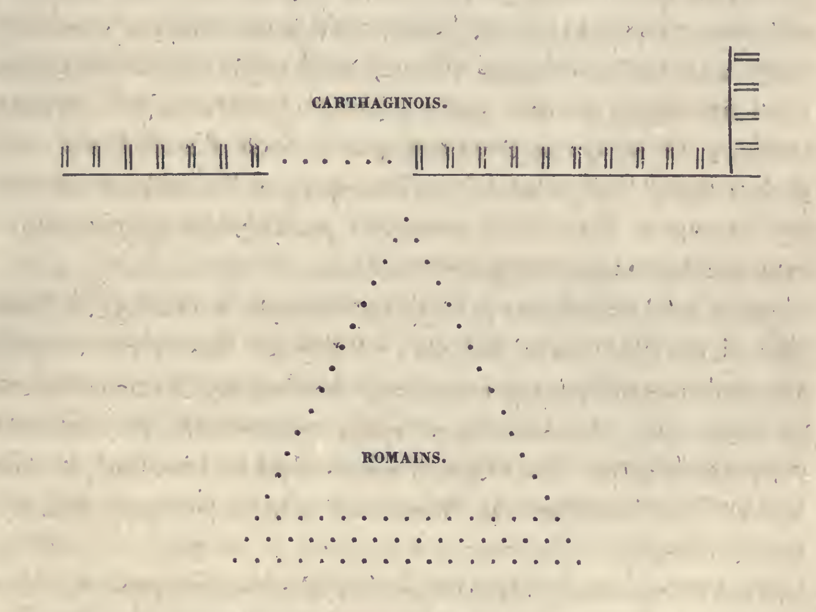
Cette victoire, qui consterna les Carthaginois, fut la première que les Romains remportèrent sur mer. Ils accordèrent à Duillius les honneurs du triomphe. Ils lui érigèrent une colonne rostrale. La reconnaissance des Romains ne se borna point là. On décerna encore à Duillius des distinctions qui se perpétuèrent jusqu'à ses descendants. Toutes les fois qu'il soupait chez ses amis, on le reconduisait dans son logis au son des flûtes et à la lueur des flambeaux.

Les consuls Atilius Régulus et C. Sulpitius, passés en Sicile, y enlevèrent plusieurs places ; mais peu satisfaits des avantages remportés sur terre, ils tournèrent leurs vues du côté de la mer. Régulus met à la voile, et abordant au promontoire de Tindaride, il aperçoit la flotte des Carthaginois et va l'attaquer avec dix vaisseaux. Ceux-ci voyant la flotte des Romains ainsi séparée et l'avant-garde trop avancée, l'enveloppent et la coulent bas, à la réserve de la galère du consul, qui se sauve en forçant de rames. Le reste de l'armée romaine s'étant rendu au lieu du combat, attaque les Carthaginois avec vigueur, leur prend dix vaisseaux et en coule huit, le reste se retire dans l'île de Lipari. Ces avantages réciproques flattèrent la vanité des deux partis : chacun s'attribua la victoire et en rendit grâces aux dieux.

La campagne suivante s'ouvre par un formidable appareil de guerre. L'armée navale des Romains, composée de trois cent trente vaisseaux, est chargée de cent quarante mille hommes, chaque vaisseau portant trois cents rameurs et cent vingt soldats. Celle des Carthaginois a vingt vaisseaux de plus et dix mille hommes. Les Romains mouillent à Messine, où est leur rendez-veus ; de là, ils mettent à la voile, vont doubler le cap Pachynus et jeter l'ancre à Ecronie. Les Carthaginois qui ont pris terre à Lilybée, s'avancent jusqu'à Héraclée. Les deux ar-

mées sont en présence. Les Romains sont partagés en quatre divisions. Deux vaisseaux à six ordres de rames, montés par les consuls Régulus et Manlius et placés de front à côté l'un de l'autre, commencent chacun une ligne composée de la première et de la seconde division. Ces deux lignes s'élargissent en se formant, et la troisième division fermant tout l'espace, l'ordre de bataille a la figure d'un triangle. La troisième division est appuyée par la quatrième : ce qui donne à cet ordre de bataille une base solide et difficile à rompre.

Amilcar, chef des Carthaginois, voyant cette disposition, partage son armée en trois corps. L'aile droite, quoique séparée et éloignée des autres, est sur une même ligne avec le centre et l'aile gauche. Un quatrième corps fait avec cette grande ligne une espèce d'équerre, que Polybe appelle une tenaille. Voici quelle était la disposition des deux armées.



Voyant qu'il est difficile d'entamer l'ordonnance des Romains, et désespérant d'en venir à bout par la force, Amilcar emploie la ruse. La pointe des consuls ayant attaqué son centre, il lui fait faire une retraite simulée. La première et la seconde division des Romains poursuivent les galères qui ont pris la fuite. Amilcar donne le signal, et toute la flotte des Carthaginois étant venue fondre avec impétuosité sur les di-

visions écartées, la légèreté de leurs vaisseaux, et leur bonne manœuvre les font d'abord triompher; mais les Romains opposent à l'ennemi leurs corbeaux. On se bat longtemps avec des chances inégales; mais le corps que commande Amilcar ayant plié et pris la fuite, sa retraite décide de l'action. Les Romains, qui remportent une victoire complète, n'ont perdu dans ce combat que vingt-quatre vaisseaux; les Carthaginois en ont perdu soixante-quatre.

Après cette affaire mémorable, les Romains ayant radoubé leurs vaisseaux, et équipé ceux qu'ils avaient enlevés à l'ennemi, cinglèrent vers l'Afrique. Ils auraient entièrement ruiné Carthage, si le sénat n'avait imprudemment rappelé à Rome Manlius avec la plus grande partie des troupes et des vaisseaux, laissant Régulus, en Afrique avec quarante navires seulement, et quinze à seize mille hommes. Les Romains firent encore une faute qui sauva Carthage. Ils mirent en mer, sous le commandement des consuls M. Emilius et Servius Fulvius, trois cent cinquante vaisseaux, qui, en faisant voile pour l'Afrique, rencontrent la flotte des Carthaginois, et lui livrent combat à la hauteur de la Sicile. Les Carthaginois ont cent quatre vaisseaux coulés; on leur en prend trente, et ils ont quinze cents hommes de tués. Les Romains, auxquels demeura l'avantage, ne perdirent que peu de vaisseaux et onze cents hommes. Mais ils ne surent pas profiter d'une victoire dont la conquête de l'Afrique devait être le fruit.

Après cette expédition, la flotte romaine prit la route de la Sicile. Mais en vue des côtes de cette île, assaillie par une violente tempête, une partie des vaisseaux se brisa contre des rochers, l'autre sombra, et, de quatre cent soixante-quatre voiles, quatre-vingts seulement parvinrent à se sauver. Les rivages voisins étaient tout couverts de cadavres et de débris de navires. Jamais on n'avait vu d'exemple d'un naufrage semblable.

Les Carthaginois, ranimés par les désastres de leurs ennemis, mirent en mer deux cents vaisseaux, sous la conduite d'Asdrubal. Les Romains, de leur côté, loin d'être abattus, construisirent en trois mois de temps, et mirent à la voile deux cent vingt navires, qui passèrent en Sicile sous la conduite des consuls A. Attilius et C. Cornelius. Cependant il ne se passa rien de considérable sur mer sous ces consuls; mais C. Servilius et C. Sempronius, qui leur succédèrent, allèrent avec cette flotte croiser

en Afrique; et, en passant le détroit pour se rendre à Rome, ils furent assaillis par une tempête qui leur fit perdre cent cinquante vaisseaux. Ces pertes réitérées dégoûtèrent les Romains de la marine. Le sénat ordonna, par un décret, qu'on ne se battrait plus sur mer, et qu'on n'entretiendrait que soixante vaisseaux pour la défense de l'Italie. Mais il changea bientôt de résolution.

Fiers des avantages qu'ils avaient remportés sur les Carthaginois, les Romains remirent en mer deux cents vaisseaux, qui firent voile pour la Sicile. Ayant joint ces forces maritimes à celles de terre, ils firent le siége de Lilybée, dans le dessein de porter la guerre en Afrique, après la prise de cette ville. Comme le siége était poussé vivement, on fit partir de Carthage cinquante vaisseaux pour secourir la place. Annibal, fils d'Amilcar, sut profiter d'un certain vent, et arriva à pleines voiles à la vue du port. L'entrée en étant difficile, il y introduisit ses vaisseaux à la file, et débarqua tout son monde sans obstacle. Les Romains, qui ne s'attendaient pas à ce renfort, admirèrent l'audace des Carthaginois, sans pouvoir s'y opposer : ayant le vent contraire, ils ne purent fermer le passage à une flotte que le vent poussait dans la place. Annibal, après l'avoir ravitaillée et y avoir jeté des troupes, surprit la vigilance des Romains : il se déroba à la faveur de la nuit, et se retira à Drépan, ville maritime peu éloignée de Lilybée.

Drépan, aujourd'hui Trapani, avait un très-beau port à trois myriamètres de Lilybée, ce qui la rendait chère aux Carthaginois. Adherbal, leur chef, y était avec ses vaisseaux. Le consul Publius Claudius crut qu'il pouvait aisément surprendre ce général. Il met à la voile au milieu de la nuit avec deux cents navires. Son avant-garde paraît au point du jour à la vue de Drépan. Adherbal sort avec sa flotte, et va se ranger en bataille parmi des rochers qui bordent la côte voisine. Les Romains y sont entrés par le côté opposé et en occupent déjà une partie; mais ayant aperçu les Carthaginois qui se font un rempart de ces rochers, le consul fait revirer de bord à ses vaisseaux, ce qui cause un grand désordre, car ses marins entendent peu la manœuvre. Le consul, qui était à la queue de l'escadre, prend le large et va joindre son aile gauche qui est restée en mer. Adherbal, voyant ce mouvement, part du milieu de ses écueils avec cinq gros vaisseaux pour aller attaquer l'aile gauche, affaiblie par l'éloignement des autres

navires, et est suivi par le reste de sa flotte. Il se met en bataille en présence des Romains. Le signal donné des deux côtés, on commence l'attaque. La victoire est incertaine ; mais l'habileté des Carthaginois et la légèreté de leurs vaisseaux en décident. Ils s'étendent en pleine mer et s'y rangent en bon ordre. Ils ont d'habiles rameurs, et leurs bâtiments, propres à se mouvoir avec une grande vitesse, attaquent ou s'écartent à propos. Les Romains n'ont aucun de ces avantages. Le poids énorme de leurs navires les empêche de se tourner pour esquiver ou pour attaquer. L'inexpérience de leurs rameurs redouble encore leur embarras : ils ne savent ni se glisser entre les vaisseaux, ni attaquer en queue ceux qui sont aux prises. Quatre-vingt-treize de leurs bâtiments tombent avec leurs équipages au pouvoir des Carthaginois. Claudius a bien de la peine à se sauver avec trente vaisseaux, derniers débris de son armée navale.

Cette déroute ne découragea point les Romains ; ils firent partir le consul L. Junius avec soixante bâtiments pour conduire un convoi à l'armée qui assiégeait Lilybée. En passant à Messine, il grossit sa flotte des navires qu'il avait ordre d'y prendre, et elle se trouva composée de cent vingt vaisseaux longs et de huit cents transports. Il alla mouiller à Syracuse pour y attendre une partie de ses bâtiments et les vivres qu'on devait lui apporter de terre.

Après avoir envoyé à Carthage les dépouilles des Romains, Adherbal assemble une flotte de cent vaisseaux, en joignant trente des siens à soixante-dix que Carthalon lui avait amenés. Il donne ordre à cet officier d'aller mettre le feu à la flotte romaine qui est à l'ancre devant Lilybée. Carthalon remplit heureusement cette mission. Il fond sur des ennemis tranquilles qui ne daignaient pas envoyer à la découverte, ou qui n'y pensaient point ; il brûle une grande partie des vaisseaux romains, en prend quelques-uns, disperse le reste, et s'avance vers la flotte de Junius qui s'approche, afin de l'observer. Une partie de cette flotte a pris les devants ; informée que les Carthaginois n'étaient pas loin, elle relâche entre des rochers où elle trouve un abri commode. Carthalon la veut attaquer, mais voyant peu de chance de réussir, il se retire et va ensuite au-devant du consul qui était parti de Syracuse. Mais averti par ses pilotes d'une tempête prochaine, l'amiral carthaginois double promptement le cap Pachynus et met ses vaisseaux à cou-

vert. Les Romains, moins habiles, ayant mouillé dans des endroits découverts, y sont surpris par le gros temps, qui les fait presque tous périr.

Rebutés de toutes ces pertes, les Romains négligèrent pendant cinq ans leur marine ; cependant ils sentirent la nécessité de la rétablir. Il s'agissait de trouver les moyens de fournir à la dépense de l'armement d'une flotte, car les fonds publics étaient épuisés. Leur ressource ordinaire ne leur manqua point : d'opulents et zélés citoyens armèrent à leurs frais et fournirent des galères tout équipées. On en construisit deux cents à cinq ordres de rames, sur le modèle d'une galère rhodienne qu'on avait prise devant Lilybée, et dont le gabarit était excellent. Le consul Luctatius prit le commandement de cette flotte, et alla se présenter devant Drepane pour en faire le siége : comme il s'attendait à une bataille, il exerçait tous les jours ses équipages à la manœuvre et aux évolutions navales. Les Carthaginois, que les Romains avaient laissés pendant tout ce temps paisibles possesseurs de l'empire des mers, furent surpris de les revoir sur un élément qui ne leur paraissait pas favorable, et firent partir à la hâte une flotte sous le commandement de Hannon. Aux approches de cette flotte, le consul met ses meilleures troupes sur ses vaisseaux et fait voile vers l'île d'Eguse, qui est vis-à-vis du cap Lilybée. Il rencontre dans ce parage Hannon, qui a le vent sur lui.

Le combat s'engage vivement ; mais ce n'étaient plus les Romains ni les Carthaginois de Drépane. Aguerris sur mer par tant d'échecs, les Romains avaient profité de toutes leurs fautes ; leurs matelots s'étaient rendus habiles, leurs bâtiments étaient plus régulièrement construits, et le consul avait embarqué ses meilleures troupes. Les Carthaginois, au contraire, s'étaient négligés dans cet armement ; leurs navires avaient été construits à la hâte, ils étaient pesamment chargés, montés par des troupes étrangères qui n'avaient pas d'expérience, et leurs rameurs n'étaient point exercés. On comprend que dans ces dispositions les Romains n'eurent pas de peine à remporter la victoire ; ils prirent soixante-dix vaisseaux, en coulèrent cinquante, et le reste ne se sauva qu'à la faveur d'un bon vent-arrière.

La défaite de Hannon ayant assuré l'empire de la mer aux Romains, Carthage trembla bientôt pour ses murs. On fit promptement passer en Sicile Amilcar Barcas, père du grand Annibal, pour rassurer les

troupes ébranlées. Mais ce général, pour terminer une guerre ruineuse, fit aux Romains des propositions de paix qui furent acceptées. Ainsi se termina la première guerre punique, après vingt-quatre ans de durée; guerre féconde en grands événements, et qui fut comme l'école où les Romains apprirent à devenir les maîtres du monde.

Cette paix entre les Romains et les Carthaginois, qui était un double parjure, ne pouvait pas être durable. Ces peuples rivaux, en déposant les armes, ne se défirent ni de leur vieille haine, ni de leur jalousie réciproque; leur animosité, assoupie par la nécessité, n'attendait qu'une occasion pour éclater de nouveau. Elle ne fut pas longtemps à se présenter. Amilcar, qui avait fait ce traité désavantageux avec les Romains, n'était occupé que des moyens de le rompre, et de leur faire payer les humiliations qu'il avait essuyées. On vit même Amilcar, indigné que les Romains eussent obligé les Carthaginois à quitter l'île de Sardaigne, et surchargé de 1200 talents le tribut qu'ils leur payaient déjà, appeler l'Espagne au secours de sa patrie; et comme s'il eût craint que la mort ne mît des bornes trop étroites à ses ressentiments, il conduisit aux autels des dieux son jeune fils Annibal, et lui fit jurer qu'il ne serait jamais l'ami des Romains.

Telle est la véritable cause de la seconde guerre punique, de cette guerre mémorable, où de part et d'autre brilla la valeur militaire, et où se déploya toute la science de la tactique. Annibal, avec son armée, traverse de vastes régions et des fleuves rapides, bordés d'ennemis redoutables; passe des montagnes escarpées et couvertes de neiges, franchit des marais, s'engage dans des défilés dangereux, et pénètre jusqu'en Italie, marchant à la conquête de Rome, sur les débris des légions romaines et des villes qui s'opposent à son passage. On voit d'autre part Rome trouver des ressources étonnantes dans l'attachement de ses citoyens. Mais la marine a peu de part à tous ces grands événements.

Annibal, jeune, bouillant, sort de l'Espagne avec une armée de cinquante mille hommes d'infanterie et de neuf mille cavaliers, passe les Pyrénées, traverse une partie des Gaules et les Alpes, et renverse comme un torrent tout ce qui s'oppose à sa marche. Il parvient ainsi dans le cœur de l'Italie; et c'en était fait de Rome sans la sage manœuvre de Fabius.

Tandis que les Carthaginois répandaient la consternation dans l'Italie, la fortune ne leur était pas si favorable en Espagne. Annibal y avait laissé une flotte sous le commandement de son frère Asdrubal. Cn. Scipion, averti de la marche des Carthaginois, résolut d'attaquer leur armée de terre; mais la trouvant trop nombreuse, il tourna ses vues du côté de la mer. Il apprit par deux frégates de Marseille que la flotte ennemie était à l'embouchure de l'Ebre, et fit mettre aussitôt à la voile pour la surprendre.

Il y avait alors en Espagne des tours élevées, qui servaient en même temps de guérites pour découvrir les pirates, et de redoutes pour empêcher les descentes. Asdrubal avait posé sur une de ces tours une sentinelle, qui signala la flotte romaine. Aux approches de l'ennemi, les Carthaginois, qui étaient tranquilles sur le rivage, coururent en tumulte à leurs vaisseaux; ils n'osaient ni rester à l'ancre, ni prendre le large. Scipion profita de cette hésitation. Il chargea les Carthaginois, les défit sans beaucoup de peine. Après cette victoire, Scipion alla mettre le siége devant Carthage; il y jeta l'épouvante et l'effroi. Chargé d'un riche butin, il retourna en Espagne, où il poussa ses conquêtes sans beaucoup d'obstacles, Asdrubal s'étant retiré en Portugal.

Cependant, le sénat de Carthage a équipé promptement soixante-dix navires, et cette flotte a fait voile pour la Sardaigne et pour l'Italie. Servilius va à sa rencontre avec cent vingt vaisseaux longs à cinq ordres de rames, et la force de retourner sur ses pas. Il essaye même de la poursuivre; mais, contrarié par les vents, il ne peut l'atteindre. Les Romains surent mettre à profit la victoire qu'ils venaient de remporter. Publius et Cneius Scipion, réunissant leurs forces, passèrent l'Ebre, qui avait servi jusque-là de barrière à l'ambition des Romains. Les deux Scipions signalèrent leur présence par d'éclatantes victoires, et ils périrent ensevelis pour ainsi dire sous les ruines des Carthaginois.

P. Cornelius Scipion, fils de Publius, qui fut le premier surnommé l'Africain, parce qu'il soumit l'Afrique aux Romains, passa en Espagne pour y venger la mort de son père et de son oncle. Il n'avait alors qu'environ vingt-quatre ans, et sa prudence égalait sa valeur et son éloquence. Il reconquit toute l'Espagne, et étendit la domination des Romains depuis les Pyrénées jusqu'aux Colonnes d'Hercule, et jusqu'à l'Océan. Magon, qui était resté aux environs de Cadix avec la flotte

carthaginoise, reçut ordre du sénat de passer en Italie et de se joindre avec ses troupes à Annibal, que la fortune commençait à abandonner. Après avoir levé de fortes contributions sur les Espagnols, Magon voulut signaler son départ par un coup d'éclat, et surprendre Carthage la Neuve, qui était au pouvoir des Romains. Il mit à terre ses soldats; et ses matelots, à la faveur de la nuit, allèrent tenter une attaque : mais les Romains firent sur les Carthaginois une sortie très-vive, et les poursuivirent jusqu'à leurs vaisseaux, qui étaient à l'ancre, tout prêts pour recevoir les fuyards. Magon retourna à Cadix pour refaire ses troupes; il y fut très-mal reçu par les habitants, qui avaient formé le dessein de se ranger du côté des plus forts. Il ne songea plus qu'à chercher un asile pour faire hiverner sûrement sa flotte. Il passa le détroit et cingla vers l'île de Majorque, l'une des Baléares. Les habitants accueillirent ses vaisseaux sous une grêle de pierres qu'ils jetaient avec des frondes. Dès lors, l'amiral carthaginois fut obligé de prendre la route de Minorque, où on le reçut avec beaucoup de marques d'amitié, et il y passa l'hiver.

Ayant conquis toute l'Espagne, Scipion vola au secours de sa patrie, qu'Annibal avait désolée. Aussitôt arrivé à Rome, il fut créé consul avec P. Licinius Crassus. Touché des malheurs de la République, il chercha les moyens de la délivrer d'un ennemi implacable, et ne vit rien de mieux que d'aller assiéger Carthage, pour forcer Annibal, par cette diversion, à abandonner l'Italie. Scipion, rempli de ces grandes vues, opéra son armement avec tant de diligence, qu'il n'employa que quarante-cinq jours à faire couper les bois nécessaires, à faire construire vingt vaisseaux à cinq ordres de rames et dix à quatre ordres, et à mettre cette flotte en mer. Tous les peuples d'Italie voulant avoir part à la gloire d'une telle entreprise, lui fournirent à l'envi des hommes, des armes, de l'argent et des vivres.

Pendant que Scipion se disposait à faire une irruption en Afrique pour y attirer Annibal, Magon, fils d'Amilcar, passait en Italie, dans le dessein d'y rappeler Scipion. Ce général carthaginois, qui avait passé l'hiver à l'île de Minorque, en partit avec trente vaisseaux garnis d'éperons, et plusieurs transports. Il avait mis sur cette flotte une jeunesse brillante, composée de douze mille hommes d'infanterie et de deux mille de cavalerie. Il fit cingler vers l'Italie, et alla surprendre la prin-

cipale ville des Liguriens, aujourd'hui Gênes, et s'en rendit maître. Il côtoya ensuite les rivages de la Ligurie, dans l'espérance d'en faire soulever les peuples contre les Romains. Il déchargea tout son butin à Savone, y laissa dix vaisseaux longs pour le garder, et renvoya le reste de sa flotte à Carthage, que Scipion menaçait d'un siége. Rome fut alarmée de la descente de Magon en Italie; mais elle fut rassurée par l'heureuse expédition de Cn. Octavius dans les mers de Sardaigne, où il prit quatre-vingts vaisseaux chargés de blé et de munitions qu'ils portaient à l'armée d'Annibal.

Scipion, arrivé en Sicile, prit des mesures nécessaires au succès de son entreprise. Par son ordre, C. Lælius arriva de nuit à Hippone, y fit une descente à la faveur de l'obscurité, et commença dès le point du jour à désoler toute la campagne. Carthage était effrayée de voir les Romains à ses portes. Le sénat, pour conjurer l'orage, fit de nouvelles alliances avec les peuples voisins, et envoya à Magon vingt-cinq vaisseaux et de nouvelles troupes. Lælius, chargé d'un riche butin, retourna en Sicile.

D'après le conseil de ce général, Scipion fit armer tous les vaisseaux qui étaient dans le pays, et rassembla ses troupes : le rendez-vous général fut à Lilybée; mais la ville ne fut pas assez grande pour contenir l'armée, et le port se trouva trop petit pour recevoir la flotte. Afin d'éviter la confusion d'un embarquement tumultueux, Scipion fit d'abord monter sur les vaisseaux tous les gens de mer : il fit ensuite charger des munitions et des vivres pour quarante jours, et les soldats s'embarquèrent à leur tour avec un ordre admirable. Jamais spectacle guerrier ne fut plus pompeux. Toute la Sicile s'était rendue à Lylibée pour honorer le départ de Scipion. Ce capitaine, au moment de mettre à la voile, fit faire silence; et, après avoir adressé ses vœux aux divinités marines et terrestres, il immola une victime, en fit jeter les entrailles dans la mer, et donna le signal du départ.

La flotte était composée de cinquante vaisseaux de guerre et de quatre cents navires de charge. Scipion occupait l'aile droite; l'aile gauche était sous la conduite de Lælius, et les transports étaient à l'abri de ces deux divisions, avec une grande quantité de bâtiments légers et de chaloupes. L'amirale avait trois fanaux, les navires de charge en portaient deux, et les vaisseaux à éperons n'en avaient qu'un. La flotte partit avec une bonne brise et arriva le lendemain en vue de l'Afrique; mais un

brouillard épais empêcha les Romains de l'apercevoir. La nuit étant survenue, on jeta l'ancre. Au point du jour on découvrit les rivages de l'Afrique, et on alla mouiller à l'endroit connu sous le nom de *Beau-Promontoire*, où Scipion fit débarquer ses troupes.

Il commença les hostilités aux environs de Carthage, qu'il ravagea, et il envoya sa flotte à Utique, aujourd'hui *Byserte*. Il se rendit ensuite devant cette place, y établit une tour sur deux vaisseaux à cinq ordres de rames bien joints ensemble, pour battre la ville du côté de la mer, et en même temps l'attaqua par terre, avec une infinité de machines; cependant il ne la prit pas; l'hiver, qui se faisait déjà sentir, l'armée d'Asdrubal et celle de S phax, roi des Numides, qui l'environnaient, et les approches de la flotte carthaginoise, l'obligèrent de lever le siége. Ayant surpris Asdrubal et Siphax, il les battit, les mit en fuite, et brûla leur camp. Les deux généraux africains rassemblèrent encore des troupes; mais Scipion les mit une seconde fois en déroute, et les força de prendre la fuite.

Ensuite, pour ôter à Carthage les ressources qu'elle tirait des places voisines, il s'approcha de Tunis. De là il aperçut la flotte carthaginoise, composée de cent voiles, et commandée par Amilcar, qui venait pour attaquer la sienne. Comme il n'avait que vingt navires de guerre, la supériorité des Carthaginois inquiétait beaucoup les Romains. Cependant Scipion, qui était habile dans la tactique, se disposa à bien recevoir la flotte ennemie. Il lui opposa d'abord une barrière de quatre rangs de vaisseaux de charge placés les uns derrière les autres, et solidement attachés ensemble. Il avait fait jeter des mâts et des vergues d'un navire à l'autre; et ces bâtiments, affermis et liés ensemble avec de bons câbles, soutenaient des madriers : ce qui faisait entre deux vaisseaux une espèce de pont sous lequel se glissaient aisément les embarcations légères. Derrière ces bâtiments étaient placées du côté de la terre les galères à éperons. Par cette disposition, les quatre rangs de vaisseaux qui étaient chargés des meilleures troupes formaient comme un terrain solide, et capable de soutenir les efforts des ennemis. Les navires légers, passant sans obstacle sous les ponts, pouvaient incessamment les harceler, et les bâtiments de guerre qui débordaient les rangs étaient en état d'aller prendre en flanc les Carthaginois occupés à se battre de front.

Les Carthaginois attaquèrent d'abord les vaisseaux de charge ; mais une grêle de traits qui leur furent lancés, tant de terre que de dessus les forteresses flottantes, les obligea de se retirer avec perte : les navires légers des Romains couraient sur eux et les chargeaient ; et, lorsqu'on voulait les poursuivre, ils se dérobaient à la faveur des intervalles ménagés entre les gros bâtiments.

Le lendemain matin, les Carthaginois voulurent réparer l'affront du jour précédent, et tâchèrent d'attirer les Romains au combat ; mais les voyant immobiles, ils attaquèrent le premier rang, qui était composé des navires de charge, plus élevés et plus hauts de bord que les vaisseaux longs des Carthaginois. Ces derniers, qui tiraient de bas en haut, avaient moins d'avantage que les Romains, qui tiraient de haut en bas, et dont par conséquent les coups étaient plus sûrs.

Cependant la victoire parut pencher du côté des Carthaginois : les brigantins ennemis, qui sortaient de dessous les ponts pour les attaquer, étaient accablés par le poids de leurs vaisseaux. Comme ces brigantins se mêlaient sans cesse avec les vaisseaux des Carthaginois, les Romains n'osaient lancer leurs traits, de peur qu'ils ne tombassent sur eux, au lieu d'atteindre les ennemis. Ceux-ci, profitant de cet avantage, jetèrent des harpons sur les transports pour les attirer et les désunir. Les Romains, ne pouvant rompre les chaînes, se virent obligés de couper les câbles qui servaient à affermir leurs vaisseaux. Ainsi, ce rempart flottant fut détruit. Mais Scipion étant accouru au secours du premier rang qui était maltraité, les Carthaginois se retirèrent avec dix bâtiments de charge qu'ils avaient enlevés et qu'ils conduisirent à Carthage. Ce petit succès causa une grande joie dans la ville et ranima l'espérance des habitants.

Scipion ne les laissa pas jouir longtemps de cette espèce de triomphe. Ses troupes battirent Siphax et le firent prisonnier. L'orgueilleux sénat de Carthage, ainsi réduit à la défensive, fut obligé de rappeler Annibal. Ce grand homme quitta l'Italie avec beaucoup de regret. Arrivé avec des troupes assez près de l'armée de Scipion, il lui demanda une entrevue, qui lui fut accordée. On vit dans ce fameux pourparler l'audace carthaginoise et la fierté romaine lutter l'une contre l'autre ; mais aucune ne voulant plier, on s'en remit au sort d'un combat. Les Romains triomphèrent, et Annibal, vaincu, se retira dans

Carthage. Le sénat, éperdu et tremblant de voir l'ennemi à ses portes, demanda la paix : elle fut accordée aux conditions les plus dures. Il fut arrêté que les Carthaginois livreraient aux Romains tous leurs vaisseaux, à la réserve de dix, et qu'ils leur restitueraient tous ceux qu'ils avaient pris sur eux. Ce fut un spectacle bien humiliant pour Carthage quand Scipion fit brûler à sa vue plus de cinq cents bâtiments de toutes grandeurs. Ainsi finit la seconde guerre punique, après avoir duré dix-sept ans. Scipion, chargé de butin et couvert de gloire, fit voile pour la Sicile, et de là pour Rome, où il reçut les honneurs du triomphe.

La troisième guerre punique, entreprise et achevée dans l'espace de cinq ans, fut moins féconde en grands événements. Le plus considérable fut la ruine de Carthage. Pendant cinquante ans que dura la paix, l'animosité des deux peuples ne fut point étouffée : on se craignait de part et d'autre; on était toujours en défiance, et il ne fallait qu'une étincelle pour rallumer un feu mal couvert. La guerre que Carthage fit à Massinissa, allié des Romains, fit naître une occasion dont ils profitèrent. On mit en délibération, à Rome, si l'on ferait la guerre aux Carthaginois. Caton fut pour l'affirmative, et son sentiment l'emporta.

On jura la destruction de Carthage, et le sénat fut confirmé dans cette violente résolution par les députés d'Utique. Cette place, située à trois lieues de Carthage, était une des plus célèbres de toute l'Afrique. Ses habitants, avertis de l'orage qui se formait à Rome, pour n'être point enveloppés dans la disgrâce de Carthage, se soumirent volontairement au peuple romain, et lui offrirent leur ville et leur port. Une offre si avantageuse dans ces circonstances fit beaucoup de plaisir au sénat, et fut acceptée. On envoya en Afrique les consuls M. Manlius, et L. Martius Censorinus, avec une flotte composée de cinquante vaisseaux à cinq ordres de rames, de cent caravelles, et de plusieurs autres petits navires de transport.

Carthage trembla à la vue d'un ennemi puissant, qui joignait la ruse à la force. Le sénat expédia aux consuls des députés, qui tentèrent vainement de les fléchir; ils les prièrent de conduire leur flotte en vue de la ville, afin que le peuple ne leur fît point un crime du mauvais succès de leur négociation. Censorinus y consentit : il parut devant Carthage avec vingt vaisseaux à cinq ordres de rames. La présence de

l'ennemi, et le rapport des députés, augmentèrent l'épouvante des habitants; mais la consternation cédant au désespoir, ils se préparèrent à se défendre, résolus de s'ensevelir sous les ruines de leur patrie. Ils n'avaient ni vaisseaux, ni éléphants, ni armes; mais la nécessité, mère de l'industrie, suppléa à tout.

Les Carthaginois ayant remarqué que le vent portait sur les vaisseaux ennemis, préparèrent un grand nombre de brûlots, les allumèrent et les mirent au vent, avec un tel succès, que la flotte romaine fut presque entièrement consumée. Les consuls, après bien des délais, entreprirent le siége de Carthage. Les Romains y firent de grandes fautes. Tout traînait en longueur; et sans le jeune Scipion, petit-fils du vainqueur d'Annibal, les Carthaginois forçaient les Romains à se retirer honteusement.

Scipion, arrivé en Afrique avec la qualité de consul, y soutint glorieusement l'éclat de son nom. Mancinus, qui s'était imprudemment engagé dans les murs de Carthage, était sur le point d'y mourir de faim, ou d'être accablé par la multitude; Scipion en arrivant à Utique, apprit le danger où se trouvait Mancinus, et partit sur-le-champ avec ses vaisseaux, pour le tirer de ce mauvais pas. Scipion poussa le siége avec toute la capacité d'un grand général. Après avoir coupé les vivres aux assiégés par terre, comme ils en recevaient encore par mer, il leur ôta cette ressource en fermant le port par une forte chaussée, ouvrage hardi, et dont on se moqua d'abord à Carthage, parce qu'il paraissait impossible qu'on en pût venir à bout. Resserrés et renfermés dans leur ville, les Carthaginois tirèrent de cette disgrâce un nouvel avantage. Ils s'ouvrirent un port par un autre endroit; et, pour dérober leurs travaux à la connaissance de l'ennemi, ils les commencèrent au dedans de la ville. Les Romains ne s'en aperçurent qu'après l'achèvement.

L'ouverture étant faite, les Carthaginois sortirent avec cinquante vaisseaux à trois ordres de rames et plusieurs brigantins. Ils avaient construit ces bâtiments à la hâte avec de vieux bois; les cordages manquaient, mais les femmes y avaient suppléé en fournissant jusqu'à leurs cheveux pour en faire. Les Romains, qui ne s'attendaient pas à voir reparaître une flotte à Carthage, furent extrêmement surpris; leurs propres vaisseaux seraient tombés au pouvoir des Carthaginois, si ceux-ci, au lieu de les attaquer brusquement, ne s'étaient amusés,

pendant plusieurs jours, à faire une vaine parade de ce nouvel armement.

Cependant le combat s'engagea avec une fureur égale des deux côtés. Les vaisseaux carthaginois, plus petits et meilleurs voiliers, se glissaient aisément sous les grands navires des Romains, rompaient leurs poupes, brisaient leurs rames, endommageaient leurs gouvernails; mais la victoire resta indécise, et ils se retirèrent à la fin du jour, résolus à recommencer le lendemain. Les navires les plus légers étant arrivés les premiers dans le nouveau port, qui était fort étroit, l'embarrassèrent et en fermèrent l'entrée.

Les Romains tombèrent avec impétuosité sur l'ennemi; mais comme, après avoir fait leur décharge, soit de traits, soit de javelots, ils étaient obligés de se retirer, leurs vaisseaux longs ne se retournant qu'avec peine, ils recevaient dans cette manœuvre autant de mal qu'ils en avaient fait. L'action dura jusqu'à la nuit.

Le lendemain, Scipion fit attaquer le rempart par des béliers et d'autres machines. Persuadés que la sûreté de leur port dépendait de la conservation de ce rempart, les Carthaginois se jetèrent la nuit tout nus à la mer, et avec une intrépidité sans exemple, ils allèrent brûler les machines des Romains. Ce fut là le dernier exploit maritime qui se fit devant Carthage et ce fut aussi le signal de sa ruine; car Scipion, ennuyé de la longueur du siége, la pressa avec tant de vigueur, qu'elle tomba sous la puissance des Romains. Rien n'est comparable aux horreurs qu'elle éprouva à la fin de ce siége, un des plus célèbres dont il soit fait mention dans l'histoire.

Telle fut la destinée de cette ville puissante qui s'était vue maîtresse du commerce du monde, qui avait joui pendant sept cents ans de l'empire de la mer et soumis à sa domination toutes les îles connues. Elle a fait trembler Rome, elle a conquis l'Italie, et le bruit de sa chute a retenti jusqu'aux extrémités de la terre

CHAPITRE IX.

De l'an 262 à l'an 44 avant J.-C.

ROMAINS. *Première période.* — Création d'une marine. — Traité avec Carthage. — Les duumvirs maritimes. — Agression des Tarentins. — Guerres puniques. — Piraterie des Illyriens. — Cruautés de la reine Teuta. — Représailles. — Alliance avec Philippe. — Capture de ses ambassadeurs. — Alliance avec les Etoliens. — Ruse d'Attalus. — Armements d'Antiochus. — Défaite de la flotte syrienne. — Le corsaire Nicandre. — Défaite de Pausistrate. — Flotte équipée par les citoyens romains. — Machines et miroirs d'Archimède. — Succès des Tarentins. — Fin de la puissance macédonienne. — Guerres mithridatiques. — Siége de Rhodes. — Siége de Cysique. — Prise de Synope. — Destruction des pirates. — Prise de Vannes. — Descente de César en Angleterre. — Siége de Marseille. — Journée de Pharsale. — Mort de Pompée. — Guerre d'Alexandre. — Soumission du Bosphore. — Mort de César.

—

Dans les commencements de l'empire romain, la marine était insignifiante ; elle y fut même inconnue pendant plusieurs siècles. Elle n'était pas fort brillante encore avant Jules César et Pompée. Les guerres de Carthage obligèrent les Romains à former une marine. Mais ce peuple, invincible sur terre, fut d'abord assez faible sur mer et n'y triompha jamais que par le courage et l'intrépidité de ceux qui montaient ses vaisseaux. Les Romains, peu habiles dans l'architecture navale, avaient des navires pesants et grossiers : ce n'étaient, pour ainsi dire, que de lourdes machines difficiles à manier ; aussi ne réussissaient-ils qu'à l'abordage. Leurs pilotes ignoraient les principes de la navigation et de l'hydrographie : ce qui causa une infinité de naufrages dans des occasions où des marins instruits se seraient sauvés. Pendant le siége de Lilybée, un Rhodien sortit du port, à la vue des Romains, sur un petit navire ; il passa au milieu de leur flotte, en voltigeant avec une légèreté qui la couvrit de confusion. Il employait habilement le vent et la rame,

et les ennemis ne purent ni l'arrêter ni l'empêcher de gagner la côte d'Afrique. Cependant, quoique la marine des Romains ait été très-imparfaite dans ses commencements, elle servit à étendre leurs conquêtes, et porta leurs armes victorieuses dans la Sicile, la Sardaigne, la Corse, l'Espagne, l'Afrique et l'Asie.

Rome, par sa position, n'était rien moins que favorable à la navigation. On trouve dans l'histoire que le premier Romain dont les vues se soient portées particulièrement vers la marine, est Ancus Martius, petit-fils de Numa, et le quatrième roi de Rome. Il fit construire la ville et le port d'Ostie, à l'embouchure du Tibre, se persuadant, par l'idée qu'il avait de la grandeur future des Romains, que ce port serait un jour le dépôt des dépouilles de tout l'univers.

La navigation a été en usage chez les Romains dans le premier âge de la république, comme il est aisé de le prouver par le traité conclu entre Rome et Carthage, sous les premiers consuls, peu de temps après l'expulsion des rois. Les deux puissances convinrent que les Romains et leurs alliés ne navigueraient point au delà du cap appelé le *Beau-Promontoire,* qui couvrait Carthage du côté du nord, à moins qu'ils n'y fussent poussés par la tempête, ou contraints par l'ennemi d'y relâcher. Il paraît encore, par ce traité, que les Romains envoyaient déjà des navires dans la Sardaigne, dans la Sicile et en Afrique, non-seulement pour le commerce, mais encore pour des expéditions militaires; et c'est à cet usage qu'étaient employés les vaisseaux longs dont il est fait mention dans le traité dont il s'agit.

Sous le consulat de T. Geganius et de P. Minutius, les troubles domestiques étant apaisés, et la guerre terminée au dehors, Rome fut désolée par un fléau plus terrible que celui qu'elle avait dissipé. La nécessité des temps et l'oisiveté des Romains leur ayant fait négliger la culture des terres, la famine se fit bientôt sentir. Les consuls, pour remédier à cette calamité publique, envoyèrent des vaisseaux à la traite des blésà Cumes, du côté de Naples, dans l'Etrurie et dans la Sicile.

Sous les consuls M. Valerius Corvus et Popilius Lænas, Rome fit avec les Carthaginois un second traité qui lui accordait une navigation plus étendue, et d'après lequel il paraît que les Romains avaient déjà des ports, qu'ils exerçaient la piraterie, et qu'ils étaient assez puissants sur mer pour établir des colonies en Afrique.



R. de Moraine, del. Ferdinand sc.

TEUTA, REINE DES PIRATES ILLYRIENS,

faisant massacrer les ambassadeurs romains.

Sous le consulat de C. Junius Brutus et d'Emilius Barbula, le tribun Decius Mus réveilla un peu dans l'esprit des Romains le goût de la marine, en les engageant à créer deux magistrats, appelés *duumvirs*, pour veiller à l'équipement des flottes et présider à tout ce qui regarde la navigation.

L'an 471, une escadre romaine, composée de dix vaisseaux, et commandée par un des duumvirs maritimes, fut insultée par les Tarentins à l'entrée de leur port. Tarente, fondée par les Lacédémoniens à l'entrée du golfe Adriatique, était une ville considérable. Son port était décoré d'un théâtre d'où l'on découvrait tout ce qui venait du côté de la mer. Les Tarentins, célébrant sur ce théâtre des jeux publics, aperçurent l'escadre des Romains, qui rangeait leurs côtes. Croyant qu'elle venait pour les surprendre, et, sans trop examiner le dessein des Romains, qui ne cherchaient qu'à se rafraîchir dans Tarente comme dans une ville alliée, ils attaquèrent brusquement ces vaisseaux : imprudente et fatale précipitation qui alluma la guerre entre les deux peuples, et coûta cher aux Tarentins.

Les guerres puniques mirent les Romains dans la nécessité de s'occuper plus particulièrement de la marine, qui jusque-là n'avait point eu de forme constante.

Or, pendant que Rome et Carthage se disputaient l'empire de la mer, les Romains avaient des ennemis moins redoutables, mais qui n'étaient pas moins embarrassants. Les Illyriens, répandus le long de la côte orientale du golfe Adriatique, et alors sous le gouvernement d'une femme, exerçaient publiquement le métier de pirates. Les Romains, dont le commerce était interrompu par ces brigandages, leur envoyèrent des ambassadeurs pour demander justice de quelques violences. La reine d'Illyrie fit massacrer ces ambassadeurs à coups de hache, et brûler les pilotes des vaisseaux. Cette inhumanité ne fut pas impunie. Les Romains expédièrent des vaisseaux pour l'Illyrie, sous la conduite de Cneus Fulvius Centimanus. Ce général soumit ces peuples farouches, fit, par représailles, abattre la tête aux grands de la nation, et réduisit Teuta, leur reine, à une telle extrémité, qu'elle abandonna l'Illyrie. Humiliée par cette disgrâce, elle demanda la paix, qu'on lui accorda, mais à des conditions très-dures.

Les Romains, pendant les guerres puniques, eurent encore d'autres

ennemis à combattre. Un des plus considérables fut Philippe de Macédoine, fils de Démétrius. Ce prince, comme tous les autres souverains, attentif aux démêlés de Rome et de Carthage, ayant appris qu'Annibal avait passé les Alpes, et qu'il avait déjà remporté trois victoires en Italie, se déclara pour Carthage, avec d'autant plus de facilité que les progrès d'Annibal favorisaient ses desseins. Il n'était donc pas fâché de l'humiliation des Romains, dont les Etats n'étaient séparés des siens que par la mer d'Ionie. Philippe envoya des ambassadeurs au général carthaginois, pour faire avec lui un traité d'alliance. Ces ambassadeurs voulant éviter les Romains, dont les vaisseaux gardaient les côtes, tombèrent précisément dans leur camp. Interrogés par le préteur sur le sujet de leur voyage, Xénophane, qui était à la tête de l'ambassade, eut la présence d'esprit de répondre qu'il allait à Rome dans le dessein d'y négocier pour son maître une alliance avec le peuple romain. On le crut et on lui donna une escorte d'honneur; mais à portée du camp d'Annibal, il alla trouver ce général et conclut avec lui un traité par lequel Philippe s'engageait à envoyer des troupes et deux cents vaisseaux à Annibal, pour contribuer à faire la conquête de Rome et d'Italie; et Annibal s'obligeait à conduire ensuite son armée victorieuse dans la Grèce pour la soumettre à Philippe.

Toutes les conditions arrêtées de part et d'autre, les ambassadeurs macédoniens se rembarquent. Etant en pleine mer, leur vaisseau est aperçu par la flotte romaine, composée de vingt-cinq navires qui croisaient sur les côtes de Calabre. On le fait suivre par des bâtiments légers qui s'en emparent, quoiqu'il forçât de voiles et de rames pour se sauver. Xénophane, qui s'était déjà tiré d'affaires par un mensonge heureux, voulut encore employer la même ruse; mais M. Valerius, qui commandait la flotte, ne fut pas la dupe de son artifice.

Les Carthaginois qu'Annibal envoyait à Philippe furent trahis par leur habillement, et l'on intercepta les lettres d'Annibal. Tout fut envoyé à Rome sur cinq vaisseaux. Comme ils cinglaient à la hauteur de Cumes, le consul, qui s'y trouvait avec une flotte, expédia quelques bâtiments pour les reconnaître. Celui qui commandait les cinq vaisseaux remit entre les mains du consul les lettres d'Annibal à Philippe. Le consul les lut, les envoya par terre au sénat, et fit conduire par mer à Rome les Macédoniens et les Carthaginois.

Le sénat, qui commençait à être étourdi par la rapidité des progrès qu'Annibal faisait en Italie, fut très-embarrassé de se voir un nouvel ennemi sur les bras. Il prit cependant de sages mesures pour détourner l'orage qui menaçait les Romains. Fulvius Flaccus commandait une flotte de vingt-cinq vaisseaux ; on lui en envoya vingt autres, outre les cinq qui avaient conduit à Rome les ambassadeurs de Philippe, avec ordre de croiser sur les côtes de l'Italie et de la Macédoine, pour observer les démarches de Philippe.

Ce prince, ayant appris la disgrâce de ses ambassadeurs, en envoya d'autres, dont le voyage fut plus heureux que celui des premiers. Il comprit qu'il n'avait plus de mesures à garder. C'est pourquoi il mit en mer cent vingt bâtiments légers à deux ordres de rames. Avec cette flotte il alla faire le siége d'Oricum, sur les côtes de l'Epire, et d'Apollonie, sur les côtes de la Macédoine, places qui étaient sous la protection du peuple romain.

La division que la perfidie de Philippe avait fait naître entre les Romains et lui, fut augmentée par l'alliance que les Etoliens firent avec Rome ; alliance qui flatta beaucoup la vanité des Romains, parce que c'étaient les premiers peuples au delà de la mer qui avaient recherché leur amitié. Ils s'engagèrent à leur fournir contre le roi de Macédoine une flotte pour le moins de vingt vaisseaux à cinq ordres de rames. Le préteur Lœvinus, pour remplir les conditions de cette alliance, partit de Corcyre avec ses vaisseaux, doubla le promontoire de Leucate, rangea la côte de Naupacte, et alla assiéger par mer Anticyre, ville alliée de Philippe, pendant que les Etoliens l'attaquaient par terre. Les Romains la battirent vivement avec les machines qu'ils avaient embarquées, la prirent eu peu de jours et la remirent aux Etoliens.

Philippe, craignant les suites d'une guerre dont les prémices ne lui promettaient pas une heureuse issue, fit d'abord la paix avec les Etoliens. Ce prince ensuite ne tarda pas à conclure un accommodement avec les Romains.

Mais cette paix, qui était forcée de part et d'autre, ne fut pas de longue durée. Les Romains, qui venaient de terminer la seconde guerre punique, se trouvaient trop puissants alors pour ne pas se venger de Philippe. On résolut dans le sénat de lui faire la guerre, et cette résolution fut fortifiée par les députés d'Athènes, venus à Rome pour de-

mander du secours contre le roi de Macédoine, qui menaçait leur territoire et leur ville. Ainsi la guerre ayant été déclarée à Philippe, le consul Sulpicius partit avec une flotte pour la Macédoine.

Son armée, à laquelle étaient venues se joindre les forces navales des Athéniens et des Rhodiens, était composée de cinquante-trois vaisseaux armés en guerre, et de cent cinquante petits bâtiments, parmi lesquels il y avait des *pristes*, sorte de navires qui avaient la forme de bêtes marines, ou dont la proue en portait la figure. Il y avait dans la flotte ennemie soixante-cinq vaisseaux de guerre, neuf birèmes et trois trirèmes, sans compter des vaisseaux byzantins. L'engagement ne tarda pas. La victoire fut longtemps indécise, et le commencement du combat n'en laissait pas entrevoir l'issue. Mais Attalus, plus fort en vaisseaux de guerre, avait lieu de compter sur cette ressource.

Les Rhodiens, qui n'avaient point encore combattu, donnèrent sur l'arrière-garde de Philippe, et s'étant joints à Théophilicus, ils auraient eu bon marché des Macédoniens, sans le stratagème dont ceux-ci s'avisèrent : ils placèrent autour de leurs vaisseaux de guerre une flottille de petits bâtiments, dont ils avaient en grand nombre. Ces embarcations empêchaient les Rhodiens de faire la manœuvre avec liberté. Les unes s'attachaient aux rames, les autres à la proue, et quelques-unes au gouvernail ; les coups, qui leur étaient portés au-dessus de l'eau, les atteignaient peu ; tous ceux qu'elles portaient au contraire, faisant leur effet sous l'eau, entamaient les vaisseaux des Rhodiens, qui ne pouvaient que très-difficilement évoluer ou combattre. Ainsi plusieurs de leurs vaisseaux furent bientôt maltraités, et trois de leur quinquerèmes, entre lesquelles était la capitane, furent en danger de périr. Un de ces trois bâtiments, commandé par Autolycus, tomba avec fureur sur un vaisseau ennemi, le perça d'un coup d'éperon et le fit sombrer.

Autolycus se trouva vainqueur et vaincu en même temps ; car son vaisseau, qui faisait eau par la proue, fut vigoureusement attaqué. Ce capitaine, se sentant blessé et voyant son vaisseau couler bas, se jeta tout armé dans la mer, et ses gens, qui restèrent à leur poste, s'y firent massacrer, en se défendant avec un grand courage. Théophilicus vint, avec trois trirèmes, au secours de cette galère ; mais l'eau l'ayant gagnée, il ne put la sauver. Il se vengea sur deux galères ennemies, qu'il

fracassa; mais bientôt il fut enveloppé par plusieurs des embarcations de Philippe, et même par des vaisseaux de guerre; il perdit dans cette occasion ses plus braves soldats; il reçut lui-même trois blessures, et n'aurait pu conserver son vaisseau sans le secours de Philostrate, qui commandait une des trois quinquerèmes dont il a été parlé.

Cependant la flotte de Philippe fut enfin dispersée. Attalus, roi de Pergame, après avoir mis l'aile droite en fuite, tourna la proue du côté des îles, où s'était réfugié le roi de Macédoine; comme il en approchait, il vit une de ses quinquerèmes qu'un vaisseau ennemi allait couler: il courut sur lui avec deux quatrirèmes, et le poursuivit jusque sur les côtes. Philippe, voyant Attalus écarté de ses vaisseaux, vint le couper avec quatre quinquerèmes, trois birèmes, et tout ce qu'il put ramasser de petits bâtiments. Attalus, qui ne pouvait plus rejoindre sa flotte, pour échapper à Philippe, qui le serrait de près, gagna le rivage; il y laissa ses vaisseaux et se sauva à pied dans la ville d'Erythrée, fameuse pour avoir donné naissance à la sibylle qui portait son nom; mais afin de n'être pas poursuivi par terre, il employa un artifice qui lui réussit: il fit étaler sur son bord de riches vases, des vêtements de pourpre, des meubles rares et ce qu'il avait de plus précieux, pour amuser l'avarice des Macédoniens.

Philippe, ayant manqué sa proie, voulut au moins profiter des dépouilles d'Attalus. Il emmena ses deux vaisseaux en triomphe, rallia sa flotte, releva le courage de ses soldats, et leur donna la défaite d'Attalus comme un gage assuré de la victoire. Ainsi dans toute cette action, les échecs et les avantages furent également partagés entre le vainqueur et le vaincu.

Le plus solide avantage que les Romains retirèrent peut-être de cette guerre fut d'établir, dans la Grèce et dans l'Asie Mineure, la réputation de leur marine; car c'était la première fois que leurs vaisseaux paraissaient dans la mer Ionienne.

Antiochus, surnommé le Grand, roi de Syrie, succéda à l'animosité de Philippe contre les Romains. La défaite d'un ennemi leur en suscitait presque toujours quelque autre. Ce fut Thoas, prince d'Etolie, qui sollicita Antiochus à faire la guerre aux Romains, pour les punir du peu de fruit qu'il prétendait que sa nation avait tiré de leur alliance. Il fut secondé par Annibal. Ce grand homme qui, pour prix des ser-

vices rendus à sa patrie, était fugitif, portait partout la haine implacable qu'il avait contre les Romains, et leur cherchait des ennemis. Se trouvant dans ces dispositions à la cour d'Antiochus, il sut l'aigrir contre les Romains, et ce prince, ébranlé par les Etoliens, céda sans peine à la jalousie qu'avaient fait naître en lui les prospérités de Rome.

Quand la résolution d'Antiochus fut connue à Rome, on se disposa à lui faire la guerre. Appius conduisit en Sicile une flotte de trente vaisseaux; et le préteur Fulvius eut ordre de faire construire, en diligence, cinquante galères à cinq rangs de rames. Antiochus entra dans la Grèce avec une flotte de quarante vaisseaux couverts, de soixante autres bâtiments, de deux cents navires de charge, et des troupes de débarquement à proportion. Il parcourut quelques-unes des îles de la Grèce, et les hostilités commencèrent.

Un de ses généraux fit égorger une partie des Romains qui se trouvaient alors dans l'île de Délos, et mit l'autre dans les fers. Antiochus, après ce coup d'essai, soumit en peu de temps toute l'île d'Eubée. Le bruit de cette expédition, l'idée qu'on avait de sa puissance déjà si redoutée en Asie, et le formidable appareil avec lequel il paraissait en Europe, firent entrer dans son parti plusieurs insulaires. Mais, ébloui de ces premiers succès, ce prince revint bientôt à sa mollesse ordinaire, et pendant un quartier d'hiver qu'il passa à Chalcis, il se plongea dans toute sorte d'excès. Il épousa une jeune Grecque et donna à cette occasion des fêtes où l'on oublia, dans le sein des plaisirs, tous les projets de conquêtes formés en Asie. Les troupes suivirent l'exemple de leur roi, et, livrées aux mêmes délices, préparaient des triomphes aisés aux Romains.

En effet, ceux-ci s'étant avancés au passage des Thermopyles, sous la conduite du consul Acilius Glabrio, défirent entièrement l'armée d'Antiochus, dont les restes se sauvèrent à Chalcis.

Déjà la plupart des peuples qui avaient suivi le parti d'Antiochus, effrayés de sa défaite, commençaient à s'en détacher. Le préteur Livius, nouveau commandant de l'armée navale des Romains, se mit en mer avec une flotte composée de quatre-vingts vaisseaux de guerre, de plusieurs brigantins et autres bâtiments légers, et fit voile pour l'île de Délos.

De là, les Romains gagnèrent un port de Chio, d'où après s'être

ravitaillés, ils passèrent à Phocée. Eumène, roi de Pergame, vint les joindre avec sa flotte, composée de cinquante vaisseaux. Ainsi, leur armée navale se trouva forte de deux cents voiles, et prit sa route pour aller chercher celle d'Antiochus. Polixénidas apprit avec joie l'approche des ennemis, et se mit en ordre de bataille pour les recevoir.

Les deux armées étant en présence, deux vaisseaux carthaginois qui précédaient les lignes des Romains furent attaqués par trois vaisseaux d'Antiochus. Deux de ces navires s'attachèrent à l'un des bâtiments carthaginois, brisèrent ses rames et s'en saisirent; mais l'équipage se sauva à la nage. Après cette expédition, les trois vaisseaux syriens coururent ensemble sur l'autre navire, qui s'enfuit au milieu de la flotte romaine. Livius, piqué de cette espèce d'affront reçu à la vue des deux armées, quitta son rang et s'avança avec son navire. Il fut bientôt environné, comme il le souhaitait, par les deux vaisseaux victorieux, qui s'attendaient à un nouveau triomphe. Livius, pour affermir son vaisseau, ordonna à ses rameurs de plonger toutes leurs rames dans la mer, sans faire aucun mouvement. Les deux bâtiments syriens étant à portée, il les accrocha, se battit vigoureusement, et s'en rendit maître aussi facilement qu'ils avaient pris le vaisseau carthaginois. Ces escarmouches engagèrent la bataille : les bâtiments des deux partis se mêlèrent. Eumène, qui donna le dernier, voyant que Livius avait enfoncé l'aile gauche des ennemis, se tourna contre l'aile droite, et fit pencher la victoire. L'aile gauche, où était Polixénidas, après avoir plié, prit la fuite, et bientôt l'aile droite la suivit.

Cependant, Antiochus ne s'endormait pas sur les mouvements des Romains; il fit des préparatifs extraordinaires par mer et par terre, et dès que ses vaisseaux purent mettre à la voile, il les fit partir sous la conduite de Polixénidas. Ce général, qui était un exilé de Rhodes, avait un impérieux besoin de réparer la honte de sa défaite; mais désespérant d'en venir à bout par la force, il employa la ruse ou la perfidie. Comme la flotte rhodienne allait joindre celle des Romains, il fit dire à Pausistrate, qui la commandait, que s'il voulait négocier la paix et lui ménager un retour honorable à Rhodes, il lui livrerait tous les vaisseaux dont il avait le commandement. Le capitaine rhodien, ébloui par une proposition si avantageuse, au lieu de poursuivre sa marche, alla relâcher à Samos. Polixénidas, pour lui donner plus de

confiance, lui écrivit de sa propre main, et confirma tout ce qu'il lui avait fait dire. La lettre était scellée de son cachet, et afin de le faire mieux donner dans le piége, il l'assurait que pour affaiblir sa flotte, il allait envoyer plusieurs de ses vaisseaux dans les ports voisins, sous prétexte de les faire radouber.

Le crédule Pausistrate expédia des vaisseaux de côté et d'autre, pour faire des vivres. Polixénidas, au premier avis de cette démarche, partit secrètement d'Ephèse, et arriva avec soixante-dix bâtiments couverts, au milieu des ténèbres de la nuit, sur Pausistrate, qui ne s'y attendait pas. Le capitaine rhodien fit descendre ses troupes à terre, persuadé qu'elles se défendraient mieux que sur des navires dégarnis; mais il fut à l'instant chargé par Nicandre, fameux corsaire qui avait une escadre de cinq vaisseaux, et qui, d'intelligence avec Polixénidas, avait débarqué dans l'île de Samos. Pausistrate, serré de toutes parts, fit embarquer comme il put ses troupes; mais avec tant de confusion, que ce mouvement précipité avait plus l'air d'une fuite que d'un embarquement; enfin, voyant qu'il n'avait plus d'autre parti que la retraite, il fit forcer de rames pour sortir du port et prendre le large.

Polixénidas suivit son navire, l'enveloppa avec trois galères à cinq ordres de rames, le brisa à coups d'éperons, et le coula. Pausistrate fut tué dans l'action. Après une vigoureuse résistance, tous ses vaisseaux furent pris à l'entrée du port et dans le port même, à l'exception de sept, qui se sauvèrent par un stratagème. Les marins qui les montaient avaient mis à la proue des pots à feu enflammés et attachés à de longues perches; ils passèrent en cet état au milieu des bâtiments ennemis, lesquels n'osaient pas s'approcher de ces espèces de brûlots, et ils allèrent rejoindre la flotte romaine.

A la nouvelle de la défaite de Pausistrate, Livius, qui assiégeait Abydos, abandonna cette place, quoiqu'elle eût déjà capitulé. Il assembla tous ses vaisseaux et ceux d'Eumène, auxquels se joignirent deux galères de Mytilène, et après avoir ravagé la côte, il fit voile pour Samos.

L. Emilius Régillus, qui venait relever Livius, ayant joint la flotte, ces deux généraux tinrent conseil pour délibérer sur les opérations de la campagne. Livius proposa d'aller fermer le port d'Ephèse, en faisant échouer à l'entrée, qui était fort étroite et sans profondeur,

deux gros vaisseaux remplis de terre. Cet avis ne fut pas goûté, les inconvénients de cette manœuvre paraissaient plus grands que les avantages qu'on s'en promettait. On décida que Livius tâcherait de s'emparer de Patare, dans la Lycie, tandis qu'Emilius irait se montrer devant Ephèse, pour jeter la frayeur dans cette place.

Livius partit donc avec deux vaisseaux romains à cinq ordres de rames, quatre bâtiments rhodiens à quatre ordres, et trois vaisseaux couverts de Smyrne. Renforcé dans la route de trois autres navires, il fut d'abord porté par une bise favorable à Patare; puis les vents ayant tout à coup changé, sa flotte essuya une rude tempête. Cependant il gagna à force de rames un port voisin, où il aurait été en sûreté. Mais ce port était dominé par des rochers fort hauts, d'où les Lyciens tombèrent sur lui en grand nombre. Livius soutint vigoureusement leur attaque et les défit; mais n'ayant pu réussir dans son principal dessein, il se rembarqua et revint à Rome.

Emilius, après avoir erré quelque temps sur la mer, vint mouiller à Samos pour observer Polixénidas, qui était toujours à Ephèse

Polixénidas, qui était bloqué dans ce port, ayant appris qu'Eumène avait fait voile pour l'Hellespont, et qu'une partie des vaisseaux rhodiens croisaient dans la mer de Pamphylie, crut qu'il pourrait aisément battre la flotte romaine, affaiblie par la division de tant de vaisseaux. Il se mit en mer dans ce dessein, et alla faire le siége de Colophone, ville voisine d'Ephèse, et alliée des Romains, persuadé que ceux-ci voleraient à son secours et seraient forcés de combattre.

Pendant ce siége, Emilius ayant quitté Samos, et donné la chasse à des pirates, alla punir les Teïens qui avaient fourni des vivres à la flotte d'Antiochus. Polixénidas apprit qu'il avait mouillé près du cap Myonnèse, et s'avança de ce côté dans le dessein de l'y surprendre. Il vint se poster à l'île de Macris, où les Romains ne pouvaient le voir, à cause d'un promontoire qui le dérobait à leurs yeux. Son projet était si bien concerté, qu'il aurait sûrement réussi s'il n'eût été découvert par Emilius.

Sa flotte était de quatre-vingt-trois vaisseaux, parmi lesquels il y avait vingt-cinq navires rhodiens. Il n'eut pas plutôt doublé le cap Myonnèse, qu'il aperçut les ennemis. La flotte d'Antiochus, forte de quatre-vingt-dix bâtiments. arrivait en même temps à pleines voiles,

les vaisseaux rangés deux à deux sur une longue file. Les forces navales opposées avaient réciproquement divers avantages. Les vaisseaux de Polixénidas étaient fort grands, ceux des Romains étaient d'une construction solide, et ceux des Rhodiens étaient fort légers.

Les deux armées étant en présence, la flotte syrienne étendit tellement son aile gauche, qu'elle débordait l'aile droite des Romains, et la pouvait envelopper. Le général rhodien, qui commandait l'aile gauche, ayant pénétré le dessein des ennemis, passa à l'aile droite avec ses bâtiments les plus légers, pour leur ôter l'avantage dont ils pouvaient se prévaloir. Ces dispositions faites, le combat s'engagea.

La valeur fut égale de tous côtés, et Polixénidas pressait vivement les Romains; mais ce qui fit pencher la victoire, fut la manœuvre de quelques vaisseaux rhodiens qui portaient à la proue des lances à feu, et qui s'attachèrent aux vaisseaux du général d'Antiochus. Polixénidas, à la vue de ces dangereux brûlots, n'eut ni la hardiesse de les attendre, ni le courage de les combattre : ceux qui voulaient approcher en les prenant par la proue, étaient embrasés, et s'ils les voulaient prendre en flanc, ils essuyaient tout l'effort de leurs coups. Ainsi la plupart commencèrent à quitter leur ligne; mais ces brûlots étant fort légers, les eurent bientôt joints. Ils en brisèrent quelques-uns avec leurs éperons, et en brûlèrent d'autres. La gauche de l'armée d'Antiochus étant ainsi maltraitée, les Romains enfoncèrent le corps de bataille, et quoique l'aile droite n'eût point été entamée, la déroute commença. Polixénidas s'enfuit le premier, et comme il avait le vent favorable, il porta promptement à Ephèse la nouvelle de sa déroute.

Cette bataille navale et une défaite qu'Antiochus eut par terre peu de temps après, l'obligèrent de demander la paix aux Romains. Elle lui fut accordée aux conditions les plus dures; car il abandonna par le traité toute la partie de l'Asie qui est entre la mer et le mont Taurus; il livra tous ses vaisseaux de guerre; enfin il s'engagea à ne réserver que dix brigantins de moyenne grandeur, pour contenir ses sujets dans l'obéissance, à la charge qu'ils ne passeraient point les deux promontoires de Cilicie. En exécution de ce traité, le consul romain fit détruire cinquante vaisseaux de guerre, qui faisaient toute la force de la flotte syrienne. Telle fut la fin de cette fameuse guerre, dans laquelle on

voit qu'Antiochus soutint assez mal le nom de *Grand* qu'il avait acquis par ses conquêtes.

Rome, après la bataille de Cannes, croyait avoir Annibal à ses portes. Le sénat, pour comble de disgrâce, reçut des lettres de Sicile du préteur T. Octacilius, par lesquelles il lui donnait avis que Syracuse, alliée des Romains, était désolée par une flotte carthaginoise, et que Hiéron avait besoin d'un secours qu'il n'était pas en état de lui donner. Le sénat, à qui les malheurs de la république semblaient donner plus de grandeur et de fermeté, ne fut point ébranlé par ces tristes nouvelles. Il ordonna seulement à M. Claudius de partir pour la Sicile avec sa flotte qui se trouvait au port d'Ostie.

Annibal était dans la Pouille, lorsque Hiéron, se voyant près de mourir sans autre héritier qu'un petit-fils âgé de quinze ans, assembla ceux qu'il avait désignés pour ses tuteurs, et leur recommanda de le tenir toujours attaché à la fortune des Romains, comme il l'avait été lui-même pendant cinquante ans. Ce jeune prince, au lieu de suivre les maximes de son aïeul, se lia avec les Carthaginois; mais dans le temps qu'il en attendait du secours, il fut assassiné par des conjurés. Ap. Claudius, qui était en Sicile, ayant prévu sa défection, en donna avis au sénat, et l'on fit partir pour cette île Octacilius avec une nouvelle flotte. Les forces maritimes des Romains consistaient alors en cent cinquante vaisseaux longs; mais comme ils manquaient de matelots, les riches citoyens en fournirent à leurs dépens; un tarif fixait le nombre que chacun, selon ses facultés, en devait solder. C'est la première fois que les vaisseaux de la république furent équipés aux dépens des particuliers.

Après la mort du petit-fils de Hiéron, Hippocrate, général des Syracusains, voulut se placer sur le trône. Pour réussir, il brigua la protection des Carthaginois, et leur sacrifia tous les Romains qui se trouvaient alors à Syracuse, en les faisant mourir. Le consul Marcellus passa en Sicile pour venger cet outrage, et fit le siége de Syracuse par mer et par terre. Il l'attaqua du côté de la mer avec soixante galères à cinq ordres de rames. Il établit sur huit vaisseaux attachés ensemble, et affermis par des ancres, une vaste machine destinée à battre les murs. Son appareil de guerre était formidable, et il aurait brusqué la prise de cette place, sans Archimède qui la défendait.

Ce grand ingénieur fit pleuvoir, par le moyen de ses machines, sur

l'armée de terre des assiégeants, une grêle de grosses pierres qui rompirent les rangs et qui mirent les troupes en désordre. Ensuite, il désola leur flotte en lançant de dessus la muraille des pierres du poids de dix quintaux, sur les huit vaisseaux attachés ensemble, et les mit en pièces, coula une partie des autres avec un grand nombre de madriers qui, en tombant sur ces navires, les enfonçaient dans l'eau. Les uns, saisis par la proue avec des mains de fer qui les élevaient, étaient plongés dans la mer par la poupe ; d'autres, accrochés au dedans par de forts grappins jetés des deux côtés du vaisseau, pirouettaient et s'allaient rompre sous les murs de la ville ; quelques-uns, élevés en l'air, se brisaient ou s'abîmaient. Enfin il brûla plusieurs vaisseaux romains, à la distance de trois milles, avec des verres ardents de forme parabolique.

Marcellus, ennuyé de se battre contre des ennemis invisibles, cherchait tous les moyens de parer leurs coups. Comme les machines d'Archimède, violemment tendues, portaient au loin, il se rangea au pied des murs, dans la pensée qu'il y serait hors de leur portée. Mais Archimède fit jouer d'autres machines qui tiraient de près. Les Romains furent donc accablés d'une multitude de traits et de pierres, qui tombaient de haut et d'aplomb sur eux et les écrasaient. Marcellus, obligé de quitter les murs et de s'éloigner, perdit encore dans sa retraite beaucoup d'hommes et de vaisseaux, toujours par l'effet des machines qui les atteignaient. Enfin, le courage des Romains était à bout, lorsque la place fut surprise. Marcellus peu de temps après fut rappelé à Rome ; il y transporta un nombre infini de statues et de tableaux, chefs-d'œuvre des arts, dont Syracuse alors était le dépôt ; mais ces richesses étaient les dépouilles de la Grèce entière, inconnue aux Romains pour ainsi dire. Quelques jours avant la prise de Syracuse, Octacilius étant parti de Lilybée avec quatre-vingts galères, fit voile vers Utique, où il n'était point attendu. Il y enleva cent trente vaisseaux chargés de blé, ravagea la campagne et s'en retourna ensuite.

Les Romains, en s'aguerrissant sur mer, y essuyaient de temps en temps des échecs : ils y furent battus par les Tarentins.

Mais cette défaite ne les affaiblit pas beaucoup, puisque peu de temps après, ils eurent encore deux cents vaisseaux pour garder les côtes de la Sicile, de la Sardaigne et de l'Italie, et qu'ils faisaient trembler Carthage.

Avant la fin des guerres puniques, ils eurent encore de grands démêlés avec Persée, roi de Macédoine. Il était fils de Philippe, qui avait souffert impatiemment les humiliantes conditions de paix imposées par les Romains, et qui avait pris sourdement des mesures pour en secouer le joug. Ses desseins furent découverts à Rome, et le sénat lui aurait déclaré la guerre, si sa mort n'eût prévenu l'effet de cette résolution. Persée commença par se faire de puissants alliés, il amassa des fonds, releva la marine, s'appliqua surtout à exercer une florissante jeunesse, que vingt-six ans de paix avaient rendue nombreuse, et combina sans scrupule dans ses projets les attentats les plus noirs.

Les Romains, informés des desseins et des apprêts de Persée, se disposèrent sérieusement à lui faire la guerre. Ils ordonnèrent au préteur Licinius de radouber promptement cinquante vaisseaux, de les assembler dans le port de Brindes, d'en faire venir de Sicile, si les arsenaux de Rome n'en pouvaient fournir suffisamment. Le préteur Lucretius fut chargé de la conduite de cette flotte, qui ne se trouva cependant monter qu'à quarante vaisseaux. Le consul Paul Emile conduisit la guerre en capitaine consommé. Il donna le commandement de la flotte à Cn. Octavius. L'armée de Persée ayant été défaite dans la Macédoine, ce prince se retira dans l'île de Samandrachi, dans l'Archipel. Octavius l'y suivit avec toute sa flotte, le fit prisonnier, et le livra au consul, qui le mena à Rome, où il servit d'ornement à son triomphe. En retournant dans sa patrie, Paul Emile remonta le Tibre sur le vaisseau royal de Persée, qui était d'une grandeur prodigieuse et à seize ordres de rames : on l'avait paré des plus riches dépouilles de ce prince. Il était suivi de plusieurs bâtiments d'une grandeur énorme, qui furent placés dans le Champ de Mars. Octavius partagea les honneurs de Paul Emile ; on lui décerna les honneurs du triomphe naval ; et cette ovation (qui fut la première de ce genre), suivit de près le triomphe du consul. Cette guerre, qui dura trois ans, mit fin à la puissance macédonienne.

La ruine de Carthage est l'époque de la décadence des vertus romaines. Les citoyens n'avaient donné jusque-là que de grands exemples de valeur, de sagesse, de désintéressement et de probité. Leurs ambassadeurs et leurs ministres ignoraient les finesses d'une politique qui a besoin de tromper les hommes pour les amener à son but :

la bonne foi éclatait jusque dans les combats : les stratagèmes, les surprises de guerre, les fuites simulées leur étaient inconnues : leur valeur agissait à découvert; ils comptaient plus sur leur courage, leur intrépidité, leur intelligence, que sur les ruses militaires. Ils méprisaient également les fourberies des Carthaginois et les artifices des Grecs; ils voulaient gagner et non dérober des victoires.

Mais depuis la chute de Carthage, les Romains prirent les vices de toutes les nations qu'ils conquirent. Jugurtha, roi de Numidie, n'ayant pu les vaincre avec le fer, en vint bientôt à bout avec l'or: il corrompit le sénat par ses présents, et montra que les armées romaines n'étaient pas absolument invincibles. On voit pourtant luire par intervalle dans l'histoire les faibles restes de cette austère vertu, qui forma l'âge d'or de Rome, et dont on retrouvera quelques traits encore dans ce qui nous reste à raconter de la marine des Romains.

Après la ruine de Carthage, la destruction de Corinthe et la défaite de Jugurtha, les Romains eurent un redoutable ennemi, qui fut Mithridate, roi de Pont, le plus grand prince de son siècle et le plus puissant. Ses forces maritimes étaient considérables: il avait plus de quatre cents vaisseaux, et depuis la Cilicie jusqu'à la mer Ionienne, il était maître de la mer. Pendant quarante-deux ans qu'il fit la guerre aux Romains, il fit tête à Sylla, à Lucullus et à Pompée. Il entreprit d'abattre la puissance des Romains : il prit, pour réussir, les plus sages mesures que pouvait employer un grand capitaine. Il s'attacha les pirates, qui étaient en grand nombre, mit dans ses intérêts les Cyclades, Délos, Eubée et les villes de l'Asie à qui les Romains étaient devenus odieux par leur excessive puissance. Les Rhodiens, seuls, restèrent fidèles aux Romains. Mithridate tourna ses armes contre eux, pour commencer à affaiblir les Romains dans leurs alliés. Il s'approcha donc de leur île avec une nombreuse flotte; il rangea ses navires sur une seule ligne, pour envelopper les vaisseaux rhodiens, qui se présentèrent en assez petit nombre.

Quand ils eurent découvert le dessein de Mithridate, ils se retirèrent prudemment et se renfermèrent dans leur port. Le roi de Pont, après avoir inutilement essayé de les y forcer, mit des troupes à terre. Les Rhodiens faisaient sortir de temps en temps des navires légers qui harcelaient sa flotte, et firent attaquer entre autres un vaisseau par une galère à deux ordres de rames. Ce combat particulier en produisit un

général, et l'action s'engagea. Les Rhodiens, pour suppléer au petit nombre de leurs vaisseaux, déployèrent leurs talents maritimes : ils maltraitèrent quelques bâtiments ennemis, et détachèrent six embarcations légères sous la conduite de Damagoras. Mithridate leur envoya vingt-cinq navires; Damagoras les amusa le reste du jour par une feinte retraite. Le soir il revire tout d'un coup de bord et arrive brusquement sur les vaisseaux qui le poursuivent : il en coule deux, donne la chasse à deux autres, et, à la faveur de la nuit, rentre dans le port.

Peu de jours après, une flotte qui conduisait à Mithridate des troupes de terre, fut battue de la tempête. Les Rhodiens, profitant de cette extrémité, tombent sur ces vaisseaux, en prennent une partie, submergent l'autre, et brûlent le reste. Cet échec mortifia beaucoup Mithridate; et son orgueil irrité jura la ruine entière des Rhodiens. N'ayant pu les engager dans un combat naval, il résolut d'assiéger leur ville. Il établit, sur deux galères, une énorme machine pour battre les murs; mais tous ses efforts échouèrent contre la résistance des Rhodiens : il leva le siége et se retira.

Pour se dédommager du mauvais succès de cette expédition, Mithridate tourna ses armes contre la Grèce, où il fit de rapides conquêtes. Sylla partit de Rome pour arrêter ses progrès. Il reprit Athènes, ruina le Pirée, chassa de l'Eubée et de la Béotie la garnison du roi de Pont, défit ses troupes en deux occasions, porta la guerre jusque dans l'Asie, et sans doute aurait réduit Mithridate aux dernières extrémités, s'il n'avait mieux aimé précipiter son triomphe qu'assurer sa victoire.

Sylla ne fit rien sur mer, faute de vaisseaux : il ordonna à Lucullus d'assembler une flotte. Elle fut composée de navires tirés de Chypre, de Phénicie, de Rhodes et de Pamphylie. On l'employa d'abord à désoler les côtes ennemies, et à inquiéter les escadres de Mithridate. Enfin Sylla poussa si vivement ce prince, qu'il l'obligea de recevoir la paix à des conditions onéreuses. Il consentit, par ce traité, à se renfermer dans les bornes du royaume de Pont, et à livrer aux Romains soixante-dix vaisseaux, dont Archélaüs, son amiral, avait le commandement : ce qui fut exécuté et termina la première guerre mithridratique.

Mithridate, qui n'avait fait avec le Romain qu'une paix forcée, n'eut pas de peine à la rompre. Sylla se trouvant obligé de retourner à Rome,

pour déjouer les complots qui se tramaient contre lui, laissa le commandement de l'armée d'Asie à Murena. Ce général, avide de gloire, cherchait les moyens de continuer la guerre. Dans ces dispositions, Mithridate équipa une flotte nombreuse, pour se venger des habitants du Bosphore, qui avaient abandonné son parti. Archélaüs, son amiral, qui se voyait suspect à ce prince, vint s'offrir à Murena, et sut lui persuader que l'armement de Mithridate, dont les habitants du Bosphore étaient le prétexte, ne regardait que les Romains. Il n'en fallut pas davantage pour décider le général républicain, et les hostilités recommencèrent. Mithridate leva une puissante armée de terre, battit Murena et le mit en fuite. La conduite de celui-ci fut blâmée à Rome; on renoua la paix avec Mithridate. C'est ainsi que finit cette seconde guerre, après avoir duré trois ans.

Aussitôt que Sylla fut mort, le roi de Pont voulut profiter des dissensions qui agitaient Rome, pour lui faire la guerre. Il ne garda plus de mesures, parce qu'il sentait bien qu'il n'avait plus de grâce à espérer. Il mit sur pied une armée de cent quarante mille hommes d'infanterie et de dix-sept mille de cavalerie, qui fit en peu de temps d'assez grands progrès. Il battit Cotta, général romain, et le suivit jusqu'en Chalcédoine, où après avoir rompu la chaîne qui fermait le port, il brûla quatre de ses vaisseaux et en prit soixante, qu'il emmena en les attachant à la poupe des siens.

L'heureuse témérité de Mithridate réveilla les Romains, et l'on envoya contre lui Lucullus. Ce consul, avec une armée d'environ trente-deux mille hommes, alla chercher celle de Mithridate, qui s'était encore grossie, et qui montait à trois cent mille hommes. Le roi de Pont, enflé de ses premiers succès, fit le siége de Cyzique, et l'attaqua par mer et par terre. Il regardait cette ville comme une seconde Rome. Il conduisit devant le port une tour, construite sur deux forts vaisseaux à cinq ordres de rames. On fit tomber du haut de cette tour un pont qui portait sur les murs par une de ses extrémités; mais les habitants jetèrent sur la machine et sur les vaisseaux des matières enflammées qui les obligèrent de se retirer. Pendant que Mithridate battait la ville, Lucullus donna avis aux habitants qu'ils allaient recevoir un prompt secours, par un très-habile nageur. C'était un soldat de son armée, qui, soutenu par une espèce de ballon, passa en nageant à travers les vaisseaux

ennemis, qui le prirent pour un poisson ou pour un monstre marin. Ensuite le consul intercepta les vivres destinés pour l'armée de Mithridate, qui fut bientôt obligé de lever le siége.

Après cette expédition, Lucullus réunit en corps de flotte tous les vaisseaux qu'il put réunir. Il en donne une partie à ses lieutenants, qui s'emparent d'Apamée et de Pruse, tandis que lui-même, avec le reste de la flotte, enlève treize bâtiments ennemis, mouillés au port des Achéens, dans la Troade. Il va ensuite dans une île déserte, près de Lemnos, et y bloque trois généraux de Mithridate qui s'y étaient retirés. Chargés par mer et par terre, ils sont forcés de se rendre.

Mithridate, à la nouvelle de cet échec, tremble que Lucullus ne vienne le chercher à son tour, et fait voile vers le Pont; mais sa flotte, composée de plus de cent navires, est battue par une tempête effroyable; Lucullus le poursuit jusque dans ses Etats; il s'empare des villes maritimes, assiége et prend Synope, et remporte sur Tygrane, roi d'Armenie, une victoire complète. Ce prince, qui avait une armée de deux cent cinquante mille hommes, à la vue de la flotte peu nombreuse des Romains, avait dit avec légèreté : « S'ils viennent comme députés de Rome, ils sont trop; s'ils viennent comme ennemis, ils ne sont pas assez. »

Lucullus fit, dans cette guerre mémorable, tout ce que Rome pouvait attendre d'un grand capitaine; mais la gloire de dépouiller Mithridate de ses Etats et de l'abattre était réservée à Pompée. En effet, il obtint les honneurs du triomphe.

La guerre contre les pirates, qui succéda à la guerre mithridatique, confirma pour jamais à Pompée le surnom de *Grand,* qu'il avait acquis dans la première. C'étaient des barbares que Mithridate avait d'abord autorisés, et qui infestaient toutes les mers. Les Carthaginois et les Corinthiens, après la ruine de leurs villes, augmentèrent le nombre de ces forbans. Le libertinage et la licence, joints à la facilité de s'enrichir, les multiplièrent extraordinairement. Ils n'avaient d'abord que des barques; mais devenus plus hardis par l'impunité, ils eurent des vaisseaux de toutes grandeurs. Ils se firent des entrepôts, des ports, des places d'armes et des arsenaux. Enfin ils parvinrent à former une espèce de république, qui avait sa discipline et ses lois. Dès lors l'odieux nom de pirates, dont ils continuaient pourtant le métier, leur parut une injure,

et ils se firent appeler *soldats mercenaires*. On les nommait aussi Ciliciens, parce que la Cilicie était, en quelque sorte, le siége de leur empire. Ils possédaient encore, dans les contrées maritimes, des îles désertes, des forts abandonnés, et des rades d'un accès difficile qui leur servaient d'asiles et de retraites. Ces brigands faisaient des ravages affreux. Les campagnes qu'ils désolaient par leurs descentes restaient incultes, la navigation était interrompue, et le commerce troublé. Les villes qui tiraient leur subsistance de la mer manquaient de tout; personne n'osait les attaquer, et l'on croyait le mal sans remède.

Cependant Rome songea sérieusement à détourner ce fléau. On envoya d'abord contre les pirates, Publius Servilius avec une puissante flotte. Ce général donna la chasse à leurs brigantins, et nettoya pour quelque temps les mers; mais il ne fut pas plutôt retiré, qu'ils recommencèrent leurs courses avec plus de fureur qu'auparavant. On fut donc obligé de faire encore partir Pompée pour les exterminer entièrement. Ce grand capitaine assembla, pour cet effet, près de cinq cents vaisseaux de toutes grandeurs, et les distribua par escadres, dont il donna le commandement à des lieutenants établis sous ses ordres.

Attaqués en même temps de toutes parts, les pirates furent bientôt réduits à implorer la clémence du vainqueur. C'est ainsi que Pompée purgea les mers, et cette rapide expédition, qui fut l'ouvrage de quarante jours, ne coûta ni sang ni vaisseaux, fit refleurir le commerce, ramena la tranquillité et l'abondance; elle fut d'autant plus avantageuse aux Romains, que les îles de Chypre, de Crète, de Majorque et de Minorque se soumirent à la république.

L'Afrique et l'Asie reconnaissant les lois de Rome, il ne restait plus en Europe, exposées à leur ambition, que les Gaules, l'Allemagne et l'Angleterre, dont la conquête était réservée à Jules César. Les entreprises de ce grand capitaine, ses succès rapides, fournissent de brillantes pages à l'histoire; mais nous nous bornerons à une expédition maritime, la seule dont il soit fait mention. Vannes, ville de Bretagne fort ancienne, aujourd'hui chef-lieu du Morbihan, était du temps de César une place célèbre par son commerce, par le nombre de ses vaisseaux, et par l'autorité qu'elle avait sur toutes les côtes voisines, dont les ports lui appartenaient.

Les habitants de Vannes, intéressés à la conservation de l'Angleterre,

pour faire échouer les desseins que César pouvait avoir sur cette île, cherchaient à l'occuper dans les Gaules. Ils firent prisonniers tous les chevaliers romains envoyés dans leurs cantons, sous prétexte qu'on retenait leurs otages à Rome. César était trop fier pour laisser cette injure impunie : il fit construire des vaisseaux sur la Loire, et en fit venir encore des côtes du Poitou, de la Saintonge, et autres pays maritimes qui lui étaient soumis. Il assembla de toutes parts des pilotes et des matelots, et exerça des rameurs.

Vannes cependant ne voyait point tous ces apprêts d'un œil tranquille. Ses habitants se liguèrent avec tous les peuples voisins, et mirent en mer une flotte de deux cent vingt voiles. Leurs vaisseaux étaient faits exprès pour les côtes où ils devaient combattre : ils étaient larges et plats du fond, afin de ne pas échouer dans le temps des marées basses, ou d'échouer sans danger; ils étaient encore hauts de poupe et de proue, pour mieux résister à la tempête, et construits d'un bois très-solide, pour n'être pas sitôt endommagés par les coups des ennemis. Leurs voiles étaient de peaux déliées, pour mieux soutenir la violence des vents; et leurs ancres étaient amarrées avec des chaînes de fer.

Les deux armées navales sont en présence. Décius Brutus, amiral de la flotte romaine, tient conseil pour délibérer sur l'ordre et les opérations du combat. La solidité des vaisseaux de Vannes les empêchant d'être entamés par les éperons de ceux de César, on en coupe les manœuvres avec des faux tranchantes attachées à de longues perches. Ils sont bientôt désemparés, et les Romains s'en rendent maîtres sans beaucoup de peine. Le général romain fait mettre à mort le sénat, et vend à l'encan la population.

Après cette expédition, César se vit maître de la plus grande partie des Gaules; mais son ambition ne s'en tint pas là : il voulut joindre à cette conquête celle de l'Angleterre. Il envoie à la découverte Volusenus, sur un brigantin. Cet officier revient au bout de cinq jours, et fait à César une description des côtes d'Angleterre, telles qu'il les a remarquées sans être descendu à terre. César, accoutumé à tenter les entreprises les plus difficiles, ne croit pas celle-ci impossible. Il assemble à Calais quatre-vingts vaisseaux de charge, pour transporter deux légions en Angleterre. Il distribue ses galères aux principaux officiers de

son armée, et donne à sa cavalerie dix-huit navires qui sont à l'ancre à un myriamètre de là, et qui n'ont pu encore aborder. Le vent étant devenu favorable, on lève l'ancre vers le milieu de la nuit, et sur les neuf heures du matin, on se trouve dans les rades de l'île. César voit la côte bordée d'ennemis rangés en bataille, qui pourtant ne l'empêchent pas de mouiller dans un parage qui lui paraît assez bon. Il y est joint par tous ses vaisseaux ; mais la difficulté d'une descente à la vue de tant d'ennemis, l'oblige de la faire plus loin. Les Anglais, résolus à lui disputer le terrain, vont à sa rencontre, et se présentent en bon ordre sur le rivage.

Tout autre que César se rebuterait. Les rivages sont bordés d'hommes prêts à se sacrifier à la défense de leurs foyers et leurs autels. Ils ont une infanterie nombreuse et une excellente cavalerie, soutenues d'une multitude de chariots propres pour le combat. Les Romains ne peuvent d'ailleurs approcher du rivage, parce que leurs vaisseaux sont trop grands. Mais César sait vaincre tous ces obstacles, il forme un détachement assez considérable pour aller attaquer l'ennemi. Les soldats, tout pesamment armés qu'ils sont, sautent dans la mer, et combattent en cet état contre les Anglais, qui les attendent de pied ferme et qui poussent sur eux leurs chevaux.

César, s'apercevant que ses troupes combattent avec beaucoup de désavantage, fait avancer des vaisseaux légers qui vont à rames et à voiles. Ces navires prennent les Anglais en flanc, lancent sur eux une grêle de pierres et de traits, et les obligent de reculer. Ces barbares, étonnés à la vue de ces machines meurtrières qui leur sont inconnues, et des vaisseaux à rames dont ils ignorent l'usage, abandonnent du terrain, et laissent ainsi aux Romains plus de facilité de s'avancer sur le rivage. Celui qui portait le drapeau de la dixième légion saute dans la mer, et marchant à l'ennemi, s'écrie : « Si quelqu'un veut sauver l'honneur des aigles romaines, qu'il me suive pour empêcher qu'elles ne tombent entre les mains des barbares ! » Cette action réveille la fierté romaine, et l'on commence brusquement un choc où les soldats de César sont d'abord maltraités, parce qu'ils ne gardent pas leurs rangs ; mais parvenus sur la terre ferme, et mis en ordre de bataille, ils culbutent les Anglais, et s'établissent dans leur île.

Quatre jours après, les dix-huit bâtiments chargés de la cavalerie ro-

maine, arrivent à la vue du camp ; mais le mauvais temps les oblige de relâcher dans le port d'où ils sont partis. Les vaisseaux qui avaient amené l'armée de César, sont très-endommagés de cette tempête. Les Romains manquaient de vaisseaux pour repasser la mer, et des matériaux nécessaires pour radouber le peu qui leur en restait. Mais César, toujours fécond en expédients, sut bientôt remédier à tout : il fit démolir les bâtiments les plus maltraités pour radouber les autres, profita du premier vent favorable, et retourna dans les Gaules.

L'année suivante, César revint en Angleterre avec une flotte de huit cents voiles. Il mouilla dans une rade commode où ses troupes débarquèrent sans obstacle, et d'abord il les conduisit en bon ordre contre les Anglais, qui occupaient un poste avantageux. La flotte de César eut encore à essuyer une tempête sérieuse, qui endommagea ses vaisseaux. Dix jours suffirent pour réparer cet accident. Ensuite il poussa les Anglais, les battit, leur prit des villes, les rendit tributaires du peuple romain, exigea des otages, et repassa dans les Gaules, chargé de butin. C'est la première fois que les Anglais payèrent un tribut aux Romains.

Dans la guerre civile entre Pompée et César, qui rappela le dernier en Italie, les flottes que l'on équipa de part et d'autre ne servirent qu'à transporter des armées sur le sanglant théâtre où ces deux rivaux se disputèrent l'empire du monde.

César, arrêté un moment au bord du Rubicon, ayant franchi ce fameux passage, s'avançait lentement du côté de Rome. Aux premiers avis de sa marche, Pompée et les consuls en sortirent et gagnèrent Brindes, où ceux-ci s'embarquèrent pour Durazzo. César, qui ne voulait pas donner à Pompée le temps de se reconnaître, le suivit à Brindes, et de peur qu'il ne lui échappât du côté de la mer, il fit travailler à une digue dans l'endroit le moins large ; remplit l'intervalle de doubles radeaux, et les affermit avec des ancres amarrées aux quatre coins ; il joignit d'autres radeaux de même grandeur pour défendre les premiers, les couvrit de fascines et de terre, afin de pouvoir y placer des troupes, fortifia le tout avec des parapets et des claies, et construisit de distance en distance des tours à deux étages, pour leur servir de redoutes. Pompée fit attaquer ces ouvrages par de gros vaisseaux, chargés de tours à triple étage, qui étaient remplies de machines et de gens de trait. Après quelques jours d'escarmouches assez vives, Pompée se rembarqua avec une partie

de ses troupes, et se retira en Epire, laissant au pouvoir de César deux de ses vaisseaux remplis de soldats, qui se trouvaient engagés dans les ouvrages construits à l'entrée du port.

A peine hors de l'Italie, Pompée voulut y rentrer plus glorieusement qu'il n'en était sorti; il s'occupa dans ce dessein à former une armée, à se ménager des intelligences et à s'assurer des villes qui étaient à sa convenance. Marseille lui parut une place importante, il la fit occuper par Domitius, qu'il y envoya avec cinq galères. César allant en Espagne pour y combattre les lieutenants de son adversaire, se présenta devant cette ville, qui lui refusa ses portes. Il fit dire aux habitants qu'il les rendait responsables de la guerre, et les exhorta à prendre son parti. Les habitants lui répondirent que, voyant l'empire romain divisé, ils étaient résolus à demeurer neutres.

Cependant Domitius arrive à Marseille, il est reçu dans le port avec ses vaisseaux, et nommé pour commander dans la ville. On s'attend à être attaqué par César: aussi se dispose-t-on à le bien recevoir. César pour se venger, se met en état d'assiéger Marseille par terre et par mer; il fait construire des vaisseaux et les laisse sous le commandement de Décius Brutus, et prend la route d'Espagne.

Les Marseillais, pour épouvanter la flotte romaine, font sortir dix-sept vaisseaux longs, accompagnés de plusieurs autres de moindre grandeur, tous bien armés et bien équipés, et ils vont en bon ordre attaquer Brutus, qui a jeté l'ancre près de l'île d'Hyères. Il appareille et va au-devant d'eux. Le combat s'engage. La victoire reste aux Romains.

Ayant appris, avec la nouvelle de ce premier échec, que Marseille était pressée par mer et par terre, Pompée envoie à son secours L. Nasidius avec seize navires, dont quelques-uns ont des éperons d'airain. Ce général, parvenu à la hauteur de Marseille, donne avis de son arrivée à Domitius. Les Marseillais, qui ont rétabli leur flotte, font escorter leurs vaisseaux par des barques de pêcheurs, couvertes, pour mettre les rameurs à l'abri des traits. Ils sortent dans cet état du port, et vont joindre Nasidius. On se met en ordre de bataille. Brutus a grossi sa flotte des six vaisseaux pris dans la dernière affaire. Les Marseillais commencent le combat avec autant d'intelligence que de bravoure; deux de leurs galères tombent avec furie sur l'amiral des

Romains; mais ce vaisseau, par sa manœuvre, les ayant habilement évitées, le coup qu'elles voulaient lui porter les atteint elles-mêmes : elles s'ouvrent et sont coulées par les vaisseaux voisins.

Nasidius, qui est resté dans l'inaction pendant le conflit, effrayé de ce léger échec, s'enfuit et prend la route d'Espagne, suivi d'une galère marseillaise, ce qui décide l'action en faveur des Romains. Les habitants de Marseille ont perdu neuf vaisseaux. Il n'en coûte pas un seul aux Romains; le siége de la place est poussé par terre avec beaucoup de vigueur. Les habitants, qui n'espèrent plus de secours, voyant leurs fortifications ruinées, et pressés encore par la famine et la peste, se rendent à la discrétion du vainqueur. Domitius trouve cependant le secret de sortir du port, à la faveur d'un gros temps, et se sauve.

Voilà l'événement le plus remarquable qui se passa sur mer pendant le cours de cette guerre civile, qui fut terminée par la bataille de Pharsale. Dans le temps même qu'elle fut donnée, Cassius, qui était du parti de Pompée, arriva en Sicile avec les flottes combinées de Syrie, de Phénicie et de Cilicie. La flotte de César était alors partagée entre Pomponius et Sulpicius. L'escadre du premier était à Messine même, et celle de Sulpicius dans le détroit. Cassius, informé que Pomponius ne se tenait point sur ses gardes, l'alla surprendre dans le port, et y brûla tous ses vaisseaux, au nombre de trente-cinq. Ce coup effraya tellement ceux de Messine, qu'ils se seraient rendus aussitôt, s'ils n'avaient appris en même temps la défaite de Pompée à Pharsale. Cassius fit une pareille tentative sur les vaisseaux de Sulpicius, et il en réduisit cinq en cendres; mais il en perdit quatre lui-même.

Ainsi le génie de César, selon l'expression des Romains, était partout supérieur à celui de Pompée. Ce grand homme, pour échapper au vainqueur après la journée de Pharsale, fut réduit à se mettre dans une méchante barque, sur une mer qu'il avait parcourue avec une flotte nombreuse et triomphante, et sur laquelle il avait enlevé huit cent soixante vaisseaux aux ennemis du peuple romain. Après avoir erré quelque temps de côte en côte, il aborda en Afrique, et trouva la mort dans le lieu même où il cherchait un asile.

César, qui estimait assez son rival pour le craindre encore après sa défaite, le suivit dans sa fuite. Etant arrivé sur les rives de l'Hellespont avec son armée, il la fit passer sur des barques dans l'Asie Mineure; il

rencontra dans ce trajet Cassius, lieutenant de Pompée, qui commandait une flotte de soixante-dix vaisseaux. Si ce général avait su profiter de ses avantages, il est certain qu'il était maître de César et de sa fortune : mais, par un bonheur inespéré pour César, le même Cassius qui dans la suite osa l'immoler au milieu de Rome, frappé d'une terreur panique, se rendit à lui, et remit lâchement entre ses mains sa personne ainsi que ses navires. César, heureusemeet échappé à un ennemi redoutable, monta sur les vaisseaux de Pompée et prit la route de Rhodes, pour y mettre sa flotte en état. De là il fit voile vers Alexandrie, où Pompée s'était réfugié et où il apprit sa mort.

C'est dans cette ville d'Egypte que César courut les plus grands dangers. Il y fut assiégé de toutes parts, par une armée nombreuse d'Egyptiens, qui ne voulaient point souffrir chez eux un conquérant de cette réputation. Pour résister à tant d'ennemis, il fut obligé de faire venir un renfort de vaisseaux de Rhodes, de Syrie et de Cilicie, qu'il joignit à sa flotte. Au moment où il était le plus resserré dans la place, il lui arriva par mer une légion ; mais les bâtiments qui la portaient ne pouvant aborder à cause des vents contraires, jetèrent l'ancre à quelque distance de là.

César les alla joindre avec toute sa flotte, leur procura de l'eau, en faisant creuser sur les bords du Nil. Il voulut ensuite rentrer dans Alexandrie ; mais les Egyptiens lui fermèrent le passage, avec tous leurs vaisseaux. César ne voulait point entamer d'action ; mais une galère rhodienne l'engagea malgré lui dans un combat qu'il évitait, et dont il remporta l'avantage.

Les Alexandrins commencèrent alors à redouter les suites d'une guerre dans laquelle ils se voyaient maltraités par un ennemi bien inférieur en force. César avait déjà brûlé plus de cent dix vaisseaux, soit dans leur arsenal, soit dans le port même, et les avait battus sur mer, malgré toute l'habileté dont ils se piquaient. Ils reconnurent la nécessité de fortifier leur marine, qui était leur principale ressource, et par le moyen de laquelle ils pouvaient couper à César les secours et les vivres. Ils composèrent une flotte de vingt-deux galères à quatre ordres de rames, de cinq plus grandes, et de plusieurs moindres. César l'alla combattre avec son escadre qui était composée de trente-quatre galères, dont dix à quatre et à cinq ordres de rames.

Les Romains eurent l'avantage. Ce combat fut donné sur la côte du Phare : c'était une petite île de figure oblongue, jointe à la ville d'Alexandrie par une chaussée, et dans laquelle Ptolémée Philadelphe avait fait bâtir un fanal, pour éclairer la nuit les vaisseaux qui se trouvaient dans ces parages.

César, pour se rendre maître de la ville, forma le dessein d'attaquer l'île. Il fit monter dans des barques et dans des chaloupes dix de ses cohortes, l'élite de son infanterie, avec de la cavalerie gauloise. Pour faciliter leur descente, César ordonna en même temps une attaque par mer. Les Alexandrins, soutenus par cinq galères, faisaient une vigoureuse défense du haut de leurs maisons et de dessus le rivage; les Romains les obligèrent de se sauver dans la ville, fermèrent le passage à leurs vaisseaux, et se saisirent de la digue, où ils s'établirent. Cet avantage leur devint funeste. Les matelots et les rameurs ayant tous quitté leurs galères, voulurent aussi, par curiosité, monter sur cette digue, et mirent de la confusion parmi les combattants. Les Egyptiens, sortis de la ville en bataille, vinrent les attaquer. César, après avoir fait d'inutiles efforts pour rassurer ses troupes intimidées et les ramener au combat, regagna son vaisseau. Le voyant extrêmement chargé et près de couler, par la multitude qui s'était empressée d'y monter, il se jeta lui-même à la nage pour joindre ses galères les plus éloignées.

Les Egyptiens lui lancèrent une grêle de traits, sous lesquels il aurait succombé sans doute, sans un expédient qui lui réussit : il se débarrassa de sa cotte d'armes, qu'il laissa voguer au gré des flots. Les ennemis, croyant que c'était César lui-même, dirigèrent leurs coups sur cette cuirasse flottante, pendant qu'il gagnait ses vaisseaux. Il ne resta entre les mains des Egyptiens que cette dépouille, qu'ils portèrent en triomphe à Alexandrie, et dont ils érigèrent un trophée, comme un monument de leur victoire.

Dans la suite, César eut bien sa revanche : il remporta plusieurs avantages sur ceux d'Alexandrie, et entre autres une victoire complète aux bouches du Nil, sur Ptolémée, tellement qu'il le força d'implorer sa clémence, et disposa même du royaume d'Egypte en faveur de Cléopâtre, sœur du roi vaincu.

Après la guerre d'Alexandrie, César passa dans le Bosphore de Thrace. Pharnace, roi du pays, profitant de la division des Romains,

voulait s'emparer de la Cappadoce et du royaume de Pont. César marcha contre lui, et tailla son armée en pièces. Cette expédition fut si rapide, que César, étonné lui-même de la prompte soumission du Bosphore, proféra, à cette occasion, ces paroles célèbres : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu ! »

Les restes du parti de Pompée, qui étaient composés d'une grande partie de la noblesse romaine, et ligués avec Juba, roi de Mauritanie, le rappelèrent bientôt en Afrique, où après des succès différents et plusieurs combats, dans lesquels il y eut quelques vaisseaux brûlés ou coulés, il demeura encore victorieux. La plupart des chefs de ce parti se donnèrent la mort pour ne point tomber entre les mains de César; les autres se réfugièrent en Espagne, où il les suivit de près.

Cette guerre commença par un combat naval, donné près de Cadix, entre Varus, ancien lieutenant de Pompée, et Didius, lieutenant de César. Une tempête qui s'éleva peu après que le combat fut engagé, exposa César aux plus grands périls; mais le bonheur qui l'accompagnait partout, ne l'abandonna point dans cette occasion. La bataille fut sanglante et des plus opiniâtres. Le jeune Pompée, vaincu, voulut se sauver avec trente galères; mais, poursuivi par Darius, qui lui prit ou brûla tous ses vaisseaux, il mit pied à terre, et s'alla cacher dans le creux d'un rocher, où il fut tué.

César, ayant abattu tous ses ennemis, se rendit à Rome, où on lui décerna les honneurs du triomphe. Les différentes guerres qu'il avait eu à soutenir par mer depuis son entrée dans les Gaules lui avaient donné de grandes vues pour la marine. Jusque-là, personne n'avait eu plus d'occasions d'en connaître l'importance. Aussi se préparait-il à la rendre florissante, lorsqu'il fut assassiné dans le sénat. Il avait déjà creusé autour de Rome des canaux pour la communication des rivières, nettoyé le port et la rade d'Ostie, et construit des phares, des jetées et des arsenaux, partout où l'utilité de la navigation semblait le demander. Il avait voulu faire couper l'isthme de Corinthe, et son dessein était d'arrondir l'empire, de manière que les deux mers en fussent les limites; mais sa mort entraîna la décadence de la marine romaine.

CHAPITRE X.

De l'an 43 avant J.-C à l'an 886.

Romains. *Deuxième période.* — Combat de Laodicée. — Défaite des Rhodiens à Mynde. — Mort de Brutus et de Cassius.— Défaite de la flotte d'Auguste.— Combat près de Scylla.— Paix de Pouzzol. — Bataille de Cumes. — Défaite de la flotte d'Auguste. — Pompée se croit fils de Neptune. — Trahison de Ménodore. — Combat de Myles. — Auguste deux fois vaincu par Pompée. — Défaite et mort de Pompée. — Bataille d'Actium. — La marine sous Tibère. — Pont de Caligula. — La marine sous Claude. — Descente en Angleterre. — Canal ouvert par Néron. — Ports fondés par Trajan. — Voyage d'Adrien. — Flotte armée par Commode. — Siége et ruine de Byzance. — Défaite des Scythes par l'empereur Claude. — Conquête de l'Angleterre par Carausius. — Siége de Boulogne. — Constance reconquiert la Grande-Bretagne.— Défaite de la flotte de Licinius.— Incendie de la flotte de Julien l'Apostat. — Incendie de la flotte romaine par les Vandales. — Bélisaire vainqueur des Vandales et des Goths. — Siége et prise de Naples par les Goths. — Bataille d'Ancône. — Bateaux de roseaux des Huns. — Victoire des Sarrasins. — Guerre des Bulgares. — Feux grégeois. — Incendie de deux flottes des Sarrasins. — Siége de Constantinople. — Mort de l'aventurier Thomas. — Soumission des Sarrasins.

Octavius, fils adoptif et neveu de Jules César, que nous désignerons sous le nom d'*Auguste,* qu'il reçut après le bataille d'Actium, succéda à la puissance de son oncle, et s'y affermit peu à peu.

Brutus et Cassius, chefs de la conjuration contre César, et qui furent eux-mêmes ses principaux meurtriers, s'étaient réfugiés, l'un dans la Macédoine et l'autre dans la Syrie, avec plusieurs légions. Ils avaient, outre leurs troupes de terre, des flottes considérables, abondamment pourvues de soldats et de munitions. Dolabella voulait combattre Cassius. Celui-ci vint à sa rencontre, à Laodicée, et l'attaqua. Le combat fut très-vif et le succès longtemps incertain; mais enfin la fortune se déclara pour Dolabella.

Résolu de réparer le mauvais succès de ce combat, Cassius demanda des vaisseaux à Cléopâtre, reine d'Egypte, à Sérapion, son gouverneur en l'île de Chypre, aux Rhodiens, aux Lyciens, et à tous ceux qui pouvaient encore tenir pour Pompée. Cléopâtre ne répondit pas favorablement à sa demande. Cassius, ayant rétabli ses forces, remporta l'avantage. La prise de Laodicée, la mort de Dolabella, et la réunion de ses troupes, qui lui prêtèrent serment de fidélité, furent les fruits de cette victoire.

Cassius, pressé par de fréquents courriers de travailler à déconcerter les desseins d'Auguste et d'Antoine, qui s'approchaient avec une puissante armée, fut obligé d'abandonner son projet, et d'aller trouver Brutus. Ces deux chefs réglèrent ensemble les opérations de cette guerre, et résolurent de soumettre les Rhodiens et les Lyciens. Cassius fut chargé de l'expédition de Rhodes : il mit sa flotte en bon état et la fit rassembler à Mynde. Les Rhodiens allèrent au-devant de Cassius, avec trente-trois navires. Quand ils s'approchaient, les Romains les accrochaient avec des mains de fer, et les obligeaient d'en venir à l'abordage. Ce genre de combat, toujours favorable aux Romains, eut le plein succès qui l'accompagnait d'ordinaire.

Après s'être radoubé à Mynde, Cassius fit voile pour Loryma, ville de la Natholie, située vis-à-vis de Rhodes. Il y embarqua ses troupes sur des vaisseaux de transport, et les fit passer dans l'île; pour lui, il alla avec quatre-vingts bâtiments bien armés, mouiller devant la ville, pour l'assiéger par mer et par terre. Les Rhodiens, dont la défaite n'avait point abattu la témérité, vinrent encore attaquer sa flotte; mais Cassius les poursuivit et se rendit maître de la ville, où il trouva des richesses immenses. Brutus eut un pareil succès dans la Lycie. Chargé des riches dépouilles de cette province, qu'il avait soumise, il se retira à l'entrée de l'Hellespont, pour y attendre Cassius. Celui-ci, n'ayant pu exécuter les projets de vengeance qu'il avait formés contre Cléopâtre, avait donné à Murcus soixante vaisseaux de guerre bien armés, avec ordre d'aller croiser sur les côtes du Péloponèse; mais il apprit à son arrivée que la flotte de cette reine avait été battue par une tempête sur les côtes d'Afrique.

Pendant que l'armée d'Antoine et d'Auguste se formait dans la Macédoine, Brutus et Cassius, qui s'étaient joints, s'approchaient avec un

formidable appareil de guerre. Les deux partis se rencontrèrent dans la plaine de Philippes, où Brutus et Cassius perdirent la vie.

Le jour où Auguste avait un si heureux succès sur terre, il recevait un terrible échec sur mer. Domitius Calvinus lui amenait sur des transports deux légions, une cohorte prétorienne, quelques escadrons de cavalerie, et d'autres troupes d'élite. Ces navires étaient convoyés par un petit nombre de galères. Murcus et Enobarbus allèrent au-devant de cette flotte, avec cent trente vaisseaux longs. Il ne resta, après le combat, que le navire monté par Calvinus, et dix-sept galères qui furent prises par Murcus. Ce général reçut à son service toutes les troupes qui les montaient. Après sa défaite, Calvinus cingla, avec son unique vaisseau, vers Brindes, où il arriva au bout de cinq jours.

La mort de Brutus et de Cassius fut avantageuse à Auguste, mais il lui restait encore un puissant ennemi, c'était Sextus, le plus jeune des enfants de Pompée; il s'était rendu formidable sur mer. Sextus avait assemblé un grand nombre de vaisseaux, en avait fait construire de tous côtés, et avait mis dans son parti les pirates, avec lesquels il parcourait les mers, plutôt en corsaire qu'en capitaine. Les triumvirs ne crurent pas leur pouvoir bien affermi, tant qu'ils auraient un si redoutable ennemi; ils résolurent de l'abattre. Auguste envoya contre lui Salvidienus avec une flotte, et prit lui-même la route de Reggio, pour être à portée d'encourager par sa présence son armée navale.

Pompée va au-devant; les deux flottes se rencontrent à l'entrée du détroit, près du rocher de Scylla, et livrent aussitôt le combat. Pompée a dans cette occasion beaucoup d'avantage : ses vaisseaux sont légers et conduits par de bons pilotes qui connaissent parfaitement cette mer. Ceux des triumvirs, au contraire, sont lourds et difficiles à manier; ils se voient obligés de se retirer les premiers du combat, et de gagner un port voisin pour se radouber : la perte des vaisseaux est pourtant égale des deux côtés; mais ceux qui restent à Salvidienus sont plus maltraités.

Antoine ayant reçu de Rome des nouvelles peu favorables à ses intérêts, partit avec deux cents vaisseaux pour y aller relever ses affaires; il reçut à Athènes des députés de Pompée, qui l'invitait à se liguer avec lui contre Auguste. Il traita poliment ces députés, mais il ne répondit point aux offres qu'ils étaient venus lui faire, et prit avec

son escadre la route de Brindes. Domitius Enobarbus, qui courait la mer d'Ionie avec une autre flotte qu'il avait renforcée de celles de Brutus et de Cassius, va au-devant de lui. Antoine s'avance avec cinq vaisseaux seulement, car il a laissé le reste derrière lui; les vaisseaux d'Enobarbus se réunissent à ceux d'Antoine, et ils font voile ensemble pour Brindes, qui leur ferme ses portes.

Antoine, piqué de cet affront qu'il regardait comme une hostilité, forma la résolution de s'emparer de Brindes, et se lia pour cet effet avec Pompée. Auguste, étonné de se voir sur les bras une guerre qui devenait si sérieuse, se reconcilia avec Antoine, et par suite avec Pompée. Pour cimenter cette réconciliation, Pompée se rendit à Pouzzol avec quelques navires d'élite. Il montait une magnifique galère à six ordres de rames, et arriva dans ce superbe appareil. Dès le lendemain, il fit construire un pont, dont un bout portait dans l'île et l'autre dans le continent; Antoine et Auguste étaient sur le rivage.

La paix se fit; l'original du traité fut remis comme un dépôt sacré entre les mains des Vestales. Une réconciliation si nécessaire à l'Etat fut célébrée par des fêtes particulières et publiques. Pompée reçut Auguste et Antoine à son bord. Au milieu du festin, Ménodore, un des lieutenants de Pompée, lui fit dire qu'il avait une belle occasion de venger la mort de son père, et de s'élever à l'empire; mais celui-ci répondit : « Ce trait serait digne de Ménodore, qui ne s'effraye pas « d'une infidélité; mais Pompée n'en saurait être capable. »

On vit bientôt renaître les divisions, soit par la mauvaise foi d'Auguste, soit par la vanité de Pompée, et par l'ambition de l'un et de l'autre. Auguste résolut d'attaquer la Sicile par mer et par terre. Il donna le commandement de ses vaisseaux à Calvisius et à Ménodore. Pompée, de son côté, se prépara à soutenir les attaques d'Auguste; il l'attendit à Messine, et envoya Ménécrate à sa rencontre.

Le lendemain, au point du jour, Calvisius rangea sa flotte en bataille en forme de croissant, sans s'éloigner des côtes de Cumes. Ménécrate la vint attaquer. Celui-ci, pour ne pas tomber dans les mains de son plus cruel ennemi, se précipita dans la mer. Démochares, lieutenant de Menécrate, pour venger la mort de son général, se jeta sur le reste des vaisseaux d'Auguste, en mit une partie en fuite, en brisa quelques-uns et en brûla d'autres. L'avantage de cette journée

demeura aux lieutenants de Pompée, Calvisius y ayant perdu ses meilleurs vaisseaux.

Dans ce même temps, Auguste, informé de l'échec que Calvisius avait reçu près de Cumes, leva l'ancre pour aller à sa rencontre; mais aussitôt qu'il parut dans le détroit, sa flotte fut attaquée par celle de Pompée, que commandait Démochares. Auguste, qui ne voulait point combattre dans le détroit, ni en l'absence de Calvisius, se retira sur la côte et sauta de son vaisseau sur un rocher.

Auguste passa une mauvaise nuit dans l'endroit où il s'était retiré, accompagné seulement d'une partie de ses troupes. A la pointe du jour il aperçut les tristes débris de sa flotte : la mer était couverte de vaisseaux brûlants, ou à demi brûlés, et de navires qui s'étaient brisés contre les rochers.

Auguste, quoique toujours malheureux sur mer, se décida à équiper une nouvelle flotte, pour aller attaquer Pompée. Antoine, qui avait trois cents vaisseaux, lui en prêta cent vingt, ou plutôt il les échangea pour des légions. Auguste, de son côté, fit radouber ceux qui lui restaient; il en fit même construire de nouveaux, ce qui forma une flotte bien plus considérable qne la dernière. Avec cet armement formidable, il résolut de faire la conquête de la Sicile; il crut devoir en brusquer l'attaque.

De son côté, Pompée n'oublia rien pour donner de l'occupation à ses ennemis; il mit en état de défense Lilybée et les îles voisines de l'Italie, tandis que sa flotte restait à Messine, pour observer les mouvements des escadres ennemies. Lépidus avait mille bâtiments de charge et soixante-dix vaisseaux longs, et Taurus, lieutenant d'Antoine, avait cent deux voiles. La flotte de Lépidus fut accueillie par un vent du sud, qui lui fit perdre un grand nombre de transports : il fit pourtant une descente en Sicile, où il s'empara de quelques bourgades. Auguste, aux approches de la tempête, se retira dans un golfe de la Lucanie, où il perdit six gros vaisseaux, vingt-six navires légers et plusieurs liburnes.

Pompée ne fit aucun mouvement dans des circonstances où il lui aurait été facile d'abattre le parti puissant qui avait résolu sa défaite. Son orgueil lui faisait regarder les pertes d'Auguste comme son ouvrage. Dans ces chimériques idées, il se fit nommer le fils de Neptune, et s'habilla couleur de mer. Mais Auguste répara sa flotte, et se vit en

peu de temps en état de faire une nouvelle tentative sur la Sicile. Pompée envoya Ménodore à la découverte avec sept vaisseaux, pour observer les mouvements d'Auguste. Ménodore, qui avait quitté le parti du dernier pour reprendre celui de Pompée, ne pensait alors qu'à le trahir, pour rentrer dans les intérêts d'Auguste. Il fondit comme un éclair sur ses vaisseaux, en maltraita deux ou trois, prit, brûla ou coula les transports qui portaient des vivres, et revint une seconde fois dans le parti d'Auguste. Celui-ci reçut ce traître, mais il se contenta de le retirer du service de Pompée, sans l'attacher au sien.

Auguste ayant refait sa flotte, se mit donc en état d'attaquer la Sicile de tous les côtés; et Pompée, qui tenait la sienne à Messine, se préparait à lui faire face.

Ces deux flottes en présence, le combat fut bientôt engagé. Les vaisseaux de Pompée incommodèrent d'abord considérablement ceux d'Auguste, par l'agilité de leurs mouvements : ils donnaient de l'éperon dans leurs flancs, brisaient leurs rames et leurs gouvernails. Les vaisseaux d'Auguste, plus lourds, portaient aussi des coups plus vigoureux : ils accrochaient les bâtiments ennemis avec des corbeaux, et ils lançaient sur eux des traits et des dards, avec l'avantage que leur donnait la hauteur de la poupe et de la proue. Pompée, placé sur une élévation, était spectateur du combat ; voyant que les siens avaient le dessous, il leur donna le signal de la retraite ; il perdit dans ce combat trente vaisseaux, et Auguste cinq.

Informé des desseins qu'Auguste avait sur Taurominium, Pompée laissa une partie de ses vaisseaux à Myles et enmena le reste à Messine, où il forma une puissante flotte. Auguste ayant appris la victoire qu'Agrippa avait remportée, appareilla en plein jour, et alla débarquer en Sicile. Comme il faisait tracer son camp, Pompée parut en mer avec une flotte nombreuse : Auguste mit sous voiles avant le jour, pour échapper au péril qui le menaçait. Pompée le suivit, et il y eut entre eux, deux combats dans cette journée. La fortune se déclara encore contre Auguste : il perdit la plus grande partie de ses vaisseaux, et obligé de se sauver presque seul, il se réfugia dans le camp de Messala, qu'il devait regarder comme un ennemi, puisqu'il avait mis sa tête à prix; mais celui-ci eut la générosité de lui donner un asile.

Pompée, ennuyé d'une guerre infructueuse, voulut tenter une action

décisive ; et, comme il se sentait le plus fort sur mer, il fit proposer à Auguste de terminer leurs différends par un combat naval. Auguste rejeta d'abord la proposition ; mais enfin il se détermina à l'accepter. Le jour marqué pour la rencontre, les deux flottes ennemies, composées chacune de trois cents vaisseaux, se trouvèrent en présence dans un appareil formidable : tous les navires étaient armés de tours, de catapultes pour le jet des pierres, et de toutes les machines de guerre usitées alors chez les Romains. L'action commença par le choc violent des vaisseaux à rames, auquel succéda de part et d'autre une grêle de pierres, de flèches, de dards et de javelots enflammés, jetés soit avec la main, soit avec les machines. Tous les vaisseaux se mêlèrent et s'attaquèrent par la proue, la poupe et les flancs. Les soldats combattaient avec une égale ardeur ; les pilotes et les rameurs mettaient leur adresse en usage, et les officiers animaient tout par leur exemple.

Les deux armées de terre, rangées en bataille sur la côte, donnaient encore de l'émulation aux partis ; mais rien ne fit plus de tort aux vaisseaux de Pompée, que le harpon inventé par Agrippa : avec ce harpon, on allait tout de suite à l'abordage ; ce n'était plus qu'une mêlée, où tout était confondu, et où l'on tuait souvent aussi bien l'ami que l'ennemi. Bientôt le mot d'ordre dont on se servait pour se reconnaître ne fut plus secret, et devint commun aux deux partis, ce qui contribua à augmenter le carnage ; en sorte que la mer fut en peu de temps couverte de corps morts, de boucliers et d'armes brisées. Agrippa, voyant que la flotte de Pompée s'ébranlait, redoubla ses efforts, et força la victoire à se déclarer pour Auguste, qui ne perdit que trois vaisseaux dans cette journée. Pompée en eut vingt-huit de coulés ; le reste fut pris, brisé ou brûlé, sauf dix-sept qui parvinrent à se sauver.

Pompée, troublé par la perte de la bataille, oublia qu'il avait une armée de terre, et ne songea qu'à s'enfuir avec ses dix-sept vaisseaux. Il se retira à Céphalonie, et permit à ses officiers de mer de prendre le parti qu'ils voudraient. Pour lui, il alla se joindre à Antoine, et fut assassiné au milieu de sa course. Telle fut la destinée du fils du grand Pompée. Auguste ne le poursuivit point : il jouit en Sicile de ses lauriers, et s'occupa à y rassembler sa flotte, qui se trouva monter à six cents vaisseaux, plus une prodigieuse quantité de navires de charge. Il y marqua aussi sa reconnaissance aux officiers qui l'avaient servi avec

distinction, et surtout à Agrippa, dont il récompensa la valeur et les services : il lui donna une couronne navale, et un étendard couleur de mer. Auguste reçut à Rome de grands honneurs pour cette glorieuse expédition. On lui érigea une statue d'or, avec cette inscription : *Ob pacem, post diuturna bella terra marique, redditam.* (Pour la paix recouvrée après une longue guerre faite par terre et par mer.)

La mort de Pompée débarrassa tout à fait Auguste d'un ennemi puissant; d'un autre côté il avait humilié Lépidus, et était enfin parvenu à le chasser du triumvirat. Il n'avait plus qu'Antoine pour concurrent; il vint encore à bout de l'abattre, et se vit, par ce moyen, seul maître de l'empire de l'univers.

Auguste fut cependant moins redevable de ce dernier événement à sa valeur et à ses intrigues, qu'à la malheureuse passion que conçut Antoine pour l'illustre Cléopâtre, reine d'Egypte.

On a vu (page 64) l'appareil dont se servit cette reine pour remporter la victoire qu'elle avait méditée.

Cléopâtre, sans avoir la peine de s'excuser de l'accusation portée contre elle, fut complétement justifiée; et l'ardeur extrême qu'elle alluma dans le cœur d'Antoine occasionna enfin la perte de l'un et de l'autre.

Auguste, qui était principalement dominé par l'ambition, profita de la conduite du triumvir pour le perdre dans l'esprit du sénat et du peuple; il le rendit méprisable, même odieux, en exagérant ses faiblesses. De son côté, Antoine fit tout ce qu'il put pour décrier Auguste, et l'on vit en peu de temps tout l'empire en combustion pour la querelle de ces deux Romains.

Antoine commença le premier les préparatifs de guerre; il se rendit à Ephèse avec Cléopâtre. Il y rassembla une flotte considérable qui formait huit cents voiles, en y comprenant deux cents vaisseaux que la reine lui fournissait.

Pendant qu'Antoine, enivré de délices, perdait son temps à Athènes, Auguste pressa ses armements de terre et de mer; il partit de Brindes avec sa flotte, et n'ayant pu attirer son ennemi en Italie, il l'alla trouver du côté de l'Epire, où il s'était avancé.

L'armée navale d'Antoine était rangée sous Actium, promontoire de l'Epire. On y comptait cinq cents vaisseaux de guerre, dont plusieurs étaient à huit et à dix ordres de rames; ils étaient solidement construits,

hauts de bord, chargés de tours élévées, et ornés plutôt pour un triomphe que pour un combat; plusieurs rois ajoutaient de l'éclat à cet armement par leur présence et par leurs forces. Cléopâtre surtout y brillait par ses charmes et la magnificence de son vaisseau. Cet appareil était superbe, mais il n'était pas terrible : la flotte manquait de matelots, et le peu qui s'y trouvait avait été pris de force, ou n'avait point d'expérience.

L'armée navale d'Auguste, au contraire, était moins nombreuse, mais elle était mieux équipée; elle était presque toute composée de liburnes, c'est-à-dire de navires légers et faciles à manier; tous les équipages étaient complets, les matelots bien choisis, et depuis longtemps exercés contre Pompée. C'est ainsi qu'Auguste s'avança au-devant d'Antoine, dans le dessein de lui présenter bataille; mais celui-ci éluda l'action par un artifice qui lui réussit. Il fit élever les rames comme si on eût été près de mettre à la voile; il tira les forçats des chiourmes, les fit armer, et les plaça sur les tours et dans les endroits où l'on devait combattre : toutes les galères opposées à l'ennemi présentaient la proue, comme si elles n'avaient attendu que le signal pour donner. Auguste fut la dupe de cette manœuvre, et croyant cette première ligne limpénétrable, il se retira.

Une tempête, qui dura près de cinq jours, suspendit les mouvements des deux flottes; mais le calme revenu, Auguste reparut devant le golfe, avec la résolution d'y attaquer Antoine ou de l'attirer au large; c'est alors que le combat s'engagea.

Auguste faisait seulement voltiger quatre de ses vaisseaux autour d'un des navires d'Antoine, pour combattre de près, en évitant l'abordage; les soldats d'Antoine se contentaient de lancer des traits du haut des tours. Publicola, voyant qu'Agrippa étendait son front afin d'envelopper Antoine, sortit du golfe pour s'y opposer. Alors le combat devint furieux; les vaisseaux d'Auguste attaquaient rapidement et se retiraient de même; ils avaient le temps de porter des coups, sans se laisser atteindre : c'étaient autant de foudres qui disparaissaient aussitôt qu'elles frappaient.

Tantôt ils tombaient d'un vaisseau sur l'autre, tantôt ils portaient, en glissant, des coups obliques qui brisaient les rames, enlevaient des éclats, fracassaient le gouvernail. D'autres, se réunissant, attaquaient en-

semble un même vaisseau, qui se trouvait pris avant de savoir de quel côté il devait se défendre. Au contraire, les navires d'Antoine, qui ne se remuaient qu'avec une extrême difficulté, tâchaient d'accrocher ceux des ennemis; alors ils étaient les plus forts. La flotte d'Antoine ressemblait à un gros d'infanterie qui combat de pied ferme, et celle d'Auguste à une cavalerie légère qui va brusquement à la charge.

Un combat si opiniâtre rendait la victoire indécise. Cléopâtre la fit bientôt pencher : cette reine, peu accoutumée aux spectacles sanglants, était au fond du golfe comme dans l'endroit le plus sûr, avec ses soixante vaisseaux, et s'ennuyait fort d'une action qui ne lui présentait rien que d'affreux; elle fit appareiller, et, profitant d'un vent favorable, elle passa au milieu des vaisseaux d'Antoine, et fit voile pour Alexandrie.

Antoine, plus attaché à son amour qu'à sa gloire, courut après la reine d'Egypte, abandonnant son armée, dont les braves officiers se faisaient massacrer, et dont le courage, quoique ébranlé par cette honteuse fuite, ne laissa pas de tenir longtemps. Un vent violent et contraire les exposa à un second danger, mais ne les empêcha pas néanmoins de résister aux instances d'Auguste, qui voulait qu'ils se rendissent, et qui, les voyant dans une inflexible fermeté, ordonna qu'on brûlât tous leurs vaisseaux. On y jeta des torches ardentes, des dards enflammés, des pots pleins d'artifice, et les braves qui les montaient périrent par le feu, par l'eau, ou par les ennemis.

Auguste, après cette victoire, dont le prix fut l'empire de l'univers, se mit à la poursuite d'Antoine et de Cléopâtre; mais comme ils avaient beaucoup d'avance, il lui fut impossible de les atteindre. Le vainqueur tira de sa victoire tous les avantages possibles; l'armée de terre ennemie, après avoir balancé pendant sept jours, se rendit à lui; il soumit sans peine toute la Grèce, et fit reconnaître son autorité jusque dans Alexandrie. Antoine tenta quelques efforts par terre et par mer; mais ce ne furent que des lueurs d'un feu qui s'éteint. Trop faible pour supporter le poids d'une pareille disgrâce, il n'en chercha le remède que dans la mort, qu'il se donna en se plongeant un poignard dans le sein. Cléopâtre, dans la crainte d'orner le triomphe d'Auguste, se fit aussi mourir par la morsure d'un aspic.

Tel fut le succès de la bataille d'Actium, un des plus mémorables événements dont il soit parlé dans l'histoire.

Auguste, pour immortaliser la mémoire de son triomphe, fit bâtir Nicopolis (*Ville de la Victoire*), à l'entrée du golfe où l'action s'était passée. Il y institua les Jeux actiaques, qui se célébraient tous les cinq ans; il y rétablit un vieux temple d'Apollon, qui était dans le voisinage du promontoire d'Actium, et y consacra quelques vaisseaux des débris de la flotte d'Antoine.

Auguste, jouissant seul de l'empire de l'univers, fit succéder aux calamités publiques, aux guerres, aux proscriptions injustes, aux massacres des meilleurs citoyens, la paix, la justice et l'abondance; ce qui fit dire de lui, en considérant les commencements et la fin de son règne, qu'il devait ou ne jamais naître, ou ne jamais mourir. Dans son système de gouvernement, il n'oublia pas la marine; il savait par expérience qu'elle est un des plus puissants nerfs des Etats. Il pourvut à l'entretien de deux flottes, l'une à Misène, dans la Campanie, et l'autre à Ravennes, afin d'être toujours maître de la mer à l'est et à l'ouest de l'Italie.

Les forces navales stationnées à Ravennes se composaient de deux cent cinquante vaisseaux chargés d'observer Venise, l'Illyrie, la Liburnie, la Dalmatie, l'Epire, la Grèce et même l'Asie; celles de Misène couvraient la Sicile et l'Afrique. Outre ces flottes, Auguste entretenait encore sur les côtes de Provence, grand nombre de bâtiments à éperons, qu'il avait pris sur Antoine à la bataille d'Actium.

Après la mort d'Auguste, Tibère eut les rênes de l'empire. Ce prince odieux parut plus occupé à répandre le sang romain, qu'à entretenir la marine.

Germanicus, son neveu, porta la guerre jusque dans le sein de l'Allemagne. Il fit construire en diligence, dans la Hollande, mille vaisseaux de différentes formes et de différentes grandeurs. Ils étaient tous excellents voiliers, fort maniables, et montés par de bons soldats. Après avoir assemblé cette nombreuse flotte aux embouchures du Rhin, Germanicus entra dans le canal construit par Drusus son père, et de là il fit voile pour l'Ems. Il jeta l'ancre à l'embouchure de cette rivière, et débarqua ses troupes. Il campa entre cet endroit et le Weser, au delà duquel les Allemands l'attendaient. Il leur livra ensuite plusieurs combats, et les battit toujours. L'hiver approchant, Germanicus renvoya une partie de

ses troupes dans leurs garnisons, et fit rembarquer le gros de l'armée sur la flotte qui était restée dans la rivière d'Ems, pour la ramener par l'Océan.

Les mille vaisseaux qui composaient cette flotte gagnèrent le large ; mais bientôt ils eurent à essuyer une des plus violentes tempêtes. Une partie des navires furent jetés en pleine mer, d'autres emportés vers des îles éloignées ou désertes, où les hommes qui y débarquèrent ne prolongèrent leur vie qu'en se nourrissant de cadavres et de chevaux à demi pourris que la mer abandonnait sur le rivage ; d'autres furent drossés sur des îles bordées de rochers, plusieurs échouèrent sur des bas-fonds, beaucoup furent engloutis. Le seul vaisseau de Germanicus, qui était à trois ordres de rames, aborda sur les côtes des Cauces, peuples situés entre les embouchures de l'Ems et de l'Elbe.

Après la tempête, quelques vaisseaux maltraités arrivèrent à l'endroit où Germanicus avait mouillé ; il les fit radouber promptement et les envoya dans toutes les îles voisines, pour y recueillir les débris du naufrage

Voilà ce qui s'est passé de plus considérable en navigation sous Tibère ; elle ne fut pas plus brillante sous son successeur Caïus Caligula, fils de Germanicus. Il fit construire un pont d'environ cinq quarts de lieue, qui s'étendait depuis Bayes jusqu'à Pouzzol, dans le dessein de surpasser celui de Xercès, dont nous avons parlé.

Il fit bâtir ce pont sur deux rangs de vaisseaux, liés solidement, affermis par des ancres et couverts de planches et de madriers, sur lesquels on mit une grande quantité de terre et de pierres. C'était une espèce d'esplanade où s'élevaient des maisons, des tentes et des hôtelleries. Ce grand ouvrage étant fini, pour y passer avec pompe, Caligula endossa une cuirasse qu'il prétendait être celle d'Alexandre. Il était paré d'un manteau de pourpre, tout brillant d'or et de pierreries, d'une riche épée, d'un bouclier, et d'une couronne de chêne ; il se fit accompagner d'une grande quantité de fantassins et de cavaliers, tous armés, passa le pont et le repassa avec l'appareil d'un triomphe, après s'être arrêté au milieu et y être monté sur un trône pour y faire son éloge.

Caligula entreprit une autre expédition marquée de même au coin de la folie : il fit d'immenses préparatifs pour la conquête de la Grande-Bre-

tagne. Il arma puissamment par mer et par terre, et se rendit sur les côtes de la Gaule, qui regardent cette île ; il s'avança avec sa flotte ; mais tout à coup il fit revirer de bord, regagna le rivage d'où il était parti et ordonna alors les préparatifs d'un combat. On disposa les machines; les trompettes sonnèrent, le signal même de la bataille fut donné ; et tous ces grands mouvements se terminèrent à faire amasser à ses soldats des coquilles sur le rivage. Chargé ainsi que son armée de ces dépouilles de l'Océan, il se rendit comme en triomphe à Rome.

Sous l'empire de Claude, successeur de Caligula, la marine jouissait d'une certaine considération. L'entrée du Tibre était d'un très-difficile accès, les vaisseaux y étaient exposés à de grands périls, principalement en hiver, et cette incommodité empêchait les Romains de bien jouir de l'empire de la mer. Claude y fit creuser un bassin qui devint un asile assuré pour les vaisseaux, et afin que rien ne manquât à la commodité de ce port, Claude fit former une île d'un grand amas de terre et de gazon, dans laquelle il construisit un phare. Ce port, qui se nomme aujourd'hui Porto, est situé vis-à-vis d'Ostie, de l'autre côté du Tibre.

Jules César n'avait fait que quelques conquêtes sur les Anglais. Auguste avait mieux aimé s'en faire craindre que de les assujettir. Claude, quoique d'un mérite médiocre, ambitionna l'honneur d'un triomphe et entreprit de les soumettre. Il mit en mer une flotte considérable, et en donna le commandement à Plotius, sénateur romain, qui, après l'avoir divisée en trois corps ou escadres, passa l'Océan.

Plotius fit le débarquement sans obstacle, chercha les Anglais, les battit en plusieurs rencontres, et gagna du terrain; mais ne se sentant pas assez fort pour en gagner davantage, il demanda du renfort à l'empereur. Claude, voyant sa puissance déjà établie dans cette île, résolut d'y aller en personne : il s'embarqua au port d'Ostie, dirigeant d'abord sa route sur Marseille, où il débarqua, et se rendit par terre jusqu'à Boulogne, d'où il rejoignit son armée en Angleterre. Il y remporta de célèbres victoires, et alla ensuite découvrir et subjuguer les Orcades, îles situées au nord de l'Ecosse. Après ces expéditions, Claude s'en retourna à Rome, où il jouit des honneurs d'un magnifique triomphe ; le sénat lui donna le surnom de Britannicus, et lui-même fit mettre une couronne navale d'or pur sur son palais et sur la proue de ses vaisseaux.

Depuis la mort de Claude jusqu'à Constantin le Grand, c'est-à-dire

dans l'espace d'environ trois cents ans et sous trente-neuf empereurs, la marine ne fut, pour ainsi dire, point exercée par les Romains. On n'entretint que les vaisseaux nécessaires pour la traite des blés, pour des transports, et en quelques rares occasions.

Néron, successeur de Claude, fit ouvrir un canal de soixante-dix lieues de longueur, depuis le lac d'Avernes, dans la Campanie, jusqu'à l'embouchure du Tibre, assez large pour y conduire de front deux galères à cinq ordres de rames. Il fallut, pour la construction de cet ouvrage, couper des collines et remblayer des terres; quand il fut achevé, on y jeta un pont de trois arches. Néron ne s'en servit que pour faire venir d'Alexandrie de la poussière à l'usage des athlètes, et pour s'enfuir lui-même en Egypte, quand il vit ses affaires désespérées.

Depuis Néron jusqu'à Vespasien, il ne se passa sur mer rien de considérable.

Trajan, parvenu à l'empire, ne crut pas la marine indigne de son attention. Une très-longue étendue des côtes d'Italie était sans port, ce qui privait la navigation de grandes commodités. Il en fit construire un fort beau à Civita-Vecchia, en Toscane. Trajan fit encore creuser à ses frais un port à Ancône, pour ouvrir une entrée à l'Italie du côté de la mer Adriatique.

Visitant ses conquêtes en Asie, et animé de la curiosité de voir l'Océan, comme le fut Alexandre, Trajan s'embarqua sur le Tigre, et entra dans le golfe Persique, où une tempête, et la rapidité du fleuve combattue par le flux de la mer, le mirent en danger de périr. Quelques auteurs disent qu'il alla au delà d'Ormus, qu'il pénétra jusqu'à la mer des Indes, et qu'y étant arrivé et ayant aperçu un vaisseau qui faisait voile vers ces florissantes contrées, il avait voulu le suivre afin de surpasser en cela Alexandre.

Adrien, qui succéda à Trajan, ne fit usage de la marine que pour se promener: il était grand voyageur, et disait souvent « qu'un empereur, comme le soleil, devait toujours *rouler*. » Il passa en Angleterre, en Sicile, en Afrique et dans quelques îles.

Les empereurs qui vinrent après s'occupèrent peu de la marine. Ce fut même beaucoup pour Commode, du sein de ses débauches, que d'établir une flotte pour la traite des blés d'Afrique, au cas où celle d'Alexandrie manquerait.

La marine des Romains ne commence à se ranimer qu'après la mort de Pertinax et de Julien. L'empire est alors disputé par Sévère et par Pescennius Niger; l'un est proclamé à Rome, et l'autre dans l'Orient. Sévère, pour triompher de son compétiteur, se saisit de Ravennes, et organise puissamment sa flotte et son armée. Niger, du sein des plaisirs, se réveille au bruit de ce grand appareil, et met aussi sur pied toutes les forces qu'il peut assembler; il fait fermer tous les passages et s'empare de tous les ports, même de celui de Byzance, par où les vaisseaux de Sévère pourraient passer en Asie. Cette guerre est fatale à Niger, il y perd la vie. Sévère, au contraire, a tous les avantages, et termine les hostilités par le siége de Byzance, où se sont réfugiés les restes du parti de son rival. Il presse cette ville vivement par terre et par mer avec un si grand nombre de vaisseaux, qu'un auteur prétend qu'elle était assiégée par les flottes de toute la terre.

Ceux de Byzance avaient cinq cents navires à double gouvernail, ils attiraient dans leur rade, par des machines invisibles, les bâtiments ennemis; les cordages leur manquèrent, ils en firent avec des cheveux de femme; ils soutinrent une infinité d'assauts, et se défendirent avec une valeur extraordinaire; mais voyant leurs vaisseaux brisés, les rues de leur ville couvertes de corps morts, les flots même rougis du sang de leurs concitoyens, ils se rendirent enfin.

Nous n'avons rien à dire ici d'une longue suite d'empereurs, dont la vie n'offre que des crimes, peu d'actions glorieuses, et rien de considérable relativement à la marine.

Claude II songea à arrêter les rapides progrès des Scythes, qui avaient formé une ligue avec les Hérules et les Goths. Ces peuples s'étaient assemblés proche du fleuve Tyra, qui se décharge dans le Pont-Euxin, où ils construisirent six mille vaisseaux, sur lesquels ils embarquèrent trois cent vingt mille hommes.

Après avoir navigué sur le Pont-Euxin, ce formidable essaim de barbares se jette sur les villes de Tomes, dans la petite Scythie, et de Marcianople dans la Mysie, mais ils en sont vigoureusement repoussés. Voulant ensuite profiter d'un vent favorable, ils s'avancent vers la Propontide. Là, leurs vaisseaux, entraînés par les courants et mal conduits par les pilotes, se mêlent avec beaucoup de confusion et se brisent les uns contre les autres. Ce qui échappe au naufrage se

retire vers l'Hellespont pour s'y radouber, et passe ensuite dans la mer Egée.

L'empereur Claude s'y rend non moins promptement Il attaque les barbares sur mer et sur terre, il les défait partout; et le fléau de la peste se joignant à l'effort de ses armes, il les voit presque entièrement détruits. Les Scythes perdirent dans cette guerre deux mille vaisseaux et trois cent vingt mille hommes : Claude le marque lui-même dans une de ses lettres. En mémoire de cette glorieuse expédition, cet empereur reçut le nom de *Gothique*.

Maximien Hercule, associé à l'empire par Dioclétien, pour arrêter les courses des Gaulois et des Saxons, qui infestaient les mers, donna le commandement d'une flotte à Carausius, homme de basse naissance, mais habile dans la marine, où il s'était exercé dès la plus tendre jeunesse. Carausius assemble ses vaisseaux à Boulogne, et réussit assez bien à défendre les côtes confiées à sa vigilance, car il dompte les Gaulois et les pirates; mais il porte plus loin ses vues, et se laisse tenter par les charmes de l'indépendance. Afin de parvenir à son but, il commence par retenir pour lui tout ce qu'il enlève aux corsaires. Il a le soin, tant est grande sa prévoyance, de ne les attaquer qu'au retour de leurs expéditions, et lorsqu'ils sont chargés d'une riche proie.

Averti des desseins de Carausius, Maximien donne ordre qu'on le fasse mourir; mais celui-ci en est informé à temps et se retire avec toute sa flotte en Angleterre, dont il se rend le maître absolu. Il s'y fait proclamer empereur; et, pour s'y maintenir, il construit une grande quantité de vaisseaux. Maximien fait aussi beaucoup armer, pour l'aller forcer dans cette île; mais il n'y peut réussir, son escadre ayant à combattre la tempête et Carausius, qui, par son expérience dans la guerre et dans la marine, suffit seul pour déconcerter les projets du plus puissant ennemi. Maximien n'ayant donc pu vaincre cet usurpateur, lui accorde la paix, et le laisse possesseur de ce qu'il ne peut lui ôter.

La tranquillité de Carausius, dans sa nouvelle monarchie, ne fut pas de longue durée. Après un règne de sept ans, il fut assassiné par un de ses officiers nommé Allectus, qui prit le commandement de ses flottes et lui succéda.

Constance Chlore, que Dioclétien avait fait César, pour montrer qu'il était digne de la pourpre dont il était honoré, arma puissamment pour

faire la guerre à Allectus, et la commença par le siége de Boulogne, dont celui-ci était le maître. Pour empêcher que cette place ne fût secourue du côté de la mer, Constance en ferma le port par une digue faite avec des pieux, des poutres et des pierres.

Constance, après s'être rendu maître de Boulogne, prépara deux flottes pour faire une irruption en Angleterre; avec l'une il passa dans cette île, malgré le gros temps. L'autre flotte le suivit, elle rangea la côte de Wight, où les ennemis s'attendaient à la combattre; mais à la faveur d'un brouillard épais, elle aborda sans danger. Les équipages ne furent pas plutôt débarqués, qu'on brûla tous les vaisseaux, soit pour empêcher qu'ils ne tombassent au pouvoir de la flotte ennemie, soit pour forcer les soldats à ne chercher d'autre ressource que dans la victoire. Un grand nombre de Francs faisaient la principale force de l'armée d'Allectus; mais leur bravoure ne put résister aux Romains. Ce chef lui-même, blessé à mort, resta sur le champ de bataille. Son règne avait duré trois ans.

Après cette victoire, Constance reconquit l'Angleterre et la réunit à l'empire. Cette conquête rendit les mers libres, assura aux navigateurs le repos jusque-là troublé par les courses des vaisseaux anglais, et mérita à Constance l'amour et l'estime des peuples.

Constantin, ayant triomphé de Maxence, défit les Sarmates, voisins des Palus-Méotides, combattit Licinius; mais il ne le réduisit pas si bien, que celui-ci ne pût devenir et ne devînt effectivement en état de l'inquiéter encore. Constantin se prépara donc à faire la guerre à Licinius. Il fit d'abord construire un port à Thessalonique, où il n'y en avait point, et mit en mer deux cents vaisseaux à trente rames, et plus de deux mille navires de charge. Licinius, voyant cet appareil, chercha de tous côtés du secours. Il reçut quatre-vingts vaisseaux de l'Egypte, autant de la Phénicie, soixante des Ioniens et des Doriens, de l'Asie Mineure, trente de Chypre, autant de la Bithynie, vingt des Cariens, et cinquante de l'Afrique; et de tous ces vaisseaux il composa son armée navale, qu'il tenait à l'entrée de l'Hellespont. Celle de Constantin était au Pirée.

Pendant ces dispositions maritimes, Constantin remporta par terre une grande victoire sur Licinius, qui se retira à Byzance. Constantin l'y poursuivit, et commanda à sa flotte de s'avancer : elle partit du

Pirée, et s'étendit le long des côtes de la Macédoine. Abante, chef de la flotte ennemie, força de voiles et de rames, pour se jeter impétueusement et sans ordre sur des vaisseaux qui ne pouvaient lui échapper. Crispus, amiral de Constantin, s'avança avec beaucoup de ménagement et d'intelligence. Ses vaisseaux n'étaient point en assez grand nombre pour s'embarrasser, mais ils étaient suffisants pour embarrasser ceux des ennemis, qui ne pouvaient ni gagner le large, ni se sauver par le détroit trop resserré. La perte de Licinius fut considérable dans cette journée; elle l'aurait été davantage si la nuit n'avait mis fin au combat.

Le lendemain Abante sortit du port où il s'était retiré, et se présenta devant la flotte de Constantin; il la trouva en bon ordre et plus nombreuse qu'il ne pensait. Le combat recommença, et le vent devenant favorable à Constantin, la flotte de Licinius fut encore battue; une partie fut submergée, et l'autre alla se briser sur les côtes ou contre des rochers. Il perdit dans cette seconde défaite cinq mille hommes, et cent trente vaisseaux avec leurs équipages.

La flotte victorieuse s'avança jusque devant Byzance, que Constantin assiégeait par terre, et où s'était retiré Licinius. Celui-ci, craignant alors d'être enveloppé, sortit de la ville, passa la mer et se retira en Calcédoine. Constantin, qui ne voulait pas lui donner le temps de refaire son armée, le suivit avec ses vaisseaux; mais pour qu'ils n'échouassent sur la côte de Bithynie, inaccessible aux gros bâtiments, il fit construire à la hâte des navires légers, sur lesquels il transporta les troupes destinées à former un camp près de Calcédoine. Il livra un nouveau combat à Licinius, qui fut entièrement défait dans cette action, où de trois cent trente mille hommes il ne s'en sauva que trente mille. Constantin retourna victorieux à Byzance, qui lui ouvrit ses portes; il y établit le siége de l'empire et donna son nom à cette ville, que depuis on a toujours appelée Constantinople.

Julien l'Apostat, ayant été créé César par Constance, entreprit, à l'âge de vingt-cinq ans, une expédition maritime, qui lui fit beaucoup d'honneur. Il avait forcé les Allemands à lui restituer les prisonniers de quarante villes confédérées qui étaient sous la protection de l'empire. Comme elles manquaient de vivres, il construisit huit cents vaisseaux de bois coupés dans les forêts voisines de l'embouchure du Rhin, les envoya faire, pour ces villes, la traite des blés en Angleterre.

Etant empereur, dans son expédition contre les Perses, il équipa une flotte des plus nombreuses qu'on eût encore vues : il y avait six cents caravelles, cinq cents vaisseaux de cuir, cinquante vaisseaux de guerre, plusieurs bâtiments larges propres à faire des ponts, et une grande quantité de navires chargés de bois pour en construire, de vivres et de machines de guerre.

Cette flotte, assemblée dans l'Euphrate, passa dans le Tigre, au moyen d'un canal construit par Trajan et perfectionné par Sévère, et qui joignait les deux rivières. Julien aurait pu avoir un heureux succès s'il avait su se servir du concours de ses armées de mer et de terre; mais il fit une grande faute. Un déserteur des Perses ayant gagné la confiance de cet empereur, lui représenta que sa flotte ne pouvant remonter le Tigre qu'en se faisant haler par la moitié de son armée, il était plus expédient de brûler les vaisseaux, et de chercher l'ennemi sur un autre terrain. L'empereur se détermina à suivre cet avis, parce qu'il grossissait ainsi son armée de terre de plus de vingt mille hommes, occupés à la marine. Il fit même brûler les provisions, persuadé qu'il mettrait par là ses soldats dans la nécessité de ne rien attendre que de leur valeur.

Lorsque les Perses le virent engagé dans leur pays, qu'il ne connaissait pas, ils le harcelèrent et le fatiguèrent considérablement. L'empereur Julien reçut dans la bataille un coup dont il mourut. Il était âgé d'environ trente et un ans.

La marine ne fut pas florissante sous les premiers successeurs de Julien. Jusqu'au règne de Théodose il n'y a qu'un trait qui regarde la navigation. Maxime amusait Valentinien le jeune par des témoignages d'amitié, et cependant il passa sans bruit en Italie pour le surprendre. Valentinien s'embarqua aussitôt avec sa mère Justine et Galba sa sœur : ils jetèrent l'ancre à Thessalonique. L'empereur Théodose, touché des malheurs de Valentinien, résolut de faire la guerre à Maxime.

Celui-ci, averti du passage de Valentinien avec sa mère et sa sœur, envoya contre eux Adragathius, qui commandait ses meilleurs voiliers. Mais ce général ayant parcouru toute la mer qui est entre la Grèce et l'Italie sans les avoir rencontrés, et informé en même temps que Maxime avait été battu par Théodose, se jeta tout armé dans les flots, aimant mieux périr ainsi que de s'exposer à la fureur de ses ennemis, dont il ne devait attendre qu'un traitement rigoureux.

Léon, qui avait succédé à Marcius, voulut venger l'empire des outrages réitérés des Vandales, et reprendre ce qu'ils lui avaient usurpé. Dans ses préparatifs de guerre, il fit entrer onze cents vaisseaux. Il en forma trois flottes, afin de pouvoir attaquer les Vandales de toutes parts. La première les chassa de l'île de Sardaigne, la seconde les défit à la hauteur de Tripoli, mais la troisième n'eut pas un succès si heureux. Elle avait fait voile avec une bonne brise, jusqu'au cap de Mercure, assez près de Carthage. Giseric, premier roi des Vandales, mit promptement en état ses grands vaisseaux et ses barques; mais ce qu'on aura peine à croire, c'est que le vent ne lui étant pas favorable, il obtint du général romain une trêve de cinq jours.

Les Vandales en profitèrent pour tomber brusquement sur la flotte romaine, contre laquelle ils lancèrent des brûlots. Elle en fut d'autant plus embrasée, qu'elle était fort nombreuse et renfermée dans un port très-resserré.

Justinien arma par mer et par terre; il envoya contre les Vandales Bélisaire, avec une flotte composée de quatre-vingt-douze vaisseaux longs, à un rang de rames, fort légers et couverts, afin que les rameurs pussent être garantis des traits des ennemis. Il y avait cinquante autres navires qui contenaient depuis trois jusqu'à cinquante mines de blé. On comptait dans cette flotte vingt mille matelots, et deux mille hommes de Constantinople, qui savaient parfaitement manier la rame.

Après que Justinien eût fait bénir le vaisseau amiral par le patriarche de Constantinople, la flotte appareilla; elle mouilla à Abydos, d'où elle ne put partir que quatre jours après. Bélisaire la fit précéder par trois autres vaisseaux peints en rouge au-dessus des voiles pour être vus le jour, et portant des fanaux pour être aperçus la nuit. La flotte se rendit en Sicile. Bélisaire y apprit que l'armée navale des Vandales, forte de cent vingt vaisseaux, était occupée contre Godas en Sardaigne, que Carthage n'était point gardée, que Gélimer était tranquille à quatre journées de la mer, et que la navigation était libre.

L'armée romaine, après quelques heureux essais, marcha à Carthage le long de la mer : les vaisseaux la suivaient en longeant la côte, et ne se laissaient point perdre de vue. Bélisaire et Gélimer s'étant joints aux avenues de Carthage, se battirent bientôt : d'abord celui-ci eut l'avantage, mais il ne sut pas en profiter. Bélisaire eut le temps de rassembler

les fuyards; il ranima ses soldats, et revint brusquement sur les ennemis que le plaisir du triomphe avait débandés. Il les battit sans peine, et les obligea de prendre la fuite. Le vainqueur s'approcha de Carthage. Les Vandales avaient déjà abandonné la ville dont les portes lui furent ouvertes; il y entra, et les habitants, fatigués du gouvernement barbare des Vandales, l'y reçurent avec joie, et livrèrent leur port à ses vaisseaux.

Les ennemis de l'empire romain semblaiént renaître les uns des autres; aux Vandales succédèrent les Goths: l'Asie tentait leur cupidité. Il fallait passer l'Hellespont, et ces barbares n'avaient point de vaisseaux. Gaïnas, pour remédier à cet inconvénient, fit couper des arbres dans une forêt voisine, les assembla, et en forma des espèces de radeaux sur lesquels il eut la témérité de mettre ses soldats et ses chevaux. Fravitta, à qui l'empereur Arcadius avait confié ses forces de mer, apercevant la mauvaise manœuvre des barbares, vint à eux avec un seul vaisseau à éperons : il fit d'abord tomber une grêle de traits sur les troupes, qui étaient à découvert; il vint ensuite à l'abordage, et il lui fut aisé de couler la plus grande partie de ces bateaux informes : une tempête qui survint alors seconda la valeur des Romains, de façon que cette multitude de barbares fut ensevelie dans la mer.

Sous l'empereur Zénon, ces mêmes Goths, conduits par Théodoric, leur chef, voulurent tenter une descente en Italie. Ils partirent de Thrace, et vinrent jusqu'au golfe Ionique; mais ils n'osèrent en entreprendre le passage et vinrent gagner Ravennes, toujours en côtoyant la mer. Ils formèrent le siége de cette place, devant laquelle ils restèrent trois ans, sans pouvoir ni la forcer, ni la réduire, n'ayant point de vaisseaux pour couper les secours que les assiégés recevaient par mer.

Dans ces temps fâcheux, les empereurs ne se soutenaient que par la navigation. C'est par ce moyen que les Romains remportèrent de grands avantages sur les Goths. Bélisaire, avec une flotte, alla les attaquer dans la Sicile, il prit d'abord Catanes et Syracuse; plusieurs autres villes se rendirent; mais les Goths qui s'étaient retranchés dans Palerme, s'y défendirent. Bélisaire fit entrer sa flotte dans le port; et, avec des machines, il hissait au haut des mâts, plus élevés que les murs, des canots remplis de soldats, qui faisaient tomber une grêle de flèches sur les Goths. Ceux-ci, effrayés de se voir attaqués par des ennemis qui com-

battaient en l'air, ne furent pas longtemps à se rendre; toute la Sicile prit le même parti. Les Goths eurent un pareil échec en Dalmatie.

La supériorité que la marine donnait aux Romains sur les Goths engagea ceux-ci à s'appliquer à la navigation. Vitigis, un de leurs généraux, fut le premier qui pensa à construire des vaisseaux : il en fit l'essai devant Salone, qu'il vint assiéger par mer et par terre. L'entreprise ne fut pas heureuse : ses vaisseaux, mal construits et montés par des matelots encore peu au fait de la manœuvre, furent bientôt dispersés par les Romains.

Vitigis, que ce mauvais succès rendit furieux, forma le dessein de se venger sur Rome : il rallia ses troupes, et vint mettre le siége devant cette ville ; il la pressa de façon que Bélisaire, qui la défendait, se trouva obligé de demander du secours à l'empereur Justinien. L'impétueux Vitigis voyant que ce siége n'avançait pas aussi vite qu'il l'aurait souhaité, résolut de se rendre maître de l'embouchure du Tibre, afin que les Romains ne reçussent, du côté de la mer, ni troupes ni vivres. Son espérance fut trompée.

Une flotte nombreuse, chargée de soldats et de munitions, étant venue mouiller à l'embouchure du Tibre, Bélisaire vint la visiter ; à la faveur de la nuit, il fit faire des espèces de bateaux plats de plusieurs canots liés ensemble, et mit sur ces bateaux les vivres, les matelots, les pilotes et des soldats armés, pour tirer sur les ennemis qui voudraient s'opposer à leur passage. Au point du jour cette flotte de nouvelle fabrique remonta le Tibre et prit la route de Rome, où Bélisaire arriva heureusement, en ramenant l'abondance qui ranima le courage des Romains.

Les Goths renoncèrent bientôt à garder l'embouchure du Tibre, et Vitigis leva le siége, pour aller tenter celui de Rimini : il fit encore, contre cette ville, des efforts impuissants. Bélisaire l'y suivit. Les Goths prirent l'alarme et se sauvèrent.

C'est sous Totila, successeur d'Evaric, que les Goths commencèrent à se former à la marine. Après plusieurs conquêtes, ce roi assiégea la ville de Naples. Justinien, alarmé, envoya des troupes en Italie, pour arrêter la rapidité de ses conquêtes. Il fit partir de Constantinople une flotte composée de vaisseaux de la Grèce, dont il donna le commandement à Maximin, homme faible, sans génie et sans courage. Celui-ci s'approcha de Naples avec sa flotte, croyant épouvanter les Goths ; mais

effrayé lui-même par la crainte d'une défaite, il passa seulement devant la ville assiégée, et alla mouiller à l'embouchure du Tibre.

Le gouverneur de Naples, pressé par un ennemi redoutable, voulut faire savoir à Démétrius l'extrême besoin qu'il avait de son secours; mais il était difficile de passer : cependant un soldat nommé aussi Démétrius, qui avait servi avec honneur sous Bélisaire dans différentes expéditions maritimes, vint à bout de cette entreprise. Ce Romain monta sur un canot, et fut assez adroit pour se faire jour à travers toutes les sentinelles; il parvint jusqu'à la flotte romaine, et représenta au général la situation des assiégés avec tant de force et d'éloquence, que l'ordre fut donné d'appareiller et de faire voile pour le port de Naples.

Totila, informé du nombre et du rang des vaisseaux de la flotte ennemie, la fit attaquer brusquement par une grande quantité de navires qu'il avait fait armer exprès. L'attaque fut si vive, qu'elle déconcerta les Romains. Les Goths les poursuivirent et en firent un horrible carnage; ils gardèrent plusieurs prisonniers, parmi lesquels se trouvaient les deux Démétrius; ceux qui sejetèrent dans des chaloupes parvinrent seuls à se sauver.

Pendant que les Napolitains consternés se désolaient d'un échec qui les réduisait aux dernières extrémités, le lâche et timide Maximin perdait le temps en Sicile avec sa flotte : on lui fit savoir le triste état de Naples, et le pressant besoin que cette ville avait de son secours; les sanglants reproches que lui firent ses officiers achevèrent de le déterminer. Il fit enfin partir ses vaisseaux pour Naples; quant à lui, il jugea à propos de rester à Syracuse, et abandonna la conduite de sa flotte à Erodien et à Démétrius. Aux approches de la ville, cette malheureuse flotte fut battue par une effroyable tempête, qui jeta presque tous les vaisseaux à la côte. Les barbares, profitant de la détresse des Romains, montèrent sur leurs navires échoués, et commirent un sanglant massacre, Démétrius, l'un des vice-amiraux, fut fait prisonnier. Les Napolitains prirent le parti de se rendre.

Peu satisfait de ses généraux, qui paraissaient s'endormir sur les progrès que Totila faisait en Italie, Justinien crut devoir y envoyer Bélisaire : la présence de ce chef supérieur ranima les troupes. Les Goths s'aperçurent bientôt que les armées romaines n'avaient besoin pour réussir que d'être bien conduites. D'abord Bélisaire ravitailla Otrante;

cette place, assiégée par les Goths et pressée par la famine, avait déjà parlementé pour se rendre, et le jour en était pris. Bélisaire donna à la ville des munitions pour un an, en retira les soldats qui avaient été affaiblis par la faim, et en mit de frais à leur place. Ce secours, venu si à propos, détermina les ennemis à lever le siége.

Totila, qui avait une puissante armée, tourna ses forces contre d'autres places. Il s'empara d'abord de plusieurs villes qu'il aurait été difficile de secourir, parce que l'empereur n'était pas en état de lui faire tête. Ensuite il alla assiéger la capitale de l'Italie et résolut d'abord de l'affamer. Le pape Vigile, qui s'était réfugié en Sicile, fit charger de blé une flotte considérable qui partit pour Rome; elle arriva sans obstacle au port du Tibre. Les Goths, qui en avaient eu avis, entrèrent dans le port et s'y cachèrent : ils sortirent de leur embuscade pour se saisir des vaisseaux à mesure qu'ils arriveraient. Les Romains, qui occupaient les forteresses du port, firent des signaux à la flotte pour l'avertir de ne pas avancer; mais ces signaux furent mal interprétés. Les navires romains allèrent précisément se livrer aux barbares, qui s'emparèrent des vivres et des vaisseaux.

Bélisaire, qui voyait la nécessité de jeter des vivres dans Rome, résolut de faire une tentative par mer, et le succès seconda son entreprise. Il fit partir une flotte de Durazzo, qui, à la faveur d'un bon vent, arriva à Otrante en très-peu de temps, d'où elle cingla du côté de Rome. Informé du dessein de Bélisaire, Totila prit ses mesures pour le contrebarrer. Il fit construire, dans l'endroit du Tibre le plus étroit, une espèce de pont et élever dessus des tours de bois, dans lesquelles il logea ses meilleurs soldats ; mais le général romain sut bientôt renverser ces obstacles : il fit joindre ensemble deux bateaux, et bâtit dessus une tour plus haute que celles des ennemis. Ensuite il mit sur le Tibre deux cents barques chargées de soldats et de blé ; ces bateaux étaient entourés de murs de bois percés par intervalle, afin qu'on pût tirer par les trous sur les Goths. Il plaça de l'infanterie et de la cavalerie aux avenues du port des deux côtés du rivage, pour en défendre l'entrée, et une forte garnison dans la ville. Ayant ainsi tout disposé, il monta sur un vaisseau pour être à la tête de cette expédition, et remonta le Tibre avec sa flotte.

Parvenu à l'estacade des Goths, il fit donner par terre sur ceux qui

la gardaient ; il l'attaqua ensuite avec ses vaisseaux murés et sa tour, et fit jeter dessus quantité de feux d'artifice qu'il avait préparés : le tout fut exécuté avec tant d'habileté et de bonheur, que les Goths furent défaits, et leurs tours mises en cendres, avec plus de deux cents soldats qui les défendaient. Malgré tous ces avantages, l'incurie du commandant que Bélisaire avait commis à la garde du port, et la trahison des soldats isauriens, livrèrent la ville à Totila, qui y entra triomphant. Après cette défaite, Bélisaire erra en Italie pendant près de cinq ans, puis s'en retourna trouver Justinien à Constantinople.

L'empereur, voulant toujours rétablir ses affaires en Italie, y envoya une nouvelle armée sous la conduite de Narsès. Totila disposa tout à Rome pour y faire une bonne défense ; il arma trois cents vaisseaux longs, sur lesquels il mit des soldats qu'il envoya butiner à Corfou et dans tout le pays voisin ; ils désolèrent toute la côte maritime et prirent plusieurs bâtiments romains, chargés de munitions de bouche et de guerre, destinés pour l'armée de Narsès. Totila tenait encore la ville d'Ancône assiégée par terre, il la fit investir par mer avec une flotte de quarante-sept vaisseaux.

Valérien et Jean, tous deux généraux de l'empereur, sachant quelle importance il y avait à faire lever le siége de cette place, unirent leurs troupes : Jean avait trente-huit vaisseaux, Valérien le joignit avec douze, et tous ensemble firent voile pour Ancône. Les Goths allèrent au-devant de cette armée avec leurs quarante-sept vaisseaux chargés de l'élite de leurs troupes. Ils en vinrent aux mains.

Les barbares commencent l'attaque avec furie ; mais ils se présentent sans ordre et sans discipline. Ils s'étourdissent eux-mêmes par les cris affreux qu'ils poussent pour intimider leurs ennemis. Les Romains, plus intelligents, font paraître leurs vaisseaux de front. Par leur situation, tous leurs traits tombent sur les barbares, et ceux des barbares ne les incommodent que légèrement : les Goths ne savent à quoi se résoudre, le désordre qui règne parmi eux y jette bientôt le découragement. La flotte victorieuse les enveloppe ; leurs vaisseaux sont pris ou coulés, à la réserve de onze qui gagnent la côte et que les Goths eux-mêmes font brûler. Cette victoire, qui fut suivie de la levée du siége d'Ancône, abaissa beaucoup l'orgueil de Totila.

Peu après cette défaite, ce général assembla encore une flotte, qui

s'empara des îles de Corse et de Sardaigne. Cette conquête consola un peu sa vanité, et le releva des humiliations qu'il avait essuyées à la bataille d'Ancône. Narsès, à la tête d'une formidable armée, alla combattre Totila et le vainquit : six mille Goths furent tués dans le combat, un grand nombre se rendirent prisonniers et furent massacrés, peu se sauvèrent. Totila s'enfuit avec quinze de ses soldats, et mourut d'un coup de javelot, après avoir régné onze ans. La mort de ce prince fut véritablement l'époque de la décadence de l'empire des Goths. Ils firent de vains efforts pour se relever.

Peu après la ruine de cette nation barbare, l'empire eut encore de nouveaux ennemis à combattre ; il fut désolé par les Huns, peuples sortis des Palus-Méotides. Une multitude de ces barbares se répandit sur les bords du Danube au plus fort de l'hiver ; ils le passèrent à pied à la faveur de la glace dont il était couvert, et ils allèrent s'établir dans la Chersonèse de Thrace, d'où ils portèrent l'épouvante jusqu'à Constantinople. L'empereur envoya contre eux une armée, sous les ordres de Bélisaire : il repoussa les Huns, les battit, les mit en déroute, et retourna aussitôt à Constantinople avec son armée triomphante.

Les Huns n'étant pas poursuivis, comme ils le craignaient, se rallièrent dans la Chersonèse ; forcèrent plusieurs places, et répandirent la terreur dans toute cette contrée. Leur dessein était de s'établir dans le pays et d'y fixer leur demeure. Cependant, pour se faciliter une retraite par mer, au cas où ils ne fussent pas assez forts, ils imaginèrent de construire une flotte d'une fabrique assez singulière : ils assemblèrent une grande quantité de roseaux longs et épais, ils les lièrent avec des cordes et de l'osier, et en firent des claies ; ils jetèrent dessus de longues perches attachées par le milieu et par les extrémités, pour servir de bancs aux rameurs, et affermirent le tout avec des liens plus forts. L'assemblage de trois ou quatre claies faisait un bateau assez large pour contenir quatre hommes et assez profond pour recevoir du lest. La partie de ces bateaux qui se présentait la première, était élevée et recourbée en forme de proue ; les côtés étaient disposés de façon qu'on y pouvait facilement faire usage de la rame. Les Huns firent cent cinquante navires de cette espèce, qui devaient être montés par six cents hommes bien armés.

Cependant l'empereur informé des ravages que les Huns continuaient

de faire dans l'empire, envoya contre eux un corps de troupes sous les ordres de Germain, qui s'était déjà fait une grande réputation par les armes. Au bruit de son arrivée, ces barbares se jettent sur leurs roseaux flottants ; Germain envoie à leur rencontre vingt bâtiments légers, montés par de bons rameurs, et des soldats armés de boucliers, d'arcs et de lances. Cette flottille agitée par les rames, et poussés par les courants, tombe avec violence sur les bateaux des Huns, qui sont d'abord enfoncés. Les barbares sont cruellement inquiétés par les traits des Romains et par les dards à pointe recourbée, qui coupent enfin les cordages de leurs bateaux et les engloutissent dans les flots avec les soldats qui sont dessus.

Aux Huns succédèrent les Avares, peuples établis sur les bords du Danube ; à ceux-ci, les Lombards, qui élevèrent en Italie une nouvelle puissance, sur les ruines de celle des empereurs. Les Perses vinrent ensuite, et firent plusieurs fois trembler Constantinople. Plusieurs petits tyrans se mirent de la partie, et réunirent tous leurs efforts pour démembrer l'empire, afin d'en envahir quelque portion. De leur côté les Turcs menaçaient aussi.

Les fréquentes incursions des Sarrasins donnèrent souvent de vives alarmes aux empereurs. Pour se rendre maître de l'empire, un de leurs chefs mit en mer une grande quantité de vaisseaux de guerre. L'empereur Constans arma de son côté une puissante flotte, qui alla mouiller dans un port de la Lycie. Le combat se termina par la défaite des Romains, dont les Sarrasins firent un si grand carnage, que la mer parut teinte de leur sang.

L'empereur Constans échappa cependant à la cruauté des barbares ; il quitta ses vêtements, prit un habit de peu de valeur, monta sur un petit bâtiment qu'il trouva par hasard, et se sauva avec peu de monde à Constantinople. Après cette victoire, les Sarrasins se rendirent maîtres de l'île de Rhodes ; et sans leurs divisions intestines, ils auraient fait alors subir le même sort à l'empire.

Constantin, fils de Constans, ne fut pas plutôt sur le trône, qu'il partit de Constantinople avec une nombreuse flotte, et fit voile pour la Sicile. Il voulait faire la guerre à un Arménien nommé Mizizius, que des légions romaines avaient déclaré empereur. Constantin lui livra le combat, et le défit. Après cette expédition, l'empereur retourna à Constantinople.

C'est sous cet empereur que les Sarrasins, ayant ravagé les plus belles provinces de l'empire, vinrent envelopper Constantinople avec une puissante flotte. Pogonat leur opposa tous les vaisseaux qu'il put rassembler. Les deux armées navales furent continuellement en présence; depuis le printemps jusqu'à l'automne, chaque jour amenait un combat; mais comme aucun n'était décisif, les Sarrasins aux approches de l'hiver se retirèrent à Cysique. Ils reparurent au printemps, et la même manœuvre se répéta pendant sept ans.

Ennuyés d'une entreprise où ils n'avaient rien gagné, et dans laquelle ils avaient perdu beaucoup d'hommes et de vaisseaux, les barbares se retirèrent en très-mauvais état; les restes de leur flotte arrivés à Silée, furent surpris par une tempête qui en brisa une partie contre les rochers; l'autre fut ensevelie sous les flots. Les Sarrasins demandèrent une trêve de trente ans, qui leur fut accordée, aux conditions de payer le tribut qu'on leur imposa. Ainsi ces barbares, qui croyaient subjuguer les Romains, furent trop heureux de pouvoir en être tributaires.

L'empereur eut encore à se soutenir contre les Bulgares; Pogonat, pour arrêter les progrès de ces redoutables ennemis, assembla sur le Pont-Euxin une grande quantité de vaisseaux, avec lesquels il entra dans le Danube. Effrayés d'un appareil si considérable, les barbares prirent le parti de la retraite, et allèrent se fortifier dans un endroit entouré de rivières, et défendu par des marais. L'empereur s'étant trouvé alors sérieusement incommodé, se retira avec cinq de ses vaisseaux; mais les troupes qu'il avait laissées prenant son départ pour une fuite, se retirèrent. La lâcheté des soldats romains ranima le courage des Bulgares, qui revinrent sur les fuyards, et en firent un horrible carnage; ils se répandirent ensuite dans l'empire, dont ils désolèrent les plus florissantes provinces. Pour les contenir, l'empereur se vit obligé de leur payer un honteux tribut.

Quelque temps après, les Sarrasins reprirent les armes, et commencèrent par s'emparer de l'Afrique. L'empereur Léonce y envoya une armée navale sous la conduite du patrice Jean, qui les mit en déroute, et leur enleva toutes les villes qu'ils avaient soumises. Les barbares mirent en mer une flotte plus nombreuse que celles qu'ils avaient eues jusqu'alors; ils reprirent tout ce qu'ils avaient perdu, et obligèrent Jean à la fuite; il alla relâcher à l'île de Candie, où ses troupes muti-

nées se révoltèrent, et mirent Apsimare à sa place, en le proclamant empereur. Apsimare ne refusa point une dignité si flatteuse ; mais pour la posséder sans trouble, il s'embarqua sur la flotte du patrice, et la conduisit à Constantinople ; il surprit la ville, monta sur le trône de Léonce, et renferma l'empereur dans un monastère.

Justinien le jeune, que Léonce avait relégué dans la Chersonèse, remonta sur le trône ; et, pour s'y affermir, il fit trancher la tête à Léonce et à Apsimare. Il ordonna de puissants armements, pour faire la guerre aux Bulgares ; mais ses armes n'eurent pas un heureux succès. Comme ce prince était cruel, il pensa plutôt à venger sa personne qu'à soutenir sa dignité : il équipa une flotte composée de trirèmes, de navires légers et de vaisseaux de charge, sur lesquels il fit monter cent mille hommes ; il l'envoya dans les préfectures de la Chersonèse et du Bosphore, pour y mettre tout à feu et à sang.

Il voulut ainsi punir les outrages personnels qu'il avait reçus de quelques habitants de ces contrées. On exécuta cet ordre barbare ; mais la flotte fut battue par la tempête, qui enveloppa dans un seul naufrage près de soixante-treize mille personnes. Moins touché de ce désastre que du déplaisir d'avoir vu sa passion si mal servie, l'empereur mit une nouvelle flotte en mer pour exercer de nouveaux ravages dans la Chersonèse ; mais il périt lui-même sans avoir pu satisfaire sa vengeance.

Sous Anastase II, les Sarrasins déclarèrent encore la guerre à l'empire et se disposèrent à l'attaquer par terre et par mer. Ils cinglèrent avec une puissante flotte vers Alexandrie et la Phénicie, pour y couper des cyprès propres à la construction des vaisseaux. L'empereur assembla à Rhodes une flotte composée de galères, de bâtiments légers et de brûlots ; il en donna le commandement à Jean, diacre de la grande Eglise. Ce général trouva d'abord les esprits assez dociles, et soumis à ses ordres ; mais les Opsiciens, c'est-à-dire les soldats tirés de Bithynie, de Mysie, de Phrygie, de Dardanie et de la Troade, se révoltèrent contre l'amiral et le tuèrent.

Les révoltés, ayant relâché à Aramite dans la Mysie, y trouvèrent un receveur des impôts publics, nommé Théodose, à qui ils mirent malgré lui la couronne impériale sur la tête. C'était un homme tranquille, peu soucieux des honneurs ; il refusa absolument et s'enfuit sur une montagne pour s'y cacher. Les Opsiciens le contraignirent de se

mettre à leur tête. Anastase, se voyant déplacé par une force supérieure, vint se soumettre à Théodose et lui rendre hommage, après quoi il se retira dans un monastère.

Cependant les Sarrasins, qui poussaient toujours leurs conquêtes, vinrent enfin se présenter devant Constantinople. Ils firent avancer une flotte de dix-huit cents vaisseaux ; elle était sous les ordres de Soliman leur calife ; mais dans le temps que le calife se disposait à donner un assaut du côté de la mer, l'empereur Léon fit pousser contre sa flotte un grand nombre de vaisseaux remplis de feu grégeois. Les Sarrasins qui ne s'attendaient point à un tel abordage, et qui ignoraient même la force de ce feu d'artifice qui brûlait dans l'eau, virent périr vingt de leurs navires, qui furent consumés dans un instant.

Au printemps suivant deux flottes vinrent à leur secours, l'une d'Egypte, de quatre cents bâtiments de charge et de plusieurs vaisseaux légers, et l'autre d'Afrique, de trois cent soixante navires. La crainte du feu grégeois amortit toute leur ardeur, et les empêcha de s'engager dans le détroit ; elles abordèrent en Bithynie. Les Egyptiens allèrent à Constantinople se soumettre à l'empereur. Léon, encouragé par cette défection, fit partir des brûlots chargés de siphons, qui, vomissant un torrent de feu liquide sur les deux flottes, les réduisirent en cendres.

Léon fut encore attaqué dans sa capitale par les habitants des Cyclades : ces peuples, que la cruauté de l'empereur avait disposés à la révolte, réunirent leurs vaisseaux et en formèrent une flotte nombreuse. Léon les attendit avec son armée navale, et leur livra un combat dont le succès ne fut pas longtemps douteux : il mit encore en usage son feu grégeois, qui brûla presque tous les vaisseaux de ces malheureux insulaires.

Constantin Copronyme, successeur de Léon l'Isaurien, eut aussi à se défendre contre les différentes excursions des barbares. La sixième année de son règne, une flotte de Sarrasins partis d'Alexandrie, aborda en Chypre ; mais une flotte impériale qui était dans cette île l'attaqua, brûla une partie de ses vaisseaux, et s'en retourna à Constantinople, chargée de gloire et de richesses.

Quelque temps après, l'empereur envoya contre les Bulgares une armée de deux mille six cents vaisseaux nommés *palandries ;* mais la tempête fit périr presque tout cet armement.

Dans la trente-troisième année de son règne, il se disposa encore à faire la guerre aux mêmes peuples; il mit en mer deux mille navires de la même construction. Il conduisit lui-même cette flotte, montant un de ces navires peint en rouge; il fit voile pour le Pont-Euxin, et arriva avec ses vaisseaux à l'embouchure du Danube. Il livra un combat par terre, où il fut victorieux, et retourna ensuite à Constantinople.

L'année suivante, il arma une flotte considérable, mais comme elle faisait voile pour aller combattre les Bulgares, elle essuya une tempête qui lui enleva plusieurs de ses vaisseaux.

Michel, ayant pris les rênes de l'empire après Léon l'Arménien, eut à soutenir la guerre que lui fit un certain Thomas, Sclavon d'origine, de naissance obscure, mais d'un courage peu commun. Cet homme, ennuyé de la misère dans laquelle il languissait, se sentit assez d'ambition pour oser aspirer à la fortune la plus brillante. Il se rendit à Constantinople, comme dans le lieu qui pouvait le plus favoriser ses desseins, et se plaça domestique chez un sénateur; mais ayant eu la témérité de manifester la passion qu'il avait conçue pour la femme de son maître, Thomas fut obligé de prendre la fuite; il se réfugia chez les Sarrasins, dont il embrassa la religion et les mœurs; il prit le parti de la guerre, et il s'y acquit une telle réputation, que les Sarrasins le mirent à la tête de leurs troupes. Le nouveau général résolut de profiter de ces forces pour usurper l'empire romain. Il vint avec une nombreuse armée porter la guerre au sein de l'empire. Le trône était toujours occupé par Michel, prince déteste de la plupart de ses sujets.

Cet empereur voulut opposer au Sclavon quelques troupes, qui furent défaites. Thomas assembla des galères et des vaisseaux ronds, soit pour aller chercher des vivres, soit pour porter des chevaux; et, avec ces bâtiments, il se saisit de la flotte impériale. De tous ces navires, réunis à Lesbos, il forma une armée navale. L'armée de terre était de quatre-vingt mille hommes, avec lesquels il faisait des ravages affreux. Il passa le détroit à Abyde, alla dans la Thrace, et enfin s'approcha de Constantinople. L'empereur, voyant le péril, se disposa à s'en garantir. Thomas attaqua la ville par terre et par mer, avec beaucoup de vivacité. Les vaisseaux qui l'environnaient étaient chargés de machines qui jetaient du feu de toutes parts : la ville eût été bientôt réduite en cendres, sans un vent furieux qui s'éleva, et qui semblait chasser les

flammes. L'armée de terre n'eut pas un plus heureux succès, les habitants se défendirent courageusement, et la rigueur de la saison se joignant à leur valeur, obligea Thomas de lever le siége.

Au printemps suivant, il reparut devant Constantinople. L'empereur, voyant les murs de la ville attaqués, monta sur un endroit élevé, d'où il parla aux troupes de Thomas, comme s'il avait voulu les attendrir sur les malheurs de la guerre; mais il n'avait dessein que de les amuser; car, pendant sa harangue, une sortie avait lieu sur les ennemis, qui ne s'y attendaient pas : ils furent surpris et battus presque en même temps.

L'empereur remporta encore une victoire plus signalée sur la mer : ses galères ayant pris le large pour livrer bataille aux galères de Thomas, celles-ci, frappées d'une terreur panique, tournèrent la proue du côté de la terre; une partie des équipages alla se j eter avec confiane entre les bras de Michel, et implora sa miséricorde. Une autre sortit des vaisseaux, se jeta dans le camp, et ne voulut point absolument se rembarquer.

La fermeté de Thomas ne fut point ébranlée par cette perte. Il pensa moins à s'en affliger qu'à la réparer. Il fit venir une flotte qu'il avait en Achaïe; elle était composée, tant en vaisseaux de guerre qu'en bâtiments de charge, de trois cent cinquante voiles. Elle vint prendre terre dans un port de la Thrace; mais la flotte impériale, chargée de siphons à feu, la surprit et en brûla une bonne partie. La mort de Thomas délivra l'empereur du plus terrible ennemi qu'il pût avoir.

Les Arabes établis sur les bords de l'Ebre, près de la mer, vers la partie occidentale de l'Espagne, se voyant multipliés dans un terrain assez ingrat, demandèrent à leur chef, Apochapse, la permission d'aller fonder une colonie dans quelque pays plus fertile. Cette proposition fut du goût de ce prince, qui forma d'abord le dessein de les mener butiner dans les îles du Levant, résolu qu'il était de résider dans celle qu'il trouverait à son gré.

Il tint cette résolution secrète, et pour répondre aux intentions de ses sujets, il fit armer de grands vaisseaux, et les conduisit vers les îles de l'Archipel, sous prétexte de s'y enrichir. Il parcourut plusieurs îles sans trouver d'obstacle, parce que toutes les forces navales de l'empereur étaient employées à la poursuite de Thomas; il fit un riche butin dans

toutes ces îles; vint aborder en Crète où il acheva de s'enrichir, et s'en retourna dans son pays avec de précieuses dépouilles.

Apochapse équipa une flotte plus forte et plus nombreuse que la première. Il partit au commencement du printemps, et fit voile pour l'île de Crète, où il avait dessein de fixer sa demeure, à cause de la beauté, de la fertilité et des avantages du lieu. Il y aborde sans obstacle. Aussitôt après la descente, il envoie la plus grande partie de son monde au pillage. En même temps, il fait mettre le feu à ses navires. Ses gens, épars dans l'île, effrayés de cet incendie, accourent au camp, et en demandent la raison à leur chef. Celui-ci leur répond qu'ayant cherché un endroit où ils pussent s'établir commodément, il n'en a point vu de meilleur que celui où ils sont. Le souvenir de leurs femmes et de leurs enfants paraît d'abord un obstacle à cet établissement; mais Apochapse leur ayant représenté qu'ils trouveront des femmes suffisamment dans leur nouvelle habitation, et qu'ils auront plus de facilité à y élever leur famille que dans le pays d'où ils sortent, ils n'ont plus rien à répliquer.

L'empereur, informé de ce qui s'était passé en Crète, y envoya Photin avec des vaisseaux; Damien le joignit avec des forces considérables. Ils allèrent attaquer les Sarrasins, qui se défendirent avec opiniâtreté. Damien fut tué dès le commencement du combat, ce qui mit en déroute l'armée navale de l'empereur. Photin, qui se vit abandonné, monta sur un navire léger, et alla apprendre à l'empereur la disgrâce qu'il venait d'essuyer.

Enflés de cette victoire, les Sarrasins songèrent à s'affermir dans l'île. Comme ils étaient occupés de cette idée, un moine établi sur une montagne les vint trouver, leur montra l'endroit de l'île le plus fertile et le plus beau, et leur persuada d'y fonder une ville; ils suivirent son avis. Charmés des agréments du lieu qui leur fut marqué, ils y bâtirent une ville, à laquelle ils donnèrent le nom de Candie.

L'empereur fit une seconde tentative sur l'île de Crète. Il y envoya une flotte de soixante-dix galères, sous le commandement de Cratère. Celui-ci y fit une descente, et combattit contre les Sarrasins jusqu'à midi, sans que la victoire se déclarât; mais sur le déclin du jour, les Sarrasins s'enfuirent; plusieurs furent tués ou rendirent les armes, et leur ville aurait été prise si la nuit n'était survenue.

Les soldats de l'empereur, fatigués, voulurent goûter dans le repos,

les fruits de la victoire; ils se livrèrent à la débauche du vin et des femmes, persuadés qu'ils n'avaient rien à craindre, et qu'à la pointe du jour tout leur serait soumis; mais dans le temps de leur intempérance, les Sarrasins les surprirent et en firent un horrible carnage. Cratère n'eut que le temps de monter sur un navire marchand et de prendre le large. Le chef des Sarrasins envoya des vaisseaux à sa poursuite; ils le trouvèrent à l'île de Cos, où les barbares le firent mourir en croix.

Théophile, successeur de Michel, fut bien inquiété par ces mêmes barbares; ils perdirent une flotte dans l'île de Thasse; mais sous Michel, fils de Théophile, ils se remirent en mer, et avec vingt chaloupes armées, sept galères, et quelques transports, ils firent encore de grands ravages dans les Cyclades, et sur toutes les côtes maritimes, jusqu'à l'île de Préconèse.

Sous ce même empereur, les Sarrasins de Carthage mirent trente-six vaisseaux en mer, pour aller s'établir sur les côtes de Dalmatie : après s'y être emparés de plusieurs villes, ils formèrent le siége de Raguse. Les habitants firent une vigoureuse résistance, et réduits à un petit nombre, ils envoyèrent demander du secours à l'empereur Michel. Leurs ambassadeurs, ayant appris sa mort, s'adressèrent à son successeur Basile, qui leur expédia une flotte de cent vaisseaux, sous la conduite de Nicétas, grand drungaire de la marine, c'est-à-dire amiral. Les Sarrasins, à l'approche de ces forces navales, levèrent le siége et allèrent s'établir dans la Lombardie.

Une autre bande de Sarrasins sortis de Carthage firent voile avec trente gros vaisseaux, du côté de l'Euripe, pour s'emparer d'une place forte située sur les côtes. Ils l'attaquèrent avec fureur; mais les habitants se défendirent très-bien, reçurent du secours de Basile, et brûlèrent une partie des bâtiments ennemis, avec le feu grégeois. Ils firent une sortie sur les barbares, les mirent en fuite, et les chassèrent jusque sur le rivage, où les fuyards furent trop heureux de trouver le reste de leurs vaisseaux pour s'échapper.

Les Sarrasius de Crète firent en même temps une incursion, sous la conduite de Saëte, fils d'Apochapse, avec une flotte de vingt-sept gros vaisseaux, et de plusieurs navires, soit galères, soit brigantins. L'empereur envoya contre eux Nicétas, qui les attaqua, les combattit avec

valeur, et brûla au moyen du feu grégeois vingt de leurs vaisseaux; le reste parvint à se sauver.

Quoique humiliés par cette disgrâce, les Sarrasins ne se crurent pas vaincus : ils mirent en mer une nouvelle flotte, et ravagèrent les endroits les plus éloignés de Constantinople, comme le Péloponnèse et les îles écartées : Nicétas, par un bon vent, cingla avec la flotte impériale et aborda au port de Cenchrée, dans le Péloponèse; il y apprit que la flotte ennemie était répandue à Méthone, à Patras, aux environs de Corinthe et dans toute la côte occidentale : il voulait les surprendre. C'est pourquoi il fit passer pendant la nuit tous ses vaisseaux par l'isthme de Corinthe, à force de bras et de machines : les ennemis, étonnés d'une apparition si subite, n'osèrent tenter un nouveau combat. Ils furent presque tous pris, brûlés ou noyés.

Quoique affaiblis par tant de défaites, les Sarrasins n'en devenaient pas plus prudents dans leurs entreprises. Il semblait qu'ils ne pouvaient renoncer à l'habitude de ravager et de piller. Avec soixante gros vaisseaux ils se répandirent encore sur la Méditerranée, faisant de toutes parts d'effroyables dégâts, jusqu'aux îles de Zante et de Céphalonie. L'empereur, pour débarrasser les mers de ces barbares, envoya contre eux une flotte considérable, composée de galères et de frégates légères, sous la conduite de Nasar. Ce général arriva par un bon vent à Méthone; il fut obligé de s'y arrêter pour refaire sa flotte, que la désertion de quantité de rameurs avait extrêmement affaiblie. Les Sarrasins, voyant la flotte impériale dans l'inaction, faisaient en sa présence des descentes dans les îles et dans les bourgs voisins. Nasar tomba sur eux pendant la nuit, et lorsqu'ils s'y attendaient le moins; et, sans leur donner le temps de se reconnaître ni de se rallier, il brûla ou prit tous leurs vaisseaux avec leurs équipages. Nasar informa l'empereur de cette victoire, et lui demanda ses ordres.

Basile, voulant profiter de cet avantage, pour se venger des désordres que ces barbares avaient faits sur les terres de l'empire, ordonna à sa flotte victorieuse de faire voile pour la Sicile. Elle y ravagea toutes les places tributaires des Sarrasins; elle y fit un riche butin et se saisit de plusieurs chaloupes et de quantité de vaisseaux de charge qui appartenaient aux ennemis. Nasar cingla ensuite vers la Calabre et la Lombardie, pour y désoler encore les places occupées par les Sarrasins. Il

remit sous la puissance de l'empereur toutes ces villes usurpées; il attaqua et défit encore une flotte africaine qu'il rencontra près l'île de Stela, revint ensuite triomphant à Constantinople, en y ramenant sa flotte victorieuse et chargée des plus riches dépouilles des Sarrasins.

L'empereur Basile mourut quelque temps après, en l'an 886. Il avait gouverné l'empire avec honneur, et fait fleurir la navigation. On lui a appliqué ces paroles d'Homère : « Il mérita le titre glorieux de roi « bon, et habile dans l'art de la guerre. »

Ceux d'entre ces barbares qui s'étaient établis dans les contrées méridionales, ignorant ce qui se passait en Occident, et se persuadant que l'empereur languissait dans une molle oisiveté, formèrent le dessein de tenter fortune et d'attaquer l'empire par quelque endroit : ils mirent en mer une flotte composée de vaisseaux ramassés sur les côtes de l'Egypte et de la Syrie. Informé de leurs desseins, l'empereur fit équiper une escadre qui se trouva nombreuse et bien armée. Avant de mettre à la voile, les barbares crurent qu'il était prudent de s'instruire de l'état de empire : ils envoyèrent un espion à Constantinople, qui leur fit un rapport fidèle des préparatifs qu'il y avait vus, et de la tranquillité avec laquelle on les attendait. Ce rapport les désarma et arrêta l'exécution de leur projet.

Dans le même temps, ceux de Carthage, pour réparer la disgrâce qu'ils avaient éprouvée en Sicile, et sachant que l'empereur n'y avait pas de vaisseaux, y envoyèrent une flotte qui alla mettre le siége devant Syracuse. Au premier avis, Basile fit partir de Constantinople l'escadre préparée pour les recevoir. Elle appareilla sous le commandement d'Adrien. Cet amiral essuya d'abord des vents contraires qui le contraignirent de mouiller dans un port du Péloponèse. Comme il ne voulait pas faire usage des rames, il attendit patiemment une brise favorable; ses délais donnèrent aux Sarrasins le temps de prendre Syracuse, de piller la ville et de la ruiner entièrement. Adrien, effrayé de cette nouvelle, prit le parti de profiter du vent qui régnait pour retourner à Constantinople, où sa lâcheté fut blâmée et punie.

CHAPITRE XI.

De l'an 886 à l'an 1355.

Empire d'Orient. — Destruction d'une flotte africaine à l'île de Stela. — Couardise des deux amiraux de Léon. — Tripolite le renégat. — Pillage et incendie de Salonique. — Succès maritimes de Constantin Porphyrogénète. — Les Bulgares mettent bas les armes. — Défaite de la flotte moscovite. — Les Sarrasins défont l'armée de l'empereur. — Ils sont vaincus à leur tour. — Combat de la flotte russe à Constantinople. — La flotte des Normands, ses succès et ses revers. — Défaite de la flotte du turc Tzachas. — Pirateries du roi de Sicile. — Siége de Corfou. — Siége de Damiette. — Traité avantageux pour les Egyptiens. — Fuite du jeune prince Alexis à bord d'un navire de commerce. — Siége et prise de Constantinople. — Magnificence des flottes combinées. — Brûlots lancés contre la flotte vénitienne. — Audace des pirates. — Affaiblissement de la marine. — Flottes des Génois et des Vénitiens. — L'empereur fait la paix avec les Génois. — Destruction de l'empire d'Orient.

L'empire romain, fondé par Jules César, fut partagé par Constantin le Grand entre ses trois fils ; de là la distinction de l'empire d'Orient et de l'empire d'Occident. Constantinople fut le siége de l'un, et Rome le siége de l'autre.

Léon le Philosophe, qui succéda à son père Basile, essuya une irruption de Bulgares. Profitant de l'embarras du nouvel empereur, les Sarrasins mirent une flotte en mer, sous la conduite de Léon Tripolite, renégat, qui fit voile pour Constantinople, dans le dessein de l'assiéger. Averti des projets et des préparatifs de Tripolite, Léon envoya au-devant de lui une flotte commandée par Eustate. Ce général s'en retourna sans avoir osé rien tenter, sous prétexte qu'il ne se trouvait pas le plus fort. Indigné du peu de courage de son amiral, l'empereur renvoya la même flotte sous le commandement d'Emérius, son premier secrétaire. Celui-ci passa d'abord l'Hellespont, la mer Egée, Lambsaque, Imbros,

la Samothrace, et rencontra enfin Tripolite; mais saisi d'une grande timidité comme son prédécesseur, il n'osa approcher. Heureusement pour lui, Tripolite eut peur à son tour; il se retira vers Salonique, ville célèbre de la Macédoine.

Tripolite, qui ne voulait pas que son armement fût inutile, et qui appréhendait aussi de s'en retourner avec la honte de n'avoir rien entrepris, alla faire le siége de Salonique. Sachant que les habitants en étaient alarmés, il étala à leurs yeux sa flotte, composée de cinquante-quatre grands vaisseaux, qui paraissaient comme autant de forteresses flottantes, au moyen des tours et des machines de guerre dont ils étaient chargés. Il augmenta le formidable de cet appareil par un bruit épouvantable de tambours, de cris et de hurlements; il ordonna en même temps à ses gens d'attaquer.

Les barbares qui montaient ces vaisseaux, étaient pour la plupart originaires de Syrie, d'Ethiopie et d'Egypte, tous gens accoutumés à la mer; ils s'y jetaient tout nus, n'ayant que le casque en tête, et portaient des échelles pour les poser au pied des murs. Les habitants se défendaient avec beaucoup de valeur; ils faisaient tomber sur leurs ennemis une grêle de flèches et de pierres qui tuaient bien du monde; mais tous leurs efforts furent inutiles, il fallut enfin se rendre.

Tripolite entra triomphant dans la ville et ordonna à ses soldats d'en faire le pillage. Le butin fut si considérable, que ses vaisseaux ne suffisant pas pour le contenir, il en chargea tous ceux qui étaient dans le port; il fit même mettre à flot les navires échoués dans le havre, afin qu'ils lui servissent pour le transport des richesses immenses qu'il emportait. Le pillage fini, il incendia la ville; et un soir, au soleil couchant, il appareilla et se retira au son des instruments, et au retentissement des cris de joie.

En s'en retournant, Tripolite ne voulut pas tenir une route directe, de peur de rencontrer la flotte impériale. Il cingla d'abord vers l'île de Nègrepont, puis vers Patmos, Naxos et de là vers Candie. Les habitants prirent l'alarme, croyant que cette flotte appartenait à l'empereur; mais ils se rassurèrent quand ils reconnurent que c'était celle de Tripolite. Celui-ci y prit terre et y partagea le butin.

Comme il était temps de partir, à cause de l'hiver qui approchait, Tripolite fit embarquer tout son monde et mit à la voile. En pleine mer, il

fut surpris par une tempête, qui jeta ses vaisseaux les uns contre les autres et leur causa des avaries. Enfin, après cinq jours de navigation, sa flotte aborda à l'île de Chypre; elle s'y reposa un jour et une nuit, et arriva ensuite à Tripoli.

Constantin Porphyrogénète était très-entendu dans la marine et savant dans l'architecture navale. Il porta la guerre en Italie par mer et par terre. Il commença par soumettre les Lombards, les Calabrois et Naples, que l'éloignement de la ville impériale avait déterminés à la révolte. Constantin eut le même succès en Sicile et en Afrique, et sa flotte ayant rencontré celle des barbares, il la défit et la coula presque tout entière. Au bruit de cette victoire, l'empire d'Egypte fit alliance avec lui.

Constantin, ne pouvant supporter seul le poids de l'empire, y associa Lecapène, général de la mer, recommandable par ses services.

Ce nouvel empereur ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il se vit beaucoup d'ennemis sur les bras. Léon Tripolite courut encore la mer avec une flotte nombreuse; mais il fut battu et entièrement défait près de Lemnos, par le patrice Jean Radin, général des armées navales. Un autre ennemi, aussi redoutable, parut pour la seconde fois devant Constantinople : c'était Simon, roi des Bulgares. Après avoir ravagé tout ce qu'il trouva sur son passage et porté l'alarme dans la capitale de l'empire, il demanda une conférence à Lecapène ; elle lui fut accordée.

L'empereur monta sur sa galère, et accompagné d'une brillante flotte, il se rendit sur le rivage où devait avoir lieu l'entrevue. Etant assez éloigné du bord pour ne rien craindre, et assez près pour se faire entendre, il adressa au roi des Bulgares un discours où il vantait sa foi chrétienne et lui offrait des trésors sans répandre de sang. Simon, attendri par ce discours, mit bas les armes, et se retira après avoir reçu de grands présents de l'empereur.

Sous le même Romain Lecapène, les Moscovites, pour s'emparer de Constantinople, mirent sur la mer Noire une flotte de dix mille barques légères. L'empereur envoya contre eux le patrice Théophane, avec toutes les galères et les frégates qui étaient alors dans le port de Constantinople. Théophane alla les attendre à l'embouchure du Pont-Euxin, et les attaqua aussitôt qu'ils furent à portée ; il poussa sur eux son vaisseau, et les mit d'abord en désordre; il brûla ensuite une grande

quantité de leurs petits bâtiments et mit le reste en fuite. Théophane s'en retourna glorieux à Constantinople, où il fut honorablement accueilli : on célébra sa victoire par des monuments qu'on érigea en son honneur.

Après la mort de Constantin Porphyrogénète, Romain le jeune, son fils, succéda à l'empire. Ce nouvel empereur, touché des maux que les Sarrasins de l'île de Candie avaient causés dans ses Etats, résolut de leur faire la guerre. Il équipa une flotte de plus de deux mille vaisseaux, chargés de feu grégeois et de toutes sortes de machines de guerre. Nicéphore Phocas eut le commandement de cette formidable armée. Cet habile général couvrit si bien son dessein, qu'il fit sa descente dans l'île sans aucun obstacle. Les barbares étonnés de voir ce puissant ennemi si près d'eux, formèrent à la hâte un corps d'armée, pour s'opposer à ses entreprises; mais ils furent taillés en pièces.

Le victorieux Phocas alla recevoir à Constantinople les honneurs du triomphe, dans lequel on étala aux yeux du peuple les immenses richesses apportées de Candie. On y voyait beaucoup d'or et d'argent, des tapis de pourpre, des vêtements tissus d'or, des meubles rares et précieux d'un goût exquis, et un amas prodigieux de pierreries et d'armes riches et brillantes.

Nicéphore Phocas, devenu empereur, ne fut pas si heureux dans la Sicile. Pour enlever cette île aux Sarrasins, qui s'en étaient rendus maîtres, il y envoya une nombreuse flotte, avec des troupes choisies. Le patrice Nicétas commandait l'armée navale, et Manuel l'armée de terre.

Les vaisseaux, poussés par un bon vent, arrivèrent heureusement en Sicile, où Nicétas s'établit sans obstacle, et s'empara avec une extrême facilité des places les plus considérables. Les Sarrasins, effrayés d'un succès si rapide, s'enfuirent dans les montagnes.

Voyant que leurs ennemis étaient peu sur leurs gardes, ils sortirent par les gorges et les défilés, tombèrent brusquement sur eux, et en firent un terrible carnage. Le général Manuel fut tué, et les soldats qui échappèrent à l'épée des barbares furent pris et chargés de fers. Les Sarrasins n'eurent pas plutôt taillé en pièces l'armée de terre, qu'ils coururent sur le rivage, où la flotte était à l'ancre: ils s'emparèrent d'un grand nombre de vaisseaux, et firent prisonnier l'amiral Nicétas, qu'ils envoyèrent

en Afrique. Les vaisseaux qui eurent le temps de prendre la fuite allèrent à Constantinople porter cette nouvelle, qui répandit partout la consternation.

Nicéphore Phocas répara cette disgrâce par les grandes victoires qu'il remporta dans la suite. Il mit une flotte considérable en mer, qui enleva aux Sarrasins l'île de Chypre; il ravagea toutes les villes maritimes qu'ils possédaient en Syrie, il leur prit plus de cent places; et, après de si belles expéditions, il s'en retourna à Constantinople, chargé des riches dépouilles de ces barbares.

L'empire des Grecs, désolé si longtemps par des guerres étrangères, le fut aussi par des guerres civiles sous les deux frères Basile et Constantin. Ils essuyèrent la révolte de Phocas. Ce rebelle, avec une armée de soldats qu'il avait formée en Asie, s'était emparé de beaucoup de ports et de places maritimes. Il avait en mer une flotte qui occupait les bouches de l'Hellespont, et qui, empêchant les navires marchands d'y entrer, affamait Constantinople. L'empereur Basile arma contre lui, le battit et le fit prisonnier.

Cet empereur, qui avait détruit l'empire des Bulgares, mourut au moment de s'embarquer pour aller en Sicile, faire la guerre aux Sarrasins. Son frère Constantin, trop adonné à ses plaisirs, ne tint pas longtemps seul les rênes de l'empire. Il mourut peu de temps après, et le patrice Romain, surnommé Agryrus, lui succéda. Celui-ci, qui gouverna très-mal l'empire pendant cinq ans et demi, perdit presque toute la Syrie, et il n'eut d'affaires sur la mer qu'avec les Sarrasins d'Afrique. Ces barbares, avec mille vaisseaux bien armés, vinrent ravager les îles de l'Archipel et les côtes maritimes. Romain les fit poursuivre, et leur enleva cinq cents prisonniers.

Michel Paphlagonien, que l'impératrice avait élevé au trône, après avoir empoisonné son époux, ne régna pas longtemps. Il eut quelques démêlés avec les Sarrasins : ceux d'Afrique et de Cicilie faisaient des courses dans les îles et sur les côtes, où ils causaient de grands ravages. La flotte de l'empereur les attaqua, coula plusieurs de leurs vaisseaux, et fit sur eux beaucoup de prisonniers.

Pour rétablir leur gloire et réparer leur perte, les Sarrasins d'Afrique reparurent en Sicile avec des forces plus considérables. Le patriarche Georges Maniacès se disposa à les bien recevoir. Il rangea son armée en

bataille, et les attaqua avec tant de valeur et de vivacité, qu'il les tailla tous en pièces; leur chef échappa à l'épée du vainqueur et se sauva en Afrique, sur une chaloupe.

Quand Maniacès apprit que le général sarrasin s'était dérobé à sa vigilance, par la faute d'Etienne, parent de l'empereur, il entra dans une extrême colère. Celui-ci, craignant une juste punition, calomnia son général; Michel fit arrêter Maniacès, qui fut conduit pieds et mains liés à Constantinople, et le commandement des vaisseaux et des troupes fut donné à Etienne. L'empereur ne fut pas longtemps à se repentir de sa trop grande crédulité. Instruits de la lâcheté d'Etienne et de son incapacité pour la guerre, les Sarrasins reprirent sur lui tout ce qu'ils avaient perdu sous Maniacès, à l'exception de Syracuse, qui était défendue par un excellent capitaine.

L'empire d'Orient perdit, en ce temps-là, beaucoup de son éclat et de son ancienne splendeur. Constantin Monomaque, qui le gouverna pendant douze ans, ne fit rien qui fût digne de son rang. Son indolence et sa mollesse indisposèrent peu à peu les esprits; ses sujets se révoltèrent, et ses ennemis profitèrent de cette conjoncture pour faire la conquête d'une grande partie de ses Etats.

Quelques négociants russes, qui se trouvaient à Constantinople, se prirent de querelle avec des habitants. Le prince des Russes, pour commencer une guerre qui semblait lui promettre des avantages, mit sur le Pont-Euxin une prodigieuse quantité de petits bâtiments; avec cette flottille il pénétra à l'improviste jusque dans la Propontide, et attaqua les Grecs, qui ne s'y attendaient pas. Surpris d'une rupture si subite et si imprévue, l'empereur envoya prier le prince russe de cesser ses hostilités, et lui fit promettre toutes les satisfactions qu'il pourrait exiger. Celui-ci reçut les envoyés avec hauteur et rejeta leurs propositions.

L'empereur, qui se vit dans la nécessité de se défendre, fit au plutôt assembler les galères et les bâtiments de transport qui se trouvaient dans les rades voisines, les chargea de feu grégeois, et les envoya contre les Russes. Le combat devait se donner à la vue de Constantinople; l'empereur, qui voulait en être spectateur, se plaça dans un endroit du port d'où il pouvait tout voir. Il ordonna à Théodorocanus de s'avancer avec trois galères, pour attirer les Russes au combat; mais, au lieu d'une escarmouche, ce général engagea sérieu-

sement la bataille. Il brûla plusieurs navires avec son feu volant, en coula d'autres, entra lui-même dans un vaisseau, l'épée à la main, et s'en empara, après avoir tué tous ceux qui osèrent s'opposer à sa valeur.

Ce combat fut conduit avec beaucoup de sagesse; mais les suites ne répondirent point à ces premiers succès. Vingt-quatre galères grecques, conduites avec hardiesse et trop peu de ménagement, poursuivirent les Russes qui fuyaient, et s'engagèrent trop au large; mais ceux-ci avaient relaché dans un port où ils étaient à couvert. Ils n'eurent pas plutôt aperçu les Grecs, que rassurés par leur petit nombre, ils se glissèrent, à la faveur de leurs rames, le long de deux promontoires, et allèrent surprendre leurs ennemis. Au lieu des fuyards qu'ils cherchaient, ils trouvèrent des combattants, qui les mirent en fuite à leur tour. Les Russes restèrent à l'embouchure du golfe d'où ils étaient sortis; le patrice Constantin poussa sa galère avec dix autres sur les Russes, qui le reçurent avec beaucoup de valeur. Dès le premier choc le patrice fut tué, et sa galère prise avec quatre autres.

Alexis Comnène joua un grand rôle sur le trône d'Orient. Il trouva l'empire fort délabré, par la conduite de ses prédécesseurs. Point de discipline dans les troupes, les finances épuisées, les guerres civiles avaient occasionné partout un désordre extrême. L'empereur se vit cependant tout d'un coup sur les bras deux redoutables ennemis: les Turcs et les Normands. Les uns ravageaient tout du côté de l'Orient, pendant que les autres l'inquiétaient du côté de l'Occident. Les Turcs, avec quelques petits vaisseaux, surprirent l'île de Chio et s'en emparèrent. Ils y construisirent une flotte, avec laquelle ils se rendirent maîtres de Lesbos, de Samos, de Rhodes et de plusieurs autres îles.

Alexis, pour arrêter la rapidité de leurs conquêtes, envoya contre eux une flotte, qui fut assez heureuse pour reprendre toutes les îles dont ils s'étaient emparés. Les Turcs, cependant, continuaient toujours leurs ravages sur mer, et venaient insulter l'empereur jusque dans le Bosphore. Ce prince, ne se sentant pas assez puissant pour les éloigner à force ouverte, employa la négociation et fit un traité avec Soliman.

Il ne se tira pas si bien d'affaire avec les Normands. Ils avaient à leur tête Robert Guischart, duc de Pouille et de Calabre, un des plus

grands capitaines de son temps, qui s'était déjà rendu fameux par les victoires qu'il avait remportées sur les Grecs en Italie

Robert équipa sa flotte à Brindes. Il fit construire sur ses grands vaisseaux des espèces de tours, qu'il fit envelopper de cuirs de bœuf, et plaça sur ses navires des soldats, des chevaux, des machines de guerre, et tout ce qui était nécessaire pour le siége d'une ville. Cette flotte, brillante et bien armée, mit à la voile par un bon vent, et alla aborder à la Valone, dont il s'empara. Après cette première conquête, Robert fit marcher son armée de terre, commandée par son fils Boémond, vers Duras, pour en faire le siége. Il suivit la côte avec sa flotte, qui essuya d'abord une furieuse tempête; une partie de ses vaisseaux s'engloutit dans la mer, d'autres allèrent se briser contre le rivage.

Les peaux de bœuf qui enveloppaient les tours ayant été ramollies par la pluie, qui tombait en abondance, se relâchèrent et formèrent des espèces de voiles, qui, étant mal disposées, forçaient les bâtiments de pirouetter et de s'enfoncer dans la mer. Le vaisseau amiral sur lequel était Robert put se sauver, avec quelques transports. Les rivages voisins furent en peu de temps couverts de cadavres et de débris de navires.

Robert ne fut pas découragé par le désastre de sa flotte. Il en recueillit les restes, fit venir des troupes et des vaisseaux de tous les endroits qui étaient sous sa domination, et alla assiéger Duras, par mer et par terre. La place était défendue par George Paléologue, officier d'une grande réputation.

L'empereur Alexis, ne se sentant pas assez fort lui seul pour faire échouer les desseins de Robert, travailla à s'affermir par des confédérations. Il s'allia avec les Turcs et les Vénitiens; ceux-ci envoyèrent une flotte considérable contre Robert. Les deux armées navales étant en présence, les Vénitiens mirent sur une même ligne leurs plus forts vaisseaux, qu'ils lièrent les uns aux autres avec de gros câbles, pour les rendre immobiles, afin de combattre dessus avec autant de fermeté que s'ils eussent été sur terre. Ils avaient quantité de chaloupes pleines de soldats, qui lançaient, avec des machines, des dards d'une coudée de longueur, épais, pesants, et tout hérissés de pointes. Un de ces dards, d'une pesanteur énorme, fut lancé avec tant de force sur le vaisseau que montait Boémond, fils de Robert, que le bâtiment fut entr'ou-

vert, et prit eau avec tant d'abondance, que ce jeune prince fut obligé de se sauver sur un autre. Plusieurs vaisseaux de cette même flotte eurent un sort pareil, ce qui obligea les restants à prendre la fuite.

Les Vénitiens, au lieu de poursuivre les fuyards, firent une descente pour attaquer Robert, qui assiégeait la place par terre. En même temps Paléologue dirigea une sortie. Robert, pressé de toutes parts, fut obligé de s'écarter, après avoir perdu beaucoup de monde. Les Vénitiens, glorieux d'avoir battu les deux armées d'un ennemi si redoutable, se rembarquèrent pour retourner à Venise.

Robert, n'étant pas le plus fort sur mer, retira sa flotte et la mit en sûreté; mais des peuples de l'Epire, qui lui payaient le tribut, ayant appris qu'il n'avait plus de vaisseaux en mer, secouèrent le joug qu'il leur avait imposé. Il sentit par là que sa réputation et ses intérêts demandaient qu'il remontât sa marine. C'est ce qui l'obligea à remettre en état des bâtiments qu'il avait fait entrer dans le canal de Glycis, qui était plutôt un torrent qu'une rivière. Le canal se trouva presque à sec, et les vaisseaux hors d'état de flotter. Robert établit au milieu de ce canal deux palissades, capables de retenir l'eau. Par cet ouvrage, il resserra le canal, ou pour mieux dire il en fit un nouveau; il y conduisit, par des rigoles, toute l'eau qu'il put recueillir de côté et d'autre, et ses vaisseaux se trouvèrent à flot. Par ce moyen il les mit en mer.

Afin de pousser ses conquêtes du côté de Constantinople, Robert fit prendre les devants à ses enfants. Alexis, alarmé des approches d'un si fâcheux ennemi, demanda du secours aux Vénitiens, qui lui donnèrent une flotte. Il en fit aussi armer une de son côté, qui partit presque en même temps. La flotte vénitienne alla trouver celle de Robert, qui était au port de Janina, et lui livra bataille. Robert eut encore le dessous; mais il ne se crut pas vaincu.

Ses malheurs ne faisaient qu'animer son courage; il attaque la flotte vénitienne. Surpris et intimidés d'un coup si brusque, les Vénitiens avancent leurs plus gros vaisseaux amarrés ensemble, mettent les moindres au milieu, et, dans cet ordre, attendent l'ennemi. Robert, emporté par son ardeur, tombe sur eux en homme qui veut relever sa gloire et réparer ses infortunes. Les vaisseaux vénitiens, d'abord fort chargés de munitions de bouche et de guerre, n'avaient plus assez de lest par l'effet de la consommation des vivres et ne faisaient que rouler.

Robert profita du malheur de ses ennemis : il battit les Vénitiens, et remporta sur eux une victoire complète. Mais il se déshonora par sa cruauté, en faisant mutiler la plupart de ses prisonniers. Il ne jouit pas longtemps de ce nouveau triomphe ; car les Vénitiens, dont la flotte avait été refaite et renforcée, allèrent le chercher et le battirent à Butrinte.

L'année suivante, Robert fut attaqué d'une fièvre brûlante, qui l'emporta en peu de temps.

Alexis perdit dans Robert un ennemi dont la valeur relevait, à la vérité, la gloire de ses triomphes, mais qui faisait aussi continuellement chanceler sa fortune. Il en eut d'autres qui ne lui causèrent pas de moindres embarras : les Scythes l'inquiétèrent, et l'empire se trouva très-affaibli par une multitude d'ennemis.

Plus distingué par ses crimes que par sa naissance, le Turc Tzachas voulut profiter de la déplorable situation de l'empire. Il fit construire à Smyrne plusieurs vaisseaux semblables à ceux dont se servaient les corsaires, il y joignit quarante barques couvertes. Avec cette flotte, il alla s'emparer de Chio. Alexis envoya une escadre contre Tzachas, sous la conduite de Nicétas, qui ne fit pas honneur au choix de l'empereur, car il fut battu sans se défendre.

Alexis confia ensuite le commandement de sa flotte à Dalassène, son parent. Ce général, qui joignait un grand courage à beaucoup de prudence, alla faire le siége de la forteresse de Chio, que les Turcs défendirent avec fermeté. Tzachas accourut au secours de la place, et marcha vers le camp des Grecs, avec une armée de huit mille hommes, qu'il fit observer le long du rivage, par des navires qui n'avaient point de troupes à bord. Informé de ce qui se passait parmi les Turcs, Dalassène envoya des vaisseaux bien armés, sous la conduite d'Opus, pour se saisir de ces bâtiments dégarnis. Tzachas, qui s'en douta, se rembarqua promptement avec tout son monde ; mais désespérant de vaincre Dalassène dont il connaissait la valeur, il lui fit des propositions de paix. Celui-ci refusa tout accommodement. Tzachas se sauva à la faveur de la nuit. Il s'en retourna à Smyrne, dans le dessein de revenir au plutôt avec des forces suffisantes. Dalassène profita de son départ pour s'emparer de l'île de Chio.

Dès que Tzachas fut à Smyrne, il fit construire des barques,

des galères de différentes espèces et des brigantins, propres à pirater plutôt qu'à se battre en guerre. Il entreprit avec cet armement le siége d'Avido. L'empereur envoya contre lui Dalassène avec une puissante flotte. Ce général, qui se portait avec ardeur partout où il y avait de la gloire à acquérir, alla au secours de la ville assiégée. Le sultan tourna aussi ses forces de ce côté-là, pour abattre Tzachas son gendre. Comme il connaissait toute l'étendue de son ambition, il craignit qu'il ne portât ses vues jusque sur son trône. Tzachas, qui ne se sentait pas en état de résister à de si redoutables ennemis, prit le parti d'aller trouver le sultan, dans l'espérance de le détacher de l'empereur. Pour toute réponse, le sultan lui passa son épée au travers du corps.

Jean Comnène, fils d'Alexis, désigna empereur son fils Manuel. Dès qu'il fut sur le trône, ce jeune prince se livra aux plaisirs sans aucune retenue ; et, pour que rien ne pût l'en distraire, il confia l'administration de son empire à Jean Puzenus. Celui-ci était un homme dur, inflexible, d'une politique raffinée pour tirer de l'argent des peuples; mais peu intelligent pour la conduite d'un Etat. Il détruisit la marine, à cause des grandes dépenses qu'exigeait son entretien, et il grossit les revenus du prince de l'argent ordinairement employé pour équiper les vaisseaux. Alors les pirates, qui ravagèrent sans obstacle les Etats maritimes de Manuel, lui firent ouvrir les yeux sur la nécessité qu'il y avait de pouvoir disposer d'une bonne marine.

Roger, roi de Sicile, courait les mers et ravageait les côtes. Il était parti de Brindes avec une flotte, et était venu aborder à Corfou, qu'il avait prise sans résistance. Les habitants s'étaient livrés d'eux-mêmes, pour se débarrasser du poids des impôts et des charges publiques. Le général de sa flotte, en continuant sa course, avait doublé heureusement le cap de Malée, si redoutable à cause des tempêtes qui y règnent ordinairement. En passant, il avait pillé l'Acarnanie et l'Etolie. Entré ensuite dans le golfe de Corinthe, il avait abordé au port de Crissée : Corinthe et Thèbes n'avaient point été épargnées ; partout il avait fait un butin considérable. Après en avoir chargé ses vaisseaux, il avait enfin opéré son retour.

Cet événement réveilla l'empereur Manuel. Pour se soutenir contre les attaques d'un nouvel ennemi, il se vit obligé d'armer par terre et par mer. Il répara toutes ses vieilles galères, et en construisit de

neuves. Il assembla une flotte d'environ mille vaisseaux, et fit mettre sur plusieurs du feu grégeois, dont l'usage avait été négligé depuis quelque temps. Pour se fortifier davantage, il se ligua avec les Vénitiens, qui lui donnèrent des vaisseaux.

L'empereur confia le commandement de cette armée navale à Contostephane, qu'il nomma *grand-duc,* c'est-à-dire commandant des troupes de mer. Ayant mis à la voile par une brise favorable, ce général arriva heureusement dans la rade de Corfou, où il jeta l'ancre. Il sépara ensuite les vaisseaux vénitiens de ceux des Grecs, pour prévenir les démêlés qui pourraient naître entre ces deux nations, si différentes d'inclinations et de mœurs. L'empereur suivit de près sa flotte.

Parvenu à l'endroit où elle avait mouillé, il fit dire aux habitants de Corfou qu'il n'entrerait point dans leur ville comme leur ennemi, s'ils voulaient l'y recevoir comme leur souverain. Les insulaires, affermis dans leur révolte, ne lui répondirent qu'en se mettant sur la défensive, ce qui détermina l'empereur à assiéger la place. Elle était située sur un promontoire dont le pied avançait dans la mer, et la cime en était extrêmement élevée. Il la fit environner par toute sa flotte. Les troupes qui étaient répandues sur les vaisseaux commencèrent l'attaque; mais les soldats qui tiraient semblaient combattre contre le ciel, ou lancer leurs traits contre des oiseaux perchés au sommet d'un grand arbre; leurs machines ne jetaient des pierres qu'avec d'extrêmes difficultés contre des tours fort élevées.

Les assiégés, au contraire, faisaient aisément tomber sur eux une grêle de traits et de pierres. Dès le commencement du siége, le grand-duc mourut d'une blessure occasionnée par l'éclat d'une pierre. L'officier qui commandait les troupes de terre prit sa place à l'instant, et l'attaque fut poussée avec plus de vigueur. Un accident retarda la prise de la ville : les Vénitiens et les Grecs se brouillèrent. Leur différend fut décidé par les armes. Les premiers furent battus; ils rentrèrent dans leurs bâtiments, et passèrent dans une île située entre Ithaque et Céphalonie, où ils trouvèrent des vaisseaux de l'empereur, qu'ils brûlèrent.

Manuel sentit bien qu'il était à propos de dissimuler son ressentiment, et de remettre sa vengeance à un temps plus convenable; il ne s'appliqua qu'à rétablir la paix entre les deux partis, et il redoubla en-

suite ses efforts contre la ville; il la prit enfin par famine, n'ayant pu le faire par force.

Manuel forma ensuite le dessein d'attaquer la Sicile même. Il y envoya une flotte, sous la conduite d'Alexis Comnène, fils de Bryenne. Cette flotte rencontra celle de Roger; elle la battit et la dispersa; mais Roger ayant rallié ses vaisseaux, et en ayant ajouté de nouveaux, il revint à la charge contre ce général, qui fut enfin battu et fait prisonnier.

Roger ne fut pas le seul ennemi qui embarrassa Manuel. Il eut encore à soutenir les efforts de différents peuples répandus en deçà et au delà du Danube, avec lesquels il fut longtemps en guerre; mais au milieu de ces occupations si sérieuses, il eut la curiosité de faire le voyage d'Egypte pour y voir par lui-même les merveilles qu'on lui avait racontées de la fertilité de ce pays. Il équipa, pour ce voyage, une flotte de plus de deux cents vaisseaux, dont il nomma général Andronique Contostephane. Il s'était associé pour cette expédititon avec Amauri, roi de Jérusalem, et lui envoya annoncer son départ par soixante galères.

Contostephane partit avec le reste de la flotte. En faisant voile pour l'île de Chypre, il rencontra six brigantins que le soudan d'Egypte avait envoyés à la découverte. Il les poursuivit et en prit deux, les quatre autre se sauvèrent. Contostephane ayant pris terre en Chypre, envoya prier Amauri de le venir joindre. Ce prince, qui s'était repenti de s'être engagé dans cette entreprise, amusa longtemps le général de l'empereur sous différents prétextes; cependant ils partirent ensemble, et leur flotte arriva à l'embouchure du Nil, près de Damiette, dont ils firent le siége.

Cette place fut vivement pressée, et aurait été réduite en peu de temps, sans les obstacles qu'y mit Amauri. Quand il la vit sur le point d'être forcée, il la sauva, en faisant un traité bien plus avantageux aux Egyptiens qu'aux Grecs. Les troupes de l'empereur se rembarquèrent; mais la saison n'étant pas propre pour la navigation, la flotte fut presque entièrement détruite. A peine se trouva-t-il six navires pour ramener Contostephane à Constantinople.

La décadence de l'empire des Grecs fut plus marquée que jamais après la mort de Manuel : les incursions des barbares, la mollesse, la

cruauté, les fourberies de ceux qui gouvernèrent, l'ambition et la révolte des grands, l'avarice des ministres, en furent la cause.

L'empereur Isaac, qui avait été élevé au pouvoir après la mort de Manuel, fut détrôné par son frère Alexis, qui prit le nom de Comnène : le caractère violent de ce nouvel empereur le rendit odieux à tout le monde. Il eut la cruauté de faire crever les yeux à son frère. Croyant n'en avoir plus rien à craindre, il le laissa jouir d'une pleine liberté dans un palais situé sur le port. Isaac, qui n'avait pas perdu l'espérance de redevenir le maître, négocia sourdement avec les Latins, qui lui ménagèrent des correspondances en Allemagne et en Italie. Ensuite, il engagea le capitaine d'un navire marchand de la ville de Pise, qui devait faire voile pour l'Italie, à y conduire son fils Alexis.

Ce n'est pas sans adresse que l'on cacha la fuite de ce jeune prince. Le navire sortit du port, alla mouiller à l'embouchure de l'Hellespont ; la chaloupe, qui était restée sous prétexte de charger du sable pour lester le vaisseau, prit le jeune Alexis, et le mena à bord du bâtiment qui l'attendait. L'empereur n'eut pas plutôt appris son évasion, qu'il fit courir après lui. Ceux qui étaient chargés de l'exécution des ordres de ce monarque firent des recherches très-minutieuses à bord du navire même où était le jeune fugitif ; mais il était si bien déguisé, qu'on ne put le reconnaître.

Le bâtiment alla relâcher en Sicile. Le prince se rendit à Venise, où ses vues furent parfaitement remplies. Il y trouva plusieurs seigneurs qui s'étaient croisés, et qui étaient prêts à partir pour la terre sainte ; les plus considérables étaient Boniface, marquis de Montferrat ; Baudouin, comte de Flandre ; Henri, comte de Saint-Paul ; Louis, comte de Blois, et plusieurs autres. Ces guerriers célèbres résolurent, par compassion ou par intérêt pour le jeune prince, de faire la guerre à l'usurpateur du trône d'Alexis. Ils engagèrent aisément dans ce projet les Vénitiens, qui avaient été si fort maltraités par l'empereur. La ligue étant conclue, les Vénitiens fournirent cent dix bâtiments légers, soixante-dix vaisseaux ronds, soixante longs ; parmi ces navires il y en avait un d'une si prodigieuse grandeur, qu'on le nommait *le Monde*.

La flotte partit et prit Zara, où Alexis le jeune aborda heureusement. Il y fut reçu avec magnificence et distinction. On lui donna des galères

et des vaisseaux autant qu'il en fallut pour son service et pour lui faire honneur. La flotte appareilla et alla jeter l'ancre à Duras. Les habitants reçurent Alexis comme leur souverain, et lui présentèrent les clefs de leur ville. On partit ensuite pour Corfou, qui était le rendez-vous général de tous les vaisseaux. Le prince y fut reçu comme à Duras, de même que les croisés. On continua la route, et, après avoir côtoyé la Morée et l'Achaïe, on aborda à l'île de Nègrepont, où l'armée se divisa en deux escadres.

La première, dans laquelle était le prince Alexis, passa dans l'île d'Andros, où il reçut les soumissions des habitants; la seconde alla droit à l'Hellespont, et prit terre à Abyde, où le reste de l'armée se rendit en huit jours. Elle entra dans le canal, qui se trouva couvert alors, et en vue de l'Europe et de l'Asie, de la plus belle flotte qui eut jamais paru dans ces mers.

Elle alla prendre terre au port de l'abbaye de Saint-Etienne, sur le rivage de la Propontide, du côté de la Thrace, à six milles du fameux château des Sept-Tours. De là elle fut jetée par le vent et les courants du côté de Chalcédoine, et poussée jusque dans le port de cette place. Toute l'armée y descendit le jour de la Saint-Jean-Baptiste. On fit voile ensuite pour Scutari.

C'était un beau spectacle pour Constantinople, qu'une flotte de trois cents vaisseaux qui s'approchait en bel ordre, et qui était richement ornée. Les girouettes étaient diversifiées, les flammes flottantes, les pavillons coupés de différentes façons, et voltigeant au gré de la brise; les navires pavoisés des écus des chevaliers, peints de leurs armoiries et de leurs devises, et les officiers en grand costume tout brillants d'or et d'argent.

L'empereur, qui jusqu'alors avait mené une vie assez molle et même dissolue, s'anima aux approches de cette flotte. Il prit des mesures afin de lui fermer l'entrée de son port, et ne put pourtant que faire armer vingt galères, pour garder la grosse chaîne qu'il fit tendre à l'entrée. Son arsenal se trouva absolument dégarni par sa négligence, et par l'avarice de son beau-frère, général de la mer. Cet indigne amiral avait tout vendu, jusqu'aux voiles, cordages, ancres, et clous des vaisseaux.

Les Latins débarquèrent à Scutari. C'est là qu'ils formèrent leur

armée. Ils s'y reposèrent quelque temps et s'y rafraîchirent. L'empereur campa sur le rivage du Bosphore, à l'opposite des ennemis; il avait dix fois plus de monde qu'eux. Cela n'empêcha pas les Latins de tenter le passage du bras de mer qui les séparait des Grecs. Voici dans quel ordre s'opéra leur mouvement :

Ils rangent deux cents vaisseaux sur deux grandes lignes qu'ils divisent en six escadres; les chevaliers et les gens d'armes sont dans la première, sur les vaisseaux plats; ils ont avec eux leurs chevaux caparaçonnés de grandes housses de taffetas, ornées des armes de leurs maîtres. A côté d'eux, à droite et à gauche, il y a des barques pleines d'archers et d'arbalétriers, qui doivent tirer pour les défendre. La seconde ligne est composée de galères, qui remorquent chacune un grand navire.

Le 8 juillet 1203, toute l'armée s'embarque. Il n'y eut jamais spectacle plus magnifique. Le ciel est serein, la mer est calme; un vent frais pousse doucement les vaisseaux; le soleil levant fait briller dans les deux armées les heaumes, les boucliers et les épées nues; l'air paraît en feu. Les Latins, qui prennent leur route de l'orient à l'occident, ont à dos les rayons du soleil.

La mer est couverte de navires, tout le Bosphore retentit du bruit des trompettes et des rames; on aborde avec une hardiesse qui déconcerte tellement les Grecs, qu'ils prennent la fuite; de sorte qu'on ne put les atteindre qu'avec des flèches. Après quelques petits combats, on se met en état de forcer l'entrée du port.

Pendant que les Français attaquent le château de Galata, les Vénitiens mettent leurs vaisseaux en bataille, dans le canal au-dessus de Scutari, les proues tournées vers le port. Une brise favorable les porte jusqu'à la chaîne; de leurs traits ils brisent l'estacade de vaisseaux qui la garde. Pendant qu'on lance des pierres avec des machines, un grand navire s'approche de la chaîne, qui est coupée par le milieu avec d'énormes ciseaux d'acier, qui s'ouvrent et se ferment facilement par le moyen d'une machine inventée à cet effet.

Toute la flotte vénitienne entre dans le port, et s'empare des navires grecs qui s'y trouvent. Le siége de la ville est formé du côté de la terre par les Français, et du côté de la mer par les Vénitiens. Le 17 juillet assaut général. Les Vénitiens rangent leurs grands vaisseaux le long

du bord, sur une ligne, avec des intervalles pour laisser passer les galères quand il faudra faire la descente. Toutes les machines sont disposées sur le pont, les hunes sont pleines d'archers et d'arbalétriers; à côté du grand mât, on a élevé avec des arbres, des tours sur lesquelles sont montés des soldats; elles sont couvertes de peaux fraîches pour les garantir du feu grégeois. Au haut de ces tours, il y a un pont fait en bascule, de façon qu'il peut s'étendre jusque sur les murailles.

Le signal étant donné, toutes les machines font leur jeu, qui est épouvantable. Celui des assiégés ne l'est pas moins. Le doge Henri Dandolo, malgré son grand âge, fait conduire sa galère à quai; il met pied à terre, et faisant porter devant lui l'étendard de saint Marc, il monte à l'assaut comme un lion. Toutes les galères le suivent; son exemple entraîne la multitude; l'étendard est bientôt arboré sur une tour, ce qui ranime le courage de l'armée. Les Français, de leur côté, font des prodiges de valeur.

Les exploits des assiégés hâtent la reddition de cette place; elle est absolument décidée par la fuite du lâche empereur Alexis. Il n'a pas plutôt quitté la ville, que les habitants font sortir Isaac du palais qui lui sert de prison, et le remettent sur le trône. Ils rappellent son fils Alexis, et ouvrent leurs portes aux Latins. Isaac associe son fils Alexis à l'empire, et ces deux princes font, avec les Latins, un traité qui aurait tenu longtemps les deux nations unies, si les Grecs l'avaient religieusement observé.

Isaac mourut peu de temps après. Son fils Alexis prit seul les rênes de l'empire; mais bientôt Ducas Murzufle le détrôna et se mit à sa place. Il commença par insinuer à Alexis de la méfiance contre les Latins, lui fit croire que peut-être ils tourneraient leurs forces contre lui, et que le parti le plus sûr était de tâcher de les affaiblir, ce qui n'était pas difficile si l'on mettait le feu à leur flotte. L'empereur, déférant aux conseils d'un traître, fit disposer en brûlots dix-sept navires fort longs; et, une nuit qu'un vent d'ouest soufflait violemment, il fit jeter du feu grégeois dans ces navires, que l'on conduisit tout brûlants sur les vaisseaux vénitiens. Ces fournaises flottantes qui jetaient des tourbillons de flammes s'approchèrent à pleines voiles de l'armée navale des Latins; mais les Vénitiens, qui étaient consignés à la garde des vaisseaux, préservèrent leur flotte du malheur dont elle était menacée. Dès qu'ils virent approcher

ces effrayants brûlots, ils sautèrent dans leurs chaloupes, et allèrent au-devant de ces machines infernales; ils les accrochèrent, et les conduisirent les unes après les autres au delà de leur flotte; ils les abandonnèrent alors au gré des vents, qui les poussèrent dans la Propontide, où elles allèrent se consumer.

Murzufle jouait dans cette tragédie un infâme personnage. Après avoir brouillé Alexis avec les Latins et avec les Grecs, il l'immola enfin à son ambition. Il essaya deux fois de l'empoisonner; mais peu satisfait d'un poison auquel le vigoureux tempérament de l'empereur avait résisté, il l'étrangla, et se plaça sur son trône. Les Latins firent la guerre à cet indigne usurpateur; ils attaquèrent Constantinople par mer, et la prirent par escalade le 12 avril 1204. Les Vénitiens et les Français s'étant ainsi rendus maîtres de l'empire, le partagèrent entre eux. Ils nommèrent douze électeurs pour le choix d'un empereur : ceux-ci élurent Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, qui avait toutes les belles qualités qu'on peut désirer dans un souverain. C'est ainsi que l'empire de Constantinople, fondé par Constantin et occupé par des Grecs pendant plus de neuf cents ans, passa aux Français dans une seule campagne. Baudouin régna environ deux ans; il fut pris par les Bulgares, qui le firent mourir cruellement.

Les Grecs, après avoir perdu Constantinople, prirent de sages mesures pour ne pas perdre leur empire, et pour en soutenir la succession. Théodore Lascaris, qui avait épousé Anne, fille de l'empereur Alexis l'Ange, se fit couronner à Nicée, métropole de Bithynie. Il eut pour successeur Jean Ducas, dit Vatace, son gendre, prince habile, entreprenant, qui ne faisait rien sans conseil, et qui mettait tout en œuvre pour aller à ses fins. Il agrandit beaucoup son empire; il commença par mettre en mer une flotte considérable, avec laquelle il s'empara de Lesbos, de Chio, de Samos, d'Icarie, de Cos et de l'île de Rhodes. Il passa l'Hellespont, et fit une irruption dans la Chersonèse; il s'empara des villes maritimes les plus voisines de Constantinople, et prépara ainsi les voies pour reprendre cette capitale de l'empire des Grecs. Mais la gloire en était réservée à Michel Paléologue, qui profita de la négligence des Français, peu attentifs à conserver leurs conquêtes. Il fit surprendre la ville par une petite armée qui trouva le moyen de s'en approcher sans être aperçue; ses troupes escaladèrent les murs pendant la nuit, et al-

lèrent égorger la plupart des Français endormis. Baudouin II, déconcerté par un événement aussi inopiné, pensa plutôt à fuir qu'à se défendre; il se jeta dans une barque, et se sauva en Italie. Michel, remonté sur le trône de ses ancêtres, travailla puissamment à s'y affermir. Il équipa une flotte, avec laquelle il se remit en possession de la plus grande partie de ce qu'on avait enlevé à sa couronné; il reprit les îles de Naxos, de Paros, de Céos, de Caryste, d'Orée et la ville de Lacédémone.

Charles, roi de Sicile, prince aussi hardi à entreprendre qu'habile à exécuter, forma le dessein de faire remonter Baudouin sur le trône. Il équipa dans ce but une puissante flotte, avec laquelle il projeta de faire la conquête de Constantinople. Michel, ne pouvant résister par la force à cet armement, le rendit inutile par la ruse : il mit le pape dans ses intérêts, en lui promettant de le reconnaître et de lui soumettre l'Orient.

Ce prince, pendant le reste de son règne, eut toujours soin d'avoir une flotte en mer, tant pour tenir en respect quelques voisins remuants qui auraient pu l'inquiéter, que pour réprimer l'insolence des Génois : Ceux-ci abusaient souvent de l'autorité qu'il ne leur avait pas empêché de prendre dans le Pont-Euxin.

Michel Paléologue avait laissé en mourant une armée navale composée de quatre-vingts vaisseaux; cet armement était nécessaire pour le soutien de l'Etat et pour la conservation de la capitale, qui était environnée d'un grand nombre d'îles auxquelles il était impossible de commander sans vaisseaux. Il en fallait aussi pour s'opposer aux entreprises des Latins, qui épiaient continuellement l'occasion de rentrer dans Constantinople. Andronic, successeur de Michel, loin de sentir combien il lui était nécessaire d'avoir une bonne marine, suivit aveuglément les conseils de quelques flatteurs intéressés, qui, voulant s'enrichir aux dépens de l'empire, lui persuadèrent d'abandonner le soin de sa flotte, laquelle ne pouvait être entretenue qu'à grands frais.

L'empereur se laissa aller à ces pernicieux conseils : on négligea les arsenaux, on ne construisit plus de navires, et on laissa dépérir ceux qui étaient dans les ports. Ce fut là l'époque de la décadence des Grecs et de la ruine entière de leur empire. La plupart des gens de mer, qu'on avait congédiés, prirent parti dans les troupes des ennemis de l'Etat.

Constantinople, ainsi dépouillée de ce qui faisait sa principale défense, fut bientôt en proie aux incursions des pirates, et les îles continuellement exposées au pillage.

Les Grecs sentirent bientôt la faute qu'ils avaient faite. Les pirates, dont l'audace n'était point réprimée et qui ne trouvaient aucun obstacle à leur brigandage, désolèrent les côtes et les îles. Chacun chercha à se mettre à l'abri de la fureur de ces barbares. Ceux qui étaient voisins de la mer furent obligés de se retirer plus avant dans les terres ; les Alains quittèrent le service de l'empereur ; tous les jours ce prince faisait des pertes considérables et se voyait exposé à des outrages renaissants. Les Vénitiens se présentaient avec une flotte de soixante-dix vaisseaux et prétendaient avoir reçu des Génois quelques insultes. Ceux-ci, pour éviter l'orage qui les menaçait, mirent leurs femmes, leurs enfants et leurs richesses dans la ville de Constantinople ; ils montèrent ensuite sur leurs galères et se retirèrent dans le Pont-Euxin. Les Vénitiens entrèrent dans le port de Constantinople, qui était sans défense ; ils déchargèrent leur fureur sur tout ce qui appartenait aux Génois, et brûlèrent quantité de maisons de la ville.

L'année suivante, les Vénitiens reparurent à Constantinople avec dix-huit bâtiments bien armés, et demandèrent justice à l'empereur de l'insulte qu'on leur avait faite en donnant asile aux Génois, leurs ennemis ; ils réclamèrent en même temps la mainlevée de quelques biens qu'on leur avait saisis ; ils firent cette demande avec assez de fierté, comme des gens qui sentaient la supériorité que leur donnaient leurs forces navales sur un empereur qui, par sa négligence, n'en avait point. Les Vénitiens, ne recevant pas les dédommagements qu'ils exigeaient, ravagèrent tous les endroits de la ville qui étaient à leur portée, y mirent le feu et firent un grand butin.

Les Turcs ne furent pas longtemps à s'apercevoir que l'empire ne se soutenait plus, faute d'une flotte, ce qui leur fit naître le dessein d'élever leur marine sur les ruines de celle des Grecs. Ils construisirent des vaisseaux de guerre et des navires marchands, se mirent à courir les côtes de Thrace et de la Macédoine, s'emparèrent de plusieurs îles de l'Archipel. Ces pertes continuelles sapaient peu à peu les fondements de l'empire et le menaçaient d'une ruine prochaine. Devenus audacieux par leurs premiers succès sur mer, les Turcs passèrent dans

l'île de Chio, avec une escadre de trente vaisseaux ; ils ravagèrent le pays et passèrent une partie des habitants au fil de l'épée.

L'empire des Grecs se trouvait alors dans un état déplorable : les parties de l'Asie les plus voisines étaient en proie à la fureur des Turcs, les pirates étaient maîtres de la mer, les habitants des îles et des côtes maritimes étaient obligés de chercher un asile dans la capitale, remplie par là d'étrangers qui y excitaient du trouble et des séditions. Le peuple révolté blâmait le gouvernement avec une licence effrénée ; chacun ressentait en son particulier le tort que l'empereur faisait à ses Etats, et principalement à la ville de Constantinople, de ne pas y rétablir la marine. Il le sentit lui-même d'une manière bien humiliante dans une émeute qui arriva sous ses yeux.

Des étrangers entrèrent de force chez quelques-uns des plus riches citoyens, les pillèrent, brûlèrent leurs maisons, et après avoir tué bien du monde, ils se retirèrent sur leurs vaisseaux. Andronic, qui n'était pas en état d'arrêter ni de punir ces désordres, eut recours aux Génois, qui réunirent tous leurs vaisseaux et allèrent fondre sur ceux des étrangers. Le combat fut rude et sanglant. Les Génois remportèrent la victoire et prirent tous les bâtiments ennemis, un seul excepté. Les Génois, en plein midi, conduisirent leur flotte victorieuse à la vue de Constantinople, le long du port, avec une pompe affectée, les pavillons flottants, les vaisseaux ornés des dépouilles des vaincus. Ceux qu'ils avaient pris dans le combat suivaient en désordre, sans enseignes et sans aucune marque d'honneur et de distinction. Cet étalage fastueux de la valeur des Génois était en même temps un titre honteux de la faiblesse de l'empereur, qui fut méprisé par les vainqueurs au point qu'ils ne voulurent lui donner aucune part des vaisseaux, des prisonniers, ni du butin.

Un événement imprévu fit encore sentir de quelle funeste conséquence était pour l'empire la destruction de la marine. Des pirates génois ayant pris une somme d'argent sur un bâtiment marchand qui appartenait à la république de Venise, les Vénitiens, avec quarante vaisseaux bien armés, allèrent attaquer les Génois dans Galata, pour les obliger à restituer l'argent qu'ils s'étaient approprié. Cette flotte fut pendant quinze jours dans le port de Constantinople; elle s'empara de tous les vaisseaux qui se présentaient pour y entrer, et coupant les vivres à cette ville infortunée, elle la mit à deux doigts de sa perte.

Le vieil Andronic passa tristement le reste de ses jours dans le trouble et la division; il devint aveugle, se fit moine en 1330, et mourut deux ans après. Son petit-fils Andronic le jeune, devenu par cette mort seul possesseur de l'empire, se mit en devoir d'en rétablir les affaires. Il se conduisit par les conseils de Jean Cantacuzène, homme d'un génie supérieur, qui était son ami et *grand domestique,* c'est-à-dire général des troupes de terre. Celui-ci lui conseilla d'abord de restaurer la marine : l'empereur y fit travailler promptement, et il eut bientôt occasion de s'en servir avec succès.

Un Génois, nommé Dominique, partit de son pays avec onze galères armées à ses frais; il augmenta ce nombre de six autres, dont l'une était de Sicile et cinq de Délos : avec cette petite flotte il alla surprendre l'île de Mitylène et s'en empara. L'empereur fit de sanglants reproches aux Génois de Galata sur cette usurpation. Mais voyant que ceux-ci n'y avaient pas beaucoup d'égards, il équipa une flotte de quatre-vingt-quatre vaisseaux de différentes grandeurs, sans compter les bâtiments de charge. Il fit voile pour Mitylène; Dominique l'attendit de pied ferme; mais le général délien, après lui avoir conseillé de ne point hasarder un combat contre l'empereur, se retira. Dominique tâcha de se mettre en sûreté dans un bois. L'empereur se saisit de ses vaisseaux, et cette victoire fut suivie de la conquête de plusieurs places. Après cette expédition, Andronic s'étant remis en mer, apprit que seize galères parties de Gênes, jointes à six qui étaient à Mitylène, devaient l'attaquer. Il alla chercher les Génois; mais ceux-ci se retirèrent. Jean Cantacuzène, par sa prudence, termina ainsi cette guerre. Les Génois demandèrent pardon à l'empereur; Andronic soumit ensuite Mitylène à son obéissance, après quoi il retourna triomphant à Constantinople.

Les Turcs, de leur côté, firent quelques mouvements qui donnèrent de l'inquiétude à l'empereur. Ils avaient embarqué une armée sur trente-six vaisseaux, dans le dessein de venir piller les environs de Constantinople. Andronic alla au-devant d'eux avec deux galères, et envoya le *grand domestique* avec des troupes pour leur disputer la descente. Celui-ci les ayant atteints, les tailla en pièces et s'empara de trente-trois vaisseaux.

Après la mort de l'empereur, Jean Cantacuzène eut la tutelle de ses

enfants et la régence de l'empire; peu après, il monta lui-même sur le trône.

La proclamation de Cantacuzène fut le signal de la guerre civile, qui devint furieuse. Apocaucus, homme ambitieux, avait pris le parti de Jean, pour usurper sa place. Il fut fait grand amiral. Comme toute l'autorité du jeune empereur était entre ses mains, il envoya une armée de terre contre Cantacuzène. Pour lui, il se mit en mer avec une flotte de soixante-dix navires; il fit voile pour Thessalonique, où il aborda. Il travailla alors à traverser les desseins de Cantacuzène, qui n'était pas encore bien assuré sur son trône.

Amir, fils d'Aitine, sultan d'Ionie, ami intime de Cantacuzène, ayant appris sa situation, courut à son aide avec trois cent quatre-vingts vaisseaux, tant grands que petits, sur lesquels il avait embarqué vingt-neuf mille hommes. Ce secours lui fut cependant inutile, car Amir, trompé par une fausse lettre de Cantacuzène, qui le priait de se retirer, se rembarqua et retourna chez lui.

Apocaucus, craignant qu'Amir ne revînt secourir Cantacuzène, fit fermer tous les passages par ses galères. Cantacuzène, pour tromper sa vigilance, fit construire une barque en secret, dans une maison particulière, et la fit porter pendant la nuit au bord de la mer, dans un endroit qui n'était pas gardé. Un de ses amis la monta et cingla vers Smyrne; il y aborda heureusement en peu de jours, et remit entre les mains d'Amir la lettre de Cantacuzène, qui le priait de l'assister dans son pressant besoin.

Aussitôt Amir fit équiper une flotte de près de deux cents vaisseaux, bien fournis d'argent, d'hommes et de vivres, avec laquelle il partit pour l'Eubée, où il fut arrêté par un vent contraire. Apocaucus, inquiet de cet armement des Turcs, fit tous ses efforts pour gagner Amir, qui demeura toujours attaché à son ami, et détermina par là Apocaucus à se retirer à Constantinople.

Cette guerre civile, qui dura cinq ans, affaiblit considérablement l'empire, et l'aurait ruiné infailliblement sans la mort d'Apocaucus. Cantacuzène, débarrassé d'un si terrible ennemi, trouva le moyen d'entrer dans Constantinople, où il fit la paix avec l'empereur Jean; et, pour resserrer les nœuds de cette paix, il lui donna sa fille en mariage.

Après cette guerre, la marine de l'empire se trouva en fort mauvais

état. Les Latins, établis à Galata, profitèrent de cette faiblesse pour s'emparer de Phocée, de Mitylène, de Chio, et voyant l'empereur paisible possesseur de l'autorité souveraine, ils demandèrent qu'on leur cédât un certain espace de terrain pour pouvoir, disaient-ils, agrandir un peu leur citadelle; mais leur vrai dessein était de la rendre imprenable. L'empereur leur refusa cette grâce, qui véritablement paraissait contraire à ses intérêts. Dans ce même temps, il donna des ordres pour que l'on armât en guerre quelques vaisseaux.

Indignés de ce qu'on ne leur accordait pas leur demande, et de l'armement que l'on préparait, les Latins s'emparèrent du terrain, firent fortifier leur place; et pour se conserver l'empire de la mer dont ils jouissaient, ils armèrent leurs vaisseaux, leurs galères et leurs barques, brûlèrent toutes les maisons avancées de Constantinople, une partie des navires qui étaient sur le chantier, et ravagèrent toute la côte. L'empereur, qui était malade à Didymotèque, se fit porter à Constantinople pour s'opposer à ces violences. Il pressa la construction des vaisseaux que l'on bâtissait avec d'extrêmes difficultés, parce que les Latins étant maîtres de la mer, il fallait transporter par terre les bois nécessaires.

Les Latins crurent alors qu'il fallait prévenir l'empereur, et l'attaquer avant qu'il fût plus fort. Ils établissent une énorme machine à lancer des pierres, sur un grand vaisseau, qu'ils remorquent avec des galères. Ils jettent dans la ville, avec cette machine, quantité de pierres, qui causent plus de peur que de dommage. Les vaisseaux de l'empereur étant prêts, font à leur tour du désordre sur les rivages de Galata, et coulent le grand vaisseau chargé de la machine. Quatre de ces navires, de différents rangs, attaquent un vaisseau génois richement chargé, qui est à l'ancre près de l'île du Prince. Ils jettent dessus des feux d'artifice, montent à l'abordage, et tuent beaucoup de gens de l'équipage; mais les Latins de Galata viennent à son secours, et tirent à terre ce vaisseau à demi brûlé.

La flotte de l'empereur part en bon ordre pour aller combattre les Latins; elle a à sa suite un grand nombre de vaisseaux, de barques et de bateaux chargés de soldats; mais un vent impétueux qui s'élève fait évanouir les projets de l'empereur. Trois de ses galères, chargées de tours, sont renversées dans la mer; l'étage d'une autre étant tombé,

les soldats et les matelots qui étaient dessus sont précipités dans les flots. Les Latins tirent ces galères à terre et y mettent le feu.

Le lendemain, pour célébrer cet avantage, ils équipent leurs vaisseaux, les couronnent de fleurs; et, dans ce superbe appareil, ils passent plusieurs fois devant le palais de l'empereur, portant comme en triomphe les étendards des vaincus.

Pour se relever de cette disgrâce, Cantacuzène fait armer une nouvelle flotte. Les Latins, étonnés de ces derniers préparatifs, craignant de gâter leurs affaires par une imprudente opiniâtreté, demandent la paix, qui leur est accordée.

Les empereurs grecs, n'ayant point de marine entretenue, étaient souvent le jouet des Vénitiens et des Génois. Comme ceux-ci avaient de puissantes flottes sur la mer d'Ionie, sur la mer Egée et dans le Pont-Euxin, ils s'y rendaient redoutables, et refusaient hardiment les droits établis par les empereurs de Constantinople, ce qui força ces empereurs à faire avec eux des traités peu honorables. Cela arriva plusieurs fois à Cantacuzène, qui se trouva si faible contre ces étrangers qui s'étaient établis dans le sein de ses Etats, que dans l'impuissance de se venger, il fut souvent obligé de dissimuler.

Cependant, vivement piqué contre les habitants de Galata, il assiégea cette ville par mer et par terre. Sa flotte, commandée par Tarcaniote Protostator, était jointe à celle des Vénitiens que commandait Nicolas Pisani. Elles formaient ensemble trente-deux galères; mais tous ces préparatifs furent inutiles, Pisani ayant eu avis qu'une flotte génoise de soixante-dix galères était partie, sous les ordres de Papan Doria, pour le combattre, se retira. Il le rencontra cependant, mais il s'enfuit avec une telle vitesse, qu'il échappa à son ennemi, et se retira dans l'île d'Eubée. Cantacuzène, abandonné des Vénitiens, rentra dans Constantinople.

Pagan, après avoir inutilement poursuivi le général des galères vénitiennes, fit voile pour Constantinople; mais le vent l'ayant jeté au port d'Héraclée, il y reçut quelques insultes des habitants de cette ville. Il vengea la nation outragée en faisant le siége de cette place, dont il s'empara. Après l'avoir pillée, il prit la route de Galata.

L'empereur, averti de son approche, fit mettre ses vaisseaux en état; mais il n'aurait pu résister aux forces génoises, s'il n'avait été

secouru par les Vénitiens. Nicolas Pisani, qui s'était rendu à Venise, en était parti avec une flotte de soixante-dix vaisseaux, parmi lesquels il y en avait vingt-six catalans ; mais au lieu de joindre au plus tôt les ennemis, pour ne leur pas donner le temps de se reconnaître, il ne fit que voltiger autour des îles, et perdit par cette lenteur l'occasion de battre les Génois. Enfin, pressé par les sollicitations réitérées de l'empereur et par les instances du général catalan, il vint mouiller à l'île du Prince. Trois jours après il se joignit aux vaisseaux de l'empereur.

Pagan, avec ses soixante-dix galères, était en Chalcédoine, vis-à-vis de Constantinople, où il exerçait tous les jours ses gens au combat, sans le vouloir donner. Comme il était excellent marin, il prévit qu'une grande tempête allait s'élever, et demeura tranquille à l'ancre, se flattant que les ennemis, qui avaient pris la route de Constantinople, seraient surpris par le gros temps, et qu'il pourrait profiter de leur désordre. En effet, il s'éleva un vent du midi si violent, que la flotte vénitienne fut sur le point d'être jetée sur les écueils qui se trouvent du côté de Constantinople, et qui en défendent les approches.

Traconiote, qui commandait les vaisseaux de l'empereur, connaissant mieux le danger que les autres, s'écarte de la rade et va se jeter avec furie sur les Génois, qui ne sont pas en garde contre un coup si hardi. Les Espagnols le suivent, et Pisani, entraîné par un si bel exemple de courage, est obligé de les imiter. Les Génois, ne pouvant soutenir en même temps l'effort du vent et l'attaque de leurs ennemis, se retirent vers Galata ; mais se voyant vivement poursuivis, ils mouillent dans un endroit nommé Bracophage.

Les Vénitiens et les Grecs, qui savent combien cet endroit est dangereux, s'en approchent avec beaucoup de précaution. Ils attaquent les Génois et remportent d'abord quelque avantage sur eux. Les Espagnols, qui ne savent point qu'il y a des rochers à craindre dans cet endroit, poussent inconsidérément leurs galères sur ces écueils, où elles se brisent. Ils combattent cependant avec beaucoup de valeur ; mais la nuit sépare les deux partis, et sauve les Génois.

Le jour éclaira la défaite des deux armées. La perte fut grande de part et d'autre : les Génois y laissèrent dix-huit galères, les Vénitiens et les Espagnols seize; il n'en coûta rien à l'empereur.

Cette victoire fut assez considérable; mais Pisani en perdit tout le

fruit par son indolence. Au lieu de fondre sur les vaincus, qui s'étaient retirés à Galata, il se réfugia dans une rade étroite, comme s'il eût été vaincu.

Les Génois ne voyant point paraître leurs ennemis, qui, selon toutes les règles de la guerre, devaient être les agresseurs, se persuadèrent qu'ils en étaient craints. La lâcheté des Vénitiens fit renaître le courage dans leur cœur : ils crurent qu'ils devaient attaquer des gens qui avaient peur. Le général espagnol voyant sa gloire flétrie par l'inaction de son collègue, en mourut de chagrin. Il eut pour successeur un officier d'une rare prudence et d'une valeur éprouvée.

L'empereur voulut l'engager à se joindre à lui pour livrer bataille aux Génois, se flattant que par là ils entraîneraient Pisani, qui aurait honte de ne rien faire pendant qu'ils seraient en action. Le nouveau général, qui ne devait rien entreprendre que par les ordres de celui de Venise, se voyant dans la triste nécessité d'être vaincu ou désobéissant, ne voulut point suivre l'avis de l'empereur. Dans ce même temps on vit arriver trois galères espagnoles, bien équipées et bien armées. On crut que ce nouveau secours ébranlerait Pisani. Il changea de poste, et alla mouiller dans un endroit plus éloigné des ennemis, mais plus dangereux, parce qu'il était fort exposé à la violence des flots. L'empereur, qui le vit en danger d'être jeté sur des masses de pierre, par des vents d'orient, qui soufflent assez ordinairement dans cet endroit, lui fit dire de chercher un mouillage plus sûr ; mais il ne voulut point se déplacer. La nuit suivante, ses galères et celles des Espagnols qui l'avaient suivi furent battues par une tempête qui en fit périr sept ; les autres eurent bien de la peine à se sauver. Enfin après avoir laissé échapper la victoire, qu'il avait entre les mains, et perdu des vaisseaux par son imprudence, Pisani s'en retourna à Venise. L'empereur, se voyant abandonné par ses alliés, s'accorda avec ses ennemis, et fit la paix avec les Génois.

Pagan, qui s'était parfaitement bien acquitté des devoirs d'un excellent général, fut déposé ; Pisani, dont la conduite avait paru indigne d'un grand capitaine, fut conservé. L'empereur Cantacuzène, qui a écrit tous ces événements, dans lesquels il a eu tant de part, n'en marque point les raisons. Antoine Grimaldi, qui avait remplacé Pagan, partit de Gênes avec sa flotte qu'il avait considérablement augmentée, et vint à la rencontre des Vénitiens. Pisani ajouta aussi quelques galères à celles

qu'il avait déjà, et partit de Venise pour chercher les Génois. Ils se rencontrèrent près de la Sardaigne, et en vinrent aux mains : Grimaldi perdit la bataille et trente-deux galères.

La vanité des Génois fut un peu humiliée de cet échec ; mais elle reprit une nouvelle vigueur par les secours qu'ils tirèrent du duc de Milan, à qui ils s'étaient soumis ; ils armèrent une nouvelle flotte, qu'ils firent partir sous la conduite de Pagan. Les Vénitiens expédièrent aussi une armée navale commandée par Pisani. Enflés de la victoire qu'ils avaient remportée, ils refusèrent le secours des Espagnols, pour ne pas partager avec eux la gloire qu'ils comptaient acquérir dans l'expédition projetée; mais le succès ne répondit pas à leur espérance. Les deux armées s'étant rencontrées près de Modon, se livrèrent un combat dans lequel les Vénitiens furent entièrement défaits, et perdirent presque tous leurs vaisseaux. Les vaincus, fatigués d'une guerre qui les avait épuisés, demandèrent la paix aux vainqueurs, qui la leur accordèrent avec d'autant plus de plaisir, qu'ils la souhaitaient eux-mêmes.

La vie de l'empereur Cantacuzène fut si agitée dans la suite, qu'il renonça à l'empire et au monde : il se fit moine. Après sa retraite, l'empire fut gouverné par Jean son gendre, Manuel, Jean et Constantin. La marine n'eut point de part au gouvernement de ces derniers empereurs. Ils eurent à soutenir les attaques des Turcs, qui sapaient peu à peu les fondements de leur empire, lequel fut entièrement détruit par Mahomet II, sous Constantin, comme on le verra dans la marine des Turcs.

CHAPITRE XII.

Jusqu'à l'an 1350.

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR LA MARINE. — *Turcs.* Combat de Gallipoli. — Siége et sac de Constantinople. — Les chevaliers de Rhodes. — Défaite des pirates infidèles. — *Vénitiens.* Leur origine. — Leurs conquêtes. — Leur décadence. — *Génois.* Leur opulence. — Leur affaiblissement. — Perte de la Corse. — *Espagnols.* Commencement de leur marine. — Leur asservissement. — Pierre d'Aragon. — Siége de Tariffa. — *Portugais.* Opulence de la flotte du roi Ferdinand. — Ravage des côtes de l'Andalousie. — Siége de Lisbonne. — Défaite de la flotte. — *Hollandais.* Leur commerce. — Leur marine. — *Anglais.* Invasion de l'Angleterre. — Bataille d'Hastings. — Château-Gaillard. — Armement formidable de Philippe le Bel. — Descente de Louis VIII en Angleterre. — Blocus par Louis IX. — *Danois.* Leur puissance navale. — Descente en Irlande. — Le fameux pirate Oddo. — Invasions dans la Grande-Bretagne. — Incursions sur les côtes de France. — *Suédois.* Leurs constructions navales. — Les pirates. — Défaite de l'armée danoise. — *Russes.* Leur marine. — Siége de Constantinople. — *Français.* Marine des Gaulois. — Charlemagne. — Louis IX. — Les Croisades. — Pillage de l'île de Ré. — Bataille de La Rochelle. — Bataille de l'Ecluse. — Prise de Sandwich.

Pour arriver plus promptement à l'histoire de la navigation dans les temps modernes, nous allons réunir en un seul chapitre les principaux faits maritimes qui se sont accomplis jusqu'à l'époque de la découverte de la boussole.

Les Turcs ignorèrent longtemps l'usage de la navigation. Sortis d'un pays éloigné des mers, inculte, stérile, où ils ne subsistaient que par le vol et le brigandage, ils inondèrent une grande partie de l'Asie, jusqu'à ce qu'Osman, leur premier empereur, les eût fixés et eût établi le siége de sa domination à Prusa, autrefois capitale de la Bithynie, et aujourd'hui Brousse, capitale de l'Anatolie. Depuis, ils s'étendirent plus avant encore en Asie et dans l'Europe; mais jusque-là ils ne durent leurs rapides conquêtes qu'à leurs forces de terre. Ce n'est que lorsqu'ils dominèrent jusqu'à la mer Egée, l'Hellespont et quelques îles

voisines, qu'ils sentirent la nécessité d'une marine. Les premiers essais de leur navigation eurent lieu sous Mahomet Ier, neuvième empereur.

Les Vénitiens avaient eu avec les Turcs des démêlés qui n'étaient pas encore bien assoupis. Le sénat, pour les tenir en respect, envoya dans l'Archipel une flotte assez considérable, avec ordre néanmoins de ne pas commencer les hostilités. Il prit cette précaution afin de n'avoir rien à se reprocher; précaution vaine vis-à-vis des barbares, qui n'appréciaient pas de pareils ménagements.

Pierre Laurédan, général de la flotte vénitienne, vint mouiller vis-à-vis de Gallipoli. Le gouverneur de la place, prenant cette démarche pour une insulte, arma à la hâte vingt-cinq galères qui étaient dans le port, et quatre-vingts petits bâtiments qui allèrent occuper l'entrée du détroit. Laurédan appareilla et s'avança du côté de la Propontide pour prendre l'avantage du vent et du courant, qui est assez rapide en cet endroit. Une galère vénitienne suivait les autres d'assez loin. Les Turcs la firent attaquer par une des leurs, des mieux équipées. Laurédan fit faire un signal pour que la sienne ne s'engageât point au combat; mais l'officier qui la commandait, comprenant au contraire qu'on lui ordonnait de combattre, tomba si brusquement sur la galère turque qu'il la coula.

Cet engagement particulier en attira un général. Les Turcs, animés par la vengeance, fondirent sur les Vénitiens, qui leur répondirent avec la même impétuosité. Le combat fut sanglant et opiniâtre. Les Turcs furent battus.

Les premiers empereurs turcs étaient si peu puissants sur mer, qu'Amurat Ier, pour faire passer en Europe six mille hommes, fut obligé de se servir de deux vaisseaux génois, et de payer un ducat pour le passage de chaque soldat. Bajazet Ier fit assiéger une fois par an, pendant dix ans, Constantinople, sans la pouvoir prendre : il n'avait point d'armée navale. Amurat II, manquant de vaisseaux pour faire passer l'Hellespont à son armée, fréta un navire génois.

Mahomet II, onzième empereur des Turcs, fut le premier qui donna beaucoup de soins à la navigation : elle était nécessaire à ses desseins.

Après la mort de Mahomet Ier, Amurat II, son fils aîné, eut les rênes de l'empire. Persuadés que le meilleur moyen d'affaiblir les Turcs était de semer chez eux la division, les Grecs opposèrent à Amurat, Mustapha, fils de Bajazet. La guerre s'alluma entre ces deux

princes, et ne s'éteignit que par la mort de Mustapha. Quoique victorieux, Amurat conserva toujours du ressentiment contre l'empereur grec, qui lui avait suscité un pareil ennemi.

Mahomet II, son fils, succéda à l'empire et à la haine de son père pour les Grecs. Il ne se vit pas plutôt le maître, qu'il résolut de leur faire sentir sa puissance, et il forma ce dessein avec d'autant plus de résolution, qu'il devait trouver dans la destruction de l'empire des Grecs à satisfaire en même temps sa vengeance et son ambition.

Il commença par faire bâtir une forteresse en Europe, sur le rivage du Bosphore. Par là il pouvait occuper insensiblement les avenues de Constantinople, faire aisément passer ses troupes d'Asie, et se rendre maître de la navigation qui avait lieu de la Méditerranée au Pont-Euxin, et du Pont-Euxin dans la Méditerranée. Lorsque la citadelle fut achevée, Mahomet fit un formidable appareil pour assiéger Constantinople. Instruit par l'exemple de ses prédécesseurs, qui avaient toujours manqué cette place parce qu'ils ne l'assiégeaient que par terre, il mit en mer une armée navale pour envelopper la ville, et la serrer de toutes parts. Cette armée était composée de trente galères et de deux cents autres vaisseaux.

La flotte ottomane occupa d'abord toutes les avenues du port, pour empêcher les secours d'y pénétrer. Mais il lui était bien difficile d'y entrer elle-même, sans le moyen surprenant dont se servit Mahomet. Le port de Constantinople était fermé par une forte chaîne attachée par un bout à la tour de Galata, et par l'autre à la forteresse d'Acropolis, qui commandait l'entrée du port du côté de la ville, et la chaîne était défendue par treize vaisseaux rangés en dedans.

Mahomet, désespérant de forcer cette barrière, construisit un chemin avec des poutres et des planches enduites d'huile, de suif, et autres matières propres à faciliter le transport. Ce chemin occupait bien l'espace d'un myriamètre; il s'étendait depuis la mer jusqu'au haut de la colline fort élevée de Galata, et de là descendait dans le port. L'empereur fit conduire par ce chemin, à force de bras et de machines, en une seule nuit, soixante-dix navires, plus quelques galères. Les chrétiens, tranquilles dans le port, où ils se croyaient en sûreté, furent très-étonnés de le voir rempli de vaisseaux ennemis. Cependant ils attaquèrent ces vaisseaux; mais l'artillerie des Turcs, dont le rivage était bordé,

les écarta et coula deux de leurs bâtiments. Les Turcs, se voyant maîtres du port, jetèrent l'ancre, et firent un pont flottant qui joignait les deux rivages. Par ce moyen les troupes allaient aisément de la terre jusqu'aux murs de la ville.

Un événement si extraordinaire jeta l'épouvante parmi les assiégés; un secours inespéré les rassura cependant. Sur la fin du mois d'avril, quatre bâtiments, partis de Chio, apportèrent à Constantinople des provisions de bouche et de guerre. Ils avaient vent arrière, et s'avançaient heureusement vers le Bosphore. Mahomet, qui les aperçut du rivage où il était à la tête de ses troupes, envoya ordre à la flotte de les attaquer et de s'en saisir.

Plus de cent cinquante de ses vaisseaux allèrent aussitôt pour les envelopper, et barrer l'entrée du port. Le vent étant tombé tout à coup, les quatre bâtiments se virent obligés de lutter contre toutes les forces navales des Turcs. L'inégalité et le succès de ce combat est un des traits les plus surprenants qu'on lise dans l'histoire. L'armée ottomane rangée sur la côte, le Grand Seigneur à sa tête, et grand nombre d'habitants de Constantinople en furent les spectateurs.

Les navires des chrétiens, arrêtés dans une mer tranquille, étaient comme des forteresses assaillies par une multitude de vaisseaux à rames, qui manœuvraient avec légèreté et les attaquaient de toutes parts; mais investis et immobiles qu'ils étaient, ils tiraient avec une artillerie bien servie, dont tous les coups portaient, sur cet assemblage confus de bâtiments qui s'approchaient sans ordre, dans un combat où la victoire leur paraissait certaine. Le canon des quatre vaisseaux coula plusieurs navires ennemis, et ceux qui lui échappèrent s'embarrassèrent de telle sorte, qu'ils se servirent d'écueil les uns les autres. La mer alors se trouva toute couverte d'armes, de dépouilles, de corps morts et de débris.

Outré d'impatience et de colère de se voir vaincu par un si petit nombre de bâtiments, Mahomet quitta le rivage, et se fiant à son cheval seul, il entra dans la mer pour encourager les siens. Mais ses exhortations, sa rage, sa fureur, ses menaces et ses blasphèmes furent inutiles. Un vent de sud s'éleva sur le soir, et poussa les quatre vaisseaux victorieux dans le port, où ils entrèrent sans avoir perdu de monde.

Le désespoir qu'en conçut Mahomet éclata : il frappait la terre, il se

mordait, il blasphémait ; il voulut d'abord faire empaler le général de sa flotte ; mais il aima mieux le faire battre, il le battit lui-même, et il ne lui conserva la vie qu'en lui faisant perdre sa charge et tous ses biens.

Les assiégés résolurent de brûler le pont flottant qu'avaient construit les Turcs, et dont ils étaient fort incommodés. Un Vénitien aussi habile qu'intrépide s'en chargea. Il mit sur trois brigantins légers des jeunes gens choisis pour la hardiesse et le courage ; il les exerça à lancer des feux d'artifice, et arma une galère génoise pour les soutenir. Ces dispositions prises, on s'approcha du pont à la faveur de la nuit, et l'on commença à jeter les matières enflammées ; mais les Turcs, qui avaient été avertis par un traître, déchargèrent de dessus leur pont et leurs vaisseaux une effroyable artillerie qu'ils avaient préparée.

La galère génoise coula fracassée, ainsi que l'un des brigantins, et les deux autres furent pris. Aucun des hommes n'échappa, ils furent tous tués, noyés ou faits prisonniers.

La ville ne tint pas longtemps après ce triste événement ; elle tomba sous l'effort des infidèles, qui y commirent les plus abominables infamies et les plus horribles cruautés. L'empereur grec fut enseveli sous les ruines de sa capitale et de son empire ; il mourut en combattant. Telle fut la déplorable destinée de cette ville.

Maître de Constantinople et de presque toute la Grèce, Mahomet n'était pas encore satisfait : son ambition, plus vaste que ses conquêtes, voulut soumettre l'île de Rhodes à son obéissance. Cette île appartenait aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Les Hospitaliers éprouvèrent différentes révolutions. Ils se réfugièrent en Chypre et se placèrent à Limisso, que leur donna le roi de Chypre, Henri de Lusignan. Ils armaient des vaisseaux pour escorter les fidèles qui allaient visiter la terre sainte.

Les pirates infidèles voyant que les Hospitaliers enlevaient à leur avarice ces pèlerins dont ils faisaient souvent d'avantageuses proies, allèrent attaquer ces premiers vaisseaux de la religion ; mais ils y trouvèrent une valeur intrépide.

Les Hospitaliers demeurèrent environ dix-huit ans en Chypre. Trop resserrés dans un bourg ouvert de toutes parts, sans port et sans fortifications, ils cherchèrent un asile plus sûr et plus agréable : leur grand maître jeta la vue sur l'île de Rhodes. Il commandait la flotte com-

posée de vingt-cinq galères, côtoya l'Albanie, la Morée et Candie, et se rendit en Chypre. Il y embarqua les Hospitaliers et les effets de la religion, et fit voile pour l'île de Rhodes où il fit sa descente après une très-faible résistance, le 15 août 1309. Ils y prirent le nom de chevaliers de Rhodes.

Se voyant paisibles possesseurs de l'île de Rhodes, ils travaillèrent, pour s'y affermir, à mettre leur port en bon état, et à fonder une bonne marine. Mais Ottoman Ier, empereur des Turcs, ne vit pas sans inquiétude aux portes de ses États des voisins aussi formidables. Les chevaliers soutinrent toutes ses attaques, repoussèrent vigoureusement tous ses assauts, lui tuèrent beaucoup de monde dans des sorties, et le contraignirent enfin à lever le siége et à se rembarquer.

Cette tentative ne servit qu'à affermir les chevaliers de Rhodes dans leur île. Ils firent de nouvelles fortifications, ils dressèrent une armée navale avec laquelle ils firent la conquête de Lango, Leros et Calamo, trois îles situées vers les côtes de l'Anatolie. Ils devinrent redoutables à tous leurs voisins, et la terreur des pirates et des infidèles.

Orcan, fils et successeur d'Ottoman se détermina à leur faire la guerre. Il mit en mer une armée navale de quatre-vingts bâtiments de toutes grandeurs. Gérard de Pins, lieutenant ou vicaire général de l'ordre, excellent homme de mer, leur opposa une petite flotte, et prit le vent sur eux en les attaquant. Presque tous les vaisseaux des Turcs furent pris ou coulés. Orcan eut bien de la peine à échapper au massacre.

Pour arrêter les courses des pirates, le pape Clément VI forma une ligue avec quelques puissances chrétiennes. La flotte, sous le commandement de Jean Biandras, prieur de Lombardie, chassa les Turcs, rassura la navigation, et s'empara du port de Smyrne, qui servait d'asile à tous les corsaires.

L'armée chrétienne ne fut point oisive à Smyrne. Les Turcs assemblèrent une flotte de cent cinquante vaisseaux, avec laquelle ils allèrent surprendre Limbro, île de l'Archipel. A cette nouvelle, les escadres chrétiennes se joignirent sous le commandement de Jean Biandras, et allèrent surprendre à leur tour la flotte des infidèles. On s'empara de leurs vaisseaux; on en brûla beaucoup, et il n'en échappa que trente-trois. On fit dans cette affaire cinq cents esclaves.

Vénitiens.

Quelques familles de Padoue, pour se soustraire aux fureurs des Lombards, qui ravagèrent l'Italie, se réfugièrent dans des endroits marécageux du golfe Adriatique, où s'élève aujourd'hui Venise. Comme ceux qui s'étaient établis dans ces petites îles sortaient de Padoue, cette ville s'en arrogea le gouvernement, et pour augmenter le nombre des habitants, elle déclara que Rialto serait une place d'asile, indifféremment ouverte à toutes les personnes qui voudraient s'y retirer. Cet appel fait à l'inconstance naturelle à l'homme, fut entendu des peuples limitrophes et lointains; de nombreuses émigrations eurent lieu : Venise se peupla, et le commerce la rendit florissante.

Chaque île eut d'abord un tribun particulier : ces tribuns, dans la suite, usurpèrent l'autorité souveraine, et secouèrent le joug que Padoue s'était crue en droit de leur imposer. Favorisés dans leurs prétentions par l'empereur grec et par le pape, ils s'érigèrent en république, dont le gouvernement fut confié à un chef unique, connu depuis sous le nom de doge ou duc. Le premier fut Paul-Luc Anafeste.

Du fond de ses lagunes, Venise sut commencer et combattre. Elle étendit ses domaines en terre ferme jusqu'au midi de la Dalmatie. Elle fit des conquêtes dans la Grèce, où elle possédait l'île de Crète et celle de Chypre, qui lui ont été enlevées par les Turcs. Son commerce, autrefois très-considérable, a été presque anéanti par les Français, les Anglais et les Hollandais. L'or des nations coulait à Venise par tous les canaux de l'industrie ; mais, depuis les grandes découvertes du seizième siècle, ce métal a pris une autre direction.

Génois.

L'histoire des révolutions de Gênes suffirait seule pour former un tableau intéressant. Détruite par Annibal, rétablie par le consul Spurius, elle fut prise par les Goths, à qui les Lombards l'enlevèrent. Presque entièrement ruinée de nouveau, elle fut relevée par Charlemagne, qui en fit une annexe du premier empire français. Les Sarrasins s'en emparèrent dans le dixième siècle, passèrent les hommes au

fil de l'épée, et emmenèrent en Afrique les femmes et les enfants, qu'ils rendirent esclaves.

Rétablie pour la troisième fois, Gênes s'enrichit par le commerce; ses citoyens, devenus fiers et puissants, en raison de leur prospérité, arborèrent l'étendard de la liberté, et la moderne république fut bientôt en état de fournir des secours aux princes chrétiens, à l'époque des croisades. Ce fut en vain que les Pisans lui déclarèrent la guerre; elle sortit victorieuse de la lutte et conserva tous ses avantages. L'enthousiasme de la liberté rendit les Génois capables des plus grandes choses, et parvint à concilier, pour eux, l'opulence du commerce avec la supériorité des armes. Toutefois la jalousie et l'ambition troublèrent la cité, et occasionnèrent des guerres intestines que partagèrent les empereurs, les rois de Naples, les Visconti, les marquis de Montferrat, les Sforce et la France, successivement appelés par les différents partis qui divisaient la république.

André Doria fut assez heureux et assez habile pour réunir les esprits, et rendre à sa patrie le calme et la tranquillité si nécessaires aux nations.

Gênes, dans ces temps florissants, possédait plusieurs îles de l'Archipel, et donnait même des lois à quelques villes situées sur les côtes de la Grèce et de la mer Noire. L'un des faubourgs de Constantinople, Péra, était sous son obéissance; mais l'agrandissement de la puissance ottomane a tellement affaibli son commerce dans le Levant, qu'à peine un de ses navires paraît à présent dans les eaux qui baignent les Etats du Grand Seigneur.

Plus fameuse par ce qu'elle fut autrefois que par ce qu'elle est aujourd'hui, Gênes est tombée de son antique grandeur, et la perte de la Corse, réunie à la France, n'a pas peu contribué dans le temps à affaiblir ses forces et à diminuer ses ressources.

Les Toscans furent les premiers qui se rendirent maîtres de la Corse.

Les Carthaginois soumirent cette île; et, sous Scipion, les Romains la conquirent tout entière. Les Sarrasins s'en saisirent dans le huitième siècle, mais ils en furent chassés quelque temps après.

La Corse, sous l'empire de Charlemagne, fut envahie par des barons romains de la maison Colonne, et, dans la suite, les papes, les rois d'Aragon et ceux de France se la disputèrent tour à tour. Le traité

de Cambrai en assura la possession aux Génois, qui en avaient acheté plusieurs parties, et cette île, prétexte de longues guerres entre les gouvernements de Pise et de Gênes, est enfin restée aux Français, qui s'ensont rendus maîtres en 1769.

Espagnols.

Environnée de l'Océan et de la Méditerranée, l'Espagne forme une presqu'île, et est heureusement située pour la navigation. Ses premiers habitants furent les Phéniciens, qui y fondèrent des colonies; vinrent ensuite les Carthaginois et les Romains, également attirés par l'appât de l'or et de l'argent, métaux communs alors, et que fournissaient à la cupidité de l'étranger des mines abondantes.

C'était de l'Espagne que les Carthaginois faisaient venir les hommes destinés à compléter leurs armées, et l'argent nécessaire pour solder ces troupes mercenaires. Jalouse des ressources que Carthage trouvait dans ce pays, Rome non-seulement s'y établit sur les ruines de sa rivale, mais encore le soumit, et les triomphes de ses généraux étaient ordinairement ornés des richesses, étalées avec soin, qu'ils en avaient enlevées.

Jusqu'au temps de Brutus, les Espagnols ne s'étaient servis que d'embarcations de cuir; mais depuis, ils équipèrent des vaisseaux construits sur les plus forts modèles. Lenr marine, sous les règnes d'Auguste et de Tibère, prit un tel degré d'accroissement et fut si bien cultivée, que souvent on vit sortir des côtes méridionales de l'Espagne, destinées pour Rome, des escadres considérables et de gros bâtiments marchands, dont le nombre égalait presque celui des navires expédiés des rivages de l'Afrique.

Victime de révolutions qui tant de fois ont bouleversé le monde, l'Espagne, après avoir porté le joug de Carthage et de Rome, fut asservie aux Goths, qui la possédèrent tout entière. Ces peuples barbares, trop resserrés dans le Nord, avaient quitté leur pays natal, et sous la conduite de leur roi Suintilla, auquel succéda Vamba, étaient venus s'établir au sud-ouest de l'Europe.

Terreur et fléau de l'Afrique, depuis le Nil jusqu'au détroit de Gi-

braltar, les Sarrasins portaient partout l'épouvante de leur nom, et menaçaient l'Espagne. Forts d'une armée navale de deux cent soixante-dix vaisseaux, ils envahirent les frontières de la Péninsule ; mais Vamba les tailla en pièces, prit ou brûla leurs embarcations, et sauva son royaume.

Voulant étendre leur empire dans la Mauritanie, ces mêmes Sarrasins, quelques années plus tard, mettent en mer une flotte considérable pour appuyer leurs troupes de terre. Cet armement donne de l'ombrage à Egiza, qui, craignant une descente sur ses côtes, ordonne à Théodomir d'observer les mouvements de l'ennemi, et de le combattre à la première occasion. Rencontrés par les Espagnols qui les attaquent courageusement, les Africains sont défaits en partie, le reste prend la fuite.

Quelque grand toutefois que fût cet échec, il n'étouffa point chez les Sarrasins, connus encore sous le nom de Maures et d'Arabes, le désir de pénétrer en Espagne et de s'en emparer.

Hizen, fils d'Abdérame, fut le premier roi maure qui arma sur mer. Il équipa une flotte au port d'Almeria, dans le royaume de Grenade, et en confia le commandement à un de ses généraux, dont Majorque, Minorque, Iviça et la Sardaigne essayèrent vainement de repousser les attaques.

De tous les souverains qui partageaient l'Espagne, les princes maures étaient les seuls qui eussent des vaisseaux ; ce qui ne les empêcha pas d'être exposés aux invasions des Normands, qu'attirait dans leur pays l'espoir du butin, et qui ravagèrent pendant deux ans le royaume de Galice.

L'Espagne sentit enfin le besoin d'avoir une marine. Raymond, comte de Barcelone, se chargea du soin d'équiper une flotte, qui devait lui servir contre les Maures de l'île Majorque ; mais ne possédant point assez de vaisseaux pour l'expédition qu'il méditait, il se ligua avec les Génois et les Pisans, qui lui en fournirent un grand nombre.

Retraite ordinaire des pirates qui infestaient les côtes de la France, de l'Espagne et de l'Italie, Almeria est assiégée par terre et par mer, et tombe au pouvoir du grand amiral de Catalogne ; vingt mille Maures sont faits prisonniers de guerre, et rachètent à prix d'argent leur liberté ravie. Majorque, Minorque, Iviça et les îles environnantes se sou-

mettent aux Catalans et aux Aragonais ; Séville, après un siége de seize mois, cède aux efforts combinés de Raymond Boniface et de Ferdinand, et ouvre ses portes aux vainqueurs.

Pierre, roi d'Aragon, met en mer une flotte considérable, destinée en apparence à enlever la Sicile à Charles d'Anjou. Pour tromper l'Europe sur le but véritable de cet armement, il affecte de répandre le bruit que son intention est d'attaquer les Maures d'Afrique, et fait voile vers l'ancienne Hippone, dont il ravage les environs : virant ensuite de bord, il attend en Corse le dénoûment de l'affreuse tragédie qui se termine, pendant les vêpres, par le massacre des Français, et va, après ce honteux succès, recevoir en Sicile, où il est couronné, le prix de sa lâche perfidie.

Vers le même temps, Sanche le Brave, roi de Castille, armait sur mer pour se défendre contre les Maures qui menaçaient ses Etats, et les forçait à abandonner Xérès, dont ils avaient formé le siége. Philippe le Hardi faisait sortir des ports de France, pour attaquer l'Aragon, cent vingt bâtiments armés, sous la conduite d'Enguerrand de Bailleul ; les Français s'emparaient du port de Roses ; mais, battus à leur retour, avec une partie de la flotte, par Marquet, amiral de Barcelone, ils perdaient trente vaisseaux, pendant que Roger Doria, auquel s'étaient joints les habitants de la ville prise, obligeait Enguerrand de Bailleul lui-même, qu'il avait surpris, à se rendre prisonnier de guerre, et à être témoin de l'entière destruction de son escadre.

Le roi d'Aragon, toutefois, ne jouit pas longtemps de cet avantage, uniquement dû à l'imprudence qu'avait eue Philippe de séparer ses forces; car, blessé quelque temps après, sa plaie devint incurable et le conduisit au tombeau.

Engagé dans une guerre fâcheuse contre les Maures, Alphonse XI se voyait à la veille d'être attaqué par une armée de quatre cent mille fantassins et de soixante-dix mille hommes de cavalerie, que soixante-dix galères et cent quatre-vingts autres bâtiments avaient débarqués sur les côtes d'Espagne.

Egalement intéressés à déconcerter les projets des Africains, les rois d'Aragon et de Portugal envoyèrent des troupes au secours d'Alphonse. De part et d'autre, de nombreuses escadres couvraient l'Océan et la Méditerranée. Chaque jour était témoin d'engagements plus

ou moins sérieux, lorsque l'amiral aragonais, qui croisait dans le détroit pour troubler le passage des Maures, fut défait et tué dans un combat.

L'amiral de Castille, de son côté, faisait bien de temps à autre quelques prises; mais Alphonse, impatient de voir ses ennemis détruits, l'ayant accusé de ne pas leur faire autant de mal qu'il pouvait, ce brave militaire, piqué d'un reproche qu'il ne méritait pas, alla imprudemment avec sa petite flotte attaquer les Maures, infiniment supérieurs en nombre. Le combat fut opiniâtre, l'amiral fit des prodiges de valeur; mais, mortellement frappé au milieu de l'action, il succomba, et tous ses vaisseaux furent perdus, à la réserve de cinq galères qui gagnèrent le port de Tariffa.

Maîtres de la mer par cette défaite des Castillans, les Maures débarquèrent sans obstacle à Gibraltar et à Algeziras; ils mirent le siége devant Tariffa, ville alors considérable de l'Andalousie, et finirent par être taillés en pièces dans une bataille générale qui devait décider du sort de toute l'Espagne. Les troupes tombèrent sur les colonnes ennemies avec tant d'impétuosité, qu'elles les enfoncèrent, et que, profitant de leur désordre, elles en firent un horrible carnage. Le nombre des morts paraît incroyable; et cependant si, fatigués de tuer, les Espagnols ne s'étaient point arrêtés pour piller, aucun Africain n'aurait survécu à cette mémorable journée.

Portugais.

Le Portugal, qui comprend l'ancienne Lusitanie, après avoir été soumis aux Carthaginois et aux Romains, fut successivement conquis par les Suèves, les Alains et les Visigoths, vers la fin du quinzième siècle. Les Maures s'en emparèrent sur ces derniers, et le possédèrent très-longtemps.

Lorsque les chrétiens s'unirent pour faire la guerre aux Maures d'Espagne, Henri, petit-fils de Robert Ier, duc de Bourgogne, et arrière-petit-fils de Robert, roi de France, passa en Espagne avec des secours pour Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, et battit les Maures dans plusieurs rencontres.

Alphonse ayant fait sa paix, donna à son tour des troupes à Henri, qui les joignit aux siennes, défit les Maures, et conquit sur eux le royaume de Portugal. Ce fut alors qu'Alphonse le gratifia du titre de comte, et lui fit épouser Thérèse, une de ses filles naturelles. Henri en eut un fils, nommé Alphonse, qui lui succéda. Ce prince, ayant défait cinq rois maures, fut proclamé roi par son armée.

Trois rois d'Espagne ont possédé le Portugal jusqu'en 1640. Alors les Portugais, indignés de la fierté despotique des Espagnols, se révoltèrent, et proclamèrent roi Jean, duc de Bragance, fils naturel d'un des rois de Portugal : sa postérité s'est maintenue sur le trône.

Avantageusement situé pour la navigation, et presque partout environné des eaux de la mer, le Portugal possède sur l'océan Atlantique d'excellents ports, entre lesquels celui de Lisbonne, à l'embouchure du Tage, mérite le premier rang. La marée y remonte jusqu'à la hauteur de quatre mètres. Les plus gros navires y trouvent assez de profondeur pour ne jamais être gênés dans leur manœuvre, ni avoir rien à craindre de la variabilité des vents, défendus qu'ils sont contre les bourrasques et les gros temps, par une chaîne de montagnes élevées qui règnent au loin sur les rives du fleuve.

Le Portugal négligea longtemps la marine ; ce ne fut guère que pendant le règne d'Alphonse IV qu'il commença à en reconnaître l'utilité et à en sentir tous les avantages; toutefois, elle se ranima et brilla de quelque éclat sous le roi Ferdinand.

Ce monarque venait d'obtenir en mariage une princesse d'Aragon ; et, voulant aller la chercher et la conduire dans ses Etats, il avait fait équiper six galères, dont cinq étaient chargées des plus riches présents. Celle que montait la princesse était décorée de tout ce que l'art et la galanterie ont de plus recherché ; un goût exquis avait présidé à ses moindres ornements, et, lorsqu'elle franchit, à pleines voiles, l'embouchure du Tage, on se rappela Cléopâtre sillonnant le Cydnus, et faisant son entrée triomphale dans le port de Tarse.

L'année suivante, trente vaisseaux armés et autant de galères mirent en mer, et allèrent ravager les côtes de l'Andalousie ; ils auraient même porté plus loin les horreurs de la guerre, si l'hiver et les mauvais temps ne les avaient obligés de regagner le port d'où ils étaient partis. Suivis dans leur retraite par la flotte de Castille, les Portugais furent

attaqués et perdirent un vaisseau chargé de l'argent destiné au payement des troupes.

Cet échec amena la paix entre Ferdinand et Henri ; mais elle fut de courte durée. Le roi de Castille, dont la flotte était entrée dans le Tage, sans que l'amiral Lancerotte s'y opposât, assiégea Lisbonne par terre et par mer, et s'empara de quatre galères portugaises.

Héritier du trône de Castille et de la haine de son père pour Ferdinand, Jean arme contre le Portugal. Une bataille navale se livre, les Castillans sont vainqueurs, et Tellès, qui a commis l'imprudence de trop compter sur la supériorité numérique de ses forces, et de laisser s'écarter de la ligne huit de ses bâtiments, perd dans ce combat non-seulement sa liberté, mais encore toute sa flotte. Une seule galère parvint à s'échapper.

Cette victoire, remportée par les Castillans sur les Portugais, augmenta l'animosité réciproque des deux nations. Cette animosité éclatait dans toutes les occasions, et elle eut des suites fâcheuses après la mort de Ferdinand.

Gendre de ce prince, Jean Ier, roi de Castille, croyant avoir, par son mariage, des droits légitimes au trône de Portugal, met le siége devant Lisbonne, persuadé qu'une fois maître de la capitale du royaume, il le sera bientôt des autres places. Plusieurs engagements, plus ou moins sérieux, ont lieu sur terre et sur mer, mais enfin la victoire se déclare en faveur des Portugais.

La mort du roi de Castille ne change rien à la situation des affaires ; la guerre continue. Sept galères portugaises, revenant de Gênes, chargées d'agrès et de munitions, sont attaquées et battues par cinq vaisseaux castillans, qui en prennent quatre et en font échouer une. D'atroces cruautés sont exercées envers les vaincus, dont on jette quatre cents à la mer, et les farouches vainqueurs, longeant ensuite les côtes du Portugal, ravagent le pays qu'ils ruinent, et mettent tout à feu et à sang.

Ces différents échecs cependant ne nuisaient que médiocrement aux progrès de la marine portugaise, qui, chaque jour, acquérait de nouvelles forces.

Quoiqu'il fût en paix avec les princes chrétiens, don Jean Ier équipa une flotte composée de trente bâtiments de transport, de soixante-sept

galères et d'un grand nombre de barques. Cet armement excita l'attention de tous les princes voisins, et donna surtout de l'inquiétude au roi d'Aragon.

Maître de son secret, don Jean a levé l'ancre, et sa flotte, qui tient l'Europe entière en suspens sur le véritable but de l'expédition, cingle vers l'Afrique, arrive, et débarque des troupes qui prennent d'emblée Ceuta, ville de Barbarie, sur la côte orientale du détroit de Gibraltar.

Les Portugais, dans leurs entreprises nautiques, étaient alternativement heureux ou malheureux. Tantôt ils faisaient la loi, tantôt ils la recevaient; mais, depuis quelque temps, la fortune leur était favorable, et ils avaient enlevé aux Castillans une flotte de trente-cinq vaisseaux qui revenaient de Guinée, chargés d'or et de riches marchandises.

Successeur d'Alphonse, don Jean II, quoiqu'il fût occupé du soin d'apaiser des troubles que des ennemis secrets avaient excités dans l'intérieur de son royaume, n'en forma pas moins le projet de porter ses armes au dehors, soit pour étendre ses conquêtes sur les Maures, soit pour ajouter aux découvertes qu'on avait déjà faites dans la route des Indes. Il envoya une flotte de vingt vaisseaux dans la Nigritie, vers le fleuve Sénégal, sous la conduite de Pierre Vasquez d'Acugna.

Rendu inutile par la faute du chef de l'expédition, cet armement fut renouvelé contre les Maures d'Afrique. L'amiral portugais s'empara d'une île voisine deMéquinez, et s'y fortifia. Le roi de Fez mit aussitôt sur pied une armée formidable pour en chasser l'ennemi. Instruit de ces dispositions hostiles contre ses troupes, don Jean leur envoya un renfort de quinze cents hommes, et aurait même commandé en personne ces forces réunies, si son conseil n'eût arrêté cet élan d'un courage imprudent.

Un traité fut donc conclu avec le roi de Fez; et les Portugais, dans l'impossibilité où ils se trouvaient de conserver leur conquête, sortirent de l'île avec les honneurs de la guerre, et regagnèrent leurs ports.

Hollandais.

La Hollande, dans son état primitif, n'était qu'un simple comté; mais on la regardait, eu égard à son étendue, comme la plus considérable des Provinces-Unies. Ces provinces étaient au nombre de sept :

la Hollande proprement dite, ainsi nommée des mots Hol, *creux,* et Land, *pays;* la Zélande, Utrecht, Gueldre, Over-Yssel, Groningue et la Frise.

La Hollande dépendait autrefois de l'Espagne. L'abus que Philippe II y fit de son autorité, la sévérité du duc d'Albe, et la crainte de l'Inquisition qu'on voulait y établir, excitèrent les peuples à la révolte. Les Etats-Généraux s'étant soustraits à la domination espagnole, ce pays devint le théâtre de la discorde, de la guerre et de la politique. Les princes d'Orange furent l'âme de cette ligue. Animés et conduits par eux, les Hollandais résistèrent à toutes les forces du fils de Charles-Quint, et fondèrent un gouvernement nouveau, qui, unissant l'esprit de liberté à celui du commerce, balança quelquefois le pouvoir des plus puissants princes. On vit même les Espagnols, après avoir vainement employé la voie des armes et des négociations, obligés de reconnaître les Provinces-Unies comme un Etat libre, souverain et indépendant.

Bornée à l'ouest, à l'est et au nord par l'Océan, au premier coup d'œil la Hollande semble assise sur un sol favorable à la navigation; ce n'est cependant qu'après avoir lutté contre des obstacles de tout genre, dont l'opiniâtreté seule a su triompher, qu'elle est parvenue à se créer une marine, que nous verrons, plus tard, sous son immortel Ruyter, battre les Anglais et même déjouer les projets hostiles de la France.

Anglais.

Quoique d'épaisses ténèbres couvrent l'époque de l'histoire d'Angleterre, depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'à la bataille d'Hastings, nous croyons cependant devoir tracer rapidement les principales actions qui précédèrent l'invasion de Guillaume le Conquérant.

Heureux dans toutes ses guerres, Harald, roi de Danemark, voulut, à l'exemple de ses prédécesseurs, essayer si de plus grandes entreprises dans des contrées lointaines lui réussiraient : il mit à la tête de ses troupes deux capitaines que lui procura la soumission de la Vandalie, et prépara en même temps deux expéditions. Ce fut sous leur conduite que les Danois firent deux descentes, l'une dans la Grande-Bretagne, l'autre dans l'Aquitaine.

On ne s'occupait point alors à s'emparer d'un territoire pour le conserver et s'y établir. C'étaient des armées de terre ou de mer qui, comme des torrents, inondaient des royaumes entiers, et se dissipaient ensuite d'elles-mêmes, ne laissant après elles que des traces funestes de leurs ravages et de leurs cruautés. Telles furent les deux expéditions des Danois en Angleterre et en France.

Le bruit de la mort d'Arthur, roi d'Angleterre, s'étant répandu en Allemagne, plusieurs peuples, instruits que les Bretons manquaient de force et de courage pour se défendre, résolurent de passer la mer et de s'établir, par les armes, dans cette île voisine du continent. Ida, Anglais d'origine, embarqua sur quarante vaisseaux un grand nombre de familles anglaises, et les débarqua à Flambourg, dans la province d'York, où il trouva les Saxons-Northumbles disposés à les recevoir, parce qu'ils étaient fatigués de la domination du roi de Kent. Les uns et les autres reconnurent Ida pour leur roi, sous le titre de Northumberland, c'est à-dire sous celui du pàys situés au nord de Thumbert ; ce qui forma le cinquième royaume fondé dans la Grande-Bretagne par les Anglo-Saxons, que Wortigern avait appelés dans cette île comme troupes auxiliaires.

Une flotte considérable, la plus nombreuse qui fût encore venue d'Allemagne, opéra une descente sur les côtes de la Grande-Bretagne. Elle portait des Anglais aguerris, que commandait un chef de la même nation, nommé Crida, qui, ayant débarqué, traversa comme un torrent le royaume d'Estanglie, et s'avança vers le milieu de l'île sur les terres des Bretons, lesquels n'opposèrent aucune résistance. Profitant de la terreur qu'il avait inspirée, Crida s'étendit dans toutes les directions, se rendit maître de la campagne, et chassa devant lui ces timides ennemis. De toutes ces conquêtes, il forma un royaume plus grand et plus considérable qu'aucun de ceux fondés précédemment par ses devanciers conquérants, sous le nom de royaume des Middle-Anglès, c'est-à-dire *Anglais du milieu.*

Devenu roi de toute l'Angleterre par l'extinction de l'heptarchie des Anglo-Saxons, Egbert jouissait paisiblement du fruit de ses victoires, lorsque les Danois, qui déjà à deux reprises différentes avaient tenté de descendre en Angleterre, abordèrent à Yarmouth avec trente-cinq vaisseaux. Nullement préparés à les recevoir, les Anglais ne purent

s'opposer à leur entrée dans le pays, qu'ils ravagèrent. A la première nouvelle de l'invasion, Egbert marcha contre eux avec les troupes qu'il put rassembler, croyant n'avoir qu'à paraître pour les forcer à se rembarquer. Après un long et sanglant combat, il eut le chagrin de voir la victoire se déclarer pour eux, et son armée fut mise dans une déroute complète.

Cette mortification, très-grande pour un prince toujours victorieux dans les divers combats où il s'était trouvé, lui fit prendre d'autres mesures afin de se défendre contre ces nouveaux ennemis; mais les Danois, qui n'avaient pas le dessein de faire des conquêtes en Angleterre, et encore moins celui de les garder, se contentèrent de piller la campagne; ils remontèrent sur leurs bords après avoir ravagé et brûlé le pays, emportant un butin immense.

Des pirates danois, informés par leurs espions que les Bretons de Cornouailles, tributaires d'Egbert, brûlaient d'envie de secouer le joug des Anglais, allèrent débarquer dans cette partie de l'île, et y furent reçus avec joie. Après s'être fortifiés de quelques troupes bretonnes qui vinrent se joindre à eux, ils se mirent en marche pour aller combattre le monarque anglais. Ils avaient espéré de le surprendre; mais ils furent eux-mêmes étonnés d'apprendre qu'il venait leur livrer bataille. L'expérience du passé l'avait rendu prudent : il avait tenu son armée prête à marcher.

Egbert accourut avec toutes ses forces au-devant des Danois. Les ayant rencontrés proche d'Hengis-Dun, au pays de Cornouailles, il les attaque aussitôt, remporte sur eux une victoire complète, et les force à regagner au plus vite leurs vaisseaux.

Quoique souvent battus depuis, les Danois ne s'en acharnèrent pas moins contre la Grande-Bretagne. Entrés dans la Tamise avec une flotte de trois cents voiles, ils remontèrent le fleuve jusqu'aux portes de Londres, où ils descendirent, puis à Cantorbéry.

Après avoir pillé ces deux villes, les Danois se jetèrent dans la Mercie, et détruisirent une armée que Berthulphe voulut leur opposer. Ils auraient, en toute sécurité, parcouru l'Angleterre, sans l'avis qu'ils reçurent qu'Ethelwolph et Aldestan, à la tête de forces considérables, se préparaient à leur couper la retraite.

Revenant aussitôt sur leurs pas, les Danois repassent la Tamise,

avec l'intention de combattre les deux rois, qui étaient campés à Ockley, dans la province de Surrey. Nulle expression ne saurait rendre les atrocités commises dans leur marche par ces cruels ennemis des Anglais. Enfin on se rencontre, on en vient aux mains; de part et d'autre on combat corps à corps; la mêlée est épouvantable, et la victoire se déclarant contre les Danois, dont un très-petit nombre seulement parvient à s'échapper, ils couvrent le champ de bataille de mourants et de morts.

Ce désastre toutefois ne rebute point les Danois; il semble qu'ils avaient juré de ne pas laisser un seul instant de repos aux Anglais. Leur première attaque contre la Grande-Bretagne commence par le Northumberland, qu'ils subjuguent; l'Estanglie éprouve le même sort, et, après avoir rançonné la Mercie, ils entrent dans le Wessex.

Les Northumbres, pendant les orages politiques, avaient secoué le joug des rois d'Angleterre; mais, à cette époque, les différentes factions s'étant réunies, elles oublièrent ou feignirent d'oublier tout ressentiment, pour se donner un roi. Osbert fut élu d'un consentement unanime. Ce choix heureux, qui avait obtenu tous les suffrages, aurait suffi seul pour rétablir les affaires, si un incident imprévu n'avait fait revivre les dissensions et plongé le pays dans un gouffre de malheurs.

Osbert, qui tenait sa cour à York, revenant un jour de la chasse, entra, pour se rafraîchir, chez le comte Bruen-Bocard : ce comte était absent, et sa femme charmante; Osbert la viola. Indigné, Bruen-Bocard jure de se venger. Il part à l'instant pour le Danemark, se rend auprès du roi Ivar, l'instruit des troubles qui agitent le Northumberland, et lui persuade que, s'il veut profiter de l'occasion, il lui sera facile de s'en rendre maître, ainsi que de toute l'Angleterre. Ce projet sourit à Ivar.

La flotte danoise, que montait un nombre considérable de troupes, mouille aux côtes du Northumberland, et la présence de l'étranger dans l'île frappe de terreur l'Angleterre tout entière. Bruen-Bocard sert de guide à Ivar, qu'accompagne Ubba, son frère, le plus vaillant homme de son temps. Les Northumbres, n'ayant pas été prévenus de cette descente, et n'étant pas sur leurs gardes, le bord septentrional de Thumbert fut facilement envahi, et les Danois marchèrent droit à York, où Osbert préparait une armée pour s'opposer à cette invasion.

La circonstance était grave pour Osbert, et ce prince, qui ne se dissimulait pas le danger de sa position, demanda, quoiqu'il fût son ennemi capital, du secours à Ella, roi d'une partie du Northumberland. Il promit volontiers de suspendre leur querelle particulière, pour agir contre l'ennemi commun, et de joindre ses forces à celles d'Osbert.

Si ce dernier se fût tenu renfermé dans York, et eût attendu l'arrivée des troupes de son allié, le monarque danois se serait trouvé dans le plus grand embarras; mais, ayant voulu faire une sortie, il fut repoussé avec perte, et obligé de rentrer en ville. Désespéré de se voir arracher une victoire sur laquelle il comptait, Osbert tenta l'impossible pour rallier ses milices. Blessé mortellement dans sa retraite, il périt avec un grand nombre des siens.

York ouvrit ses portes aux Danois, qui s'y rafraîchirent, pendant que Ella s'avançait, dans l'espérance de remédier au mal que la précipitation d'Osbert avait causé. Vainqueur d'un des rois coalisés, Ivar, ne croyant pas l'autre plus redoutable, voulut lui épargner une partie du chemin, et marcha droit à lui. La bataille qui s'ensuivit ne fut ni moins sanglante ni moins funeste aux Anglais que la précédente. Ella fut fait prisonnier, et son armée, offrant le spectacle d'une déroute complète, chercha son salut dans la fuite. Ivar le fit écorcher vif, pour venger la mort de Regner, son père, qu'il avait fait jeter dans une fosse remplie de serpents. Le lieu où se donna cette bataille fut depuis surnommé *Ella-Crost*, la Déroute d'Ella.

Après ces deux importantes victoires, Ivar s'empara sans peine du Northumberland, et de là s'avançant vers la Mercie, il pilla et ravagea impitoyablement tout ce qui se trouva sur son passage. Brethred, roi de Mercie, avait appelé à son secours Ethelred, son beau-frère, qui était venu le joindre avec toutes les forces du Wessex. Dès que Ivar eut appris cette jonction, il s'arrêta : les deux armées se tinrent en présence, mais, craignant mutuellement l'issue d'une bataille générale, les partis se séparèrent sans combattre.

Chargé de butin et de tout ce que lui avait rapporté le pillage des monastères et des églises, Ivar laissa Ubba dans le Northumberland, et alla descendre, avec ses meilleures troupes, dans le royaume d'Estanglie, où régnait Edmond. Plus accoutumé aux exercices de piété qu'au métier des armes, ce jeune prince, ayant voulu livrer bataille

aux Danois, fut aisément vaincu et contraint de prendre la fuite. Il crut pouvoir se cacher dans une église ; mais ayant été découvert, il fut conduit à Ivar, qui était pour lors à Hegilsdon. Le vainqueur offrit de lui laisser son royaume, s'il consentait à le reconnaître pour son souverain et à lui payer un tribut annuel. Ces conditions rejetées par Edmond, Ivar le fit attacher à un arbre et cribler de flèches : sa tête ensuite tomba sous la hache du bourreau. L'évêque Humbert fut également massacré par ordre du roi de Danemark.

Les Danois, sous la conduite de Biornon, ayant fait une descente en Ecosse, ce général partagea ses troupes en deux corps d'armée, porta dans ce pays le ravage et la dévastation. Constantin, roi d'Ecosse, accourut en armes, et se présenta devant les Danois que commandait Ubba. Surpris, et ne pouvant passer le Lewin pour se joindre à leurs camarades, parce que les eaux, par suite de pluies extraordinaires, étaient considérablement augmentées, les Danois furent taillés en pièces. Un petit nombre d'entre eux seulement se sauva à la nage, et alla rejoindre Humbrus, chef de l'autre corps d'armée.

Fier de cette victoire, Constantin ayant trouvé un gué, vint camper en vue des Danois, qu'il se flattait de vaincre sans difficulté ; mais ceux-ci, que la défaite de leurs compatriotes engageait à se tenir sur leurs gardes, s'étaient retranchés sur le bord du fleuve avec de grosses pierres qu'ils avaient entassées les unes sur les autres. Inutilement Constantin entreprit de les y forcer ; son armée périt dans les attaques successives qui eurent lieu, et lui-même, étant tombé vivant au pouvoir de l'ennemi, fut conduit dans une caverne voisine, où il mourut assassiné.

Alfred succéda à son frère Ethelred au trône de la Grande-Bretagne, n'étant encore âgé que de vingt-deux ans. Il fut le premier souverain de cette île qui eût opposé une vigoureuse résistance aux invasions des Danois. Il y avait fort peu de temps qu'il régnait, lorsque ces hommes du Nord firent une descente en Angleterre. Alfred mit sur pied une puissante armée, marcha à leur rencontre, et les força de se rembarquer.

A quelque temps de là, malgré la valeur, le nombre et l'intrépidité de ses troupes, il perdit la bataille de Wilton, si célèbre dans les fastes britanniques. Obligé de fuir, pour ne pas tomber au pouvoir du vainqueur, qu'il combattit encore six fois, tout aussi malheureusement, il se réfugia et se tint caché dans la cabane d'un berger ; il y demeura

quelque temps ignoré de ses amis et de ses ennemis, et inconnu même à la femme du pâtre, qui l'employait aux ouvrages les plus grossiers.

Cependant Alfred, instruit que les Danois ont été battus devant le château de Kinwith, sort de sa cabane, va lui-même reconnaître le camp ennemi, où il pénètre, déguisé en joueur de harpe, examine tout et se retire. Quelques jours lui suffisent pour lever une armée, pour attaquer et vaincre les Danois, et les obliger à demander la paix. Ainsi, par une seule bataille, Alfred recouvra son royaume.

Voulant mettre fin à cette guerre, Alfred fit un traité avec Gunthoron, capitaine danois, et lui donna le royaume d'Estanglie, dont il se réserva la souveraineté. Les Danois ensuite évacuèrent l'Angleterre, partie de l'île sur laquelle Alfred régnait.

Ubba, ne pouvant plus attaquer le Wessex, résolut de porter la guerre dans le royaume de Mercie. Le souverain de cet Etat, Brethred, sentant qu'il ne pouvait pas résister aux Danois, et voulant arracher son pays à la rapacité de ces barbares, leur offrit une somme considérable, qu'ils reçurent.

Ils rejoignirent ensuite leurs compatriotes dans le Northumberland; mais, n'ayant pu y trouver des vivres, à cause des ravages qu'ils y avaient faits eux-mêmes auparavant, ils rentrèrent dans la Mercie. C'est en vain que Brethred se plaignit de leur mauvaise foi; ses plaintes furent inutiles. De sorte que Brethred, ne se trouvant plus en sûreté avec de pareils hôtes, leur abandonna son royaume, et se retira à Rome, dans le Collége des Anglais.

Ne voulant pas trop effaroucher les Merciens, les Danois leur donnèrent pour roi Céolulphe, ancien domestique de Brethred. Par là, ils se virent possesseurs de la moitié de l'Angleterre, et Alfred de l'autre. Ce dernier, toutefois, ne jouit pas longtemps de la tranquillité qu'il croyait s'être procurée; car les Danois, par des descentes réitérées, le tinrent dans des alarmes continuelles.

Edouard, surnommé *l'Ancien*, succéda à Alfred. Il trouva dans Ethelward, fils d'Ethelbert, un cruel compétiteur. Ce prince commença par s'emparer de Winburne, place forte de la province de Dorset. Edouard l'en ayant chassé, il se jeta dans les bras des Danois, qui le soutinrent d'abord avec vigueur; mais l'ayant ensuite abandonné, il fut réduit à se retirer en France, auprès des Normands. Il en obtint un

puissant secours. Avec les forces qu'il reçut, il fit une descente dans la Grande-Bretagne, et débarqua au pays d'Essex, dont il s'empara sans rencontrer d'obstacles.

Edouard ne s'était pas attendu que son ennemi pût être sitôt en état de faire de nouvelles entreprises. Plein de cette idée, il s'était borné à garantir la Mercie de l'invasion des Danois-Normands, et avait négligé le pays d'Essex, qu'il croyait à l'abri de toute invasion. L'arrivée des Normands réveilla les Danois du Northumberland et de l'Estanglie, et leur fit prendre la résolution de faire une diversion en faveur d'Ethelward. Ils reprirent donc les armes et se jetèrent dans la Mercie, où ils ravagèrent impitoyablement le pays habité par les Anglais.

Ce fut avec un extrême chagrin qu'Edouard se vit contraint de souffrir ces insultes jusqu'à ce qu'il eût rassemblé ses troupes. Dès qu'il se fut remis à la tête de son armée, il vengea sévèrement sur les Danois les maux qu'ils avaient faits aux Anglais pendant la durée de cette guerre. Il remporta sur ceux d'Angleterre et de France plusieurs victoires qui firent perdre aux premiers l'espoir de secouer le joug des Anglais, et à son cousin celui de monter sur le trône : enfin Ethelward ayant été tué dans un combat opiniâtre et sanglant des deux côtés, où Edouard perdit ses principaux officiers, et les Danois, Colric leur roi, cette affaire fut terminée, et la guerre suspendue.

Quelque temps après, les Danois d'Angleterre recommencèrent leurs incursions; Edouard les battit dans toutes les rencontres, et les contraignit à lui demander la paix, à condition qu'ils le reconnaîtraient pour leur souverain, comme ils avaient reconnu le roi son père, et que les Normands-Français repasseraient la mer.

Une année était à peine écoulée depuis le départ des Danois, lorsque tout à coup, traversant la mer, ils descendirent en Angleterre, et recommencèrent leurs brigandages accoutumés. Ethelred était loin de s'attendre à cette invasion. Cependant, convaincu de l'arrivée des barbares par l'alarme que leur présence répand dans ses Etats, il rassemble des troupes à la hâte, et équipe une flotte qu'il confie à deux évêques, nommés Alstan et Eschewin, sous le commandement général du duc Alfric. Cet officier était d'une force extraordinaire et d'un courage éprouvé, mais d'une fidélité suspecte. Lorsque Alfric, en effet, fut à portée de la flotte danoise, et qu'il eut lui-même rangé la sienne en ba-

taille, il marcha à l'ennemi, non pour le combattre, mais pour joindre ses forces aux siennes, et s'offrir comme auxiliaire dans la conquête du pays.

Cette perfidie découragea si fort les Anglais restés fidèles à leur roi, qu'ils prirent aussitôt la fuite, tandis que les Danois, au contraire, encouragés par ce renfort inattendu, fondirent sur l'Angleterre, qu'ils livrèrent au pillage. Partagés en plusieurs bandes, les uns se jetèrent sur le Northumberland, où ils furent presque tous taillés en pièces par les paysans; d'autres marchèrent contre Londres, et en firent le siége; mais la résistance des habitants les obligea bientôt de renoncer à leur entreprise : le plus grand nombre enfin, se dispersant de tous côtés, ravageait les campagnes, saccageait ce qu'il rencontrait, et portait le meurtre et l'incendie dans toutes les directions.

Consterné de tant de malheurs, dont il ne pouvait arrêter le torrent, Ethelred songea à conjurer l'orage, à quelque prix que ce fût. Il envoya des ambassadeurs à l'armée danoise, et lui offrit un tribut annuel, si elle voulait cesser ses hostilités et repasser en Danemark. Ces propositions furent acceptées, et, le traité signé, les Danois mirent à la voile; mais les rigueurs qu'Ethelred exerça envers ses sujets lui aliénèrent tous les cœurs, et Suénon, roi de Danemark, connaissant les dispositions du peuple par les Anglais mécontents, crut l'occasion favorable pour s'emparer de l'Angleterre.

Ce prince équipe une flotte nombreuse qu'il remplit de troupes de débarquement, et vient jeter l'ancre sur la côte orientale de la Grande-Bretagne. Instruit par ses espions que les Anglais ne font aucuns préparatifs de défense, il débarque, force quelques châteaux, brûle quelques villages, et passe au fil de l'épée tout ce qui ose lui résister. Pénétrant ensuite dans le Northumberland, il en soumet la population, et ces succès, il les obtient avec d'autant plus de facilité, que les habitants commençaient déjà à regarder les Danois moins comme des ennemis que comme des compatriotes.

La Mercie tarda peu à éprouver le sort du Northumberland, et Suénon, poussant se conquêtes, mit le siége devant Londres. Sachant qu'Ethelred, qui n'osait tenir la campagne, s'y était enfermé avec toutes ses troupes, il résolut d'emporter cette capitale; mais il trouva dans les assiégés une vigueur et une résistance à laquelle il ne s'était pas attendu.

Combattant en désespérés, les Anglais firent de si vigoureuses sorties, que Suénon, plus d'une fois sur le point de tomber entre leurs mains, fit sonner la retraite, et se retira à Barthe.

L'occupation des pays d'Essex, de Sussex et de Kent dédommagea les Danois de l'échec qu'ils avaient reçu devant Londres, et Ethelred, pour assurer le salut du reste de l'Angleterre, leur fit offrir une nouvelle somme d'argent. Suénon l'accepta et ne fut pas longtemps à sortir de la Grande-Bretagne ; mais il y laissa un grand nombre de troupes, de qui Ethelred fut encore obligé d'acheter la paix.

La tranquillité paraissait rétablie en Angleterre, et Ethelred avait pris ce temps pour épouser la princesse Emme, fille de Richard Ier, duc de Normandie ; néanmoins le chagrin qu'il ressentait de voir la plus grande partie de ses Etats au pouvoir des Danois l'ayant porté à une action barbare, la guerre recommença avec plus de fureur que jamais.

Ethelred avait secrètement ordonné d'égorger, la même nuit, les Danois qui se trouvaient dans les villes, bourgs et villages du royaume. On dit même qu'il ne s'en tint pas à ces ordres, mais qu'il convoqua à Oxford les chefs de la nation danoise, sous prétexte de traiter avec eux, et qu'il les fit tous assassiner. Un auteur ajoute que ce roi cruel, ayant commandé qu'on enterrât jusqu'à la ceinture les femmes des Danois qu'il avait fait massacrer, fit lâcher sur elles des dogues affamés, qui les dévorèrent, et que même les enfants à la mamelle furent brisés contre les murailles ou contre les portes des maisons.

Effrayé de l'horreur que lui inspirait sa propre conduite, et pour empêcher que ce massacre ne le rendît odieux à ses sujets, Ethelred publia un manifeste dans lequel il déclarait que la sévérité dont il avait usé envers les Danois était pour les punir d'une conspiration qu'ils tramaient de complicité avec leurs compatriotes, dans l'intention de se rendre maîtres absolus de l'île et d'en faire périr tous les habitants.

La sœur de Suénon avait d'abord été épargnée dans ce massacre universel ; mais bientôt après Ethelred, ayant fait égorger les enfants de la princesse en sa présence, lui fit trancher la tête.

Richard, duc de Normandie, qu'avaient secouru les Danois, régnait paisiblement sur la France, lorsque ces derniers opérèrent une descente en Angleterre. Le pays de Cornouailles fut le premier exposé à leur fureur. Toute la contrée fut ravagée, le Wessex envahi, Exeter pris.

Consternés et abattus par tant de revers, les Anglais offraient à peine l'ombre de la résistance, et les Danois, toujours vainqueurs, s'emparèrent de l'île de Wight, ainsi que des provinces de Kent et de Dorset, où ils établirent leurs magasins.

La Grande-Bretagne se trouvait alors dans l'état le plus déplorable; les Danois étrangers en ravageaient incessamment la partie méridionale, tandis que celle du nord était habitée par des gens de la même nation. Réduit à la dernière extrémité, le faible Ethelred ne vit d'autre moyen de parer à de plus grands malheurs que de payer aux Danois trente mille livres anglaises; et ces derniers, contents de cet accord, cessèrent de piller et se rembarquèrent.

Cependant la nouvelle du massacre des Danois ordonné par Ethelred était parvenue à Suénon. Le récit que lui firent quelques-uns de ses sujets, échappés à la catastrophe, des cruautés exercées contre ceux de sa nation par les Anglais, aurait suffi pour lui faire prendre des résolutions funestes à l'Angleterre; mais quand il apprit la mort de sa sœur, et la manière indigne dont on l'avait traitée, il entra dans une grande fureur, et, tout contribuant alors à l'exciter à la vengeance, il jura de ne prendre aucun repos jusqu'à ce qu'il eût eu raison d'un si sanglant outrage.

Ce ne fut donc plus seulement pour piller la Grande-Bretagne qu'il voulut y descendre, mais bien pour y porter l'incendie, la destruction et la mort. Prévoyant toutefois qu'Ethelred aurait pris toutes les précautions nécessaires pour lui en disputer l'entrée, il ne mit à la voile que quand il se fut assuré, par avance, du lieu où il pourrait faire débarquer ses troupes en sûreté.

Le pays de Cornouailles était alors gouverné par un comte normand, nommé Hugon, que la reine avait fait placer à ce poste comme un homme en qui le roi pouvait avoir la plus entière confiance. Ce fut à ce gouverneur que Suénon dépêcha un émissaire chargé de le mettre dans ses intérêts, et de lui offrir une récompense proportionnée au service qu'il en attendait. Hugon se laissa corrompre, promit de recevoir la flotte danoise dans les ports de son gouvernement, et de n'opposer aucune résistance au débarquement des troupes.

Sûr de n'être point contrarié dans son entreprise, Suénon rassemble trois cents vaisseaux, pénètre, à la tête d'une nombreuse armée, dans

le pays de Cornouailles, et marche vers Excester, qui, pris au dépourvu, ne se défend pas. La population de cette ville, que les flammes dévorent, est massacrée, et partout où Suénon porte et ses armes et la terreur de son nom, il songe moins à faire des conquêtes qu'à se venger du meurtre de sa sœur.

Ayant appris qu'Alfric, duc de Mercie, marchait contre lui avec une puissante armée, et dans l'intention de lui livrer bataille, Suénon résolut de lui épargner la moitié du chemin. Ethelred avait été assez imprudent pour confier le commandement de ses troupes à un seigneur que, par pur effet de ses caprices habituels, il avait autrefois banni du royaume, et au fils duquel il avait fait crever les yeux.

Cet attentat contre son propre sang vit encore dans le cœur du duc de Mercie, et ce n'est pas sans éprouver un vif sentiment de joie qu'il voit se présenter une occasion favorable à la vengeance qu'il médite depuis longtemps. Aussi, à peine arrivé devant l'ennemi, et presque à la portée du trait, il feint tout à coup une violente maladie, qui lui fournit un prétexte pour se retirer, et il opère sa retraite avec tant de confusion, et une telle absence d'ordre aux ailes et au centre, qu'il est facile aux Danois de mettre son armée dans une déroute complète. Suénon, après cette victoire, qui ne fut pas même un combat, s'empara encore de diverses places où il fit un butin considérable; mais n'ayant pas l'intention de les garder, il y mit le feu, et retourna passer l'hiver en Danemark.

De retour en Angleterre au printemps suivant, ce même prince descendit dans l'Estanglie, et, s'étant rendu maître de Norwick; il n'y laissa pas une maison qui ne fût réduite en cendres.

Hors d'état de pouvoir résister au monarque danois, Ulfikelet, gouverneur d'Estanglie, voulant sauver le reste de son gouvernement, lui donna une forte somme d'argent; Suénon la reçut, rompit le traité, et alla surprendre Thelford, ville alors considérable, et lui fit éprouver le désastre dont naguère il avait frappé Norwick. Justement indigné de cette insigne mauvaise foi, Ulfikelet leva des troupes, et alla se placer entre l'armée et les vaisseaux danois; mais Suénon, voyant que l'intention du gouverneur était de couper sa retraite, revint sur ses pas, lui livra bataille, et remporta sur lui une victoire signalée.

La famine qui suivit cette sanglante affaire, dans laquelle de part et d'autre la perte fut très-grande, aurait achevé de mettre le comble à

tous les malheurs de l'Angleterre, si elle n'eût pas forcé Suénon, qui manquait de vivres, à quitter l'île pour retourner dans son royaume, chargé d'un butin immense et de sommes considérables.

Suénon avait quitté la Grande-Bretagne, la famine ne se faisait plus sentir, et les Anglais avaient l'espoir de jouir enfin de quelque tranquillité, lorsqu'ils virent arriver une autre flotte danoise à Sandwich, dans la province de Kent. Ethelred leva d'abord une armée pour s'opposer aux progrès de ces nouveaux ennemis; mais, après quelques excursions dans le pays, ils s'étaient retirés dans la petite île de Thanet, position qui les rendait inexpugnables; ils savaient aussi que l'armée anglaise, toute composée de volontaires qui servaient à leurs frais, tarderait peu à se séparer : c'est ce qui arriva. Aux approches de l'hiver, les milices se dispersèrent, et il fut impossible au roi de les retenir plus longtemps sous les armes.

Les Danois alors, sortant de l'île qu'ils occupaient, recommencèrent leurs courses dans le pays de Kent et dans les provinces limitrophes, assurés qu'ils étaient qu'Ethelred n'avait pas de troupes à leur opposer. Ce prince, en effet, pour prévenir de plus grands malheurs, eut recours au moyen ordinaire, l'argent, et une somme de trente mille livres reçue, l'ennemi mit à la voile et regagna ses ports.

Profitant des troubles qui régnaient en Angleterre, les Danois revinrent avec deux flottes et deux armées, l'une dans un port d'Estanglie, conduite par Turkil, l'autre à l'île de Thanet, commandée par Heming et d'Anlaff. Les troupes que ces chefs avaient amenées opérèrent leur jonction dans le pays de Kent, et après avoir pillé la campagne, elles mirent le siége devant Cantorbéry. Cette ville serait infailliblement tombée en leur pouvoir, si les habitants n'avaient pas prévenu sa ruine en leur donnant trois mille livres sterling.

Les Danois se rendirent ensuite dans l'île de Wight, où Suénon était arrivé avec une flotte et une autre armée qui avait déjà désolé les côtes de Sussex et les environs de Southampton.

Voyant que ses sujets, épuisés par la rapacité des Danois, étaient réduits à la plus affreuse misère; qu'il n'y avait aucun moyen d'apaiser cette nation animée de la fureur qu'inspire une injure reçue, et qu'on ne pouvait plus compter sur la foi d'aucun traité, Ethelred prit enfin une résolution vigoureuse.



de Moraine del. Ferdinand sculp.

DESCENTE DE PIRATES SUR LES CÔTES D'ITALIE.

L'ordre est donné dans toutes les provinces du royaume d'appeler à l'instant, et en masse, les citoyens aux armes, pour chasser, jusqu'au dernier, les Danois de l'Angleterre. Tous se lèvent, s'arment, marchent au rendez-vous. Les Ecossais eux-mêmes, indignés des cruautés de Suénon, viennent, sans être requis, se joindre à cette levée extraordinaire de boucliers, et bravent les menaces du roi de Danemark.

Lorsque ces troupes se furent réunies en un seul corps d'armée, Ethelred mit des garnisons dans toutes les places voisines des côtes, et s'avança contre les Danois, décidé à leur livrer bataille; mais ces derniers, dans l'espoir que cette multitude se dissiperait d'elle-même si ses forces restaient inertes et inoccupées, s'étudièrent à éviter sa rencontre, et continuèrent néanmoins leurs ravages, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, suivant que l'occasion s'en présentait.

Les ayant vus s'engager assez avant dans le pays, Ethelred trouva cependant un jour le moyen de les couper, et se posta de manière que les Danois, chargés de butin, ne pouvaient regagner leurs bords sans en venir à un engagement sérieux qui devait leur être funeste. C'en était fait de ces pirates, et les Anglais pouvaient concevoir les plus hautes espérances de succès, si Ethelred n'avait pas eu pour les conseils de son gendre Stréon une aveugle condescendance.

Ce Stréon était un ambitieux qui avait épousé Adjithide, fille d'Ethelred, et qui sut le mieux pratiquer cette lâche maxime, « qu'il importe peu que ce soit par la valeur ou par le crime qu'on vienne à bout de ses desseins. » Nous le verrons en effet, dans la suite, tantôt traître à sa patrie, tantôt aux Danois, suivant ses divers intérêts. Gagné sans doute par les étrangers, Stréon conseilla à son beau-père de les laisser passer librement, et de ne pas s'exposer à les combattre, parce qu'il y avait tout à craindre de troupes réduites au désespoir.

Sur ces entrefaites, Ulfkatel, duc d'Estanglie, ayant voulu, pour sauver son pays, tenter la fortune d'un combat, eut le malheur d'être vaincu, et sa défaite laissa l'ennemi maître de son gouvernement qu'il avait voulu défendre. Les Danois jusqu'alors avaient manqué de cavalerie; mais dès qu'ils occupèrent le duché d'Estanglie, pays abondant en chevaux, ils montèrent une partie de leurs troupes, et s'en servirent pour pousser leurs conquêtes.

Pendant qu'Ethelred, qui n'osait et ne pouvait plus paraître en rase campagne, se tenait enfermé dans Londres, les Danois subjuguaient les provinces d'Essex, de Herreford, de Buckingham, d'Oxford, de Bedford, de Midlessex, de Cambridge, de Huntington, de Northampton, de Kent, de Surrey, de Sussex, de Wilt et de Dewon. Les deux seules villes de Londres et de Cantorbéry reconnaissaient encore l'autorité royale; mais les Danois ayant attaqué la dernière de ces places, la prirent, la pillèrent et la réduisirent en cendres. L'archevêque Elphegus, ayant été fait prisonnier, fut assommé par ces barbares, qui traitèrent avec la même cruauté les moines de Saint-Augustin, dont ils mirent à mort neuf sur dix.

L'Angleterre était réduite à la situation plus déplorable; c'en était fait du royaume, lorsque les grands de l'Etat s'assemblèrent à Londres, auprès d'Ethelred, pour aviser aux moyens d'arrêter le fléau. Le remède le plus prompt, comme le plus efficace, fut de donner de l'argent aux étrangers pour les engager à remonter sur leur flotte. Quarante-huit mille livres sterling leur furent comptées, et les ayant reçues, ils partirent avec le butin qu'ils avaient fait.

Quoique la retraite des Danois eût coûté cher à la Grande-Bretagne, le peuple se trouvait encore trop heureux de se voir délivré de ces barbares; toutefois c'était bien en vain qu'il espérait pouvoir réparer par la paix les maux que la guerre avait causés: il commençait à peine à jouir de quelque repos, lorsqu'il apprit que Suénon, à la tête d'une puissante armée, venait de faire une nouvelle descente dans le Humber, et menaçait le royaume d'une entière destruction.

Trouvant la contrée dégarnie de troupes et hors d'état de se défendre, le monarque danois s'empara sans peine du Northumberland, de l'Estanglie et de toutes les provinces situées au nord de Watlingstreet; mais ces conquêtes étaient loin de suffire à son ambition.

Après avoir reçu des otages des principales villes dont il s'était rendu maître, Suénon laissa à Canut le commandement des provinces nouvellement soumises, et de là, s'avançant dans la Mercie méridionale, il se présenta devant Londres, où le roi d'Angleterre s'était renfermé. Quoiqu'il n'eût pas fait les préparatifs nécessaires pour un siége de cette importance, il espérait que les habitants, intimidés par ses menaces, lui ouvriraient leurs portes; mais les trouvant inacces-

sibles à la crainte, il se retira en ravageant les provinces occidentales du Wessex, où il ne trouva rien qui s'opposât à ses armes.

Cependant, décidé à s'emparer de Londres à quelque prix que ce fût, Suénon prit la résolution de l'assiéger de nouveau, et il allait mettre son projet à exécution, lorsqu'il apprit qu'Ethelred avait fui de sa capitale. Ce prince, en effet, redoutant par-dessus tout de tomber au pouvoir d'un ennemi qu'il avait si cruellement outragé, s'était retiré en Normandie avec toute sa famille. Libres désormais, les Anglais se soumirent au monarque danois, qui, d'un consentement unanime, fut reconnu roi de la Grande-Bretagne.

Le règne de Suénon fut de courte durée : solennellement proclamé par les Danois, son fils, Canut, lui succède au trône d'Angleterre. Tandis que, rappelé par ses anciens sujets, Ethelred ressaisit d'une main débile son sceptre délaissé, écrase le peuple d'impôts, et fait mourir un grand nombre de nobles, dont il confisque les biens à son profit, Canut confie le commandement de son armée à d'habiles généraux, passe en Danemark, équipe une flotte considérable, lève de nouvelles milices, débarque à Sandwich, et opère sa jonction avec les troupes qui l'attendent dans la Grande-Bretagne.

La mort d'Ethelred vint changer la face des affaires, et Edmond, son fils, surnommé *Cotte de fer*, saisit les rênes du gouvernement. L'Angleterre était alors en proie aux incursions de Canut, souverain du Danemark. Le nouveau roi prit les armes, se rendit maître d'abord de Glocester et de Bristol, et battit l'ennemi. Il chassa ensuite Canut de devant Londres, qu'il assiégeait, et gagna deux sanglantes batailles ; mais, ayant laissé aux Danois le temps de se remettre, il perdit sa capitale, et fut défait en plusieurs rencontres.

Touché des malheurs de son peuple, il voulut l'épargner, et ne plus l'exposer à verser son sang au milieu des hasards de la guerre. Un héraut porta un cartel à Canut, qui accepta le défi. Ces princes se battirent vaillamment, et à armes égales. Le partage du royaume termina ce différend ; mais Edmond ne jouit pas longtemps de la paix que son courage venait de conquérir : car son beau-frère Stréon le fit assassiner par ses propres domestiques. C'est alors que Canut fut reconnu pour seul roi de la Grande-Bretagne.

Hérald, roi d'Angleterre, avait cessé de vivre lorsque Canut se pré-

senta devant cette île, et y fit une descente. Les Danois et les Anglais le reçurent avec des transports de joie difficiles à décrire ; mais bientôt sa conduite démentit les espérances que l'on avait conçues : une taxe exorbitante qu'il imposa aux peuples, pour payer sa flotte de quarante vaisseaux, qu'il voulait renvoyer, indisposa ses sujets contre lui. Le mécontentement devint général, et il mourut de la mort des rois qui meurent subitement.

A quelque temps de là, des pirates danois mirent pied à terre dans la Grande-Bretagne. Ils avaient à leurs ordres vingt-cinq vaisseaux et une armée. Débarqués inopinément au port de Sandwich, ils y firent un butin considérable, et allèrent ensuite piller les côtes d'Essex, d'où ils enlevèrent un grand nombre d'habitants de tout sexe et de toute condition. Mais les généraux d'Edouard, Quodwin, Siward et Leoffrick, prirent des mesures si justes, que les Danois épouvantés se retirèrent avec précipitation, et allèrent exercer ailleurs leurs pirateries et leurs brigandages.

Edouard avait à peine rendu le dernier soupir, que Harold fut proclamé roi d'Angleterre, au préjudice de Guillaume, duc de Normandie, à qui la couronne appartenait, en vertu d'un testament annulé par les états du royaume. Instruit de cette décision, le duc de Normandie se proposa aussitôt de détrôner son compétiteur, qui lui avait juré, sous la foi du serment, de ne jamais prétendre à la couronne de la Grande-Bretagne.

Cependant Harold, ayant appris qu'une tempête avait anéanti la flotte de Guillaume, crut inutile de conserver des bâtiments à la mer et une armée sur pied. Il venait même de la licencier, lorsqu'il reçut la nouvelle que le roi de Norwége, accompagné du comte Toston, était entré dans la Thine avec une flotte de cinq cents voiles.

Surpris de cette invasion, qu'il n'avait pas prévue, Harold rassembla promptement son armée, qui commençait déjà à se disperser ; mais avant qu'elle fût en état de marcher à l'ennemi, les Norwégiens avaient fait de grands progrès dans les terres. D'abord ils saccagèrent plusieurs provinces ; remontant ensuite sur leurs bords, ils débarquèrent du côté du Northumberland, ravagèrent le pays, et y exercèrent toutes sortes de cruautés. C'est en vain que Morkard et Edwin, qui se trouvaient sur les lieux, voulurent opposer de la résistance, aidés qu'ils étaient de

quelques troupes levées à la hâte; ils furent si maltraités, que leur armée, à quelques hommes près, échappés par hasard, fut entièrement détruite.

Ivres de ce succès, les Norwégiens s'avancèrent ensuite vers York, en firent le siége, et s'en emparèrent facilement. Dépourvue de tout ce qui était nécessaire à sa défense, cette ville préféra une capitulation au malheur d'être totalement ruinée par ces étrangers.

Les choses étaient en cet état, lorsque Harold, qui connaît l'imminence du danger dont il peut devenir la victime, rassemble toutes ses forces, et fond sur les Norwégiens avec tant d'impétuosité, qu'il remporte sur eux une victoire complète.

Jamais la Grande-Bretagne n'avait vu sur son territoire deux armées si considérables en venir aux mains : elles étaient de soixante mille hommes chacune. Le combat fut sanglant et la mêlée affreuse; de part et d'autre furent déployées toutes les ressources de la tactique militaire. Le bonheur d'Harold égala sa bravoure; toutefois, ce même bonheur tardera peu à l'abandonner dans sa lutte contre le duc de Normandie.

Pendant que Harold s'occupait, dans le nord de ses Etats, à réparer le désordre causé par l'invasion du roi de Norwége, Guillaume disposait tout pour conquérir sa couronne, celle d'Angleterre, et y faire une descente, quoiqu'il n'eût pour lui que le testament vrai ou supposé d'Edouard le Saint, mort sans enfants.

Guillaume manquait d'argent, et, au moment où il allait tenter l'entreprise, le duc de Bretagne lui déclara la guerre, comme ayant sur la Normandie, par sa mère, fille de Robert le Diable, plus de droit que le bâtard de ce dernier duc. Les seigneurs normands ne voyaient pas de bon œil le projet contre l'Angleterre. Guillaume leur demandait de l'argent : s'il échouait, ils craignaient de rester dépouillés et appauvris; s'il réussissait, leur pays pouvait devenir une province d'Angleterre. Ils le refusèrent donc unanimement, dans une assemblée générale qu'il avait convoquée.

L'adroit Guillaume ne se désespère pas. Il prend chacun à part, le flatte, le sollicite. Tel qui n'aurait rien donné, se sentant appuyé des autres, seul vis-à-vis d'un prince qui pouvait un jour se rappeler son refus, ouvrait sa bourse, vendait ses meubles, engageait ses terres, levait pour lui des soldats, et construisait des vaisseaux. Il ne s'en tint

pas aux Normands ; il empruntait de tous côtés, et à gros intérêt, qu'il hypothéquait sur les biens qu'il donnerait à ses prêteurs quand il serait maître de l'Angleterre.

Il avait plus d'une manière pour parvenir à son but ; s'il marchandait avec quelques-uns, avec d'autres il affectait un procédé noble et désintéressé. Par exemple, à Baudouin, régent de France, comte de Flandre, et un peu son parent, il envoie un blanc seing, avec prière de le remplir de la somme et de l'intérêt qu'il voudra. On dit que le Flamand s'appliqua trois cents marcs d'argent de rente, dont les fonds furent fournis en bâtiments de transport, en munitions et en soldats, qu'il leva autant et peut-être plus en France qu'en Flandre. On ajoute encore que, pendant ces préparatifs hostiles, le duc de Bretagne, qui inquiétait le Normand, mourut, et si à propos, qu'on l'a cru empoisonné.

L'expédition de Guillaume devient le rendez-vous des braves ; tous y accourent : les comtes d'Anjou, de Poitou, de Ponthieu, de Bourgogne, vassaux de la France, y mènent leurs chevaliers et leur milice ; les fils même du dernier duc de Bretagne en veulent partager l'honneur. Le politique Guillaume gagne le pape, qui excommunie d'avance ceux qui oseraient s'opposer à la justice de ses prétentions.

Un vaste camp est tracé près de Saint-Valery, à l'embouchure de la Somme. C'est là que le duc de Normandie donne à ses propres soldats l'ordre de se réunir, et qu'il marque les postes destinés aux troupes des différentes puissances qui viennent le rejoindre en qualité d'auxiliaires.

On apportait dans ce camp des vivres en abondance, et Guillaume y avait établi un si bon ordre parmi les gens de guerre, qu'il ressemblait plutôt à une ville policée qu'à un lieu destiné au bruit et au tumulte des armes. Chaque peuple occupa la place qu'on lui avait marquée. Le comte de Ponthieu arriva le premier avec cinq cents hommes d'élite ; le comte Hugues, général des Allemands, y mena trois mille hommes choisis ; Alain de Bretagne, Bertrand de Dinan, et Amauri, vicomte de Thouars, y conduisirent les troupes bretonnes et poitevines · sous eux étaient le vicomte de Léon, les seigneurs de Vitré, de Château-Giron, de Goël, de Lohéac ; les Angevins, les Flamands, les Manceaux, les Boulonnais, que commandait leur comte ; les Tourangeaux et les Nivernais vinrent successivement grossir l'armée du duc, qui comptait dans ses rangs plus de quatre mille gentilshommes dévoués à sa

cause, et parmi eux plus de deux cents seigneurs des premières familles du royaume, tels que les comtes de Bayeux, de Mortain, de Beaumont, de Montfort, de Tougues, d'Avranches, d'Estouteville, de Senlis, de Jouy, de Longueville, d'Eu, de Gournay, de Harcourt, d'Evreux, d'Aumale, et le vicomte de Coutance, qui était âgé de près de quatre-vingts ans.

Tous les vaisseaux qui doivent composer la flotte ont mouillé près de Saint-Valery ; onze cents bâtiments sont à l'ancre; ils n'attendent pour mettre à la voile que ceux qui doivent les monter, et un vent favorable. On a chargé sur les trois plus grands les poutres détachées dont se composent trois forts en bois, que Guillaume a fait construire. On règle ce que chaque navire peut porter d'hommes, de chevaux et de munitions : le partage s'en fait avec la plus rigoureuse égalité.

La revue générale que fit le duc de Normandie de toutes les troupes réunies, donna un total de soixante-sept mille combattants, et de près de deux cent mille, tant valets qu'ouvriers et pourvoyeurs ; troupe inutile et même embarrassante un jour de bataille, mais dont le nombre pouvait imposer à l'ennemi au moment de la descente.

Le jour de l'embarquement est arrêté. La joie et l'espérance brillent sur le visage de Guillaume. Toutefois, il n'est pas sans inquiétude, incertain qu'il est que le roi de Norwége, pour opérer une diversion en sa faveur, soit descendu sur les côtes de l'Angleterre. Cependant, vainqueur dans un premier combat livré au nord de la Grande-Bretagne, le roi de Norwége et le comte de Northumberland s'étaient présentés devant York, avaient emporté cette place d'assaut, et s'apprêtaient à poursuivre leurs succès, lorsque la mort les frappa tous deux dans une bataille que leur livra Harold avec des forces supérieures.

Guillaume attendait depuis huit jours au port de Saint-Valery un vent favorable pour le départ de sa flotte. Ce vent si désiré s'élève et enfle toutes les voiles. Spectacle magnifique, que nulle expression ne peut rendre, et qu'il faut avoir vu pour s'en faire une idée, disent les auteurs contemporains : onze cents embarcations de tout rang couvrent la mer, et touchent au même instant la côte de Pevensey.

Suivi de vingt chevaliers, le duc de Normandie saute le premier à terre, et tombe sur les mains. « Bon ! dit Guillaume, je prends possession de l'Angleterre. »

L'armée débarqua en bon ordre, d'abord les archers, ensuite les hommes d'armes. Le duc les rangeait en bataille à mesure qu'ils quittaient les vaisseaux, et ses yeux brillaient d'un feu qui animait les plus timides. Il mangea au centre de l'armée, et voulut qu'elle mangeât en même temps que lui. Le lendemain, on débarqua les vivres, les munitions de guerre et les trois forts en bois, dont il était temps de se servir. Ce fut alors que Guillaume incendia ses vaisseaux, et mit ainsi ses troupes dans l'alternative de la mort ou de la victoire.

S'étant assuré de Pevensey, où il fit placer un de ses trois forts, Guillaume marcha sur Hastings, dont il s'empara. Le second fort fut élevé dans cet endroit, et l'on monta le troisième entre les deux autres, pour défendre et protéger les communications.

Ne voulant pas s'engager témérairement dans le pays, le duc laisse reposer son armée, afin de pouvoir mieux observer les mouvements de l'ennemi. Il publie deux manifestes, dans lesquels il proteste de la justice de sa cause, et, suivant l'usage, traite d'usurpateur et de parjure son compétiteur au trône. Il assure les peuples de la Grande-Bretagne qu'il vient les visiter en roi et en ami; que son cœur est rempli pour eux de tendresse et de bonté, et qu'il les prie instamment de ne pas le forcer à tourner contre ses sujets, dont il veut faire le bonheur, des armes destinées à punir un traître.

Guillaume joignait les effets à ces magnifiques paroles : l'armée était soumise à la plus sévère discipline; les soldats ne s'écartaient point pour piller; et cependant, malgré cette sage et irréprochable conduite, tous fuyaient devant cette même armée, tous restaient attachés aux intérêts d'Harold, ministre tout-puissant sous les derniers rois.

Ce prince ramenait vers Londres les troupes victorieuses du roi de Norwége et du comte de Northumberland, lorsqu'un courrier de la reine, sa femme, lui apprit la descente du duc de Normandie. « J'aurais bien su l'empêcher, si je l'avais prévue, » dit-il aux seigneurs qui l'entouraient. Cachant ensuite sa surprise sous un extérieur tranquille, il hâta la marche de son armée, et donna des ordres pour en augmenter et en remplir les cadres. Arrivé à Londres, il y trouva un moine de Fécamp, qui venait le sommer, de la part du duc de Normandie, de descendre du trône qu'il occupait, et de le restituer à son légitime maître.

Indigné, Harold traita ce moine outrageusement, et envoya un héraut

commander au duc de sortir de ses Etats, sinon, qu'il l'attendrait dans la plaine d'Hastings, et qu'il irait l'y combattre le samedi, 14 octobre. Transporté de joie à cette nouvelle qui le flattait tant, Guillaume accepta le défi, et renvoya le héraut gratifié d'un cheval, d'une robe et de vingt florins d'or.

Cependant l'armée d'Harold se grossissait incessamment d'un nombre prodigieux de soldats, que l'amour de la gloire et de la patrie, ou l'espoir des récompenses attiraient au camp des Anglais. Harold en fit la revue, et trouva qu'il pouvait disposer de quatre-vingt mille combattants, qu'il dirigea sur Hastings.

De retour à Londres pour prendre congé de sa famille, Harold fut péniblement ému en voyant la reine son épouse, sa propre mère, et le dernier de ses frères, qu'il avait créé duc d'York, chercher à le détourner de la résolution qu'il avait prise de combattre.

Harold monta à cheval au milieu de la nuit, et courut, avec son frère, rejoindre l'armée dans le Nelsa, d'où il la conduisit en bon ordre à la plaine d'Hastings. Etant allé reconnaître le camp de Guillaume, il rentra dans le sien, impassible sur le nombre des ennemis, le fit entourer de palissades et de fossés, et attendit impatiemment le lendemain 14 octobre, jour d'autant plus remarquable pour lui, que c'était le jour anniversaire de sa naissance, et qu'il était arrêté dans les décrets éternels que ce serait celui de sa mort.

Toutefois le duc de Normandie n'était pas sans inquiétude ; il touchait à l'instant désiré qui devait décider de sa fortune et de sa vie ; les forces de l'Angleterre réunies contre lui, et commandées par un chef habile, qui naguère les avait fait vaincre et triompher de l'ennemi, tout concourait à lui faire craindre que ses espérances ne fussent trompées: Harold, au contraire, avait pour ressources un royaume entier soumis à ses lois : ainsi, pour Guillaume, nul milieu entre la victoire et la mort.

Agité de ces diverses pensées, le duc de Normandie eut une seconde fois recours à la négociation ; il s'avança presque jusqu'aux portes du camp des Anglais, et demanda à parler à leur roi. Harold refusa l'entrevue.

Le refus d'une conférence n'arrête point Guillaume ; il envoie de nouveau à Harold le moine de Fécamp, dont nous avons déjà parlé, avec

ordre de proposer ou le partage de royaume entre les deux compétiteurs, et l'offre du Northumberland en souveraineté pour Harold, ou le royaume en entier, à condition qu'il en rendra hommage au duc de Normandie, et qu'il épousera la princesse sa fille, après avoir préalablement répudié la reine Edgive. Ces propositions furent rejetées avec mépris, et Guillaume, croyant n'avoir plus rien à se reprocher, rentra dans son camp et donna ses derniers ordres pour la bataille.

Le duc de Normandie partage ses troupes en trois corps. L'aile droite se compose de Bretons, d'Angevins, de Percherons et de Manceaux ; Alain, prince de Bretagne, les commande; ses lieutenants généraux sont les comtes de Breteuil et de Montgommery. Les Allemands, les Poitevins et les Gascons forment l'aile gauche, et ont pour chef le comte Hugues. Guillaume s'est réservé le centre, et c'est de ce poste d'honneur, qu'occupent les Normands, que nous allons le voir, entouré d'une noblesse nombreuse, porter la terreur et la mort dans les rangs anglais. On place les archers en avant des corps ; tous connaissent leur poste et l'endroit qu'ils doivent attaquer.

Le roi d'Angleterre ne fait que deux divisions de toute son armée, chacune de quarante mille hommes. Suivi du comte d'York et de toute sa noblesse, il se met à la tête de la première ; les comtes Edouin et Morcard conduisent la seconde. Harold parcourt les rangs, et laisse facilement apercevoir la joie dont il est animé.

La nuit qui suivit ces préparatifs offrit un contraste frappant. Les soldats de Guillaume, après avoir reçu l'absolution, se livrèrent au repos où s'occupèrent à prier, tandis que les Anglais, qui jamais, à moins de force majeure, ne se sont battus à jeun, allumant de grands feux, burent largement et mangèrent jusqu'au lever de l'aurore.

Le jour paraît ; l'évêque de Bayeux célèbre la messe, à laquelle assiste tout le camp français ; Guillaume y communie avec une piété édifiante.

De part et d'autre on donne le signal du combat : Harold et Guillaume montent à cheval. Parcourant son armée, le duc exhorte ses troupes à se montrer dignes de la noble patrie qui leur a donné le jour.

Harold, de son côté, représentait aux siens que la honte et la misère sont les compagnes ordinaires de l'esclavage.

Déjà les premiers escadrons français se sont ébranlés, et les archers normands ont fait de leurs flèches une décharge qui surprend les Anglais, peu accoutumés à ce genre de combat. Profitant aussitôt de la terreur que cette manœuvre insolite a répandue dans les rangs ennemis, les Français s'approchent des palissades dont le camp est hérissé, et en arrachent une partie. Harold accourt, anime les siens de la voix et du geste, leur donne l'exemple de la plus rare intrépidité, et rétablit le combat. Les Anglais, par son ordre, serrent leurs rangs, restent fixes sur le terrain qu'ils occupent, et présentant le fer de leurs dards aux assaillants, ils ne donnent aucune prise sur eux.

Ce fut alors que Guillaume commanda qu'on fît une seconde décharge de flèches, mais qu'on la fît en l'air. Cette nouveauté ajoutant encore à l'étonnement des Anglais, ils suivirent tous des yeux le mouvement des projectiles. Un trait lancé au hasard retomba au-dessous de l'œil de Harold, et le blessa dangereusement. Toutefois, dissimulant sa douleur, il essuya le sang de sa blessure, et continua de donner ses ordres, qui furent exécutés avec tant de précision, que les Normands furent repoussés : le désordre se mit à leur arrière-garde, quelques-uns même prirent la fuite.

On assure que dans cet instant le comte de Boulogne conseilla à Guillaume de penser à la retraite ; mais ce prince, sans l'écouter, ôta son casque, et, se montrant aux fuyards à visage découvert : « Où courez-vous? leur cria-t-il : me voici; suivez-moi, vous vaincrez. » L'évêque de Bayeux en faisait autant d'un autre côté, et leur présence d'esprit arrêta le désordre.

Des troupes fraîches arrivent au secours des Français ; l'attaque recommence, les Anglais cessent de s'applaudir d'un succès éphémère. Reconnaissant néanmoins qu'il est impossible de forcer l'ennemi dans ses retranchements, le duc de Normandie donne à ses troupes l'ordre de feindre l'hésitation, et de se retirer avec une précipitation étudiée, mais toujours en combattant et sans quitter les rangs.

Les Anglais, qui un moment auparavant se sont crus sur le point d'obtenir la victoire, s'imaginent encore qu'elle va se déclarer pour eux, et veulent en profiter. Ils poursuivent vivement des gens qui leur paraissent prêts à se débander : le terrain qu'on leur cède les attire hors du camp ; mais, trompés par cette manœuvre, qu'ils prennent pour de la

crainte, ils se privent de l'avantage du lieu, et ne se ménagent pas même la ressource des retranchements qu'ils ont élevés.

Attentif aux moindres mouvements de l'ennemi, Guillaume prolonge l'artifice autant de temps qu'il le juge nécessaire à la réussite de son projet; et, quand il croit avoir conduit les Anglais assez loin, il ordonne aux Normands de faire volte-face, et de fondre sur les troupes de Harold. Lui-même, il se jette au milieu d'elles, l'épée à la main, et tous se font un devoir d'imiter leur intrépide chef.

Les choses étaient en cet état, lorsque Toustain, grand-enseigne de Normandie, pénétra jusque'à l'endroit du camp où l'on avait élevé la bannière d'Angleterre, et tenta de s'en emparer. Le comte d'York, qui avait vaillamment combattu durant toute l'affaire, voulut la défendre; mais un chevalier nommé Robert lui ayant passé son épée au travers du corps, la mort du comte devint le signal de la défaite de son parti.

Frappés de ce spectacle, les Anglais perdent courage, s'étonnent, se débandent et prennent la fuite. Vainement Harold parcourt les rangs, et, toujours combattant, cherche à rallier ses troupes. Inaccessible à la crainte, il s'expose témérairement au danger, reçoit plusieurs blessures, tombe, et demeure enseveli sous des monceaux de soldats expirants.

C'en est fait, Guillaume triomphe : privés de la présence de leur roi, les Anglais cessent de se défendre, et déjà leurs escadrons épars couvrent la plaine dans toute son étendue. Un désordre affreux a démoralisé cette armée, naguère si florissante ; la déroute est complète ; des flots de sang inondent le champ de bataille, et le vainqueur, irrité d'une si longue résistance, ou échauffé par l'ardeur du combat, égorge sans pitié tout ce qu'il peut atteindre, et ne commence à faire des prisonniers qu'aux approches de la nuit, et lorsque la fatigue l'a mis dans l'impossibilité de seulement lever les bras.

Guillaume est reconnu roi de la Grande-Bretagne. Quatorze jours sont à peine écoulés, et il a fait son entrée dans Londres. Ce fut un spectacle aussi magnifique qu'extraordinaire, de voir ce prince environné de toute la noblesse de Normandie, de celle de ses alliés, et suivi d'environ cent mille hommes, monter au palais des rois d'Angleterre, suivi des acclamations et des applaudissements des deux peuples.

Le duc de Normandie s'est assis sur le trône d'Edgard, où il sera

loin de jouir d'une tranquillité durable. Toutefois, il gouvernera comme il a combattu ; des révoltes étouffées dans son propre pays et dans ses nouveaux Etats, des irruptions des Danois rendues inutiles, des lois rigoureuses signaleront son règne.

Pensant que dans l'administration du royaume l'épée était préférable au sceptre, il confondit dans le même esclavage les anciens Bretons, les Danois et les Anglo-Saxons ; il anéantit leurs priviléges, il s'appropria leurs biens pour lui ou pour ceux qui avaient vaincu sous ses ordres, et il leur imposa d'autres institutions et une autre langue. Il voulut qu'on plaidât en normand, et, depuis son usurpation jusqu'à Edouard III, tous les actes publics furent écrits et expédiés dans cet idiome. C'était un jargon barbare, mêlé de français et de danois, qui n'avait aucun avantage sur celui qu'on parlait dans la Grande-Bretagne.

Quoiqu'on prétende que Guillaume traita ses sujets avec dureté, il est constant qu'il fit la gloire et la sûreté de l'Angleterre. Des citadelles furent bâties dans différents endroits, et les Anglais, auparavant inconnus ou méprisés en Europe, y jouèrent un rôle par leurs lumières, leur puissance, leur commerce et leurs conquêtes.

Devenu valétudinaire, Guillaume quitta ses Etats pour aller respirer l'air natal. Il était à Rouen, et tâchait de se débarrasser par les remèdes et l'exercice, du trop d'embonpoint qui l'incommodait, lorsqu'il apprit que Philippe Ier, roi de France, avait demandé quand il relèverait de ses couches. Guillaume lui fit répondre « qu'il irait faire ses relevailles à Paris. » En effet, dès qu'il put se tenir à cheval, il désola le Vexin français et brûla Mantes, vengeant ainsi par des actions barbares une mauvaise plaisanterie. Il vint jusqu'à Paris, ravageant tout sur son passage ; mais étant tombé de cheval en voulant franchir un fossé, il mourut de cette chute, après avoir possédé la Normandie près de cinquante-deux ans, et l'Angleterre vingt et un. Guillaume fut justement regardé comme un grand capitaine, un bon politique, un roi vigilant, mais par trop sévère.

Les premiers successeurs de Guillaume le Conquérant ne firent rien en faveur de la marine ; ils ne s'en servirent que pour passer et repasser la mer. Henri II toutefois la mit sur un pied respectacle, et équipa une flotte nombreuse destinée à conquérir l'Irlande.

A Henri succéda Richard, son fils, surnommé *Cœur de Lion*, dont

les armements maritimes ne furent relatifs qu'aux croisades, dans l'expédition contre la Palestine.

Monté sur le trône, Jean sans Terre rencontra d'abord de grands obstacles, dont cinq cents vaisseaux le firent triompher. L'Angleterre se soumit; mais le règne de ce prince fut loin d'être tranquille. Toujours en guerre, il eut beaucoup d'ennemis à combattre. Le plus redoutable fut Philippe-Auguste, roi de France, qui lui enleva la Normandie.

Bâti sur un coteau, près du Petit-Andely qu'il domine, le Château-Gaillard est assiégé. Richard, qui avait regardé cette position presque imprenable comme le meilleur rempart de la Normandie, n'avait rien négligé pour en faire la plus forte place de la contrée.

La voyant attaquée, le roi Jean, qui sait combien il lui importe de la conserver, vole aussitôt à son secours. Il arme soixante-dix vaisseaux assez forts pour tenir la mer, et assez légers pour manœuvrer en eau douce. Plusieurs bâtiments les suivent; ils sont chargés de vivres destinés au ravitaillement de la place. Cette flotte met à la voile et remonte la Seine, dont les deux rives communiquent entre elles, au moyen d'un pont qu'y ont jeté les assiégeants. Arrivés au pont, les premiers vaisseaux s'y accrochent à une longue poutre d'une grosseur prodigieuse. Un combat sanglant se livre; la poutre arrachée à ses mortaises brisées, et entraînée par le courant, heurte violemment deux des plus gros navires, qu'elle fracasse et qui sombrent. Désespérant alors de réussir dans leur entreprise, les généraux de Jean se retirent et se laissent aller à la dérive; mais Philippe-Auguste détache à leur poursuite quatre bâtiments légers et bien armés, qui prennent deux transports chargés de vivres. Cette déroute de la flotte entraîne pour les Anglais la perte du Château-Gaillard, qui tombe au pouvoir des Français.

Cependant Jean sans Terre ne tarda pas à reprendre sa revanche sur mer. Le pape avait excommunié ce prince comme persécuteur de l'Eglise, et l'avait déclaré indigne du trône. La sentence fulminée, l'évêque de Rome, pour lui donner de la force, avait jugé à propos d'intriguer auprès de Philippe-Auguste, pour l'engager à s'emparer à main armée de la Grande-Bretagne.

Flatté d'une proposition qui lui offre le moyen, ou du moins le pré-

texte de chasser les Anglais de la France, et même d'ajouter un royaume à ses propres domaines, Philippe emploie une année tout entière à des préparatifs de guerre, et rassemble à Boulogne une flotte de mille sept cents navires de toute grandeur.

La nouvelle d'un armement aussi formidable porte l'effroi dans l'âme de Jean sans Terre; il appelle la politique à son secours; il feint de se repentir de ses désordres passés, et, pour donner du poids ou de l'éclat à sa pénitence et à sa modestie simulée, il fait hommage de son royaume au serviteur des serviteurs de Dieu, et prend l'engagement formel, pour lui et pour ses successeurs, d'ajouter tous les ans une somme considérable aux revenus du Saint-Siége.

Désarmé par cette soumission du monarque anglais, Innocent III lui rendit sa couronne et son amitié; mais Philippe n'en persista pas moins dans la résolution de poursuivre son entreprise; seulement elle fut supendue, parce que le comte de Flandre, infidèle à sa promesse, au lieu de se joindre à lui pour l'expédition convenue, s'était, par un traité particulier, entendu avec Jean sans Terre, aussitôt qu'il avait été informé de sa réconciliation avec le souverain pontife.

Irrité de cette perfidie, Philippe jure que « la Flandre deviendra France, ou que la France deviendra Flandre, » et entre sur les terres du comte. Longeant la côte, sa flotte a toujours été en vue de son armée; quelques places se sont rendues; il a mis le siége devant Gand, et ses vaisseaux ont mouillé dans le canal, dans la rade et dans le port de Damme.

Craignant pour ses propres Etats, et voyant son nouvel allié attaqué, Jean envoie contre Philippe cinq cents bâtiments armés, dont le nombre est encore augmenté par l'arrivée de ceux du comte de Flandre. Commandant la flotte anglaise, Salisbury fait déguiser des soldats en pêcheurs, les envoie reconnaître celle de France, et apprend, à leur retour, que les trois quarts des équipages ont quitté leurs bords, soit pour chercher des vivres, soit pour se livrer au pillage. Fort des renseignements qu'il vient d'obtenir, il fond à l'improviste sur ces navires, hors d'état de se défendre, coupe les câbles des ancres, et en amarine trois cents chargés de blé, de vin, de farine, de viande et d'armes, qu'il envoie en Angleterre.

Instruit de ce désastre, Philippe-Auguste, qui n'était pas éloigné,

lève aussitôt le siége de Gand, tombe sur les Anglais, les force à se rembarquer précipitamment, et leur tue deux mille hommes; mais perdant tout espoir de sauver ses vaisseaux renfermés dans le port et dans le canal, il y fait mettre le feu, après en avoir retiré les agrès et les munitions.

En faisant la paix avec Innocent III, Jean sans Terre, méprisé et haï de ses sujets, s'était aliéné la noblesse de la Grande-Bretagne, qui envoya en France une députation pour offrir la couronne d'Angleterre à Louis, fils de Philippe-Auguste.

Connu par des preuves non équivoques d'un véritable courage, le jeune prince accepte, et se prépare à franchir les degrés du trône qui lui est présenté. Six cents navires, de toute grandeur, ont porté les Français au milieu du détroit, et bientôt ils espèrent débarquer sur la côte de Douvres, lorsqu'une tempête, s'élevant tout à coup, oblige une partie de la flotte à rentrer à Calais. Louis, toutefois, suivi du reste de ses vaisseaux, aborde en Angleterre, et y fait de rapides progrès. Le peuple s'était déclaré pour lui, les grands le protégeaient, enfin il marchait de succès en succès, et tout semblait annoncer la réussite de l'entreprise, si la mort de Jean sans Terre n'était venue changer la face des affaires.

Par une de ces révolutions dont on trouve tant d'exemples dans l'histoire de la Grande-Bretagne, le fils du feu roi fut couronné, et les Anglais, qui l'avaient appelé, tinrent Louis bloqué dans Londres. Une flotte mit à la voile pour aller à son secours, mais elle fut battue, et, plus resserré que jamais dans la capitale, Louis n'en put sortir qu'à la faveur d'un traité.

Henri III donnait des lois à l'Angleterre, et Louis VIII, qui lui avait disputé la couronne, venait de succéder à son père sur le trône de France. Indigné que les Anglais osent demander ce qu'ils appellent la restitution des fiefs conquis sur eux par Philippe-Auguste, Louis répond à leurs prétentions par de nouvelles victoires. Niort, Saint-Jean-d'Angely et La Rochelle se sont rendus, et Henri, pour conserver le peu qui lui reste de possessions au delà de la mer, équipe une flotte de trois cents voiles, dont il confie le commandement à Salisbury, sous les ordres de son frère Richard, jeune prince âgé seulement de quinze ans.

Quoique partie au milieu de l'hiver, et à chaque instant exposée à la fureur des vents et des tempêtes, si fréquentes dans cette saison à l'embouchure de la Gironde, cette flotte entra heureusement en rivière, et remonta jusqu'à Bordeaux sans avoir éprouvé d'avaries. Là échouèrent les projets des Anglais; leurs exploits se bornèrent à quelques expéditions; une trêve de trois ans suspendit les hostilités, et Salisbury regagna les ports de la Grande-Bretagne, sans avoir rien entrepris qui fût digne de répondre aux espérances qu'avait fait concevoir un armement si considérable.

A quelque temps de là, Henri, contre l'avis de son parlement, résolut de faire la guerre à la France, et à cet effet il mit en mer une flotte nombreuse. Mouillé sur les côtes de Bretagne, il y resta deux jours; profitant ensuite d'une brise favorable, il leva l'ancre et fit voile pour Royan, où il arriva sans avoir été attaqué par quatre-vingts vaisseaux complétement armés que Louis XI tenait constamment en croisière aux environs de La Rochelle.

Outré de dépit de ce qu'en toute rencontre Louis IX avait remporté sur lui des avantages signalés, il commanda aux chefs de ses escadres de faire main-basse sur les Français, et de n'en épargner aucun; Louis IX, de son côté, donna de semblables ordres aux gouverneurs de la Bretagne, de La Rochelle et de la Normandie; et bientôt, lésés dans leurs intérêts et privés de leurs ressources commerciales, les Anglais n'osèrent ni sortir de leurs ports, ni même aller à la pêche, et encore moins envoyer par mer des secours à leur roi, qui se trouvait en quelque sorte prisonnier dans la capitale de la Guienne.

Danois.

Le Danemark est un des plus anciens royaumes de l'Europe; il serait difficile de fixer l'époque de ses premières navigations. La marine était en si grande vénération chez les Danois, que celui qui était tué sur mer les armes à la main, ou mourait de ses blessures, était honorablement placé sur un bûcher. C'était un vaisseau qu'on tirait à terre, et auquel on mettait le feu, après avoir déposé sur la poupe le corps du défunt. Le métier de pirate même n'avait rien de flétrissant pour ces

peuples du Nord, parce qu'il appartenait à la marine, la plus noble, selon eux, de toutes les professions.

Trois fois les flottes danoises ont soumis l'Irlande; dix fois l'Angleterre a reçu la loi du Danemark, et quatre princes danois ont régné sur la Grande-Bretagne. Les Esclavons domptés quatre fois, la Norwége soumise et dépendante, et la Suède tributaire, attestent la puissance maritime des Danois, qui portèrent la terreur de leur nom dans toutes les contrées. La Batavie, l'Espagne, l'Italie, le Bosphore de Thrace, Constantinople, ont appris à les connaître, et la France elle-même n'est parvenue à se racheter de leurs fréquentes invasions qu'en leur cédant une de ses plus belles provinces, la Neustrie, dans laquelle ils eurent le bon esprit de s'établir.

Frothon, prince de Danemark, ne craignait pas d'attaquer des flottes entières, et lorsqu'il ne pouvait vaincre par la force des armes, il avait recours à la ruse : d'habiles plongeurs perçaient sous l'eau les navires ennemis et les faisaient couler.

Roé associe son frère Helgon à la royauté, et garde pour lui l'administration des affaires de terre; maître de la marine, Helgon enlève plusieurs vaisseaux aux nations voisines, les joint aux siens, et s'empare de presque toutes les îles de la mer Baltique, qu'il réunit au domaine de la couronne.

Appelé à tenir les rênes du gouvernement, Huglet trouve le royaume ruiné, les finances dispersées, le trésor épuisé; le commerce et la navigation rendent bientôt à ses Etats leur première splendeur. Ses sujets apprennent par là combien sont immenses les ressources que peut procurer la marine. Jaloux de la prospérité dont jouit Huglet, ses voisins tardent peu à devenir ses ennemis. Le plus formidable est le roi de Suède; Huglet le bat sur mer, se met à la tête de son armée de terre, pénètre dans son royaume et l'en chasse.

Fridlef arme une flotte considérable, descend en Irlande et soumet cette île. Espérant un succès pareil dans la Grande-Bretagne, il y pénètre ; mais la fortune l'abandonne, et ce n'est qu'à la faveur d'un stratagème que, vaincu, il regagne ses vaisseaux. Ayant fait mettre debout et ranger en bataille tous les soldats tombés dans le combat, cette armée de cadavres trompe l'ennemi, qui se dispose à soutenir l'attaque, tandis que Fridlef, mettant à profit l'erreur des Anglais, remonte sur son bord.

Au temps de la naissance de Jésus-Christ, et l'an 1er de l'ère chrétienne, la marine danoise jouissait de la plus grande réputation. On rapporte d'Oddo, pirate fameux, qu'il était si habile marin, que ses contemporains le regardaient comme un magicien qui avait à ses ordres les vents et les flots. Nommé par le roi de Suède, amiral d'une flotte destinée à combattre Oddo, Eric, naturellement brave, mais qui n'ignorait pas combien il était difficile et dangereux d'attaquer un homme que l'on croyait avoir enrôlé les démons dans sa milice, opposa la ruse aux maléfices, et fit pendant la nuit percer sous l'eau, à l'aide de plongeurs hardis, tous les vaisseaux de son adversaire. Le matin, comme ils commençaient à s'enfoncer, Eric les attaqua ; mais les Danois, uniquement occupés à se garantir du naufrage, ne purent repousser l'ennemi, et périrent tous avec leur flotte.

En guerre avec le roi de Norwége, Frothon arme sur terre et sur mer. La flotte, dont il s'est réservé le commandement, se compose de trois mille vaisseaux. Le combat qu'il livre est terrible et sanglant, et la victoire ne se déclare pour lui qu'après avoir été longtemps disputée. Frothon ne ramena dans ses ports que deux cents bâtiments. Son armée de terre vainquit également l'ennemi, et la Norwége, dans ces deux échecs, perdit la cinquième partie de sa population. Le monarque danois entreprit encore d'autres expéditions qui furent couronnées de succès ; il donna la chasse à des pirates bretons, en purgea les mers, descendit en Angleterre, en battit le roi, et fit dans l'île un riche butin.

Tranquille et heureux, Haldan régnait depuis trois ans sur le Danemark, lorsqu'il céda la couronne à son frère, pour embrasser la profession de pirate, honorable, comme nous l'avons déjà dit, dans ces temps reculés. Il employa trois autres années à courir les mers, portant le ravage et la désolation dans les îles de la Baltique.

Les Vandales perdent une bataille navale contre Jarmeric. Parcourant l'Océan avec une flotte considérable, ce prince se signale par de glorieux exploits, et enlève le fruit de leurs brigandages à quatre frères qui depuis longtemps exerçaient la piraterie avec un grand nombre de vaisseaux.

Gotilac paraît à la tête de forces considérables sur l'Océan germanique, et fait une descente sur les terres du roi d'Austrasie. Entré par l'embouchure de la Meuse, il ravage le pays situé entre cette rivière et

le Rhin, et remplit ses vaisseaux de prisonniers et de butin. Thierry, roi de France, ordonne à son fils Théodebert de mettre à la voile, et d'aller le combattre. L'ordre est exécuté; les Danois sont vaincus, leur flotte tombe au pouvoir des Français, et Gotilac, percé de coups, expire au milieu de la mêlée.

C'est sous le règne d'Hemming que Charlemagne, dînant dans une ville maritime du Languedoc, aperçut et reconnut, à leur structure, des vaisseaux danois qui se disposaient à faire une descente. Des larmes alors coulèrent de ses yeux. Surpris de cette nouveauté, aucun des courtisans n'osait lui en demander la cause; mais il la leur découvrit lui-même : « Si ces gens-là, dit-il en soupirant, osent, de mon vivant, menacer les côtes de France, que feront-ils après ma mort? »

Lothaire, prince inquiet et ambitieux, eut le dessein de s'approprier en entier l'empire français, au préjudice de ses frères, en invitant les Danois et les Saxons à ravager leurs Etats, avec promesse de leur laisser suivre telle religion qu'ils voudraient, et la liberté de dépouiller impunément de leurs biens les chrétiens qui s'obstineraient à suivre le parti de Louis et de Charles.

Des offres si conformes aux intérêts et aux inclinations naturelles à ces peuples barbares sont acceptées avec joie. Jusque-là leurs exploits se sont bornés à de simples courses; mais une fois descendus sur les côtes de France, leurs chefs ordonnent l'incendie, le pillage, et un massacre général. De nouvelles forces maritimes sont ajoutées aux premières; le nombre des troupes de terre est doublé, et Ogier, qui les commande, franchissant l'embouchure de la Seine, la remonte jusqu'à Rouen, s'empare de cette ville, égorge la plupart de ses habitants, brûle les abbayes de Saint-Ouen et de Jumièges, et force celle de Fontenelle à se racheter pour le prix de six livres d'argent.

Avides de butin, et cédant à l'espoir d'augmenter celui qu'ils ont déjà fait, les barbares entrent dans la Gironde, et remontent la Garonne jusqu'à Toulouse, dont ils désolent les environs; mais vivement repoussés par les Français, ils cherchent leur salut dans la fuite, et une tempête qui survient submergeant leurs vaisseaux, ils périssent corps et biens.

Ces revers, toutefois, n'ont point abattu l'audace des Danois; ils arment de nouveau, et déjà, sous la conduite de Regner, ils ont ravagé

plusieurs provinces françaises. Cent vingt navires mouillent sous les murs de Rouen, qui ne tente pas même de se défendre, et ouvre ses portes pour éviter une nouvelle effusion de sang. Paris est pris et pillé, ainsi que ses alentours, et le roi, retranché à Saint-Denis avec quelques troupes, ne voyant d'autre ressource pour l'Etat que dans une bataille, allait marcher à l'ennemi et le combattre, quand de pusillanimes représentations font avorter sa généreuse résolution.

Cependant les Danois se trouvaient dans une position critique. Craignant d'être coupés, ils n'étaient rien moins que rassurés sur la possibilité d'opérer leur retraite. C'est ce qui parut clairement, lorsque leur chef fit proposer un traité de paix par lequel il demandait la liberté de se retirer avec sa flotte, ses troupes et son butin, et qu'on lui donnât en outre une somme d'argent. « Nous partirons à l'instant, dit-il, et nous jurons par nos dieux et sur nos armes de ne plus reparaître en France, à moins qu'on ne nous y appelle comme auxiliaires. »

La clause relative à l'argent renfermait en soi quelque chose de trop humiliant pour qu'un roi de France pût y consentir; mais le conseil employa tant d'adresse et d'habileté dans la peinture qu'il fit de la misère et de la consternation du peuple, qu'il triompha des répugnances du monarque. On compta donc à Regner sept mille livres pesant d'argent; ce qui n'empêcha pas que l'année suivante les Danois ne reparussent, et n'exerçassent leurs brigandages dans les villes de Nantes, de Saintes, de Bordeaux et de Poitiers, où cette fois les Aquitains les taillèrent en pièces. Les débris de leur armée, après avoir pillé Orléans, entrèrent à Paris, brûlèrent l'église de Sainte-Geneviève, emmenèrent prisonnier Louis, abbé de Saint-Denis.

Maître de Rouen, qui s'était rendu sans coup férir, et qui même avait envoyé des députés au-devant de lui, Rollon, prince danois, connaissant toute l'importance de cette place, en fit réparer les fortifications, et y mit une forte garnison. Bayeux et Evreux assiégés, refusant de se rendre, furent pris d'assaut; quelques autres villes eurent le même sort, et partout où l'on rencontra des Français, ces derniers furent obligés de céder le terrain, et de battre en retraite devant l'étranger.

De retour de la Grande-Bretagne, où il était allé au secours d'Alfred, son allié, qu'il avait rétabli sur le trône, Rollon, décidé à pousser vive-

ment le siége de Paris, qu'une division de ses troupes tenait étroitement bloqué, était rentré en France à la tête d'une puissante armée qu'il avait séparée en trois corps, et avait choisi pour points de débarquement les embouchures de la Seine, de la Loire et de la Gironde.

Ces trois corps parcourent aussitôt la France dans presque toutes les directions, et laissent dans les provinces qu'ils ravagent, dans les villes qu'ils livrent aux flammes, de tristes et déplorables marques de leur funeste passage. Le but du général danois, en ordonnant de semblables excès, était de forcer Charles le Simple à lui accorder des conditions avantageuses; il voulait surtout porter la terreur dans l'âme des Parisiens. Aussi, le mécontentement devint bientôt général, et le roi de France, fatigué de voir ses Etats épuisés et ses peuples désolés, fit proposer à Rollon, qui l'accepta, une trêve de trois mois. Ce terme expiré, sans que de part et d'autre on eût pu s'entendre, les hostilités recommencèrent, et le siége de Paris fut continué.

Cependant Rollon, pour faire diversion, laisse autour de la capitale une armée assez nombreuse pour la tenir en échec, et va mettre le siége devant la ville de Chartres. Un stratagème qu'il emploie le tire d'un mauvais pas où l'ont engagé les troupes du duc de Bourgogne et du comte de Poitiers, réunies à celles de Charles; les Français et leurs alliés sont battus; de nouvelles expéditions ont lieu, et le pays, ravagé avec plus de fureur que jamais, atteste la supériorité des Danois, excite les plaintes de la nation, et provoque un prompt accommodement. La paix se fait; le roi de France cède en toute propriété la Neustrie à Rollon, qui embrasse la religion chrétienne, reçoit le baptême, et conduit à l'autel, en qualité de femme et légitime épouse, la princesse Giselle, fille de Charles le Simple.

Suédois.

Ce que nous avons dit de la marine des Danois suffit pour faire voir combien la navigation était en honneur chez les peuples du Nord. Leurs ports offraient des abris sûrs contre la tempête; ceux de la Baltique surtout se faisaient remarquer par l'excellence du mouillage.

Lubeck, Copenhague, Elseneur, Stockholm, Rostock, Stralsund, Stettin, Colberg, Dantzick, Elbing, Kœnigsberg, Riga, Revel, Narva, Pernau, etc., ont longtemps joui d'une réputation méritée.

Les colonies qu'ils ont fondées, les provinces qu'ils ont conquises, les mettaient dans l'indispensable nécessité d'entretenir des flottes nombreuses; aussi ils avaient sans cesse à la mer des vaisseaux de guerre, des bâtimens marchands, des brigantins et des barques, construits sur des modèles alors en usage dans le Nord. On s'y servait autrefois d'embarcations longues et larges, qui ne tiraient que quatre pieds d'eau, quoiqu'elles fussent pesamment chargées. Excellents voiliers, les transports mêmes étaient propres à l'attaque et à la défense. Epais, solides et liés entre eux par des clous de fer, les bordages de ces bâtiments bravaient impunément et les vagues et le choc de l'ennemi. Dans un combat, rien n'était plus redoutable que leur présence, car ils semaient partout le désordre, la terreur et la mort : c'étaient ordinairement eux qui décidaient de la victoire.

Les peuplades répandues au loin sur les côtes de la Baltique possédaient encore des bâtimens, dont les uns, armés, sous la quille, de scies tranchantes, coupaient les chaînes placées à l'entrée des ports, tandis que les autres lançaient un feu plus terrible que le feu grégeois. Les marins de ces parages s'en servaient impitoyablement contre leurs adversaires. Voulaient-ils, pour les faire couler, percer sous l'eau les vaisseaux ennemis, ils s'en approchaient à l'aide de canots de cuir, et ces frêles esquifs, qui semblaient voler sur la mer, étaient très-commodes ou pour surprendre l'ennemi ou pour se dérober à sa poursuite. Souvent chez eux l'adresse et la ruse se joignaient à la force. On les a vus transporter des vaisseaux par terre, les mettre à flot, et attaquer des flottes à l'ancre, soit dans le port, soit dans des rades, au moment où elles s'y attendaient le moins. C'est ainsi que Eric, dont nous avons déjà parlé, à propos d'Oddo, voulant enlever sept corsaires, s'avança pour les reconnaître avec le navire qu'il montait. Il avait laissé sur la côte sept bâtiments remplis de rameaux et d'arbres coupés. Il espérait qu'on les prendrait pour un terrain couvert de bois. Cet expédient lui réussit : les pirates le croient seul, comptent sur une capture facile, le poursuivent, et donnent tête baissée dans l'embuscade. Les arbres, à l'instant, les branches et leurs feuilles tombent à la mer, et les cor-

saires, enveloppés et pris, sont chargés de fers. Les histoires du Nord sont remplies de traits semblables.

Cependant ces peuples, que nous traitons de barbares, étaient policés; ils avaient des lois et des règlements maritimes qu'ils n'osaient enfreindre et qu'ils observaient avec la plus scrupuleuse exactitude. Si quelqu'un de l'équipage portait ou feignait de porter une main armée sur le patron d'un vaisseau, on clouait au mât cette main téméraire. Des peines étaient aussi infligées à celui qui méchamment avait brisé des instruments nautiques.

Le port de Stockholm est un des meilleurs de l'Europe. La mer y pénètre par deux ouvertures aussi larges que profondes. L'entrée en est facile, même pour les bâtiments sous voiles et chargés, et ils y sont tellement à l'abri, qu'on n'a besoin, pour les retenir, ni d'ancres ni de câbles. On a vu dans ce port jusqu'à trois cents vaisseaux.

La marine suédoise date de la plus haute antiquité.

Monté sur le trône de Suède, et s'y voyant affermi, Jorundar fait la guerre à Harald, roi de Danemark, qui avait envahi quelques-unes de ses provinces. Harald se fortifie des secours que lui envoie le roi de Norwége; mais le roi de Suède taille ses troupes en pièces, et reconquiert les pays usurpés. Harald recommence la guerre; Jorundar attaque le Danemark par terre et par mer, et bat les flottes combinées des Danois et des Norwégiens.

La colère alors s'empare de Harald, qui, outré de dépit de n'avoir pu vaincre le roi de Suède par la force des armes, a recours à la perfidie, feint de se réconcilier avec lui et le fait assassiner.

Toutefois, la mort de ce prince ne reste pas impunie. Haquin, qui lui succède, a juré de venger son père, et arme puissamment sur terre et sur mer. Deux mille cinq cents vaisseaux opèrent leur jonction avec la flotte des Goths, mouillée sur la côte de Gothland. L'armée de terre de Haquin est si considérable, qu'elle couvre un terrain égal en profondeur à quarante milles d'Italie, ou trois cent cinquante stades. Les forces navales de Harald ne le cèdent point en nombre à celles du roi de Suède. Répandues entre la Scanie et l'île de Zélande, elles forment une espèce de pont au moyen duquel on peut communiquer de l'une à l'autre. Ajoutons encore que le roi de Danemark, pour plus de sûreté, s'est ménagé un renfort considérable d'Allemands, de Saxons, d'Escla-

vons, de Livoniens, de Vandales, d'Anglais, d'Ecossais, d'Irlandais et de Frisons.

Le Nord n'a jamais vu de préparatifs de guerre aussi formidables. Les armées danoise et suédoise sont en présence; les deux rois stimulent les troupes par d'énergiques allocutions qu'ils croient propres à doubler leur courage; la trompette sonne la charge; le signal du combat est donné; on en vient aux mains. Taillée en pièces, l'armée de Harald se débande et fuit dans le plus grand désordre; lui-même tombe sous les coups du vainqueur, et sa défaite assure à Haquin la possession du Danemark.

Les Danois perdirent dans cette fatale journée trente mille hommes des plus distingués du royaume; les Suédois douze mille.

La marine des Suédois, jusqu'au quinzième siècle, ne fut plus qu'une stérile et insignifiante série de guerres entre les puissances du Nord.

Russes.

L'histoire des Russes n'a point d'époques certaines avant l'année 862. Dans les temps anciens, la Russie, la Pologne, et quelques autres contrées formaient ensemble la Scythie. La première ne comprenait qu'une partie de la Sarmatie européenne. Ces vastes régions étaient peuplées de Sarmates, de Massagètes, de Goths, de Huns, d'Alains, de Gètes, de Cimbres, de Roxelans, de Varaignes ou Varéges, de Slaves, et de Rouffs proprement dits. Les Slaves étaient particulièrement désignés sous le nom de Slavenski, ou de Slaves de Novogorod, et les Russes, sous celui de Rouff de Kiof.

Quoique la marine russe n'ait guère été connue en Europe que sous Pierre le Grand, qu'elle pourrait même, en quelque sorte, regarder comme son fondateur, bien avant la fondation de Saint-Pétersbourg, les Russes ont armé et combattu sur mer.

Les premiers succès d'Oleg ne sont que les premiers pas d'une ambition trop vaste pour se renfermer dans une enceinte de cabanes rustiques : la prise de Constantinople devient l'objet de ses vœux, et bientôt le Bosphore sera le théâtre sanglant de ses exploits.

A toutes les époques du monde, la fureur des conquêtes a donné

lieu à des prodiges. Oleg était Varége d'origine, et les Varéges habitaient les côtes de la mer Baltique, antérieurement mer Varégienne. Ce peuple s'étendait depuis la Finlande jusqu'à l'Oder. Les Varéges pirataient continuellement sur des bâtiments légers, ravageaient les lisières des côtes, et dépouillaient tous ceux qui manquaient de force ou de courage pour se défendre. Cette espèce de cabotage hostile leur avait donné quelques connaissances de la navigation, et un goût décidé pour le métier de corsaire, métier aussi noble, aussi héroïque alors, comme nous l'avons fait remarquer, que celui des lions de la plaine et des autres bêtes féroces qui désolent la pauvre humanité.

Toutefois, les Russes ne pouvaient parvenir à Constantinople que par des travaux plus grands et plus réels que ceux d'Hercule, et qu'à travers une foule d'écueils et de dangers inexprimables : ils ne pouvaient entrer dans le Pont-Euxin que par le Dnieper.

Ce fleuve a treize cataractes (*parogui*), dans le cours de soixante verstes, qui forment six myriamètres. Les Cosaques, qui ne sont pas éloignés de ces cataractes, en ont pris le nom : ils ne peuvent les traverser que sur des bateaux vides. Oleg, à la tête de quatre-vingt mille combattants, laisse Igor à Kiof. Deux mille barques, plus ou moins grandes, forment tout son armement. Les soldats qui les montent sont exposés nuit et jour à toutes les injures de l'air ; à peine ont-ils assez de place pour se coucher. On s'embarque comme les sauvages, sans crainte de manquer, sans soin de se conserver, exposé aux cruelles extrémités de la faim et des maladies, aux attaques renaissantes des Petchénégui et d'autres barbares, sur des chemins aussi scabreux que les parages.

La flotte descend le Borysthène jusqu'aux cataractes. Ici commence la nécessité d'employer des forces inconnues à la nature. On est obligé de décharger les barques, et de les pousser ensuite sur les rochers à force de bras et de leviers.

Echappés de tous ces périls, ils parviennent à Constantinople ; ils exterminent, enlèvent ou détruisent tout ce qui tombe sous leurs mains avides et féroces, et le pillage s'étend des maisons et des temples jusqu'aux tombeaux. On a vu, au chapitre précédent (page 284), comment ont été reçus ces barbares.

Les Drevliens furent les premiers qui donnèrent le signal de la révolte, en refusant à Igor, successeur d'Oleg, les tributs qu'ils avaient

payés à Oleg. Cette imprudence n'aboutit qu'à aggraver leur joug, et à rendre le tribut plus onéreux. D'autres peuples commirent la même faute, et ils furent vaincus avant d'être en état de résister aux armes d'Igor.

Un seul peuple disputa longtemps sa liberté avec le courage et la constance héroïque que ce sentiment inspire. Ce peuple habitait les rives méridionales du Borysthène ; on le connaît sous le nom d'Ouglitchi. Sventelde, voïvode, célèbre par son intrépidité, fut le général qu'Igor choisit pour le soumettre.

Les Ouglitchi ne furent pas effrayés du bruit de la renommée de Sventelde : ils se défendirent avec tant de bravoure, que le général russe ne put se rendre maître de leur ville principale qu'après un siége de trois ans, quoique alors les murs ne fussent formés que de terres soutenues de claies liées ensemble au lieu de pierres ; barrière faible, qui ne pouvait résister longtemps à des attaques vigoureuses et renaissantes. Forcés à la fin de capituler avec Sventelde, les Ouglitchi se soumirent à payer à Igor un tribut annuel d'une martre noire, par chaque famille.

Des barbares aussi courageux, et plus redoutables aux Russes que ceux qu'ils avaient soumis à leur domination, vinrent suspendre le triomphe d'Igor. Les Petchénégui arrivent des bords d'Iaïk et du Volga, et fondent sur la Russie, lorsqu'elle s'y attendait le moins. Igor, pris au dépourvu, les désarma par la modération ; il leur proposa la paix à des conditions avantageuses ; elle fut acceptée. Cet objet rempli, les barbares retournèrent dans les contrées d'où ils étaient partis, et y vécurent tranquilles pendant cinq ans, après lesquels leur cupidité se réveilla.

Les conditions avantageuses qu'Igor leur avait accordées dans un moment de détresse, redoublèrent leur confiance dans leurs propres forces.

Les Petchénégui sortent de leurs repaires et font de nouvelles incursions sur les terres des Russes. Igor modéré va leur faire connaître un Igor vengeur ; il s'arme, marche à leur rencontre, les attaque, les défait, et leur ôte pour longtemps l'envie de lui rendre une troisième visite.

Ces mêmes richesses qu'Oleg avait rapportées de l'empire d'Orient, sont une amorce à laquelle Igor ne résiste pas. Un noir chagrin, celui de la cupidité, dévore ce nouveau Tantale ; il va s'armer contre les

Grecs, tandis qu'une joie féroce s'annonce sur le visage de ses compagnons de fortune, qui ne peuvent se faire à l'habitude de l'abattement et de l'indolence; ils lui rappellent les succès d'Oleg, et l'excitent aux mêmes entreprises. Il rassemble ses forces, et dix mille barques vont transporter une armée de brigands.

Cette armée, assure-t-on, était composée de quatre cent mille combattants; chaque barque contenait quarante hommes de guerre.

Le bonheur de la flotte d'Oleg accompagna celle d'Igor. Les Russes arrivent au même détroit et débarquent. Le débarquement se fait sans résistance, les troupes de l'empire grec sont éloignées. Les Russes ravagent la Paphlagonie, le Pont, la Bithynie, sans trouver nulle part d'obstacles à leur fureur.

Tandis qu'une férocité de tigre ne s'assouvit point dans les désastres, les Grecs osent croire que leurs malheurs auront un terme. Ils ne respirent que l'ardeur d'expier tant de sang innocent, et croient voir celui des Russes arroser les cendres encore fumantes du Bosphore. Des armées se rassemblent et marchent nuit et jour : elles arrivent, elles entourent l'ennemi de toutes parts; on ne délibère point pour l'attaque : la haine, imprimée dans les âmes, se joint au ressentiment personnel; le courage des Grecs devient fureur, et son impétuosité permet à peine aux Russes de regagner leurs barques. Le patrice Théophane, qui commandait la flotte grecque, les surprend, à la vue du Phare, et lance sur eux une foudre qu'ils ne connaissaient pas; c'était le feu grégeois.

Saisis d'un effroi terrible, les uns se précipitent dans la mer; les plus lâches préfèrent les fers à la mort; d'autres font naufrage avec leurs barques dévorées par les flammes : ceux qui ne peuvent regaguer la flotte, harcelés et poursuivis, laissent la vie ou les dépouilles dont ils sont chargés dans les embuscades qu'on leur a dressées.

Les restes de l'armée d'Igor cherchent un asile sur les rivages de la Bithynie.

Phocas attaque les fuyards avec un petit corps de braves : ceux qui veulent éviter l'écueil tombent dans un autre. Théophane, qui ne les avait pas perdus de vue, fond sur eux, brûle, coule à fond la plupart de leurs esquifs. A peine Igor put-il échapper à la vengeance; il ne lui resta de cette expédition que la honte du désastre, et la perte des trois quarts de ses meilleures troupes.

Echappés au carnage, les Russes arrivèrent à Kiof comme ils purent. « Les Grecs, dirent-ils à leurs compatriotes, sont des sorciers qui se sont battus contre nous avec la foudre et les éclairs ; ils ont dévoré nos barques, et forcé nos camarades de se jeter dans la mer. »

Malgré son accablement, Igor les rassure et leur promet de rendre bientôt la magie des Grecs impuissante. L'espoir du butin l'emporte encore sur la crainte ; on se prépare de nouveau à retourner en Grèce. Ignor rassemble de nouvelles forces, engage ses plus redoutables ennemis à le suivre, et leur promet le partage commun des biens et des maux.

Une nouvelle flotte partit pour la Grèce ; mais elle ne passa pas la Chersonèse taurique.

Constantin Porphyrogénète régnait alors. Ce prince, qui appréciait les hommes, les sciences et les arts, était doué d'un caractère pacifique. Instruit de l'approche des Russes, il fit offrir à Igor de payer le même tribut qu'Oleg avait imposé à ses prédécesseurs, et Igor aima mieux accepter la proposition et signer la paix, que d'exposer encore une fois au sort des armes sa fortune et sa gloire.

Français.

Noble postérité des Gaulois, les Français se sont toujours montrés dignes de leurs aïeux. La première époque de leur marine, antérieure aux Césars, est en quelque sorte une introduction naturelle aux navigations subséquentes ; le vide immense qui se trouve depuis Pharamond jusqu'à Charlemagne, permet de fixer la seconde au règne de ce prince ; les croisades appartiennent à la troisième, et la quatrième, enfin, commence au règne de Louis XIV.

Les Gaulois cultivèrent la marine avec un soin particulier, et leur habileté dans la navigation les servit utilement pour le commerce, pour l'établissement de leurs colonies, pour la défense de leurs côtes et pour les descentes qu'ils eurent occasion de faire sur celles de leurs voisins. Resserrés dans un espace trop étroit, qui ne pouvait plus les contenir, les Gaulois entreprirent des navigations hardies pour aller s'établir au delà des mers, dans des contrées lointaines, dont les noms prouvent au

moins qu'ils les ont possédées. Ainsi la Galicie, les Galles, le pays de Galles en Angleterre, la Galice en Espagne, etc., attestent d'une manière incontestable que, sous la conduite d'un Brennus et de quelques autres chefs intrépides, les fils de la Gaule antique ont habité ou parcouru en vainqueurs ces diverses régions.

Rien ne démontre mieux l'état florissant de la marine gauloise, que le grand nombre de ports célèbres ouverts à ses vaisseaux sur l'une et l'autre mer, l'Océan et la Méditerranée. C'est à Arles que dans l'espace d'un mois César fit construire douze galères. Narbonne était une espèce d'entrepôt où abordaient les flottes de l'Orient; celles de l'Afrique, de l'Espagne et de la Sicile, le port d'Aigues-Mortes, que les sables amoncelés par le Rhône ont rendu impraticable, et ceux de Montpellier, de Marseille, de Toulon, d'Antibes et de Fréjus, où les vaisseaux d'Auguste se retiraient, étaient tous très-considérables, et joignaient à la bonté du mouillage un abri sûr contre la tempête.

Bordeaux et Vannes se distinguaient entre les villes maritimes semées sur les côtes de l'Océan, et la navigation trouvait d'immenses ressources dans les ports de la Saintonge, de l'Aunis, du Poitou, de la haute et de la basse Bretagne, de la Neustrie et du Boulonnais.

La marine a été peu cultivée en France sous la première race de nos rois, qui, faibles et divisés, furent *longue saison sans commander en aucune mer,* et depuis le commencement de la monarchie jusqu'à Charlemagne, on ne trouve dans l'histoire contemporaine aucun événement maritime, si ce n'est ce qui se passa sous Thierry.

Fils naturel de Clovis, ce prince, en vertu de son droit d'aînesse, avait été appelé à partager le royaume de France avec les enfants légitimes de son père. Il jouissait paisiblement de la portion qui lui était échue, lorsque son repos fut troublé par un essaim de pirates danois qui pénétrèrent dans l'Austrasie et la ravagèrent. Maîtres d'une flotte nombreuse, ces barbares remontèrent la Meuse, et, après avoir livré au pillage les villes et les campagnes, et s'être chargés de butin, ils ne songeaient plus qu'à se rembarquer, lorsque Thierry envoya contre eux son fils Théodebert. Ce prince, suivi de forces imposantes de terre et de mer, tomba brusquement sur la flotte des pirates, mit dans l'attaque de leurs vaisseaux le sang-froid et l'intrépidité, garants ordinaires du succès, les enleva presque tous, avec les prisonniers et les richesses

dont ils s'étaient emparés. Théodebert tua leur chef de sa propre main. C'est la première action où les Français paraissent s'être signalés sur mer.

La marine se ranima, et brilla même de quelque éclat sous Charlemagne. Prévoyant que, dès qu'il s'éloignerait de la France, les côtes de l'Océan et de la Méditerranée seraient exposées aux invasions des barbares, ce monarque, qui avait reculé les bornes de son empire au delà du Danube et du Rhin, pour prévenir et paralyser en quelque sorte l'effet de descentes, toujours fatales pour les peuples, ordonna que des garde-côtes croiseraient continuellement à l'embouchure des rivières et des fleuves, en France et en Allemagne, ainsi qu'aux frontières de la Provence et de l'Italie. Ces sages précautions mirent ses Etats à l'abri des insultes qu'ils avaient si souvent essuyées de la part des Sarrasins et des peuples du Nord; et, ses escadres, plus d'une fois victorieuses des flottes ennemies, prirent ou coulèrent leurs bâtiments de guerre dans les eaux de la Sardaigne, de la Corse, de Majorque et de Minorque.

Sans cesse occupé de vues utiles à la gloire de ses peuples, le fils de Pepin ne négligea rien pour mériter le surnom de Grand qu'a confirmé la postérité; les hostilités, non interrompues sur terre durant quarante-sept ans de règne, ne l'empêchèrent point de donner la plus sérieuse attention aux affaires de la mer. L'art nautique lui fut connu jusque dans ses moindres détails; lui-même était son commissaire général; il ne s'en rapportait à personne dans la visite des vaisseaux qu'il avait fait construire; les côtes de son empire, il les parcourut, pourvut à leur défense, et fit rétablir à Boulogne un ancien phare romain que les habitants de cette ville, par une insouciance coupable, puisqu'elle pouvait occasionner des naufrages, avaient laissé tomber en ruine.

Louis le Débonnaire et ses successeurs négligèrent la marine; aussi les Normands et les Sarrasins firent impunément dans leurs provinces, qu'ils ravagèrent, de fréquentes incursions.

Les premiers rois capétiens n'eurent aucune occasion d'équiper des flottes. Les expéditions d'outre-mer, commencèrent sous Philippe Ier, et la marine alors parut se rétablir en France. Toutefois, depuis Pharamond jusqu'à François Ier, ce furent les Génois, les Espagnols, et quelques autres peuples limitrophes, qui portèrent au delà de la Méditerranée les pèlerins. Philippe, tout en laissant à ses sujets la liberté de

suivre leur exemple, refusa de faire personnellement partie de la première croisade.

Victime de la peste, Louis IX était mort dans son camp devant Tunis, et Philippe le Hardi, son successeur, pensait à quitter ces funestes parages, quand Charles Ier, roi de Sicile, arrivant avec sa flotte, releva le courage des Français.

Quelques avantages obtenus sur les Maures ayant amené des propositions de paix, Philippe, que la nécessité forçait à regagner au plus vite ses Etats, consentit un traité, qui fut conclu assez précipitamment. Les deux rois s'embarquèrent avec leurs troupes; mais une tempête violente s'étant élevée, la flotte fut dispersée, et les vaisseaux, venant à se heurter, s'entr'ouvrirent et se brisèrent les uns contre les autres, ou périrent misérablement sur des côtes inhospitalières. Dix-huit bâtiments de haut bord sombrèrent; plusieurs navires de moindre dimension se perdirent corps et biens, et Philippe eut la douleur de voir quatre mille hommes de son armée, le trésor de sa flotte et l'argent qu'il avait reçu du roi de Tunis, s'ensevelir dans les flots.

Devenu vassal de la France, à cause des terres qu'il y possédait, Edouard, roi de la Grande-Bretagne, humilié de cette dépendance, résolut de s'en affranchir, et les débats qui avaient existé au temps de Philippe-Auguste se renouvelèrent sous Philippe le Bel.

Sous prétexte de secourir la ville d'Acre, assiégée par les Sarrasins, le roi d'Angleterre mit en mer des forces nombreuses. Ses véritables intentions parurent bientôt au grand jour : Acre avait ouvert ses portes au vainqueur, et les Anglais ne désarmant point, on connut aisément que leur flotte était destinée à une expédition contre la France.

Deux cents vaisseaux normands faisant voile pour la Guienne, où ils allaient chercher des vivres, s'emparèrent dans la traversée de tous les navires anglais qu'ils rencontrèrent; mais, au retour, ils furent attaqués par une flotte de soixante bâtiments détachés de celle qu'Edouard avait en apparence armée contre la Palestine. Embarrassés par leur charge, les Normands furent battus, pris, ou coulés. Fiers de cet avantage, les Anglais, qui s'étaient renforcés de quelques vaisseaux sortis de Bayonne, insultèrent La Rochelle, pillèrent ses environs, et se retirèrent chargés de butin.

Ce fut alors que les hostilités prirent un caractère sérieux. Les deux

rois s'aigrirent au point qu'ils ne purent s'entendre; toute négociation devint infructueuse, et, de part et d'autre, on se disposa à une guerre ouverte.

Edouard a fait sortir des ports de la Grande-Bretagne trois escadres, aux ordres de généraux habiles, qui, descendus dans l'île de Ré, la livrent au pillage, et portent sur tous les points de son territoire le ravage, le meurtre et l'incendie. Cinglant ensuite vers l'embouchure de la Gironde, les Anglais entrent en rivière, désolent les rives du fleuve, commettent les plus grands excès, et laissent dans la contrée de hideuses traces de leur passage.

Pendant qu'Edouard faisait des efforts inouïs pour reprendre les places qu'il avait perdues en Guienne, Philippe le Bel, usant de représailles, envoyait contre la Grande-Bretagne une flotte considérable, sous la conduite de Matthieu de Montmorency. Descendu sur la côte de Douvres, cet amiral se rendit maître de la ville et en brûla une partie. Ce fut tout ce qu'il y eut de remarquable dans cette guerre, qui se termina par un accommodement que le roi d'Angleterre fut le premier à proposer.

La Grande-Bretagne et la France étaient trop voisines et trop jalouses l'une de l'autre, pour vivre longtemps en paix; ces deux puissances se brouillèrent de nouveau sous le règne de Charles IV et d'Edouard II. Le séjour de la reine d'Angleterre, sœur de Charles, à la cour de France, commença la division entre les deux rois, et l'invasion de la Guienne acheva la rupture, que suivit l'enlèvement, par les Anglais, de cent vingt navires chargés de marchandises, appartenant à des négociants de la Normandie.

La guerre, qui dura continuellement entre la France et la Grande-Bretagne, força Charles V à entretenir des armées navales; mais comme il n'était pas en état de soutenir la marine, à cause de l'épuisement où se trouvait le royaume, il fit alliance avec Henri, roi de Castille, qui lui prêta des vaisseaux. La flotte castillane, composée de quarante gros navires et de treize autres de moindre grandeur, était mouillée dans la rade de La Rochelle, où elle attendait au passage celle d'Angleterre, qu'elle savait devoir faire route de ce côté, sous les ordres du comte de Pembrocke.

Ignorant les desseins de l'ennemi, les Anglais avaient négligé de se mettre sur leurs gardes; aussi, dès qu'ils furent en vue, le commandant

espagnol leva l'ancre, gagna le vent, et vint à pleines voiles fondre sur les insulaires, qui se défendirent vaillamment et engagèrent un combat très-vif. Les Castillans, à l'aide de machines de guerre, lançaient des blocs de pierre d'une grosseur énorme, qui, tombant sur les bâtiments opposés, les fracassaient et brisaient leurs manœuvres, tandis que les Anglais, qui n'avaient que des vaisseaux légers, et redoutant par-dessus tout l'abordage, dont le nom seul les fait trembler, n'osaient approcher des navires espagnols.

La nuit mit fin au combat, qui le lendemain recommença avec le jour, et dans lequel le comte de Pembrocke, renforcé de quatre vaisseaux que lui menèrent le sénéchal de La Rochelle et trois autres notables personnages de la cité, suivit plutôt les mouvements impétueux de sa valeur naturelle que les sages conseils de la prudence.

Quoique le plus faible, l'amiral anglais avait négligé de profiter des ténèbres pour opérer sa retraite, car il n'y a aucune gloire à acquérir en risquant une affaire douteuse. Pembrocke accepta la bataille qu'on lui offrait une seconde fois. Tous ses vaisseaux furent pris ou coulés, et lui-même tomba au pouvoir des troupes de Castille. La flotte victorieuse retourna en Espagne, et, triomphante, emmena avec elle les vaisseaux dont elle s'était emparée, et huit mille prisonniers de guerre. Composée de huit galères et de quatorze vaisseaux de haut bord, la flotte de Castille, aux ordres de Rodrigue le Roux, s'était remise en mer, et avait recueilli les fruits de la campagne précédente, en forçant La Rochelle et la plupart des villes de la Guienne et du Poitou à ne plus reconnaître pour maîtres les enfants de la Grande-Bretagne, dont la politique plus qu'adroite et le froid égoïsme ont toujours eu pour but la ruine de leurs voisins.

Cependant Edouard, sensible à la perte de ses vaisseaux et de ses places, veut tenter un dernier effort, et reconquérir ce qu'on lui a enlevé, ou perdre ce qui lui reste sur le continent. Il arme donc de nouveau; et sa flotte, que monte une armée nombreuse, qu'il commande en personne, contrariée par des vents debout, erre pendant deux mois et demi le long des côtes de la Bretagne et de la Normandie, sans pouvoir jamais débarquer dans des lieux où sa présence aurait peut-être changé la face des affaires.

Charles, de son côté, profite des contre-temps qu'essuie son ennemi,

et, jugeant sagement qu'il ne peut prévenir les entreprises de l'Angleterre qu'en mettant sur un pied respectacle la marine française, il équipe une flotte considérable, et lui donne l'ordre de se joindre à celle de Castille. Forte de cent vingt bâtiments, que commandent, pour la France Jean de Vienne, et pour la Castille Ferrand-Sausse, l'armée combinée descend en Angleterre, et bientôt l'île de Wight, Darmouth, Plymouth et d'autres places, pillées et saccagées, deviennent la proie des flammes.

Edouard était mort sur ces entrefaites, et l'on avait mis un embargo sur tous les vaisseaux anglais pour empêcher que la vacance du trône ne fût connue en Franee ; mais Jean de Vienne, ayant appris cet événement par des prisonniers qu'il avait faits, en instruisit le roi Charles, auquel il dépêcha une barque pour lui en donner avis.

Pendant que les Anglais s'occupaient du soin de mettre la couronne sur la tête de Richard, les Français et les Castillans, poursuivant leurs succès, continuaient de désoler les côtes de la Grande-Bretagne. Le ravage aurait été plus grand encore si les oncles du nouveau roi n'eussent déployé, pour les défendre et pour repousser l'ennemi, des forces considérables.

Depuis quelque temps la guerre traînait en longueur ; elle se faisait même assez faiblement, parce que la France et l'Angleterre étaient toutes deux en proie aux discordes civiles. Charles VI, voulant profiter de certaines dispositions favorables à ses desseins, fit creuser un port à l'Ecluse, et, par d'immenses préparatifs, jeta l'épouvante dans toute l'Angleterre. Une flotte de douze cent quatre-vingt-sept bâtiments armés, tirés de tous les ports du royaume et des côtes de l'Océan, depuis Séville jusqu'aux bords de la Baltique, devait encore recevoir une augmentation de soixante-douze vaisseaux, que le connétable faisait équiper en Bretagne.

Ce prodigieux amas de navires couvrait la mer, et, dans une grande étendue, la faisait ressembler à une vaste forêt. C'est avec étonnement qu'on voit dans un auteur contemporain, Froissard, le détail des provisions de toute espèce et des munitions dont on chargeait les vaisseaux, qui étaient dorés, peints et décorés de tout ce qui pouvait allier l'air de galanterie à l'idée effrayante de leur destination.

Le connétable avait fait construire une ville de bois, dont toutes les

pièces en charpente devaient être assemblées et mises en place au moment même de la descente en Angleterre. C'est dans cette ville artificielle qu'on se promettait de trouver de quoi se loger et se défendre. Charles VI et les principaux seigneurs du royaume devaient s'embarquer sur la flotte; les chefs et les soldats brûlaient du désir d'aller attaquer l'ennemi de la nation, l'Anglais, dans ses propres foyers.

Tout semblait garantir la réussite de l'entreprise; mais, comme elle avait été formée contre l'avis du duc de Berri, qui s'était arrogé sur l'esprit du roi une autorité marquée, et qui jouissait d'un pouvoir presque absolu dans son conseil, il la fit avorter par des retardements affectés et des délais sans cesse renaissants, que récompensa bien, assure-t-on, la cour d'Angleterre. Ces lenteurs, dont tout le monde soupçonnait les vrais motifs, firent perdre le temps favorable à la navigation, et périr une grande partie des provisions qui se gâtèrent. L'ardeur du soldat se ralentit, et le connétable lui-même ressentit le premier les funestes effets de la politique du duc de Berri.

Obligé en effet de mettre à la voile dans une saison avancée, il fut accueilli en mer par une violente tempête, dans le temps que, monté sur un brigantin qu'il avait fait armer en Bretagne, il conduisait une partie de la flotte au rendez-vous général de l'Ecluse. Les vents dispersèrent les vaisseaux sur lesquels on avait chargé cette fameuse ville de bois, objet de tant d'espérances, et l'un de ces bâtimens fut poussé jusque dans la Tamise, comme pour aller porter aux Anglais quelques pièces inutiles de la construction la plus extraordinaire qu'ait inventée le génie de l'homme. Sept navires furent jetés en Zélande; cinq ou six autres furent fracassés, et le connétable arriva, non sans peine, à l'Ecluse, avec les tristes restes de sa flotte délabrée.

Auteur secret de ce malheur froidement prévu et calculé, le duc de Berri profita du désastre de l'armée navale pour faire échouer l'entreprise. Ainsi avorta ce projet gigantesque; et, après la dépense prodigieuse qu'il avait occasionnée, il fallut passer dans l'inaction le reste de la campagne.

Délivré de toute crainte, Richard confie au comte d'Arundel le commandement en chef des forces navales de l'Angleterre, et lui donne l'ordre d'établir des croisières permanentes en vue des côtes de Bretagne et de Normandie, pour troubler le commerce de la France.

Plusieurs navires flamands, qui devaient aller charger des vins en Saintonge, voulant éviter de tomber entre les mains des ennemis, se réunirent à l'Ecluse, et firent voile de conserve. Leurs chargements étant faits en Saintonge, ils reprirent par un bon vent la route de l'Ecluse, et rangèrent heureusement les côtes de Bretagne et de Normandie. La flotte anglaise qui les attendait à l'embouchure de la Tamise, les ayant aperçus, s'avança pour les enlever. Jean de Buch, amiral du duc de Bourgogne, qui commandait les Flamands, se mit en état de défense; c'était un excellent homme de mer, qui souvent avait donné aux Anglais des preuves de sa valeur et de son expérience.

Il met tous les bâtiments de commerce en ordre de bataille, et attend fièrement les ennemis. Ceux-ci commencent l'attaque, comptant sur une victoire, parce qu'ils se flattent qu'une flotte marchande ne pourra tenir longtemps contre des vaisseaux de guerre; mais ils sont reçus avec une vigueur à laquelle ils ne s'attendent pas, et qui leur coûte beaucoup de monde.

Le comte d'Arundel, à bord du plus gros vaisseau de son escadre, vient au secours de ses bâtiments maltraités. Les Flamands, qui ont l'avantage du vent, se battent en faisant leur retraite du côté de la Flandre, et les navires légers se sauvent sur les côtes, dans les bas-fonds. Leurs plus gros bâtiments, obligés de tenir la mer, soutiennent pendant quatre heures tout l'effort des Anglais.

L'action fut sanglante et opiniâtre; on perdit beaucoup de vaisseaux de part et d'autre, et la nuit termina le combat.

Il recommença le lendemain à la hauteur de l'Ecluse, et l'on se battit avec la même ardeur que la veille, jusqu'à ce que Jean de Buch, qui soutenait par son exemple le courage des Flamands, fût pris avec son vaisseau : sa perte décida du sort des autres.

Le comte d'Arundel voulut profiter de sa victoire et brûler tous les navires qui étaient à l'ancre dans le port de l'Ecluse. A cet effet, il arma en brûlots quelques-uns des bâtiments qu'il avait pris et les envoya tout en feu vers le port avec la marée. Son projet avorta.

L'Ecluse était alors dépourvue de troupes capables de la défendre, et les Anglais s'en seraient facilement rendus maîtres, s'ils l'avaient entrepris. Mais empressés de faire goûter à leurs compatriotes le fruit de leur victoire, ils bornèrent leurs exploits à quelques ravages sur les

côtes, et ne s'en retournèrent porter en Angleterre que des vins de Saintonge, chèrement achetés.

Cependant Charles VI, qui pense que tout est possible aux Français lorsqu'ils le veulent fortement et qu'on ne les trahit pas, n'a point abandonné le projet de porter ses armes dans le pays même de son ennemi: c'est dans Londres qu'il veut vaincre l'Angleterre; cette idée lui sourit, et les circonstances lui paraissent encore favorables au succès de l'entreprise. Les nombreuses provisions de sa grande armée navale ne sont pas entièrement épuisées; l'Angleterre est en combustion; les favoris de Richard lui ont aliéné le cœur des peuples; la discorde règne dans l'île, et ces troubles intérieurs, fléau toujours fatal aux Etats, tiennent les Anglais continuellement armés les uns contre les autres.

Instruit de ce qui se passe chez ses voisins, Charles a résolu de profiter d'une si belle occasion; mais, pour éviter l'embarras et la dépense que nécessitent ordinairement des armements trop considérables, dont il a reconnu d'ailleurs les abus et les inconvénients, il fait équiper deux escadres, l'une à Tréguier, l'autre à Harfleur, commandées, la première par le connétable Olivier de Clisson, la seconde par l'amiral. Des vivres pour cinq mois sont embarqués, et les vaisseaux doivent recevoir à leurs bords l'élite de la noblesse française, et une armée de quatorze mille hommes, composée d'infanterie et de cavalerie.

Tout était prêt à Tréguier et à Harfleur, et déjà, dans ces deux ports, on se disposait à mettre à la voile, lorsque la perfidie du duc de Bretagne fit échouer un projet si bien concerté : il garda prisonnier le connétable qui, seul, avait le secret de l'entreprise.

Ce second armement aurait été aussi inutile que le premier, si une escadre anglaise n'avait pas été battue par la flotte de Harfleur, qui prit cinq ou six vaisseaux, et Hugues Spencer qui les commandait.

Avant la mort de Richard II, roi d'Angleterre, Henri IV, son fils, fut mis sur le trône. Ce prince prit avec la couronne les mêmes sentiments d'animosité que ses prédécesseurs avaient eus contre la France. Les hostilités entre les deux nations continuèrent et furent très-vives sur terre, mais un peu moins animées sur mer : elles ne se déclarèrent d'abord que par des attaques particulières.

Les Anglais et les Français se firent réciproquement des prises de

vaisseaux; de part et d'autre on pilla les côtes et les îles ennemies; et les armateurs des deux partis troublèrent mutuellement leur commerce. Ceux de Harfleur attaquèrent une escadre anglaise, qui conduisait en Guienne le sénéchal de Bordeaux; ils enlevèrent une partie des bâtiments qui la composaient et firent prisonnier le sénéchal avec quatre cents hommes.

Ce qu'il y eut de plus considérable dans les expéditions maritimes, sans néanmoins qu'on en tirât de grands avantages, c'est le secours que la France donna aux Gallois, qui faisaient la guerre au roi d'Angleterre. Ce secours consistait, suivant un auteur anglais, en cent quarante vaisseaux; et si l'on en croit nos historiens, en cent vingt seulement; mais il se réduisit à fort peu de chose.

La marine française fut languissante sous Charles VII et sous Louis XI. Les guerres de l'un, pour reconquérir son royaume, et les démêlés continuels de l'autre avec les ducs de Bourgogne et de Bretagne, ne les obligèrent point à des armements maritimes. On voit seulement, sous le règne de Charles VII, que ce prince équipa une flotte sur laquelle on embarqua quatre mille hommes, et dont le commandement en chef fut donné à Pierre de Brézé, sénéchal de Normandie.

Depuis qu'il portait la couronne, et même auparavant, Charles n'avait été avec les Anglais que sur la défensive. Ils étaient, pour la France, toujours prêts à exercer de nouveaux ravages. Le sire de Brézé fit voir que leur asile n'était pas à l'abri d'une invasion.

Parti de Honfleur par un gros temps, avec sa flotte portant quatre mille soldats, il aborda, après une navigation difficile, la côte de la province de Kent, prit d'assaut la ville de Sandwich, s'empara des vaisseaux qui se trouvaient dans le port, mit à contribution le pays des environs, et se retira chargé de butin en emmenant avec lui un grand nombre de prisonniers. Une plus forte armée, soutenue par des renforts successifs, aurait pu obtenir des avantages plus étendus. Ce fut la dernière expédition militaire de Charles VII.

La marine se ranima un peu sous Charles VIII. Voici à quelle occasion: Ce jeune prince écoutant les conseils de ses deux favoris, Etienne de Vers et Guillaume Briçonnet, sollicité d'ailleurs par Ludovic Sforce, duc de Milan, forma le dessein de conquérir le royaume de Naples, usurpé par la maison d'Aragon sur la seconde maison d'Anjou, aux

droits de laquelle les rois de France avaient succédé. Ferdinand, qui était en possession de ce royaume, joignait à son injuste usurpation une conduite tyrannique, qui, ayant indisposé contre lui et ses propres sujets et une grande partie des puissances d'Italie, aplanissait les principales difficultés de l'entreprise.

Charles arma donc par terre et par mer pour revendiquer ses droits; il fit sortir de ses ports une flotte de soixante-dix-sept vaisseaux. Le duc d'Orléans, qui la commandait, en aurait fait bon usage, si les occasions ne se fussent pas refusées à sa valeur.

Il apprit, à son arrivée à Gênes, que don Frédéric d'Aragon, frère du roi de Naples, tenait la mer avec une flotte de trente-cinq galères, de dix-huit vaisseaux bien armés, et de plusieurs autres bâtiments, et que trois mille hommes qu'il avait mis à terre s'étaient emparés de Rapallo, petite ville des Génois. Ces nouvelles le déterminèrent à sortir du port de Gênes, dans le dessein de reprendre Rapallo, et de livrer combat à Frédéric; mais ce prince, ne voulant pas courir les risques d'une bataille dont le succès lui paraissait incertain, se retira à Livourne.

Le duc d'Orléans assiégea Rapallo par terre, et pour soutenir le siége, il fit approcher ses galères le plus près qu'il put de la côte, afin de prendre les ennemis en flanc. Lui-même les incommoda beaucoup avec l'artillerie de son vaisseau, qui était armé de canons d'un prodigieux calibre pour ce temps-là.

L'usage du canon était nouveau et peu connu dans ces mers. Nous avons dit qu'au siége de Constantinople, des galères et autres navires s'étaient, pour la première fois, servi de canons et de boulets. La chronique de don Pèdre, évêque de Léon, parle d'un combat naval livré en 1333 par le roi de Tunis au roi maure de Séville, dans lequel on se serait servi de pièces d'artillerie.

Le premier exemple, sur l'Océan, de l'usage des canons, date de 1387. Cette même année, un nombreux convoi de navires marchands, ayant à venir prendre du vin à La Rochelle pour le porter en Normandie et en Bretagne, se mit sous l'escorte de l'amiral de Flandre, Jean de Vicq, homme de courage et d'expérience navale. Sur leur retour, ils avaient passé le raz de Saint-Matthieu en Bretagne, et entraient dans le pas de Calais, quand ils furent rencontrés, devant

l'embouchure de la Tamise, par le comte d'Arundel, qui ramenait en Angleterre une flotte envoyée au secours du duc de Bretagne. Le combat s'engagea et fut contraire aux Français, qui perdirent de soixante-dix à quatre-vingts de leurs navires, lesquels furent ou brûlés, ou coulés, ou conduits en Angleterre.

Mais ce qui, dans ce combat, doit fixer notre attention, c'est le passage suivant de l'historien Froissard : « L'amiral français, dit-il, avoit « trois canons qui jetoient des carreaux si gros et si grands, que là où « ils chéoient ils causoient grand dommage. »

Quelque temps après, suivant le même historien, les Rochelais, qui avaient essuyé la plus grande perte dans cette affaire, mirent en mer des galères « pourvues d'artillerie, » aux ordres de Louis de Sancerre, lesquelles galères rencontrèrent le comte d'Arundel, ne purent le joindre, mais le convoyèrent *de canons* l'espace de deux lieues.

Il ne sera pas hors de propos de donner ici quelques détails sur cette invention des armes à feu, qui changea si complétement la tactique des combats, tant sur mer que sur terre.

On pense généralement que c'est vers le commencement du treizième siècle que la poudre fut inventée. Quel est l'auteur de cette découverte ? Les recherches des historiens ont mal répondu à cette question : on nomme Albert le Grand et le moine Roger Bacon, sans apporter de preuves concluantes. Quant à l'usage que l'on pouvait faire de la poudre, il resta longtemps ignoré.

On trouve la trace des premières armes à feu au commencement du quatorzième siècle. Dans un manuscrit appartenant à la bibliothèque d'Epinal, et connu sous le nom de *Grande chronique de Metz,* dite *de Praillon,* on voit qu'en 1323, cette ville possédait plusieurs armes à feu, et qu'on s'en servit avec succès, l'année suivante, dans différentes sorties.

Ces premières armes, destinées à lancer de petites balles de métal, prirent, de la forme du tube, le nom de *canne* ou *canon,* et aussi de leur propriété de lancer un projectile, celui de *springales,* soit de l'italien *spingare* et *spingere,* pousser ; soit de l'allemand *springer,* s'élancer avec impétuosité. De springales on a fait *espingoles.* On nommait aussi celles de ces armes qui lançaient des pierres, *pierrières* ou *pierriers.*

Malgré leur volume, ces *canons* étaient appelés *canons à main*. En se perfectionnant, ils prirent diverses autres dénominations. On les nomma *serpentines*. Mais ceux dont on fit le plus d'usage étaient montés sur un fût de bois prolongé, comme les anciennes *arquebuses,* dont ils prirent le nom.

On ne peut indiquer l'époque précise à laquelle on imagina de se servir de la poudre pour projeter des carreaux d'un grand volume. Est-ce par analogie avec ce qui avait lieu pour les canons à main, ou bien arriva-t-on là de prime saut? Cette hypothèse est la plus probable, car on voit la grosse artillerie (si l'on peut nommer ainsi celle dont on fit d'abord usage) se développer parallèlement aux armes à main.

On suppose qu'une certaine quantité de poudre ayant été laissée dans un mortier, où elle avait été triturée, et ayant été recouverte d'une pierre, le feu se mit à la poudre par accident, lança la pierre, et que le hasard fit ainsi concevoir la possibilité de projeter des masses pesantes au moyen de la poudre. Ce qu'il y a de certain, c'est que les premières bouches à feu prirent le nom de *mortiers,* et en même temps la forme évasée de cet instrument. Cette forme permettait de placer dans la bouche à feu les boulets de pierre de divers diamètres dont on se servit d'abord.

Telles étaient les premières pièces d'artillerie qui portaient le nom soit de *mortiers,* soit de *bombardes,* soit seulement de *vases à feu,* sous lequel elles furent longtemps connues. On trouve qu'elles furent mises en usage par les Génois en 1311; en Ecosse, en 1327; en Prusse, en 1338; en France, en 1338.

Les *bombardes* se perfectionnèrent. On s'aperçut bientôt que la plus grande partie de la force expansive de la poudre était perdue, et que le tir était tout à fait incertain. On diminua l'évasement; on allongea la pièce; on rendit la chambre cylindrique ou au moins très-peu conique.

Mais le mouvement décisif d'amélioration dans la construction des pièces d'artillerie eut lieu à l'époque où l'on commença à employer des métaux fusibles. Les premières armes que l'on coula ainsi en bronze furent des armes à main.

Avant que l'on fit usage de la fonte, les premières bouches à feu étaient composées de pièces de fer soudées entre elles et assemblées

sur des charpentes : on cerclait ces barres l'une contre l'autre, et on augmentait parfois la solidité de ces pièces par un second recouvrement de barres brasées par-dessus les cercles. On trouve encore des pièces ainsi construites dans les forteresses de l'Inde, et il en existe une dans l'arsenal de Brest.

Depuis l'emploi de la fonte, les pièces d'artillerie changèrent rapidement de forme, et se rapprochèrent de celle des *canons à main*.

L'arme fut formée d'un seul cylindre ; les diamètres du boulet et de la chambre cessèrent d'être différents ; la pièce eut plus de longueur. C'est de cette époque que les *bombardes*, qui, dans les premiers temps, avaient formé la totalité des bouches à feu, furent peu à peu remplacées par ces nouvelles armes qui prirent, de leur analogie de forme avec le *canon à main*, le nom générique de *canon* qui leur est resté.

En allongeant les canons pour profiter de toute la force de développement de la poudre, et obtenir ainsi de plus grandes portées, on eut des pièces qui se rencontrèrent, dans leurs formes, avec les *couleuvrines à main*, et qui en prirent le nom. On leur donna jusqu'à quarante, cinquante et même cinquante-huit calibres de longueur. Plus tard, l'emploi d'une poudre plus parfaite fit diminuer ces grandes longueurs, plus nuisibles qu'utiles.

D'après ce qui précède, on voit que, vers l'époque à laquelle nous trouvons que l'artillerie fut employée sur mer pour la première fois, les pièces qui furent placées à bord étaient certainement des *mortiers* ou *bombardes* dans toute leur imperfection primitive. Ces pièces, à bord des nefs de haut bord, étaient placées sur le pont ou sur les châteaux, comme les machines anciennes qu'elles remplaçaient ; elles jetaient leurs projectiles par-dessus le bord et en bombe. Sur les galères, l'artillerie fut naturellement disposée sur l'avant, et y donna lieu à quelques installations particulières.

Quoi qu'il en soit, ce n'est que vers la seconde moitié du quatorzième siècle, sous le règne de Charles VI en France, que l'on peut fixer avec quelque certitude l'époque à laquelle on a généralement commencé de faire usage de l'artillerie sur mer.

Une partie des détails qui précèdent ont été empruntés à un opuscule de M. Eugène Maissin, capitaine de corvette.

Mais revenons à la flotte du duc d'Orléans. La fin de ces premières

hostilités du prince fut la prise de Rapallo, la défaite des Napolitains, qui la défendaient, et la retraite de Frédéric, qui n'osa plus reparaître en mer.

Cette expédition contribua aux rapides progrès que fit Charles en Italie, où elle répandit la terreur. Toutes les villes se soumirent, sans faire presque de résistance.

Louis XII, en succédant à Charles VIII, ne pouvait perdre de vue les Etats d'Italie, auxquels il avait des prétentions, tant en qualité de roi de France que comme duc d'Orléans; car outre les Deux-Siciles, sur lesquelles la mort de son prédécesseur lui donnait des droits, il était héritier du duché de Milan, du chef de Valentine Visconti, son aïeule.

Louis, en montant sur le trône, ajouta donc au titre de roi de France ceux de roi des Deux-Siciles et de duc de Milan; et ne voulant point porter ces titres en vain, il pensa sérieusement à la conquête de ces riches domaines.

Pour s'ouvrir le chemin de l'Italie, ce prince fit alliance avec les Vénitiens, par un traité signé à Blois, le 15 avril, et auquel le pape Alexandre VI accéda. Louis, croyant s'attacher encore ce pontife par des liens plus forts, donna à César Borgia, son fils naturel, le duché de Valentinois, vingt mille livres de pension et une compagnie de cent lances. En outre, il s'engagea à lui faire épouser Charlotte de Foix, fille d'Alain d'Albret.

Pour faciliter le succès de ses entreprises, le roi entretint toujours des vaisseaux sur la Méditerranée; il fit partir de Provence, sous les ordres du seigneur de Ravesteyn, gouverneur de Gênes, une flotte composée de seize gros vaisseaux; celui nommé *la Charente* portait douze cents soldats, sans compter les matelots, et deux cents pièces d'artillerie, dont quatorze de gros calibre.

A ces bâtiments il en joignit plusieurs autres, propres à faire des descentes ou à transporter des vivres. Mais cette flotte ne fut d'aucune utilité dans les expéditions des Français en Italie, parce qu'il n'y avait point en mer de flottes ennemies.

Ravesteyn, suivant ses ordres, devait faire voile pour les côtes de Turquie, afin de se joindre aux Vénitiens et les aider à garantir les mers du Levant des courses des infidèles. Il ne parut à la hauteur de Naples, avec quelques-uns de ses vaisseaux, que pour prendre langue, et re-

joignit ensuite les autres qui étaient partis en avant. Sur la fin de la campagne il retourna à Gênes, sans avoir trouvé d'occasions d'exercer sa valeur.

Cependant, le fameux traité de partage que Louis XII avait fait du royaume de Naples avec Ferdinand le Catholique, et en vertu duquel chacun des deux rois devait en conquérir la moitié, devint entre eux un sujet de discorde, presque aussitôt qu'ils eurent commencé leurs expéditions : il fallut se réconcilier par un nouveau traité. Celui-ci fut signé à Lyon.

Le roi de France exécuta fidèlement ce traité; mais Ferdinand qui, ne l'avait conclu que pour amuser son compétiteur et pour le tromper, n'eut pas plutôt donné les premières preuves de sa mauvaise foi, que le commandeur de Prejan, chevalier de Rhodes, habile marin, qui rangeait les côtes d'Italie avec quatre galères, s'avança jusqu'à la hauteur d'Otrante, pour s'instruire avec plus de certitude de ce qu'il n'avait encore appris que par des bruits vagues.

La flotte espagnole, commandée par Villa-Marino, l'ayant aperçu, vint l'investir et le força d'entrer dans le port de cette ville, dont les Vénitiens étaient en possession. Mocénigo, qui en était gouverneur, ne voulut pas lui refuser l'asile qu'il cherchait; mais en bon politique, il n'osa ni le favoriser ni le desservir à découvert.

Ainsi renfermé et comme bloqué dans le port, désespérant d'en sortir sans tomber entre les mains des Espagnols, Prejan brûla ses galères et se retira ensuite par terre.

Indigné de la mauvaise foi du roi catholique, et voulant l'empêcher de tirer de son infidélité tout l'avantage qu'il se promettait, Louis XII mit en mer une armée navale, équipée à Gênes et à Marseille. Une partie des vaisseaux fut envoyée sur les côtes d'Espagne, pour faire diversion et couper le chemin aux nouvelles troupes que Ferdinand voudrait envoyer du côté de Naples; le reste de la flotte fit voile vers cette ville, pour secourir les Français assiégés par mer et par terre dans le Château-Neuf.

Mais ce secours qui venait de Gênes, composé de six gros navires et de plusieurs autres moindres bâtiments chargés de munitions de guerre et de bouche, fut inutile; il arriva trop tard.

La flotte ayant manqué son coup, voulut se venger sur celle d'Es-

pagne; mais Villa-Marino qui la commandait, ne se croyant pas en sûreté dans le port de Naples, quoique le Château-Neuf et le Château-de-l'OEuf, qui en fermaient l'entrée, se fussent déjà rendus aux Espagnols, prit le large et se retira dans un port de l'île d'Ischia, qu'il encombra en y faisant couler quelques bateaux.

Ce mauvais succès des Français fut compensé par leur réussite à Gayette. Cette ville du royaume de Naples, assez forte, située dans une espèce de presqu'île, au pied de la montagne d'Orlardo, était au pouvoir de Louis XII. Les Espagnols, après s'être emparés de Naples, l'avaient assiégée par terre, tandis que Villa-Marino la battait du côté du port avec huit galères.

La flotte française, composée de six grosses caraques, de six navires et de sept galères, vint au secours de la place ; donna la chasse à celle d'Espagne, et l'obligea de se réfugier à Naples ; ravitailla Gayette et força Gonzalve à convertir le siége en blocus.

Mais cela ne fit que retarder quelque temps la perte de Gayette, qui capitula l'année suivante. Ainsi cette flotte française ne fut pas d'un grand service, de même que celle que Louis XII avait envoyée sur les côtes du Roussillon : elle ne fit que se montrer, et se retira presque aussitôt à Marseille, sans avoir rien entrepris.

Dépossédé du royaume de Naples, par les intrigues de la cour d'Espagne, et ayant, comme on le sait, cédé ses droits sur cette couronne à Ferdinand le Catholique, en lui faisant épouser sa nièce, Germaine de Foix, Louis XII ne fit plus d'armement sur la Méditerranée, que pour réduire les Génois. Deux fois sous son règne, ils voulurent se soustraire à la domination de la France, à laquelle ils étaient encore soumis.

Leur première révolte fut l'ouvrage du pape Jules II, qui les y porta, pour chagriner Louis XII. Mais ce prince ayant passé les Alpes à la tête d'une armée puissante, s'avança sans obstacle jusqu'aux portes de Gênes, tandis qu'une escadre française, composée de huit galères, de huit galions et de plusieurs autres bâtiments, se présenta dans le port. Les Génois, effrayés et ne sachant quel parti prendre, entamèrent bientôt des négociations. Le roi, huit jours après son arrivée, entra à Gênes, qui se rendit à discrétion, et obtint son pardon en payant une amende de trois cent mille ducats.

La ligue de Cambrai, conclue l'année suivante contre les Vénitiens, parut réconcilier le pape avec la France; mais ce ne fut pas pour longtemps. Dès que, par l'événement de la guerre dont cette ligue fut suivie, Jules II eut repris possession des biens usurpés sur le saint-siége, il abandonna l'alliance de la France, et suscita une nouvelle guerre contre cette couronne.

Gênes se révolta une seconde fois à la faveur des circonstances, ce qui obligea Louis XII à envoyer sur les côtes de Gênes neuf galères et quelques autres bâtiments. La vue de cette escadre, et plus encore les succès de Louis de la Trémouille et de Jean-Jacques Trivulce, qui avaient pénétré dans le Milanais avec une armée française, firent rentrer les Génois dans l'obéissance.

Cette fois, l'escadre punit la république en saccageant la Specia, ville située dans le golfe du même nom, et après cette expédition alla mouiller à Porto-Venere, d'où une partie des galères retourna en France, et le reste demeura à Gênes.

Cette même année Henri VIII, roi d'Angleterre, qui avait pris part à la ligue formulée contre Louis XII par le pape, passa la mer avec une armée de près de cinquante mille hommes, et mit le siége devant Thérouane. Cette nouvelle guerre obligea le roi de France à armer sur l'Océan.

Il y fit venir des côtes de Gênes, par le détroit de Gibraltar, quatre galères commandées par le chevalier de Prejan. Ce furent les premières qui parurent sur cette mer; ce qui doit s'entendre des galères, telles à peu près qu'elles étaient alors, car du temps de César on avait vu sur l'Océan des vaisseaux à rames. Ces quatre navires eurent ordre de s'opposer aux incursions de Anglais, qui désolaient les côtes de Bretagne et de Normandie.

Edouard Havart, amiral d'Angleterre, ayant découvert ces embarcations, chassa sur elles avec ses vaisseaux, et les joignit à Brest. Prejan, forcé de combattre, tourna la proue et se disposa à se défendre. L'Anglais, ne pouvant s'approcher des galères avec ses gros vaisseaux, les aborda avec des chaloupes armées : le choc fut terrible d'abord; mais il ne dura pas, parce qu'une blessure qui mit l'amiral d'Angleterre hors de combat, et dont il mourut peu de temps après, ralentit l'ardeur des ennemis.

Prejan, glorieux de son succès, retourna sur les côtes d'Angleterre pour les ravager. Une tempête, qui le sépara de ses vaisseaux, semblait devoir lui faire abandonner ce dessein; mais ne voulant pas y renoncer entièrement il fit une descente, et pilla quelques villages voisins. Il perdit un œil dans cette occasion, et se voyant poursuivi par cinq vaisseaux anglais, il se retira dans le port de Brest.

Le 10 août 1513, il y eut entre les deux nations, un combat plus considérable à la hauteur de Saint-Mahé, bourg situé sur la pointe la plus occidentale de la basse Bretagne. La flotte anglaise, forte de quatre-vingts vaisseaux, vint attaquer celle de France qui n'était que de vingt. Les Français, obligés de suppléer au nombre par l'adresse et par la valeur, eurent soin de conserver l'avantage du vent. Ils allèrent ensuite à l'abordage, et fracassèrent ou coulèrent plus de la moitié des bâtiments ennemis.

Primauguet, capitaine breton, montait *la Cordelière,* vaisseau construit par ordre de la reine de France, et si grand, qu'il pouvait contenir douze cents soldats, sans l'équipage. Quoique attaqué par dix ou douze bâtiments anglais, il se défendit avec un courage extraordinaire, coula quelques vaisseaux ennemis, et écarta les autres; mais au milieu de ces succès, un capitaine anglais l'approcha, et lui jeta quantité de feux d'artifice qui embrasèrent son navire.

Primauguet aurait pu se sauver dans une chaloupe, comme firent un grand nombre de ses soldats; mais ce grand homme, ne voulant pas survivre à la perte de son bâtiment, résolut de vendre chèrement sa vie, et d'ôter même aux Anglais le plaisir de jouir de sa défaite. Avec son vaisseau tout en feu il força de voiles sur l'amiral ennemi, nommé *la Régente,* l'accrocha et l'aborda : dans le même moment, le feu ayant gagné les poudres du vaisseau de Primauguet, ce bâtiment sauta en l'air et entraîna l'anglais dans sa perte. Près de deux mille hommes périrent en cette occasion, par le fer, le feu ou les eaux.

La paix se conclut sur la fin de l'année entre la France et l'Angleterre. Louis XII, deux ans après, allait recommencer la guerre en Italie, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qui le mit au tombeau.

François Ier entra dans les desseins qu'avait eus son prédécesseur sur les Etats d'Italie. Ce prince fut à peine sur le trône, qu'il pensa à commencer la guerre dont les préparatifs étaient déjà faits avant la

mort de Louis XII. Cette guerre avait principalement pour objet la conquête du Milanais et la réduction de l'Etat de Gênes, qui avait secoué le joug de la France. Les succès en furent tantôt heureux et tantôt malheureux. Le roi entretenait ordinairement cinquante à cinquante-cinq galères, et quelques vaisseaux sur la Méditerranée; mais il ne se passa rien de considérable du côté de cette flotte, depuis le commencement de la guerre jusqu'en 1524.

Les Français ayant été alors obligés d'abandonner entièrement l'Italie, le connétable de Bourbon et Pescaire, qui commandaient l'armée de l'Empereur, entrèrent en Provence par le comté de Nice, et vinrent assiéger Marseille. Chabannes, à la tête de l'armée française, courut au secours de cette place, et, secondé par la flotte que commandaient le vice-amiral de Lafayette et le Génois André Doria, obligea les Impériaux à en lever le siége.

Après ce premier succès, Lafayette poursuivit la flotte ennemie, commandée par Moncade, qui tenait la mer en vue de favoriser les Impériaux, l'attaqua, lui coula trois galères, et en aurait pris plusieurs autres si elles ne se fussent promptement retirées à Nice, où le marquis de Pescaire y fit mettre le feu, de peur qu'elles ne tombassent au pouvoir des Français.

L'année suivante, pendant que François Ier, qui était rentré en Italie, faisait le siége de Pavie, Michel-Antoine, marquis de Saluces, qui commandait pour ce monarque dans Savone, envoya deux mille hommes dans Varaggio, petite ville située sur la côte de Gênes. Hugues de Moncade, vice-roi de Sicile et gouverneur de Gênes pour l'Empereur, mit en mer toutes les galères qui étaient dans son port, à dessein d'enlever les deux mille hommes renfermés dans Varaggio. Pour faciliter l'exécution de ce projet, il usa de ruse. Il fit enfoncer les portes de cette place par le canon de ses galères, et prévoyant bien que les troupes qu'il voulait enlever ne manqueraient pas de se sauver à Savone, il se mit en embuscade avec quatre mille hommes entre ces deux villes.

Le marquis de Saluces, réveillé par le bruit de l'artillerie génoise, et devinant ce qui se passait à Varaggio, monta sur l'une des deux galères qui se trouvèrent prêtes, et ordonna à Doria et à Lafayette de le suivre avec leurs vaisseaux. Les galères du marquis ayant paru à la hauteur de

Varaggio, elles furent aperçues de la garnison, qui reprit courage et rétablit la porte brisée. La flotte génoise, qui croyait les galères seules, les attaqua; mais à l'arrivée des vaisseaux français, elle prit le large et se retira à Gênes.

Moncade, voyant ses galères parties et son coup manqué, opéra aussi sa retraite vers Gênes, et ayant débarqué ses troupes, il fut obligé, à cause des montagnes, de suivre la côte. Le marquis de Saluces le fit battre en queue par le seigneur de la Meilleraye, qui le poursuivit avec ses troupes de débarquement, jointes aux deux mille hommes de Varaggio. En même temps, il le battait en flanc avec l'artillerie de ses vaisseaux. Les quatre mille hommes de Moncade furent presque tous taillés en pièces, et il fut pris lui-même avec ses principaux officiers.

Le marquis de Saluces alla ensuite attaquer la flotte ennemie dans le port de Gênes, et, après un long combat, se rendit maître de la capitane de la république. On trouva dans ce bâtiment beaucoup de richesses, de munitions et d'artillerie. Les autres vaisseaux du marquis de Saluces s'emparèrent de deux galères de la flotte fugitive. Cette victoire, remportée à la vue de Gênes, en alarma tellement les habitants, que le marquis de Saluces se serait aisément emparé de la ville, s'il avait eu un plus grand nombre de troupes.

Après la funeste journée de Pavie, la même flotte fit voile vers l'embouchure du Tibre, pour prendre à bord les troupes françaises et les ramener en France.

La victoire que venait de remporter l'empereur Charles V et la captivité de François Ier, qui en était la suite, rendit la maison d'Autriche trop orgueilleuse et trop formidable en même temps aux puissances d'Italie. Les autres princes de l'Europe prirent aussi l'alarme, et les souverains, dont la liberté courait le plus de risque, se liguèrent pour s'opposer aux progrès d'un vainqueur qui pouvait les accabler.

Comme ils cherchaient à fortifier leur confédération, ils proposèrent à François Ier d'y entrer, dès qu'il eut recouvré sa liberté. Ils eurent d'autant moins de peine à se faire écouter, que ce monarque avait intérêt à prendre part à tout ce qui pouvait s'opposer à l'ambition de Charles V, et surtout à l'obliger de se relâcher sur les conditions outrées du traité de Madrid. François Ier entra donc dans la ligue, qui fut conclue à Cognac le 22 mai 1526, entre le pape, le roi de France

et les Vénitiens et qu'on nomma la Ligue sainte, parce que le pape était à la tête.

En exécution des engagements qu'y prirent les confédérés, l'armée navale de la ligue fut composée de onze galères du pape; de treize des Vénitiens; de quatre galions, seize galères et quatre vaisseaux du roi de France. Pierre de Navarre en eut le commandement.

Les galères du pape et celles des Vénitiens se réunirent à Civita-Vecchia, et allèrent attendre à Livourne les navires français, qui, en faisant route pour s'y rendre, s'emparèrent de Savone et de plusieurs bâtiments chargés de grains, destinés pour Gênes. L'empereur mit aussi en mer une flotte de quarante vaisseaux, qu'il avait fait armer et équiper au port de Cartagène, en Espagne.

Le vice-roi de Naples ayant appareillé avec trente-deux vaisseaux, fut assailli d'une tempête qui en fit périr deux, et en dispersa cinq. Il lui en restait encore vingt-cinq, lorsqu'il rencontra à la hauteur de Sestri la flotte des confédérés, composée seulement de six galères de France, de cinq du pape et de cinq des Vénitiens.

Les deux flottes se trouvant en présence, se préparent aussitôt au combat; l'action s'engage avec beaucoup d'ardeur de part et d'autre, et dure jusqu'à la nuit; tous les vaisseaux du vice-roi sont très-maltraités, et il en a un de coulé, avec trois cents hommes qui sont à bord. La nuit et le gros temps qui suivirent ce combat obligèrent les confédérés à relâcher à Porto-Fino et à Porto-Venere, dans la résolution cependant de recommencer le lendemain le combat.

Le vice-roi, qui ne voulait point hasarder une seconde action, mit de bonne heure à la voile pour se retirer : les confédérés le poursuivirent jusqu'à Livourne ; mais comme il avait de l'avance, il leur échappa. Une tempête surprit le vice-roi dans sa fuite, et écarta une partie de ses vaisseaux, dont quelques-uns furent jetés sur les côtes de la Sicile. Il se réfugia avec le reste dans le port de San-Stephano, en Toscane.

Cette victoire rendit les confédérés maîtres de la mer; ils la parcoururent sans obstacle, s'emparèrent de beaucoup de vaisseaux ennemis, prirent plusieurs petites places maritimes situées sur les côtes du royaume de Naples. Mais si ces expéditions furent de peu d'importance, leur entreprise sur la ville de Gênes fut plus éclatante, plus heureuse et plus utile. André Doria, qui, après avoir quitté le service du

roi y était rentré, et qui avait le commandement des galères de France, croisait devant cette place, enlevait tous les vaisseaux qui osaient s'en approcher, et interceptait ainsi tous les vivres que les Génois pouvaient recevoir par mer. Lautrec, général français, ravageait en même temps, à six lieues à la ronde, les environs de Gênes, laquelle, bientôt affamée par cette manœuvre, se trouva réduite à la dernière extrémité.

Les Génois, dans leurs pressants besoins, cherchèrent une ressource du côté de la mer, et risquèrent quelques vaisseaux pour se procurer des vivres; mais les galères françaises enlevèrent cinq de ces bâtiments chargés de grain; quatre autres remplis de blé, et la caraque *la Justinienne*, qui venait du Levant avec une riche cargaison, ayant mouillé à Porto-Fino, neuf vaisseaux sortirent du port de Gênes pour les escorter; mais André Doria enveloppa les vaisseaux et l'escorte et s'en rendit maître. Il ne lui échappa qu'un navire, qui fut brûlé; ce succès décida du sort de Gênes, qui retourna encore sous la domination française.

Les confédérés formèrent ensuite le dessein de s'emparer de Naples. Leurs flottes combinées se mirent en mer, pour aller tenter une descente en Sicile, afin d'y faire diversion aux troupes de l'empereur et de les empêcher d'aller au secours de Naples, ou de s'emparer de quelques places au moyen des intelligences qu'on entretenait dans cette île.

L'armée navale était composée des galères d'André Doria, de quatorze galères françaises et de seize vénitiennes. Doria commandait les galères, et Rancé de Terés les troupes de débarquement. On partit du port de Livourne le 13 novembre 1527, mais à peine la flotte eut-elle pris le large, qu'elle fut assaillie par une tempête, qui la dispersa. Quelques galères furent jetées vers l'île de Corse; d'autres retournèrent à Livourne, et le reste alla débarquer en Sardaigne, après avoir perdu une galère française.

Doria et Terés ayant mis à terre environ trois mille hommes, le vice-roi de l'île, qui y commandait pour l'empereur, vint attaquer cette petite armée avec cinq mille hommes d'infanterie et quatre cents chevaux; il fut repoussé et défait en un instant. Les Français étant encore dans leur premier feu, attaquèrent aussitôt la ville de Sassari et l'emportèrent d'assaut. Malheureusement ce succès n'eut point de suite, parce que la jalousie mit la division parmi les chefs, et que l'abondance

où se trouvèrent les soldats leur causa des maladies : on fut obligé de se rembarquer et de se retirer à Gênes.

Le projet formé sur la Sicile n'ayant pu réussir, on fit partir de Gênes Philippin Doria, neveu d'André Doria, avec huit galères et deux vaisseaux de guerre, pour faciliter la prise de Naples, que Lautrec assiégeait par terre avec l'armée française. André Doria avait refusé la commission dont on chargeait son neveu, et le faux prétexte qu'il alléguait était le dessein qu'il avait déjà conçu de se retirer du service de la France, et qu'il fit éclater bientôt après.

Pendant que Lautrec resserrait Naples par terre et qu'il fermait de ce côté-là, autant qu'il le pouvait, tous les passages aux convois de vivres, pour affamer la place, Philippin Doria en faisait autant du côté de la mer et désolait les assiégés, en empêchant qu'aucun bâtiment n'entrât dans le port. Il prit même en peu de temps trois navires chargés de grain à la vue des Napolitains, qui les attendaient avec impatience. Il se servit aussi utilement de son artillerie pour déloger les Impériaux d'un poste qu'ils occupaient et d'où ils l'incommodaient dès qu'il s'en approchait trop près. Hugues de Moncade, nouveau vice-roi de Naples, voulant prévenir le danger auquel les courses de Doria l'exposaient, essaya de le surprendre.

Les Génois s'étant retirés à Salerne, pour se radouber, les gens de leurs équipages allaient quelquefois visiter leurs compatriotes dans l'armée du comte de Lautrec. Moncade, qui en fut averti, forma le dessein de surprendre l'escadre française, et crut son enlèvement indubitable. Abandonnée comme elle l'était par les soldats, qui eussent pu la défendre, il fit armer six galères dans le port de Naples, quatre fustes et deux brigantins. Il embarqua sur ces bâtiments mille arquebusiers espagnols, tous gens choisis, et donna le commandement de cette petite flotte à un capitaine expérimenté, nommé Gobbo. Il monta lui-même la capitane avec les seigneurs les plus distingués qui se trouvaient à Naples.

Moncade assembla tous ses bâtiments au cap de Posilippo ; il en partit, suivi d'une grande quantité de barques de pêcheurs, dans la vue seulement de faire paraître son escadre plus nombreuse, et alla mouiller à l'île de Capri, où il s'arrêta quelque temps à écouter les rêveries d'un prétendu prophète espagnol, qui lui annonçait des événements flatteurs.

Il leva l'ancre, mit à la voile, prit le large, et tourna tout à coup le cap vers Salerne, après avoir fait prendre les devants à deux galères, avec ordre de s'approcher des ennemis, et de fuir ensuite pour les attirer en haute mer.

Lautrec, qui avait été informé de la manœuvre du vice-roi et qui prévit son dessein, en donna avis à Doria, et lui envoya en même temps un renfort de quatre cents arquebusiers d'élite. Doria, profitant en habile homme et de l'avis et du renfort, imagina une contre-ruse. Il fit démarrer trois galères, et leur ordonna de gagner le large, en manœuvrant de manière à faire croire qu'elles voulaient échapper aux ennemis. Il alla en même temps avec les cinq autres au-devant du vice-roi.

Doria fut d'abord effrayé du nombre des vaisseaux ennemis; mais ayant reconnu que la plupart n'étaient que des bâtiments plats, il engagea courageusement le combat. Quoique les ennemis eussent l'avantage du vent, il fit tirer sur la capitane espagnole, montée par Moncade, un gros canon de ceux qu'on appelait alors basilics. Ce seul coup tua quarante hommes, entre lesquels étaient le capitaine et plusieurs officiers. Philippin reçut aussi la décharge de toute l'artillerie du vice-roi, qui lui tua son capitaine. Ces deux principales galères, après s'être attaquées de loin, s'approchèrent à la portée de l'arquebuse, et se battirent avec fureur; mais les Génois, alors meilleurs marins que les Espagnols, surent, par l'habileté de leur manœuvre, soutenir le combat avec beaucoup d'avantage.

Pendant que les deux principales galères étaient aux prises, trois napolitaines en attaquèrent deux génoises, et elles les pressaient vivement, quand les trois galères de Philippin arrivèrent sur l'escadre du vice-roi, et firent changer la fortune du combat. Elles donnèrent de l'éperon dans les flancs de la capitane espagnole, et la désemparèrent. Dans cet assaut, Moncade, qui remplissait les devoirs d'un grand capitaine, reçut une blessure au bras, dont il mourut. Philippin, avec deux galères, fondit en même temps sur cette capitane attaquée, et la mit en pièces. La galère napolitaine que montait Gobbo fut coulée; une autre que montait le marquis de Guast, avec plusieurs seigneurs de distinction, fut prise comme elle était déjà toute en feu et près de couler bas.

La perte du vice-roi, du commandant et de ces seigneurs, qui furent

faits prisonniers, entraîna celle de la bataille, qui fut très-sanglante, et dans laquelle on perdit beaucoup de monde de part et d'autre. Les Espagnols furent presque tous tués ou blessés. Leurs fustes et leurs autres bâtiments restèrent entre les mains des vainqueurs, à la réserve de deux galères qui se sauvèrent à Naples ; mais le prince d'Orange, qui y était renfermé, ayant fait pendre le capitaine d'une de ces deux galères, le commandant de l'autre, craignant une pareille destinée, sortit du port et alla se rendre à Doria.

Ce combat peu considérable, si l'on n'a égard qu'au petit nombre des vaisseaux qui y prirent part, fut un des plus fameux comme un des plus sanglants qu'on eut vus depuis longtemps. Cette éclatante victoire combla de joie les confédérés et consterna la ville de Naples, qui se crut perdue.

Mais les choses changèrent bientôt de face. Les prisonniers de guerre qu'on avait faits sur les Espagnols, ayant été envoyés à Gênes, qui appartenait encore à la France, le marquis de Guast débaucha André Doria du service de cette couronne ; et Philippin, neveu d'André, inspiré par son oncle, seconda si nonchalamment les Français qui faisaient le siége de Naples, que les habitants de cette grande ville recevaient par mer tous les convois de vivres qui se présentaient.

Ainsi le siége traîna en longueur, les maladies et la peste firent périr une partie de l'armée française, et emportèrent Lautrec lui-même. La perte de ce chef découragea l'armée ; il fallut lever le siége ; cette disgrâce fut suivie non-seulement de la perte de tout ce qu'on avait conquis dans le royaume de Naples et le Milanais, mais encore de l'Etat de Gênes, qui secouant le joug de la France, se remit dans l'indépendance, d'où la nécessité l'avait tiré.

François Ier, dans la guerre qu'il porta de nouveau en Italie, n'entreprit point d'armements maritimes, mais il fut obligé d'en faire un considérable sur l'Océan, pour reprendre Boulogne, qui était tombée au pouvoir des Anglais, par la lâcheté du commandant de cette place. Il fit donc équiper une armée navale dans les meilleurs ports de Normandie, et donna ordre qu'elle se rassemblât au Havre de Grâce. Elle était composée de cent cinquante gros vaisseaux de guerre, et de soixante moindres bâtiments. Annebault, amiral de France, la commandait.

Pour être en état de former de plus grandes entreprises, le roi fortifia

sa flotte de vingt-cinq galères, que le baron de la Garde avait amenées de la Méditerranée; dix ou douze caraques génoises devaient s'y joindre; car Gênes était rentrée sous l'obéissance de la France; mais elles se perdirent à l'embouchure de la Seine, faute de bons pilotes. Le baron de la Garde étant entré dans l'Océan, alla jeter l'ancre au cap de Caux; à peine y eut-il mouillé, que trente-cinq navires anglais vinrent le reconnaître, et lui envoyèrent quelques volées de canon, à coups perdus; mais comme les galères de France se préparaient à les attaquer, ils se retirèrent à Portsmouth.

Le roi, qui voulait voir son armée navale, se rendit au Havre, où se faisait l'armement; il fit embarquer les troupes le 6 juillet 1541, et le même jour, il voulut donner une fête aux dames sur le vaisseau amiral. On le nommait *le Carraquon;* c'était un des plus beaux vaisseaux qui fût sur la mer, et il portait cent pièces de canon de fonte de différents calibres. Comme on faisait de grands préparatifs sur ce vaisseau, pour y régaler la cour, le grand feu allumé à la cuisine se communiqua au corps du bâtiment, on ne put jamais l'éteindre; il gagna les poudres, les canons chargés; et le vaisseau sauta en l'air; on sauva cependant l'argent destiné pour la paye de l'armée, et presque tous les soldats et les matelots.

Cet accident n'empêcha pas l'amiral de se mettre en mer, et d'aller chercher l'armée navale d'Angleterre pour la combattre. Elle était de soixante navires de guerre bien armés et bien équipés, qui étaient en rade de Portsmouth. L'armée française fit voile sous l'île de Wight, où elle arriva le 18 juillet. L'amiral envoya le baron de la Garde avec quatre galères, pour reconnaître les ennemis, et observer leur contenance. Il entra ensuite lui-même dans la baie de Sainte-Hélène, qui sépare l'île du comté de Hant-Shire. Les Anglais l'ayant aperçu, firent sortir, à la faveur d'un vent de terre, quatorze de leurs vaisseaux en très-bon ordre, et comme s'ils eussent voulu engager le combat. L'amiral, disposé à l'accepter, alla au-devant d'eux avec toutes ses galères. Le reste des vaisseaux anglais sortit aussi du canal, et prit le large.

Les deux flottes étant en présence et à portée, on se battit à coups de canon; mais les Anglais, qui espéraient plus de la ruse que de la force, se retirèrent sur la gauche et allèrent se mettre à l'abri de quelques forts, dans une rade défendue par des roches à fleur d'eau et des

bas-fonds, dont l'abord d'ailleurs était difficile. Mais l'amiral ne donna point dans le piége : leur retraite et la nuit termina le combat, dont ni l'un ni l'autre parti ne put s'attribuer l'avantage.

Notre armée s'étant retirée à la pointe de Sainte-Hélène, l'amiral eut avis que *la Maîtresse* coulait bas ; c'était le meilleur de ses vaisseaux, et celui qu'il avait dessein de monter. Ce navire avait touché en sortant de Honfleur. On crut d'abord que cet accident n'aurait pas de suites; mais il faisait eau par bien des endroits, et l'on ne pouvait affranchir la pompe. Heureusement que le vice-amiral avait envoyé ce vaisseau au Havre pour être radoubé.

Le lendemain, déterminé à attaquer les Anglais, d'Annebault mit son armée en ordre de bataille ; il se plaça au centre avec trente navires choisis, mit le sieur Boutières à l'aile droite, avec trente-six vaisseaux, et le baron de Curton à l'aile gauche, avec un pareil nombre de bâtiments. Dès le matin notre escadre alla insulter les ennemis, dans l'espérance de les attirer au large. Cette première attaque fut favorisée par un grand calme, dont nos galères profitèrent pour battre avec beaucoup de vivacité de toute leur artillerie les vaisseaux anglais. Ceux-ci répondirent de la leur ; mais, comme nos galères étaient plus basses de bord, elles n'en reçurent aucune incommodité. Pendant une heure que dura ce combat, elles maltraitèrent beaucoup de vaisseaux anglais et coulèrent *la Marie-Rose,* un de leurs plus gros bâtiments ; des six cents hommes qu'il y avait à bord, il ne s'en sauva que trente-cinq. *Le Grand-Henri,* leur amiral, aurait eu le même sort s'il n'eût été promptement secouru.

Mais comme sur mer la fortune change avec le vent, les Anglais, profitant de la marée et d'une brise de terre qui s'éleva, appareillèrent et arrivèrent à pleines voiles sur nos galères, qu'ils auraient enfoncées si, par le jeu des rames et l'habileté de ceux qui les conduisaient, elles n'eussent trouvé le moyen de s'échapper. Les Anglais les firent suivre par des ramberges : c'était, dans ce temps-là, des vaisseaux faciles à manier, destinés pour les découvertes ; plus étroits que les galères, dont ils avaient la légèreté ; d'une forme plus longue que ronde, et par là plus propres aux manœuvres qu'il faut faire dans ces mers.

Quelques-unes de ces ramberges poursuivirent nos galères avec tant de vitesse, qu'elles les incommodèrent beaucoup de leur canon. Celles-

ci n'osaient présenter la proue pour combattre, de crainte de perdre leur avantage. A la fin, cependant, le prieur de Capoue, frère de Pierre Strozzi et qui commandait l'arrière-garde des galères, se faisant une honte de sa retraite comme d'une fuite véritable, revira tout à coup de bord et se présenta pour attaquer la ramberge la plus avancée. Le bâtiment ennemi, étonné de cette bravoure, ne voulut pas tenter la fortune d'un combat et regagna le corps de bataille. Notre amiral attendait les vaisseaux anglais pour les combattre ; mais ils se retirèrent toujours dans le même parage, espérant que, par une valeur téméraire, nous irions les attaquer dans les battures qui les mettaient à couvert.

D'Annebault, voyant qu'il ne pouvait les tirer du poste avantageux qu'ils occupaient, fit faire trois descentes pour ravager la côte, dans l'idée que le roi d'Angleterre, qui s'était rendu à Portsmouth, ne serait pas longtemps spectateur tranquille du ravage de ses terres, et qu'il enverrait ordre à sa flotte de mettre en mer, pour faire diversion à la fureur des Français. Mais rien n'ébranla les Anglais.

Le lendemain, l'amiral de France tint un conseil de guerre, dans lequel il proposa d'aller attaquer la flotte anglaise, malgré les avantages de sa position, qui pouvaient être compensés par la supériorité du nombre de ses vaisseaux et par la valeur de ses troupes; mais tous ceux qui entendaient le mieux la marine lui représentèrent que cette entreprise serait trop périlleuse, sans qu'on pût se flatter de réussir ; qu'il fallait aller aux ennemis par un canal étroit, où l'on ne pouvait faire entrer de front que quatre vaisseaux, qui seraient aisément arrêtés et coulés, parce qu'ils n'opposeraient qu'une artillerie fort inférieure à celle des ennemis ; qu'enfin les Français, outre ces périls, auraient encore à essuyer tout le feu du canon dont la côte était bordée.

Ces raisons, et quelques autres, parurent d'un grand poids ; mais l'amiral, qui craignait qu'il n'y eût autant de timidité que de prudence dans un avis si sage en apparence, fit sonder la nuit suivante le canal, qui fut trouvé tel qu'on l'avait représenté. Ainsi, se voyant dans l'impossibilité de rien entreprendre, il s'éloigna de l'île de Wight, qu'il abandonna, croyant ne pouvoir la conserver, et fit voile avec ses vaisseaux pour les côtes de Picardie. Comme on critique toujours volontiers, on blâma l'amiral de n'avoir pas construit des forts et laissé gar-

nison dans l'île de Wight, pour être à portée d'inquiéter l'Angleterre par le voisinage de ce poste.

La flotte française s'étant rafraîchie dans la rade de Boulogne, un vent impétueux la repoussa sur les côtes d'Angleterre, où elle se trouva fort incommodée par le gros temps. Le roi d'Angleterre, pour profiter d'une si belle occasion que la fortune lui offrait, envoya ordre à son armée navale, qui avait été augmentée jusqu'au nombre de cent vaisseaux, d'aller attaquer celle de France, sur qui elle avait le vent. La victoire lui paraissait assurée, car il comptait que si les Français mettaient à la voile, la violence du vent les jetterait à la côte, ou que s'ils restaient à l'ancre, étant écartés les uns des autres, leur perte serait également inévitable; il comptait encore sur l'inutilité de nos galères dans la grosse mer.

Mais l'amiral de France, qui pénétrait les vues du roi d'Angleterre, se mit en état d'empêcher ce prince de profiter du désavantage de sa situation. Le temps ayant changé, les choses changèrent aussi de face. Nos galères étant allées à la découverte, se virent bientôt en présence des ennemis, et elles furent suivies de près par le reste de la flotte française. Les deux escadres passèrent presque toute la journée à se disputer le vent.

Notre armée ayant gagné le vent sur eux, ils se retirèrent vers l'île de Wight ; le baron de la Garde s'apercevant de leur retraite, fit force de rames pour tomber sur quelques vaisseaux de l'arrière-garde qui gouvernaient mal ; mais comme il était sur le point de réussir, le vent ayant fraîchi, les galères perdirent leur avantage, et les vaisseaux ennemis lui échappèrent. Il y eut cependant dans cette occasion un combat de deux heures, assez vif. On tira des deux flottes trois cents coups de canon, ce qui a été remarqué alors comme chose extraordinaire.

Les Anglais, à la faveur des vents et des courants, s'étant retirés dans un de leurs ports, le lendemain notre amiral les fit reconnaître ; mais les trouvant hors d'insulte, il prit la route du Havre avec sa flotte. Il alla débarquer à Dieppe, d'où il se rendit à Arques, et y arriva le 16 août pour saluer le roi, qui s'y trouvait.

Au sujet de ce combat naval, le P. Daniel a remarqué un ordre de bataille plus régulier et moins confus que dans d'autres relations : l'attaque fut bien concertée ; la flotte était partagée en trois escadres ;

l'amiral était au centre avec trente vaisseaux, et avait à sa droite M. de Boutières avec une escadre, et à sa gauche le baron de Curton avec une autre.

L'attaque commença par quatre galères qui furent détachées à la faveur du calme, et avec tant de succès que *la Marie-Rose,* un des principaux vaisseaux de la flotte anglaise, fut coulé à fond avec près de six cents hommes qui étaient dedans; et *le Grand-Henri,* à bord duquel était l'amiral d'Angleterre, eût eu le même sort, s'il n'eût été secouru à temps.

Un vent frais qui s'éleva mit les galères françaises en danger, parce que les vaisseaux anglais portaient dessus à pleines voiles; et ce péril ne put être surmonté que par l'adresse et l'expérience des commandants et l'intrépidité du prieur de Capoue, qui exposa sa galère avec un courage invincible et se mit lui-même à couvert avec une égale adresse.

Les galères rejoignirent encore leur flotte, qui attendait les Anglais en ordre de bataille; mais ils se retirèrent pour éviter le combat, ou plutôt pour attirer la flotte française dans un golfe dangereux, où elle aurait péri immanquablement. On peut remarquer encore les différents mouvements des deux flottes, qui paraissent avoir été bien ordonnés, et le retour de la flotte française qui fut concerté avec beaucoup de prudence.

Nous voyons que dans ce temps les vaisseaux de guerre étaient construits avec des sabords pour placer l'artillerie, mais que l'usage en était nouveau. Il est certain qu'il existait dès le règne de Louis XII, prédécesseur de François Ier. On le voit par l'exemple d'un navire appelé *la Charente,* qui portait deux cents canons, ce qui n'aurait pu avoir lieu s'il n'eût pas été garni de sabords; mais cette construction n'était pas en usage avant son règne ou celui de Charles VIII, son prédécesseur. Alors on ne plaçait ordinairement qu'un petit nombre de canons sur le pont, et ils étaient tous à la proue et à la poupe, comme cela s'est pratiqué ensuite sur les galéaces et à la proue des galères.

On peut observer encore que les vaisseaux français ainsi que ceux des Anglais, qui se trouvèrent à cette affaire, n'avaient pas beaucoup de canons; car, comme nous l'avons dit, dans un combat où deux flottes se canonnèrent pendant deux heures, il n'y eut pas moins de trois cents



GALÉACES TRANSPORTANT LA DUCHESSE DE LONGUEVILLE SOUS FRANÇOIS IER.

coups de canon tirés des deux côtés : ce serait bien peu de chose à présent pour un combat de deux heures entre deux flottes, dont l'une, la française, était de plus quatre-vingt-dix vaissseaux, et l'autre, celle des Anglais, de cent vaisseaux.

A cette époque les galères qui naviguaient dans l'Océan, sans avoir la grandeur des galères vénitiennes, furent cependant qualifiées du même nom. François I[er] fit équiper, au Havre de Grâce, dont il avait fait un port de mer, trois de ces galéaces à deux mâts, pour transporter en Ecosse la duchesse de Longueville, fiancée au roi Jacques. Ces navires se nommaient *la Réale, le Saint-Pierre* et *le Saint-Jean.*

La gravure les représente au moment de leur départ de France.

Les entreprises de cette année ne furent pas avantageuses aux Français; cependant ils résolurent de faire, la campagne suivante, une autre tentative sur Boulogne. Pour faciliter leur dessein, ils essayèrent d'ôter aux Anglais toute communication avec Calais, en s'emparant d'Ambleteuse qu'ils se proposaient de fortifier, en cas de réussite. Mais le lord grand amiral et le comte d'Hertford, étant arrivés avec un corps de neuf mille hommes, campèrent dans le voisinage de cette place; et leur flotte eut dans ces entrefaites plusieurs escarmouches avec les Français.

Il y eut devant Ambleteuse une action entre huit vaisseaux de guerre anglais et huit galères françaises; les Anglais en prirent une après un combat opiniâtre, et obligèrent les autres à s'enfuir.

« Pendant ce temps-là, dit un historien anglais, il se donna sur mer quelques combats dont il y en a un fort remarquable : sept ou huit Anglais, avec un petit bâtiment, ayant été pris par un plus grand nombre de Français, entrèrent dans leur vaisseau, sous prétexte de se sauver hors de leur barque qui commençait à enfoncer; mais y ayant trouvé quelques vases pleins de chaux, ils y jetèrent de l'eau, et élevèrent par ce moyen tant de fumée, que quoiqu'on la chassât continuellement, elle aveuglait les Français, et les contraignit, à la longue, de descendre sous les écoutilles, où les Anglais les enfermèrent : ils emmenèrent ensuite le vaisseau. Il y eut aussi beaucoup d'escarmouches entre nos vaisseaux et les galères françaises pendant les calmes, malgré tout l'avantage qu'elles tiraient de leurs rames, qu'elles prenaient et quit-

taient quand elles voulaient. Il y eut ensuite un traité de paix, qui fut conclu à Campe, entre Ardres et Guines, le 7 juin. »

La paix ainsi conclue avec la France, M. d'Annebault, grand amiral, avec plusieurs autres personnes de marque, et une suite de deux cents gentilshommes, partit de Dieppe avec douze galères, et un beau vaisseau nommé *le Sacre*, et remonta la Tamise jusqu'à Blackwall, où il fut reçu dans la berge du roi par les comtes de Derby et d'Essex, et conduit à Greenwich.

Le lendemain il en partit avec ses galères, et débarqua près de la Tour, après avoir été salué en chemin et à son arrivée, d'un grand nombre de coups de canon, tant du rivage que des vaisseaux qui étaient sur la rivière. Cette ambassade fut magnifique ; l'amiral venait jurer au nom de son maître, d'observer les articles de la paix, ce qu'il fit à Hamptoncourt, le 24 août, avec beaucoup de solennité, et s'en retourna.

La différence en grosseur des anciens vaisseaux de guerre avec ceux de ce temps-là est constatée dans l'*Histoire de la milice française* du P. Daniel : « Pour démontrer, dit-il, que les plus grands vaisseaux de guerre des premiers temps n'étaient pas comparables en grandeur avec ceux d'à présent, il suffira d'observer qu'on équipait nos flottes dans des ports, où à présent des vaisseaux de moyenne grandeur n'auraient pas assez d'eau pour être à flot. Harfleur était un des plus considérables de ces ports, mais à présent les troupeaux paissent à l'endroit où des flottes entières restaient autrefois à l'ancre ; la mer s'est même retirée à la distance d'une grande lieue, et l'on voit combien l'eau était basse dans ces temps. Le port du Havre de Grâce était encore un des plus considérables rendez-vous de la marine, après que François Ier eut fait construire la ville qui porte ce nom. On ne se servait guère du port de Brest pour rassembler les flottes, parce qu'on le regardait comme trop éloigné ; le Port-Louis n'était pas dans l'état où il est à présent, et celui de Rochefort n'était point à cet usage : cependant voilà tous les ports de l'Océan où nos grands vaisseaux mettent à l'ancre. »

Il est certain aussi, comme nous le verrons plus loin, que jusqu'au règne d'Elisabeth, les rois d'Angleterre n'eurent point en propre de flottes considérables. Le roi Henri avait si peu de vaisseaux, que quand il fallait assembler une escadre, il était obligé de recourir aux

Vénitiens, aux Génois et aux villes hanséatiques. La marine française recourait également à des emprunts du même genre.

Dès l'année 1516, François Ier, préoccupé des soins de sa marine, avait envoyé l'amiral Bonnivet explorer l'embouchure de la Seine, pour y trouver l'emplacement d'un port de refuge et de construction. L'amiral remarqua un havre fréquenté par les caboteurs et qui leur offrait une excellente retraite. Quelques cabanes de pêcheurs et une simple chapelle, dédiée à Notre-Dame de Grâce, entouraient ce havre. Le seigneur Bonnivet, qui était courtisan, voulut imposer à ce lieu le nom de Françoisville, mais les pêcheurs et les marins qui invoquaient souvent sa sainte patronne, continuèrent à le nommer le Havre de Grâce, et ce nom lui est seul resté. Ce port acquit bientôt une grande importance, il était activement fréquenté. Le roi accorda à la ville des exemptions et des priviléges, et en fit ainsi un grand centre commercial. En outre il désigna le port pour la construction des vaisseaux de l'Etat et pour le rendez-vous principal des flottes françaises sur l'Océan. On sait que le Havre est encore aujourd'hui notre principale place de commerce maritime.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.